This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

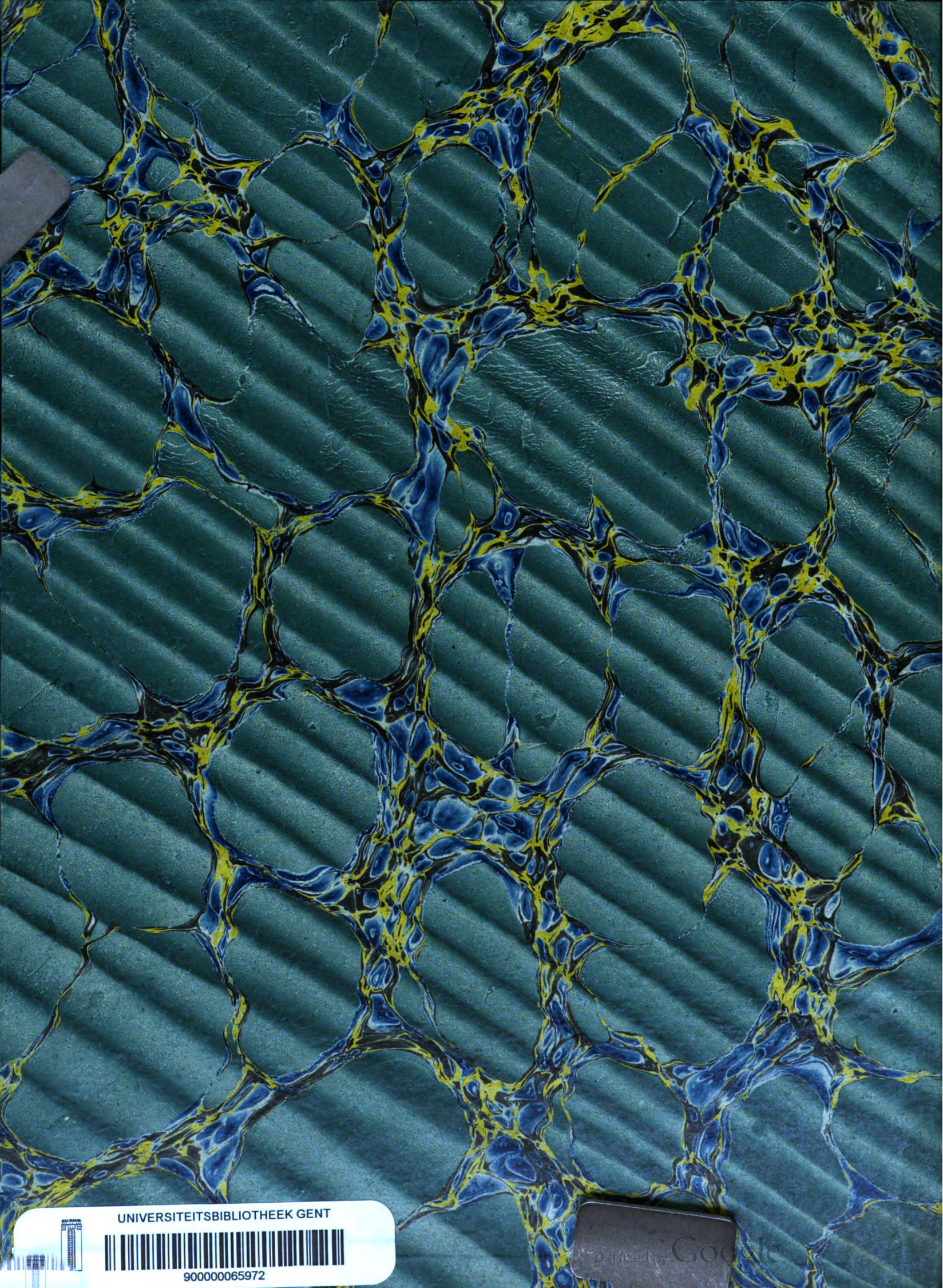
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000065972
Digitized by Google

Digitized by Google

A.27848

Digitized by Google

# REVUE DE BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

Les contrefacteurs seront poursuivis.

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE.

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

4me ANNEE. — 2me SERIE.

TOME III.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE D. RAES, ÉDITEUR,
RUE DE LA FOURCHE, 36.

1849.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE GAND

Digitized by Google

En commençant aujourd'hui notre quatrième année, nous devons — à ceux qui nous ont soutenus jusqu'à ce jour, à ceux qui nous accordent leur appui sympathique, — apporter, en échange, et nos remerciments et un engagement sérieux de marcher dans la voie des améliorations. Nous l'avouons franchement, en créant la *Revue de Belgique,* nous savions bien que notre entreprise allait rencontrer cette indifférence un peu dédaigneuse qui accueille, en notre pays, les tentatives littéraires. Les charitables avis, les remontrances amicales, les prédictions sinistres, les exemples décourageants ne nous ont pas manqués ; nous avons répondu en marchant, et en marchant d'un pas tous les jours plus ferme et plus assuré. Notre programme —Littérature et Beaux-Arts— n'a jamais été enfreint. Aucun événement littéraire ou artistique ne s'est accompli en Belgique et dans les pays voisins, sans trouver dans notre recueil une appréciation sinon irréprochable de tous points, au moins consciencieuse, impartiale, dégagée de toute prévention haineuse ou amicale. Ennemis de la ruse et de la félonie traîtresse que nous combattions chez certains hommes, nous avons arboré hardiment, sans peur et sans reproche, le drapeau de *l'honnêteté littéraire;* tous ceux que ces mots pouvaient encore émouvoir nous ont suivi de leurs vœux dans notre rude et loyale guerre, et ce n'est pas sans quelque fierté que nous avons vu se ranger sous notre bannière des hommes



Digitized by Google

qui semblent oublier, au milieu des embarras du pouvoir, les chaleureuses protestations qui partaient naguère des bancs de l'opposition. Nous, au moins, nous n'avons pas changé; nous ne changerons pas. Nous avons été sévères, impitoyables et justes pour les forbans, les pillards, les médiocrités illustres; justes et impitoyables nous serons pour certaines renommées menteuses et surtout pour les plagiaires éhontés; nous aurons, pour les démasquer, autant de hardiesse et de courage qu'ils en auront déployé dans leurs audacieuses pirateries, et ce n'est pas peu dire.

La critique d'art n'aura jamais d'autres principes. A tous,—peintres, musiciens, statuaires,— nous demanderons—le beau, le vrai; —nous condamnerons l'intrigue, nous serons sévères pour le mauvais goût et les tendances funestes. Fidèles à notre devise, nous chercherons le talent chez l'artiste obscur et modeste; nous respecterons les vieilles renommées qui vont s'éteignant dans les épais nuages d'un encens grossier et maladroit; mais nous montrerons aux débutants ce que ces hommes auraient pu faire, s'ils ne s'étaient emprisonnés dans les liens d'un système faux et étroit.

Les *Salons* de Paris, de Gand et d'Anvers, le compte-rendu du *Salon de Bruxelles,* nous ont tracé la route qu'il nous reste à suivre. Ce dernier travail, le plus complet qui ait été publié en Belgique, sur nos expositions nationales, était accompagné d'un *album* renfermant les principaux tableaux du Salon, — reproduits par nos meilleurs dessinateurs et par les peintres eux-mêmes, avec une habileté et un bonheur qui ont conquis à notre recueil des sympathies précieuses.

Là est le secret de cette sorte de transformation partielle que notre *Revue* va subir.

Nous n'avons jamais aimé l'*imagerie,* la manie des *illustrés* et des *illustrations;* ce n'est pas ce que nous allons faire dans ces colonnes. L'étude des questions qui intéressent les arts, appelle à son aide le secours du dessinateur. Une exposition des beaux-arts, un voyage artistique, l'examen des galeries de tableaux du pays, tous ces divers sujets ne peuvent être traités d'une manière complète sans la collaboration des artistes. Ce ne sont point des images que nous donnerons, mais des œuvres d'art, dignes des noms qui les signeront. Pour faire apprécier toute la valeur de cet engagement, nous ne pouvons que rappeler encore au souvenir de nos lecteurs les planches remarquables du *Salon de Bruxelles.*

Il nous reste à expliquer l'origine et le but de la *Tombola* que nous avons déjà annoncée à nos abonnés.

Nous parlions tantôt des sympathies que nos tentatives avaient éveillées chez nos principaux artistes; cette *tombola* en est une preuve irrécusable. Jaloux de prêter leur appui à notre recueil, quelques-uns de nos peintres les plus estimés ont conçu

Digitized by Google

l'idée de cette sorte de *prime artistique* destinée à donner à notre *Revue* une publicité plus grande. Cette idée généreuse et désintéressée a trouvé déjà de nombreuses adhésions, et les noms de MM. Gallait, Portaels, Hamman, Tavernier, Lauters, Clays, Huard, Stroobant, etc., etc., viennent ainsi s'ajouter à la liste de nos collaborateurs. Notre œuvre commune ne peut manquer de rencontrer toutes les sympathies que nous promet un appui si puissant.

Digitized by Google

# ANDRÉ VÉSALE.

A ÉDOUARD HAMMAN.

« O Christ! au pied de la croix sainte
Je viens, dans ce grave moment,
Palpitant d'espoir et de crainte,
Ainsi qu'au jour du jugement.
Christ, pour nous sauver du supplice,
Tu vidas l'horrible calice
Plein d'amertume jusqu'au bord :
Pardonne à mes vœux téméraires :
Je veux sauver aussi mes frères
Et les racheter de la mort!

» Pour dérober à la nature
Les secrets cachés dans son sein,
J'oserai sur ta créature
Porter une profane main.
Mais j'ai sanctifié mon âme
Dans l'amour divin qui m'enflamme ;
Pour toucher l'œuvre du Seigneur,
Dans la prière qui s'exhale
Ainsi que dans une eau lustrale,
J'ai lavé mes mains et mon cœur.

Digitized by Google

» L'amour par la haine s'expie :
J'attends le calice de fiel.
Par les épreuves de ma vie
J'obtiendrai le pardon du ciel.
Que ton Golgotha soit ma route !
Devant le juge qui m'écoute
J'arriverai purifié ;
Je sais quel sera mon salaire,
Car la science est un Calvaire
Où je me suis crucifié ! » —

Vésale, en sa pitié profonde
Des hommes qui l'ont condamné,
Prie ainsi le Sauveur du monde,
Et le Sauveur a pardonné.
Dans sa retraite austère, où tombe
Sur le corps privé de la tombe
Un pâle et froid rayon du jour,
Environné d'objets funèbres,
Ainsi qu'une œuvre de ténèbres
Il poursuit son œuvre d'amour.

Temps pleins d'une grandeur naïve !
La terre alors croyait aux cieux ;
Le cœur était pur, la foi vive,
L'homme grand à ses propres yeux.
On se prosternait avec crainte
Devant le front où l'huile sainte
Avait mis un sceau redouté :
A la mort on rendait hommage ;
On y voyait la froide image
De l'immuable Éternité.

Quand l'âme avait fui, sa dépouille
N'était pas exposée alors
A chaque regard qui la souille,
Et l'on n'embaumait point ses morts :
On ne donnait point en spectacle
Le corps humain, ce tabernacle,

Digitized by Google

Même veuf de l'hôte divin :
On le portait au cimetière
Tout embaumé dans la prière ;
On s'inclinait sur son chemin.

La tombe est aujourd'hui banale ;
On peut la violer sans remord ;
De sa parure virginale
Nous avons dépouillé la mort :
Ce n'est plus la vierge de neige
Qu'un blanc linceul couvre et protége,
Qui montre le ciel du regard ;
Désormais, des passants huée,
C'est la vile prostituée
Cachant ses rides sous le fard.

La raison des hommes est vaine;
Ton noble cœur t'éclairait mieux,
Vésale ! ta science humaine
Espérait et croyait aux cieux.
Le corps était la lampe éteinte,
L'aliment d'une flamme sainte :
Tu voyais l'espérance au fond.
Couché sur la tombe profonde,
Le Sphynx jette une énigme au monde :
Mais c'est le ciel qui lui répond !

Détourne tes regards des hommes,
Vésale ! et ne demande pas
Ce qu'ils font au siècle où nous sommes
De la majesté du trépas.
Comme une perle aux mers ravie ,
Arracher le secret de vie
Au gouffre du tombeau béant :
C'était là ton rêve sublime!
— Ils ont plongé dans cet abime
Et n'ont trouvé que le néant!

Édouard Wacken.

Digitized by Google

# MARCO VISCONTI,

## HISTOIRE DU XIIIe SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

### CHAPITRE VII.

Le lecteur se souvient, sans doute, de quelques paroles mystérieuses dites par le comte à Ottorino, en revenant de Bellano, à propos de Marco et d'Ermelinde, comment Visconti avait voulu épouser celle-ci, et quels malheurs avaient empêché ce mariage. Béatrix, qui avait entendu tout ce que son père avait dit, était très-désireuse d'apprendre cette histoire; mais comme elle ne pouvait en parler à personne, elle avait prié Laurette de se la faire raconter par sa mère, la femme du fauconnier, qui était au service d'Ermelinde depuis sa jeunesse, et devait parfaitement la connaître.

Laurette, heureuse de pouvoir faire quelque chose qui fît plaisir à sa maîtresse,

(1) Voyez *Revue de Belgique*, livraison de décembre 1848, pag. 323 (tome Ier, 2me série).

Digitized by Google

maintenant surtout qu'elle la voyait toujours triste, pria sa mère avec tant d'instances, avec tant de caresses, que celle-ci, vaincue par ses sollicitations, un soir qu'elles étaient seules, et après lui avoir recommandé mille fois de n'en parler à personne, commença son récit en ces termes :

— Simone Crivello, le père d'Ermelinde, était étroitement lié avec le père de Marco; les deux jeunes gens, qui se voyaient fréquemment, s'étaient aimés, et Marco avait donné sa parole à ma maîtresse qu'il l'épouserait. Quand on est jeune, on agit sans réflexion : ils auraient dû d'abord demander le consentement de leurs parents. On peut croire que Crivello aurait accueilli le parti avec joie, mais les empêchements venaient de Matteo Visconti, le père de Marco, qui, étant un des premiers seigneurs de l'époque, n'aurait voulu donner à ses fils que des princesses ou des filles de roi. Une année s'écoula sans que rien fût conclu. Si Ermelinde avait écouté sa mère, elle n'aurait pas aimé un homme qui ne pouvait pas l'épouser ; mais les jeunes écoutent-ils jamais personne?...

— Enfin, qu'est-il arrivé? — demanda Laurette en l'interrompant, et curieuse de savoir la fin.

— Il arriva qu'après beaucoup d'événements les Visconti furent chassés de Milan; les Porriani y entrèrent à leur place, et l'on découvrit que le père de ma maîtresse, qui paraissait être l'ami de Matteo, avait été un des chefs les plus actifs du complot.

— Qu'est-ce que vous me contez là! Et tout ceci par vengeance contre Matteo, pour avoir refusé de marier son fils avec Ermelinde?

— Je crois que oui. — Alors Crivello, désireux de prouver à ses nouveaux maîtres qu'il avait complétement rompu avec les Visconti, et dans la crainte qu'Ermelinde ne réussît à épouser Marco, voulut la contraindre à accepter de suite le comte del Balzo, qui l'avait demandée en mariage quelque temps auparavant. Imagine-toi quelle dut être la douleur de la pauvre jeune fille! Il n'y eut pas moyen de lui faire trahir ses serments et la foi promise à Visconti : Ermelinde ne cessait de pleurer et de se désoler. Vingt jours s'écoulèrent de la sorte, quand une nuit j'entendis frapper avec force à ma porte. Je demande qui est là. — C'est ton père qui arrive de la Terre-Sainte et qui désire te voir de suite, — me répondit un palefrenier de la maison. Mon père, en effet, était allé en pèlerinage au saint sépulcre, et chaque moment nous attendions son retour. Je me lève à la hâte, et après avoir passé une robe, je cours ouvrir la porte; je vois entrer un homme habillé en pèlerin, le capuchon rabattu sur les yeux et tenant une lanterne sourde; je me jette dans ses bras; mais lui, après avoir posé sa lanterne, relève son capuchon, et devinez, mon enfant, qui je reconnais?

Digitized by Google

— Marco, sans doute?

— Justement, Marco Visconti en chair et en os. Je frémis encore en y pensant. Les yeux hagards et presque hors de la tête, il me dit : — Où est Ermelinde? — Pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, que venez-vous faire ici? — lui dis-je toute tremblante. Mais lui, me prenant le bras et le serrant avec une telle force que les marques m'en restèrent pendant plusieurs jours : — Où est Ermelinde? — répétait-il.

— Vous n'êtes pas venu avec de mauvaises intentions, au moins, — répliquai-je avec insistance. — Par grâce, ayez pitié de cette pauvre malheureuse qui est déjà à demi morte!

— Elle est peut-être là, — me dit-il en me montrant une porte qui conduisait, en effet, à la chambre d'Ermelinde. Moi, qui ne savais ce que je faisais, je laissai échapper un signe d'affirmation. Il fit deux ou trois pas vers la porte, puis, comme s'il se fût repenti, il se tourna vers moi et me dit : — Entre chez elle et dis-lui de venir, que je l'attends ici et que j'ai besoin de lui parler.

Que devais-je faire? M'enfuir? je ne le pouvais pas; crier? il m'eût étouffé la voix. J'entrai donc chez ma maîtresse et la trouvai levée. Aussitôt qu'elle me vit, elle me dit avec anxiété : — Que signifie cette lumière? Qui est là? — Et comme je ne répondais pas assez vite, elle se mit à crier : — Ferme la porte, ferme la porte! — Mais alors une voix douce et soumise lui dit : — Ermelinde, ne craignez rien; c'est moi, votre Marco! —

Elle devint pâle comme une morte et tomba sans connaissance. J'en fus tellement effrayée que je sortis de la chambre en sanglottant. Marco qui, par convenance, n'avait pas voulu entrer d'abord, m'aida à soigner la pauvre Ermelinde : nous lui fîmes respirer des vinaigres et lui jetâmes de l'eau au visage jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux, elle revint à elle. Il fallait le voir, ce jeune homme! On dit que maintenant il est devenu méchant et cruel; cela se peut, je ne dis pas le contraire; mais ce que je puis assurer, c'est qu'alors il était bien doux et craignant Dieu. Il tournait autour de ma maîtresse sans oser lui toucher un doigt; il la regardait avec crainte et dévotion, comme il eût pu contempler une madone : on ne reconnaissait plus en lui le soldat et le prince. Enfin, quand elle eut repris ses sens, il lui dit : — Je suis venu pour tenir ma promesse, pour vous épouser et vous emmener avec moi.

— Ah! sainte Vierge! ah! Seigneur! — répétait la jeune fille, sans pouvoir dire autre chose.

Marco, alors (je me souviens de tout, comme si c'était d'hier, et nous en avons d'ailleurs parlé si souvent avec ma maîtresse), Marco sourit d'un rire amer : — Je



Digitized by Google

dois vous paraître bien exigeant en vous demandant de quitter votre maison dans le but de suivre un homme qui n'a, pour ainsi dire, pas une pierre où reposer sa tête.

— Ne parlez pas ainsi, — répondit ma maîtresse; — ne parlez pas ainsi : vous me brisez le cœur. Par pitié, fuyez, fuyez à l'instant. Si quelqu'un vous voyait, nous serions perdus.

— Fuir! dit Marco; j'aurais donc fait un si long voyage, j'aurais couru tant de dangers, au milieu de gens qui payeraient ma tête au poids de l'or, pour m'en retourner comme un enfant, comme un insensé?

— Mais si mon père vous trouvait ici, — répliqua ma maîtresse, — s'il vous trouvait ici, vous seriez perdu.

— Perdu!... Ah! croyez-vous que si je ne pensais qu'à votre père, je sortirais de cette maison les mains pures?

Ermelinde était toute tremblante.

— Partons, reprit Marco; j'ai encore des amis qui nous escorteront jusque dans un lieu sûr : nous trouverons en bas un cheval pour vous : arrivés à Bergame, nous nous marierons. D'ici là, je serai comme un frère pour vous.

Moi, pendant ce temps, je tenais ma maîtresse par la robe, et je la priais à voix basse : — N'allez pas; prenez garde à ce que vous faites. — Il s'aperçut que je parlais, et me posant la main sur l'épaule, il me dit : — Marianne, laisse-la! — mais avec une voix et des yeux si terribles que je m'éloignai sans oser répliquer.

Ermelinde, s'étant calmée un peu, se mit à le supplier.

— Voulez-vous donc que je quitte ainsi la maison de mon père, comme une fille coupable? Voulez-vous que je fasse mourir ma pauvre mère de chagrin et de honte? Oh! non; je vous en conjure, laissez-moi, tuez-moi plutôt.

Marco demeura silencieux un moment; puis il prononça, à voix basse, certaines paroles qui laissaient comprendre que ne voulant pas que son voyage fût inutile, il irait trouver le père d'Ermelinde. Peut-être ne parlait-il ainsi que pour la faire céder; mais elle prit ses paroles au sérieux, et se jetant tout en pleurs à ses pieds, elle le supplia par tout ce qu'il avait de plus sacré de lui épargner une si grande douleur!... Mais il fut inexorable, et s'étant dégagé des étreintes d'Ermelinde, il se dirigea vers la porte. Elle se précipita au devant de lui avec l'énergie du désespoir, et le saisissant par le bras, elle s'écria :

— Non, vous ne sortirez d'ici qu'après m'avoir tuée; c'est moi qui le défendrai!

En voyant ce désespoir, Visconti s'arrêta et dit avec un sourire de glace :

— Calmez-vous; voyez, je ne bouge plus; ne croyez pas que je veuille m'enfuir. Faites du bruit, réveillez la maison, criez à l'assassin, je ne ferai pas un pas.

Digitized by Google

Je ne saurais t'exprimer l'effet que ces paroles produisirent sur Ermelinde ; elle recula de quelques pas, puis, après avoir écouté pour s'assurer que tout était tranquille, elle joignit les mains, et s'adressant à Marco :

— Pardonnez-moi, lui dit-elle ; mais c'est mon père! Pourquoi me parler ainsi? Si vous saviez le mal que vous me faites! Dieu m'est témoin que je donnerais avec joie ma vie pour vous! Par pitié, partez! fuyez cette maison! Peut-être quelqu'un s'est-il déjà aperçu de votre présence. Au nom de Dieu, fuyez, si vous m'avez jamais aimée!

Il lui tendit la main et répondit :

— Partons ensemble.— Mais quand il vit qu'elle refusait de le suivre : — Vous ne voulez pas venir? dit-il. Eh bien! sachez que je ne sortirai pas de cette chambre sans vous : voyez plutôt ce que je fais. — Il s'assit sur la table et croisa les bras comme décidé à ne plus bouger. — J'attendrai jusqu'à demain, continua-t-il ; d'ici là quelqu'un viendra; qui sait, votre père, peut-être? Si vous craignez pour lui, vous savez ce que vous devez faire. Mettez-vous à la fenêtre; criez que Marco est dans votre chambre; on viendra, mais je ne bougerai pas.

Tu peux penser quelle était notre terreur. Je pleurais de mon côté, Ermelinde du sien ; toutes deux nous suppliions Marco comme on supplie Dieu. Mais ce fut en vain ; autant eût valu essayer d'attendrir un roc.

Quand ma maîtresse vit qu'il n'y avait pas moyen de le persuader :

— Vous voulez réellement me perdre, lui dit-elle. Eh bien, soit! je vous suivrai.

Elle alla s'agenouiller devant une image de la Vierge qui était auprès de son lit ; sa prière achevée, elle se leva et essaya de me parler : — Tu diras à ma mère..... — Les sanglots l'empêchèrent de continuer. Le jeune homme lui prit la main, et elle le suivit, comme si elle eût été endormie ou hébétée. Mais ils eurent à peine franchi la porte, qu'on entendit un grand nombre de pas qui montaient l'escalier avec vitesse. Marco écouta un instant, puis rentrant précipitamment dans la chambre, il se frappa le front en s'écriant : — Nous n'avons plus le temps! — Il ferma la porte, mit le verrou, ouvrit son pourpoint, en tira un poignard et une chaîne en or, cassa la chaîne en deux, en remit la moitié à Ermeline en lui disant : — Ceci sera le gage de notre foi ; j'espère revenir bientôt dans de meilleures conditions. Gardez-vous de trahir vos serments : tant qu'on ne vous remettra pas la moitié de cette chaîne, soyez sûre que je suis encore vivant et que ma seule pensée est de vous avoir pour femme. — On frappa avec force à la porte. Marco ouvrit la fenêtre et sauta dans le jardin.

Je courus ouvrir à ceux qui continuaient à frapper de plus belle : sept ou huit hommes armés entrèrent et se mirent à chercher dans tous les coins ; puis, ayant

Digitized by Google

entendu du bruit en bas, ils se hâtèrent d'y courir. Nous n'apprîmes plus rien le reste de la nuit. D'abord ce furent des cris, des allées et des venues; puis tout rentra dans le silence.

Le lendemain matin, il n'était bruit dans la ville que de cette aventure. On trouva deux hommes morts dans le jardin de Crivello; on alla jusqu'à raconter que Marco avait déjà franchi la grille, quand, s'étant aperçu qu'il n'avait pas son casque, il était revenu sur ses pas; qu'il avait renversé avec son cheval un homme qui l'avait trouvé; qu'il était descendu pour s'en revêtir, et que s'étant remis en selle, il avait eu le temps encore de s'éloigner.

Ici, Marianne interrompant son récit, dit à sa fille :

— Je te conterai le reste un autre jour; car, vois-tu, il y a déjà longtemps que tu es ici, et ta maîtresse pourrait avoir besoin de toi; va donc, mon enfant.

— Non, répondit Laurette, ma maîtresse n'a besoin de rien, elle est déjà couchée, et elle m'a donné congé jusqu'à demain; continuez votre histoire et dites-moi comment a fini tout cela.

— Tu es une terrible enfant, quand tu te mets quelque chose dans la tête...

— Allons, chère maman, soyez bonne, continuez.

— Au moins, fais ton profit de ce que je te raconte, et apprends par là que les enfants...

— Oui, oui, c'est bon; mais continuez.

— Maintenant arrivent les malheurs de la pauvre Ermelinde, — dit Marianne en recommençant son récit. — Tu vas voir ce qu'elle a dû souffrir, et moi de même, par contre-coup. Crivello comprit bien que Marco n'était revenu chez lui que pour enlever sa fille, et croyant que c'était du consentement de celle-ci, il se mit contre elle dans une colère sans pareille; la fureur l'aveugla à ce point qu'il porta le poignard à la figure de ma pauvre maîtresse en lui ordonnant d'oublier un amant qu'elle n'épouserait jamais; puis il se répandit en injures de tout genre sur Visconti et sa famille, et finit en déclarant à Ermelinde qu'elle eût à choisir, ou de se marier de suite avec le comte del Balzo ou de se voir enfermée dans une tour. A vrai dire, Crivello n'était pas sans reproche de son côté; car, aussitôt qu'il avait vu que le mariage était impossible, il aurait dû défendre à sa fille de voir Marco; cependant il n'en fit rien, dans l'intention de mieux tourmenter par la suite les Visconti.

— Et ainsi... — dit Laurette impatientée.

— Ermelinde ne voulut pas entendre parler de manquer à sa foi, et son père, exécutant sa menace, la fit enfermer dans une tour. Ainsi la fille et le père s'obstinaient chacun de son côté. Alors on s'en prit à moi, qui, pourtant,

Digitized by Google

étais bien innocente de tout cela ! C'est une chose bien pénible, mon enfant, de vivre au service des autres, surtout des riches. Un beau jour je fus enfermée dans une chambre, comme dans une prison, et l'on commença à me tourmenter, à m'effrayer de mille manières, tout cela pour m'arracher les secrets de ma maîtresse. Je tins bon pendant longtemps ; puis enfin je me laissai vaincre ; je racontai tout ce qui s'était passé, depuis le commencement de ses amours avec Marco, jusqu'à la dernière entrevue, lors de l'arrivée de Visconti dans la maison de Crivello ; je dis les serments que les jeunes gens s'étaient faits, et jusqu'au gage qu'ils s'étaient donné. Après ces aveux, je fus un peu mieux traitée ; cependant je ne sortis pas de prison ; six mois encore on m'y tint renfermée ; puis, au bout de ce temps, on me dit qu'Ermelinde avait épousé le comte notre maître, qu'elle m'avait demandée, et que si je le voulais je pouvais retourner auprès d'elle.

Te devines si je me fis prier. Je fus conduite à Limonta, où je trouvai ma maîtresse, qui n'avait pas l'air d'une nouvelle épousée, mais paraissait plutôt sortir de la tombe, tant elle était pâle et changée. Elle m'accueillit avec une grande joie et me dit que Marco lui avait renvoyé la moitié de la chaîne qu'il lui avait donnée comme gage de ses serments ; elle me la fit voir ; je la comparai à l'autre moitié ; il n'y avait rien à dire ; c'était bien cela. Elle dit la façon dont elle lui avait été remise.

Pendant le temps qu'elle avait été prisonnière dans la tour, on la menait chaque jour sur la plate-forme pour lui faire respirer le grand air. La plate-forme donnait sur une cour où personne ne pouvait entrer, excepté le gardien et sa famille. Cependant un jour, après une détention de quatre mois, on y laissa pénétrer un jongleur, qui se mit à faire mille tours, et finit par jouer avec des oranges qu'il jetait en l'air, en même temps qu'il dansait. Ermelinde, assise derrière les créneaux, regardait ce spectacle, quand tout à coup elle sentit une orange tomber sur ses genoux ; elle la prit et y lut ces mots : « Marco à Ermelinde. » Elle ouvrit l'orange et y découvrit une lettre et le bout de chaîne dont je t'ai parlé.

— Voyez un peu, le trompeur ! s'écria Laurette ; après tant de serments, être le premier à la dégager de ses promesses !

— Ne te hâte pas de juger ; attends et tu vas voir Ma maîtresse me lut la lettre ; car, quoiqu'elle fût fort jeune, elle savait déjà lire comme un clerc. Marco disait, dans cette lettre, qu'ayant appris tout ce que son père lui faisait souffrir à cause de lui, il ne voulait pas avoir à se reprocher sa mort ; que lui-même, d'ailleurs, était sollicité par les siens d'épouser la fille du seigneur de Verona, qui lui avait promis de l'aider à reconquérir ses États, et puis mille autres choses ; enfin, il lui renvoyait le gage qu'il avait gardé, et la priait même d'épouser le comte del Balzo, qui, disait-il, n'était pas, du moins, un ennemi des Visconti.

Digitized by Google

— Mais j'ai donc raison ! C'était un trompeur, répéta Laurette.

— Tu ne veux pas me laisser le temps de finir?

— Oui, oui, allez toujours, je ne dirai plus un mot.

— Au bout d'un an, Ermelinde, étant à la chasse et s'étant éloignée de sa suite, vit s'avancer vers elle un homme armé, mais la visière du casque soigneusement baissée; il s'approcha de ma maîtresse, l'arrêta et lui dit : — Je viens demander à la comtesse del Balzo le gage laissé par Marco à Ermelinde. — Elle reconnut de suite cette voix, et en ressentit une telle émotion qu'elle faillit tomber de son cheval; cependant elle retrouva encore assez de force pour tirer de son sein la chaîne et la lettre qu'elle portait toujours sur elle, et les présenter au cavalier.

— Et c'était réellement Marco?

— C'était lui. Il lut la lettre, regarda la chaîne et s'écria avec rage : — La lettre est fausse, la chaîne m'a été volée; nous avons été trahis tous les deux. Adieu, Ermelinde ! nous ne nous reverrons peut-être jamais; mais si Dieu me laisse vivre, vous entendrez parler de moi. — Il tourna bride, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et disparut.

— Pauvre jeune homme ! dit Laurette tout émue; pauvre jeune homme !

— On sut plus tard, continua Marianne, que la chaîne avait été volée à Marco, tandis qu'il était malade et sur le point de mourir. Devines-tu par qui? Par le même valet qui était venu frapper à ma porte pendant cette terrible nuit, et qui, après s'être sauvé avec Visconti, était entré à son service. Tenté par l'appât d'une forte somme que Crivello lui fit offrir, il trahit son maître; mais le misérable ne resta pas impuni; Marco alla le chercher jusqu'en France, où il s'était réfugié, et le tua de sa propre main.

— Et le coquin l'avait bien mérité, dit la jeune fille; j'en suis bien aise.

— Le père d'Ermelinde expia aussi sa trahison, car Marco, étant parvenu à le saisir, bien des années après, à Prezzo, en passant l'Adda, le perça de sa lance.

— Maintenant, dit Laurette, je comprends pourquoi, quand notre maîtresse entend nommer Marco, elle ressent une émotion si forte. Mais comment se fait-il que ce soit un jongleur qui ait apporté l'orange?

— Comment, tu ne devines pas? Ce fut une ruse de plus de la part de Crivello, pour faire paraître la chose plus vraisemblable et mieux tromper sa fille.

— Ah ! combien de détours, de ruses, pour faire le malheur d'une pauvre créature ! s'écria Laurette; et, après avoir remercié sa mère de sa complaisance, elle courut auprès de Béatrix pour tout lui répéter.

Nous sommes arrivés au moment où ce Marco, dont nous avons parlé si souvent, va paraître sur la scène et prendre part aux événements que nous nous

Digitized by Google

proposons de raconter ; il est donc nécessaire que nous fassions un peu sa biographie, afin qu'il soit bien connu de nos lecteurs.

Marco Visconti était le second fils de Magno Matteo ; il avait toujours suivi son père avec foi et avec amour, dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune ; aussi était-il son enfant de prédilection.

D'un caractère noble et généreux, d'un esprit vaste et élevé, Marco, dès son enfance, avait su, par sa modestie, se faire pardonner auprès de ses rivaux la supériorité incontestable qu'il s'était acquise sur eux, et cette réserve était d'autant plus belle en lui, qu'il eût pu tirer vanité de la noblesse de sa naissance et de la beauté vraiment remarquable dont l'avait doué le ciel. Mais malheur à celui qui se serait posé comme un obstacle sur son chemin ! Qui aurait pu résister à cette nature aussi ardente et aussi passionnée dans sa haine que dans son amour ! Son père était le seul qui, par l'autorité de ses paroles, fût parvenu à mettre un frein à sa fougue.

Il était courageux et intrépide, et il acquit, en peu d'années, la gloire de passer pour un des premiers capitaines de son temps. Le siége qu'il maintint à Gênes pendant si longtemps et avec tant d'obstination, est un de ses faits d'armes les plus renommés. C'est en cette occasion que le roi Robert de Sicile lui intima l'ordre de se retirer, en disant que s'il n'obéissait pas, il le rencontrerait sous les murs de Milan. Marco répondit à cette menace, qu'il n'avait pas besoin de faire tant de chemin, qu'il pouvait de suite se mesurer avec lui sous les murs de Gênes. Ces fières paroles irritèrent le roi, disent les historiens ; mais il ne poussa pas plus loin les choses.

Galeazzo, frère aîné de Marco, et qui succéda à Matteo dans la seigneurie de Milan, voyait avec peine ses triomphes, et souvent il se plaignait à son père de ce qu'il confiait à son frère les meilleurs guerriers et les entreprises les plus difficiles.

Mais quand Matteo mourut, excommunié par le pape, ses fils, peu confiants dans le dévouement de ses partisans, entourés d'ennemis, sentirent le besoin de rester unis, et Marco se réconcilia avec son frère aîné, et même lui fut très-utile dans les guerres qu'ils eurent à soutenir pendant plusieurs années contre l'Église et les usurpateurs.

Mais aussitôt que Galeazzo se vit réintégré solidement dans les domaines qu'il avait reçus de son père, il se rendit odieux aux Milanais par sa tyrannie et l'énormité de ses impôts ; aussi commencèrent-ils à regretter leur ancienne liberté. Marco souffrait avec peine le joug de son frère, qui prétendait dominer seul dans un état reconquis et agrandi par lui, au prix de son sang. Il se joignit aux mécontents, et quand les chefs des Gibelins de plusieurs villes d'Italie allèrent prier Ludovic le Bavarois de les défendre, Marco (disent quelques historiens) se rendit avec

Digitized by Google

eux à Trente, et accusa son frère d'avoir des rapports occultes avec le pape, dans le but de se réconcilier avec l'Église et de trahir la cause des Gibelins et de l'Empereur. Ce fut, dit-on, à la suite de cette accusation que Ludovic vint à Milan, fit arrêter Galeazzo, son fils Azzone et ses deux frères Luchino et Giovanni, ordonna de les enfermer dans les prisons de Monza, et mit à leur place le baron Guillaume de Monteforte.

D'autres historiens prétendent que Marco fut également arrêté et mis en prison avec ses frères, et qu'il réussit à s'échapper, tandis que quelques-uns affirment qu'il fut mis en liberté par l'ordre même de Ludovic.

Ce qui est certain, c'est que peu de temps après, quand l'Empereur passa de Lombardie en Toscane et y commit la faute de faire déposer le pape Jean XXII pour en nommer un autre selon ses désirs, Marco Visconti était de la suite du monarque et en grande faveur auprès de lui, et ne cessait de solliciter la délivrance de ses frères.

Finalement il l'obtint, et, après huit mois de souffrances, les Visconti purent sortir des célèbres cachots appelés *fours de Monza :* c'étaient de petites chambres superposées les unes aux autres, creusées dans le roc. On y descendait par un trou pratiqué dans la voûte ; elles étaient tout à fait obscures, le pavé en était convexe et inégal, et elles étaient si basses et si petites qu'il était impossible de s'y tenir debout ou de s'y étendre de son long, si bien que les prisonniers étaient obligés de s'y tenir accroupis dans des tourments indicibles. C'était Galeazzo qui avait fait creuser ces horribles prisons, pour y torturer les prisonniers d'État, et lui-même y fut enfermé le premier, accomplissant ainsi une prédiction qui avait été faite pendant qu'on les construisait.

Accablé par les souffrances de sa captivité, Galeazzo mourut à Pistoie en Toscane, peu de temps après sa délivrance ; et à Milan, où le baron de Monteforte s'était déjà rendu insupportable, on découvrit alors un fort parti en faveur de Marco.

Mais, soit que Ludovic le Bavarois craignît le nom de ce formidable capitaine et l'affection que lui portaient les Milanais, soit qu'il pensât ne pas pouvoir maîtriser à son gré un pareil caractère, soit encore qu'il n'osât pas changer l'ordre habituel de succession ou que les seigneurs gibelins lui inspirassent de la défiance contre Marco ; soit enfin que ses deux frères Luchino et Jean, préférant la seigneurie du jeune Azzone, leur neveu, eussent fait à l'empereur, qu'ils savaient fort avide, des promesses d'argent, toujours est-il que Ludovic de Bavière nomma Azzo Visconti, fils de Galeazzo, qui s'engagea à lui payer une forte somme, seigneur de Milan.

Les Milanais en furent assez mécontents, et Marco, irrité contre l'Empereur,

Digitized by Google

contre ses frères, son neveu et les seigneurs gibelins, commença à lier secrètement des relations avec la ville de Florence et le cardinal Bertrando del Poggetto, légat du pape en Lombardie ; il parait même que ce dernier lui promit des hommes et de l'argent pour l'aider à s'emparer des domaines de son père.

C'est à ce moment que commence notre histoire.

## CHAPITRE VIII.

Ottorino, qui s'était rendu à Milan au premier appel de Marco, entra dans le palais de celui-ci ; il laissa Lupo, son écuyer, dans une salle d'attente, en compagnie d'un grand nombre de soldats, et pénétra dans une chambre éloignée où le maître de la maison était occupé à dicter une lettre à un vieux secrétaire.

Marco était d'une taille élevée : à cette époque il avait à peu près quarante-cinq ans ; son visage quoique fatigué par la vie orageuse qu'il avait menée, avait une grande expression de douceur ; la tristesse qu'on y lisait d'ordinaire, si elle trahissait l'état de son âme, était néanmoins exempte d'amertume.

Il avait la barbe épaisse et noire, les sourcils bien arqués et les yeux vifs et brillants. Ses joues, ordinairement pâles, se coloraient fortement lorsqu'il éprouvait une émotion un peu vive.

Alors il paraissait plus jeune, ces couleurs fugitives lui rendant une partie de sa première beauté, où se mêlait pourtant une expression de fierté et d'énergie qu'il n'avait pas dans sa jeunesse.

Mais son visage se tranformait dans sa colère ; sa pâleur habituelle devenait alors livide, pour ainsi dire ; son front se plissait, ses yeux lançaient des éclairs ; on eût dit une mer en fureur.

Il était vêtu d'un manteau de velours noir doublé de fourrure, qui recouvrait un vêtement en soie retenu par une ceinture ornée d'une riche agrafe en or, et dans laquelle était passé un de ces poignards qu'on appelait alors *miséricorde,* parce qu'ils servaient à donner le coup de grâce à un ennemi terrassé.

Il avait la tête découverte, et ses cheveux noirs séparés sur le front, encadraient également, des deux côtés, son visage.

Quant Ottorino entra, il lui fit de la main un signe amical, et l'invitant à s'asseoir : — Je suis à toi dans un instant, lui dit-il ; — puis il se rapprocha du secrétaire, qui, la plume suspendue, tenait le regard fixé sur son maître, et se disposait à se retirer.



Digitized by Google

— Non, non, lui dit celui-ci, continuez toujours; mon cousin peut tout savoir; — et il acheva de dicter la lettre qu'il adressait au légat du pape à Bologne. Cette lettre était écrite dans le latin grossier qu'on parlait alors; voici comment elle finissait :

« Castel Seprio et la Martesana connaissent encore ma voix (ces provinces » étaient dans le domaine de Marco); la république a encore des partisans; le » lion dort, mais quand je l'aurai réveillé, ses rugissements seront entendus jus- » qu'au Vatican. L'insouciant ivrogne (c'est ainsi qu'il appelait Ludovic-le-Ba- » varois) s'en mordra les doigts dans peu de temps. Vive l'Église et meurent les » traîtres à la patrie! C'est là mon ancien cri de guerre. »

Pour comprendre toute la force de ces dernières paroles, il faut savoir que Marco les avait prononcées huit années auparavant, lorsque, après avoir battu les soldats du pape, il s'était élancé sur les Milanais qui combattaient parmi eux. Ces paroles acquirent alors beaucoup de célébrité, car elles faisaient comprendre que Visconti n'était point un ennemi de l'Eglise, quoiqu'il combattit contre elle.

La lettre achevée, le secrétaire sortit, et Marco dit en souriant à Ottorino :

— Te voilà revenu enfin! Il a fallu pourtant que je t'envoyasse un ambassadeur.

— Je ne croyais pas..... dit le jeune homme, cherchant à s'excuser.

— Assez! assez! Tu es ici maintenant; je te pardonne. — Ils causèrent de différentes choses; après quoi Marco, posant familièrement la main sur l'épaule de son cousin, lui raconta longuement toute les raisons qui l'avaient déterminé à se réconcilier avec le pontife d'Avignon, et il lui fit part de ses nouveaux desseins.

— Ainsi, vive le pape Jean! s'écria Ottorino; — mais Nicolas V, celui pour qui nous nous sommes toujours battus jusqu'à présent, que va-t-il devenir?

— Ce qu'il a toujours été, un schismatique, un hypocrite.

— Nous allons donc apprendre aussi à parler le jargon des Guelfes.

— De cette manière nous serons rebénis — dit Marco.

— Oui, c'est vrai; mais l'autre nous excommuniera, répondit Ottorino.

Le célèbre capitaine devint sérieux : — Comprends bien, dit-il à son cousin, que notre pape légitime est celui d'Avignon. Il a persécuté mon père, ma famille, tous nos amis, il nous a excommuniés, il nous a maltraités autant qu'il a pu; mais, malgré tout, il n'a pas cessé d'être le vrai pontife. Crois-tu que j'aie été en paix avec moi-même tant que je fus son ennemi, me sachant sous le poids de l'anathème de l'Eglise?

Le jeune homme qui n'avait jamais soupçonné que son cousin pût avoir de pareils sentiments, le regardait avec étonnement. Celui-ci continua d'une voix émue : — Le souvenir de mon pauvre père a toujours attristé la joie de mes

Digitized by Google

triomphes. Ce chef vénérable, qui a été le but, pendant tant d'années, des attaques du pape, s'était élevé, comme tu le sais, au-dessus de tous les princes d'Italie. Vainqueur des armes temporelles de son ennemi, il fit toujours peu de cas des spirituelles; mais quand il approcha de sa fin, qu'il sentit le monde lui échapper, il fut effrayé de ce qui n'avait jamais été pour lui qu'un jeu. Oh! je n'oublierai jamais, une nuit, où agité par d'horribles visions, il rassembla tous les siens et tout le clergé de Monza dans l'église de Saint-Jean, et où il récita, agenouillé sur les marches de l'autel, le symbole de notre croyance, déclarant qu'il voulait mourir en paix avec l'Eglise, et pleurant de ne pouvoir être enseveli en terre sainte. Si tu avais vu combien ce visage, qui avait toujours gardé son calme au milieu des dangers, était contracté alors par une anxiété secrète!

Ottorino était émerveillé, et si Marco n'eût parlé avec tant de conviction, peut-être eût-il encore douté.

— J'ai toujours cru, dit enfin le jeune homme, que le pape hérétique était Jean, et que Nicolas était le pape légitime; c'est du moins ce que j'ai entendu dire par tous nos savants, et par vous-même qui, quoique soldat, pourriez leur en remontrer : depuis que j'ai pris les armes, j'ai toujours combattu contre ce pape qu'on me disait être faux et qui maintenant se trouve être le bon. Je ne m'y reconnais plus.

Marco sourit d'un sourire triste; puis il reprit :

— Nous devons savoir gré aux Gibelins de nous avoir poussés dans la bonne voie. Sais-tu bien que c'est le pontife lui-même qui m'a volontairement ouvert les bras, qui m'a promis les forces de l'Eglise pour m'aider à reprendre le domaine paternel? Et ne crois pas que je me confie aveuglément à un homme qui a toujours été mon ennemi; je me confie seulement à la force des choses qui l'obligent à s'unir à moi pour son propre salut. Le pouvoir du Bavarois diminue tous les jours; un grand nombre de ses partisans, trahis et harcelés par lui, abandonnent son drapeau. Milan est encore fidèle à ce prince, et cependant je puis y faire naître la révolte. Les Milanais commencent à comprendre de quel côté se trouvent la justice et la foi; ils sont fatigués de l'interdiction qui pèse sur eux.

— Avec tout cela, répondit Ottorino, la ville est encore pleine de prédicateurs, qui parcourent les rues et les places en injuriant tout haut le pape Jean XXII; je viens encore d'en entendre un, tout près d'ici, qui en débitait de fameuses, disant qu'il était un homicide, un sorcier, et que sais-je encore.

— Eh bien! dans peu de temps, tu entendras autre chose.

— Quoi donc?

— Tu entendras prêcher contre Nicolas, au profit de Jean

Digitized by Google

— Je suis curieux de voir cela.

— Vois-tu — dit Marco confidentiellement — le pape a permis à plusieurs ecclésiastiques de rentrer dans ses États, afin qu'ils puissent m'aider dans mon entreprise, sans pourtant la connaître : je les dirige secrètement par le ministère de l'abbé de Saint-Victor; et, dans quelques jours, ils commenceront à se répandre de tous côtés pour ramener dans le bon chemin les brebis égarées.

— Mais si Azzone fait arrêter les premiers qui se risqueront, et les force à se taire? — demanda Ottorino.

—Il s'en gardera bien, il a trop peur du pape : d'ailleurs il le ferait que ce serait tant pis pour lui : du sang de ceux-ci sortiraient de nombreux vengeurs. Crois-tu qu'ils craignent la mort? Qu'est-ce, après tout, que la mort? Ne l'affrontons-nous pas mille fois pour des raisons futiles, pour un nom, pour un caprice d'enfant? Mais celui qui espère une récompense éternelle !..... Marco s'arrêta et baissa la tête quelques instants en silence : quand il le releva, son visage était de nouveau pâle comme d'habitude. Se tournant alors vers son cousin d'un air froid et railleur, il reprit :—Du reste, il y a quelques années, Avignon a fait tant de martyrs pour réussir à m'abattre, qu'elle peut bien maintenant en faire quelques-uns pour m'aider à me relever ; lui en ferais-tu un crime?

— Le pouvez-vous penser? — Je voulais dire seulement..... du reste..... vous savez bien que je ne suis qu'une épée dans votre main.

— Une épée dont je me servirai toujours avec confiance, car j'en connais la valeur. Je te dirai maintenant tout ce dont nous sommes convenus avec notre cousin Lodrisio ; il commencera par armer ses vassaux, sous prétexte de secourir, au besoin, son frère l'abbé de San-Ambrogio, lequel doit envoyer des soldats à Limonta, pour punir les habitants de ce pays de leur rébellion. Toi qui arrives de là, tu dois connaître cette histoire?

—Parfaitement, et je serais fâché qu'il arrivât malheur à ces pauvres montagnards ; vraiment ils ont été cruellement traités, et si on pouvait.....

— Que veux-tu? c'est un caprice de l'abbé, et comme nous avons besoin de lui en ce moment.....

— Et je serais bien fâché aussi que le comte del Balzo, qui demeure dans le voisinage, pût être inquiété le moins du monde, — interrompit le jeune homme.

— A propos, dis-moi quelque chose sur ce comte del Balzo; est-il toujours aussi bavard que dans sa jeunesse?

—Pauvre homme! répondit Ottorino, qui ne pouvait pas dire non, et ne voulait pas dire oui.

— Et Ermelinde, sa femme, tu l'as vue sans doute?

Digitized by Google

— Certainement ; je suis resté quinze jours au château : c'est un ange de bonté.

Marco se leva, fit quelques pas dans la chambre avec agitation, puis il reprit :

— Béatrix lui ressemble beaucoup, m'a-t-on dit.

— Elle est le portrait de sa mère.

— Tu m'en as écrit de bien belles choses de Varenna.... Ton protégé, ce Pelagrua, je l'ai placé dans mon château de Rosate : il a l'air bien éveillé ; peut-être pourrai-je m'en servir.... Du reste je ne suis pas trop content des éloges que tu prodigues à propos de Béatrix ; car enfin c'est un peu de déloyauté envers la fille de Franchino Rusconi, qui, paraît-il, est folle de toi. Je veux que ce mariage se fasse promptement ; de cette manière la ville de Côme sera plus sûrement des nôtres.— Ottorino ne répondit pas un mot. — Dis-moi, ton comte del Balzo est-il toujours un guelfe enragé.

— Il est toujours le même.

— Si nous pouvions le faire venir à Milan, dit Marco ; dans le temps où nous vivons, un seigneur riche, d'une famille illustre, qui parle de tout à tort et à travers, qui s'imagine tout connaître, et qui a toujours été guelfe, mais c'est une bonne fortune ! tâche de l'engager à venir.

— Le voudra-t-il? je l'ignore. — Il a toujours tant de frayeur, et il mène une vie si calme au milieu de ses montagnes !

— Tu veux dire par là qu'il craindra de venir dans une ville dont les habitants sont des gibelins ; peur pour peur, fais-lui-en une plus forte, et je te réponds qu'il viendra. Dis-lui qu'une troupe d'enragés se met en route pour Limonta, que tout y sera bientôt sens dessus dessous ; que l'abbé est persuadé qu'il a prêté la main à la révolte des Limontins ; en un mot, effarouche-le, et fais-lui prendre son vol de notre côté.

— Je ne voudrais pas, dit Ottorino en hésitant, être cause qu'il pût lui arriver quelque mal.

— Comme tu es devenu timide, cousin ! dit Marco en le regardant fixement ; comme tu es tendre pour ton ami ! Du reste, s'il vient, tant mieux ; sinon, sans m'expliquer davantage, je te dirai que l'abbé ne peut pas le souffrir : les hommes qu'il envoie à Limonta sont persuadés que le château contient d'immenses richesses : qu'il fasse son profit de ce renseignement !

Il se tut, comme quelqu'un qui n'a plus rien à dire et qui ne veut plus rien entendre : aussi Ottorino se leva-t-il, et prenant respectueusement congé, il sortit.

En passant dans la salle où il avait laissé son écuyer, il entendit un grand bruit

Digitized by Google

qui se calma à son approche ; les pages et les valets s'inclinèrent devant le cousin de leur seigneur, et Lupo sortit derrière lui.

— Qu'était-ce donc que ce bruit? demanda Ottorino à son écuyer, quand ils furent sur l'escalier.

— Pas grand'chose, répondit celui-ci; c'est le nommé Bellebuono, un soldat de votre cousin Lodrisio, qui ne sachant pas que je suis de Limonta, s'est avisé de dire toutes sortes d'infamies sur le compte des habitants de mon pays.

— Et que disait cet ours mal léché?

— Il disait que ce sont des hérétiques et des poltrons, enfin, une foule d'horreurs; qu'il était chargé d'aller les mettre à la raison, qu'il voulait en donner un à chaque soldat qu'il va conduire avec lui, et que, pour sa part, il se réserve le plaisir d'en pendre une dizaine au moins.

— Oh, la méchante langue! dit Ottorino. Elle ressemble à la cloche des prisons, qui ne sonne que pour annoncer de mauvaises choses. Et toi, tu as paisiblement avalé d'aussi grossiers propos?

— Je lui ai répondu que le métier de bourreau était bien son fait, qu'il en avait l'air et les manières, mais que s'il touchait un de mes montagnards, il s'en repentirait ; puis, de parole en parole, nous nous sommes tellement animés que je lui ai allongé un coup qui a laissé une marque, et voilà pourquoi l'on criait comme si je l'avais assommé.

— Tu es trop vif, mon ami.

— C'est vrai, je comprends que j'ai eu tort ; mais le moyen de se contenir? Il aurait poussé à bout un saint ; et encore, si je n'eusse respecté la maison, je lui aurais donné son affaire autrement que je ne l'ai fait.

— Diable! que voulais-tu de plus?

— Du reste, ajouta Lupo, il se peut que nous nous rencontrions à Limonta ; là je lui donnerai ce qui lui revient.

En effet, peu de temps après, ils s'y rencontrèrent et Lupo tint fidèlement sa promesse. Plus tard nous le suivrons à Limonta ; maintenant, rendons-nous-y sans lui, pour y trouver le comte del Balzo.

Peu de jours après l'entrevue de Marco et d'Ottorino, il reçut un envoyé de Milan, avec qui il eut une longue conférence, à l'issue de laquelle il annonça à sa femme qu'il fallait tout préparer pour se rendre le lendemain à Milan. Ermelinde, étonnée et fâchée d'une détermination si subite, chercha vainement à en savoir la raison. Quand on vint à parler du chemin qu'il fallait prendre, elle proposa d'aller en bateau jusqu'à Lecco, et de là à Milan par la route, qui était, il est vrai, presque mpraticable, mais qui ressemblait à toutes les routes de ce temps-là. Mais le

Digitized by Google

comte, qui, depuis son naufrage, avait en horreur le lac et les bateaux, ne voulut pas en entendre parler ; il décida qu'on prendrait les sentiers de la montagne jusqu'à Invenigo, et que de là on se rendrait à la capitale.

Ce projet avait aussi son mauvais côté : d'abord, comme il fallait faire la route à cheval, on courait de véritables dangers dans ces sentiers glissants et encombrés ; ensuite, on pouvait craindre d'être attaqué et pillé : car, dans ce temps, chaque petit seigneur ayant à sa solde quelques vauriens, se croyait le droit de faire la guerre, et ne pouvant la faire ailleurs, il la pratiquait sur les grands chemins. Pauvre siècle, où l'on ne comprenait pas que dans certaines circonstances le mal n'existe que parce qu'il est trop petit. Le mal est comme l'air, si on n'en reçoit qu'un peu, il fait souffrir ; si on se plonge dedans à ciel ouvert, il fortifie et ranime la santé.

Le comte et sa famille se mirent en route de bon matin ; ils étaient en tout au nombre de vingt personnes. La petite caravane cheminait à travers les sentiers et les bois d'oliviers et de myrthes. Tantôt un bouquet d'arbres lui cachait la vue du lac, qui bientôt reparaissait avec ses promontoires, ses golfes, ses bateaux qui en rasaient la calme surface, et ses villages qui se miraient dans ses eaux.

Béatrix regardait avec émotion ces beaux lieux, qui lui étaient encore plus chers, maintenant qu'elle devait les quitter. Elle tournait sa pensée vers l'avenir avec une joie craintive, et de temps en temps elle se retournait pour voir encore la tour du château paternel et la saluer, comme si une voix secrète lui eût dit qu'elle ne la reverrait plus.

Arrivés au pont de *Malpensata,* sur le Lambro, ils rencontrèrent deux pêcheurs qui, en revenant de Monza avec le prix de leur pêche, avaient été volés. Après avoir raconté leur malheur, un d'eux dit au comte qu'on lui avait remis une lettre pour lui, mais qu'elle avait été prise avec son manteau.

— De qui était-elle ? dit celui-ci.

— Je ne sais ; elle m'a été donnée à Monza par le fils de votre fauconnier.

— Lupo était donc à Monza ?

— Oui, il y était avec ce jeune chevalier qui a été si longtemps à votre château.

Béatrix éprouva une commotion, mais n'en laissa rien paraître ; seulement elle dit à sa mère, en montrant les deux pêcheurs :

— Pauvres gens ! ils n'auront pas de pain pour leurs enfants ; si je leur donnais quelque chose ?

— Donne, mon enfant ; c'est une aumône bien faite.

La jeune fille prit dans sa bourse une pièce d'or, et la tendant à l'homme qui avait parlé :

Digitized by Google

— Tenez, lui dit-elle, partagez-la , et priez Dieu pour nous.

La dernière fois que nous avons parlé d'Ermelinde et de Béatrix, nous les avons laissées mécontentes l'une de l'autre, la mère parce que sa fille lui avait désobéi en allant à la chasse, la fille parce qu'on avait blâmé un caprice dans lequel elle s'était obstinée. Mais Béatrix ne put supporter longtemps la sévérité de sa mère; le lendemain du départ d'Ottorino, elle alla tout en pleurs raconter à Ermelinde comment les choses s'étaient passées, et même elle lui fit voir la lettre qu'elle avait trouvée le soir dans le volume du Dante.

Ermelinde la lut. Le jeune homme avouait qu'il avait été question d'un mariage entre lui et la fille de Franchino Rusconi, mais que les choses n'étaient pas assez avancées pour qu'il ne pût retirer honorablement sa demande; qu'il était parfaitement décidé à n'avoir pour femme nulle autre qu'elle, Béatrix. Il lui demandait pardon de lui écrire avant d'avoir parlé à ses parents, mais il se proposait de le faire aussitôt qu'il pourrait espérer d'être accueilli avec bienveillance.

Ermelinde promit à sa fille de faire tout ce qui était en son pouvoir pour la rendre heureuse. Cependant, elle l'engageait à ne pas trop espérer; peut-être ne serait-il pas aussi aisé que le jeune homme le paraissait croire, de rompre un engagement dont Marco Visconti s'était mêlé. Enfin, elle lui recommanda de se laisser guider, ce que promit la jeune fille.

Ainsi la bonne intelligence se rétablit entre la mère et la fille, et, durant tout le voyage, elles s'entretinrent ensemble avec leur tendresse accoutumée.

Le comte, après avoir quitté les pêcheurs, se mit à réfléchir à cette lettre qu'on leur avait donnée pour lui : il pensait que peut-être de graves événements étant survenus à Milan, Ottorino l'avertissait de ne pas s'y rendre. Pourquoi lui aurait-il écrit?... Le résultat de ses réflexions fut qu'avant de rien décider, on irait visiter le jeune homme à Monza.

## CHAPITRE IX.

Ils arrivèrent sur la place de Saint-Jean, à Monza, au moment des vêpres. Une grande foule était rassemblée autour d'un prêtre qui, monté sur un banc, prêchait avec chaleur. A la vue de nos voyageurs, le peuple abandonna le prédicateur et entoura les nouveaux venus, pour apprendre qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient, si bien qu'en un instant le comte et sa suite furent entourés de curieux importuns. Ermelinde, qui voulait se soustraire à cet ennui, voyant l'église ouverte, dit à son mari :

Digitized by Google

— Ma fille et moi, nous allons entrer dans l'église et vous y attendre, tandis que vous irez à la recherche d'Ottorino; dépêchez-vous, afin que nous puissions nous remettre en route et arriver à Milan avant la nuit.

— Vous voulez entrer dans une église en temps d'interdiction? dit le comte à voix basse; car ne sachant pas la manière de voir de ceux qui l'entouraient, il ne voulait pas s'attirer une mauvaise affaire.

Mais la comtesse, sans l'écouter, prit le bras de sa fille, fit signe à Laurette, à sa mère et au fauconnier de la suivre, et traversant la foule, elle entra dans l'église.

L'autel principal était paré de ses ornements; on avait allumé les lampes et les cierges, et on entendait dans le chœur les chanoines qui chantaient des psaumes, comme en temps ordinaire : car à Monza, comme à Milan, le clergé tenant pour le pape Nicolas V et regardant Jean XXII comme légalement déposé, ne s'inquiétait pas de l'interdiction qui avait été prononcée par ce dernier.

Ermelinde fut un instant sur le point de retourner en arrière, craignant l'anathème qui tombait sur ceux qui assistaient aux cérémonies religieuses célébrées par des prêtres schismatiques; mais elle pensa qu'après tout elle ne venait là que pour chercher un refuge, comme elle eût pu le faire sous un portique ou dans une maison. Elle s'assit sur un banc auprès de sa fille, sans faire le signe de la croix et sans même incliner la tête.

En voyant cela, la mère de Laurette, qui était sous l'influence des discours de son second fils, du nom de Bernard, lequel avait appris quelques sentences prétentieuses d'un prêtre schismatique de San-Ambrogio, se sentit pénétrée d'indignation; elle tira, dans un mouvement de colère, la robe de sa fille, qui se préparait à s'asseoir, comme ses maîtresses, et la fit agenouiller auprès d'elle, puis elle jeta un regard foudroyant à son mari, qui, debout et le nez en l'air, s'occupait à contempler les corniches sculptées des colonnes; enfin, la bonne vieille n'y tenant plus, se mit à marmoter entre ses dents :

— Se tenir ainsi à l'église, tout comme si l'on était dans une écurie, c'est honteux!

— Taisez-vous: que nos maîtresses ne vous entendent pas, lui dit tout bas Laurette.

— Je ne veux pas me taire, et toi tu ferais bien mieux de dire une prière; et ton père, qui est là debout comme un imbécile!

— Mais finissez donc, lui répétait sa fille; faites vos prières si cela vous fait plaisir; mais, je vous en supplie, taisez-vous.

— Je ne veux pas finir! C'est une honte de voir des chrétiens se tenir ainsi à



Digitized by Google

l'église! Si tu avais entendu ce que disait ton frère hier soir... Mais on ne veut pas l'écouter.

Laurette, voyant que ses observations ne faisaient qu'irriter davantage sa mère, prit le parti de se taire et de la laisser dire tant qu'elle voudrait; en effet, la vieille femme, ne se sentant plus contredite, se calma et finit par garder le silence.

Béatrix, cependant, était toute bouleversée, je ne sais si je dois dire par l'espérance ou bien par la crainte de revoir Ottorino. Chaque fois qu'elle entendait ouvrir la porte de l'église, elle se disait : — C'est lui! — et le sang lui montait au visage et un frisson lui courait par tout le corps : elle croyait reconnaître le bruit des pas de son père, accompagnés d'un autre pas bien connu; elle retenait son souffle; son cœur battait avec force, jusqu'à ce que les nouveaux arrivants eussent dépassé la place où elle était et qu'elle eût vu que ce n'était pas celui qu'elle attendait; puis, au moindre bruit, ses émotions recommençaient.

Mais tout à coup une grande rumeur s'éleva sur la place et couvrit la voix des prêtres qui chantaient. Les personnes qui étaient dans l'église se levèrent, comme pour se retirer, les chanoines s'interrompirent : l'un d'eux sortit pour vérifier ce qui se passait; l'église étant tranquille, il rentra dans le chœur, et la monotone psalmodie reprit son cours. Mais elle fut interrompue de nouveau par le bruit des portes qui s'ouvrirent avec fracas. Une foule de gens armés de bâtons et de pierres se précipitèrent dans l'église, avec l'impétuosité d'un fleuve qui aurait rompu ses digues.

A la tête de ces furieux marchait le prêtre qui prêchait sur la place : c'était un vieillard. Les cheveux en désordre, un crucifix dans la main gauche, une épée dans la droite, il criait d'une voix tonnante qui dominait le bruit de la multitude :

— Hors d'ici, schismatiques! Hors d'ici, fils de Bélial, prêtres impurs!

Et ceux qui le suivaient criaient aussi : — Sortez, hérétiques! — et en même temps se répandaient de tous côtés, brisant tout ce qu'ils trouvaient, jetant des pierres dans les vitraux, arrachant les nappes dont les tables de communion étaient couvertes, renversant les candélabres et les crucifix. Devant le maître-autel le désordre redoubla : le chœur fut envahi et les chanoines en furent chassés à coups de bâton : on voyait ces malheureux roulant sur les marches ou traînés par les cheveux, et leurs pelisses et leurs bréviaires dispersés et foulés aux pieds dans toute l'église.

Quand le vieux prêtre qui avait excité le peuple, vit que le tumulte prenait un caractère si grave, il voulut l'arrêter, et montant sur une table, il commença à prêcher; il loua d'abord le courage que ces hommes avaient montré, puis il les exhorta à cesser le pillage; mais ce fut en vain : personne ne l'écoutait; ces forcenés

Digitized by Google

continuaient à courir dans l'église, comme dans une place prise d'assaut, défonçant les armoires et s'emparant des vêtements sacerdotaux et des ornements qu'ils se distribuaient.

Le vieux prêtre s'agitait au milieu d'eux.

— Frères, criait-il, vous venez d'accomplir une noble action; ne la gâtez point par un sacrilége; déposez ces ornements!

— Ils sont excommuniés aussi, répondit un bel esprit; et tout le monde d'applaudir.

Le prédicateur, voyant un jeune homme qui s'emparait d'un calice en argent et le cachait dans son manteau, se plaça devant lui pour l'empêcher de passer :

— Par le Christ et mon épée, lui dit-il, je t'ordonne, homme sacrilége, de retourner en arrière!

Mais celui-ci, le prenant par le bras, le fit tourner sur lui-même et lui répondit :

— Et moi je t'ordonne de me laisser en paix!

Le vieux prêtre alors prononça les malédictions et les imprécations les plus terribles sur ces misérables, qui le laissèrent parler pendant longtemps sans daigner lui répondre; mais fatigués enfin de l'entendre, ils le chassèrent de l'église en l'accablant de coups et d'injures.

Pendant ce temps, une aventure burlesque se passait sur la place. Bernard, le fils du fauconnier, arrivé lui aussi de Limonta, avait rencontré aux portes de Monza quelqu'un de sa connaissance avec qui il s'était arrêté longtemps, si bien que lorsqu'il se trouva vis-à-vis de l'église, le tumulte avait commencé. En voyant plusieurs prêtres, blessés et les vêtements en lambeaux, se sauver de tous côtés, il demanda ce que cela voulait dire, et il apprit que c'étaient les chanoines de la cathédrale qui avaient été maltraités de la sorte, parce qu'ils ne voulaient pas cesser d'officier en temps d'interdiction. — Comment, se dit-il, un pays qui a toujours été pour Nicolas V, pour la bonne cause, passer si vite à de tels excès? — Il crut cependant que le soulèvement ne serait que passager, et il alla jusqu'à se flatter de faire rentrer facilement ces forcenés dans le devoir. L'indignation et la vanité l'aveuglèrent; ce qu'il n'avait jamais tenté à Limonta, où, disait-il, tous les cœurs étaient endurcis dans le schisme, il voulut l'essayer ici. Vêtu comme il l'était, un caban passé sur sa veste, coiffé d'un casque d'acier qui surmontait une figure sans intelligence, il monta, la lance à la main, sur un banc, d'où il se mit à haranguer la foule.

Mais la chose la plus curieuse, ce fut quand il vit sortir de l'église le prêtre qui avait provoqué ce soulèvement. Le voyant si mal arrangé, il le prit pour un des chanoines qui souffraient pour la justice; aussi, sautant à terre, il

Digitized by Google

s'élança vers lui et couvrit de ses baisers les mains et les vêtements du vieillard.

Quelqu'un dans la foule s'étant aperçu de sa méprise, lui cria que ce prêtre n'était pas un des chanoines de Monza, mais, au contraire, l'auteur de tous leurs maux. Bernard aussitôt s'éloigna de lui avec horreur, en s'écriant : — J'ai donc embrassé un serpent venimeux, croyant embrasser une colombe!

— C'est toi le serpent, le dragon, répliqua l'autre sur un ton plus véhément encore; toi le propagateur du schisme et de l'hérésie!

Et c'était à qui crierait le plus, l'un ne voulant pas céder à l'autre. Le peuple qui les entourait, riait et les excitait encore. Enfin, quelqu'un donna un grand coup dans le dos du fils du fauconnier et l'envoya rouler par terre aux applaudissements et aux huées des spectateurs.

On entendit alors des voix qui firent taire tout à coup cette foule bruyante. — Faites place! retirez-vous! criait-on. — C'était Ottorino et le comte del Balzo qui arrivaient accompagnés de trente soldats.

En voyant arriver cette cavalcade, le peuple se dissipa, et chacun s'en alla de son côté. Lupo, qui était avec son maître, reconnut son frère qui s'était relevé et qui secouait ses vêtements tout souillés; s'approchant aussitôt de lui : — Tu as bien mérité, lui dit-il, ce qui t'arrive; que ne retenais-tu ta langue?

— Si tu étais arrivé un instant plus tôt, répondit Bernard, tu m'aurais prêté ton bras.

— Tu aurais plutôt besoin qu'on te prête un peu de cervelle.

Cependant Ottorino, suivi de ses hommes, pénétra dans l'église, et en expulsa, au galop de son coursier, la canaille qui l'avait envahie, en frappant les moins pressés du plat de son épée, ou du bois de sa lance.

Nos voyageuses, que nous avons laissées dans l'église au moment du tumulte, s'étaient réfugiées dans une chapelle, et le fauconnier en avait de suite fermé l'entrée, afin de les mettre à l'abri des insultes des pillards. Quelques vauriens s'étaient bien présentés à la grille et avaient demandé qu'on la leur ouvrit; mais Ambrogio avait chassé, à coups d'épée, ceux qui semblaient s'obstiner à rester. Il dit cependant à sa fille de renverser sur l'autel les candélabres, le crucifix et les images qui servaient de prétexte à ces mauvais drôles pour exiger l'entrée; Laurette ne se le fit pas répéter, malgré les cris de sa mère, qui ne voulait pas, disait-elle, participer à une pareille profanation, et qui aurait préféré souffrir le martyre.

Ils restèrent assez longtemps enfermés ainsi, jusqu'à ce que plusieurs hommes de la suite du comte les ayant aperçues, vinrent se placer avec leurs armes en face de la grille, et ôtèrent aux dévastateurs toute envie de pénétrer dans la chapelle.

Digitized by Google

Nous regrettons d'avoir eu à entretenir si longuement le lecteur de ces folles et infâmes profanations, et nous ne voudrions pas mériter le reproche de n'avoir pas mis dans notre récit la gravité convenable.

En racontant une des scènes désordonnées de ce temps, nous sommes loin d'avoir choisi la plus scandaleuse; cependant il fallait donner au lecteur une idée exacte de ce qui se passait alors. Nous avons voulu lui faire éprouver l'impression pénible que nous avons ressentie nous-même en lisant les chroniques contemporaines; il était donc nécessaire de présenter les faits comme ils sont rapportés, sans même nous attacher à en faire voir la moralité, qui, plus tard, se montrera d'elle-même.

Le comte, avec sa famille et sa suite, continua son voyage vers Milan, et Ottorino, que rien ne retenait à Monza, s'offrit à l'accompagner.

— Je vous assure, disait-il au père de Béatrix, que je ne vous ai plus écrit depuis la lettre que vous avez reçue à Limonta.

— Cependant, répondait le comte, les pêcheurs que nous avons rencontrés, assuraient bien avoir eu une lettre de vous, et même ils m'ont dit qu'elle leur avait été remise par Lupo sur la place du Marché de Monza.

Lupo fut appelé, et l'on sut alors que c'était lui qui avait envoyé une lettre à son père, pour lui conseiller de se mettre à l'abri : il l'avait fait écrire par un prêtre de ses amis et l'avait remise, en effet, aux deux pêcheurs.

— Ah! je comprends maintenant, dit le comte; — puis, continuant à parler au jeune homme, à voix basse : — Dites-moi, lui demandait-il, que m'avez-vous donc écrit? que l'abbé de San-Ambrogio.....

— Est hors de lui, répondit Ottorino; et je viens d'entendre dire, à Monza, que, cette nuit, soixante hommes armés s'embarquent à Lecco pour aller exterminer les pauvres Limontins.

— Miséricorde! mais qu'ai-je à faire dans tout cela? Ce n'est pas ma faute si ces montagnards obstinés n'ont pas voulu se soumettre à toutes les volontés de leur maître.

— Que voulez-vous que je vous dise? Ce qu'il y a de certain, c'est que le cardinal vous en veut aussi.

— Que je suis donc malheureux! Mais, je vous le répète, je ne suis pour rien dans tout cela. Il dit que je les protége; jugez plutôt: je n'ai parlé à personne du contenu de votre lettre et de ce que l'envoyé est venu me dire.

— Comment? On ne sait donc rien à Limonta?

— Absolument rien.

— Puisqu'il en est ainsi, il faut de suite dépêcher quelqu'un là-bas, qui les avertisse.

Digitized by Google

— Non, non, ne le faites pas! Si on trouvait les Limontins sur leur garde, le cardinal pourrait croire que cela vient de moi; et comme il est déjà fâché...

Mais Ottorino, sans l'écouter, appela son écuyer et lui dit : — Il faut que tu partes de suite pour Limonta, afin de prévenir tes camarades de ce qui va leur arriver; retourne en arrière ; prends à Monza un autre cheval et dépêche-toi.

—Ne faites pas cela, je vous en prie, dit le comte; vous voulez me perdre; l'abbé sait parfaitement que Lupo est le fils d'un de mes serviteurs.

— Il est aussi mon écuyer, répondit Ottorino; rassurez-vous, je prends tout sur moi.

— Mais à l'heure qu'il est, ils doivent tout savoir, répliqua le comte.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'ils ne se doutent de rien?

— C'est-à-dire, je n'en suis pas bien sûr; ils doivent avoir appris quelque chose de Lecco; bien certainement ils ont été avertis; je suis sûr qu'ils ont été avertis.

— De toute manière, il vaut mieux s'en assurer, répondit le jeune homme.

— Pauvre Lupo! voyager ainsi la nuit, au milieu de tous ces précipices, murmurait le comte.

— Quant à cela, ne vous en inquiétez pas, dit le fils du fauconnier; si la nuit me surprend, je laisserai mon cheval dans le premier village venu, et je continuerai ma route à pied : je saurai bien marcher une dizaine de milles, quand il s'agit de sauver tant de pauvres gens!

Et lançant son cheval au galop, il disparut bientôt.

Ottorino s'approcha alors d'Ermelinde, lui raconta ce qui venait de se passer, et la raison pour laquelle Lupo était retourné sur ses pas. Il tâchait en même temps d'adresser la parole à Béatrix, mais elle s'obstinait à ne pas lui répondre, et elle évitait même de le regarder en tenant les yeux baissés. Ermelinde elle-même, après avoir écouté ce qui concernait Limonta, laissa tomber la conversation, et ne répondit plus que par monosyllabes.

Le jeune homme, affligé de cet accueil, ne savait plus que penser.

— Béatrix n'a-t-elle pas reçu ma lettre? se dit-il. Dédaignerait-elle mon amour? Sa mère n'approuverait-elle par notre union? Serait-elle déjà promise à un autre?

Voulant faire cesser de suite un doute si cruel, il s'approcha du comte, se mit à lui parler de sa fille, et sans plus de cérémonies, la lui demanda. Le comte, embarrassé, répondit en faisant un grand éloge du jeune homme, de sa famille, mais enfin il lui fit entendre qu'il ne voulait pas agir contre la volonté de Marco Visconti, qui, d'après ce que sa femme lui avait dit, désirait le marier à son gré.

Ottorino lui dit alors que, de son côté, il désirait que son projet pût mériter l'agrément de Marco, qui, il n'en doutait pas, ne voulait que son bonheur;

Digitized by Google

d'ailleurs il était libre de sa personne, et, malgré le respect qu'il avait pour son seigneur, il n'était, après tout, ni son fils ni son vassal, et pouvait donc épouser la personne qui lui conviendrait.

Ce discours ne parut pas être tout à fait du goût du comte, il fit une grimace qui voulait dire : — Mon ami, fais l'esprit fort si cela te plaît ; quant à moi, je ne suis pas disposé du tout à lutter avec un plus puissant que moi. — Cependant il répondit poliment :

— Nous en parlerons plus à loisir.

Le jeune homme s'étant aperçu du mauvais effet de ses dernières paroles, voulut y remédier. Il dit alors qu'il était sûr qu'aussitôt que Marco saurait que la jeune fille pour laquelle il voulait rompre son premier engagement était la fille du comte del Balzo, il ne ferait plus aucune difficulté ; il dit aussi tout le plaisir que Visconti éprouverait en voyant arriver le comte à Milan, chose qu'il désirait depuis longtemps. Enfin, il lui fit comprendre qu'on comptait beaucoup sur sa réputation et son influence.

Je n'ai pas besoin de vous dire si le comte fut joyeux de s'entendre flatter de la sorte ; son cœur se dilatait, un sourire vaniteux animait son visage ; il jouissait de tout le bonheur de l'amour-propre satisfait.

— Marco Visconti me ferait réellement plus d'honneur que je ne mérite, répondit-il, avec une fausse modestie. Du reste, comme je vous l'ai déjà dit, nous sommes amis depuis notre enfance ! Si je puis lui être utile à quelque chose, qu'il dispose de moi... Quant à ce qui regarde Béatrix, je vous répète que si elle y consent, je vous la promets dès aujourd'hui, et je m'estime heureux de la marier si honorablement, et avec un homme que j'aime autant que vous... Je vous promets aussi le consentement de ma femme, qui, j'en suis sûr, sera bien heureuse de cette nouvelle.

La petite société était arrivée à Milan. Le comte et sa famille prirent le chemin de leur maison, et Ottorino se rendit auprès de Marco Visconti.

(*La suite à la livraison de février.*)

Digitized by Google

# LA FRANCE ET LES TRONES.

### LES TRONES.

I.

« Quel est ce bruit confus qui, là-bas dans la nue,
Approche, furieux, ainsi qu'un ouragan?
Quelle ombre tout à coup, sur la terre épandue,
Change l'azur du ciel en horizon sanglant?

» D'où vient cette secousse, ébranlant l'édifice
Que bien des jours, des ans, des siècles ont vieilli?
D'où vient que sur l'autel les feux du sacrifice
Ont jeté des clartés dont tous ont tressailli?...

» Est-ce que dans ses flancs la terre épouvantée
Sent éclore soudain un germe solennel
Qui doit anéantir, comme une œuvre avortée,
Tout ce qu'avait bâti ce siècle criminel?

» Peut-être l'occident, miné par ses systèmes,
De sa base s'écroule et n'est plus que débris,
Et l'on dirait l'écho de ses derniers blasphèmes
Annonçant cette chute aux trônes tout meurtris...

Digitized by Google

» Et demain, vous verrez quelle aurore va naître
Sur la ruine immense où conspirait l'orgueil,
Où ces blêmes songeurs hurlaient comme un faux prêtre
Semant l'iniquité dans les cités en deuil...

» Ils voulaient tout refondre avec leurs utopies :
Trônes par Dieu fondés, hommes, religions,
Et les nains soudoyés de ces philosophies
S'imaginaient qu'on moule ainsi des nations !

» Car Dieu les délaissait ; dans leur fatal délire,
Leurs voix, criant partout aux rois : Malheur ! malheur !
Aux peuples répétaient : de meilleurs jours vont luire ;
Frères, unissez-vous, et les rois auront peur !

» Et les peuples ont cru ces étranges prophètes
Qui parlaient d'union et de fraternité,
Et qui montraient d'avance, avec des cris de fêtes,
Ce qu'allait enfanter leur fausse liberté...

» Nous leur disions qu'épris d'un séduisant prestige,
Un abîme béant, qu'eux-mêmes ont ouvert,
Les engloutirait tous, pris d'un affreux vertige,
Comme autrefois Sodome effrayant le désert !

» Déjà l'on n'entend plus qu'un faible cri suprême
Éparpillé dans l'air comme un gémissement,
Et chacun désormais saura qu'un diadème,
Ne peut du front des rois tomber impunément...

» Oh ! nous avons encor nos chaînes tutélaires,
Des bras, qui sont à nous comme la branche au tronc,
Et viennent maintenant ces rêveurs populaires,
Nous avons des bourreaux pour les marquer au front !

» Et nous avons de l'or pour acheter les âmes,
Car nous ne voulons plus ces maîtres dangereux
Qui façonnent le peuple avec des lois infâmes,
Et lui font souvenir qu'il a droit d'être heureux.



Digitized by Google

» Puis, il faut museler ces jeunes voix vibrantes
Qui jettent la pensée, en germes dangereux,
D'une insolente chaire, où des têtes ardentes,
En recueillent soudain les échos désastreux.,

» Il faut que cette Rome, aujourd'hui la vassale
D'une orgueilleux apôtre à la foule soumis
Recommence avec nous l'œuvre sacerdotale
Qui ramène les droits où Dieu les avait mis.

» Que ses prêtres vers nous tendent des mains amies,
Qu'ils lancent l'anathème aux prévaricateurs;
Nous leur édifirons de riches abbayes,
Et nous les comblerons de puissance et d'honneurs.

» Qu'ils implantent partout le culte des couronnes.
Ainsi qu'un dogme saint par Dieu même imposé ;
Et l'on verra surgir sur les gradins des trônes
Cette religion d'un temps fanatisé.

» Lorsque la royauté s'amoindrit et chancelle
Au souffle turbulent des instincts novateurs,
Elle en doit étouffer la dernière étincelle
Dans le sang des provocateurs.... »

## II.

« Mais quelle est cette voix étrange
Qui gronde sur nous maintenant?
On dirait la voix d'un archange
Terrible comme un châtiment....
Et dans notre ciel, le nuage
Qui, là-bas, gonflé par l'orage,
Semblait y déverser sa rage,
S'arrête..., et paraît hésiter.
Mais... autour de nous tout s'efface...
Voyez-vous cette ombre qui passe
En soufflant aux peuples l'audace
Qui les doit réhabiliter?

Digitized by Google

« — C'est la liberté jeune et forte,
La régicide liberté,
Qu'un peuple à l'autre peuple apporte
Baillonnant toute royauté ;
La Déesse mâle et sévère
Qui, dans nos chaînes, prisonnière,
Nous faisait encore la guerre
Quand nos poignards frappaient son sein ;
C'est l'austère et chaste prêtresse
Dont la mission vengeresse,
Chez les nations qu'on oppresse,
Est de porter sa voix d'airain.

» Dans sa course égale et rapide,
Qu'un doigt invisible conduit,
Tombe l'œuvre liberticide
Que tous nous forgions dans la nuit.
Sur sa route rien ne l'arrête
Que le chant des Louvres en fête,
Oubliant la foule inquiète
Qui sur le seuil hurle de faim ;
Alors, dans la salle qui chante,
Paraît la phrase flamboyante
Qui jette une morne épouvante
Sur les Balthazars du festin !... »



## III.

Gloire à vous ! gloire à vous ! ô mes enfants que j'aime !
Peuple régénéré par un sanglant baptême,
Famille qui, trois jours, à mes cris répondis !...
Qui, trois jours, déchaînant ta fureur populaire,
As secoué les fers qui meurtrissaient ta mère
Et chassé ses tyrans maudits !...

Digitized by Google

Hélas! il était temps, car ils m'avaient brisée....
Car la corruption, par leurs mains attisée,
De sa flamme livide, avait atteint mon front;
Car chaque jour, plus bas dans le mépris tombée,
Les nations, mes sœurs, sur ma tête courbée
Entassaient affront sur affront.

Car ils prostituaient en mon nom toutes choses,
Car ils avaient trahi toutes les grandes causes
Qui devaient enfanter la sainte liberté;
Et, pour éterniser leur sceptre héréditaire,
Ils pressuraient sans cesse un peuple tributaire,
De tous ses droits déshérité.

Mais les temps sont venus! Une autre ère commence!
Tout l'occident répond au cri de délivrance
Qui dégonfla mon cœur au jour de mon courroux...
Et n'entendez-vous point la rage impériale
Râler sous les débris de l'œuvre féodale
Qui courbait tout sous les genoux?

C'était l'heure de Dieu, l'heure de sa justice,
Et qu'il marqua pour tous ou fatale ou propice :
Aurore ou nuit profonde, ou cercueil ou berceau ;
Et c'est moi qu'il choisit pour cette tâche sainte,
Pour briser le vieux moule avec la neuve empreinte
D'un monde où doit passer un fraternel niveau.

Car l'humble toit de chaume, où l'on entend à peine
Quelque lointain écho de la pensée humaine
Accomplissant partout son labeur glorieux,
A bien aussi des droits à la part qu'il réclame
D'un rayon du soleil qui nous agrandit l'âme
Comme un foyer religieux.....

Mais plus d'ambition qui brise et qui sépare,
Plus de haine jetée au peuple qu'on égare,

Digitized by Google

De systèmes en lutte, épars dans la cité !
N'ayez qu'un seul amour, l'amour de la patrie,
Et levez-vous alors, grande famille unie;
Que l'univers en vous contemple son Messie,
Son immortelle liberté !...

Arsène Loin.

Mons, mars 1848.

Digitized by Google

# M. ACHARD.

Dans le dernier numéro de la *Revue de Belgique* nous avons entretenu nos lecteurs d'un jeune artiste français, M. Mouilleron, qui vient de terminer la lithographie du *Vésale* de M. Hamman. Le défaut d'espace nous a forcé d'ajourner le compte-rendu d'une visite que nous avions faite à l'atelier d'un paysagiste dont la carrière artistique est pleine d'intérêt.

M. Achard n'a jamais eu de maître; dégagé de tout préjugé, de toute influence d'école, il n'a voulu suivre qu'un guide, — la nature. C'est au milieu des belles vallées du Dauphiné, qu'il vit le jour; c'est là qu'une étude assidue et passionnée lui révéla les secrets de son art. Après avoir exploré sur tous ses points ce trésor inépuisable de richesses pittoresques, il se sentit appelé par ce pays magique qui vient caresser de ses rêves éblouissants l'imagination du poëte et de l'artiste: il voulut voir l'Orient, et, pendant un an de séjour au Caire, il enrichit son portefeuille d'études, de croquis et de souvenirs précieux. En 1836, M. Achard revint se fixer à Grenoble et là il eut à lutter, six années entières, contre l'indifférence et même contre une sorte d'hostilité d'école. La peinture conventionnelle se trouvait mal à l'aise devant ses toiles saisissantes de vérité et de rendu. M. Achard voulut en appeler à Paris, du jugement de ses compatriotes. En 1843, il exposa au Louvre une *Vue de la vallée de Grésivaudan*, qui attira l'attention des artistes et des hommes de goût. Ce tableau fut acheté par la maison du Roi.

Le Salon de 1844 possédait deux paysages remarquables : une *Vue de la vallée de l'Isère*, dont le gouvernement fit l'acquisition pour le musée de Grenoble, et une *Vue prise à Saint-Egrève* (*près de Grenoble*) achetée par le Roi. Ces deux tableaux valurent à M. Achard la médaille d'or.

En 1845, M. Achard exposa une *Vue de la vallée de l'Isère aux environs de Grenoble*. Ce tableau est au Luxembourg, où nous l'avons revu l'année dernière. Les premiers plans sont magnifiques, l'ensemble est plein de qualités éminentes, d'une vérité, d'une force de tons vraiment admirables. Quelques plantes seulement ne se soutiennent pas à la hauteur des autres parties de cette toile.

Digitized by Google

Le succès de M. Achard fut grand; hâtons-nous d'ajouter qu'il fut légitime. Ceux de nos artistes qui connaissent M. Achard, nous ont souvent parlé de sa fermeté de caractère. Ennemi de toute coterie, il n'est pas de ces peintres qui sont plus souvent dans les bureaux de rédaction des journaux qu'à l'atelier. Aussi peut-il être fier de ses succès. Quelques journaux (ceux qui demandent qu'on aille à eux) le passent sous silence; les autres n'ont pour lui que des éloges et des encouragements. Par ce temps de réclames et de camaraderie, le fait mérite d'être cité.

M. Achard est venu en Belgique pour visiter une partie de notre frontière du midi qui lui avait été signalée. Ses prévisions ont été dépassées, et le peintre français a rapporté de *Roisin* des études charmantes qui nous révèlent, à nous qui croyions cependant connaître notre Belgique pittoresque, un pays ravissant, digne d'attirer nos paysagistes et nos dessinateurs.

Parti de Paris après les événements de juin, M. Achard restera parmi nous jusqu'au jour où les tourmentes révolutionnaires auront fait place au calme que réclame la culture des arts.

Nous engageons vivement nos jeunes paysagistes à aller visiter le peintre français qui leur ouvrira, nous en sommes certain, ses riches portefeuilles, pleins d'études et de croquis à la plume, vigoureux et colorés comme des eaux-fortes. M. Achard emploie rarement le crayon; une plume métallique, de l'encre de Chine, voilà tout le bagage artistique de notre paysagiste qui obtient en quelques heures de travail des résultats pleins d'effet et de puissance.

Inutile de dire qu'une main aussi habile fait *l'eau-forte* avec une supériorité incontestable. L'éditeur qui s'emparerait du portefeuille de M. Achard, rendrait aux artistes un service signalé.

Nous avons vu dans les cartons de M. Achard des eaux-fortes de M. Harpignies, jeune artiste d'avenir qui fera oublier sous l'habile direction du maître les *erreurs* qu'il avait envoyées au Salon de Bruxelles. Les gravures de M. Harpignies manquent de couleur, mais elles se recommandent par le choix du site et par le dessin.

M. Achard a, dans ce moment, deux tableaux terminés. L'un de ces tableaux — *La lisière d'un bois* — est exposé depuis quelque temps au *Cercle artistique et littéraire;* ce paysage se distingue par la vérité, par la fermeté d'exécution; l'autre représente une vue prise à *Crémieux* (*Isère*). Nous ne pouvons décrire ici les qualités éminentes qui font de ce panneau un petit chef-d'œuvre. Il faut voir et admirer la solidité des premiers plans, la distribution sage et harmonieuse de la lumière, la légèreté du ciel, le *faire* merveilleux d'une énorme masse de rochers sur laquelle se jouent les mille caprices de la lumière, tandis que des ombres d'une transparence admirable s'allongent aux avant-plans et sur les taillis du fond, sacrifiant ainsi ces parties à l'effet principal. C'est là un des grands principes dont M. Achard se préoccupe toujours, principe trop souvent négligé par notre jeune école. MM. Fourmois et Kindermans, dont le paysagiste français a admiré les belles toiles, donneraient à leurs tableaux l'intérêt qui leur manque parfois s'ils ne l'éparpillaient, en quelque sorte, dans toutes les parties de leurs compositions. Et quand nous parlons de parties sacrifiées, on comprend bien que nous ne prêchons pas la négligence et le laisser-aller sur ces points; nous ne pouvons citer sous ce rapport de meilleur modèle que M. Achard dont l'exécution ferme, soutenue, se montre consciencieuse dans les moindres détails, sans tomber jamais dans la minutie du dessin et le papillotage du coloris.

Si M. Achard prolonge son séjour parmi nous, nous le croyons appelé à exercer une heureuse influence sur la jeune génération de paysagistes qui s'élève et grandit de manière à faire oublier l'école flasque, molle et cotonneuse qui s'éteint et meurt avec la renommée menteuse de ses derniers représentants.

Digitized by Google

Ce que M. Achard peut faire pour le paysage, nul doute que M. Robert-Fleury ne l'eût accompli pour nos peintres d'histoire. M. Robert-Fleury était venu à Bruxelles dans la ferme intention de s'y fixer; l'accueil peu hospitalier qu'il a reçu a bien vite changé ses résolutions. Pour l'honneur de notre pays, nous aimons à constater que la plume qui n'a pas craint de jeter au grand artiste ses diatribes honteuses, était une plume française. Le peintre de l'*Auto-da-fé* y a gagné des sympathies chaleureuses,— la presse française de Belgique quelques nouveaux mépris.

JULES PERRIER.

Digitized by Google

# A MON ENFANT.

Ma chère enfant, ma douce Marguerite,
Lorsque du ciel un jour tu descendis,
Tu pleurais tant, hélas ! pauvre petite,
Que tout ému, dans mes bras je te pris.
Je devinais tes secrètes alarmes :
Du ciel, disais-je, elle a le souvenir ;
Un ange seul pourra sécher ses larmes !
Chut ! mon enfant, ta mère va venir.

Pourquoi déjà regretter d'être née,
Toi qui du monde encor ne connais rien ?
A notre amour le bon Dieu t'a donnée,
Et désormais toi seule es notre bien.
Oh ! tâche donc d'oublier ta patrie,
Tant de bonheurs sont dans notre avenir !
Auprès de toi s'il faut qu'un ange prie,
Chut ! mon enfant, ta mère va venir.

Tous nos trésors d'amour et de tendresses,
Oh ! c'est pour toi qu'ils furent amassés ;
Nous oublions, par tes douces caresses,
Nos mauvais jours et nos chagrins passés.
Et si plus tard sous de tristes nuages
Tu vois aussi ton beau ciel s'assombrir,
L'ange gardien qui chasse les orages,
Ta mère, enfant, viendra te secourir.

26 octobre 1848.

ÉMILE GACHET.



Digitized by Google

# CRITIQUE LITTÉRAIRE.

*Histoire des idées littéraires en France, au dix-neuvième siècle, et de leurs origines dans les siècles antérieurs; par* ALFRED MICHIELS (1).

Non, la foi littéraire n'est pas morte; au milieu de ce siècle de prose, il se trouve encore des hommes pour qui l'art est chose sérieuse et sacrée, et qui font des lettres l'objet d'un véritable culte. M. Alfred Michiels est de ceux-là; il apporte à ses études l'admirable conscience des grands solitaires du moyen âge; il a cette parole chaleureuse qui convainc parce qu'elle vient du cœur, et qu'il est lui-même convaincu. Aujourd'hui que la critique, cette science autrefois profonde et difficile, s'est faite abordable à tout le monde, et qu'il suffit aux Aristarques d'avoir, avec quelques vagues notions des systèmes littéraires, assez d'esprit et de méchanceté pour être amusants, M. Michiels a dédaigné les routes faciles suivies par ses confrères, et, du premier pas, il franchit les hauteurs de l'esthétique; il examine dans toutes ses phases le progrès des lettres et en trouve la raison dans le progrès de la société elle-même. « La perfectibilité, dit-il, n'est pas circonscrite dans le monde réel. » C'est en étudiant les besoins et la marche de l'esprit humain, qu'il est arrivé à se former une conviction inébranlable; aussi, comme tous les hommes armés d'une foi robuste, se montre-t-il impitoyable dans sa logique : nul nom qui l'effraie, nul préjugé qu'il respecte, nul paradoxe qui l'arrête. Habitué à vivre dans les régions abstraites de la philosophie, il parle souvent à la foule un langage qui n'est pas le sien, mais qu'il sait lui faire comprendre; car, poëte autant que philosophe, il résume ordinairement sa pensée dans une image aussi juste que brillante, donnant ainsi un corps à son idée et la rendant en quelque sorte visible et palpable.

Avec cette conscience, il a fallu du courage à M. Michiels pour ne point reculer devant une œuvre comme celle-ci : approfondir et juger toutes les idées littéraires émises en France de nos jours, examiner leurs origines dans les siècles antérieurs, les rattacher au moyen-âge et les opposer à l'antiquité; établir en même temps la supériorité de l'art chrétien sur l'art payen, et démontrer la nécessité de la révolution qui s'est faite dans les œuvres de l'esprit humain, en creusant le

(1) 2 volumes in-8° (3me édition), librairie ancienne et moderne, 30, rue des Carrières, à Bruxelles.

Digitized by Google

sol sous les nouvelles théories et en montrant qu'elles ont des racines inébranlables : c'est ce qu'a fait M. Michiels; tout en explorant le siècle présent, il s'est laissé entraîner comme le navigateur à la recherche de plages inconnues, et de rivage en rivage il a fait le tour du monde poétique.

L'auteur ayant des devoirs de la critique une idée aussi haute, la blâme énergiquement de manquer à sa mission : — « Qu'elle apprenne ses devoirs ou qu'elle disparaisse, » s'écrie-t-il dans une préface à laquelle il a donné un nouveau développement dans cette édition (1), et que nous citons parce qu'elle forme en effet une introduction nécessaire au corps de l'ouvrage. « Les critiques français, ajoute-t-il, exercent une action funeste sur l'art. Lequel de nos illustres censeurs prend la peine de chercher ce qu'il veut dire, quand il parle du beau, de la grâce, du sublime, du laid et du grotesque, de la tragédie antique, de la tragédie moderne et du drame? Lequel se préoccupe de la marche générale des arts? Lequel a traité la question si grave et si intéressante de leur progrès ou de leur immobilité? Lequel vous désignera leur but ou leur source intellectuelle? Toutes les bonnes idées que l'on trouve dans notre littérature concernant ces matières, on les doit à des historiens et à des poëtes. Les critiques de profession gardent le silence ou répètent d'un air majestueux les plus vaines hypothèses. »

Avec sa franchise, M. Michiels n'épargnera ni les choses ni les hommes. Répondant à de violentes attaques suscitées par ses jugements sur les critiques, publiés ailleurs, il déclare qu'il a voulu *faire sur quelques-uns de nos censeurs vivants un utile exemple :* « J'ai voulu leur administrer une dose de ce breuvage amer qu'ils offrent despotiquement aux artistes et qu'ils ont trouvé » détestable, quand il leur a fallu le boire eux-mêmes..... Une âme digne cherche et proclame le » vrai, sans songer aux conséquences. »

L'auteur termine cette espèce de profession de foi en annonçant qu'il emploiera fréquemment les termes de *romantique* et de *classique,* qu'on a ridiculisés parce qu'on ne les a pas compris. Nous nous en servirons donc aussi dans cette rapide analyse de son bel ouvrage, en leur conservant le sens large et vrai qu'il leur attribue : — « La poésie et l'art romantiques sont l'expression de la société chrétienne; ils l'expriment avec toutes ses circonstances de climat, de races, de situation géographique, de position relative dans l'histoire, avec ses principaux faits et ses caractères essentiels. La littérature classique réfléchit le monde grec et romain, comme la littérature hindoue la civilisation indienne, comme la littérature chinoise la civilisation de la Chine. Ce n'est donc point un art général, éternel et absolu, mais local, transitoire et particulier; il peint une forme qu'a revêtue l'humanité à certain moment de son existence et dans un certain pays. On n'a pas le droit de réclamer pour lui l'empire universel. » —Au risque de multiplier les citations, nous avons dû reproduire les lignes qui précèdent, car elles sont à la fois l'exorde et la conclusion du livre.

Inutile de louer le plan de l'ouvrage. Il est tout naturel qu'un homme qui possède à fond son sujet et qui le traite avec toute la chaleur de la conviction, dispose ses matériaux avec méthode : ils se rangent pour ainsi dire d'eux-mêmes et se superposent comme les pierres d'un édifice

---

(1) L'*Histoire des idées littéraires* a déjà eu trois éditions; la 1re a paru en 1842 à Paris chez Coquebert, 48, rue Jacob (2 vol. in-8°); — la seconde chez Meline, Cans et Cie à Bruxelles, en 2 vol. in-12, 1843; — la troisième, augmentée d'environ 200 pages inédites, en 2 vol. in-8°, à la librairie ancienne et moderne, 30, rue des Carrières, Bruxelles, 1848.

Digitized by Google

enchanté. Dans le livre des *Idées littéraires,* tout s'enchaîne et se suit; l'ouvrage entier semble écrit d'un seul jet. On pense bien que nous n'avons pas la prétention de faire, dans ces quelques pages, une appréciation approfondie d'un livre qui a nécessité de la part de son auteur des études considérables : nous ne pouvons que donner une idée de l'ordonnance générale de l'œuvre, en signaler quelques points les plus importants, et relever çà et là quelques jugements qui nous semblent trop absolus.

L'auteur, après avoir défini les deux écoles et leurs origines, fait un tableau rapide et clair de l'état des esprits à cette époque du moyen-âge, qu'on a appelée la renaissance ; il peint la lutte du monde chrétien contre l'élément payen, l'introduction d'un reste de paganisme dans le rite catholique, et la rapide décadence des lettres et des arts amenant une réaction classique, nécessaire et inévitable d'abord, et qui va ensuite jusqu'à l'engouement le plus ridicule, grandissant de plus en plus avec la lassitude des esprits, la démoralisation des sociétés et le matérialisme naissant.

Les premières tentatives d'affranchissement eurent lieu au xvi^e^ siècle. M. Michiels fait passer devant nous Joachim Dubellay, le champion de la langue française à une époque où le latin était seul en honneur; puis l'école de Ronsard, bornant ses innovations (comme certains critiques d'aujourd'hui) à des questions de mots, à des disputes de grammairiens, et, pour le fond, se traînant servilement à la suite des anciens. Vient ensuite l'histoire curieuse de la fondation et des commencements de l'Académie française : c'est de cette société, en laquelle s'est de nos jours personnifié l'esprit stationnaire, que sont sortis les premiers novateurs véritables : Bois-Robert, qui prit devant la nouvelle Académie la défense du théâtre moderne, et Desmarest de Saint-Sorlin, l'auteur des deux premières épopées chrétiennes publiées en France. L'analyse que donne M. Michiels du plaidoyer de Desmarest en faveur des modernes, est extrêmement intéressante; et l'on ne peut qu'admirer la sagacité du poëte qui, à cette époque, émettait déjà sur la rénovation de l'art des idées aussi élevées.

Après Bois-Robert et Desmarest, la littérature moderne eut un défenseur tout à fait digne d'elle : il s'agit de Perrault, que M. Michiels venge dignement des injures de celui que ces pédants nomment encore *le législateur du Parnasse.* C'est encore à l'Académie que Perrault lut son poëme intitulé *le Siècle de Louis-le-Grand,* défense chaleureuse de ses principes littéraires. Nous ne pouvons résister au désir de citer, après M. Michiels, ces beaux vers sur Homère :

« ..... Si le ciel, favorable à la France,
Au siècle où nous vivons eût remis ta naissance,
Cent défauts, qu'on impute au siècle où tu naquis,
Ne profaneraient pas tes ouvrages exquis.
Tes superbes guerriers, prodiges de vaillance,
Près de s'entre-percer du long fer de leur lance,
N'auraient pas si longtemps tenu le bras levé,
Et, lorsque le combat devait être achevé,
Ennuyé, le lecteur d'une longue préface
Sur les faits éclatants des héros de leur race.
Ta verve aurait formé ces vaillants demi-dieux,
Moins brutaux, moins cruels et moins capricieux.
D'une plus fine entente et d'un art plus habile
Aurait été forgé le bouclier d'Achille,

Digitized by Google

. . . . . .

Chef-d'œuvre de Vulcain, où son savant burin
Avait gravé le ciel, les airs, l'onde et la terre,
Et tout ce qu'Amphitrite entre ses bras enserre ;
Où l'on voit éclater le bel astre du jour,
Et la lune au milieu de sa brillante cour;
Où l'on voit deux cités parlant diverses langues,
Où de deux orateurs on entend les harangues;
Où de jeunes bergers, sur la rive d'un bois,
Dansent l'un après l'autre et puis tous à la fois ;
Où mugit un taureau qu'un fier lion dévore ;
Où sont de doux concerts, et cent choses encore
Que jamais d'un burin, quoiqu'en la main des dieux,
Le langage muet ne saurait dire aux yeux.
Ce fameux bouclier, dans un siècle plus sage,
Eût été plus correct et moins chargé d'ouvrage.
Ton génie, abondant en ses descriptions,
Ne t'aurait pas permis tant de digressions,
Et modérant l'excès de tes allégories,
Eût encor retranché cent doctes rêveries
Où ton esprit s'égare et prend de tels essors,
Qu'Horace te fait grâce en disant que tu dors. »

Avant de continuer, avec l'auteur des *Idées littéraires en France*, l'examen des doctrines de Perrault, nous sautons quelques pages afin de mettre en regard du jugement de ce dernier sur le chantre de l'Iliade, la judicieuse réponse qu'y fait M. Michiels :

« Sa lutte contre Homère n'est pas toujours édifiante pour ceux qu'anime un vrai sentiment de la poésie. Bon nombre de reproches qu'il lui adresse, ont une mince valeur littéraire. Ce génie primitif, chantant des nations encore à moitié barbares, ne pouvait séduire l'homme rafiné du *grand* siècle. Perrault n'aimait pas moins l'élégance, la politesse des salons que ses adversaires et que Fontenelle lui-même. Achille faisant cuire sa nourriture et dormant avec ses captives; Ulysse ballotté par les vagues sur un simple radeau, puis nageant vers l'île des Phéaciens, où il aborde tout nu et, pour éviter les froides haleines de la mer, se blottit jusqu'aux épaules dans un amas de feuilles sèches..., tous ces détails pleins de vérité, de couleur et d'énergie, blessaient le champion des modernes, en admiration devant Louis XIV. S'il se montrait supérieur, quand il abordait les problèmes généraux, il ne dominait plus ses contemporains, quand il appréciait les formes particulières. »

La dispute de Boileau et de Perrault a une grande importance dans l'histoire des idées littéraires. Aussi M. Alfred Michiels consacre-t-il un chapitre étendu au résumé de l'ouvrage de Perrault, intitulé : *Parallèle des anciens et des modernes*. Ce résumé est un petit chef-d'œuvre de clarté et de méthode : l'auteur a voulu, comme il le dit lui-même, extraire soigneusement la substance du livre de Perrault. — Rien de plus naturel, y est-il dit, ni de plus raisonnable que de nourrir une grande vénération pour toutes les choses qui, possédant un vrai mérite en elles-mêmes, y joignent encore le prestige de l'antiquité. Mais l'exagération de ce sentiment conduit à la super-

Digitized by Google

stition, à l'idolâtrie. « On ne peut guère (c'est l'auteur qui parle) espérer de convertir les érudits; ils perdraient trop à changer d'opinion; il serait incivil de leur en faire une loi..... Que deviendraient leurs trésors de lieux communs, de vaines remarques? Ils n'auraient plus de prix, et ce serait une calamité. »

A ces raisons vient se joindre le manque de traductions qui, autrefois, permettait à peu d'hommes l'abord des livres grecs et latins : « Fiers de les connaître, ils les vantaient sans mesure. » L'éducation du collége et la force des souvenirs d'enfance, n'y contribuent pas moins. Puis viennent des considérations philosophiques que les bornes de cet article ne nous permettent point d'examiner, et que nous voudrions citer à l'appui de ce qu'en dit M. Michiels, que la critique française a rarement déployé une aussi grande puissance. Perrault examine aussi l'architecture des anciens, leur statuaire, leur peinture; à leurs historiens il reproche leur oubli des dates, leur ignorance de la géographie; à leurs poëtes tragiques, l'abus des tirades et des chœurs. Pour ce qui tient à l'éloquence, il démontre combien le perfectionnement moral des sociétés modernes offre d'éléments précieux à l'orateur, en développant au cœur de l'homme de nouveaux sentiments plus délicats, plus purs.

A ces vues élevées, à ces aperçus parfois profonds de Perrault, M. Michiels oppose les réponses acerbes et irritantes de son antagoniste. Boileau riposte d'abord par d'assez mauvaises épigrammes, puis par des injures. Quant à ses réflexions sur Longin, notre auteur n'y trouve aucune idée générale, mais de mesquines critiques de détail. Perrault, qui maniait mieux l'épigramme que Despréaux, a caractérisé cette discussion dans les vers suivants :

« L'agréable dispute où nous nous amusons
Passera sans finir jusqu'aux races futures.
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures. »

Nous ne pouvons passer en revue les différents chapitres du livre de M. Michiels, et c'est à peine si le temps et l'espace nous permettent de signaler çà et là quelques passages importants. Nous passons donc le tableau de cette dispute commencée entre Boileau et Perrault, et continuée par Mme Dacier, Fontenelle, La Mothe, Voltaire, Marmontel et Lachaussée; nous ne citons que pour mémoire l'excellente analyse du système de Diderot, et des idées théoriques de Beaumarchais, dont le génie et le succès plaidèrent pour la cause des modernes, mieux que bien des volumes d'esthétique.

Un critique de premier ordre surgit après eux, et comme Perrault il resta méconnu : Sébastien Mercier, dit notre auteur, était un homme plus avancé en fait de théorie que La Mothe, Diderot et Beaumarchais; son *Essai sur l'art dramatique* (1), ajoute-t-il, est le plus beau travail de critique publié dans le XVIIIe siècle. Afin de justifier son enthousiasme, M. Michiels fait pour Mercier ce qu'il a fait pour Perrault, il donne un exposé de son système; et l'on est surpris d'y retrouver tout ce qu'il y a à la fois de plus élevé et de plus sage dans les théories littéraires développées au XIXe siècle.

Avant de parler des auteurs modernes cités par M. Michiels, depuis Mme de Staël et Chateau-

(1) 1773.

Digitized by Google

briand, nous pourrions dire que l'auteur des *Idées littéraires* nous montre Buffon, Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre ramenant les écrivains à l'étude de la nature et du cœur; qu'il nous peint ensuite les esprits se tournant vers le moyen âge et se rajeunissant aux vieilles sources nationales. Nous pourrions avec lui rechercher les effets de la révolution politique sur le monde littéraire : — mais sous le scalpel de notre analyse, que deviendrait le livre, privé de cet art qui dans l'œuvre de l'écrivain, jette tant de charme sur les matières les plus abstraites? Nous n'avons que trop montré au lecteur le squelette de ce beau corps, et nous ne pouvons mieux détruire l'effet de cette sèche analyse qu'en laissant parler M. Michiels lui-même : nous transcrivons ici le passage où il déplore l'oubli dans lequel est tombé Mercier, et cette citation vaudra mieux que tous nos éloges :

» Déplorable sort des écrivains! la nation ne l'a pas jugé, elle l'a oublié. De son vivant, il passait pour un esprit bizarre et sans justesse; après sa mort, nul ne garda son souvenir. La tombe dévora ses glorieuses espérances comme sa frêle dépouille. Maintenant une nuit profonde l'environne, et pas un regard ne se tourne vers son sépulcre. Ses idées ont cependant fait leur chemin; elles ont pris possession du monde littéraire; bien des auteurs sont devenus fameux, rien que pour les avoir épousées. Mais tandis que ces nobles filles conquéraient les hommages, on ne pensait point à leur père, et ses gendres même le reniaient. Chacun de leurs triomphes était pour lui une défaite. Plus ils s'environnaient de lumière, plus ils jetaient d'ombre sur son front.

» C'est qu'il a eu le malheur d'apercevoir et de proclamer trop tôt la vérité.

» Deux sortes d'hommes concourent incessamment à changer la face de la terre. Les uns venus dans une heure propice, énoncent tout haut ce que la majorité se dit tout bas. Ils sont le clairon d'appel qui fait sortir, à mesure qu'il passe, un combattant de chaque logis. Leurs discours ébranlent le monde, un sinistre éclat les environne, pareil à ces lueurs sanglantes dont le jour, près de finir, colore les nuées orageuses. Ils forment la classe des révolutionnaires. Ayant au plus sur la foule quelques pas d'avance, ils lui servent naturellement de chefs. Mais il en est d'autres moins fortunés, quoique plus originaux, qui précèdent l'humanité à une si grande distance, que la multitude ne les voit point. Quelques songeurs perspicaces les suivent seuls du regard dans le crépuscule de l'orient. Peu à peu, ils s'acheminent sur leurs pas, indiquant la route à de nouveaux adeptes. Ces génies hâtifs sont les précurseurs. La plupart vivent et périssent lamentablement. Ils défrichent au milieu des larmes le terrain où moissonnent leurs héritiers. Luther fonde l'église protestante, mais Abeilard et Wiclef traînent leur existence de malheur en malheur; Savonarole et Jean Huss rendent dans les flammes leur esprit audacieux. Les hautes intelligences ressemblent à ces écueils surmontés d'un phare, qui reçoivent le premier choc des vagues et luttent contre les premiers efforts de la tempête; ils brillent au loin comme de hardies sentinelles, mais des flots ténébreux les séparent du continent, et leur situation même en éloigne les hommes (1). »

VAN ECK.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

---

(1) *Histoire des Idées littéraires*, t. I, p. III. (3e édition.)

Digitized by Google

*Dissertation sur l'origine des poëmes attribués à Homère, et sur les cycles épiques de l'antiquité et du moyen âge; par* Édouard Juste, *docteur en philosophie* (1).

Dans ce tableau court et substantiel des poëmes qui ont retracé la vie héroïque, M. Édouard Juste s'est servi du langage facile et clair dont usait le bon et vénérable Rollin, pour nous raconter ces temps éloignés, ces vieux guerriers, ces poëtes antiques dont les savants d'aujourd'hui, à l'aide de conjectures sombres ou profondes, d'hypothèses vagues, de critique méchante et de style lourd, s'efforcent de détruire la réalité, de nier l'existence et de triturer les œuvres. Rien de plus fatigant que la lecture de ces Vandales érudits qui se croient naïvement régénérateurs; au contraire, on suit M. Juste avec intérêt, même avec un certain charme. Ce n'est pas, toutefois, que, dans ses opinions, notre auteur s'éloigne beaucoup de ses devanciers contemporains; et si, dans la première partie de son livre, qui, par le sujet, est toute grecque, il semble répugner à dire formellement : « Homère ne fut pas, » — c'est pour faire, après tout, la part du pauvre et divin aveugle si restreinte, si petite, dans l'Iliade de l'Odyssée, que presque autant vaudrait lui donner bravement le coup fatal.

Mais prouvera-t-on jamais, par raisons solides et irrésistibles, contre la tradition vulgaire? On pourrait peut-être réfuter plusieurs des arguments de M. Juste. Ainsi, de ce que la langue de l'Iliade n'est pas la même que celle de l'Odyssée, insinuer que ces deux poëmes sont d'auteurs différents, c'est faire une induction hasardée, qui fléchit si l'on se rappelle que, de l'avis unanime de tous les critiques, les deux poëmes sont un reflet exact, une représentation minutieusement fidèle des sujets qu'ils peignent. Or, dans l'un, c'est la vie des camps, ce sont des soldats, vivant entre eux, absents depuis de longues années de leur patrie, ne parlant que de combats, ne communiquant qu'avec des femmes esclaves; dans l'autre, c'est la vie de famille, ce sont des relations de voyages racontées au foyer hospitalier. De là, une différence de langage aussi marquée, aussi tranchée, entre les deux poëmes homériques, que, de nos jours, entre la langue des salons et le jargon de caserne. Est-ce là une chose si impossible, pour un poëte, que d'employer deux styles différents, surtout lorsque ce poëte, voyageur comme Homère, a vécu alternativement dans des villes éloignées, différentes de population, de climat et de civilisation? — De nos jours, pour citer un auteur généralement connu, M. Pigault-Lebrun, sans le comparer, bien entendu, à Homère, n'a-t-il pas dans le même ouvrage, dans *Mon oncle Thomas*, fait usage de deux langages bien différents : le style noble de l'histoire, lorsqu'il raconte les aventures de mylord Édouard, le style familier et trivial, lorsque mon oncle Thomas raconte les siennes propres.

Nous ne voulons pas attaquer de point en point des opinions que M. Juste, s'il ne les admet pas complétement, ne semble pas non plus repousser tout à fait. Il se tient dans une sorte de juste-milieu entre toutes les opinions; c'est de la prudence; mais l'auteur nous paraît avoir assez de science vraie et surtout de sagacité pour formuler nettement sa pensée, sans se laisser intimider par des auteurs dont l'autorité ne repose peut-être que sur une hardiesse présomptueuse à conclure et une façon trouble et diffuse d'exposer leurs rêveries, qui ressemble beaucoup plus à la manière

(1) Un volume in-8°, de 64 pages, chez Decq, libraire, à Bruxelles.

Digitized by Google

dont les Bohêmes rendent leurs oracles qu'au style modeste, élégant et simple de M. Juste et du vieil Homère.

La dissertation sur les poëtes cycliques est accompagnée de l'exposition et de la critique des idées d'Aristote sur l'unité d'action, idées dont on parle si souvent, qu'on connaît généralement si peu et qu'on comprend si mal. Puis, l'ouvrage se termine par une histoire des poëmes cycliques de l'Orient et du moyen âge, résumé rapide comme celui où Bossuet retraçait la chute des empires, particularisant néanmoins chaque poëme par quelques détails saillants, résumé trop rapide puisque l'auteur a oublié de nous parler des poëmes du cycle chrétien arrivé à sa perfection dans l'Iliade de Milton et dans l'Odyssée de Dante Alighieri.

Pour terminer, nous dirons encore une fois à M. Édouard Juste que, quant à Homère, nous préférons aux négations des illustres critiques de Prusse, de Souabe et de Westphalie, la crédulité toute simple d'Aristote, d'Horace, en un mot, de toute l'antiquité classique, qui lisait et relisait les admirables récits de la colère d'Achille et des voyages d'Ulysse, et qui vénérait du fond du cœur la mémoire du vigoureux et puissant génie, auteur de ces poëmes, sans songer le moins du monde à lui contester son individualité, à lui rogner sa gloire.

V. M.

---



Digitized by Google

# DE LA RESTAURATION DES TABLEAUX DE RUBENS.

Nous avons été péniblement impressionné en lisant dans les journaux du mois de décembre, qu'une nouvelle commission allait être nommée pour examiner les deux chefs-d'œuvre de Rubens que l'on admire dans l'église de Notre-Dame, à Anvers, et arrêter définitivement le mode de *restauration* à employer. Nous n'insisterons pas sur l'étrange composition de ce tribunal, dont l'arrêt doit, — à ce qu'il paraît, — être sans appel; nous ne dirons pas ici notre surprise, en voyant figurer parmi les juges de la peinture de Rubens, des marguilliers, des membres d'un conseil de fabrique, etc.; — nous voulons simplement montrer comment on en est arrivé à nommer un pareil jury, — mettre sous les yeux de nos lecteurs une des pages les plus curieuses de l'histoire de notre trop célèbre administration des beaux-arts (1), — et laisser apprécier à la nation la manière dont le gouvernement s'est conduit envers l'Académie, le rôle humiliant qu'il lui a fait jouer dans une affaire qui intéresse si vivement l'honneur, la gloire de la Belgique.

Avant d'aller plus loin, nous devons établir quels sont les rapports qui doivent exister entre un gouvernement et une Académie instituée par lui. — Il ne s'agit pas d'examiner si l'institution d'une Académie est chose bonne ou mauvaise. La question n'est point là. — Il existe en Belgique une Académie; qu'elle soit utile ou non, qu'elle soit bien ou mal composée, peu importe. Nous n'avons pas à nous occuper de ce qu'elle est, mais de ce qu'elle pouvait, de ce qu'elle devait être.

Un corps savant, — réuni par un gouvernement, — est appelé à apporter ses lumières dans toutes les questions dont les hommes éminents qui le composent, ont fait une étude spéciale. — On suppose toujours qu'une Académie ne renferme que des hommes éminents. — Ce dernier point très-controversé par les profanes, est nécessairement un article de foi pour le gouvernement. Les

---

(1) Un fait vraiment inconcevable, c'est qu'aucun ministre ne se sent le courage de réformer une administration où les abus fourmillent et où le favoritisme semble devoir régner éternellement. Plutôt que de porter la main sur cette arche sainte, nos ministres acceptent la responsabilité d'actes inqualifiables et deviennent, souvent à leur insu, les éditeurs des fautes les plus lourdes, des absurdités les plus grandes que l'on puisse commettre.

Digitized by Google

académiciens ne sont-ils pas ses élus? — L'illustre compagnie constitue une véritable cour de cassation artistique, scientifique et littéraire; l'État doit respecter ses arrêts, les regarder comme siens (1); le public seul a le droit de les casser. *Vox populi, vox Dei.*

Est-ce ainsi qu'agit notre gouvernement? — A-t-il les moindres égards pour la docte assemblée qu'il a pompeusement décorée du titre d'*Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique?* — Les faits répondront pour nous.

Dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, les académiciens sont les représentants naturels du gouvernement. Cela va sans dire. — L'Exposition nationale des beaux-arts, qui a eu lieu l'année dernière, a prouvé le cas que le pouvoir fait de nos immortels, et combien peu il tient à être représenté par eux, il n'a pas un seul instant songé à les saisir de la question de l'élection des juges réclamée par les exposants. Il ne semble même pas se douter de leur existence, et parmi les quatre membres nommés pour compléter le jury des achats et des récompenses, MM. Suys et Erin Corr, — tous deux académiciens, — sont désignés, le premier comme *architecte et membre de la commission directrice de l'Exposition;* le second comme *graveur et professeur à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers.* Quant à leur qualité d'immortel, l'arrêté n'en dit mot. Serait-ce une épigramme?

La nomination anti-artistique de M. Blaes, — le trop célèbre rapporteur de la section des travaux publics de notre conseil communal, — aurait dû surtout paraître cruelle pour l'Académie, si celle-ci ne s'était en quelque sorte, — par son inqualifiable insouciance, — attiré les avanies qu'elle a du reste subies en silence (2).

Nous le constatons à regret : il a fallu que le gouvernement poussât l'oubli des convenances dans ses dernières limites pour que l'Académie fût un instant rappelée au sentiment de sa propre dignité. Nous allons raconter d'après les bulletins mêmes de la savante compagnie, l'étrange histoire des négociations entreprises pour la conservation des deux chefs-d'œuvre de Rubens.

Nous trouvons dans le compte-rendu de la séance du 11 mars 1847 la lettre suivante (3) adressée à la classe des Beaux-Arts par M. le ministre de l'intérieur (M. de Theux) :

« *Dès l'année* 1837, *l'attention du gouvernement fut attirée sur l'état de détérioration qui menace* L'EXISTENCE des tableaux de Rubens, *la Descente de croix* et *l'Élévation de la croix,* placés à l'église de Notre-Dame à Anvers (4).

---

(1) Il ne faut point perdre de vue que pour le gouvernement, l'Académie est composée de tous les hommes supérieurs de la nation.

(2) M. L. Van Roy l'a dit avec raison dans l'Introduction de notre *Compte-rendu du Salon de Bruxelles :* « L'Académie avait un beau rôle à jouer ; il lui appartenait d'indiquer au gouvernement ce qu'il y avait à faire pour l'exposition. Mais nos illustres personnages avaient à s'occuper d'affaires bien autrement sérieuses; de temps en temps ils ouvraient les yeux et votaient en bâillant un ou deux articles d'un règlement d'ordre intérieur. » V. *Revue de Belgique*, 2e série, tome II, p. XIV.

(3) *Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.* N° 3. Tome XIV, p. 255 et suiv. Bruxelles, M. Hayez. 1847.

(4) Cet aveu seul constitue une tache indélébile pour tous les hommes à qui a été confié, depuis 1837, le portefeuille de l'intérieur. C'est en 1847 qu'écrit M. de Theux et déjà dix ans auparavant on reconnaissait que *l'existence des tableaux de Rubens était menacée!* — Nous sommes vraiment dignes de posséder des chefs-d'œuvre et il nous appartient bien de parler de notre respect pour nos illustres aïeux!

Digitized by Google

» *La gravité du mal signalé et les dangers d'une restauration faite sans beaucoup de précautions traçaient au gouvernement la voie qu'il a suivie* (1), à savoir, d'agir avec une grande réserve et de ne laisser procéder à la réparation de ces chefs-d'œuvre, qu'après s'être entouré de toutes les lumières possibles.

» Cette affaire donna lieu à une correspondance volumineuse et suivie entre le département de l'intérieur, les autorités provinciale et communale d'Anvers, le conseil de fabrique de l'église de Notre-Dame et divers hommes spéciaux qui furent consultés (1).

» Une commission nommée dans l'origine ne rendit pas les services qu'on aurait pu en attendre, par suite d'un désaccord qui s'éleva entre les membres et qui interrompit ses travaux.

» *J'avais fait demander, le 16 janvier dernier, à l'administration du Musée royal du Louvre un rapport motivé sur le mode de restauration des tableaux, mis en usage à cet établissement* (1). Ce rapport ne m'est pas encore parvenu, et je vais faire les démarches nécessaires pour l'obtenir le plus tôt possible. *Mais, en attendant, le temps presse, le péril s'accroît chaque jour, et il devient urgent de prendre une décision, si l'on veut prévenir la perte de deux ouvrages qui sont un des plus beaux titres de gloire du pays* (1).

» En conséquence, Monsieur le Secrétaire perpétuel, j'ai l'honneur de vous adresser, avec prière de les soumettre pour avis à la classe des sciences et à celle des beaux-arts, les rapports ci-joints, au nombre de neuf, relatifs à cette affaire.

» J'aurai l'honneur de faire parvenir à l'Académie le rapport de l'administration du Musée du Louvre, dès que cette pièce sera arrivée à mon département.

» Il me serait agréable, Monsieur le Secrétaire perpétuel, de connaître, sans retard, l'opinion de l'Académie sur cet objet.

» Agréez, etc. »

La classe des beaux-arts nomma immédiatement pour commissaires MM. De Braekeleer, De

---

(1) *La gravité du mal signalé et les dangers d'une restauration faite sans beaucoup de précautions* ne *traçaient* nullement *au Gouvernement la voie qu'il a suivie.* — Rien ne lui permettait de préjuger la question : au lieu d'entreprendre *une correspondance volumineuse* avec *les autorités provinciale et communale d'Anvers, et le conseil de fabrique de l'église de Notre-Dame,* qui ne se connaissent pas plus que lui en peinture, le ministre de l'intérieur devait réunir tous *les hommes spéciaux* et leur demander un rapport sur l'état de détérioration des deux tableaux et sur les moyens les plus efficaces pour empêcher une destruction complète. *Les hommes spéciaux,* c'est-à-dire les peintres les plus éminents de la Belgique et même de l'étranger, réunis en congrès, auraient sérieusement examiné *La descente de croix* et *L'élévation de la croix,* et leur rapport aurait évité au gouvernement toute correspondance volumineuse avec les autorités provinciale et communale d'Anvers, avec le conseil de fabrique de Notre-Dame, et autres marguilliers tout aussi éclairés. M. le ministre de l'intérieur aurait appris qu'une restauration n'était pas nécessaire comme nous le verrons plus loin ; on n'aurait pas laissé le mal empirer pendant dix ans ; il n'aurait pas fallu attendre *un rapport motivé sur le mode de restauration des tableaux, mis en usage au Musée du Louvre,* pour statuer sur les mesures que l'état des célèbres panneaux de Rubens réclame impérieusement, et M. de Theux n'aurait jamais été obligé d'écrire à l'Académie la lettre pleine de tristes aveux qui sont la condamnation la plus sanglante de notre pitoyable direction des beaux-arts ; deux ans enfin ne se seraient pas écoulés, depuis que l'ancien ministre de l'intérieur a été obligé d'écrire que « *le temps presse, que le péril s'accroît chaque jour, et qu'il devient* URGENT DE PRENDRE UNE DÉCISION, *s'il l'on veut prévenir* LA PERTE *de deux ouvrages qui sont* UN DES PLUS BEAUX TITRES DE GLOIRE DU PAYS. »

Digitized by Google

Keyser, Gallait, Leys, Navez, E. Verboeckhoven et Wappers; elle décida que la classe des sciences serait invitée à nommer des commissaires qui seraient adjoints aux sept peintres désignés.

La classe des sciences élut MM. Stas et Quetelet; ce dernier fut choisi pour rapporteur.

La commission se rendit à Anvers et publia à son retour le travail que nous reproduisons ici (1). Ce rapport fut adopté par la classe des Beaux-Arts et on en donna communication à M. le ministre de l'intérieur.

» Le gouvernement a exprimé le désir de connaître l'opinion de l'Académie sur les moyens de conservation des grands tableaux de Rubens l'*Élévation de la croix* et la *Descente de la croix*, qui se trouvent actuellement déposés dans l'église cathédrale d'Anvers. Pour répondre à ce désir, il a été formé une commission composée de sept membres de la classe des beaux-arts et de deux membres de la classe des sciences.

» Cette commission s'est réunie à Anvers, le 26 mars 1847, à une heure de relevée, dans l'église même, où tout avait été disposé obligeamment par le conseil de fabrique pour faciliter l'examen des tableaux; des échafaudages avaient été dressés à cet effet. Grâce à ces soins, les commissaires de l'Académie ont pu examiner de près et à loisir l'état dans lequel se trouvent les tableaux, et apprécier la valeur des nombreuses assertions qui ont été émises à leur sujet.

» A la suite de cet examen, les commissaires, qui tous se trouvaient réunis, se sont rendus dans la salle des archives de la cathédrale et se sont successivement occupés des questions suivantes :

» *L'emplacement qu'occupent actuellement les tableaux est-il convenable?*

» La réponse a été négative et prononcée à l'unanimité.

» Les tableaux placés près des portes d'entrée sont dans un courant d'air continuel; les variations de température, la poussière, l'action de l'humidité, et surtout l'influence du soleil qui agit sur les tableaux aux heures du jour où elle a le plus d'intensité, doivent nécessairement amener une destruction rapide de la peinture.

» Une seconde question a été posée *relativement à l'état de conservation des panneaux sur lesquels la peinture est appliquée;* et il a été reconnu, également à l'unanimité, que ces panneaux sont en bon état, autant qu'on peut en juger par les parties qui se trouvent à découvert.

» Il restait à décider *si l'on transporterait les tableaux de bois sur toile, ou si on les laisserait sur les panneaux.* Après un mûr examen, il a été reconnu, à l'unanimité moins une voix (celle de M. Verboeckhoven), qu'il était préférable de laisser les tableaux sur leurs panneaux actuels.

» Il se présentait en dernier lieu la question de savoir ce qu'il convenait de faire dans l'intérêt des tableaux. Différentes opinions ont été présentées à ce sujet, et l'on s'est accordé à reconnaître qu'il convenait de toucher à la peinture le moins possible : *qu'il fallait ôter le vernis et ne refixer que dans les endroits où il sera absolument nécessaire et sous les yeux de gens de l'art qui surveilleront l'opération.*

» Cette décision, comme la précédente, a été prise à l'unanimité moins une voix.

» Si cependant, après la restauration, les tableaux devaient rester dans les mêmes places qu'ils occupent actuellement, la commission a la conviction qu'ils n'en seraient pas moins exposés à une destruction plus prompte. Elle insiste avec d'autant plus de force sur la condition du déplacement,

---

(1) *Bulletin de l'Académie*, n° 4, tome XIV, p. 386 et suiv.

Digitized by Google

qu'elle y trouve les seules chances possibles de conservation pour ces chefs-d'œuvre de l'école flamande. De pareils trésors artistiques devraient être conservés religieusement dans un local sûr, être abrités des variations brusques de température, de l'action de l'humidité et de celle du soleil; leur état devrait, en outre, pouvoir être constaté d'une manière suivie et de près. »

On lit à la suite de ce rapport une note ainsi conçue :

« La même commission a fait connaître ensuite qu'elle a reçu communication d'une lettre de M. Paul Kiewert d'Anvers, sur laquelle M. le ministre de l'intérieur a appelé son attention. M. Kiewert cherche à démontrer que le transport des tableaux de Rubens peut se faire sans danger et croit pouvoir garantir la réussite de l'opération si elle lui était confiée.

» La commission pense qu'on pourrait engager M. le ministre de l'intérieur à faire exécuter par M. Kiewert un essai de son procédé de transport de bois sur toile, en prenant un grand tableau de peu de valeur, peint sur panneau et se trouvant à peu près dans les mêmes conditions que les grands tableaux de Rubens. Ces conclusions sont adoptées. »

Nous sommes loin d'être partisan fanatique de l'Académie royale de Belgique, mais nous savons lui rendre justice quand l'occasion s'en présente. Nous devons donc louer la commission de son empressement; nommée, — en partie, — le 11 mars, elle était le 26 à Anvers; son rapport était soumis à la classe dans la séance du 9 avril et immédiatement envoyé au ministre. Celui-ci fit-il preuve du même zèle? — Il est permis d'en douter : quelques mois après l'envoi du rapport, M. Gallait ne proposait-il pas à ses collègues de se rendre chez le ministre pour lui rappeler de vive voix les conclusions de la commission et appeler sérieusement son attention sur l'état des deux tableaux.

Dans la séance du 7 janvier 1848, « le secrétaire perpétuel fait connaître que M. le ministre de l'intérieur (1) a reçu la députation de la classe, nommée dans la séance précédente pour demander à ce haut fonctionnaire son appui en faveur : 1° du projet adopté pour la création d'une caisse de SECOURS au profit des veuves et des orphelins des artistes (2); 2° du projet de former un *musée ethnologique;* 3° d'une proposition pour encourager et soutenir l'art théâtral; 4° de la demande de prendre en considération les moyens proposés par la classe pour la conservation des grands ta-

---

(1) M. Rogier.

(2) C'est à la fin de l'année 1846, que MM. Gallait et Quetelet proposèrent l'*établissement d'une caisse de* PRÉVOYANCE *en faveur des veuves et des orphelins des artistes*. — Le 8 janvier 1847, « la proposition est renvoyée à une commission composée des membres du bureau et de M. Gallait. » V. *Bulletin de l'Académie*, n° 1, Tome XIV. p. 3. — Le 6 août, « la commission chargée d'aviser aux moyens de créer une caisse de SECOURS pour les veuves et orphelins des artistes, demande qu'il lui soit adjoint quelques membres pour faciliter son travail. MM. Fétis, Guillaume Geefs, Braemt et Partoes sont désignés pour faire partie de la commission. » V. n° 8, tome XIV. p. 437.

La commission termina promptement son travail et nous n'aurions qu'à la louer, si elle n'avait remplacé le mot *prévoyance* par un mot blessant qui fait supposer qu'elle n'a eu à cœur que de rattacher l'institution nouvelle à « ce bureau de mendicité » qu'on appelle, — par euphémisme, — l'administration des beaux-arts. Il ne pouvait cependant venir à la pensée de M. Gallait de donner l'aumône aux veuves et aux orphelins des artistes, ses confrères. — Le ministre de l'intérieur réfléchit près d'un an avant de se décider à approuver le projet (décembre 1847 à septembre 1848). — Le projet est adopté et les artistes attendent toujours l'établissement de la caisse de

Digitized by Google

bleaux de Rubens (1). Le secrétaire fait connaître que M. le ministre a reçu la députation de la classe avec une bienveillance particulière et qu'il a promis de seconder de tous ses moyens les utiles travaux de l'Académie. La députation était composée de MM. Navez, Alvin et Quetelet, membres du bureau, auxquels avaient été adjoints MM. Gallait, Verboeckhoven et Baron (2). »

M. Gallait profita de cette entrevue pour dire à M. le ministre de l'intérieur que dans un pays aussi artistique que le nôtre, il est inconcevable de ne voir prendre aucune mesure préventive contre le vandalisme dont les œuvres de nos grands maîtres sont victimes; il soutient qu'il est honteux pour nous de laisser nettoyer, restaurer, rentoiler des chefs-d'œuvre selon le caprice d'un bedeau ou d'un marguillier, tandis qu'on ne peut changer une brique sans autorisation de la commission des monuments. Il fit observer avec infiniment de raison qu'une pierre maladroitement posée, s'enlève et se remplace, tandis qu'un tableau est perdu si on le confie à des mains inexpérimentées. Il cita à l'appui de ses assertions le fait qui venait de se passer à Malines. Le conseil de fabrique n'avait-il pas donné à restaurer le *Christ en croix* de Van Dyck? — M. Gallait n'avait pas été voir le travail du restaurateur; il ignorait donc si le choix du conseil de fabrique avait été heureux ou non; en un mot, il ne s'occupait point du plus ou moins de talent du restaurateur qui lui était inconnu, mais il prétendait que c'était une véritable profanation que de soumettre ainsi un chef-d'œuvre à des expériences presque toujours nuisibles.

M. Navez, membre de la commission des monuments, se hâta d'affirmer au ministre que le *Christ en croix* était très-habilement restauré; que la commission des monuments n'avait pas failli à sa mission; que pour examiner l'état dans lequel se trouvait le tableau de Van Dyck, il s'était rendu à Malines en compagnie de deux de ses collègues, M. le comte de Beaufort, inspecteur-général des beaux-arts (*sic*), et M. Jules Dugniolle, — les deux hommes, en un mot, les plus compétents pour apprécier un Van Dyck ou un Rubens.

La réponse de M. Gallait était facile. Il lui suffit de dire que MM. Navez, de Beaufort et Dugniolle ne s'étaient rendus à Malines qu'après que le tableau avait déjà été soumis aux procédés de restauration et que du moment où ils ne l'avaient point vu avant l'opération, il leur était aussi impossible qu'à lui-même, de déclarer : 1° que le *Christ en croix* avait besoin d'être restauré; 2° que les procédés employés n'avaient point détérioré ce chef-d'œuvre.

La réplique fut du goût du ministre qui trouva que messieurs de la commission des monuments avaient songé un peu tard à se rendre à Malines.

Revenons aux tableaux de l'église de Notre-Dame. M. le ministre avait trouvé tout simple de renvoyer les pièces au gouverneur de la province d'Anvers, — autre autorité artistique! — qui

---

prévoyance! — On n'a pas même su profiter de l'exposition, le moment le plus favorable pour une première application.

(1) Voilà donc où en est réduite l'Académie! — Il faut qu'elle aille *demander à un ministre de prendre* EN CONSIDÉRATION *les moyens proposés par elle!* — Répétons-le une dernière fois: du moment où des hommes tels que MM. Gallait, Leys, De Keyser, De Braeckeleer, Navez, Wappers, etc., appelés à formuler un jugement dans une question d'un si puissant intérêt, — du moment où ces hommes dont on peut critiquer le talent, mais dont nul n'a le droit de contester l'expérience, émettaient un avis unanime, il fallait s'empresser de ratifier leur décision.

(2) *Bulletin de l'Académie*, n° 1. Tome XV. p. 40.

Digitized by Google

nomma, — sur avis du ministre, — une nouvelle commission pour examiner s'il n'y avait pas lieu, par le choix d'une autre place dans l'église, d'éviter tous les inconvénients signalés par l'Académie. — Celle-ci avait résolu la question négativement; mais qu'importe, on a bien à s'occuper des arrêts de l'Académie!

Le rapporteur déclara que tout emplacement dans l'église n'obvierait en rien aux inconvénients signalés; les causes d'humidité, etc., restant les mêmes, la dégradation devait nécessairement augmenter.

Le lecteur croit sans doute que ce rapport qui corroborait l'opinion de l'Académie, fut décisif. Qu'il se hâte de chasser ces trompeuses illusions. On ne pouvait faire à la savante compagnie l'honneur de la croire capable d'émettre un jugement sensé; aussi n'eut-on rien de plus pressé que d'envoyer le nouveau rapport et celui de l'Académie au conseil de fabrique, qui nomma une troisième commission, composée de MM. Durlet, architecte, Kremer, Van Regemorter, le président du conseil, etc., etc.

Leur rapport est la contrepartie du travail des deux autres commissions. Selon les élus du conseil de fabrique, les tableaux sont parfaitement placés; quant aux inconvénients signalés par l'Académie, ces messieurs y remédient d'une manière qui fait honneur à leur intelligence. *La Descente de croix*, et l'*Elévation de la croix*, sont placés dans un courant d'air, dit l'Académie; — on mettra des portes matelassées, répondent MM. les marguilliers! — En été le soleil darde sur les deux chefs-d'œuvre ses rayons les plus ardents; — rien n'est plus simple : on fera dépolir quelques carreaux!

Les trois rapports furent expédiés au ministre de l'intérieur, qui eut l'ingénieuse idée de les renvoyer à la commission académique avec prière d'examiner si les convictions de ses membres n'étaient point modifiées par le dernier rapport! C'est-à-dire que M. Navez est prié d'examiner s'il ne ferait pas sagement de se ranger à l'opinion d'un marguillier quelconque, M. Gallait à l'avis de M. Kremer; M. Leys à la manière de voir de M. Van Regemorter; M. De Keyser aux arrêts rendus par un architecte, etc.

Ceci passait toutes les bornes et l'Académie s'arrachant à sa léthargie, se décida à porter haut la tête et se permit presque une protestation.

On lit dans le *Bulletin* n° 4, tome XV (séance du 7 mars 1848) :

« Après avoir entendu sommairement les rapports individuels des membres de la commission, la classe a résolu de répondre à M. le ministre qu'elle persévère dans ses premières conclusions, en insistant plus que jamais sur *l'urgence d'une prompte décision de la part du gouvernement* (1), et en déclinant toute espèce de responsabilité pour les détériorations que des retards ultérieurs pourraient occasionner.

» La classe, du reste, a vu avec un vif regret que, contrairement à l'ordre hiérarchique, ses décisions ont été soumises à l'appréciation d'une commission instituée par le bureau des marguilliers de l'église de Notre-Dame, à Anvers. Elle pense que la marche suivie dans cette circonstance est contraire à la dignité de l'Académie que le gouvernement s'est toujours *plu* (2) à considérer comme le premier corps savant de l'Etat.

---

(1) Il n'y a que dix ans que le gouvernement parle *d'urgence* et de *prompte décision!...*

(2) *Plu* est fort joli.

Digitized by Google

» Le secrétaire est chargé d'écrire dans ce sens à M. le ministre de l'intérieur.

» M. Gallait aurait désiré que la pensée de la classe eût été formulée d'une manière plus énergique ; il demande du reste que son opinion soit consignée dans le *Bulletin*. »

M. Gallait avait proposé de protester solennellement contre la conduite inqualifiable d'une administration qui, après avoir demandé les conseils de l'Académie,—cette cour suprême en matière d'arts — livre des arrêts rendus avec toute la conviction d'hommes éclairés et consciencieux, à l'appréciation d'un conseil de fabrique dont les lumières sont au moins contestables, et qui se trouve ainsi à la fois juge et partie. — En présence de pareils faits, le peintre de *d'Egmont* demanda la publication du rapport académique dans tous les journaux, accompagné d'une protestation de la classe contre la marche suivie dans cette affaire, afin qu'on ne rendît pas les académiciens complices de l'état d'indifférence, d'ignorance et de torpeur dans lequel toutes les questions d'art et surtout l'examen des moyens à employer pour empêcher la perte des grands tableaux de Rubens, nos plus riches trésors, sont laissés par une administration aussi inepte qu'inerte.

La proposition de M. Gallait pouvait seule relever l'Académie dans l'opinion publique et lui donner un peu de cette popularité dont elle a grand besoin.

Aujourd'hui la nomination d'une quatrième commission, plus que jamais ornée de marguilliers, fait descendre nos immortels au rôle de comparses.

Quant à l'*Élévation de la croix* et à la *Descente de croix*, nous croyons que le meilleur moyen de les arracher à une destruction certaine et de concilier en même temps tous les intérêts (1), c'est de réaliser une idée émise par M. Gallait, lors de l'entrevue qui eut lieu entre le ministre de l'intérieur et les commissaires désignés par l'Académie.

On construirait rue Verte un local spécial pour les deux chefs-d'œuvre ; cette salle, où les étrangers pourraient être admis moyennant une rétribution qui servirait à couvrir les frais de la construction, — communiquerait avec une des chapelles de l'église de Notre-Dame et ferait par conséquent partie de la basilique. Les artistes y seraient toujours admis à étudier ; le local serait disposé à cet effet, en un mot toutes les précautions seraient prises pour que l'Académie ne soit plus obligée d'émettre un vœu semblable à celui qui termine son rapport :

« De pareils trésors artistiques devraient être conservés religieusement dans un local sûr, être abrités des variations brusques de température, de l'action de l'humidité et de celle du soleil ; leur état devrait, en outre, pouvoir être constaté d'une manière suivie et de près (2). »

T. Decamps.

---

(1) On a, — à propos de cette affaire, — soulevé la question de propriété des deux chefs-d'œuvre et on a prétendu que le gouvernement n'avait pas le droit d'en ordonner le déplacement. Les célèbres panneaux de Rubens sont une propriété nationale ; l'église n'en a que l'usufruit. S'il n'en était pas ainsi, le conseil de fabrique aurait le droit de les vendre, et ce droit, il ne l'a jamais possédé.

(2) La garde de cette salle devrait surtout être confiée à un homme intelligent, qui montrerait l'*Élévation de la croix* et la *Descente de croix* avec ce respect que l'on doit aux œuvres de Rubens. Un bedeau ignorant n'ébranlerait plus les panneaux en tirant les volets avec une corde pour faire voir les peintures extérieures.



Digitized by Google

# REVUE DU MOIS.

## CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Le drame de M. Gustave Vaez — *Agneessens* — a obtenu, au théâtre de la Monnaie, le succès qu'attendaient nos prévisions. L'auteur du *Voyage à Pontoise* n'en est plus à ses premières armes. Pendant dix années, il a vécu à Paris dans la grande Babel littéraire, où il a essayé ses bégaiements dramatiques au milieu de la bagarre tumultueuse, de la confusion des langues et des dialectes de ce monde étrange; là, vivent côte-à-côte, pêle-mêle, jouant des coudes pour gagner la bonne place au soleil et la large part au festin, les trois cents pontifes du théâtre, — Olympe bigarré, qui voit trôner dans son ciel de toile peinte et sur ses nuages de carton, la tragédie de la Grèce, l'Opéra d'Italie, le Vaudeville français, la Comédie espagnole et la Comédie de Molière, le drame allemand et le drame de Shakespeare. Bien des jeunes gens n'ont pu supporter l'atmosphère brûlante où s'agite cette foule plus égoïste que fraternelle; les années du noviciat sont terribles, les épreuves cruelles, les déceptions amères. Beaucoup meurent à la peine et se perdent oubliés dans le torrent rapide, en laissant échapper de leur main contractée par l'agonie, quelques feuillets écrits dans les dernières nuits de fièvre et de douleur. Puis le critique curieux est là, attiré par la chute du pauvre diable, il voit surnager ces pages que le hasard et la mort lui envoient; il jette du fond de son feuilleton l'anathème au monde insouciant ou dédaigneux, et la foule, attendrie un instant par ces cris de fausse et vaine douleur, s'en va bientôt répétant à ceux qui l'interrogent : — C'est un poëte qui se meurt!

Il est des Icares prudents, qui, sentant leurs ailes se détacher et leurs bras s'allourdir, s'empressent de regagner la maison paternelle où les attendent le veau gras du retour, les modestes triomphes du barreau de province, les loisirs de la bureaucratie et les joies patriarchales du ménage.

Les plus courageux, les plus habiles, et surtout — il faut le dire — les plus heureux, arrivent enfin à museler et à tenir en laisse ce lion blasé, vieux et fantasque, à la griffe crochue, aux crocs acérés, ce despote capricieux qui s'appelle le public. La première victoire remportée, le monstre gardien du trésor dompté et soumis, le vainqueur n'a plus qu'à lever la main pour cueillir dans ce jardin des Hespérides les fruits d'or du succès.

Après les années de luttes et de combats, M. Vaez a vu luire pour lui les jours de triomphe. Nous avons applaudi sur notre scène les ouvrages que les théâtres de Paris nous envoyaient; cette fois le théâtre de la Monnaie a les prémices de l'œuvre. Il ne pouvait entrer dans notre cadre de raconter la trame dramatique d'*Agneessens*. Il n'est personne de nos lecteurs qui ne connaisse la résistance énergique que le noble vieillard opposa aux tyranniques vexations de l'Autriche. L'humble tourneur de chaises, le doyen courageux de la *nation* de Saint-Nicolas paya de sa tête ses éloquentes protestations en faveur des priviléges de la bourgeoisie et du peuple brabançon. M. Vaez a suivi pas à pas l'histoire de notre tribun populaire; il n'est pas, dans son drame, un fait se rattachant à la lutte engagée entre les doyens de Bruxelles et le marquis de Prié, qui ne s'appuie sur les documents de l'époque. Tous ces faits sont agencés dans le cadre de

Digitized by Google

l'action avec une habileté remarquable ; une simple et douce histoire d'amour s'enroule autour de la charpente toute politique du drame, et quelques silhouettes de braves bourgeois du bon vieux temps viennent dérider le front des spectateurs, assombri par la pensée du dénouement fatal qui les attend au dernier acte. Nous disons le dernier acte et nous nous trompons ; après la mort d'Agneessens, l'auteur a consacré deux tableaux à dépeindre la misère de la veuve et de la fille du pauvre supplicié, l'entrée solennelle de Marie-Élisabeth, la réhabilitation du martyr et le mariage de sa fille. Nous n'avons pas reconnu dans cette superfétation le tact de M. Vaez ; nous ne croyons pas que le dénouement de l'intrigue d'amour ou le désir de donner un coup de fouet au succès, en étalant à nos regards les merveilles architecturales de la Grand'-Place, puissent justifier dans une œuvre conçue sérieusement, l'espèce d'épilogue, écrit pour les amis des décors et des apothéoses, et condamné par ceux qui aiment à applaudir, chez notre compatriote, l'habileté du dramaturge et le talent de l'écrivain.

*Agneessens* a été monté, étudié avec soin.

Eu égard à la faiblesse de notre personnel dramatique, l'ensemble de l'exécution a été remarquable. Nous sommes heureux de pouvoir féliciter M. Alexandre de son succès ; cette fois au moins, il a bien voulu comprendre que l'on pouvait arriver à l'effet sans le chercher péniblement. M^mes^ Doligny, Dalloca et Mayer, MM. Baron, Bouchez, Léon et Verdellet ont vaillamment soutenu M. Alexandre. M^me^ Paulin est très-convenable dans le rôle de Marie-Élisabeth, — ou plutôt — le rôle de Marie-Élisabeth convient très-bien à M^me^ Paulin, qui peut rêver de beaux succès dans les princesses et les déesses de dénoûment.

M. Charles Hanssens a écrit pour le drame de M. Vaez une ouverture à grand orchestre, des entr'actes et un couplet chanté par M^lle^ Mayer. L'ouverture est écrite avec tout le talent que l'on reconnaît à M. Hanssens, mais aussi avec toute la rapidité de composition qui peut seule faire pardonner l'absence presque complète des phrases mélodiques qui nagent, rares et écourtées, sur des flots d'harmonie. Le couplet est encore plus facile, et l'idée mélodique semble empreinte de cette couleur *quadrille* tant affectionnée par M. Bosselet. Nous pouvons d'autant mieux adresser ces justes reproches à M. Charles Hanssens, que nous aurons tout à l'heure occasion de signaler un chef-d'œuvre signé du même nom.

Puisque nous voici arrivé à la musique, constatons, avant de quitter le théâtre de la Monnaie, les succès de M. Anthiome. Les reprises de *La Fiancée* et du *Postillon* nous promettent quelques bonnes soirées, si on veut songer aux opéras que nous avons indiqués dans notre dernière Revue du mois. Nous craignons bien que *Le Val d'Andorre* ne nous échappe cet hiver. Il y a dans l'opéra d'Halevy un rôle très-important créé à Paris par Mocker. Couderc seul, — si nous le possédions encore, — pourrait se charger de cette création. Nous avions M. Soyer, — que nous aimons fort dans *la Dame Blanche*, mais qui aurait enterré le *joli recruteur* du *Val d'Andorre*, enfin nous avions au moins M. Soyer, et voilà que M. Soyer parle de s'en aller à Londres. Force sera donc de donner à M. Carlo. — hélas ! — le rôle de M. Girardot, et de confier à M. Girardot, ce ténor gavaudan, cet amoureux bouffi comme les petits anges d'un maître autel, le rôle du sergent où il suppléera à la voix qui lui manque, par la verve qu'il n'a pas et les finesses d'intentions qu'il voudrait bien avoir. Pour notre part — et dans l'intérêt de tous — nous demandons l'ajournement à trois mois. D'ici là, nous comptons sur l'activité de M. De Brouckere pour hâter les décisions du conseil communal au sujet de ce pauvre théâtre, abandonné du public, abandonné de son directeur, de ce pauvre théâtre où se rencontrent d'un air triste et désolé quelques rares habitués, — dernières colonnes d'un temple en ruines. — On s'aborde d'un air de componction qui fait mal à voir, on compte les places vides, on se parle bas comme dans une maison visitée par la mort ; puis on se retire, laissant les ouvreuses et une douzaine de dévoreurs intrépides, captivés sous le charme des ballets mythologiques et bucoliques.

Les artistes de la compagnie italienne nous annoncent *La Favorite*, *I Puritani*, puis *La Sonnambula*. En attendant, nous avons eu l'*I Capuletti*. Le sujet de *Roméo et Juliette* a toujours séduit les compositeurs lyriques, et on compte quatre partitions écrites sur le drame de Shakespeare, — plus ou moins modifié pour les exigences musicales. Zingarelli, Vaccaj, Steibelt ont écrit chacun leur *Roméo*. Le sujet semble avoir porté bonheur au moins à deux d'entre eux, car les *Romeo* de Vaccaj et de Steibelt sont certainement ce que ces compositeurs nous ont laissé de plus remarquable. Nous ne pouvons en dire autant de Bellini ; *I Capuletti* vient se classer après *I Puritani*, *Norma*, *La Sonnambula*, *Il Pirata* ; nous ne pouvons cependant partager l'opinion de quelques artistes qui condamnent le *Roméo* de Bellini pour exalter ses *Puritains*. Nous n'avons jamais compris ces amours exclusifs, et nous ne sacrifierons jamais *l'Ambassadrice* au *Domino noir*, *Oberon* au *Freyschütz*, *Semiramide* à *Guillaume Tell*. La partition d'*I Capuletti* est d'ailleurs assez riche pour se soutenir dignement à côté des meilleurs opéras

Digitized by Google

du répertoire : l'air de Tebaldo, la Cavatine de Romeo et celle de Giulietta, les deux duos de Soprano et Contralto, le quintette et le finale du premier acte, le duo de Tebaldo et Romeo, la grande scène des tombeaux sont, en tous points, dignes du grand artiste.

Mmes Everse et Biscotini ont été rappelées et saluées par des bravos enthousiastes. M. Rossi Guerra peut, en ménageant ses éclats de voix et en chantant son rôle avec la sage retenue qu'il apporte dans l'*andante* de sa cavatine, faire oublier l'espèce d'échec réservé à tous les ténors de force dans ce rôle ingrat de Tamas de *Gemma di Vergi*.

L'orchestre s'est complété; il s'amende et se corrige chaque soir. Il n'en est pas de même des chœurs. Quand ces messieurs et ces dames crient seuls, nous sommes libres de saluer nos voisins, d'explorer la salle ou de rire des accoutrements fantastiques des Capulets et des Montaigus; mais lorsque ces grands braillards viennent dans le finale de *Roméo*, — lancer des aboiements au beau milieu d'un quintette jusque-là irréprochable, nous sommes en droit de nous fâcher, et de demander tout simplement la suppression de ces dogues furieux qui déchirent et lacèrent, à coups de mâchoires, une des plus belles pages de la partition.

L'association des artistes musiciens a donné son second concert annuel. L'ouverture d'*Oberon* a été enlevée avec plus de précision, mais par contre avec moins de chaleur et d'entraînement que d'habitude. M. Ch. Hanssens a fait exécuter une symphonie que nous voudrions entendre plusieurs fois pour être à même d'en signaler à nos lecteurs toutes les qualités éminentes. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que l'*adagio* de M. Hanssens est une des œuvres les plus belles, les plus complètes que nous ayons entendues; l'*introduction* est aussi très-remarquable; le *scherzo* a du mouvement et de l'originalité; — nous voudrions voir M. Hanssens refaire le *trio* qui alourdit un peu la marche de ce morceau; — le *finale* serait une admirable introduction, mais il n'a pas la couleur vive et brillante, l'allure serrée et nerveuse que réclame la conclusion d'une symphonie. Nous le répétons, l'*adagio* a produit sur nous la plus vive impression, et nous voudrions le voir dignement entouré; un *finale* nouveau, — un *trio* plus coloré au *scherzo*, — et M. Hanssens peut nous donner un chef-d'œuvre digne des maîtres illustres qu'il étudie avec passion, — avec bonheur.

## CHRONIQUE.

M. Ferdinand Hénaux, à qui nous devons plusieurs travaux intéressants sur l'histoire de l'ancien pays de Liége, vient de faire paraître une brochure intitulée : *Sur la naissance de Charlemagne à Liége, recherches historiques.* M. Hénaux, s'appuyant sur d'anciens documents, a eu pour but de mettre d'accord les passages des historiens qu'il cite avec une vieille tradition qui fait naître Charlemagne dans l'ancien palais de Liége, rue *Féronstrée*. Le nouveau travail de M. Hénaux est fait avec clarté et élégance; il a rejeté dans les notes toutes les pièces à l'appui de son opinion, toutes les citations qui auraient pu arrêter le lecteur. L'écrivain liégeois plaide une belle cause; il veut donner parmi nous des lettres de bourgeoisie à l'un des plus glorieux noms de l'histoire. On reconnaîtra que nous ne pouvons examiner sans une sérieuse étude, les preuves qu'il allègue; nous nous bornons, quant à présent, à appeler l'attention sur sa remarquable brochure, et à émettre le vœu que nos savants, suivant l'exemple de M. Hénaux, dirigent sur ce point leurs recherches; l'objet en vaut certes bien la peine.

— Nos lecteurs qui ont apprécié dans ces colonnes les travaux littéraires de M. Frédérick Schütz, apprendront avec plaisir que ce jeune publiciste vient d'être nommé par la ville de Bingen représentant du peuple à l'Assemblée nationale de Francfort. Comme MM. Arntz et Ahrens, M. Schütz était venu, après les événements politiques de 1833 et 1834, se fixer en Belgique où il s'est fait estimer de tous ceux qui l'ont connu, de ceux même qui ne partageaient pas ses opinions politiques; nos sympathies les plus vives le suivront dans l'œuvre de dévouement et de patriotisme qu'il va poursuivre dans la sphère élevée où le vœu de ses concitoyens vient de l'appeler.

— L'éditeur Emile Lelong (1) fera paraître à la fin de janvier un volume de *Poésies* de M. Th. Weustenraad. Il ne nous appartient pas de faire ici l'éloge de notre collaborateur; le succès qui a toujours accueilli ses œuvres nous est un sûr garant de celui qui attend sa nouvelle publication.

(1) 25, rue des Minimes.

Digitized by Google

# POÉSIES.

## I.

## LA ROSE MOUSSEUSE [1].

L'ange qui dans les prés, durant la nuit sereine,
Verse aux fleurs la rosée, embaume leur haleine,
Un jour, sous l'axe en feu d'un soleil printanier,
Sommeillait sur la mousse, à l'ombre d'un rosier.
Il se réveille enfin; — il sourit, il s'écrie :
« De mes filles que j'aime, ô toi la plus chérie,
» Merci pour ton ombrage et tes fraîches senteurs,
» Pour un abri si doux, merci, reine des fleurs!
» Quel charme, dis-le-moi, quelle grâce nouvelle
» Te peut séduire encor? — tu verras de quel zèle
» J'épuiserai sur toi mes dons les plus heureux,
» De quel soin empressé j'exaucerai tes vœux.
» Dis : je t'écoute, ô fille entre toutes bénie! »
Il se tait. — Du rosier, aussitôt le Génie :
« Mon maître, répond-il, si pour moi ta bonté
» De ma fleur cherche encore à croître la beauté,
» Qu'un peu de cette mousse où tantôt, sous l'ombrage,
» Tranquille, tu dormais, revête son corsage.
» Après tant de faveurs, que puis-je mieux vouloir? »
Il dit. L'ange, sans peine, a comblé son espoir,
Et ses doigts sur la rose ont tressé l'humble mousse.
La fleur en frémit d'aise, et plus pure et plus douce,
Emprunte un nouveau lustre au modeste ornement,
Parmi le vert tissu lève un front plus charmant,

(1) Imité de la prose de Krummacher, fabuliste allemand.



Digitized by Google

Et de ses sœurs la foule autour d'elle envieuse,
S'agite et rend hommage à la Rose mousseuse.

Lina, ma belle enfant, quand tes jeunes désirs
Te font d'un monde vain poursuivre les plaisirs,
Des brillants oripeaux que son luxe t'apprête,
Ne couvre point ton sein, ne charge point ta tête.
Non ! — laisse les atours et l'or et les bijoux
A celles qui des ans ont ressenti les coups,
Et fidèle toujours au vœu de la nature,
Comme elle en sa beauté, sois simple en ta parure.

## II.

## STANCES.

Comme les flots changeants de la plaine azurée
Les sentiments de l'homme ont leur flux et reflux
Plus vaste est son amour que le vaste empyrée :
Un jour se lève et tombe ; — un seul ! — il n'aime plus.

L'amitié de son sein s'est fait un sanctuaire ;
De l'éclat le plus pur elle y brille aujourd'hui.
Mais la fortune ailleurs suit sa course légère,
Et demain l'amitié loin du temple aura fui.

Bâtissez sur le sable, étayez de nuages
L'édifice ici-bas qu'élèveront vos mains ;
Demandez un soutien au souffle des orages :
Ils offrent plus d'appui que le cœur des humains.

Tantôt riant et gai, tantôt chagrin et sombre,
Tour à tour léger, grave, actif ou paresseux,
L'homme étale partout la constance de l'ombre :
Il flotte à tous les vents, il tourne à tous les cieux.

Édouard D. L.

Digitized by Google

# MARCO VISCONTI,

## HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

### CHAPITRE X.

En voyant entrer Ottorino, Marco se leva et alla gracieusement au devant de lui.

— Déjà de retour? lui dit-il. Eh bien! que se passe-t-il à Monza?

— Tout le monde est mécontent, répondit le jeune homme; mais personne n'ose bouger, par crainte du duc de Pech.

— A qui as-tu parlé?

— Aux chefs du parti guelfe que vous m'avez indiqués, à Guzino Gavazza, Moneghino Zeva et Berusio Rabia: ce dernier viendra à Milan pour conférer avec vous, aussitôt qu'il pourra le faire sans éveiller de soupçons.

— Et le peuple, que fait-il?

---

(1) Voyez *Revue de Belgique*, livraison de décembre 1848, pag. 323 (tome I^er, 2^me série), et livraison de janvier 1849, page 44 (tome III, 2^e série).

Digitized by Google

— De vilaines choses : le prêtre que vous avez envoyé là-bas pour prêcher, a eu bien de la peine à sortir vivant de ses mains.

— Ils sont donc bien fanatiques pour le pape Nicolas ?

— Ils ne tiennent pas plus à Nicolas qu'à Jean ; ce sont des vauriens qui veulent profiter des troubles, et pas autre chose.

Ici Ottorino se mit à raconter tout ce qui s'était passé dans l'église de Monza.

— Canaille ! disait Marco en l'écoutant ; canaille ! C'est toujours la même chose partout. Du reste, n'importe ; ce que je veux maintenant, c'est brouiller tout autant que possible, quitte à ramener l'ordre plus tard. Ainsi donc, ce pauvre Martino. .

— Je puis vous assurer qu'on lui a ôté l'envie de prêcher, et qu'il s'en souviendra longtemps.

— Il faut dire aussi qu'il a été très-imprudent : est-il besoin d'avoir des cheveux blancs pour savoir que le peuple, une fois qu'il est déchaîné, est pire qu'une bête féroce : il fallait le laisser faire ! Après tout, est-ce un grand mal que de temps en temps l'or des églises rentre dans la poche des pauvres gens sous forme de monnaie ? Au bout du compte, c'est le peuple qui paye ces candélabres, ces croix, ces ornements. On peut être bon chrétien et n'avoir que des croix de bois et des lampes de verre. L'essentiel, c'est que ces gens ne soient pas attachés au schisme.

— Quant à cela, rassurez-vous ; je crois qu'ils ne savent pas discerner le pape de l'anti-pape : la preuve, c'est qu'après avoir horriblement maltraité ce pauvre Martino, qui prêchait pour le pape Jean et contre le pape Nicolas, ils allaient en faire autant à un autre individu qui prêchait pour Nicolas et contre Jean. C'était un montagnard, venu de Limonta, à la suite du comte del Balzo ; si je n'étais arrivé à temps, je ne sais ce qu'on lui aurait fait.

— Le comte del Balzo est donc venu ?

— Il est arrivé avec moi.

— Tu vois que le moyen que je t'avais indiqué était bon : maintenant qu'il est ici, je veux m'en servir ; il faudra que je commence. Fais une chose... Il est iei avec toute sa famille, n'est-ce pas ?

— Oui, avec toute sa famille.

— J'ai invité pour demain quelques-uns de mes amis ; ne pourrais-tu pas t'arranger de manière à venir aussi avec lui ? Je ne puis espérer qu'Ermelinde vienne, mais... cette Béatrix dont tu m'as écrit des merveilles, n'y aurait-il pas moyen de l'engager à accompagner son père ?

Ottorino ne demandait pas mieux ; il espérait surtout qu'une fois que son seigneur aurait vu la jeune fille, il lui pardonnerait aisément de refuser pour elle la fille de Ruscone, et il promit de ne rien négliger pour le satisfaire.

Digitized by Google

Le lendemain, il se rendit de bonne heure chez le comte. Il lui dit que Marco l'attendait le même jour, avec sa fille, au festin qu'il donnait. Le jeune homme fut tellement pressant, et fit si bien comprendre que cet honneur mettrait le comte en grande vogue dans la ville, que celui-ci ne put refuser.

Ermelinde elle-même trouva la chose très-convenable. La jeune fille était fiancée à Ottorino, puisqu'il avait formellement demandé sa main, et il était juste et naturel qu'il désirât la présenter à son seigneur, afin que celui-ci pût agréer la parenté et rompre l'espèce d'engagement qui avait été contracté avec Franchino Ruscone. Cependant, la pensée que sa fille allait se trouver en présence de Marco, inspirait à la comtesse un sentiment de frayeur qu'augmentaient encore ses souvenirs et ses pressentiments, et quand elle donna son consentement à Béatrix, il lui sembla qu'elle prononçait une sentence qui allait décider du sort de son enfant.

Marco Visconti était dans une des salles de son palais, entouré des jeunes gens les plus brillants de la ville. Il avait toujours reçu ses amis d'une manière splendide, mais maintenant il redoublait de magnificence et de prodigalité, pour mieux imposer à la foule qui se laisse toujours prendre au faste. Les historiens nous racontent qu'il surpassait de beaucoup en luxe et en somptuosité son neveu Azrone, seigneur de Milan.

Un des principaux personnages parmi les invités, était Lodrisio Visconti, frère de l'abbé de San-Ambrogio. Conseiller de Marco et l'instigateur de toutes ses menées secrètes, c'était un homme de quarante ans, d'un physique remarquable, courageux et fier, mais d'un esprit inquiet et turbulent, Lodrisio avait déjà fait beaucoup parler de lui, et devait, plus tard, obtenir une célébrité odieuse. Il haïssait Ottorino depuis longtemps; d'abord, à cause de la préférence que Marco, qu'il aurait voulu dominer lui seul, avait pour ce jeune homme, et puis, à cause de certains différends qu'il avait eus avec Ottorino, à propos d'un château dont ils avaient hérité ensemble et qui avait été adjugé à ce dernier. Depuis quelque temps ils paraissaient un peu réconciliés : cependant Lodrisio n'avait pas déposé sa rancune; seulement il guettait l'occasion de perdre son rival.

Un page annonça l'arrivée du comte del Balzo; tous les yeux se tournèrent du côté de la porte, et le comte entra en conduisant sa fille par la main. Marco, visiblement troublé, s'empressa au devant d'eux. A l'aspect de Béatrix, qui s'avançait les yeux baissés, le visage couvert d'une pudique rougeur, il crut revoir Ermelinde telle qu'elle était dans sa jeunesse, et il sentit faiblir son cœur. Cependant, maîtrisant son émotion, il accueillit le comte avec politesse et dignité, dirigeant sur lui un regard à la fois caressant et fier; il rendit à sa fille tous les honneurs dus à une noble demoiselle, et s'entretint gaîment avec elle jusqu'au moment où les



Digitized by Google

pages annoncèrent que la table était servie. On passa dans une autre salle; Marco fit asseoir Béatrix à sa droite, le comte à sa gauche, laissant les autres conviés prendre place suivant leur convenance.

Nous ne nous arrêterons pas à détailler l'ordre et les incidents du banquet; nous dirons seulement que, quoiqu'il ne fût pas aussi splendide que ceux que donnaient alors les premiers dans les occasions solennelles, il surpassait cependant de beaucoup les plus riches festins que les rois donnent de nos jours.

Les nappes, richement brodées, portaient les armoiries des Visconti; la vaisselle était en or et en argent; des mets de toute espèce couvraient la table: des poissons dorés, des paons adroitement recouverts de leurs plumes et qui paraissaient encore vivants, du gibier de toutes les qualités, un petit sanglier, les poils argentés, les griffes en or et du feu dans la bouche. A chaque service, on présentait aux convives des aiguières remplies d'eau parfumée pour se laver les mains. Le vin était servi dans des coupes précieuses de métal ciselé ou de cristal émaillé.

Vers la fin du banquet, une douzaine de pages habillés de blanc et de rouge apportèrent les dons destinés aux convives. L'un tenait en laisse une couple de lévriers, ou de chiens d'arrêt, ornés de colliers de velours brodé en or; l'autre portait sur son poing un faucon ou un épervier dressé pour la chasse, dont le chaperon était couvert de perles, les sonnettes en argent, et le cou entouré d'une plaque également en argent, gravée aux armes des Visconti; d'autres enfin portaient des casques en acier, des épées dont la poignée était dorée, des manteaux doublés de fourrures précieuses, avec des boutons en perles et des glands en or.

Marco, à l'arrivée des pages, s'aperçut qu'il n'y avait rien qui fût digne d'être offert à une noble demoiselle; il dit alors un mot à l'un de ses écuyers, qui sortit et reparut bientôt portant une couronne de perles sur un plateau en or. Le maître de la maison se leva, prit la couronne, plia le genou devant Béatrix, puis, se relevant, la posa sur sa tête en disant, aux applaudissements de tous les conviés:

— Que Dieu sauve la reine du festin!

Il pria ensuite la jeune fille de vouloir bien — nous répétons ses paroles — donner du prix à ses dons en les offrant elle-même, de sa main, aux chevaliers et aux barons qui étaient présents. Béatrix se leva; tous l'imitèrent. Alors, guidée par Marco, qui lui servait de chevalier, elle fit le tour de la salle et offrit gracieusement à chacun le cadeau que Visconti lui donnait, après l'avoir pris des mains de ses pages. Celui qui recevait le présent posait un genou en terre et baisait le bas de la robe de la jeune fille. Ottorino eut en partage un casque d'acier au cimier émaillé: quelques personnes firent la remarque que la main de la charmante reine

Digitized by Google

trembla en le lui offrant ; mais on put l'attribuer au poids de cette pièce d'armes, trop lourde pour le bras d'une femme.

Le comte del Balzo fut le dernier à recevoir le présent qui lui était destiné, et qui était un superbe faucon. Il le reçut comme les autres, le genou en terre, et comme eux porta à ses lèvres la robe de sa fille ; mais en se levant il ne put retenir un élan de joie paternelle. Entourant la jeune fille de ses bras et la baisant au front, il lui dit : — Que Dieu te bénisse, mon enfant ! — et les assistants d'applaudir de nouveau.

Quand le bruit fut calmé, Marco dit à Béatrix : — Belle et gracieuse reine, serai-je le seul qui ne recevra pas un don de votre main ? Si ma demande n'est pas trop indiscrète, oserai-je espérer d'obtenir de vous un ruban, un cordon, un signe quelconque qui prouve que vous m'avez accepté pour chevalier?

La jeune fille rougit et ne savait trop que répondre, mais son père vint à son aide.

— Vite, lui dit-il, détache quelque chose, n'importe quoi... un de tes bracelets. — Alors elle ôta de son bras un bracelet en soie brodé en or, comme on en portait alors, et le tendit à Marco qui s'agenouilla pour le recevoir.

Quand le festin fut terminé, les convives se séparèrent en différents groupes pour s'entretenir des nouvelles du jour : comme on parlait du pape et de l'antipape, le comte del Balzo saisit cette occasion de faire montre de son savoir, et émettre toutes ses opinions ; les jeunes gens qui l'écoutaient, et qui ne s'étaient jamais occupés de ce dont il parlait, s'extasiaient devant tant d'érudition ; mais on se lasse vite d'admirer, surtout ce qu'on ne comprend pas. L'auditoire du comte, au bout d'un certain temps, finit par se fatiguer, si bien qu'il se dispersa de côté et d'autre, et qu'il ne resta bientôt plus que deux ou trois auditeurs lesquels, profitant eux-mêmes d'un moment où le comte reprenait haleine, s'écartèrent aussi.

On parla d'un tournoi qui devait avoir lieu pour fêter l'élection d'Azzo Visconti en qualité de vicaire impérial. Après avoir répondu à toutes les questions qui lui furent faites à ce sujet, Lodrisio déroula un parchemin relatant les détails et les conditions du combat.

Les jeunes gens s'approchèrent pour en entendre la lecture, et Lodrisio commença en ces termes :

« Princes, barons et gentilshommes, écoutez : je vous annonce le tournoi qui » doit avoir lieu dans un mois.

» Afin de ne pas rester oisifs, et de nous exercer dans le noble métier des » armes, afin de mériter les bonnes grâces des nobles dames dont nous sommes » les serviteurs, et témoigner enfin notre joie de la nomination de l'illustre Az-

Digitized by Google

» zone Visconti au grade de vicaire impérial, nous chevaliers soussignés, nous » avons décidé de tenir un tournoi, où nous nous tiendrons prêts, depuis le lever » jusqu'au coucher du soleil, à répondre au défi de tout chevalier Milanais ou » étranger.

## LISTE DES ATTAQUES.

» Première attaque, à cheval, dans la lice, quatre coups de lance dont un pour » sa dame.

» Seconde attaque, à coups d'épée, à cheval ; un contre un, deux contre deux, » ou tous ensemble, selon le bon plaisir des maitres du camp.

» On se servira de lances d'égale dimension, et d'épées au choix des as- » saillants.

» Celui qui frappera le cheval sera immédiatement mis hors de la lice.

» Celui qui aura rompu le plus grand nombre de lances recevra pour prix » une armure.

» Les assaillants seront tenus de venir frapper un ou plusieurs des boucliers » placés au haut de la lice; là ils trouveront un officier d'armes qui les recevra » pour les enrôler.

» Les assaillants seront tenus aussi d'apporter ou de faire apporter par un gen- » tilhomme leurs boucliers aux officiers d'armes, afin de les placer où nous avons » dit; dans le cas où ils ne les apporteraient pas au temps convenu, ils ne seraient » reçus qu'avec la permission des maîtres du camp ou de l'illustre et magnifique » vicaire impérial. »

Ici le lecteur s'arrêta. — Et les signatures? — lui demanda-t-on. Voyons, voyons !

— Voici les signatures.

Sacramoro Lipradano,
Ottorino Visconti,
Bronzin Caimo,
Pinala,
Pietro Meraviglia,
Tanzo,
Biraghi,
Bossi,
Bertone Cacatossici,
Lorenzuolo da Landriano.

Donné à Milan. anno Domini 1329. — Suivaient le mois et le jour

Digitized by Google

Le comte del Balzo qui, pendant tout la durée du banquet, avait été intimidé par l'air noble et digne de Marco, n'avait fait que répondre quand le maître de la maison lui parlait, et encore le faisait-il avec une espèce de crainte; mais maintenant qu'il se trouvait loin de lui, qu'il était enivré des honneurs rendus à sa fille, ravi de l'attention avec laquelle on avait écouté son premier discours, il se sentait gonfler d'orgueil. Aussitôt que la lecture fut finie, il s'approcha du groupe de jeunes gens et se fraya un passage au milieu d'eux :

— On parle ici de tournois? dit-il de cet accent interrogateur qui ne demande pas de réponse, et qui n'est qu'une manière de nouer la conversation. — Savez-vous ce que veux dire le mot *tournoi?* — Ici le comte fit une longue analyse du mot.

— Et qui seront les juges de la lice, demanda un jeune homme, qui ne paraissait pas goûter du tout tant d'érudition.

Mais le comte ne lui laissa pas le temps d'obtenir une réponse. — L'usage des tournois, reprit-il, est très-ancien; il date du temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire, plus loin que le temps de la Table ronde et du roi Arthur.

Personne ne répondit; aussi le comte s'apercevant que les étymologies n'interessaient pas beaucoup son auditoire, pensa qu'il fallait changer le sujet de sa conversation, et il se mit à parler à tort et à travers d'armes et de guerre. Il débita les choses les plus extravagantes; il enseigna la manière dont il fallait monter à cheval, se tenir sur les étriers, baisser ou relever sa lance; comment il fallait s'y prendre pour éviter un coup. Il cita des auteurs, des faits qui s'étaient passés, enfin il en dit tellement qu'il eût pu se faire passer pour savant dans l'art de la guerre, excepté cependant aux yeux de ceux qui connaissaient le métier, comme tous les jeunes gens présents; aussi, tout en l'écoutant, se regardaient-ils entre eux en riant et en haussant les épaules.

C'est vraiment un fléau qu'un homme qui sait tout; il n'y a pas moyen d'obtenir de lui de la discrétion ou de la prudence, et surtout cette bienveillance qui consiste à se mettre à la portée de tout le monde.

Pendant tout ce temps Marco n'avait pas quitté Béatrix avec laquelle il s'entretenait d'une façon tout affable. Quand le comte vint la prendre pour se retirer, Visconti l'accompagna jusqu'à la porte de la salle; et là l'ayant remise entre les mains de son père auquel il la loua outre mesure, il prit congé d'eux en disant qu'il espérait que dorénavant ils voudraient bien l'honorer souvent de leur présence.

Le comte sortit de là, le cœur ravi et gonflé de vanité. Arrivé chez lui il s'empressa de raconter à sa femme les honneurs dont on l'avait comblé ainsi que sa fille; Ermelinde en fut toute joyeuse, car ne doutant pas qu'Ottorino n'eût

Digitized by Google

fait part de son mariage à Marco, elle crut que toutes les gracieusetés dont il l'avait entourée étaient une adhésion tacite et une preuve de satisfaction.

Peu d'instants après Ottorino arriva aussi tout rayonnant de joie. Quand on vint à parler des événements de la journée, il s'aperçut que le comte et la comtesse étaient persuadés que Marco avait déjà donné son consentement ; il ne voulut pas leur ôter cette conviction. Après l'accueil que Marco avait fait à Béatrix et à son père, il se croyait tellement sûr de son approbation qu'il résolut de lui en dire un mot la première fois qu'il se trouverait seul avec lui. Il parla des arrangements à prendre pour la noce avec les parents de Béatrix, et ils convinrent de tout.

En entendant ces discours Béatrix était si émue qu'elle ne parlait plus et n'osait plus lever la tête. Son père la regardait d'un air moqueur. — Écoutez, lui dit-il enfin, peut-être avons-nous tort de décider tout ceci sans avoir demandé ton consentement, car enfin il se peut que tu ne penses pas du tout à te marier.

Béatrix rougit, prit la main de sa mère et ne répondit pas.

Ermelinde fit signe au comte de cesser la plaisanterie ; puis se tournant vers Ottorino, elle lui dit avec un sourire.

— Quoique je ne sois ici qu'un interprète, contentez-vous, pour le moment, du consentement que je vous accorde au nom de ma fille.

Le jeune homme prit congé ; en le voyant partir la jeune fille, sans quitter la main de sa mère, leva la tête et lui dit : — Vous viendrez demain, n'est-ce pas ?

— Ah ! ah ! elle y est enfin tombée, s'écria le comte, en éclatant de rire. Voyez un peu la petite sainte nitouche : on aurait dit qu'elle ne pensait à rien, cette petite coquine !

Le jeune homme partit, et tout le monde, ce soir-là, se retira le cœur rempli de joie.

## CHAPITRE XI.

Une lampe d'argent brûlait dans la chambre de Marco Visconti ; elle y répandait à la fois une douce clarté et un suave parfum. Lodrisio, assis auprès d'une table où il s'appuyait du coude, s'entretenait avec le maître de la maison qui ne l'écoutait que d'un air distrait et semblait préoccupé de quelque secrète pensée.

— De sorte que nous sommes assurés du succès, disait le conseiller. Aujourd'hui, le duc de Monteforte a reçu les vingt-cinq mille florins en or que Ludovic de Bavière lui a fait donner par votre neveu Azzone ; demain, il prendra la route du Tyrol avec ses troupes, et nous ne le verrons plus. L'empereur l'attend en Toscane

Digitized by Google

avec l'argent, dont il a grand besoin ; quand il apprendra qu'il a été trompé, il sera terriblement désappointé ! Mais savez-vous que c'est là un coup de maître ! Nous débarrasser ainsi de ces gens ! Tant que nous les avions sur les bras, impossible de rien tenter de nouveau !

— Oh ! certes ! répondit Marco avec distraction.

— Cependant, continua Lodrisio, vous aviez raison ce matin, quand vous me disiez que ce n'est pas le moment encore d'exécuter l'entreprise. Il faut laisser aux prêtres et aux moines, envoyés par le pape, le temps d'accomplir leur mission ; il faut que le Bavarois se rende encore plus odieux par de nouvelles taxes et de nouvelles levées d'hommes. A propos, mon cousin ! savez-vous que les huit cents cavaliers allemands, qui ont abandonné ses drapeaux parce qu'ils n'étaient pas payés, sont maintenant à Val-di-Nievole et qu'ils se sont retranchés dans le château de Ceruglio? En est-on informé au palais du vicaire?

Marco, en ce moment, pensait à tout autre chose. Les dernières paroles de Lodrisio, il les avait entendues comme un homme à demi-assoupi qui perçoit le son des mots, mais n'en saurait saisir le sens ; et de même qu'un interlocuteur que le sommeil accable, se réveille parfois en sursaut et, par les dernières paroles qui ont frappé son oreille, parvient à comprendre ce qu'on a voulu lui dire, de même Marco, rien qu'au nom de Ceruglio et à l'accent interrogatif de Lodrisio, devina ce dont il était question ; et, pour ne pas laisser croire qu'il n'avait point écouté, il se hâta de dire :

— Les troupes de Ceruglio, n'est-ce pas?

— Oui ; je vous demandais si vos frères et le vicaire le savent?

— Ils en ont été informés par le Bavarois lui-même, répondit Marco, et même l'empereur presse mon neveu de lui donner de l'argent ; il espère qu'en payant ces mutins, il les rappellera aisément à l'ordre.

— S'il n'a que cet argent-là, je crains fort qu'il n'obtiendra pas grand succès.

— Et sais-tu ce que mon neveu a imaginé alors? dit Marco. Devine ! Il voudrait m'envoyer à Ceruglio, en remplacement de l'argent qu'on attend.

— Comment cela?

— Il me demande d'aller m'installer auprès de ces troupes pour les tenir en bride jusqu'au moment où on pourra les payer.

— Amour d'enfant ! dit Lodrisio d'un ton moqueur.

— C'est ainsi, continua Marco ; ce matin, il m'en a parlé. Il me disait que je serais sa providence, si je voulais me rendre à sa prière ; que seul je puis le tirer d'embarras ; que ces Allemands me connaissent et qu'ils se fieront à ma parole ; pour mieux me séduire, il s'est mis à me vanter mes exploits.

Digitized by Google

— Vos exploits!... Vous auriez dû lui répondre que le plus remarquable n'est pas encore accompli. Du reste, il faut avouer qu'il n'est pas sot; il voudrait vous éloigner d'ici, où votre présence le contrarie : c'est facile à voir.

Marco sourit. — Sais-tu, continua-t-il, ce que j'avais songé de faire?

— Quoi donc?

— De le prendre dans ses propres filets : aller à Val-di-Nievole, comme il le désire, gagner ces huit cents hommes à mon parti, ce qui ne serait pas difficile, car il me sont tout dévoués, et les prendre à ma solde : pendant ce temps tu préparerais les choses ici, et quand le Bavarois arriverait nous l'accablerions avec nos huit cents hommes et les renforts que nous aurions reçus de Toscane.

Lodrisio se leva d'un bond en s'écriant : — Cousin, cette idée vaut de l'or! Oh! que nous pourrions nous venger!

— Nous parlerons plus à loisir de ce projet, dit Marco; il me semble que nous pourrions en tirer profit. Mais je ne me sens pas disposé à l'examiner ce soir; demain, si vous voulez.

— Je vous dis que c'est un plan merveilleux, répéta Lodrisio en s'acheminant vers la porte, et une fois que vous serez à Val-di-Nievole, à la tête de huit cents cavaliers, nos affaires avec Florence iront vite et mieux.

— A propos de Florence, dit Marco pour finir la conversation, tu me fais souvenir que je dois écrire cette nuit aux seigneurs de cette ville. — Bonsoir, cousin.

— Adieu donc, dit Lidrisio en sortant.

Resté seul, Marco, les bras croisés, la tête baissée, se promena pendant longtemps dans sa chambre; de temps en temps il remuait la tête, gesticulait et se parlait à lui-même; enfin, il s'arrêta résolument et dit à haute voix, comme pour s'imposer un ordre : — Il faut écrire à Florence.

Il détacha son épée et la pendit à la muraille; mais en la prenant dans la main, il vit le ruban que Béatrix lui avait donné, et qu'il y avait lié; il le contempla un instant, puis, détournant les yeux avec une sorte de colère, il s'approcha de la table, prit une feuille de parchemin, découvrit l'écritoire, essaya sa plume, qu'il se mit à tailler de nouveau; mais son esprit n'était pas à ce qu'il faisait; il tomba dans une rêverie qui dura longtemps, et quand il se réveilla, il ne trouva plus dans sa main qu'un morceau de plume tout coupé et dont il eût été impossible de se servir : il en prit une autre, la tailla et se mit courageusement à écrire.

— *Nobilibus dominis sapientibus, etc., etc., comuni Florentiæ, amicis diligendis precipue, Marcus Vicecomes, cum sincera delectione, salutem.*

Après avoir écrit cet intitulé, il s'appuya au dos de sa chaise, leva les yeux au

Digitized by Google

plafond et chercha comment il commencerait sa lettre; mais les idées ne venaient point; enfin, dominé par une pensée plus forte que sa volonté, il repoussa brusquement les papiers qui étaient devant lui, se frappa le front et recommença à se promener et à parler tout seul : — Je devais bien savoir qu'elle ressemblait à sa mère, disait-il? Ottorino me l'avait écrit, me l'avait dit... C'est son sourire, sa taille, son regard... Pauvre colombe!... A sa vue, au son de sa voix, j'ai cru revivre au temps de ma jeunesse, aux jours de l'espérance... Oh! que sont devenus ces jours? Le souffle de l'iniquité n'avait pas encore souillé mon cœur; auprès d'Ermelinde la nature était un sourire, tout homme m'était un ami... Et depuis!... Que de douleurs, que de souillures! Hélas! moi aussi, je me suis roulé dans cette fange; moi aussi, je me suis enivré de sang!... Et cependant, je n'étais pas né pour un tel destin.

— Béatrix! quel nom charmant!

Ici il s'interrompit en souriant de pitié. — Et c'est toi? poursuivit-il, c'est toi, Marco, ce Marco qui tient le sort de l'Italie entre ses mains; toi qui pendant de longues années as éprouvé tant de douleurs!... toi qui t'avances vers un avenir si plein d'incertitude, vas-tu délirer pour une enfant?... Que dirait Lodrisio, cet esprit moqueur, s'il le savait?... Allons il faut que ces rêves s'évanouissent; il faut que mon étoile brille de nouveau de tout son éclat... Oui, je le veux!

Alors il reprit la lettre qu'il avait commencée, et il ne posa la plume, et ne leva les yeux que lorsqu'il eut rempli quatre pages d'une écriture fine et serrée; après quoi il se coucha, l'esprit plein des Guelfes, des Gibelins, du pape, de l'empereur, de guerre et d'armes.

Quelques jours après, Ottorino en revenant de Pavie, où il avait été envoyé en mission, se présenta à son seigneur, décidé à lui demander son autorisation; mais il le trouva si triste, si sévère même, qu'il n'en eut pas le courage. Il rendit compte de sa mission; puis, dans le but d'amener la conversation sur le sujet qui le préoccupait, il parla du comte del Balzo à propos d'une querelle que ce dernier avait eue avec un moine à propos de la nomination illégale du pontife Jean; après une discussion très-vive, le moine avait cédé et s'était rangé de l'avis du comte, circonstance qui avait fait grande sensation.

Marco ne put s'empêcher de sourire en entendant raconter une aventure qu'il avait préparée de longue main; voici comment. Aussitôt que le comte del Balzo fut arrivé à Milan, Marco Visconti, qui voulait s'en servir pour la réussite de ses projets, avait fait ensorte que sa maison fût fréquentée par les principaux seigneurs de la ville et par des hommes distingués dans les lettres. On devait naturellement y parler des événements du temps, et afin d'aider le comte dans ses citations latines,



Digitized by Google

il l'avait entouré de vaillants champions, qui étaient chargés de rectifier ses adages s'il venait à se tromper, ce qui avait lieu fréquemment ; parmi ces savants se trouvait une de nos anciennes connaissances, l'avocat des Limontins.

On devine combien le comte était heureux de pouvoir discuter des heures entières au milieu d'un auditoire attentif et respectueux, qu'il pensait persuader et convertir par son éloquence.

En parlant de conversion, nous allons faire une confidence au lecteur. Il est bien vrai que l'on comptait plus d'une conversion, mais elles n'étaient point l'effet des paroles du comte, mais bien de certaines lettres qui arrivaient tous les jours de Toscane, et dans lesquelles on disait que le parti de l'anti-pape Pietro da Corvaria se tournait tout à fait du côté du pontife Jean. Et puis, une autre espèce de raison encore plus convaincante : les coffres de Marco étaient toujours pleins et toujours ouverts. Quelquefois le converti se faisait présenter dans la maison del Balzo et était admis à venir y passer la soirée ; alors, après avoir discuté longtemps avec le comte, il avait l'air de céder et de se soumettre à la logique de ce dernier, et il réussissait souvent à en entraîner d'autres.

C'était de la politique fine et bien entendue, surtout dans ces temps plus méchants que malicieux ; à notre époque d'astuce et de ruse, ceci paraîtrait de l'enfantillage et de la simplicité.

Pour en revenir à Ottorino, nous disions qu'après avoir nommé le comte del Balzo, afin de pouvoir tout naturellement parler de Béatrix, il se sentit tout encouragé en voyant le sourire de Marco, sourire qui trahissait sa satisfaction intérieure de voir la réussite de ses projets : le jeune homme en fut tout joyeux, mais presqu'aussitôt le visage de Marco s'assombrit de nouveau.

— Tandis que je te croyais au milieu de tes camarades, dit-il, occupé à manier des épées et des lances, tu te mêles à ces gens-là pour parler de papes et de chapitres.

— Vous savez cependant, répondit le jeune homme un peu confus, mais pourtant assez content de pouvoir en venir à son but, vous savez que le comte est à Milan depuis très-peu de temps : je lui ai, réellement, tant d'obligations... ainsi qu'à sa famille...—Mais il n'osa continuer, le visage de Visconti s'assombrissant de plus en plus. — Je ne suis pas heureux aujourd'hui, pensa le jeune homme, il n'est pas bien disposé ; qu'a-t-il donc dans la tête?

Il changea de conversation, mais ce fut avec une gêne qui n'échappait point à son seigneur.

Marco observait attentivement son embarras, et il fixait sur lui son regard pénétrant, ce regard devant lequel tous les yeux se baissaient. Heureusement pour

Digitized by Google

Ottorino, un jeune page entra, annonçant la visite de l'abbé de San-Ambrogio.

— Qu'il entre, répondit le maître.

Cette circonstance permit au jeune homme de se retirer; il s'en alla, un peu dépité, il est vrai, mais n'attribuant la manière d'agir de Marco qu'à son humeur fantasque et inégale, et persuadé qu'il obtiendrait de lui ce qu'il voulait, le jour où il le trouverait mieux disposé.

En attendant, il passait une grande partie de son temps auprès de sa fiancée; il lui parlait de son amour, de ses premières espérances, du temps qu'ils avaient passé ensemble à Limonta; il lui rappelait leur naufrage, les détails de cette chasse où il avait été si malheureux; il forçait tendrement la jeune fille à lui rendre compte de ses rigueurs, et tout cela était du bonheur pour le jeune homme enivré d'amour; il acquérait tous les jours la certitude qu'il était aimé.

Quelques jours après, il reçut de son seigneur l'invitation de l'accompagner dans une promenade à cheval qu'il devait faire dans la ville; Marco lui avait désigné sa place à côté de lui, ce qui était un honneur ambitionné par tous les jeunes gens de Milan, admirateurs fanatiques de cet homme remarquable. Marco, tout en répondant courtoisement aux nombreux saluts qui lui étaient adressés, s'entretenait le plus affectueusement du monde avec son cousin, et paraissait vouloir lui faire oublier, par son amabilité, la rudesse avec laquelle il l'avait traité à leur dernière entrevue.

— Écoute, lui dit-il; je dois aller bientôt en Toscane; tu m'y accompagneras.

Le jeune homme fut tout décontenancé de cette nouvelle inattendue; aussi ne put-il que répondre en balbutiant:

— Je vous remercie beaucoup de cette faveur nouvelle; mais... en ce moment...

— Aurais-tu par hasard quelque chose qui te tienne plus à cœur que moi?

— Non, certainement, mais...

— Mais quoi?

— Vous savez que je dois paraître au tournoi, que je suis inscrit déjà parmi les combattants.

— Si tu n'as pas d'autre empêchement, sois tranquille, nous le lèverons facilement. Ma cour n'est pas si dépourvue que je ne puisse trouver un chevalier pour te remplacer, surtout quand il s'agit de m'être utile. Du reste, je te comprends, poursuivit-il en riant d'un rire forcé; je devine pourquoi tu es si contrarié de devoir partir! Frachino Ruscone doit venir à Milan dans quelque temps avec sa fille!... Mais rassure-toi; je ne veux pas que le devoir porte atteinte à ton amour. Le mariage se fera avant ton départ.

Digitized by Google

Forcé de rompre le silence, Ottorino s'y décida courageusement.

— Je serai réellement désolé de vous déplaire, dit-il à Visconti, mais au nom de mon dévouement pour vous, je vous prie...

— A quoi veux-tu en venir enfin? dit brusquement Marco; aurais-tu changé d'idée, par hasard?...

— Mais, répondit le jeune homme, je n'ai jamais fait de promesse à la fille de Franchino... il n'y a eu que des projets bien vagues; je crois être parfaitement libre.

La cavalcade arrivait en ce moment devant le palais du comte del Balzo; Marco et Ottorino levèrent en même temps les yeux : Béatrix et son père étaient au balcon. Vous devinez aisément sur quel cavalier les yeux de la jeune fille s'arrêtèrent, tandis que le comte paraissait vouloir se jeter dans la rue, tant il s'avançait pour faire des saluts et des grâces à Marco Visconti. Quand ils furent passés, Ottorino voulut reprendre la conversation, mais son seigneur lui fit signe, d'un air sévère, de rejoindre les courtisans qui étaient en arrière, après quoi laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, il lui enfonça les éperons dans le flanc et le lança au galop, jusque dans la cour de son palais; arrivé là, il descendit précipitamment et rentra dans ses appartements, sans parler à qui que ce fût.

Maintenant, que le lecteur nous permette de retourner en arrière, et d'aller jusqu'à Limonta où nous avons laissé d'anciens amis sur le point d'être fort maltraités par les soixante hommes conduits par Bellebuono.

Tandis que ces hommes s'embarquaient à Lucco et avançaient vers Limonta, la rage et la rapine dans le cœur; tandis que Lupo courait dans les sentiers difficiles de la montagne espérant arriver assez à temps pour que les Limontins pussent se sauver ou se préparer à la défense, ces derniers, retirés dans leurs petites maisons, se livraient aux travaux du soir.

La cabane du batelier, père du noyé, était située, comme nous l'avons déjà dit, en dehors du village, du côté du nord. Étant sur le lac on n'apercevait que le toit recouvert de chaume et surmonté d'une croix, tandis que deux vieux châtaigniers placés tout près de la cabane, paraissaient se baisser pour l'enlacer dans leurs bras. A l'intérieur était une chambre, pauvre et enfumée.

Dans un coin de la chambre il y avait un grabat recouvert d'une de ces couvertures grossières qu'on appelle *catalane* parce qu'elles viennent de la Catalogne : c'était là le lit du pauvre Arrigozzo; en ce moment, c'était son chien qui dormait dessus.

Au pied du lit, à deux pas de distance, était placée une grande caisse pleine de terre, dans laquelle on allumait du feu, ainsi que cela se faisait partout dans ce

Digitized by Google

temps-là (car l'invention des cheminées était toute nouvelle); au milieu de la chambre, il y avait une table en bois blanc, quatre chaises de paille, une demi-douzaine de rames; une étagère grossière était attachée au mur et on avait placé dessus quelques petites assiettes, trois tasses en terre et trois cuillères de cuivre soigneusement nettoyées et brillantes comme de l'or; un coffre, un harpon et plusieurs ustensiles de pêche, complétaient l'ameublement.

Assise auprès de la table, filant à la lueur d'une lampe de fer qui descendait du plafond, se tenait la pauvre Marthe, la mère du noyé. Son visage était maigre mais non pas décharné; il était sillonné de peu de rides; elle marchait droit et ferme: on voyait que sa nature était forte et que la pauvreté n'avait pu réussir à l'abattre. Mais son front, sur lequel on pouvait lire le calme d'une belle âme, était en ce moment péniblement contracté par une douleur immense et récente: il était facile de voir que la pâleur n'était point l'état habituel de cette femme, que ses yeux, gonflés par les larmes, n'étaient, cependant, pas habitués à pleurer.

Elle remuait visiblement les lèvres et priait; mais on n'entendait que le dernier son des syllabes, qui s'éteignait dans un léger sifflement et qu'elle accompagnait de pieuses inclinations de tête.

De temps en temps, elle tournait les yeux sur ce pauvre lit, puis elle les levait au ciel avec une expression de si grande douleur qu'on pouvait croire qu'elle demandait à Dieu de la rappeler à lui pour revoir son bien-aimé Arrigozzo

Michel était assis auprès du feu et s'occupait à surveiller une soupe au lait qui cuisait dans un vase de terre : sa douleur, sans être moins forte, s'exprimait d'une manière plus dure, plus rude. Il tournait le dos à sa femme, afin que la vue de ses angoisses maternelles n'augmentât pas les siennes, et il continuait machinalement sa besogne sans tourner la tête.

Au bout d'une demi-heure la femme se leva; elle posa sa quenouille, s'approcha du feu, prit la soupe, puis, absorbée par ses prières, elle posa trois assiettes sur la table, les remplit, mit une cuillère auprès de chacune, puis elle cria : — Michel! venez donc souper. — Michel se leva et s'approcha; mais en ce moment la vieille s'aperçut de son erreur, et saisissant vivement une des assiettes, elle la posa par terre voulant faire croire qu'elle l'avait remplie pour le chien. Son mari, cependant, s'aperçut de ce mouvement; il vit la troisième cuillère qui était restée sur la table, et devinant le tendre oubli de la pauvre mère, il se détourna pour ne pas faire voir son émotion, et saisissant son assiette il reprit sa place auprès du feu.

Marthe baissa la tête et fut un instant avant de se remettre; puis reprenant courage, elle appela le petit chien, qui souleva doucement la tête, remua la queue, mais ne se leva pas; alors la bonne vieille s'approcha de lui, le prit dans ses bras

Digitized by Google

et le porta auprès de son souper. Du vivant de son fils elle ne pouvait pas souffrir ce chien, elle avait même souvent reproché à Arrigozzo ce petit surcroît de dépense; mais depuis sa mort, il lui eût semblé cruel, sacrilége même de faire le moindre mal à la pauvre bête.

Le chien remerciait sa maîtresse de ses soins inusités par de petits cris qui ressemblaient à des gémissements; il lécha un peu de la soupe, puis remonta sur le lit et ne bougea plus.

— Il veut mourir aussi, dit Marthe, qui l'avait suivi des yeux.

Elle s'assit, fit le signe de la croix et se mit à manger; mais, malgré tous ses efforts, elle n'en avait pas le courage : cependant, en voyant son mari se lever et remettre son assiette sur la table, elle voulut lui faire croire qu'elle mangeait, et se hâta de prendre deux ou trois cuillerées.

Mais cette assiette que Michel venait de poser était encore pleine, ce que voyant, sa femme vint près de lui, et lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Michel, dit-elle, mangez pour l'amour de Dieu; vous ne pouvez pas vivre ainsi, vous n'avez encore rien pris aujourd'hui.

Le batelier leva les épaules sans répondre. Elle continua d'une voix émue :

— Allons, mangez au moins un peu. Voulez-vous mourir d'inanition? Vous êtes obligé, en conscience, d'avoir soin de vous : faites-le pour moi, car si vous alliez mourir aussi.....

Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Eh! — s'écria Michel, ne finirez-vous donc pas vos pleurs? Tous les jours c'est la même chose! — puis s'essuyant les yeux avec le revers de la main : — Le ferez-vous ressusciter? Par mon âme ! ceci ne peut pas durer.

La malheureuse vieille refoula ses larmes, qui retombèrent sur son cœur, plus amères et plus brûlantes; elle essuya ses yeux, et se remit à filer.

Pendant longtemps ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre : la femme travaillait assidûment jetant parfois un regard sur son mari, qui, la tête appuyée dans ses mains, paraissait pleurer.

Enfin, il se leva, s'approcha de sa femme comme s'il eût voulu, par quelque caresse ou quelque bonne parole, lui faire oublier sa brutalité : — Eh bien, Marthe, lui dit-il, je ferai ce que vous voudrez; je mangerai pour vous faire plaisir. — Écoutez Marthe, demain je dois aller à Dervio : avec l'argent que je gagnerai, nous lui ferons dire une messe; nous la ferons dire à Lugano où il n'y a pas d'interdiction.

— Une messe?.... Je lui en ai fait dire une, — répondit la vieille, — et,

Digitized by Google

montrant sa quenouille : — Voyez cette laine, elle appartient au curé de Lugano : mon travail payera la messe.

Le batelier se sentit tellement ému qu'il fut obligé de se détourner ; il éprouvait en ce moment, pour sa vieille compagne, un vif sentiment de tendresse et de compassion ; un sentiment qui était plus fort, plus saint, et je dirai même, plus doux que l'amour qu'il avait ressenti pour elle dans sa jeunesse.

## CHAPITRE XII.

Il était tard : on n'entendait que le mugissement du lac et le bruit du vent qui soufflait dans les arbres qui entouraient la cabane du pêcheur. Tout à coup, le chien, qui jusqu'alors était resté tranquillement couché, se lève, dresse les oreilles et court à la porte en aboyant. Michel et sa femme prêtent l'oreille, mais n'entendent rien que le bruit des flots et du feuillage.

Le mari ôte le verrou, ouvre la porte et sort; il entend alors dans le lointain, du côté de Limonta, un autre chien qui aboie : il monte sur un rocher qui était derrière sa cabane, regarde du côté du village, et voit le ciel éclairé comme par le feu d'un incendie. — Le feu est à Limonta ! — s'écrie-t-il, et il part en courant pour aider à porter des secours.—Gardez-moi d'un malheur!—répondit sa femme, et elle rentra dans sa maisonnette pour prier Dieu.

Tout en marchant, Michel entendait des cris qui partaient du village, d'autres plus près, d'autres sur le haut de la montagne et sur les bords du lac ; tous ces cris se multipliaient, augmentaient et se perdaient dans une seule clameur.

Arrivé sur une hauteur il put se convaincre que le feu avait été mis au village, car deux maisons aux deux extrémités du pays, étaient la proie des flammes. Il s'arrêta pour écouter, et il distingua parmi le bruit, des voix qui menaçaient et blasphémaient : en même temps il vit, à la clarté de l'incendie, étinceler des lances et des cuirasses : il devina alors ce que cela pouvait être et n'osa plus avancer.

Cependant, l'incendie augmentait ; en un instant tout le village fut en flammes.

Le lac paraissait embrasé; on voyait plusieurs barques chargées de monde qui faisaient force de rames en s'éloignant du rivage : d'abord elles paraissaient rouges et enflammées, puis, à mesure qu'elles s'éloignaient, elles n'étaient plus éclairées que d'une clarté vacillante, qui devenait toujours plus pâle, et enfin elles se perdaient dans les ténèbres de cette nuit profonde.

Digitized by Google

Michel aurait voulu se précipiter au milieu de ce massacre; mais il était arrêté par la pensée de sa femme qu'il avait laissée dans sa chaumière.

Au bout d'un instant, il entendit auprès de lui un bruissement léger annonçant l'approche de quelqu'un; il se plaça derrière un arbre, et il put distinguer une femme qui portait un enfant dans ses bras; il y en avait un autre qui se tenait à sa robe, et la femme traînait, de plus, après elle, une vache petite et chétive. Cet animal regrettant sans doute son étable, ne voulait pas avancer et tournait la tête en mugissant; on entendait d'autres mugissements qui lui répondaient : c'était sans doute le bétail de quelques malheureux fugitifs; tous cherchaient à sauver le peu qu'ils possédaient.

Le batelier reconnut la femme et s'avança vers elle. — Où en sont arrivées les choses? lui demanda-t-il. Ne pourrait-on pas porter du secours?

Les soldats du monastère ont mis le feu au pays, répondit la pauvre femme; ils massacrent tous ceux qui leur tombent dans les mains. Miséricorde! qui m'eût dit que je verrais tant d'horreurs! Cette nuit est la dernière pour Limonta; Dieu veut nous punir de quelque grand péché. — Michel, ajouta-t-elle d'un accent suppliant, puisque la Providence vous a conduit auprès de moi, aidez-moi à faire avancer cette bête, qui est ma seule ressource pour nourrir mes pauvres enfants.

Le batelier prit la corde de la droite, plaça sur son bras gauche, la petite fille qui suivait sa mère en pleurant, et ils s'acheminèrent ainsi du côté de Bellagio.

— Que Dieu vous rende ce que vous faites pour moi, — dit la malheureuse. — La miséricorde dont vous usez envers la pauvre veuve, vous sera rendue dans l'autre monde, et vous sera comptée pour l'âme de votre Arrigozzo... Ah! Michel! vous étiez l'objet de la compassion de tout le pays, on ne parlait que de votre malheur, mais demain, combien n'auront pas à pleurer la mort d'un fils, et ceux-là vous porteront envie d'avoir perdu le vôtre comme vous l'avez perdu!

Le batelier avançait, le cœur serré, jetant de temps en temps un regard sur le village en flammes et sur sa pauvre chaumière. Aussitôt qu'il eut mis la veuve et sa petite famille en lieu sûr, il courut chez lui.

En entrant, il vit un homme à moitié couvert d'une armure, et croyant que c'était un des brigands, il avait saisi une barre de fer pour lui en porter un coup; mais celui-ci lui cria :

— Michel, ne me reconnais-tu pas?

— Ah! c'est toi, Lupo; es-tu venu avec ces chiens?

— Dieu m'en préserve! J'étais accouru pour vous sauver, mais je n'ai pu arriver à temps; les soldats sont déjà débarqués, tout le pays est en flammes, et les habi-

Digitized by Google

tants tués ou partis : maintenant la force est devenue inutile, il faut trouver un moyen pour empêcher le mal qui n'est pas encore fait et pour ôter des mains de ces forcenés les malheureux qui y sont tombés, et qu'ils veulent pendre demain, comme Stefano le pêcheur vient de me le dire.

— Grand Dieu! je le voudrais bien; mais..... et puis, que pouvons-nous faire, nous deux contre un si grand nombre? dit le batelier.

— Nous ne sommes pas nous deux seulement; d'autres nous attendent. J'ai pensé à un stratagème; mais j'ai besoin de ton aide, et je suis venu tout exprès pour te chercher, sachant que tu es un homme de cœur.

— Grand Dieu! répétait Michel, tu vois bien.....

Sa femme, qui devinait la tendre sollicitude qui l'empêchait de partir, lui dit :

— Ne pensez pas à moi; l'ange gardien veillera sur cette maison.....; allez..... La charité pour notre prochain nous l'ordonne... allez, allez.

Michel ne répondit que par un — Dieu vous garde! — et il partit avec Lupo, en courant.

Tout en avançant, celui-ci lui fit part de son projet : ils y firent ensemble quelques changements; et chacun d'eux se prépara à jouer son rôle. Arrivés près de Limonta, Lupo prit un chemin de traverse pour aller rejoindre trois ou quatre Limontins armés qui l'attendaient, tandis que Michel, sans aucune défense, n'ayant pas même un bâton, s'achemina vers la place où étaient réunis les soldats du monastère. Aussitôt qu'il parut, un d'eux se leva et courut vers lui l'épée levée; mais le batelier lui fit signe de s'arrêter et lui dit :

— Je cherche votre chef, ne s'appelle-t-il pas Bellebuono?

— Et qu'as-tu à dire à Bellebuono?

— J'ai un secret à lui révéler... Allons, indiquez-moi où il est; ce que je viens lui dire est pour son bien et le vôtre.

Tant pis pour lui, pensa le soldat, c'est un oiseau qui vient se prendre lui-même dans nos filets : ce sera un cierge de plus pour la fête de demain. — Avance, vilain, dit-il tout haut, viens avec moi.

Et il le conduisit dans la petite église où on avait recueilli le pauvre butin fait dans le pays, et où étaient sept malheureux, les mains liées derrière le dos, et qu'on réservait pour le lendemain : le batelier reconnut parmi eux le curé du pays, auquel, au moment même un de ces scélérats assénait un coup de poing sur la tête.

— Voilà le Bellebuono, dit à Michel le soldat qui l'avait conduit, en lui montrant précisément celui qui venait de maltraiter le curé. Le batelier s'avança vers cet homme, qui en le voyant parut d'abord vouloir le dévorer; mais il se calma après avoir entendu les paroles que Michel lui dit à l'oreille : ils parlèrent long-



Digitized by Google

temps et tout bas, après quoi le chef appela quatre hommes et s'achemina avec eux, guidé par le Limontin, vers une petite maison, près de la vallée de Roncate.

— Il y en a pour plus de trois cents florins, dis-tu? demanda Bellebuono à son guide, avec lequel il marchait quelques pas en avant de son escorte.

— Certainement, répondit le batelier, il y a l'argenterie de l'église, et les économies de plus de vingt ans.

— Mais la maison du curé n'est-elle pas là-bas près du clocher?

— Celle où je vous conduis appartient à son neveu, c'est là que se trouve le trésor.

— Diable! pourvu que mes soldats ne l'aient pas trouvé en fouillant comme ils l'ont fait?

— C'est impossible! comment voulez-vous qu'on puisse avoir l'idée de fouiller à l'endroit dont je vous ai parlé?

Ils arrivèrent à une petite maison, placée sur le penchant de la colline. — C'est ici, dit Michel.

— Toi Ribaldo, et toi Vinciguerra, dit alors Bellebuono, restez ici en sentinelle, et que personne ne sorte si ce n'est avec moi; si j'appelle, accourez à mon secours : et vous autres, venez.

— Écoutez! dit au chef le batelier, en élevant la voix, de manière à être entendu par les soldats. — Vous m'avez promis de rendre la liberté à tous vos prisonniers?

— Oui, je te l'ai promis; je te les donnerai tous, excepté le curé, qui m'a tellement ennuyé avec ses sermons, que je veux essayer de le pendre, afin de voir si dans cette position il parlera encore, le maudit bavard!

— Non, non, dit Michel je les veux tous...

—Soit, je te donnerai aussi le curé pourvu que tes promesses se réalisent à mon gré.

Les deux soldats qui en avaient reçu l'ordre, restèrent à la porte : Bellebuono, Michel et les deux autres hommes montèrent un petit escalier et arrivèrent dans un corridor au fond duquel se trouvait une petite porte.

—Voulez-vous que je vienne avec vous? dit le Limontin au chef. Je vous indiquerai la place.

— Ah! coquin! dit celui-ci, tu espères sans doute m'échapper, et me planter là : non, non, reste ici avec ces deux braves qui te tiendront compagnie.

— Soldats, quoiqu'il arrive ne le laissez pas aller avant mon retour.

Les deux soldats se placèrent de chaque côté du batelier, qui ne bougea pas;

Digitized by Google

seulement il continua à parler à Bellebuono, qui, une lanterne à la main, se dirigeait vers la petite porte dont nous avons parlé : — vous ne pouvez pas vous tromper : après la seconde chambre, vous descendrez un escalier tournant, sous le quatrième tonneau, une pierre carrée...

— Oui, oui, je me souviens de tout, répondit le chef

— Si cependant vous voulez que je vienne aussi, répéta le batelier,

— Non, je ferai tout moi-même.

Ce furent les dernières paroles de Bellebuono qui était déjà entré dans la seconde chambre : on entendit le bruit de ses pas dans l'escalier; la clarté de la lanterne s'éloignait, et disparut enfin tout à fait; quelques instants de silence succédèrent, après quoi on entendit, dans le fond de la cave, — un bruit sourd, — et la chute d'un corps pesant.

Le batelier tremblait de tous ses membres; son cœur battait à briser sa poitrine; heureusement pour lui que l'endroit où ils se trouvaient n'était pas assez éclairé pour permettre à ses gardiens de s'apercevoir de son trouble.

— Que peut être ce bruit? disaient entre eux les deux soldats; Bellebuono serait-il tombé?... A-t-il fait tomber quelque chose?... Quelqu'un serait-il caché là? Allons voir?

— Allons!... Mais non, il nous a dit d'attendre ici.

— Du reste cet homme nous répond de lui.

Tandis qu'ils parlaient, ils virent Bellebuono sortir de la petite porte et faire un signe au batelier : celui-ci s'approcha de lui; ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis élevant la voix de manière à être entendu des soldats : — Ainsi, j'ai accompli ma promesse, c'est à vous à tenir la vôtre.

Ils sortirent, et suivis des deux soldats qui étaient restés en sentinelle, il s'acheminèrent vers la place.

Arrivés dans un petit sentier, le batelier resta quelques pas en arrière avec l'homme auquel les soldats continuaient à obéir comme à leur chef, et il s'efforçait de nettoyer sa manche qui était toute souillée de sang.

— Eh! qu'importe, disait celui-ci; dans une nuit comme celle-ci, ce serait plutôt un indice d'être pur de tout sang. — Ils se dirent quelques mots; puis, le batelier appela les quatre soldats qui marchaient en avant : — Ecoutez, votre chef va descendre au rivage pour déposer dans un bateau ce fardeau qu'il tient sous son bras, et il reviendra de suite. Pendant ce temps vous allez venir avec moi, et me faire délivrer les prisonniers.

Alors l'individu qui n'avait jusqu'alors parlé qu'avec Michel, s'adressa aux soldats. — Prends, Ribaldo, dit-il à demi-voix, et toi aussi Vinciguerra, et vous

Digitized by Google

autres; et il donna une poignée de pièces d'argent à chacun d'eux.. — Voici mes arrhes, faites relâcher les prisonniers de suite.

Il les quitta et disparut.

Le batelier continua son chemin avec les quatre soldats; un d'eux fit la remarque que la voix de leur chef était bien changée.

C'est l'effet de la visière du casque qui est baissée, répondit un autre.

— Ou plutôt du fardeau qu'il portait sous son bras.

— Diable, c'est que nous autres soldats nous n'avons guère l'habitude d'en voir autant, dit un troisième, et quand cela nous arrive, nous en sommes tout étourdis...

— Et il a bien dit qu'il partagerait avec nous, dit le premier interlocuteur à Michel.

— C'est-à-dire, répondit celui-ci, qu'il veut en garder la moitié pour lui, et qu'il partagera l'autre moitié entre vous.

— Brave paysan, reprit le soldat, toi aussi tu dois avoir ta part, car tu es un honnête homme, ami des braves soldats.

— Quant à moi, je ne demande que ce que votre chef m'a promis; si cependant vous voulez me donner quelque chose, ce sera une charité de votre part.

— Tiens, prends, prends.

Et chacun des hommes lui tendit un peu de l'argent qu'il avait reçu, car l'espoir d'un riche butin les rendait généreux.

Il arrivèrent sur la place, entrèrent dans l'église, et les quatre soldats donnèrent aussitôt l'ordre aux sentinelles de laisser aller les prisonniers; ils aidèrent même à couper leurs liens. Quand ils furent déliés, Vinciguerra dit à Michel :

— Tu peux aller, bonhomme, te voilà satisfait.

Mais tandis que Michel s'acheminait vers la montagne, entouré des prisonniers, qui tous, transportés de joie, lui faisaient mille questions, le bruit de leur délivrance s'était répandu et une foule de soldats voulaient s'opposer à leur départ.

— Cela n'est pas vrai! criaient-ils, cela n'est pas vrai! le Bellebuono ne peut avoir donné un ordre pareil.

— Oui, cela est vrai, il nous l'a dit à nous, répondaient les quatre soldats.

— Non, non, mensonge et trahison! criait un autre, et la preuve, c'est qu'en partant, il s'est retourné pour nous dire de préparer une corde de plus pour ce rustre.

— L'ordre était formel, répliquaient les quatre hommes; il nous a ordonné d'obéir à ce brave homme et de mettre les prisonniers en liberté.

— Non, non, cela n'est pas vrai! c'est une trahison, criaient les bandits.

Digitized by Google

Et quelques-uns d'entre eux s'apprêtaient à maltraiter le batelier et les prisonniers, quand tout à coup on entendit des cris :

— Voici Bellebuono, Bellebuono est ici !

En effet, il arrivait en courant, la visière baissée et l'épée en main. Arrivé au milieu de la foule, il se mit à donner des coups de tous côtés en criant avec rage :

— Canaille ! canaille !

Tout aussitôt, cette foule bruyante se calma en murmurant d'humbles excuses.

— Nous ne pouvions pas croire que cet ordre pût venir de vous !... Vous nous aviez dit.....

Mais Bellebuono continua à frapper jusqu'à ce qu'ils se fussent tous dispersés.

Alors il offrit son bras au curé, fit signe aux autres de le suivre, et s'éloigna avec eux par un petit sentier qui conduisait à la montagne, laissant les soldats émerveillés, se faisant mutuellement des reproches et se rendant les coups qu'ils avaient reçus.

Quand ils furent arrivés assez loin dans le sentier, le curé remercia son libérateur, qui n'avait cessé de le soutenir dans sa marche, et lui dit qu'il n'avait plus besoin de lui, car ils étaient en sûreté. Les autres prisonniers se serrèrent autour du soi-disant Bellebuono, lui rendant grâce de leur avoir sauvé la vie. Mais celui-ci, ôtant son casque, se fit connaître. Mes lecteurs ont déjà deviné que c'était Lupo.

En attendant, les soldats qui étaient à Limonta ne voyaient pas revenir leur chef ; deux jours s'écoulèrent et il ne paraissait pas ; enfin, les quatre hommes qui l'avaient accompagné à la petite maison y retournèrent, descendirent l'escalier qu'ils lui avaient vu descendre, arrivèrent d'abord dans une chambre, puis dans une cave, où ils ne trouvèrent que son cadavre.

Alors on s'expliqua la trahison : on comprit qu'il était tombé dans les mains de ses ennemis, cachés dans cette cave, et on en eut la preuve matérielle, car on trouva près du corps une veste et un justaucorps dont un des assassins de Bellebuono s'était dépouillé pour mettre l'armure du chef et tromper ainsi ses propres soldats.

La rage et le dépit de ces coquins ne saurait se décrire.

— Ah ! traître ! disaient-ils l'écume à la bouche, si jamais tu tombes entre nos mains !... Mais il est en sûreté quelque part avec sa femme, ainsi que tous ceux qui nous ont échappés pendant cette nuit de malheur !

Les soixante soldats restèrent à Limonta quatre ou cinq jours, assouvissant leur rage sur ces misérables maisons, sur ces campagnes désolées ; mais, enfin, harcelés par une troupe d'hommes commandés par Lupo, ils s'embarquèrent pour Lecco,

Digitized by Google

non sans avoir laissé dix des leurs dans les champs qu'ils avaient si bien dévastés.

La nouvelle de tous ces événements arriva à Milan et fut rapportée à Marco le jour même où celui-ci avait fait avec Ottorino la promenade que nous avons racontée dans le chapitre précédent, et ce jour-là compta parmi ses jours de deuil.

L'abbé de San-Ambrogio arriva à son palais tout gonflé de rage, et lui raconta tout ce qui s'était passé.

L'abbé de San-Ambrogio était, comme nous l'avons déjà dit, le frère de Lodrisio Visconti, et il était tout dévoué à Marco ; celui-ci se servait de son crédit et se proposait de mettre à profit les forces du couvent, dans un but que le lecteur connaît, mais que l'abbé, trompé par son frère, ignorait complétement. Marco et Lodrisio savaient trop bien que l'abbé ne voudrait pas agir contre l'anti-pape et contre le Bavarois, qui l'avait élevé, lui simple moine, à tant de dignités ; aussi jugèrent-ils convenable de ne pas lui faire part de leurs projets.

Après que l'abbé eut raconté tout ce qui s'était passé à Limonta, il finit en disant : — Et ce que je n'aurais jamais cru, c'est que tout ceci est l'œuvre d'un de vos parents, de quelqu'un qui vous est attaché : oui, ces vilains rustres ont trouvé quelqu'un qui les a protégés en votre nom.

Marco, qui avait jusqu'alors laissé parler le prélat sans l'interrompre, se tourna vers lui, et d'un air sévère :—Que voulez-vous dire par là? Messire, sachez que si je ne permets pas qu'on change en rien les ordres que je donne, je ne souffrirai pas qu'on accuse injustement un des miens.

— Pardonnez-moi, dit l'abbé, s'apercevant qu'il avait été trop loin, je n'entends point parler de vos amis dévoués, en disant un des vôtres ; il ne s'agit que du serviteur d'un de vos parents.

— Enfin!.....

— C'est un écuyer d'Ottorino, un nommé Lupo, qui est fils du fauconnier du comte del Balzo; c'est lui qui a tué Bellebuono ; je vous ai déjà dit qu'on avait retrouvé des vêtements auprès du cadavre.

— Oui, vous me l'avez dit.

— Eh bien, on les a reconnus pour appartenir à ce Lupo, et on m'assure qu'il va revenir ici, à Milan, auprès de son maître, comme si rien ne s'était passé. Du reste, je vous répète que je suis bien persuadé qu'Ottorino n'est pour rien dans tout ceci : en mettant de côté la parenté qui existe entre nous, il sait trop combien je tiens à vos bonnes grâces, et certes, il se fût gardé de me faire de la peine. Et puis, il est facile de s'apercevoir que ce Lupo n'a été poussé par personne. Étant

Digitized by Google

Limontin, il a voulu aider les siens. Aussi, je viens vous demander l'autorisation... vous prier de permettre...

— Quoi donc?

— Que le monastère de San-Ambrogio, comme seigneur de Limonta, exerce ses droits pour punir un sujet traître et rebelle.

Marco hésitait à répondre, et l'autre le pressait en lui disant : — S'il s'agissait d'une offense qu'on m'eût faite à moi, je pourrais pardonner; mais il s'agit de l'honneur du monastère.

— Oui, oui, toujours la même chanson, dit Marco en l'interrompant. Du reste, faites ce que vous voudrez; ces affaires ne me regardent pas.

— Je l'ai fait pour vous prouver ma soumission et la reconnaissance que j'ai pour tous vos bienfaits, dit l'abbé; ne croyez pas que j'oublie jamais que toutes les dignités auxquelles j'ai été élevé je les dois à votre bonté.

Quant à la dignité d'abbé, la chose était vraie; Marco l'avait obtenue pour lui, du Bavarois; mais quant à celle plus récente de cardinalat, il n'en avait pas le mérite: elle lui avait été conférée par l'anti-pape, qui, sentant son pouvoir diminuer de jour en jour, distribuait de tous côtés des charges, des dignités, des indulgences, — tout, — excepté de l'argent, car il n'en avait pas, et il tâchait de se créer ainsi des partisans et des amis.

Marco accepta sans scrupule tous les sentiments de reconnaissance de son honorable client, qui partit en lui faisant de grandes protestations de dévouement, s'offrant, lui, ses moines et son monastère pour son service et celui de ses amis.

Ce nouvel incident exaspéra plus encore Marco contre Ottorino : quoiqu'il eût déclaré, en présence de l'abbé, qu'un seul soupçon sur un des siens l'offenserait, il ne pouvait s'empêcher de croire au fond de son cœur, qu'Ottorino s'était un peu mêlé de tout cela, ou tout au moins qu'il n'ignorait pas tout à fait les projets de son écuyer; il pensa que son intimité avec la famille del Balzo l'avait porté à faire quelque chose pour les Limontins; il songea à Béatrix, et, malgré lui, il sentit dans son cœur un mouvement de rage et de jalousie.

(*La suite à la livraison de mars.*)

Digitized by Google

# LES VOIX DU SOIR.

Un beau jour va finir!... Un long rideau de brume
Enveloppe les monts : — tout l'occident s'allume.
Le disque du soleil va se plonger encor
Dans son lit de vapeurs qu'il teint de pourpre et d'or.
Il mire ses splendeurs au sein d'un lac immense
Où son reflet brisé s'étend et se balance.
Le rivage fleuri reçoit un long baiser
De la vague d'azur qui s'y vient apaiser.
La chaleur a faibli; la nature respire;
L'air est plein de parfums qu'apporte le zéphire.
Écoutez!... écoutez!.... Le déclin d'un beau jour
Semble un hymne éclatant d'espérance et d'amour.
Tout chante; tout bénit : — le sillon et la gerbe,
La racine et le fruit, l'insecte et le brin d'herbe,
Les ruisseaux, les moissons, les arbres sourcilleux,
Et l'homme et son ouvrage, et la terre et les cieux !...
Je cherchais à saisir cette étrange harmonie.
Mon esprit, altéré d'une soif infinie
De connaître celui que l'on glorifiait,
Sur la création en extase flottait;
Et je l'interrogeais.... Je la croyais entendre
Me dire : — Sois heureux, adore sans comprendre.
Cependant mon orgueil, malgré moi révolté,
Voulait lever ton voile, auguste vérité;

Digitized by Google

En partant des effets arriver à la cause,
Et sonder la pensée où l'univers repose.
Et la brise, plissant la surface des eaux,
M'apportait la fraîcheur. J'entendais les roseaux,
Froissant des nénufars les splendides corolles,
Lentement murmurer d'ineffables paroles.
Que me direz-vous donc, vous qui parlez si bien;
Savez-vous plus que l'homme, hélas! qui ne sait rien?
N'exhalerez-vous pas, oracles de verdure,
Quelque intime secret célé par la nature;
Quelque explication et du monde et du sort,
Du temps, du bien, du mal, du néant, de la mort?....
Répondez à celui qui demande sans cesse
Le moyen d'approcher la divine sagesse,
Au penseur dont souvent l'horizon s'assombrit,
Qui tente d'éclairer son cœur par son esprit;
Qui, maintes fois courbé sur les obscures pages
Des hommes qu'ici bas on appelle des sages,
Lisant et méditant, n'y trouve par malheur
Qu'un peu de vérité se mêlant à l'erreur.
C'est un système ici renversant un système,
C'est la raison qui parle et s'abuse elle-même;
Là, c'est la foi qui prie un bandeau sur les yeux,
La foi, qui moins encor sait expliquer les cieux;
Dans un cercle borné c'est l'audace mortelle
Façonnant à son gré la pensée éternelle;
Partout, hélas! partout, c'est le génie humain,
Toujours sûr de son but, marchant vers l'incertain.
Voilà pourquoi, lassé des lumières de l'homme
Qui valent tout au plus le mot qui les dénomme,
De leurs sophismes creux qui causent tant de bruit, —
Qu'un vain caprice enfante et qu'un autre détruit,
Je m'en viens vers le soir pensif et solitaire
Recueillir les rumeurs qui sortent de la terre,
Les mille bruits confus qu'on entend dans les airs
Et des oiseaux des bois les ravissants concerts.



Digitized by Google

O tendre rossignol, qu'un frais bosquet me cache,
A tes gazouillements mon oreille s'attache ;
A l'ombre d'un ormeau je t'écoute, rêveur,
Moduler tes accents sur un rythme enchanteur,
Confier aux échos qui peuplent le silence
Tes peines, tes plaisirs formulés en cadence.
Ta voix aussi se mêle au culte solennel
Que la terre et les cieux rendent à l'éternel,
Et, pour monter à lui, ton limpide ramage
Sort du nid maternel, son plus sublime ouvrage.
Serait-il entre vous un mystique rapport
Que mon entendement perçoit avec effort ?
Frêle habitant des airs, tu viens du ciel peut-être....
Tes accents sont divins : — puis-je les méconnaître?
Quoi ! tu vas t'envoler ! Tes fredons décroissants
Achèvent de jeter le trouble dans mes sens.
Qu'ai-je appris cependant de ton gosier sonore ?
Rien, rien... La plante et l'homme et l'oiseau, tout ignore !

Et toi, reine des nuits qui poins à l'horizon,
Dont la molle lueur argente le gazon,
Dans ton paisible cours, astre pur et timide,
As-tu l'instinct précis de la loi qui te guide ?
Sais-tu quel est le but auquel tu dois marcher,
Pourquoi ton doux rayon sur nous vient s'épancher ?
Et vous, mondes jumeaux, innombrables étoiles,
Dans un azur sans fond vous scintillez sans voiles.
Nul obstacle entre nous !.. Flambeau du firmament,
Comme à mes yeux, luisez à mon âme un moment.
A vos rayonnements, oh ! joignez un langage....
Qu'un verbe grave et fort de vos chœurs se dégage !
D'un regard pénétrant mon œil est dépourvu ;
Ce qu'il cherche ardemment, dites, l'auriez-vous vu ?....
Je vous adjure ici.... Révélez des merveilles,
Eclairez ma raison, ravissez mes oreilles....

Mais le calme augmentait ; — point de réponse encor.
Soudain je suspendais mon faible et vain essor.

Digitized by Google

Comble de la démence, ou sacrilége audace !
Moi le fils du néant je dévorais l'espace.
Épouvanté, perdu dans ce terrible lieu,
Je n'ai pu découvrir tes secrets, ô mon Dieu,
Et je n'ai rapporté de ton vaste domaine
Que ton nom, dernier mot de la science humaine !

GUSTAVE MASSET.

Digitized by Google

# UN VOYAGE EN ENFER.

Mon cher G***,

La peste soit de l'hôtelier du *Grand Cerf!* Je l'enverrais volontiers à tous les diables, sans la crainte de l'y rejoindre, et si je ne m'étais assuré par moi-même que l'enfer a d'excellents cuisiniers. Oui, mon ami, je viens de l'enfer. Je te vois d'ici sourire, et pourtant rien n'est plus vrai.

Qu'avons-nous bu, et que s'est-il passé, hier, pendant cette longue orgie? Te le rappelles-tu, toi? Pour moi j'en ai perdu tout souvenir. J'avais la tête en feu cette nuit. Je dormais d'un sommeil à la fois pesant et agité; mille images incohérentes passaient devant mes yeux, et à mes oreilles bourdonnait comme un écho des chansons de table, des éclats de rire, des cris et des disputes de buveurs, puis j'entendais encore le bruit des bouteilles et des verres brisés, puis plus rien, et je retombai dans l'engourdissement de la fièvre.

Tout à coup, une voix m'appela par mon nom, et une main de fer étreignit la mienne. La première lueur de l'aube éclairait l'horizon, et jetait un jour douteux à travers les rideaux. Je vis, debout près de mon lit, deux individus à la mine étrange et sinistre. L'un portait des pistolets, l'autre des épées. — « Debout! » s'écria le plus laid des deux. « Debout! voici le jour, il est temps de se battre. » — J'avais tout oublié. « Me battre, répondis-je en balbutiant, car la figure de ces hommes m'inspirait une vague terreur : me battre, et pourquoi? » — « Debout, reprit l'autre, debout! et ne te fais pas attendre. » Sa voix rauque et dure avait

Digitized by Google

un accent si impérieux, qu'en un instant je fus sur pied et m'habillai à la hâte; puis je suivis docilement les nocturnes visiteurs qui exerçaient sur moi un ascendant mystérieux.

Nous marchions depuis longtemps et j'examinais la route sans me rendre compte des lieux où nous passions; ils étaient nouveaux pour moi. Tout avait un air sauvage et désolé. A mon grand étonnement, loin de s'éclaircir, le ciel se faisait plus sombre, à mesure que nous avancions, comme si déjà le soir approchait. J'entrevoyais sous mes pieds des abîmes où chantait tristement la voix de l'eau, et, au-dessus de moi, de grands rochers gris dont les formes bizarres se détachaient à peine sur le ciel. Nous arrivâmes ainsi dans un bois très-sombre, où j'entendais gémir au loin ces grands chats-huants dont le cri ressemble à la voix humaine. Enfin, dans une clairière, mon adversaire m'apparut entre deux témoins aussi taciturnes, aussi hideux que les miens. Lui-même était très-pâle, plus pâle que moi, j'en suis sûr : il semblait, lui aussi, entraîné là, malgré lui, par ses farouches compagnons. Je crus même m'apercevoir, à son air, que le danger n'était pas pour moi. Hélas! mon pauvre ami, je me berçais d'une vaine espérance.

Aux lueurs douteuses qui éclairaient à peine la clairière, on nous plaça silencieusement en face l'un de l'autre, et silencieusement on mesura nos épées, et nous nous mîmes en garde sans dire un mot. Le bruit du vent s'élevait seul en sifflant dans les branches dégarnies des grands arbres noirs, comme à travers les ossements de gigantesques squelettes.

A peine avions-nous croisé le fer, — j'ignore si ce fut l'effet de ma maladresse ou du trouble où me jetait la vue de mes compagnons, — j'arrivai trop tard à une parade de demi-cercle, et je tombai baigné dans mon sang. Un épais brouillard se répandit sur ma vue, mes idées devinrent confuses, un sourd bourdonnement se fit autour de moi, puis je ne vis et n'entendis plus rien. Cependant, je crus être transporté par les airs avec une grande vitesse, et le vent qui me frappait le visage me fit revenir à moi peu à peu; mais je ne repris entièrement mes sens que par un choc terrible : j'étais jeté avec force sur un sable brûlant. Un grand fleuve roulait devant moi ses eaux noires et fangeuses. La foule se pressait, se pressait sur le rivage, et s'avançait vers moi avec un sourd murmure. Malgré la nuit de plus en plus profonde, je distinguais fort bien les personnes qui s'approchaient, parce qu'elles semblaient éclairées par une lumière intérieure. Je voulus adresser la parole à celle qui se trouvait le plus près de moi; mais, chose étrange! j'en voyais une autre à travers son corps, et ce fut à cette dernière que je m'adressai. Je m'informai de ce que faisait là tout ce monde. — « Nous attendons le paquebot des âmes, » répondit une voix dont le son métallique me fit frissonner malgré moi.

Digitized by Google

Bientôt, en effet, une lumière rouge brilla sur le fleuve, et je vis s'avancer lentement, lentement, un objet qui jetait des torrents de fumée. C'était un bateau à vapeur si grand, si grand, que de la vie je n'avais rien soupçonné de pareil : et, seul habitant de cette ville flottante, un grand vieillard chauve se tenait sur le pont.

J'entrai le premier. Le vieillard s'avança avec beaucoup de politesse, en réclamant 12 fr. 50 c. pour prix de ma place. J'eus beau me récrier sur son exigence : « Vous êtes libre de rester là, jeune homme, fit-il en changeant de ton; mais nous pourrions vous demander davantage, puisqu'il n'y a pas ici de concurrence. » Il fallut céder. Je t'engage, mon ami, à te munir de la même somme, si tu te bats un jour, et si tu ne veux t'exposer à errer pendant l'éternité sur le rivage des ombres : le monopole des transports a été concédé pour plusieurs siècles à une compagnie anglaise.

Le bateau traversa le fleuve et toucha l'autre bord. Beaucoup de monde nous attendait sur le rivage. Un jeune homme s'avança et me tendit la main d'un air dégagé : je reconnus l'étudiant tué récemment en duel d'un coup de sabre.—« Vous ici ! me dit-il. Par quel heureux hasard?... »—« Heureux ! » répondis-je en portant la main à la poitrine, où je sentis une large plaie. — « Ah ! monsieur, s'écria-t-il à cette vue, on se bat donc toujours là-haut? Et qui vous a fait cela? »—Un grand éclat de rire fut sa seule réponse, quand je nommai mon adversaire. Bien que cet accès d'hilarité me parût assez hors de propos, je priai monsieur le mort de me faire les honneurs du pays : « Avec grand plaisir, me dit-il ; chemin faisant vous me donnerez des nouvelles de l'autre monde. » Et bras dessus, bras dessous, nous entrâmes dans un grand passage couvert qu'éclairaient des flammes hautes comme des peupliers, et d'où partait un concert de chansons joyeuses, accompagnées par le bruit des toasts et le tintement des verres. Je fus un peu surpris de cette gaieté, dans un tel lieu :«—Ce sont les amis, me dit alors mon compagnon, ce sont les amis qui soupent *à la Rotonde.* » — Impossible ! ce restaurant n'existe plus?—« Là-haut, je le sais ; c'est par cette raison qu'il existe ici-bas. Entrez, de grâce ; vous retrouverez de bons et anciens camarades, que vous n'avez pas vus depuis bien longtemps.»—Je ne me le fis pas répéter deux fois. Un hourra général accueillit notre entrée : un convive se leva et accourut m'embrasser avec de grandes démonstrations de joie. Je cherchai à distinguer ses traits, mais vainement; car un large chapeau lui couvrait à moitié le visage ; il s'aperçut de mon embarras, et me salua gravement ; je vis alors qu'il lui manquait une partie de la tête. — C'était mon pauvre ami F***, le suicidé.

Les verres s'entrechoquaient, les bouchons sautaient, en criant, au plafond, les regards étincelaient et le champagne pétillait à la ronde, comme au bon temps

Digitized by Google

de notre plus joyeuse vie. Et je pensai qu'après tout, cette existence-là valait bien celle que j'avais perdue, et, ma foi ! je fis comme les autres; je m'attablai et je bus, je trinquai et je bus, je bus et je ris, je bus et je chantai, et je bus encore et je bus toujours.

Je bus tant et tant que j'en perdis la mémoire. De tout ce qui se passa ensuite, il ne me reste que de vagues souvenirs. Je sais que je vis, à travers un nuage, des tables de jeu, de l'or, des bouteilles cassées ; mais je ne me rappelle nul détail. Une chose m'a frappé pourtant, et m'est restée très-présente à l'esprit : c'est qu'après nous avoir fait boire d'un vin de champagne comme on n'en boit pas sur terre,— un vin dont la mousse riait et chantait délicieusement dans sa robe d'or, — les démons nous servirent un liquide flamboyant, d'un goût détestable, qui nous échauffa de telle sorte, qu'après en être venus aux injures, nous en vînmes bientôt aux coups. Une autre circonstance me surprit encore. Tandis que tous les convives perdaient ainsi le sens et la raison, F*** seul restait parfaitement calme et regardait frapper, briser, sans jamais cesser de boire. Comme je lui en témoignais mon étonnement, il me fit remarquer une légère vapeur qui sortait de son crâne ouvert et s'élevait verticalement vers le plafond. « Toutes les fumées du vin, me dit-il, s'échappent par là. »

Tu me croiras sans peine, si j'ajoute qu'à cette vue, je me pris à regretter de m'être fait tuer aussi sottement; si je m'étais fait sauter la cervelle, pensai-je, je jouirais pourtant du même avantage : comprends-tu? boire pendant l'éternité sans se griser jamais ! Et cela dans le pays des morts où j'ai fort bien vu qu'on ne payait pas d'écot !

Comme j'achevais cette réflexion, je sentis une violente secousse et j'ouvris les yeux. J'étais dans mon lit, et devant moi se tenait le vieux pilote chauve de l'enfer. Il fallut plusieurs minutes pour dissiper cette apparition.

A sa place, je reconnus mon père qui me secouait depuis un quart-d'heure pour m'éveiller.

Voilà, mon très-cher, ce que m'a valu de me griser de l'aurore à la nuit. Je fais devant toi le serment de ne plus boire. Il est vrai qu'à présent je n'ai pas le sol, mais certainement ce n'est pas cette misérable raison qui me guide. Il est évident que j'ai été mort, bien mort ; et si l'enfer a rendu sa proie à la terre, c'est afin de donner aux buveurs un salutaire exemple. Si tu veux réfléchir sérieusement sur ce qui m'est arrivé dans l'autre monde, tu en tireras cette importante moralité : —Lorsqu'on a soupé copieusement, il ne faut pas boire de punch après le champagne.

A toi,

CHARLES C.....

Digitized by Google

# LES MAISONS DE CAMPAGNE DE RUBENS ET DE TENIERS.

La description des lieux habités jadis par des hommes qui se sont distingués dans la littérature, les sciences ou les arts, a souvent occupé les écrivains les plus remarquables. S'identifier avec les localités, qui furent témoins de la vie intime des hommes de génie, c'est, pour ainsi dire, un saint pèlerinage à accomplir, et les sentiments que leur présence fait naître en nous ne peuvent être qu'empreints de vénération.

La vue seule de ces lieux suffit pour faire naître mille émotions. Ainsi, qui pourrait, maintenant, traverser la grand'place de Bruxelles et s'arrêter devant l'antique *Maison du Roi* (1), sans voir surgir la grande figure du comte d'Egmont, descendant les marches fatales pour aller à l'échafaud. L'œuvre de Gallait a pour toujours peuplé cette place de l'ombre des personnages qui revivent sur sa toile merveilleuse.

Parmi les peintres flamands dont la renommée est impérissable, et dont les ouvrages ont créé l'*Ecole de peinture*, ainsi appelée par opposition à toutes celles qui ont été fondées depuis la Renaissance, on doit placer en première ligne les noms de Rubens et de Teniers. Rubens est, de l'avis de tout le monde, le plus

(1) Brood-huys; — littéralement — la Maison au pain.

Digitized by Google

grand coloriste parmi les peintres d'histoire; il joint à ce mérite celui d'une invention et d'une composition remarquables, sans parler de sa profonde connaissance des théories de son art. Teniers peut être classé, sans conteste, au premier rang, pour la vérité et le naturel qu'il apporte dans les scènes de la vie privée; il représente la vie humble et modeste sous tous ses aspects; le travail, les affections, la joie bruyante sont rendus, par son pinceau, avec une vérité extraordinaire et une touche admirable de bonheur.

Teniers ne fut pas assez apprécié de son vivant : peut-être n'a-t-il pas fait beaucoup d'efforts pour attirer l'attention de ses contemporains, puisqu'il était dans une position de fortune très-aisée. En effet, dans tous les tableaux où il s'est représenté, lui et sa famille, on retrouve le costume et l'importance du *Seigneur de village*.

Il dut cependant condamner le mauvais goût de ses concitoyens qui recherchaient et exaltaient les *incendies* de Van Heil, tandis que ses ouvrages étaient presque inconnus ou du moins fort peu appréciés.

Louis XIV — le grand roi — fit enlever du palais de Versailles quelques-uns des tableaux de Teniers, comme indignes d'orner ces appartements, superbes de luxe et d'éclat. Il les qualifia même du nom assez méprisant de « *magots.* » La postérité a vengé le grand peintre. Ses moindres ouvrages sont maintenant convoités par les rois et les nobles et puissants seigneurs, tandis que ceux de Van Heil sont relégués dans les greniers ou les arrière-boutiques des marchands de bric-à-brac.

La tradition ne nous indique pas la demeure de D. Teniers dans la capitale de la Belgique, et des recherches récentes n'ont amené aucun résultat, quoique le rang et la position du peintre flamand l'obligeassent en quelque sorte à séjourner parfois à Bruxelles : il est probable qu'il y vivait d'une manière très-retirée. Du reste, sa maison de campagne, à Perck, a été inconnue pendant longtemps. Celui qui écrit ces lignes, l'a découverte, il y a vingt ans, en parcourant ces campagnes en peintre-touriste. M. Jobard en a publié une lithographie, dessinée sur pierre par M. J. S. Cowper, le célèbre peintre d'animaux qui travaillait alors chez M. Eug. Verboeckhoven. Tous ces détails furent publiés dans *le Télégraphe* — journal anglais paraissant à Bruxelles.

La vie de Rubens, le prince des peintres d'histoire dans les vertes régions de l'Europe du nord, le fondateur de la grande école flamande — est plus connue que celle de Teniers. Il habitait, à Anvers, une maison somptueuse. La rue où elle se trouve a été honorée du nom de Rubens, et depuis deux siècles, les étrangers visitent avec respect la demeure du peintre de la *Descente de Croix*.

Les deux grands artistes possédaient chacun une maison de campagne, où ils



Digitized by Google

allaient chercher le repos et la solitude. Ces habitations, situées dans les plaines du Brabant, entre Malines et Bruxelles, et éloignées l'une de l'autre de deux milles à peu près, réunissaient souvent les deux peintres, liés de bonne et fraternelle amitié.

Mensaert, dans son ouvrage sur les arts et les artistes de Flandre—« *Le peintre amateur et curieux,* » —publié il y a plus d'un siècle, raconte plusieurs anecdotes concernant leur intimité et leurs entretiens sur la pratique de l'art.

Pour visiter ces maisons de campagne de nos célèbres artistes, il faut prendre le chemin de fer du Nord et descendre à Vilvorde, petite ville fort triste, qui ne renferme rien de remarquable, si ce n'est — à la chapelle de l'hôpital — une Vierge avec l'enfant Jésus, peinte par Van Dyck.

En quittant la Station, un chemin qui traverse la route, vous conduit à Perck qui est à une petite lieue de distance; ce village est caché parmi les arbres des nombreux jardins potagers, au milieu desquels s'élève le clocher de l'église.

Dans la préface du quatrième volume de l'ouvrage d'Alfred Michiels, —*Histoire de la peinture flamande et hollandaise,*—il s'est glissé une grave erreur sur la position géographique du village de Perck. « Le château de Perck ou des Trois-Tours, » qu'habitait David Teniers, dresse encore son élégante structure *près d'Anvers,* » *à une lieue et demie de cette ville; on l'aperçoit du chemin de fer, et il n'est pas* » *en Belgique une personne qui ne le connaisse.* »

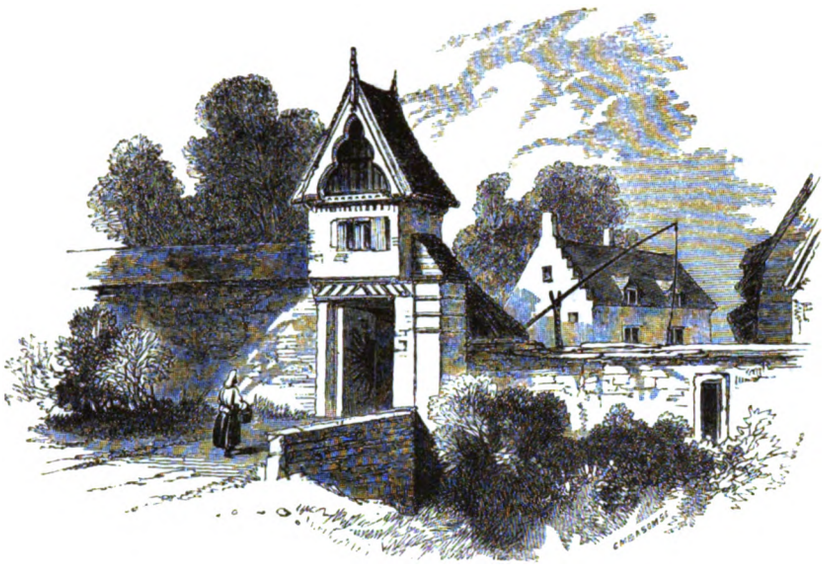
Qu'il nous suffise de dire qu'il n'y a pas d'élégantes *tourelles :* — le château a été démoli; — on ne saurait apercevoir la maison du chemin de fer, et la propriété n'est qu'à trois lieues de Bruxelles.

Le pays qui entoure le village de Perck, est tout à fait plat; les champs sont séparés par des haies épaisses bordées de peupliers qui agitent leurs tremblantes feuilles au moindre souffle du vent. La couleur blanchâtre du dessous de ces feuilles, donne aux arbres une teinte argentée, et prouve combien Teniers copiait fidèlement la nature, dans ce que les connaisseurs appellent ses — *tons argentés.* Le village de Perck ne possède qu'une humble église, quelques chaumières rustiques et un cabaret. Les habitants ont le type qu'on retrouve dans les toiles du peintre, et il arrive souvent qu'on rencontre un fermier vêtu de cette petite veste dont Teniers habillait ses villageois, et tenant à la main un bâton d'une longueur démesurée.

A gauche du village, il y a un sentier qui ressemble tellement aux sentiers des campagnes d'Angleterre, et surtout du comté d'Essex, qu'un Anglais pourrait s'y croire dans sa patrie. A droite, le long d'un jardin, court une haie d'églantier odorant, buisson peu commun en Belgique, et un peu plus loin se trouvent quelques

Digitized by Google

fermes entourées de petits murs très-bas, et dans lesquelles on entre par une grille en bois à deux battants.



Voilà tout ce qui reste du château « Den Dry Toren » ou des Trois Tours, autrefois appelé la résidence de David Teniers. Ainsi que le dit son nom, l'habitation avait autrefois trois tourelles. L'ancienne maison a été presque entièrement démolie, les jardins sont restés les mêmes, et l'antique porte cochère est encore intacte : quelques fermes peu importantes ont remplacé le château. Sur chaque côté de la porte, la moitié d'une aigle gigantesque est peinte en noir, sur le bois, formant, quand on ferme les deux battants, l'emblême impérial à deux têtes. Cette aigle a été peinte par Teniers lui-même et maintenant encore elle est soigneusement conservée par le propriétaire de la maison : le nom de l'artiste est même oublié par les pauvres paysans qui occupent la ferme, mais, par tradition, ils racontent que la porte a été peinte par « Groot Schilder » (grand peintre). La petite chambre au-dessus de la porte, qui sert maintenant à serrer des oignons et des pommes, est, dit-on, l'atelier où Teniers a fait beaucoup de ses tableaux. La vue que l'on découvre de la fenêtre est parfaitement en harmonie avec les paysages qu'il plaçait souvent au fond de ses toiles : quelques champs de blé entourésde haies et d'arbres

Digitized by Google

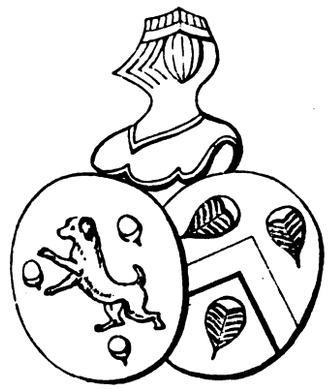
fruitiers, au-dessus desquels s'élève le clocher du village, rappellent les scènes champêtres que son pinceau a si souvent retracées.

Dans une des quatre grandes gravures de Le Bas, qui représentent des fêtes flamandes des meilleurs ouvrages de Teniers, dédiés à la marquise de Pompadour, il y a dans le lointain une vue exacte du château « Den Dry Toren » avec ses trois tours, comme il existait anciennement, et avec la grille qui existe encore aujourd'hui. Le tableau est maintenant à Saint-Pétersbourg, dans la collection impériale ; mais la gravure donne une idée très-juste de l'importance de la maison et du rang et de la fortune de ses propriétaires. On voit aussi, dans cette gravure, la porte et l'aigle que Teniers y a peinte : Teniers et sa famille y sont représentés en costumes élégants, révélant le *seigneur du village,* sortant de sa maison et marchant vers des groupes de paysans qui occupent le devant du tableau. Le même château est également reproduit dans un tableau représentant une kermesse, et qui appartient à lord Ellesmere, dans sa fameuse galerie de Bridgewater, et aussi dans un autre tableau qui appartient à lord Northwick, dans sa magnifique collection de Thirlestane, près de Chettenham.

L'église de Perck est d'un style modeste et sans prétention. L'intérieur est décoré comme le sont la plupart des églises catholiques : une image de la Vierge ornée de fleurs artificielles et quelques mauvaises peintures. Dans une chapelle, à

Digitized by Google

droite, une pierre recouvre la tombe de la femme de Teniers. Sur la pierre sont gravés deux écussons surmontés d'un casque,



avec l'inscription suivante :

D. O. M.

VROUWE ISABELLE DE FREU,
DOCHTER VAN WYLEN DEN HEERE SECRETARIS DE FREU
ENDE HUYSVROUWE VAN DEN HEERE DAVID TENIERS I.

**ORA PRO NOBIS.**

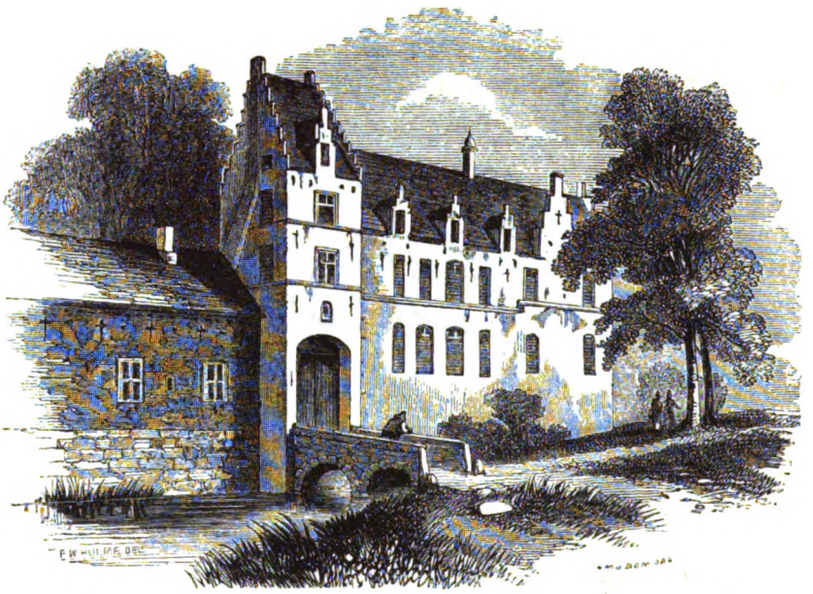
Vis-à-vis, sur un petit autel, est un tableau, représentant saint Dominique agenouillé devant la Vierge et l'enfant Jésus : les personnages sont de grandeur *petite nature;* il est signé : « David Teniers fecit 1666. » Il y avait anciennement dans cette église deux tables qu'on plaçait habituellement des deux côtés de l'autel. Elles étaient peintes par Teniers, qui en avait fait cadeau à l'église de sa paroisse; mais, je ne sais pour quelle raison, elles furent transportées dans la maison du curé, et devinrent la propriété d'un habitant de Malines, où elles sont probablement appréciées à leur juste valeur, car on n'en a jamais entendu parler dans les ventes d'objets d'art.

A une demi-lieue du village de Perck se trouve une autre habitation rurale qu'on appelle Ellewyt. En approchant du groupe de chaumières et de fermes, on trouve un petit sentier bordé d'arbres au bout duquel est le château de *Steen*, la résidence de Rubens. Il reste encore la tour principale et le portique, avec la grande porte d'entrée, à laquelle on ne parvient pas sans avoir d'abord traversé,



Digitized by Google

sur un petit pont à deux arches, l'indispensable fossé. L'aile gauche renferme les principaux appartements ; l'aile droite est moins élevée, ce qui ferait croire qu'on l'avait consacrée à des usages de famille.



On peut reconnaître cette maison à sa ressemblance avec l'édifice qui se trouve à droite du paysage dans la Galerie de Londres. Cette peinture magnifique était anciennement à Gênes dans le palais Balbi ; le peintre y a employé toutes les ressources de son vaste génie, les fertiles plaines du Brabant y sont représentées d'une manière si remarquable, qu'elles seules donnent déjà une idée de l'immense talent du peintre. La vue de Malines, avec les tours de Saint-Rombaut et de Saint-Jacques, occupe le fond du tableau, mais toute vue prise actuellement du château de Stein ne peut être que triste et monotone, à cause de l'aspect plat du pays et des épaisses plantations d'arbres qui le couvrent.

Au-dessus du portique qui conduit à la maison se trouve une petite niche dans laquelle était probablement placée une image de la Vierge. Dans le jardin, des poiriers en espalier paraissent avoir été plantés depuis que la maison existe ; un petit bâtiment circulaire, attaché à la maison, conduit dans les appartements supérieurs, au moyen d'un escalier tournant. Les appartements ne sont pas grands, et

Digitized by Google

comme ils étaient inhabités lors de notre visite, nous les trouvâmes tristes et froids. La chambre au-dessus de la porte d'entrée est assez élevée; il s'y trouve une grande cheminée dont l'ouverture, rappelant la forme d'une arche, indique suffisamment l'époque où elle a été construite.

Le château nous fut montré de la manière la plus gracieuse par le propriétaire du moulin qui est auprès du domaine. Sa fille, qui tenait les clés, est le type parfait de l'*élégante* de village. Ses cheveux étaient soigneusement tressés, et sa robe, quoique d'une étoffe grossière, était plissée *à la gerbe;* elle avait de petits sabots retenus sur le pied ; enfin, sa désinvolture prouvait qu'elle avait la conscience du pouvoir de ses charmes dans une kermesse de village. Nous avions cru d'abord qu'elle poussait la coquetterie jusqu'à porter des bas de soie rose ; mais c'était une erreur : ses pieds étaient nus dans ses sabots mignons. Elle était d'une obligeance parfaite ; elle nous dit que la chambre où se trouvait la grande cheminée était celle où *Monsieur Rubens* peignait. Je ne saurais dire toutes les pensées qui m'assaillirent quand je me trouvai dans les lieux qui avaient été témoins de la vie et du travail du plus grand peintre du Nord de l'Europe.

En terminant ici notre pèlerinage aux demeures des peintres flamands, je dois rendre cette justice à notre gracieux et obligeant cicérone, que nous ne pûmes parvenir à la décider à rien accepter pour sa peine ; toutes nos instances échouèrent devant son refus obstiné. Quelques années se sont passées depuis notre petite excursion, pendant laquelle nous avons dessiné les croquis qui accompagnent cet article ; la fille du meunier est sans doute devenue une femme aimante et une mère dévouée.

La maison existe encore, et nous espérons que les Belges la conserveront comme un précieux reste de grandeur artistique.

Il est probable que Rubens acheta ce château et ses dépendances, qui lui donnèrent le titre de seigneur de Stein. Les armes du grand peintre sont gravées sur le bouclier qui décore sa tombe, dans l'église de Saint-Jacques, à Anvers.

HENRY MOGFORD,

Rédacteur de l'Art-Union Journal.

Digitized by Google

# LES GALERIES PARTICULIÈRES DE L'ANGLETERRE.

## I

### COLLECTIONS DU MARQUIS DE LANDSDOWNE.

LANDSDOWNE-HOUSE, BERKELEY-SQUARE.

Il y a, à Londres, peu de demeures aussi grandioses, aussi bien disposées pour y mener une vie retirée, ou pour y réunir une foule nombreuse, que celle dont nous allons décrire la collection d'œuvres d'art. La maison occupe toute la partie méridionale de Berkeley-square et s'élève au milieu d'un jardin, dont les arbres gigantesques la cachent aux habitations voisines : au nord elle a les arbres de Berkeley-square, et au sud elle est bornée par les immenses terrains de Devonshire-House.

Landsdowne-House, anciennement Shelburne-House, a été bâti, en 1765, pour le comte de Bute, par Robert et James Adam, architectes assez célèbres de l'époque. La façade est du côté de l'est; elle est ornée de colonnes de l'ordre ionique ; on ne peut guère louer de cette façade nue et sans ornements, que la frise qui rappelle celle du temple de la Concorde à Rome.

Le vestibule est grandiose ; il est pavé de marbre blanc et noir, disposé en forme géométrique; de chaque côté sont des statues. La collection de Landsdowne-House, rivalise avec toutes les galeries particulières de l'Angleterre, si elle ne les surpasse pas. Elle fut formée vers 1778, quand Gavin Hamilton, un artiste anglais qui habitait Rome, fit connaître la villa d'Adrien qui depuis a si abondamment enrichi tous les musées de l'Europe. Gavin Hamilton étendit ses recherches dans toute l'Italie, et envoya en Angleterre la plus grande partie des sculptures antiques qui forment la collection de Townley, annexée aujourd'hui au musée britannique, et celle du premier lord Landsdowne. A la mort de ce lord, elles furent achetées à ses héritiers pour 6,000 liv.; le marquis actuel y a joint beaucoup d'objets importants. La collection se compose de cinquante statues, de presque autant de bustes, outre des bas-reliefs et d'autres restes précieux de la sculpture antique.

L'escalier est placé au milieu de la maison et reçoit le jour d'en haut. Comme les principaux appartements se trouvent au rez-de-chaussée, et sont assez vastes pour contenir deux mille personnes, l'escalier devient un objet secondaire; au bas de cet escalier se trouve une statue de

Digitized by Google

Diane, plusieurs bustes et petites statues, parmi lesquelles sont un Jupiter assis, une divinité égyptienne, une Nymphe au repos. Deux bas-reliefs, de sculpture asiatique, ont été incrustés récemment dans le mur; — l'un représente le buste d'un homme, tenant deux chevaux par la tête; l'autre un profil colossal, avec des cheveux soigneusement bouclés, et présentant encore les restes d'une bande rouge, placée comme une couronne.

Après le grand salon, vient la salle à manger. Cette belle et immense pièce a vingt-quatre pieds de largeur, sur quarante-sept pieds de longueur : elle est ornée de neuf statues, parmi lesquelles sont celles de Germanicus, Claudius, Cicéron, Trajan. Deux bustes, de grandeur colossale, d'Isis et d'Osiris, et une Nymphe endormie, le dernier ouvrage de Canova, sont placés près des fenêtres.

PREMIER SALON. — Le plafond de ce salon a été peint par Cipriani; le dessin se compose de groupes placés dans des panneaux et des caissons. Les murs sont également ornés de groupes qui paraissent devoir être du même peintre; un grand compartiment est couvert d'un paysage avec ruines; vis-à-vis se trouve la cheminée, sur laquelle est placé le portrait de Rembrandt. Deux statues ornent la cheminée : l'une est la reproduction, — par Canova, — de sa statue de Vénus, qui est maintenant au palais Pitti, à Florence; l'autre est la statue d'un enfant, tenant un plateau pour l'aumône, par Rauch, de Berlin. La statue de Vénus est un des meilleurs ouvrages de Canova. La déesse sort du bain; elle tourne la tête comme si elle écoutait des pas indiscrets, et se couvre de sa draperie pour se dérober aux regards profanes; mais elle est si artistement posée qu'elle cache à peine les formes admirables qu'elle voudrait voiler. La seconde copie de cette statue, a été placée dans la tribune à Florence, auprès de la Vénus de Médicis, comme un tribut d'admiration à l'un des grands génies de l'Italie.

Le portrait de Rembrandt. — Parmi les nombreux portraits qu'il a laissés de lui-même, celui-ci est un des plus importants. Il est posé presque de face; on le voit jusqu'à la ceinture et il tient une palette et des pinceaux de la main droite, la main gauche s'appuyant sur la hanche. Sir Joshua Reynolds en parle dans son intéressant voyage en Flandre; ce tableau se trouvait dans la collection de l'hôtel Danoot, à Bruxelles (rue d'Aremberg). Il paraît que cet admirable portrait fit une grande impression sur sir Joshua, car, dans beaucoup de ses ouvrages, il a essayé d'imiter la couleur et le dessin du grand peintre. Ce portrait était auparavant dans la collection du comte de Vence; De Marcenay l'a gravé. A la vente de la collection de Danoot,en 1828, il fut acheté par M. Buchanan, et plus tard il fut cédé pour une forte somme au propriétaire de la Galerie où il se trouve aujourd'hui.

LA GALERIE, — est spacieuse; elle a trente-sept pieds de long et vingt-quatre de large; sa grandeur correspond à celle de la bibliothèque qui est à côté. Le plafond, également peint par Cipriani, est orné de figures, se liant par des festons et des fleurons avec des chimères et autres ornements, dans le goût des peintures de Pompéï. Dans le mur opposé à la cheminée est placée une glace immense qui réfléchit tout l'appartement et en exagère encore l'étendue. Les murs sont tendus du plus riche damas; les rideaux et les meubles sont d'une splendeur en harmonie avec les riches objets d'art dont le salon est rempli.

Les tableaux sont placés dans l'ordre suivant, en commençant par la fenêtre du côté du nord:

Sir J. Reynolds. — Portrait de la comtesse de Berkeley. La comtesse est vêtue d'un manteau de satin blanc, garni de fourrure; ses traits sont d'une naïveté remarquable; l'exécution rappelle



Digitized by Google

la manière minutieuse de l'artiste dans sa jeunesse. Ce tableau est parfaitement conservé.

VELASQUEZ. — Portrait du pape Innocent X.

P. DELLA VECCHIA. — Une composition de quatre figures. Ce tableau a eu différentes dénominations : « *Le soldat blessé*, » « *Le doigt coupé*, » etc. Il représente un homme âgé examinant la main d'un jeune soldat; deux de ses camarades regardent. La couleur ressemble aux ouvrages de Girgione. Ce tableau appartenait autrefois à la collection de lord Mulgrave.

GREUZE. — Tête de jeune femme.

LE GUERCHIN. — *Le Retour de l'enfant prodigue*. Cette toile vient du palais Giustiniani.

MURILLO. — *La Vierge agenouillée*, petite figure en pied.

REMBRANDT. — Portrait d'une vieille femme.

SCHIDONE. — *La Vierge et l'enfant Jésus*, — venant de la collection de lord Mulgrave.

SIR J. REYNOLDS. — Portrait de lady Anstruther. Digne pendant du portrait de lady Berkeley, que nous avons déjà cité.

SIR J. REYNOLDS. — *Jeune fille endormie*. Reproduction du sujet d'un tableau de M. S. Roger : le tableau de Reynolds a été acheté à la vente de la marquise de Phomond.

REMBRANDT. — A. D. 1624. — Portrait d'une dame de trente à quarante ans, élégamment vêtue, le bras appuyé sur une table. Cette figure semble vivre et respirer sur cette admirable toile, animée par le génie du peintre. Ce Rembrandt vient de la collection de Julienne et de l'abbé Geviny. Il a été acheté à Paris par Smith, et vendu par lui à lord Warncliffe. A la vente de la collection de ce lord, il retourna dans les mains de Smith, qui le vendit à son possesseur actuel.

VELASQUEZ. — *Charles V enfant*. Un royal infant d'Espagne, dans un berceau couvert de riches draperies, ne laissant voir que la tête du jeune prince.

SIR J. REYNOLDS. — *La jeune fille au manchon*.

LE DOMINIQUIN. — *Sainte Cécile*. Cette sainte était un sujet favori du peintre. La figure est de demi-grandeur. Cette création religieuse a dû être très-recherchée pour que l'artiste l'ait si souvent traitée. Elle joue d'une ancienne viole, elle porte un turban et une robe écarlate. Ce tableau a appartenu au palais Borghèse, à la collection du prince Lucien Bonaparte, à la reine d'Étrurie et au duc de Lucques.

SCHIDONE. — *La Vierge et l'Enfant*. L'inspiration est heureuse, mais ce n'est qu'une esquisse; le plus grand éloge qu'on puisse en faire, c'est qu'elle peut se soutenir à côté des ouvrages du Corrège pour l'expression, la grâce et les effets de lumière. Lord Northwick l'apporta de Rome dans sa propre voiture.

A. DEL SARTO. — *Le Repos*. Les figures sont de petite grandeur. La sainte Famille y est représentée se reposant des fatigues de ce dangereux voyage appelé « la fuite en Égypte. » Les grandes lois de l'art y sont observées, sauf dans le choix et l'expression des têtes : la Vierge rappelle le type de toutes les femmes du peintre; c'est, dit-on, le portrait de sa femme. Cette version, souvent répétée, a parfois porté les amateurs à remarquer que les Vierges d'Andrea del Sarto manquent de douceur et d'humilité. Ce tableau provient de la galerie de lord Radstock.

MORALÈS. — Tête de femme.

VELASQUEZ. — Portrait du duc d'Olivarez. Ce portrait et celui du peintre, qui sert de pendant, sont admirablement exécutés. La couleur est vigoureuse et vraie. Indépendamment de l'exécution, il est impossible de mieux saisir la ressemblance; le caractère tout entier se révèle dans les traits de l'homme d'État et de l'artiste de génie. Ces portraits qui ornaient jadis un des palais

Digitized by Google

d'Espagne, échurent au prince de la Paix. M. Buchanan les apporta en Angleterre, et lord Lansdowne en devint possesseur.

VENUSTI. — *La sainte Famille et saint Jean.*

VELASQUEZ. — Son portrait faisant pendant à celui d'un ministre espagnol.

L. CARRACHE. — *L'Agonie du Christ dans le Jardin.* Il représente un ange, entouré de trois chérubins, offrant le calice au Sauveur agenouillé. Ce tableau vient de la galerie Giustiniani, et il est surtout remarquable parce qu'il renferme toutes les qualités de l'école de Bologne.

MURILLO. — *La Conception immaculée de la Vierge.* La figure principale est presque de grandeur naturelle; elle repose sur un croissant soutenu par un nuage. Cette manière de représenter ce sujet paraît être habituelle à l'école espagnole.— Ce tableau est traité avec toute la grâce et le charme du peintre. Il vient de la collection de M. Zachary.

SIR J. REYNOLDS. — Tête de jeune fille. C'est évidemment le portrait d'une demoiselle appartenant à l'aristocratie anglaise, si on en juge par la noblesse et l'élégance de son maintien.

Outre ces tableaux que nous venons de nommer, il y a encore dans cette chambre huit merveilleuses copies sur émail de Bone. Ce sont :

*La Vanité,* d'après Léonard de Vinci.
*La Vierge et l'Enfant,* d'après Raphaël.
*Danaé,* d'après le Titien.
*La Vierge au panier,* d'après le Corrège.
*Suzanne et les vieillards,* d'après le Guide.
*Loth et ses filles,* d'après le même.
*Une tête de Christ.*
*Maître Crewe,* d'après sir J. Reynolds.

LA SALLE DU DÉJEUNER est circulaire avec un plafond voûté. Une large frise, par Cipriani, représente des nymphes dans différentes attitudes. Les figures sont peintes en grisaille, sur un fond brun.

Deux statues dans des niches et un tableau sont les seuls ornements d'art de cette chambre. VAN HOLST. — *La Fiancée,* figure de demi-grandeur, peinte tout exprès pour être placée à cet endroit. Le duc de Sutherland a acheté une autre toile représentant le même sujet. La dame est représentée debout près d'une fenêtre; le costume et les accessoires sont d'Italie, et une citation de Shelley nous apprend le trouble qui agite la jeune fiancée.

> Ginevra from the nuptial altar went,
> The vows to which her lips had sworn assent
> Rung in her brain still with a jarring din,
> Deafening the lost intelligence within.

LA BIBLIOTHÈQUE. — Sur une console placée entre les fenêtres se trouve un buste de l'empereur Vitellius, en porphyre, avec des draperies en bronze, et sur les étagères qui sont autour de la chambre on admire seize bustes antiques extrêmement remarquables.

La cheminée est ornée d'un bas-relief représentant Esculape, presque aussi grand que nature; quelques petites sculptures en bas-relief entourent les corniches des portes. M. Waagen, dans son ouvrage sur *l'Art et les Artistes en Angleterre,* donne sur la beauté de ces antiques, des détails pleins d'intérêt pour les savants appartenant à cette branche des beaux-arts, mais qu'il est

Digitized by Google

inutile de rapporter ici. N'oublions pas deux charmants candélabres dont les colonnes en spirales reposent sur un pied orné de petites figures sculptées.

Sir J. Reynolds. — Portrait de Kitty Fisher, demi-grandeur.

Le même. — Portrait de Lawrence Sterne, demi-grandeur. — Jamais le génie de la satire n'a été plus heureusement personnifié, en quelque sorte, que dans cette tête magique. Ce tableau a été gravé plusieurs fois; il a, dit-on, été fait pour le comte d'Ossory, et il passa ensuite dans les mains de lord Holland. Il fut vendu par la veuve de ce dernier à lord Lansdowne pour la somme de 500 guinées.

Le même. — Portrait d'une dame en manteau noir.

A. del Sarto. — Portrait du peintre à l'âge de dix-huit ans.

Titien. — Portrait que l'on suppose être celui du peintre.

J. Jackson. — Portrait de Flaxman, le sculpteur.

Bernardino Luini. — Ste Barbara, figure à mi-corps, vêtue de rouge et couverte d'ornements enrichis de pierreries. Le fond représente des montagnes sur lesquelles s'élèvent des édifices. Un sentiment vraiment religieux rayonne dans l'expression de la sainte, qui est peinte avec toute la simplicité que l'on admire chez Léonard de Vinci.

C. Jervas. — Portrait d'Alexandre Pope. Il forme le pendant du portrait de Sterne par sir Joshua. L'attitude des deux écrivains est la même dans les deux toiles, c'est là toute l'analogie que l'on peut trouver entre l'œuvre de Reynolds et le portrait de Pope.

Ainsi que le portrait de Sterne, celui de Pope a été souvent gravé.

Van Dyck. — Portrait de femme.

Rembrandt. — Portrait que l'on croit être celui d'un bourgmestre.

Van der Helst. — Portrait.

Giorgione. — Le portrait de Sansovino, architecte vénitien. Le torse d'une statue est placé devant lui pour indiquer qu'il était aussi bon sculpteur qu'architecte habile. Ce portrait est rempli de dignité, et il est admirablement peint. Il appartenait autrefois à la collection du duc de Lucques.

Gainsborough. — Portrait du docteur Franklin.

Van Dyck. — Portrait de la reine Henriette-Marie. On dit que ce tableau a été apporté d'Italie. La reine est vêtue d'une robe de satin blanc, garnie de nœuds de ruban rose. Les cheveux sont ornés de perles. Ce portrait est d'une bonne couleur et d'un dessin correct.

A. Carrache. — Tête de vieillard.

..... Portrait d'un jeune homme en vêtements blancs.

S. del Piombo. — Portrait du comte Frédéric de Bozzola. Il vient du palais Ghizzi de Naples. L'histoire ne mentionne aucun fait glorieux de ce noble personnage, qui puisse justifier le maintien héroïque de son portrait. Jamais l'illustre peintre ne s'est élevé aussi haut sous le rapport de la noblesse et de la dignité de l'expression.

..... Portrait du poëte Crabbe.

Titien. — *La Madeleine*. Ce tableau appartenait jadis à la reine Christine de Suède; il passa ensuite dans la galerie d'Orléans. Lors de la dispersion de cette galerie, il fut acheté par T. Maitland, esq. Il existe plusieurs reproductions de cet ouvrage, — toutes également authentiques; le tableau de la galerie Lansdowne est celui qu'on suppose avoir appartenu à Charles Ier. Un autre se trouve dans la collection de lord Ashburton, et c'est, dit-on, celui qui fut peint par Titien pour Philippe II, roi d'Espagne.

Digitized by Google

LA GRANDE GALERIE. — Cette galerie est l'orgueil de Lansdowne-House. Son étendue, l'élévation de sa voûte et le musée de sculptures antiques qu'elle renferme, en font un véritable temple de l'art grec. Elle a cent pieds de longueur; les deux extrémités forment deux demi-cercles, chacun de trente pieds de diamètre et trente-huit de longueur. Le parquet est orné de dessins élégants de sir Robert Smirke Des pilastres soutiennent le plafond qui est divisé en compartiments ornés de rosaces sur fond bleu et or. Les deux extrémités circulaires ont un plafond voûté plus élevé que celui du milieu, et surmonté d'un dôme vitré.

En dehors de ces fenêtres, les jours de fête et de réunions nombreuses, un grand nombre de becs de gaz inondent de lumière l'intérieur de la galerie. Plusieurs grands candélabres, imitant le porphyre, supportent des branches chargées de lumières, et d'autres petites branches attachées au mur, répandent dans la galerie les feux de quatre cents bougies.

Les niches où sont placées les statues sont tendues en velours rouge. Deux statues égyptiennes en marbre noir, trouvées à Tivoli, sont placées des deux côtés de la cheminée; un fragment curieux d'une frise, apporté de la villa Adrien, forme une corniche surmontée d'un buste égyptien. Vis-à-vis de la cheminée se trouve un magnifique bloc de marbre de Brescia, de quinze pieds de longueur, posé sur des supports et taillé en chimères. Sur ce bloc sont trois bustes antiques. Parmi les principaux objets d'art de cette galerie on remarque les statues de Marc-Aurèle, Hercule, Mercure, Diomède, Thésée, Junon, Hercule enfant, Jason, une chaire en marbre antique ornée du serpent biblique, un candélabre, un autel et trois bas-reliefs.

ANTICHAMBRE. — ..... — Copie du portrait de dona Maria de Padillas, par El-Mudo.

J. Linnell — Portrait de sir Humphrey Davy.

Sir A. W. Callcott. — Paysage avec figures. Petite toile oblongue dont l'étoffage peu intéressant est racheté par un heureux effet de lumière.

Elisa Baumann. — *Une famille polonaise en exil.*

H. Raeburn. — Portrait de Francis Horner, esq.

Sir Thomas Lawrence. — Portrait du marquis de Lansdowne actuel.

W. Severn. — *Paysans italiens.*

Eckhardt. — *Sir Robert et lady Walpole.* Ce peintre, Allemand de naissance, habitait l'Angleterre et mourut à Chelsea dans le siècle dernier. Les figures sont de petite grandeur. Les chiens et le fond, qui représente la maison de Houghton, sont peints par Wootton. Le cadre qui entoure cette toile est ciselé par Grinlin Gibbons. Ce tableau était une des curiosités de Strawberry Hill; il fut acheté à la vente de 1842.

Sir A. W. Callcott. — Portrait de femme.

F. Stone. — *Le véritable amour ne fut jamais sans orages.* Ce sujet est connu de tout le monde par les nombreuses gravures qui ont été faites du tableau de Stone.

W. Simson. —*Une famille hollandaise.* C'est un des meilleurs ouvrages que l'artiste ait produits.

C. L. Leslie. — *Sir Roger de Coverley.*

..... Portrait du premier marquis de Lansdowne.

..... *Shylock et Jessica.*

CABINET DE TRAVAIL. — F. P. Gerard. — *L'Espérance.* Figure allégorique. Ce tableau a été commandé par le duc de la Rochefoucauld.

Titien. — *Danaé.* Tête d'étude que l'on retrouve dans un tableau représentant l'irrésistible séduction du roi des Dieux. Cette esquisse provient de la galerie d'Orléans.

Digitized by Google

H. Stilke, de Dusseldorf. — *Jeanne d'Arc priant devant l'autel et tenant la bannière sacrée.* — Cette toile porte le cachet de l'école allemande. Le peintre a donné à son héroïne l'innocente simplicité d'une jeune fille des champs, qu'enflamme un enthousiasme religieux et divin. Le bas du tableau est divisé en compartiments qui représentent la vision, la victoire et la mort de Jeanne d'Arc; ce sujet est traité *en grisaille*. Il a été repris une seconde fois par Etty, et exposé à l'Académie royale.

L'exécution de Stilke est consciencieuse; les détails sont bien étudiés.

Le Guide. — Tête de saint Sébastien.

N. Poussin. — Paysage, — tombe antique avec bas-reliefs. Un poëte endormi repose à l'ombre du tombeau d'Anacréon. Le paysage est peint par Gaspard Poussin. Ce tableau appartenait à l'électeur palatin Charles-Théodore de Bavière, et il disparut pendant les orages politiques de la révolution. Après avoir appartenu à plusieurs personnes, il fut acheté à M. Metzler, de Francfort.

Sir Joshua Reynolds. — Portraits en pied et de grandeur naturelle, de la comtesse d'Ilchester (mère de la marquise de Lansdowne actuelle) et de ses deux filles, lady Mary Cole et lady Elisabeth Fielding.

N. Poussin. — Paysage.

A. Canaletti. — *Vue du grand canal à Venise*.

J. Van Holst. — Portrait de femme.

J. Ruysdael. — *Vue d'Amsterdam*. Ce tableau est conçu d'une manière bizarre; la vue, prise au-dessus des maisons d'Amsterdam, ne représente qu'une forêt de cheminées. Un magique rayon de lumière donne seul quelque intérêt à ce sujet stérile.

J. Both. — *Paysage*. Ce tableau faisait partie de la collection du chevalier Erard.

Le Tintoret. — Portrait d'un cardinal. Comme tous les ouvrages du Tintoret, ce tableau brille de toutes les qualités de couleur de l'école vénitienne.

G. Hackaert — *Intérieur de forêt*, avec figures par A. Van de Velde. Le duc de Sutherland possède un tableau presque semblable. Les bons ouvrages de Hackaert sont très-rares et très-recherchés; beaucoup de ses tableaux sont peu remarquables; ce peintre s'abaissait parfois à décorer les appartements de paysages grossièrement esquissés.

Le Tintoret. — *Portrait d'Andréa Doria*. Les traits du vieil amiral génois (il vécut jusqu'à 90 ans) respirent le patriotisme et le dévouement.

Isaac Ostade. — *Un hiver*. Ce tableau vient des collections de MM. de Vaudreuil, Jaubert et Erard.

Les peintures les plus précieuses du marquis de Lansdowne se trouvent à sa maison de campagne de Bowood, où nous conduirons bientôt nos lecteurs. Quoique sa maison de ville renferme des toiles de grand mérite, la galerie de sculpture est certainement ce que l'hôtel de Berkeley-square possède de plus remarquable. Les tableaux n'appartiennent pas d'ailleurs, d'une manière permanente, à l'une ou à l'autre maison; on les transporte souvent de la campagne à la ville et de la ville à la résidence d'été. Ce n'est point le vain et orgueilleux plaisir de la propriété qui a poussé le marquis de Lansdowne à acquérir ces richesses artistiques, mais bien le noble et digne amour de l'art et le désir d'étudier sans cesse les chefs-d'œuvre de toutes les écoles.

(*The Art-Union Journal.*)

Digitized by Google

# CRITIQUE LITTÉRAIRE.

*Histoire des idées littéraires en France,* par M. Alfred Michiels (1).

(Suite et fin.)

M. Michiels passe en revue, de la sorte, tous les critiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, tous les écrivains français qui ont fait faire à la littérature un pas dans les voies nouvelles. Il suit scrupuleusement l'ordre chronologique en citant tour à tour chaque œuvre, selon l'époque de son apparition; ses propres théories surgissent à mesure et viennent appuyer ou combattre les opinions qu'il examine. Lorsqu'il interrompt ce travail de narrateur, c'est pour creuser plus profondément le sillon des idées littéraires; l'historien disparaît alors devant le penseur, et il résulte toujours de cette substitution quelque aperçu profond et nouveau, où se déploie toute la puissance de son esthétique. Tel est le savant chapitre où notre auteur prouve que l'art romantique est, en France, le véritable art national, en établissant son origine celtique, et en faisant pour l'histoire littéraire ce qu'ont fait Amédée Thierry et Michelet pour l'histoire politique. Le caractère des Gaëls se retrouve, en effet, dans cette foi ardente, dans cet enthousiasme rêveur, dans cet amour du pittoresque, qui caractérisent la littérature moderne. M. Michiels voit au fond de la révolution politique, comme dans la révolution littéraire, le réveil du libre génie celtique : — « Ce fut son génie exalté, dit-il, ce fut son héroïque amour de l'indépendance, qui lui mirent la hache à la main pour briser la monarchie; ce furent eux qui lancèrent la nation au-devant de l'Europe et lui firent dompter l'orgueilleux taureau; ce furent eux qui la ramenèrent vers les sources de poésie, où s'était baignée son enfance et désaltérée sa jeunesse. Pour qu'on ne disputât pas aux Gaëls l'honneur d'avoir rallumé l'art moderne, presque tous les chefs de la nouvelle école arrivèrent, torche en main, des forêts bretonnes. Nulle part, effectivement, la race n'a mieux conservé ses souvenirs et sa pureté. Ils tendirent les bras à l'Allemagne, leur compagne d'autrefois, entrèrent avec elle

(1) Voir la livraison de janvier; suprà, page 46.

Digitized by Google

sous les voûtes de l'église, accordèrent la rotte celtique, puis célébrèrent la chevalerie, la religion et la liberté. »

Tel est encore le chapitre intitulé : *Du plan chez les anciens et les modernes.* Ne séparant jamais de la poésie l'architecture, la sculpture ni les arts, M. Michiels considère l'ensemble des monuments et des œuvres antiques; il remarque que l'unité des anciens est une unité abstraite et collective : « Les anciens ont toujours donné pour centre à l'épopée un événement, une action » ou une passion, jamais un individu, jamais une réalité subsistant par elle-même. » — Il parcourt le théâtre antique, et trouve cette abstraction au fond de la comédie même; il oppose les modernes dont l'être animé, *concret,* l'homme, domine toutes les œuvres : il n'a pas de peine à démontrer ce que ces œuvres y gagnent en vie et en passion. Il nous montre, d'une part, les monuments chrétiens animés par des centaines de statues, et dont chaque pierre, pour ainsi dire vivante, a une âme et une voix; d'autre part, les édifices grecs où dominent les configurations à angles droits, les plus rares dans la nature : de sorte que l'architecture grecque est, selon lui, un art abstrait dans ses éléments.

Cette idée, exprimée ainsi, paraîtra sans doute obscure et confuse : il n'en est pas de même dans le livre de M. Michiels; les développements qu'il lui donne, les preuves qu'il allègue, forment une dissertation fort attachante pour les esprits sérieux qui veulent se donner la peine d'étudier l'art à ses phases diverses. Cette observation a, d'ailleurs, une grande importance dans son système.

Le dix-neuvième siècle s'ouvre, et trois grandes figures dominent le critique : Châteaubriand, M^me^ de Staël et Schlegel. Ils sont entourés d'une escorte de victorieux novateurs : de Bonald, Lessing, Nodier, Senancour, de Barante, Benjamin Constant, Sismondi, dont les théories sont parfaitement exposées par notre auteur; son analyse des écrits de Châteaubriand et de M^me^ de Staël est surtout remarquable par la verve de logique, la netteté des vues et l'élévation de pensée. Schlegel aussi, quoique Allemand, a exercé, en France, une action salutaire, malgré l'absurdité de ses jugements sur Molière.

En face de ces hommes, M. Michiels a soin de placer les critiques officiels du *Journal de l'Empire,* les Geoffroi, les Féletz, les Hoffman, tous ces Aristarques de gazettes ne comprenant rien au mouvement qui se fait autour d'eux; il les flagelle cruellement avec leurs propres sottises, dont il ramasse çà et là les bribes oubliées. Mais le mot d'ordre venait d'en haut; ces hommes-là représentaient l'art tel que le comprenait Napoléon, dont le goût faux et théâtral eut une si funeste influence sur les artistes et sur les écrivains : — « Il voulait, dit notre auteur, avoir l'air de tout connaître et de tout améliorer. Les peintres devaient reproduire ses hauts faits, les musiciens lui fournir des mélodies belliqueuses, les poëtes célébrer ses victoires et flatter son ambition. Il leur imposait même ses goûts littéraires, et quels goûts, bon Dieu! Les ouvrages couronnés par son ordre, ou seulement approuvés par lui, sont des modèles de plate emphase et de prolixe déclamation. Il aurait, à la longue, étouffé la voix humaine sous le tintamarre de ses canonnades. Il a détruit plus de monuments gothiques à lui seul que tous les révolutionnaires ensemble, perte d'autant plus triste et plus grande que ses propres monuments ne sauraient en consoler. Les modes de sa cour étaient parvenues aux dernières limites du ridicule; on ne peut garder son sérieux quand on le voit lui-même, sur la gravure qui le représente en empereur, affublé d'un costume digne à peine des tréteaux. »

M. Michiels, on le voit, s'attaque résolûment au colosse de l'histoire; il ne ménage pas non plus le colosse moderne, la bourgeoisie toute-puissante aujourd'hui, en dépit de trois révolutions :

Digitized by Google

voici comme il la juge, quand il s'occupe de l'*influence du gouvernement de juillet sur la littérature :*

« Comme les marchands régnaient, le genre d'esprit qui les caractérise gagna insensiblement du terrain. Or, la cupidité, la fourberie, la platitude des goûts, la haine des livres sérieux ont toujours distingué les marchands de toutes les époques. Il était donc inévitable que la littérature déchût sous leur influence. A moins de posséder une force d'âme, une élévation de pensée qui leur manque la plupart du temps, les auteurs ne pouvaient que s'égarer dans les cercles infernaux de la corruption. Ils l'ont descendue, la honteuse spirale; noblesse, droiture, respect du lecteur, amour de l'art, ils ont tout rejeté loin d'eux; les débris de leur honneur sèment tristement leur passage. Nous allons les voir se multiplier sur notre route. »

Cette funeste tendance, nous allions dire cette décadence, avait été préparée par la philosophie de quelques historiens, successeurs de De Maistre, cet homme de génie qui laissa une si triste postérité. M. Thiers, selon notre auteur, est le singe de Joseph De Maistre, comme M. Cousin est le singe de Bossuet. Cette école historique, — l'école de l'égoïsme et des faits accomplis, — est jugée très-sévèrement dans le livre des *Idées littéraires;* et il faut avouer que le talent de ses chefs fut un malheur de plus, puisqu'il eut une si déplorable influence. M. Guizot, qui a déifié la bourgeoisie, ne pouvait avoir plus que les autres les sympathies de M. Alfred Michiels; cependant, celui-ci, tout en blâmant l'écrivain politique, rend au critique pleine et entière justice. Le travail de M. Guizot sur Shakspeare est un chef-d'œuvre et le place au rang des écrivains qui ont abordé, en France, les hauteurs de l'esthétique : ses vues sont toujours élevées et affranchies de cet esprit étroit qui est le propre des critiques de profession.

Nous n'avons rien dit d'un autre chapitre intitulé : *Influence générale de la restauration sur la littérature, etc.* Nos lecteurs connaissent cette page ajoutée par M. Michiels à son œuvre : elle a paru dans cette Revue. Nous nous bornerons à combattre en partie le jugement trop absolu porté par l'auteur sur les poésies d'André Chénier. Il a raison, sans doute, quand il dit que la plus grande partie du recueil de ce jeune et infortuné poëte se compose de pastiches d'un goût maniéré : mais ce que M. Michiels a négligé de dire, c'est que la manière d'André Chénier s'est évidemment modifiée dans ses dernières créations; il est probable que si le ciel lui en eût laissé le temps, il eût fait beaucoup d'ouvrages comme *le Jeu de Paume*, l'*Ode à Charlotte Corday* et *la Liberté*, où il se montre réellement puissant et original.

Nous voici arrivés à la partie du livre qui se trouve le plus augmentée dans cette dernière édition; nous avons maintenant à nous occuper des sentences prononcées par M. Michiels sur les critiques vivants. Ici la passion, il faut le dire, occupe parfois trop de place dans l'œuvre de notre compatriote : non pas que la vérité en souffre beaucoup; ses jugements les plus passionnés sont toujours longuement et nettement motivés, et il n'émet une opinion qu'en fournissant tout un dossier de preuves à l'appui. Mais la forme n'adoucit pas assez le fond; M. Michiels ne sépare pas l'homme de l'écrivain, et il se glisse en maint endroit des imputations peu bienveillantes : nous voudrions, par exemple, lorsqu'il s'agit de M. Villemain, ne pas lire au bas de la page 130 une note qui se termine par ces mots : « Un homme qui flattait les étrangers pendant l'invasion de la » France, ne pouvait que réussir dans ses entreprises. » Les fautes reprochées à M. Villemain nous semblent réelles et nous nous rangeons à l'avis de M. Michiels, lorsqu'il dit « qu'il saisit plutôt » l'extérieur des choses que leur organisation intime; » mais nous nous y rangerions bien plus volontiers, s'il ne paraissait trop animé personnellement contre l'ancien ministre de l'instruction publique.



Digitized by Google

Notre auteur s'est fait le champion du véritable art romantique, basé sur l'étude de la nature, du cœur humain et de la société; sous ce rapport il y a fraternité d'idées entre lui et les Perrault, les Mercier, les Schlegel, les Chateaubriand, les Guizot. Mais c'est au nom de ses principes mêmes qu'il réfute les raisonnements erronés de ceux qui s'en sont constitués les défenseurs, tandis qu'ils n'ont pas même su les comprendre ni les définir; il ne peut laisser passer, sans les combattre, les fausses théories de quelques hommes qui se sont posés comme les chefs de l'école nouvelle. Ceux-ci ont, en effet, compris étrangement la cause qu'ils voulaient soutenir. Aussi personne n'a démontré, mieux que notre auteur, le peu de valeur des dissertations de M. Hugo sur l'art moderne. Il réfute victorieusement sa théorie du laid. Il trouve M. Victor Hugo *trop irréfléchi, trop personnel pour jouer le rôle de chef littéraire auquel vise toujours son ambition.* Mais il se hâte d'ajouter que le poëte absout le critique. Il n'en est pas ainsi, tant s'en faut, de M. Sainte-Beuve, le triste avocat du romantisme, qui n'a rien su imaginer de mieux que la théorie de l'enjambement et..... l'éloge des hiatus et des chevilles! — ni de M. Planche, dont nous trouvons ce portrait peu flatté :

« Paresseux comme il n'est pas permis de l'être, ignorant au même degré, n'ayant ni principes » ni direction, jugeant ses contemporains avec une morgue offensante, incapable de mettre au » jour un livre quelconque, ayant assez peu de délicatesse pour prendre et signer des travaux » depuis longtemps publiés par d'autres (1), ces vices nombreux, qui auraient dû le tenir dans une » obscurité sans fin, ne l'ont pas empêché d'acquérir une position brillante et une vogue extraor- » dinaire. »

Il n'en est pas de même non plus ni de M. Nisard, ni de tant d'autres, que notre auteur fait passer à leur tour sous les fourches caudines de la critique. Mais M. Sainte-Beuve est le plus maltraité par l'historien des idées littéraires. Ses bévues historiques, son matérialisme littéraire, son idolâtrie des mots, des syllabes, son absence d'idées fondamentales, ses jugements erronés sur Chénier, sur Chateaubriand, sur Lamartine, la faiblesse de ses pensées et de ses vues, ses contradictions innombrables, la niaiserie de ses portraits, son scepticisme étroit, le désordre perpétuel de ses idées, tout cela est mis à nu dans un long et sévère examen de ses ouvrages, ou plutôt dans un réquisitoire formulé de telle sorte et si bien motivé, qu'il n'y a rien à répondre et que l'auteur de *Port-Royal* est resté foudroyé sous ce formidable faisceau de preuves. — Nous en recommandons bien vivement la lecture à nos Aristarques ministériels, qui croient devoir tomber périodiquement en extase devant le génie de M. Sainte-Beuve, depuis qu'il a été choisi pour régénérer notre jeunesse littéraire. Il est fâcheux que l'étendue de cette critique ne nous permette pas de la reproduire, mais nous allons en citer quelques lignes assez plaisantes :

« Un fait plus bizarre, c'est le ton dévot qu'il affiche; jamais aussi pieux soupirs ne sont sortis d'une bouche humaine. Il y a dans ses ouvrages telle phrase, dont chaque mot semble trempé d'eau bénite. Une fois, il rime en notre langue un sonnet de sainte Thérèse, où la belle pénitente exhale son brûlant amour pour le Christ; une autre fois, lorsqu'il nous a dépeint les *courses lascives* de son héros (2), où il poursuit « un genre de beauté réelle, accablante et toute de chair, qui ne se » juge point en face et en conversant de vive voix, mais de loin plutôt, sur le hazard de la nuque » et des reins, comme ferait le coup d'œil du chasseur pour les bêtes sauvages, » il l'endoctrine

(1) M. Michiels démasque, en effet, des plagiats de ce critique.

(2) Amaury, dans *Volupté*.

Digitized by Google

peu à peu, le tonsure et le jette dans les ordres, nous insinuant par là que ce moyen seul guérit un voluptueux de ses *chatouillements adultères*. Les périodes évangéliques abondent alors sous sa plume et, comme il y prend goût, il cherche dans l'histoire un sujet qui l'autorise à se signer de minute en minute; Port-Royal frappe ses yeux, la colombe de Judée apparaît au sein d'une gloire; ce ne sont plus que génuflexions et prières. Il s'extasie sur les miracles de la grâce, « cette in- » fluence de l'amour divin, du plus élevé des amours et véritablement de l'unique! » Il se plaint que « ses images, si subtiles qu'il tâche de les faire, sont encore de la bien grossière et païenne » métamorphose, pour donner une idée d'un acte ineffable qui est la suprême vie! »

» Ah! vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle!

» . . . . . C'est ainsi qu'il a osé faire écrire par un de ses élèves, sur des notes rédigées de sa main, une violente diatribe contre un journaliste célèbre, et publier dans le même numéro de la *Revue des Deux Mondes*, afin de prévenir les soupçons, un article sur *Sainte Élisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert, et sur la *Sainte passion de Jésus-Christ*, par la sœur Emmerich. Ne dirait-on pas un homme qui s'agenouille devant l'autel au moment où un de ses affidés poignarde son rival au détour d'une rue solitaire? Il pense que nul ne le croira l'instigateur d'un pareil méfait, en le voyant baiser, d'un air pieux. les dalles de l'église (1). »

Par compensation, l'*Histoire des idées littéraires* nous offre une excellente appréciation et un éloge mérité des travaux théoriques de MM. Alfred de Vigny, Vitet, Pierre Leroux, Émile Deschamps, Amédée Pichot, Philarète Chasles, etc.; et, pour terminer, un remarquable chapitre sur l'esthétique de Hegel, traduite par M. Bénard, et sur l'esthétique de Lamennais. Nous devons pourtant protester contre la conclusion, triste et sombre prophétie qui se termine par ces lignes :

« L'étude de notre passé laisse donc peu d'espérance : on y voit toujours triomphants les mauvais systèmes et les mauvaises critiques. Les auteurs qui ont vraiment compris l'art n'ont jamais été compris de la nation. La gloire la plus brillante ne leur a pas épargné ce malheur. Ni Beaumarchais, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Chateaubriand, ni Mme de Staël, ni MM. Cousin, Sismondi et Guizot n'ont pu faire apprécier leurs idées. Personne en France ne les regarde comme des théoriciens critiques. Les hommes qui n'ont eu pour eux que leur intelligence des problèmes littéraires, qui n'avaient pas obtenu par d'autres mérites une grande célébrité, ont disparu dans l'abîme. Saint-Sorlin, Perrault, La Mothe, Sébastien Mercier, l'Anonyme de 1825, ou n'ont pas eu d'auditoire, ou n'ont pas eu de succès. Dernièrement, on n'a pas fait la moindre attention au remarquable ouvrage de M. Bénard. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi à l'avenir? »

Non, il n'en sera plus ainsi, il faut l'espérer. Le dédain même où croupissent déjà les critiques qui ont méconnu leur mission, nous dit que leurs successeurs reconnaîtront la nécessité de suivre une meilleure route, et que l'art sera pour eux chose respectable et digne de profondes études. La nation française devient elle-même de jour en jour plus sérieuse, plus réfléchie; elle ne jettera plus ses couronnes au hasard, sur le front des génies corrupteurs.

Mais M. Michiels a dit plus haut : « Notre retour vers l'art de nos ancêtres ne prouve nullement que nous soyons en décadence; il annonce plutôt la résurrection de la véritable poésie nationale.

---

(1) Dans le *chapitre supplémentaire* dont il est question plus loin, M. Michiels accuse très-formellement le dévot historien de Port-Royal d'être l'auteur du *Livre d'amour*. Nous sommes un peu loin de la haire et de la discipline.

Digitized by Google

Les airs qu'elle chantait durant sa jeunesse lui ont tout à coup, par une sorte de magie, rendu sa première vigueur. Elle a déchiré le costume hellénique dont l'avait affublée la mode, et, se replongeant aux ondes maternelles, a perdu les souillures de l'invasion étrangère. » — Après avoir protesté contre sa conclusion, remercions-le de ne point croire à notre décadence littéraire. Nous sommes dans un temps de convulsion sociale d'où sortira une puissante rénovation; la littérature éprouve la même crise en ce moment, elle sortira plus grande et plus forte de cette épreuve. Elle, aussi, sera purifiée par l'expiation. Croire à un retour vers la barbarie, c'est méconnaître et outrager la Providence. Le progrès est la loi éternelle de l'humanité.

Nous devons nous arrêter là. On sent bien que nous n'avons pas la prétention de faire, dans un aussi étroit espace, l'analyse critique de l'*Histoire des idées littéraires*. Il faudrait, pour cela, avoir là, comme M. Michiels, quelques centaines de volumes. En effet, tous les auteurs qui se sont occupés de l'esthétique littéraire en France, pendant trois siècles, sont passés en revue dans cette encyclopédie de la critique. Nous terminons en engageant M. Alfred Michiels à faire disparaître d'une quatrième édition certain *chapitre supplémentaire*, ajouté à celle-ci. Quand on a comme lui, de fortes études, une haute raison et une vaste science à mettre au service d'une belle cause, on doit mépriser des attaques injustes, et le dédain sied bien au talent. Qu'il ne s'abaisse pas dorénavant jusqu'à ces polémiques personnelles et irritantes, qui n'ont aucun rapport avec les matières qu'il traite, et qui ne peuvent que déparer son œuvre. Ses seules armes doivent être des arguments, dans le duel de la vérité contre l'erreur.

En résumé, malgré les taches peu nombreuses que nous avons signalées, le livre de M. Michiels est une des plus belles œuvres d'esthétique que nous connaissions. On y trouve une foi vive, une conviction forte, une rare intelligence, des opinions bien arrêtées et même quelquefois trop absolues, mais exposées avec une logique impitoyable, un style animé, souvent personnel, incisif, mais toujours élégant et chaleureux. Ce livre est le fruit d'études sévères, de connaissances variées. *L'Histoire des idées littéraires* devrait se trouver dans les mains de tous nos hommes de lettres, de nos artistes et de nos penseurs; car la littérature, envisagée de haut, se lie aux arts, à la philosophie, à la morale, et beaucoup de graves questions, qui, au premier abord, ne semblent pas ressortir de ce sujet, se trouvent traitées en passant par M. Michiels avec une lucidité et une fermeté remarquables. Les gens du monde aussi devraient s'attacher à lire de semblables livres : ils auraient alors le droit de parler d'art aux artistes, de littérature aux écrivains; ils pourraient le faire raisonnablement, au lieu que la plupart du temps, ils n'ont de ces matières que de vagues notions auxquelles ils attachent beaucoup trop d'importance. Leur conversation y gagnerait d'être à la fois plus sérieuse et plus intéressante.

Pour dire toute notre pensée enfin, nous sommes convaincus que l'ouvrage de M. Alfred Michiels restera comme un tableau fidèle du travail des esprits à la recherche des systèmes littéraires, en France, et que ce livre survivra aux œuvres mal conçues et mal digérées de tant de critiques en renom.

VAN ECK.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE. — UNIVERSITÉ INDUSTRIELLE. — ÉCOLES POPULAIRES. — ENSEIGNEMENT MOYEN.

I. *Projet d'organisation d'une Université belge de commerce et d'industrie, par le docteur* P.-J. MATTHYSSENS, *membre de la commission de statistique de la province d'Anvers.*

Cet opuscule d'une trentaine de pages, plein de vues larges et généreuses, écrit d'un style ferme, magistral et quelque peu dogmatique, est divisé en deux parties.

Dans la première partie, l'auteur expose le changement d'idées arrivé en Europe à la suite de la révolution française. Jusqu'à cette époque, et si l'on en excepte la Hollande et l'Angleterre, les nations n'avaient été gouvernées que dans l'intérêt dynastique. Ce fut le règne de la force ou de la ruse, c'est-à-dire de la guerre et de la diplomatie.

Après l'écroulement de la puissance napoléonienne, les nations ont compris que la force ne pouvait désormais se puiser que dans le travail. La guerre a cessé d'être sanglante; mais non moins active, non moins inexorable qu'autrefois, elle s'est transformée; elle s'appelle aujourd'hui *concurrence* et son champ de bataille est le monde entier.

Dans cette lutte entre les puissances du continent (car la supériorité écrasante de l'Angleterre la met complétement hors d'atteinte), la Belgique a déjà éprouvé plus d'un échec et reçu plus d'une blessure; et la Flandre ruinée n'est pas la seule plaie qu'elle porte à son flanc.

D'où vient donc que notre pays chancelle sous les coups de ses rivaux? Ses forces sont-elles insuffisantes ou mal dirigées ou incomplétement utilisées?

L'auteur démontre (et la démonstration est aisée) qu'il y a plutôt surabondance qu'insuffisance de forces; pléthore, bien plus qu'épuisement. Il faut donc reconnaître qu'il y a mauvaise direction. Est-ce au gouvernement, cet éternel *bouc d'Israël,* qu'il faut s'en prendre? Mais un gouvernement constitutionnel comme le nôtre n'est que l'agent obéissant de la nation. Le gouvernement est faible, il est vrai, mais la nation industrielle et commerciale (et les enquêtes faites depuis dix ans le prouvent surabondamment) est elle-même divisée de vues et d'intérêts et livrée à un antagonisme aveugle qui ressemble à de l'anarchie. Joignez-y la routine, l'égoïsme et la timidité, filles de l'ignorance, et la solution du problème sera trouvée. A la Belgique industrielle et commerciale, dont l'histoire ne date que d'hier, ce qu'il manque donc, ce sont les lumières de la science commerciale et économique.

Si la science et l'expérience des grandes affaires nous font défaut, si de cette absence de lumières proviennent et la faiblesse du gouvernement et la mauvaise direction du travail national, il faut se hâter d'y porter remède.

Le remède (et ici commence la seconde partie de ce travail), l'auteur le cherche et il le trouve dans la propagation de la science commerciale et dans l'enseignement industriel sur une grande échelle. Quatre universités et une école militaire nous donnent des médecins, des légistes, des officiers et des philosophes. Pense-t-on que pour former un commerçant ou un industriel, il suffise des labeurs arides et des étroites préoccupations du comptoir et de l'arrière-boutique?

L'enseignement commercial doit être national; c'est pourquoi l'université industrielle doit être une institution gouvernementale.

Son siége naturel est à Anvers, notre métropole industrielle.

Quant aux matières d'enseignement, les voici telles que les indique l'auteur :

1° Arithmétique commerciale et industrielle;

Digitized by Google

2° Théorie des assurances;
3° Ethnographie;
4° Pratique commerciale;
5° Histoire physique des produits naturels et fabriqués;
6° Chimie appliquée;
7° Industrie manufacturière, mécanique industrielle;
8° Droit commercial;
9° Législation commerciale comparée;
10° Histoire comparée du commerce et de l'industrie;
11° Économie politique, envisagée non comme théorie, mais comme science, c'est-à-dire enseignée dans ses principes déjà acquis et consacrés par la controverse.

Joignez à ce programme un musée industriel, des conférences régulières et des annales universitaires, et vous aurez le plan complet de l'institution proposée par M. le docteur Matthyssens, et un aperçu général de cette idée éclose, paraît-il, dans l'imagination d'un négociant d'Anvers et à laquelle le gouvernement paraît avoir, dès à présent, assuré son concours et sa protection.

Après avoir rendu justice à la manière large et complète dont l'auteur a exposé son projet d'université commerciale, qu'il nous soit permis de faire à ses idées quelques objections.

Et d'abord il faut bien reconnaître qu'il n'en est pas de la science commerciale comme de la jurisprudence, de la médecine ou de la science militaire.

La science commerciale n'existe pas comme science; c'est pourquoi, pour former un commerçant, l'auteur se trouve forcé de faire des emprunts à diverses classes de connaissances, dont les unes rentrent dans l'enseignement secondaire et dont les autres sont enseignées dans les facultés universitaires. Sous des titres infiniment plus modestes que celui d'université commerciale, il existe à Bruxelles, à Liége, à Verviers, à Mons et à Gand, des écoles industrielles et commerciales où l'on enseigne, avec plus ou moins de succès, la plupart des matières indiquées par l'auteur du projet que nous analysons Voilà pour l'enseignement moyen Quant à l'enseignement supérieur, l'école spéciale des arts et manufactures constitue une des facultés de l'Université de Gand. Joignez-y dans toutes les universités les facultés du droit, des sciences physiques et mathématiques et celles des sciences naturelles, l'école du génie civil et du génie des mines de Gand et de Liége, qui versent continuellement dans la société des jeunes gens très-capables et auxquels l'industrie ouvre les bras à défaut du gouvernement, et l'on sera forcé de convenir que la Belgique n'est pas tout à fait dépourvue d'établissements où l'on soit à même de puiser cette science qui n'existe pas et qui se compose d'une foule d'éléments assez hétérogènes et que l'auteur appelle *la science commerciale*. Tout ce que l'on pourrait dire, c'est que ces éléments sont éparpillés, — fait vrai, mais qu'il faut surtout attribuer à l'absurde décentralisation de l'instruction supérieure en Belgique. N'est-il pas à craindre que l'écolier des écoles industrielles de Bruxelles, de Verviers, de Liége, de Gand et de Mons, pas plus que les étudiants des facultés des sciences physique, naturelle et mathématique et des écoles spéciales des arts et manufactures, des mines et du génie civil, ne quitteront pas leurs écoles ou leurs facultés pour aller recevoir à Anvers un enseignement évidemment moins fort et surtout beaucoup plus vague? — Il y a d'ailleurs au projet dont il s'agit une objection encore plus grave. Pourquoi le docteur en droit à venir, l'apprenti médecin, le futur ingénieur civil ou des mines, le docteur en sciences en expectative se rendent-ils, à grands frais, qui à Gand, qui à Liége, qui à Louvain, qui à Bruxelles, et y passent-ils de longues années dans des labeurs de plus en plus

Digitized by Google

sérieux? C'est qu'ils savent fort bien que cela est absolument indispensable pour acquérir le titre, la patente, la licence d'avocat, de médecin, d'officier ou d'ingénieur. En sera-t-il de même à l'Université d'Anvers? Évidemment non. Tout le monde sait que pour être commerçant il suffit, comme le dit le code, de faire des actes de commerce. Un diplôme de médecin a une valeur et l'on consent à faire des sacrifices pour l'acquérir; mais un diplôme de commerçant ne signifie rien. L'un est un droit, l'autre est un fait. Nous craignons donc, et très-sérieusement, qu'il ne manque, à l'Université industrielle et commerciale d'Anvers, qu'une seule chose, — des étudiants.

Entre la patente que délivrera l'Université et celle que délivre aussi le receveur des contributions, la dernière sera toujours préférée.

Cette vérité deviendra encore plus frappante, si l'on examine les matières indiquées par l'auteur, comme devant faire partie des cours de l'Université commerciale. De ces onze matières, cinq au moins sont enseignées dans les écoles industrielles : *l'arithmétique commerciale*, *la pratique commerciale*, *la chimie*, *la mécanique* et *le droit commercial*. L'étudiant qui arriverait à Anvers, au sortir de ces écoles, n'aurait donc que six cours vraiment utiles à suivre : *Théorie des assurances*, *Ethnographie*, *Histoire physique des produits naturels et fabriqués*, *Législation commerciale comparée*, *Histoire comparée du commerce et de l'industrie*, *Économie politique*. — Il faut d'abord en retrancher la *théorie des assurances*, qui fait partie intégrante du Code de commerce, et que l'auteur a, par erreur sans doute, séparée du droit commercial; *l'histoire physique des produits naturels et fabriqués* est une science nouvelle et qui n'existe pas; il en est de même de l'histoire comparée du commerce et de l'industrie, science ou histoire qui attend encore un savant ou un historien pour voir le jour. — Tout compte fait, l'étudiant ne trouverait à Anvers que trois cours à suivre : *l'ethnographie*, *la législation commerciale comparée*, *l'économie politique*. — Or, ces trois cours sont parfaitement donnés dans les diverses facultés des quatre universités de Bruxelles, Liége, Gand et Louvain. Il serait donc bien plus simple, pour l'apprenti commerçant qui voudrait compléter son éducation, de prendre, au sortir de l'école industrielle, quelques inscriptions partielles dans les diverses facultés de nos quatre universités, que d'aller chercher au loin ce qu'il peut fort bien trouver chez lui.

En résumé, la science commerciale n'existe pas. Elle se compose de beaucoup de connaissances diverses, dont les unes sont enseignées spécialement dans les écoles industrielles secondaires, et les autres d'une manière générale dans nos universités. Les moyens d'acquérir ces connaissances ne manquent certes pas en Belgique. Mais, pourquoi, là où il y a des écoles, n'y a-t-il pas des écoliers?

### II. *Éclaircissements sur les écoles populaires*, *par* C. J. Van Nerum, *professeur à l'École industrielle de Gand.*

S'occuper un peu moins des forçats et un peu plus des enfants du peuple; agrandir et multiplier les écoles pour parvenir un jour à rétrécir et diminuer les prisons, tel est le conseil que donne, au début de son livre, M. Van Nerum, à tous nos hommes d'Etat.

On croit avoir beaucoup fait, dit l'auteur, on s'imagine même avoir tout fait pour répandre l'instruction parmi le peuple. Hélas! sous tous les rapports, il s'en faut de beaucoup que le but soit atteint! « L'État et l'Église, le parti catholique et le parti libéral, toutes les opinions, en » un mot, veulent la culture morale du peuple; toutes veulent que les enfants des ouvriers soient

Digitized by Google

» forts, qu'ils soient instruits et habiles : mais, je le répète, quand il s'agit de les protéger, de les » former, on recule, on discute et l'on finit par dire qu'il est impossible de puiser encore dans les » caisses publiques..... Et bientôt après on votera des millions pour l'introduction de tel ou tel » système pénitentiaire, ou pour la construction de telle ou telle prison ! »

Savez-vous d'ailleurs à quel chiffre exact se montent ces sacrifices immenses que l'on assure que le pays s'est imposés pour prodiguer l'éducation au peuple? Ils se réduisent à 12 fr. 09 cent. par an et par tête d'élève, tous frais compris; les maîtres touchent annuellement, en moyenne, 312 fr. 58 cent.

Et qui le croirait? parmi les écoles populaires, ce sont les écoles populaires urbaines qui sont le plus mal partagées. Par suite d'une fausse interprétation donnée à la loi de 1842, la subvention nationale ne va soutenir que les écoles populaires rurales et laisse les écoles populaires urbaines à la charge des villes. L'auteur s'efforce de démontrer l'illégalité et l'injustice de cette interprétation.

Dans le deuxième chapitre de son livre, portant le titre de : *Vues pratiques,* l'auteur essaye de déterminer les dépenses qu'exigerait l'éducation populaire, afin que tous ceux qui en ont besoin et qui y ont droit puissent en profiter. — C'est là, dit-il lui-même, une œuvre capitale, immense; mais, au fond, c'est le plus sûr moyen de triompher du paupérisme.

Après un rapide examen des établissements connus sous les noms de fermes-modèles, colonies agricoles, etc., après avoir conseillé l'établissement de bibliothèques populaires, l'auteur rentre dans des questions de chiffres et s'efforce de démontrer que les sacrifices qu'il demande au pays en général et à la commune en particulier, pour faire parvenir l'instruction populaire jusqu'à l'enfant le plus indigent et le plus délaissé, ne sont, en définitive, ni impossibles ni exorbitants.

Dans la troisième partie de son livre, intitulée : *Opinion sur l'enseignement normal primaire,* l'auteur combat le système des écoles normales primaires et démontre que les véritables pépinières sont les écoles populaires elles-mêmes.

C'est, dit l'auteur, « c'est aux écoles populaires qu'il faut s'arrêter pour la formation des insti- » tuteurs; c'est là que les élèves-maîtres puiseront des règles certaines pour conduire de nom- » breuses écoles, qu'ils apprendront à mieux lutter contre les difficultés, qu'ils féconderont les » études théoriques par de grandes expériences; c'est là, enfin, qu'ils se formeront à la patience, à » cette patience sans bornes qui est le seul génie des instituteurs. Nous le répétons à dessein : » les pépinières d'instituteurs établies dans les écoles populaires, voilà les écoles normales par » excellence. Cette vérité ne saurait être contestée : les enfants pauvres sont assurément les plus » difficiles à conduire. Pour l'instruction, ce sont de véritables statues à animer : on ne saurait » concevoir quels soins, quel infatigable travail, sont nécessaires pour faire pénétrer le jour dans » ces yeux que semblent devoir couvrir des ténèbres éternelles. »

La brochure de M. Van Nerum a été écrite pour répondre à l'appel qu'adressa, en septembre 1847, M. le ministre de l'intérieur à tous les professeurs et instituteurs, en les engageant à méditer et à écrire sur les intérêts généraux de l'enseignement. Cette brochure est pleine de faits; mais elle est remplie aussi de vues plus généreuses que pratiques. Écrite d'ailleurs avec soin, elle ne nous semble pas avoir été méditée avec assez de sang-froid. L'ordre et les déductions logiques y font quelquefois défaut. Mais l'inspiration généreuse qui l'a dictée, la compassion pour les pauvres, la charité pour l'ignorance et l'indigence y parlent un langage extrêmement élevé et éminemment sympathique.

Digitized by Google

III. *De l'enseignement moyen et de ses rapports avec l'état social, par* Louis Castermann, *professeur à l'athénée de Tournay, et* Théodore Olivier, *docteur en médecine.*

Il serait aussi inutile que dangereux de se le dissimuler : de toutes les choses absurdes qui existent aujourd'hui, nulle n'est plus absurde et plus incohérente que l'organisation actuelle de l'enseignement moyen. Ignorance du but, insuffisance des moyens, empiétements irréfléchis, routine aveugle, méthodes usées, efforts désespérés, travaux surhumains ne produisant que des résultats nuls ou ridicules, tel est le spectacle que nous offre l'enseignement moyen en Belgique. Le gouvernement peut à peine le dissimuler dans ses rapports administratifs; tous ceux qui ont étudié sérieusement cet enseignement le proclament avec une unanimité douloureuse, et ses apôtres eux-mêmes, c'est-à-dire ses professeurs, sont tous les jours forcés d'en faire l'aveu pénible et explicite. Et, pourtant, l'éducation de la jeunesse c'est l'avenir même du pays; tout le monde le sait et tout le monde le proclame; une réforme est urgente; mais la difficulté est d'en poser les bases et d'en déterminer les limites. Ce problème a été nettement posé et en grande partie heureusement résolu par les auteurs du beau et utile travail que nous examinons en ce moment.

Afin de parvenir à déterminer avec précision la sphère d'action de l'enseignement moyen, ils se sont d'abord attachés à déterminer quel peut être et quel doit être son but; passant rapidement en revue les diverses professions qu'un homme peut embrasser et les diverses carrières qu'il peut être appelé à parcourir, ils établissent que l'enseignement moyen n'est que la préparation à un enseignement supérieur; que développer l'homme dans sa plénitude et lui donner tous ses moyens d'action, tel doit être le but de l'enseignement qui embrasse toute l'adolescence. C'est une erreur grave de vouloir, dès l'adolescence, spécifier l'enseignement. L'école moyenne ne peut être que l'immense vestibule de l'enseignement supérieur, c'est-à-dire spécial; cela est vrai, même pour les sciences commerciales que les auteurs voudraient voir complétées à l'université industrielle.

Après avoir déterminé le but de l'enseignement moyen, MM. Casterman et Olivier l'examinent dans son état actuel. — Ce chapitre est court, mais décisif, et sa portée est immense lorsqu'on réfléchit qu'il émane d'un professeur d'athénée royal. Il peut se résumer en un mot : *insuffisance*? Lutte absurde entre l'école latine et l'école industrielle; défectuosité dans les méthodes; émulation mal entendue et dangereuse; étiolement et affaiblissement physiques; ignorance générale; empiétements sur l'enseignement supérieur, absence du développement artistique, discipline illusoire, encouragements vicieux, tel est en raccourci le tableau de l'enseignement moyen, tableau vrai et déjà tracé plusieurs fois, et qu'on ne peut accuser d'exagération, alors que c'est un membre même du corps enseignant qui tient le pinceau.

La deuxième partie de ce livre contient un plan complet et minutieusement détaillé de la mise en pratique des principes posés dans la première partie.

Un établissement d'enseignement moyen doit-il avoir la forme d'un externat ou d'un pensionnat. Les auteurs donnent la préférence à l'externat, mais en lui assignant une extension telle que la journée entière de l'élève appartient à l'enseignement; le pensionnat n'est qu'un accessoire destiné à remplacer, pour quelques-uns, la famille absente ou éloignée.

Les études et les exercices se divisent en quatre classes d'une importance égale : elles doivent être scientifiques, littéraires, artistiques et physiques ou corporelles.

Il est à regretter qu'en parlant du développement des études littéraires et scientifiques, les auteurs ne se soient pas attachés à déterminer avec plus de soin la limite qui sépare l'enseignement



Digitized by Google

moyen de l'enseignement supérieur, et qu'ils ne se soient pas davantage expliqués sur la prétention de l'enseignement moyen de faire de la littérature latine et grecque. Mais nous devons les plus complets éloges à leur manière de voir en ce qui concerne les études artistiques et les études physiques ou corporelles. Oser assigner à ces études, dans l'enseignement moyen, une importance égale aux études scientifiques et littéraires, oser préconiser et mettre en première ligne l'importance du développement artistique et de la culture corporelle, ce n'est pas là seulement une idée juste et neuve, c'est une idée hardie et une inspiration courageuse qui ne pouvait surgir que du travail combiné du médecin et du professeur.

Tout en blâmant dans les termes les mieux sentis l'abus de l'émulation et la surexcitation fébrile qui accompagne les couronnements d'avant vacances, les auteurs proposent un système de récompenses où le travail de toute l'année est habilement combiné avec la supériorité du mérite à un jour donné.

Nous passons rapidement sur un long chapitre où la question, alors palpitante dans toute la Belgique et surtout à Tournay, de l'enseignement ecclésiastique ou laïc, se trouve traitée de la manière la plus libérale, et nous arrivons à la partie de ce travail qui nous semble traitée d'une manière vraiment supérieure, nous voulons parler du chapitre de la division du temps. La journée entière de l'élève, c'est-à-dire douze heures, doit être donnée par lui à l'enseignement moyen; mais de ces douze heures, six seulement sont consacrées au travail intellectuel et scientifique proprement dit; le reste appartient aux exercices artistiques et physiques. Ce chapitre contient, en un mot, l'application pratique la plus détaillée, la plus minutieuse et la mieux coordonnée de ces deux idées fondamentales qu'on distingue tout d'abord dans ce livre: jusqu'à ce jour, on a négligé honteusement le développement artistique et physique des élèves; — les élèves ne sont pas et ne doivent pas être, dans l'école moyenne, des forçats littéraires, comme dans les bagnes allemands, ni des plantes de serre-chaude sujettes aux expériences *in anima vili*.

JULES GENDEBIEN.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS.

## CHRONIQUE.

EXPOSITION DE TABLEAUX A LA HAYE.

*Programme de l'exposition de tableaux, dessins, gravures, sculptures, plans d'architecture, etc., d'artistes vivants, qui aura lieu à La Haye (royaume des Pays-Bas) en 1849.*

La régence de La Haye, ayant arrêté qu'il y aurait dans cette ville, au mois de mai 1849, une exposition générale d'ouvrages d'artistes vivants, tant étrangers que nationaux, la commission chargée de la direction de ladite exposition s'empresse de porter à la connaissance des sociétés de peinture, des artistes et des protecteurs des beaux-arts, les dispositions suivantes :

Art. 1. L'exposition aura lieu dans le local de l'Académie de peinture sur le *Prinssessegracht*, à La Haye.

Art. 2. Le salon sera ouvert du 21 mai au 23 juin 1849 ; toutefois, la commission se réserve la faculté de prolonger ce terme de quelques jours.

Art. 3. Les objets d'art destinés à l'exposition, les tableaux, dessins et gravures (convenablement encadrés), devront être expédiés (*franc de port*), au local susdit à l'adresse de la commission, *du 16 avril au 7 mai 1849 à minuit*. A cette époque nul objet, pour quelque raison et sous quelque prétexte que ce soit, ne sera plus reçu.

(Par cette stipulation, qui sera maintenue rigoureusement, toute condescendance qui a été accordée lors des expositions précédentes, par rapport au terme fatal de l'envoi des objets, vient à cesser.)

Art. 4. On donnera d'avance avis au secrétaire de la commission de l'envoi desdits objets, et *ce par lettres affranchies*, contenant les noms, prénoms et demeure de l'artiste et de l'expéditeur, ainsi qu'une courte description des objets, et la marque des caisses.

MM. les artistes qui désireraient vendre leurs ouvrages, sont priés de joindre à cette indication la note de leurs prix ; et ceux qui préféreraient qu'en cas de *loterie*, leurs ouvrages n'en fissent point partie, auront soin d'en faire également mention.

MM. les artistes étrangers sont en outre invités à indiquer soit une maison de commerce ou de commission dans le royaume des Pays Bas, soit une personne connue et y domiciliée à laquelle la commission pourra faire le renvoi des pièces exposées.

Art. 5. On n'admettra aucun objet ayant déjà fait partie d'une exposition en cette ville, ni copies à l'huile d'après des tableaux, ou de dessins d'après des-ins.

La commission se réserve le droit d'admettre ou de refuser les objets qui lui seront parvenus. Ceux qu'elle jugera inadmissibles seront renvoyés avant l'ouverture du salon aux adresses indiquées.

Art. 6. Les objets envoyés par d'autres personnes que leurs auteurs mêmes, ne seront admis que sur l'autorisation *écrite* de ceux-ci.

Art. 7. Tous les objets exposés resteront jusqu'à la clôture définitive de l'exposition sous la garde de la commission qui en prendra tout le soin possible, sans toutefois se charger d'aucune responsabilité. — On ne délivrera aucun tableau avant la clôture de l'exposition.

Art. 8. La commission donnera immédiatement avis aux artistes de toute vente effectuée ; elle ne reconnaîtra aucun marché fait à son insu, relativement aux pièces mises en vente, et elle se réserve en outre la priorité sur toute autre vente faite concurremment avec elle.

Art. 9. Dans la quinzaine qui suivra la clôture définitive de l'exposition, les objets qui en auront fait partie seront renvoyés franc-de-port à domicile pour les artistes régnicoles ; ceux qui sont destinés à l'étranger jouiront de la franchise jusqu'aux adresses indiquées conformément à l'art. ci-dessus.

Art. 10. La commission ne fera droit aux réclamations à sa charge qu'en tant qu'elles lui seront parvenues dans les trois mois après la clôture définitive de l'exposition.

La commission se flatte que Messieurs les artistes et protecteurs des beaux-arts, voudront concourir de leur côté, à assurer la bonne réussite et à rehausser l'éclat de cette exposition.

La Haye, le 28 décembre 1848.

*La commission de la direction de l'exposition.*

G.-L.-H. Hooft, président. — J.-M. Hartman. — J.-C. De Jonghe. — J.-C. Mazel. — C.-A.-P. baron De Salis. — J.-B. Weenink. — W.-D.-A.-M. baron Van Brienen. — H.-P.-F. Hooft, secrétaire.

—

Le théâtre de la Monnaie vit de *reprises* : *Fra Diavolo, Le Philtre, Dom Sébastien* ont mis en relief toutes les qualités de M. Anthiome, et les imperfections de M. Saint-Denis, baryton appelé par les artistes sociétaires pour recueillir l'héritage de M. Massol. Mlle Dubignon s'est retirée et Mlle Rousset, notre ancienne première danseuse, est venue tout aussitôt substituer ses pirouettes fantastiques et son brio pétulant et désordonné, à la danse plus correcte et surtout plus musicale de sa devancière. Une vive opposition aussi injuste qu'inopportune a singulièrement servi Mlle Rousset qui n'a plus aujourd'hui qu'à exécuter un de ses sauts de chèvre effarouchée ou de cabri en belle humeur, pour soulever des tempêtes de bravos et d'applaudissements frénétiques. Viennent deux nouveaux sifflets adroits ou maladroits et nos enthousiastes *par contradiction* feront danser leur charmante

Digitized by Google

*Diva* sur un lit de bouquets et de couronnes. Ces exagérations nous affligent, et pour le public qui s'en rend coupable, et pour l'artiste qui en est la première victime — au jour inévitable des réactions.

Au Parc, *Les mystères de Londres*, ont attiré les jeunes et vieux amis des sombres horreurs et des profondes conceptions du drame taillé dans le roman-feuilleton. Notre intrépidité n'a pu, jusqu'aujourd'hui, nous pousser à prendre notre part de ce festin mélodramatique ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que les amis du genre s'en lèchent encore les lèvres.

La foule se presse chaque soir au Théâtre des Galeries pour applaudir *Les Lampions*, *La foire aux idées*, vaudevilles appelés *aristophanesques* par les grands critiques qui connaissent beaucoup les *Guêpes*, *les Oiseaux* et les *Nuées*..... de réputation. Le succès justifie tout, disent les sages de nos jours : — proclamons donc la gloire éternelle et impérissable de M. Clairville, de ses pantalonades gracieuses et de ses gentillesses spirituelles et ordurières.

La partition de *La Somnambule* est venue nous dédommager de ces grossières folies où l'on cherche en vain le bon gros sel qui peut seul les faire accepter. L'exécution de *La Somnambule* a été remarquable sous plus d'un rapport. Tout l'intérêt de la soirée se reportait sur le début de Mlle Antonia Mendi, élève d'Emmanuel Garcia. Jeune, jolie, tremblante et craintive comme une pensionnaire qui se hasarde pour la première fois sur les planches d'un théâtre, Mlle Mendi a conquis, dès son apparition, les sympathies de ceux là même qui n'avaient pu l'entendre dans quelques soirées et concerts, où l'on avait pu apprécier les qualités de sa voix d'un timbre charmant, d'une égalité peu commune, et surtout la pureté, le goût et l'exécution brillante de ses vocalises. Mlle Mendi a été chaleureusement encouragée ; nous sommes persuadé que d'ici à quelques jours elle osera chanter comme elle peut le faire, et justifiera toutes les espérances que l'on fonde sur ce jeune talent, appelé peut être à jeter un nouveau rayon de gloire sur la grande famille artistique qui a produit Garcia, la Malibran et Pauline Viardot.

Calzolari a trouvé, dans *La Somnambule*, un succès *énorme* — comme disait le rutilant Vacquerie. Nous reparlerons le mois prochain de *La Somnambule*, une des plus belles partitions de Bellini. D'ici là, les chœurs égarés pourront revenir à des sentiments meilleurs et plus justes.

— Les théâtres de la Monnaie et du Parc passeront — au mois de mai — sous la direction de M. Quélus. Il ne faudra rien moins que le zèle et l'habileté du directeur des Galeries pour relever les ruines amoncelées par l'incurie et l'incapacité de ses prédécesseurs.

— Le concert du Conservatoire a été signalé par le succès de Léonard, jeune violoniste belge, que Paris tient depuis longtemps en grande et haute estime. Nous retrouverons dans une prochaine chronique musicale M. Léonard qui annonce un concert pour les premiers jours de mars. Nous aurons alors à parler de la *Symphonie avec Chœurs* (9e) de Beethoven, que l'orchestre de l'Association va nous faire entendre pour la première fois.

— Le gouvernement vient d'acheter pour le Musée des modernes le *Paysage* de M. Kindermans et *la Sécheresse en Judée* de M. J. Portaels, directeur de l'Académie de Gand. Ces deux tableaux ont été exposés au dernier Salon de Bruxelles.

— Nous donnerons dans notre prochaine livraison le règlement pour la caisse centrale des artistes belges, que le gouvernement s'est enfin décidé à approuver, et l'arrêté par lequel M. Leon Faucher, ministre de l'intérieur de la République française, réorganise le jury pour l'admission des objets d'art à l'exposition de 1849.

— Nous pouvons annoncer dès aujourd'hui qu'un grand nombre d'artistes belges exposeront à La Haye. MM. Louis Gallait, J. Portaels, Éd. Hamman, Tavernier, Alfred de Knyff, Charles et Edmond Tschaggeny, représenteront dignement notre école.

— L'éditeur Piérart, de Mons, a mis en vente une vigoureuse satire de M. Adolphe Mathieu contre l'esprit mercantile des journalistes qui ne respectent rien, pas même le génie. Le poëte flétrit énergiquement M. Emile de Girardin, le rédacteur de *La Presse*, qui découpe en feuilletons les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Châteaubriand.

— M. Mouilleron, l'habile lithographe français, dont nous avons récemment apprécié les brillants travaux (1), est retourné à Paris après un séjour en Belgique de plus de deux mois. Il emporte, — pour le lithographier, — le beau tableau de M. Leys, représentant *Une galerie de tableaux*. — La lithographie de l'*André Vesale* de M. Edouard Hamman, est aujourd'hui terminée. Tous nos artistes ont admiré les belles épreuves de cette planche qu'a reçues l'éditeur, M. Géruzet.

— M. Devachez, — un des meilleurs élèves de M. Calamatta, — vient de publier une gravure au burin d'après le *Godefroid de Bouillon* d'Eugène Simonis.

— M. le docteur J. D. Hannon, notre collaborateur, a entrepris, avec M. Crock, la publication d'un journal hebdomadaire qui obtient le plus légitime succès. Les bureaux de *La Presse médicale* sont établis rue des Minimes, 25, chez Emile Lelong et compagnie. Cette maison vient de fonder une succursale à Namur.

— M. Ernest Slingeneyer, se rendant aux justes critiques qu'a soulevées sa *Bataille de Lépante*, a modifié plusieurs parties de cette vaste composition qui vient d'être placée dans la salle des Pas-Perdus, au palais de la Nation. Nous apprenons avec plaisir que le jeune artiste quitte Anvers ; il cherche en ce moment un atelier à Bruxelles. M. Verheyden a également l'intention de venir habiter la capitale.

---

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 3e année, 2e série, tome Ier, p. 374.

Digitized by Google

# FELICITAS.

## A M. A. DE K....

### I.

Tel qu'un rayon du ciel, au matin de la vie,
Le bonheur à mon âme un jour avait souri.
Sa lueur avec l'aube, hélas! me fut ravie,
Et dans l'ombre où mes pas en vain l'ont poursuivie,
Comme un faon aux abois, ma jeunesse a péri.

A quels sentiers en fleurs, quelles vertes clairières,
Quels frais et purs ruisseaux, quels astres éclatants
N'ai-je point demandé, dans mes folles prières,
Le rayon fugitif qu'entrevit mon printemps?

L'amour me révéla son espoir, ses alarmes.
Mes yeux puisaient la vie aux yeux de la beauté :
Si mes regards encor s'enivrent de ses charmes,
Trop tôt j'ai pénétré son sourire et ses larmes;
Qu'enseignent-ils?... Deux mots : — mensonge et vanité!

A jamais loin de moi la coupe empoisonnée
Où s'abreuvent les cœurs que l'amour a déçus!
Que d'autres au plaisir livrent leur destinée!
Son repos énervant ne m'endormira plus.



Digitized by Google

O Muse, à ton appel faut-il prêter l'oreille?
Vivent-ils d'heureux jours tes glorieux amants?
De fleurs et de parfums nourris comme l'abeille,
D'où vient qu'à leurs accords la tristesse s'éveille?
Ton accueil n'a donc pas apaisé leurs tourments!

Gloire, plaisir, amour, qu'êtes-vous que les songes
D'une âme que séduit l'image du bonheur!
Tôt ou tard les humains lassés de vos mensonges,
Sentent qu'il n'est pour eux de vrai que la douleur.

## II.

Ne croyons plus, mon âme, aux prestiges du monde.
Cessons de recourir à quelque vain détour.
Cent fois dans nos souhaits plus inconstants que l'onde,
De la Nature encor la constance profonde
Nous porte sur nous-même au plus triste retour.

L'été mouillé de pleurs délaisse la prairie.
A l'automne fécond succèdent les frimas.
La dépouille des bois couvre l'herbe flétrie;
L'oiseau s'est envolé vers de plus doux climats.

Le silence et la mort envahissent la plaine.
Dans le deuil des hivers s'endorment les vallons.
Les flots n'ont plus d'azur, la brise plus d'haleine;
Le sombre Esprit du Nord gémit dans le vieux chêne,
Et tend son voile gris aux flancs neigeux des monts.

O frimas! le soleil a vaincu vos ténèbres;
Vous succombez enfin sous ses traits enflammés.
L'aurore en dépouillant les vêtements funèbres,
A retrouvé l'oiseau dans les prés embaumés.

Digitized by Google

De saison en saison la Nature immortelle
Voit renaître les biens dont le ciel l'enrichit.
Quand la terre à ses yeux ainsi se renouvelle,
L'homme seul — vainement — d'une course éternelle,
Poursuit les jours dorés que le Temps lui ravit.

Heureux s'il peut enfin, instruit de sa misère,
Goûter avant le soir une heure de repos,
Et trouver dans son cœur le trésor qu'il espère,
Comme on trouve la perle au sein profond des flots!

Édouard D. L.

Digitized by Google

# MARCO VISCONTI,

## HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

### CHAPITRE XIII.

Oui, de jalousie. Depuis le jour où Marco avait vu Béatrix pour la première fois, l'image de la belle et modeste jeune fille était constamment devant lui, comme une douce vision. Elle venait se placer au milieu des événements de sa vie agitée, au milieu de ses joies et de ses espérances : tantôt il se composait à lui-même un avenir glorieux et splendide, et alors cette douce image répandait dans son cœur une paix céleste; tantôt il se figurait des obstacles insurmontables, et alors son cœur frissonnait, il se sentait comme s'il eût erré dans un désert; ses richesses, sa renommée, sa gloire lui paraissaient comme un inutile et lourd fardeau.

(1) Voyez *Revue de Belgique*, livraison de décembre 1848, pag. 323 (tome I^er^, 2^me^ série), et livraisons de janvier 1849, page 11, février, page 67, (tome III, 2^me^ série).

Digitized by Google

A un âge, peu avancé, il est vrai, mais dépouillé déjà des illusions de la jeunesse, Marco, brisé par la vie des camps, blessé au cœur par les coups du sort et l'iniquité des hommes, s'abandonnait de nouveau à l'amour et se livrait à ce sentiment avec l'insouciante imprudence d'un jeune homme sans expérience, et la résolution fatale d'un guerrier qui a vécu au milieu du sang.

Il n'avait jamais aimé véritablement qu'Ermelinde. Le temps et la perte de tout espoir avaient fait diminuer cet amour, auquel avaient succédé la fureur des partis, la soif de la domination et de la vengeance et toutes ces passions qui le rendirent héroïque ou coupable. Cependant il n'oublia jamais tout à fait Ermelinde : son souvenir calmait quelquefois sa colère; s'il faisait grâce de la vie à un ennemi suppliant, s'il tendait la main à un malheureux, il croyait redevenir encore l'ami de cet ange, le jeune Marco, ce Marco auquel maintenant il ressemblait si peu.

Il pensait bien quelquefois qu'Ermelinde devait avoir perdu sa beauté, mais il ne pouvait se la représenter autrement que telle qu'il l'avait vue dans sa jeunesse, fraîche, belle et heureuse. Depuis ce temps, il ne l'avait plus aperçue, et sa pensée en conservait le même souvenir, que si ses traits eussent été reproduits sur une toile. Voilà pourquoi, lorsqu'il vit Béatrix pour la première fois, il fut fasciné par un pouvoir irrésistible; son cœur l'accueillit comme sa bien-aimée, comme son bien; ce cœur indifférent et libre depuis si longtemps se ranima, battit comme pour son premier amour et de nouveau se laissa enchaîner.

Les premiers jours, il attribua toutes ses sensations à l'émotion bien naturelle que le souvenir de ses jeunes années devait lui faire éprouver; il s'indigna contre lui-même; il résolut de vaincre ses sentiments et se crut certain d'y réussir. Mais en se débattant ainsi dans les chaînes qui l'entouraient, il ne s'apercevait pas qu'il ne faisait que les resserrer. Fatigué de combattre, il finit par s'abandonner à l'espoir de sanctionner par le mariage cet amour dont il ne pouvait se défendre et auquel il n'avait pas la force de renoncer. Il pensa que le comte del Balzo serait honoré de l'avoir pour gendre, et quant à Ermelinde, malgré l'horreur qu'elle devait éprouver pour le meurtrier de son père, il se dit que la raison qui lui avait fait commettre ce crime devait l'excuser, car, quelle que soit la vertu d'une femme, elle est toujours portée à pardonner les fautes dont elle a été la cause.

D'un autre côté, dans ces temps de factions continuelles, où les haines étaient toujours éveillées, et les vengeances promptes, le sang se payait avec le sang, et il n'était pas rare de voir l'assassin s'unir à la famille de la victime.

Ces réflexions lui souriaient; il se complut à les caresser, à s'y arrêter, et le poison de l'amour pénétrait plus avant dans son cœur, et le remplissait tout entier.

Il en arriva enfin à faire la paix avec lui-même; il sentit une vie nouvelle naître

Digitized by Google

en lui; son avenir lui apparut plus beau et plus riant. Il ne désira jamais si ardemment d'être le seigneur de Milan; jamais il ne prépara avec plus de hâte les événements qui devaient le conduire à ce but ambitionné, et cela pour pouvoir déposer sa puissance et lui-même aux pieds de Béatrix.

Mais il fut cruellement réveillé de ces doux rêves par le soupçon qui lui vint sur l'amour de la jeune fille pour Ottorino. Toute comparaison est faible pour exprimer les angoisses de cette âme torturée par la jalousie. Il hésita quelque temps dans l'espoir qu'il s'était trompé; puis il voulut s'en assurer et il le fit pendant cette promenade dont nous avons parlé.

Quelques jours auparavant, il avait préparé avec Lodrisio toute la trame qui devait enlever à son neveu Azzone la seigneurie de Milan; il devait ensuite aller lui-même à Ceruglio solder pour son propre compte les troupes allemandes, et partir au plus tôt; mais depuis qu'il croyait avoir surpris l'amour des deux jeunes gens, tous ses projets se trouvèrent renversés.

Quel parti prendre pour calmer l'angoisse qui le dévorait? Emmener Ottorino? Mais, outre que le jeune homme paraissait peu disposé à le suivre, en supposant qu'il y eût consenti, Marco n'aurait pas pu supporter sa vue. L'envoyer, sous le prétexte d'une mission quelconque, dans quelque ville éloignée où il l'aurait fait retenir jusqu'au moment où lui-même serait revenu à Milan :—mais pouvait-il paraître donner sa confiance à celui qui le rendait si malheureux? Le laisser auprès de Béatrix, pour qu'en revenant il les trouvât peut-être déjà mariés : — cette pensée le remplissait de fureur et faisait naître en lui mille pensées de rage et de sang. Malheur, si en ce moment!... Mais, après avoir hésité longtemps, après avoir formé mille projets, il s'arrêta à un expédient plus raisonnable. Il résolut de partir, mais, auparavant, d'appeler auprès de lui le comte del Balzo et de l'effrayer à propos de Rusconi, si Ottorino manquait à sa parole à cause de Béatrix : il connaissait le caractère du comte et savait qu'il pouvait se fier à lui.

Après s'être arrêté à ce parti, l'espérance entra de nouveau dans son cœur; d'ailleurs, quelle preuve avait-il que Béatrix répondait à l'amour du jeune homme, si ce n'est sa rougeur en le saluant? Cette rougeur pouvait être un indice, mais n'était pas une preuve.

Pour s'en assurer, il résolut de voir Béatrix, de l'interroger et de sonder ainsi son cœur. Il ordonna une fête pour la veille de son départ et il invita le comte en lui faisant entendre qu'il l'attendait sans faute, lui et sa fille.

Tandis que tout ceci avait lieu, de nouveaux événements se préparaient. Nous les raconterons après avoir dit quelques mots d'Ottorino.

Malgré le dépit que le jeune homme avait éprouvé en se voyant traité si sévère-

Digitized by Google

ment par son seigneur, il était retourné chez lui pour se justifier et s'excuser de l'hésitation qu'il avait montrée lorsque Marco lui avait offert de l'accompagner en Toscane, et pour le prier de lui accorder cette faveur ; mais il n'avait jamais été reçu, et même on lui fit entendre qu'il eût à s'abstenir de se présenter encore.

Il en conçut un grand chagrin. Loin de soupçonner la véritable cause de sa disgrâce, il l'attribua à son refus à propos de la fille de Rusconi ; et, en effet, c'était une raison suffisante pour encourir la colère d'un homme tel que Marco.

Il réfléchit alors sérieusement à sa position : renoncer à Béatrix, c'était une pensée qu'il ne pouvait même pas admettre ; mais comment s'arrangerait-il avec son seigneur ? Il est vrai qu'en revenant de Monza il s'était vanté auprès du comte d'être maître de sa personne et libre d'épouser, avec ou sans le consentement de Marco, la femme qui lui plairait. Mais il s'était trop avancé ; maintenant qu'il y réfléchissait froidement, il ne se sentait pas le courage de rompre avec lui, de rompre avec ce Marco Visconti que nous connaissons déjà bien, mais qu'il connaissait mieux encore. Puis, en dehors de la crainte que lui inspirait l'inimitié d'un homme pareil, Ottorino ne pouvait supporter la pensée d'encourir la haine de celui qui avait toujours été comme un père pour lui, celui sous les yeux duquel il avait fait ses premières armes, qui l'avait créé chevalier, et qu'il avait toujours regardé comme son guide et son soutien.

Enfin, dans la supposition même que le jeune homme eût mis de côté toutes ces considérations, et qu'il se fût déterminé à agir contre la volonté de Marco, et à épouser Béatrix en dépit de tout, le comte n'aurait pas voulu la lui accorder, car il avait parfaitement déclaré qu'il ne voulait rien faire sans le consentement de Visconti.

Combattu par toutes ces pensées, le pauvre Ottorino devint triste et il parvenait difficilement à cacher sa tristesse à Ermelinde et sa fille, avec qui il passait la plus grande partie de son temps. Elles s'en aperçurent, en effet, et toutes deux s'efforcèrent de découvrir le sujet de son inquiétude ; mais il éludait leurs questions et tâchait de n'y pas répondre.

Pendant ce temps, que faisait le père de la jeune fille?... Le pauvre homme !... Enivré de tous ses triomphes, des compliments qu'on lui adressait, des saluts qu'il recevait, il se souvenait à peine qu'il avait une femme et une fille ; je dirai même qu'il ne savait plus guère s'il appartenait encore à ce monde, et lorsque Ermelinde le faisait descendre des glorieuses élévations où il se perdait sans cesse, pour lui parler des choses d'ici-bas ; lorsqu'elle l'entretenait des noces de Béatrix, des craintes que lui inspirait la tristesse d'Ottorino, il ne trouvait rien de mieux que de se mettre en colère.

Digitized by Google

—Eh! qu'importe, disait-il. Êtes-vous si pressées? Laissez aller les choses d'elles-mêmes. Toutes les difficultés ne sont-elles pas surmontées? Que pourrait-il arriver? Le mariage se fera quand Ottorino le voudra. Il vous tarde donc bien de vous défaire de votre fille?

Au bout de quelques jours, Ottorino laissa entendre qu'il aurait voulu hâter son mariage, mais qu'il vaudrait mieux qu'il fût tenu secret, disant qu'il pourrait ne pas convenir à Visconti que Rusconi en fût instruit de suite. La chose pouvait être ainsi, mais la clairvoyante Ermelinde devina que le jeune homme ne disait pas tout; aussi fit-elle tant et si bien qu'il finit par lui avouer ce qu'il soupçonnait et pourquoi il pensait que Marco fût fâché contre lui; Ermelinde en fut peinée et effrayée tout à la fois.

La bonne et tendre mère souffrait de la douleur de sa fille. Que pouvait-elle faire pour la consoler? Lui dire d'oublier Ottorino? Il était trop tard. Devait-elle alimenter cet amour qui pouvait la rendre malheureuse toute sa vie? Elle prit le parti de lui apprendre tout ce qu'Ottorino lui avait dit. Le jeune homme, dès lors, put parler librement avec les deux femmes, et il tâchait de les consoler en se trompant lui-même.

— Marco, disait-il, doit partir pour la Toscane où il sera retenu longtemps; l'éloignement, de nouvelles affaires lui feront oublier ces contrariétés. Il est facile de voir que tout ceci n'est que du dépit et du caprice : cet homme est ainsi fait; mais quand Béatrix sera ma femme, tout s'arrangera pour le mieux. Le temps fait oublier bien des choses. Avant qu'il ne revienne, qui sait? peut-être ne craindra-t-il plus de se brouiller avec Rusconi, ou Rusconi lui-même aura-t-il un intérêt assez grand à se tenir bien avec Visconti, pour ne point se fâcher s'il manque à un engagement qui n'a jamais été sérieusement pris; car je vous répète que non-seulement je n'ai rien promis, mais que Marco lui-même n'a jamais donné sa parole... Et puis, le dévouement que je lui ai toujours montré, les services que je lui ai rendus... il n'est pas homme à les oublier.

Ces paroles paraissaient calmer Béatrix, mais sa mère était plus difficile à persuader.

Et puis, si le comte apprenait la disgrâce d'Ottorino auprès de Visconti, qu'arriverait-il? car jamais il n'aurait consenti à déplaire à celui-ci. Aussi tous trois se taisaient et attendaient le départ de Marco avant de parler du mariage : les choses continuèrent ainsi jusqu'au jour où le comte del Balzo reçut une invitation pour la fête que Marco avait pris le parti de donner. Ottorino en fut ravi, et malgré toute la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir y assister, il combattit toutes les raisons qu'Ermelinde exposait à son mari afin de l'engager à n'y point

Digitized by Google

conduire sa fille, si bien qu'il fut arrêté que Béatrix accompagnerait son père.

Le soir de la fête, le comte se promenait dans une salle de son palais déjà tout prêt à partir. Il avait une robe de velours brodé, des souliers dont la pointe, plus longue que le pied, se recourbait vers le genou et à laquelle était attachée une chaînette en or qui venait rejoindre la jarretière; il se promenait en faisant pour ainsi dire la roue, et fier de se trouver si beau. Sa sœur, qui devait accompagner Béatrix au lieu de sa mère, s'impatientait de voir sa nièce si lente à se préparer; en effet, la jeune fille cherchait à gagner du temps, dans le désir de voir Ottorino avant de partir.

Une terreur secrète l'agitait en pensant qu'elle allait paraître devant Marco, maintenant qu'Ottorino n'était plus dans ses bonnes grâces ; elle tremblait à la pensée seule de devoir affronter ce regard inquisiteur, et elle avait besoin de puiser du courage dans les yeux et les paroles de celui qu'elle aimait; mais le jeune homme n'arrivait pas, et, chose plus étonnante, il n'était pas venu de toute la journée !

Enfin, malgré elle, sa toilette se trouva finie, sa tante se leva pour lui offrir la main, et Béatrix, ne trouvant plus aucun prétexte, fut obligée de la suivre; mais ils n'avaient pas passé la porte de la salle qu'Ottorino entra avec précipitation, les traits bouleversés, en s'écriant :

— Lupo a été pris par les suppôts de l'abbé de San-Ambrogio; il a été pris la nuit, tandis qu'il dormait : on l'a condamné à mort, et demain sera son dernier jour.

Laurette, en entendant ceci, courut, moitié morte de terreur, en avertir ses parents; les autres spectateurs étaient attérés.

— J'ai prié, j'ai promis, j'ai menacé, continua Ottorino, mais en vain : il faut que l'abbé soit bien certain du consentement de Marco, pour avoir osé mettre la main sur mon écuyer.

— Écoutez, Ottorino, dit le comte en balbutiant, je vous l'avais bien dit, vous avez voulu faire à votre tête...

Mais sa femme et sa fille l'interrompirent en lui disant que ce n'était pas le moment de faire des reproches, mais bien de chercher un remède au mal.

— Pourquoi ne courez-vous pas auprès de Marco, dit le comte à Ottorino; c'est à vous que l'offense est faite; et puis, vous êtes son parent et son ami...

— J'ai été chez lui, mais il refuse de m'entendre.

— Comment? comment? Qu'avez-vous dit? Marco ne veut pas vous entendre?

Le jeune homme, oubliant alors toute prudence, avoua qu'il n'avait pas vu Marco depuis longtemps.

— Vous êtes donc en disgrâce auprès de Visconti? s'écria le père de Béatrix.



Digitized by Google

Ah! je comprends maintenant pourquoi Ermelinde me disait tantôt de ne parler de rien à Marco. Et voilà le mystère! et je n'en savais rien! Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je ne m'en mêle plus, je m'en lave les mains.

— Et vous laisserez mourir le fils de votre serviteur sans dire un mot pour le sauver, pour sauver sa vie qu'il a si courageusement exposée pour son pays et pour vous? lui dit Ermelinde.

— Mais, mon Dieu! vous voyez, je suis déjà soupçonné par l'abbé..... Et puis, quel pouvoir ai-je sur Marco pour croire que je réussirai?

Ici la sœur du comte prit la parole et vint en aide aux suppliants. — Comment? lui dit-elle, vous qui êtes un des meilleurs amis de Marco, son confident le plus cher, — tout le monde sait cela, — vous refuseriez de sauver un de vos serviteurs?

— Mais je vous répète.....

— Vous pouvez le faire et vous le devez, insista sa sœur.

— Écoutez, dit Ottorino, le jour où Marco prend congé de ses amis, dans la joie de la fête, il ne vous refusera pas la première grâce que vous lui demandez... Il a l'âme humaine... Dites-lui que c'est un brave, condamné à mourir pour avoir sauvé son pays, pour avoir tiré des innocents des mains d'un infâme; dites-lui que c'est un soldat qui a combattu sous ses drapeaux, et qui les a teints de son sang; qu'il ne peut pas laisser périr un guerrier de la mort des malfaiteurs; que Lupo a un père et une mère...

Dans ce moment, on entendit au dehors des plaintes et des gémissements : la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer le fauconnier, Marthe et Laurette, tous trois en pleurs et dans le désespoir. Ambrogio se jeta aux pieds de son maître; il embrassait ses genoux, levait vers lui son visage décomposé par l'angoisse; ses lèvres tremblaient sans qu'il pût prononcer une parole. Sa douleur était si effrayante que sa femme et sa fille paraissaient avoir oublié la leur pour ne s'occuper que de lui.

—Mon fils! mon fils! s'écria-t-il enfin après de nombreux efforts;—oh! sauvez mon fils!

Le comte se baissa pour le relever, mais le malheureux père ne voulut pas.

— Non, disait-il, laissez-moi ici, laissez-moi mourir; je ne me lèverai pas que vous ne m'ayez promis de le sauver!

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi: allons, levez-vous Ambrogio, ayez du courage; je vous promets que je prierai, que je supplierai; allons, calmez-vous.

— Vous avez entendu, dit Marianne, notre maître vous l'a promis; ainsi, soyez tranquille et ayez confiance en Dieu.

—Vous me l'avez promis, n'est-ce pas? Oh! dites à cet homme, dans les mains

Digitized by Google

duquel est la vie de mon fils, à cet homme qui peut le sauver d'un mot, dites-lui que lui aussi était l'enfant bien-aiméde son père. Qu'il s'en souvienne!... que l'abbé me prenne, moi, s'il veut une vengeance! Je suis le même sang, la même chair... je suis le seul coupable, car c'est moi qui lui ai conseillé de faire ce qu'il a fait : il n'a fait qu'obéir à son père. — Mais, à ce moment, ayant regardé Ottorino, il se leva avec précipitation et courant à lui : — C'est à vous, dit-il, c'est à vous à le sauver, car c'est vous qui l'avez mis dans la position où il est.

— Mais que faites-vous? interrompit vivement sa femme. Est-ce ainsi que vous devez parler à un seigneur qui a toujours été si bon pour notre fils, qui fait tout ce qu'il peut pour le sauver, et qui, dans ce moment, est ici pour cela?

— Oh! que Dieu vous bénisse! reprit Ambrogio; pardonnez-moi; ayez pitié d'un pauvre père qui est hors de lui, et qui ne sait plus ce qu'il dit. Ne perdez pas de temps, je vous en supplie. Allez!... allez et revenez vite.

Le comte ne put s'empêcher de sentir une larme dans ses yeux. — Ne crains rien, dit-il à Ambrogio, je ferai pour ton fils ce que j'eusse fait pour le mien.— Il fit signe à sa fille et à sa sœur de le suivre, et ils partirent.

Laurette, qui jusque-là n'avait fait que pleurer, courut vers Béatrix au moment où elle sortait, et lui prenant la main elle la couvrit de larmes et de baisers : elle ne dit pas une parole, mais son visage, ses yeux, tout en elle exprimait la prière.

Arrivés hors la porte, ils trouvèrent Bernard, le second fils du fauconnier, qui était là, immobile, à les attendre.

Il faut vous dire que Marianne, aussitôt qu'elle eut appris la fatale nouvelle, courut avertir son cher Bernardo. — C'est à vous, lui dit-elle, c'est à vous à aller prier notre maître, vous qui savez parler. Nous sommes des gens sans instruction, nous ne saurions nous exprimer convenablement. — Le garçon voulait savoir les détails, mais Ambrogio se précipita en bas, et sa femme et sa fille le suivirent.

Tandis que le pauvre père était agenouillé devant le comte et le suppliait avec ces paroles qui viennent du cœur, et que nulle autre ne saurait égaler, sa femme, dans son ignorance, se disait :—A quoi sert de pleurer ainsi et de se désoler; je pourrais en faire autant! Si Bernard était venu, il aurait bien su que dire.—Aussi, quand, en sortant de la chambre, elle le vit, elle fut toute heureuse, et le prenant par le bras : — Va, dit-elle, parle-lui, nous n'avons rien su dire.

Il se plaça devant le comte, et d'un ton froid, et comme s'il eût récité un sermon appris par cœur, il commença.

— Malgré que Lupo... malgré que ce coupable frère. — Ici son père l'interrompit et le repoussant avec vivacité : — Laisse-le; au nom de Dieu, qu'il parte! s'écria-t-il.

Digitized by Google

Le comte partit, et Bernard resta tout honteux et les bras pendants, en le suivant du regard.

## CHAPITRE XIV.

Cependant les salons de Marco Visconti resplendissaient d'or et de lumières, se remplissaient de nombreux cavaliers et de charmantes danseuses ; la musique déjà se faisait entendre, et la joie animait tous les invités. Marco, triste et préoccupé, le cœur rempli d'inquiétude et de soupçons, s'indignait contre cette gaieté qui était si peu d'accord avec ses pensées, et à laquelle pourtant il devait feindre de prendre part. Surpris de ne pas voir encore le comte del Balzo, il se rendait à chaque instant dans une chambre qui précédait les salles où régnait la fête, et se mettant à la fenêtre, il guettait l'arrivée du comte et prêtait l'oreille comme pour distinguer le pas de ses chevaux. Puis il retournait dans le bal, regardait les danses, parlait du tournoi qui devait avoir lieu le lendemain, recevait les félicitations de ses amis à propos de son voyage en Toscane, sans toutefois que son cœur fût à rien de ce qu'il voyait ou de ce qu'il entendait.

Fatigué d'attendre, il disparaissait quelquefois, il allait se renfermer dans ses appartements les plus retirés, et s'efforçait d'y demeurer le plus longtemps possible dans l'espoir qu'à son retour dans le bal, il y trouverait celle qu'il attendait avec tant d'impatience.

Enfin, après deux heures d'un tourment indicible, le comte entra accompagné de sa fille et de sa sœur. Marco, en ce moment, était à l'autre bout de la salle. En voyant avancer Béatrix, pâle et abattue, il fut saisi d'un tel sentiment de pitié, d'amour et de jalousie, qu'il en fut effrayé lui-même. Cependant il ne laissa rien paraître de son émotion. Il alla au devant d'elle avec sa courtoisie habituelle, et après les compliments d'usage, la sœur du comte prit sa nièce par la main et la conduisit au milieu d'un groupe de matrones et de demoiselles qui furent émerveillées ou jalouses de sa beauté et de cette candeur qu'elle avait apportée de ses montagnes.

Le comte del Balzo était resté seul avec Marco : tous deux désiraient également se trouver ensemble, tous deux auraient voulu que la conversation s'engageât afin d'en venir à leur but; et cependant aucun d'eux ne parlait, dans l'espoir que l'autre romprait la glace.

Marco se promenait et le comte le suivait pas à pas, préparant son discours de mille manières, mais n'ayant jamais le courage de le commencer. Enfin, il dit

Digitized by Google

quelques mots sur la fête; mais son interlocuteur ne répondit pas; si bien que le père de Béatrix vit qu'il fallait aborder la question franchement. Il prit sa résolution et commença :

— Écoutez, Marco, peut-être direz-vous que j'ai trop de hardiesse, mais votre bonté pour moi m'encourage : je... voudrais vous demander une grâce...

— Une grâce? à moi? répondit Marco en s'arrêtant dans l'embrasure d'une fenêtre où le comte le suivit.—Cette réponse fut faite d'un ton si froid, si hautain, que le pauvre comte n'eut plus la force de continuer.

Après un instant, pendant lequel Visconti attendait sans doute une réponse à son dédaigneux *à moi?* — Ne pourriez-vous pas plutôt la demander à Rusconi? dit-il avec un sourire amer. Lui, qui doit vous avoir tant d'obligations, serait plus disposé à vous l'accorder.

Le père de Béatrix sentit son sang se glacer, et il répondit en balbutiant:

— Comment? que dites-vous? je n'ai offensé personne; Rusconi surtout, je le connais à peine.

— Oh! soyez tranquille, continua Marco, il se fera connaître : Rusconi n'est pas homme à ne pas payer ses dettes; il sait reconnaître les services qu'on lui rend, — et il s'éloignait.

Mais le comte le retint : —Je vous en prie, parlez-moi franchement; dites-moi ce qu'il en est?... Car réellement je ne sais pas... A moins que ce ne soit à cause de ce jeune homme... à cause d'Ottorino.

Marco qui voulait l'amener à tout lui dire, fit encore semblant de vouloir s'éloigner.—Écoutez-moi, écoutez-moi, disait-il au comte avec anxiété; je ne sais rien, voyez-vous. Ce n'est pas ma faute... En effet, le jeune homme... je ne puis le nier, a fait entendre qu'il voudrait épouser ma fille; mais moi, voyez-vous, je lui ai répondu franchement que je ne voulais pas vous déplaire... et que sans votre consentement...

Marco, qui avait la fièvre, ne put contenir son impatience, et interrompant le comte :

— Et Béatrix, dit-il, est-elle contente de ce mariage?

Et sa figure avait une expression si étrange, que le comte sentit son cœur se glacer.

— Béatrix? répondit-il en hésitant, vous me parlez de Béatrix? Mais elle aurait accepté quel époux que ce fût, offert par ses parents... Elle est si simple, si innocente.... une véritable colombe, qui n'aime que sa mère et moi.

— Ainsi, vous croyez que si le mariage manquait elle n'en serait pas très-affligée?

Digitized by Google

— Affligée? Oh! non ; elle n'est pas capable de pareille folie : je connais bien ma fille, et je puis vous en répondre.

En entendant ces paroles, Marco fut saisi d'une telle joie qu'il aurait volontiers embrassé celui qui les prononçait; mais il se contint, pensant que ce qui n'était pas encore arrivé pouvait avoir lieu pendant son séjour en Toscane, s'il ne trouvait pas moyen d'éloigner Ottorino de la maison du comte del Balzo pendant son absence : le plus sûr moyen était d'effrayer le père de la jeune fille; aussi lui répondit-il d'une voix moins rude, mais qui était loin d'exprimer la joie de son cœur :

— Puisqu'il en est ainsi, tant mieux pour elle et pour vous : j'aurais été fâché de me trouver en opposition avec un seigneur du caractère et du pouvoir de Rusconi ; et, pour ma part, il m'eût été pénible d'être mal avec un ami, un compagnon de mon enfance tel que vous.

Ici il prit un ton confidentiel, et posant la main sur l'épaule du comte, il lui dit à voix basse :

— Vous ne saviez peut-être pas que c'est moi qui ai arrangé ce mariage entre Ottorino et la fille du seigneur de Côme : maintenant le jeune homme paraît hésiter, peut-être veut-il se dédire; mais, au point où nous en sommes, il y va de mon honneur. Si vous voulez m'aider, la chose s'arrangera, et Ottorino ne voudra pas me désobéir, car il sait ce qui lui en coûterait de se heurter avec moi.

— Quant à cela, soyez tranquille, dit le comte, rien ne sera dérangé à cause de moi, et si j'avais su tout ceci plus tôt je n'aurais pas permis au jeune homme de venir chez moi pour tout l'or du monde, car j'ai plus à cœur votre amitié et ma tranquillité.....

— Bien, ne parlons plus du passé, mais dorénavant...

— Dorénavant, je vous donne ma parole qu'Ottorino ne passera plus le seuil de ma porte... Soyez parfaitement tranquille.

Ici Marco aurait voulu dire quelques mots au comte sur son propre projet, mais il pensa qu'il valait mieux, auparavant, consulter la jeune fille, car cette âme ardente et fière eût préféré la perdre pour toujours que de ne la devoir qu'à l'autorité de son père.

Ayant amené le comte au point où il voulait, il prit congé de lui en lui disant :

— Il suffit, comte. Je suis heureux que nous nous quittions meilleurs amis que nous n'étions avant de nous parler.

Il lui serra la main et alla se mêler à un groupe de jeunes gens qui entourait la beauté nouvellement arrivée.

Le comte resta dans l'embrasure de la fenêtre et là il réfléchit à ce qui venait de

Digitized by Google

se passer. Il éprouvait de la colère contre sa femme, sa fille et Ottorino, qui l'avaient mis dans une aussi fâcheuse position.

Quand sa colère fut un peu passée, quand sa peur fut calmée, et qu'il se fut consolé en pensant qu'il avait arrangé les choses, il se souvint de Lupo et de la grâce qu'il devait demander à Marco. Il se rappela les prières et les pleurs de ses malheureux parents, la promesse qu'il leur avait faite, et malgré lui il fut saisi de remords ; mais, cependant, il n'hésita pas un instant sur le parti qu'il avait à prendre.

Parler à Marco d'un écuyer d'Ottorino, après ce qu'il lui avait dit,— cela ne se pouvait pas.

— Non, non, disait-il, on ne m'y prendra pas ; que Lupo s'en tire comme il pourra, je ne m'en mêlerai pas. Je sais qu'on m'accablera chez moi : Ermelinde, Béatrix crieront... Eh bien, à leur aise ! je crierai plus fort qu'elles. Heureusement je ne suis pas homme à me laisser abattre. — Et dans ces pensées, le comte sentait la colère le regagner ; aussi, il sortit de son coin, le visage sombre et le sourcil froncé.

Béatrix, qui, de sa place, avait pu voir le long entretien de son père avec Marco, avait cru qu'ils parlaient de Lupo ; aussi attendait-elle la fin avec impatience. Quand Visconti eut fini, elle tourna les yeux vers lui, espérant lire quelque chose sur son visage, mais elle n'y put rien voir ; elle attendit de pouvoir parler au comte. Au bout d'un certain temps, celui-ci s'approcha d'elle, avec la figure que nous venons de dire ; la jeune fille crut à un refus de la part de Marco.

— Eh bien ! que vous a-t-il répondu ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Sur quoi ?

— Comment sur quoi ? mais à propos de la grâce de Lupo que vous lui avez demandée.

— Quelle grâce ? Je ne demande de grâce pour personne.

— Grand Dieu ! vous aurait-il refusé ?

— Il ne m'a rien dit du tout ; ce ne sont pas mes affaires, ni les tiennes non plus, entends-tu ? Tâche de tenir ta langue tranquille, tu pourrais nous perdre tous en bavardant.

— Mais vous n'êtes donc plus le même ?

— Non, je ne suis plus le même depuis que j'ai appris des choses que j'ignorais.

— Mais il n'y a donc plus de remède, il devra mourir ?

— Tais-toi, te dis-je, et laisse-moi tranquille.

— Je lui parlerai, moi, je me jetterai à ses pieds, je le prierai tant...

— Garde-t'en bien ! il ne manquerait plus que cela.

— Mais pourquoi ? dites-le-moi !

— Je t'en ai dit assez, prends garde à ce que tu feras.

Digitized by Google

Après s'être prononcé ainsi, le comte quitta sa fille, qui resta étourdie et comme sous le poids d'un pénible rêve.

Marco, qui ne l'avait pas perdue de vue un instant, s'approcha d'elle aussitôt qu'il eut vu le comte s'éloigner, et, après en avoir demandé la permission à la tante, il la pria de lui faire l'honneur de vouloir bien accepter sa main pour faire le tour des salles de la fête, lui disant qu'il lui montrerait les chevaliers qui devaient combattre le lendemain dans le tournoi. Béatrix, qui était désireuse de se trouver seule avec lui pour lui parler de Lupo, accepta la main qui lui était si courtoisement offerte par Marco, et se leva pour le suivre.

— Les combattants seront au nombre de douze, vous le savez, dit Visconti à la jeune fille en la conduisant à travers la salle; je vais vous en montrer onze, le douzième n'est pas ici, mais je n'ai pas besoin de vous le faire connaître, vous le connaissez depuis longtemps!

Béatrix rougit, mais ne répondit pas.

— J'ai vu que vous l'avez salué avec beaucoup d'amabilité le jour où nous avons passé tous deux sous vos fenêtres; et puis, je sais qu'il a été longtemps à Limonta et que même à présent...

— Il est vrai, je le connais, répondit la jeune fille en baissant les yeux; même il a un écuyer pour lequel...

— Ne parlons pas de ses écuyers, je vous prie, mais bien de lui.

En ce moment la jeune fille et son chevalier étaient arrivés dans une chambre longue qui précédait la dernière salle; elle se retourna et vit son père qui lui faisait signe de se taire en posant son doigt sur sa bouche. Cet incident la rendit encore plus timide et plus embarrassée; mais cependant la gravité de la circonstance lui rendit du courage, et d'une voix tremblante et suppliante à la fois:

— Seigneur, dit-elle à Marco, puis-je espérer que vous écouterez une prière humble et fervente?

— Ne m'avez-vous pas accepté pour votre chevalier et vassal, répondit Marco, et devez-vous me parler ainsi? Vous ne devez pas m'adresser des prières, mais bien me donner des ordres.

Ils se turent quelques instants et arrivèrent à une petite pièce qui était tout à fait solitaire. La jeune fille ne s'aperçut pas de ce qu'il y avait d'extraordinaire à se trouver ainsi éloignée de la société et seule avec Marco, tellement elle était occupée de ce qu'elle allait demander. Elle regarda autour d'elle, et se voyant seule elle tomba aux genoux de Visconti. Elle lui dit, à travers ses sanglots:

— Une parole de vous peut le sauver; ayez pitié d'une famille désolée. Si je pouvais pleurer comme son pauvre père pleurait, si Dieu me mettait dans la bouche

Digitized by Google

les paroles qu'il prononçait, je suis sûre que vous ne pourriez me refuser!

Elle parlait ainsi croyant que son père avait déjà informé Visconti de tout; mais celui-ci, qui ne savait rien, en se voyant supplié ainsi, fut d'abord interdit; puis la pitié, l'amour, la confusion de voir la reine de ses pensées agenouillée devant lui, le troublèrent jusqu'au fond du cœur; il se baissa pour la relever.

— Que faites-vous?... Non, par pitié, relevez-vous! Vous, prosternée devant moi, — vous!

Cependant elle ne se levait pas et continuait à le prier les mains jointes et les yeux remplis de larmes : Marco crut revoir Ermelinde la nuit où elle l'avait tant supplié; il se sentit transporté d'amour, et relevant la jeune fille malgré elle, il la fit asseoir; et tandis qu'elle se couvrait le visage avec les mains et continuait à pleurer, il lui disait d'une voix douce, mais sans oser approcher :

— Oh! dites-moi ce que vous désirez, et je vous jure par le salut de mon âme, que je ferai tout pour vous satisfaire; je ferai tout, dût-il m'en coûter mes États, ma vie, mon honneur. Parlez, délivrez-moi du tourment que j'éprouve; dites, qui puis-je sauver?...

— Lupo, dit la jeune fille.

— Qui? ce vassal du monastère de San-Ambrogio qui a été condamné à mort?

— Oui; il est le fils du fauconnier de mon père, le frère d'une suivante qui m'est bien chère... Oh! si vous les aviez vus!...

— Allons, ne pleurez plus : Lupo est sauvé, je vous le donne..... Puissé-je de même racheter vos larmes avec mon sang!... Allons, Ermelinde, Ermelinde!.... vous me faites délirer..... Béatrix, ne pleurez plus; Lupo ne mourra pas!

— Vous avez dit qu'il ne mourra pas?

— Oui, et je vous le jure sur mon âme.

En entendant ces paroles, la jeune fille se leva précipitamment et, s'élançant vers ce sauveur, elle voulut s'agenouiller encore devant lui pour le remercier; mais elle ne put y parvenir; Marco la souleva dans ses bras et elle s'y laissa tomber avec abandon. Visconti tressaillait sous ce doux fardeau; les larmes de la vierge tombaient sur ses mains, son cœur battait sur le sien : transporté, hors de lui, il se baissa et imprima un baiser ardent sur cette blonde tête. Béatrix sentit ce baiser; mais il ne la troubla pas plus que s'il eût été donné par son père. Elle releva la tête, souriante et calme, et l'on pouvait lire le bonheur dans ses yeux encore gonflés et rougis.

Le héros était dans les mains d'une enfant : Marco s'approcha d'une table, écrivit quelques lignes à l'abbé de San-Ambrogio en termes confus, de prières, de menaces, de commandement pour qu'il rendît de suite la liberté à Lupo. Il ferma la



Digitized by Google

lettre avec un ruban de soie et y apposa son cachet ; puis le tendant à Béatrix :

— Faites-la parvenir à l'abbé, et Lupo vous sera rendu.

— Dieu vous tiendra compte du sang innocent que vous avez épargné, de tant de larmes essuyées, dit la jeune fille : toute cette famille priera pour vous.

Et elle s'acheminait vers la porte pour sortir.

Béatrix, dit Marco, en la retenant, je vous demande encore un instant : vous aurez le temps demain de faire parvenir cette lettre ;... écoutez-moi : cette nuit je pars pour un long voyage.... vous souviendrez-vous de moi... de ces moments ?... Béatrix... croyez que votre image sera toujours dans mon cœur...

— Je n'oublierai pas non plus la grâce que vous m'avez accordée ; je prierai aussi pour vous... Et moi qui craignais votre présence... Ma mère m'avait bien dit que vous étiez bon et généreux.

— Votre mère ne me hait donc pas? elle m'a pardonné!... Et vous, Béatrix, me pardonnez-vous aussi, ne me haïssez-vous pas ?

— Moi ? que dites-vous?... Ma reconnaissance, mon respect...

— Non, cela ne me suffit pas, et ce n'est pas ce que je veux de vous, s'écria Visconti en saisissant une de ses mains. Pourquoi dissimuler plus longtemps? Sachez, Béatrix, que depuis que je vous ai vue, mon sort est fixé irrévocablement : moi aussi j'attends de vous une parole de vie ou de mort.

La jeune fille tremblait de tous ses membres, et s'efforçait de s'éloigner de lui. Tout à coup Marco parut saisi d'une nouvelle pensée, il laissa tomber la main de Béatrix, et l'interrogeant d'une voix sévère :

— Dites-moi, lui dit-il, Lupo n'est-il pas l'écuyer de quelqu'un que vous avez nommé il y a un instant ?

— Oui, c'est son écuyer.

— L'écuyer de qui?

— De lui... de votre cousin... de ce chevalier... , répondit la pauvre fille sans oser prononcer son nom.

— Dites de qui..., lui intima Marco sévèrement.

— D'Ottorino, dit Béatrix d'une voix faible et en rougissant.

— Maintenant, répondez-moi, comme vous le feriez à votre confesseur au moment de votre mort, continua Marco d'une voix sombre ; est-ce à sa prière que vous êtes venue me demander la grâce de Lupo?

— C'était mon père qui devait vous en prier.

— Ce n'est pas là ce que je vous demande. Dites-moi, sans détours, si c'est lui qui vous a fait faire cette démarche.

Digitized by Google

— Oui, lui aussi a prié mon père de vous en parler, car étant en disgrâce auprès de vous...

— Ah ! vous savez tous ses secrets !... et depuis quand l'avez-vous vu ?

— Peu d'instants avant de venir chez vous.

— Et vous le voyez tous les jours, n'est-ce pas ?... et la promesse que vous lui avez faite, venait-elle du cœur ?... Vous l'aimez...? dites...? parlez au nom de Dieu !

Béatrix effrayée, se taisait.

— Ainsi, vous ne le niez pas !

— Non, répondit faiblement la jeune fille, je ne le nie pas ; il doit être mon époux...

— Mort et damnation ! s'écria Marco d'une voix frémissante ; et arrachant pour ainsi dire la lettre des mains de Béatrix, il s'élança vers elle, comme s'il eût voulu la tuer. La pauvre enfant sentit ses genoux trembler, ses yeux se voiler et elle tomba sans connaissance.

Visconti la contempla un instant d'un œil troublé et menaçant ; sa main se posa involontairement sur son poignard ; mais il la retira aussitôt ; puis il sortit avec précipitation et descendit dans une cour intérieure. Il trouva là son cheval, qui était déjà prêt, et sautant dessus, il sortit au galop, prenant le premier chemin qui s'offrait devant lui : un seul de ses écuyers le vit et le suivit à distance sans pouvoir le rejoindre. Telle était l'ardeur de cette âme, que le présent lui faisait oublier le passé et l'avenir, et l'absorbait tout entier.

Il partit comme s'il eût fui un ennemi, mais cet ennemi galoppait en croupe avec lui et ne lui laissait pas un instant de repos.

En sentant son cheval l'emporter, le vent du soir caresser son front, il lui semblait éprouver du soulagement ; il galoppait comme un insensé ; autour de lui, il n'entendait que le bruit des pas de son cheval et du vent qui faisait voltiger ses cheveux baignés de sueur.

Le généreux coursier, les brides flottantes sur le cou, les flancs ensanglantés, s'élançait furieux ; il dévorait l'espace sans tenir son chemin ; il allait à droite, à gauche, sautant haies et fossés au risque de se briser contre un arbre, ou de tomber dans un précipice. Son cavalier l'excitait de la voix et des éperons, et dans son égarement eût voulu disparaître avec son cheval dans quelque gouffre.

Il allait, il allait toujours, jusqu'au moment où il s'aperçut qu'il était seul. Son écuyer n'avait pu le suivre dans sa course effrénée. Il s'aperçut alors que son cheval gémissait de fatigue et de douleur ; qu'il était couvert d'écume et de sang ; que ses naseaux étaient dilatés et fumants : il ramassa les brides et s'arrêta dans un endroit

Digitized by Google

désert. Le soleil commençait à paraître : Marco le regarda tristement; il voyait avec regret revenir la lumière; la nuit était plus en harmonie avec ses pensées, avec sa douleur.

Mais en revoyant le jour, il se rappela ce qui s'était passé ; il se trouva de nouveau devant la réalité !... Une seule pensée put encore relever son courage; ce fut celle de la vengeance.

Il se remit en chemin et marcha doucement vers un village dont le clocher s'élevait au-dessus des bois. Plus il s'avançait et plus il lui semblait reconnaître ces lieux. Au détour d'une allée bordée de saules, il rencontra une jeune paysanne qui conduisait une vache ; il lui demanda si le pays qu'on voyait n'était pas Rosate, mais elle ne lui répondit pas et s'enfuit épouvantée. Marco baissa la tête et continua son chemin, jusqu'à ce qu'il vît les tours du château de Rosate, qui, comme nous le savons, était un de ses fiefs. Il le reconnut à son drapeau qui flottait sur les tours, à ses armes au-dessus de la porte. Arrivé au pied du château, il donna un signal; aussitôt le pont-levis s'abaissa et il entra.

En entrant dans la cour, il y trouva le châtelain, qui était accouru pour lui tenir l'étrier. C'était notre ancienne connaissance, Pelagrua, le procureur du monastère de San-Ambrogio, qui avait été chassé de Limonta, et que Marco avait placé dans ce château. Visconti sauta à terre, lui remit les brides de son cheval et lui ordonna de cacher son arrivée.

En voyant la figure défaite de son maître, le désordre dans lequel il était, l'état de son cheval, le malicieux personnage s'aperçut bien qu'il s'agissait de quelque chose de grave, et fit mille suppositions, dont aucune n'approchait de la vérité.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

Digitized by Google

# FRUHLING.

TRADUIT DE HEINE.

L'onde scintille et s'enfuit sous les aunes :
— Au doux printemps, il est si doux d'aimer ! —
La jeune fille enlace des couronnes
En écoutant le flot qui fait rêver.

L'onde bruit ; tout verdit et tout chante.
— Au doux printemps, il est si doux d'aimer ! —
L'enfant soupire, émue et palpitante :
Ces fraîches fleurs, à qui donc les donner ?

Un cavalier sur la rive prochaine
D'un long regard la salue en passant...
La pauvre enfant suit longtemps, dans la plaine,
De son chapeau le panache flottant.

Puis elle brise en pleurant la couronne
Qu'avec tant d'art sa main a su former.
Du rossignol l'hymne d'amour résonne :
— Au doux printemps, il est si doux d'aimer ! —

ALEXANDRE DUBOSCH.

Digitized by Google

SOUVENIRS

# D'UN VOYAGE AU LEVANT.

---

## LA GRÈCE.

—

A ***

Un voyage au Levant, après tant et de si brillantes descriptions signées des noms les plus illustres! Un voyage en Grèce, — pour ne parler ici que des premières pages que je vous livre, — un voyage en Grèce, dans ce pays qu'on a tant visité, tant fouillé jusque dans ses moindres recoins, jusque dans les derniers débris des monuments de sa splendeur passée! — Est-ce ignorance des récits, des relations qui encombrent les bibliothèques, ou bien aveugle confiance dans mes propres forces et présomption plus qu'ordinaire?

— Mon Dieu, non! je vous jure, et vous le savez assez, vous à qui sont dédiés ces souvenirs.

Vous vous plaisiez à m'interroger, et je vous contais mes courses, et je vous disais les mers, les plaines, les montagnes, et les ruines anciennes, et les villes modernes, dans ces contrées bénies du soleil, où m'avait conduit un voyage entrepris il y a peu d'années. Mais durant ces causeries, que de fois, quand vous m'arrêtiez sur quelque nom célèbre dans la fable ou l'histoire, n'ai-je pas subi la honte de ne pouvoir satisfaire la curiosité que vous laissiez paraître; que de fois encore ne nous sommes-nous pas dit que ces lieux favorisés du ciel, illustrés par tant d'ex-

Digitized by Google

ploits, témoins de tant d'aventures, avaient dû inspirer plus d'un poète dont nous rougissions de ne pas mieux connaître les vers ?

Alors, je me livrais à de savantes recherches ; je dépouillais les historiens, je compulsais les géographes ; je dérobais aux voyageurs leurs notes, leurs remarques,— aux poètes, leurs tableaux, leurs fables, leurs rêves, et pour chaque site que je vous avais dépeint, chaque ville, chaque monument que je vous avais nommés, je vous apportais, tout fier de mes conquêtes, le butin que j'avais amassé dans mes volumes.

J'ai refait ainsi, la plume ou le crayon à la main, debout devant les rayons de ma bibliothèque ou courbé sur ma table d'étude, entouré de gravures, de cartes et de livres, le voyage que j'avais fait naguère au prix de jouissances et de fatigues d'un autre genre.

A recueillir de cette façon ce que d'autres ont pensé et senti, là où moi-même je m'étais senti battre le cœur et s'enflammer ma pensée, — mes propres souvenirs et les souvenirs que je ne dois qu'à mes lectures, se sont mêlés et confondus de telle sorte que ce travail maintenant ne m'appartient pas plus à moi, qui vous l'abandonne, qu'à ceux dont j'ai invoqué l'aide et que j'ai pillés sans remords et sans vergogne.

Est-il besoin de citer des exemples pour justifier ma méthode? — Je l'essaierais peut-être et j'y réussirais sans peine, si j'avais le moins du monde la prétention d'avoir écrit un livre. Mais loin de moi l'idée de me poser comme auteur et de prétendre à la gloire d'avoir créé une œuvre, si mince qu'en soit le mérite. J'abandonne ces pages à qui les veut revendiquer. Mon seul désir a été de vous complaire, mon seul but de vous instruire en m'instruisant moi-même. Quelques-uns peut-être ne seront pas sans trouver, comme nous, un enseignement utile dans ces feuilles. Que ceux-là, lecteurs d'aussi bonne foi que se montre le rédacteur lui-même, ne le chicanent point sur son humble compilation, et, dispensés par lui de toute louange, qu'à leur tour ils lui épargnent le blâme, le récompensant ainsi du plaisir qu'ils auront eu d'apprendre ce qu'ils ignoraient encore ou de retrouver, sans la fatigue d'une recherche nouvelle, ce qu'ils ont pu lire ailleurs déjà.

Que si, néanmoins, — peu touché de mes précautions oratoires, —

Le critique imprudent, qui se croit bien habile,

voulait d'aventure s'insurger contre ces souvenirs, il faudrait qu'il y prît garde.

Peut-être qu'en pensant m'atteindre, le trait qu'il aurait décoché, irait frapper, dans la foule où je me cache, quelque auteur solidement armé en guerre. La plaisante méprise, bon Dieu! et que l'agresseur prêterait à rire à ses dépens, tandis que, sain et sauf, j'échapperais à son attaque!

Digitized by Google

Mais quel reproche ai-je à craindre? Mon plan, on le connaît; pour compléter ma cargaison, je me suis fait pirate, il est vrai, mais sans me proposer le moindre gain illicite, et uniquement pour le profit d'autrui. Ceux que j'ai mis à contribution en peuvent retirer cet avantage, qu'on les voudra connaître de plus près et qu'ils me devront de nouveaux lecteurs.

Que tel soit le résultat de mon travail, et je m'en féliciterai pour le lecteur, pour mes aides involontaires — et pour moi-même, enfin, si on le permet.

## I.

## SYRA. — LES CYCLADES.

Nous avions quitté Malte, au lever du jour, le 8 septembre 1845, sur le bateau à vapeur le *Mentor*.

Le 10, dans la matinée, nous abordâmes à l'île de Syra dont la rade forme le centre de la navigation postale entre Malte, Athènes, Smyrne, Constantinople et Alexandrie.

Le *Mentor,* en destination pour la capitale de la Turquie, poursuivit sa route vers l'Hellespont. Nous, au contraire, qui, aussitôt notre arrivée à Syra, comptions nous embarquer pour l'Attique, nous apprîmes, en touchant la plage, qu'il nous fallait attendre, trois jours durant, le bateau qui devait nous conduire au Pirée.

C'était plus de repos que je n'en eusse désiré ; aussi, n'éprouvai-je qu'une assez médiocre reconnaissance pour celui des dieux qui me faisait ces loisirs. L'attente ici me semblait d'autant plus dure à subir, que douze heures de navigation seulement me séparaient d'Athènes.

Que pouvais-je faire cependant, sinon me résigner et prendre mon mal en patience ? N'est-ce pas là véritablement le terme de la sagesse humaine, et qu'a-t-on trouvé de mieux, depuis tantôt deux mille ans, pour les grandes comme pour les petites misères de la vie, si ce n'est de répéter sur tous les tons ce qu'Horace disait à Virgile :

... Leviùs fit patientia
Quidquid corrigere est nefas?

Du reste et par compensation sans doute à ma déconvenue, il se trouvait que le lieu de ma halte involontaire, présente de ce monde grec où tendaient mes vœux, un premier tableau dont le curieux aspect et les traits variés ne vinrent pas peu en aide à ma philosophie.

L'île de Syra offre aux regards de l'arrivant des montagnes fort arides, à vrai

Digitized by Google

dire, mais dont les flancs colorés contrastent harmonieusement avec le sombre azur de la mer et le bleu transparent du ciel. En doublant la côte méridionale, on aperçoit les deux villes placées l'une au-dessus de l'autre, contre une petite chaîne de collines rocheuses : — Hermopolis, la ville neuve, enchasse le fond du golfe ; Syra, la vieille ville, s'élève derrière jusqu'au sommet du monticule pointu qui domine la rade.

Le vieux Syra semble ne former avec la moderne Hermopolis qu'une même cité. La distance, en effet, n'est pas grande : un étroit ravin et la seule ondulation d'une colline les séparent, sans nuire à l'illusion qui les montre comme un même amphithéâtre ou plutôt une pyramide non interrompue depuis le bas de la marine jusqu'à la pointe extrême de la roche.

L'île de Syra ne fait pas remonter au delà de la révolution grecque son importance toute nouvelle. Après les odieux massacres qui ensanglantèrent l'île de Chios et chargèrent de cadavres mutilés jusqu'aux flots qui baignent ses rives (1), les Grecs que la fuite et l'exil sauvèrent de la rage de leurs bourreaux, vinrent chercher un refuge à Syra. La pauvre colonie se développa rapidement durant la guerre de l'Insurrection dans laquelle elle s'abstint de prendre parti, et après

---

(1) Les Turcs, qui égorgeaient depuis un mois entier, ayant amoncelé les débris mortels de plus de vingt mille chrétiens au milieu des ruines de Chios, l'air chargé de miasmes putrides engendra la peste. En vain, le chef des assassins (l'amiral de la flotte musulmane), Véhib-pacha, commanda alors de traîner les cadavres à la mer : le port était encombré de tant de victimes égorgées sur la flotte qu'on ne pouvait y voguer à la rame...

Au milieu d'une de ces nuits rendues solennelles par le silence effrayant d'une ville anéantie, le canon d'alarme se fit entendre sur le vaisseau-amiral. Une brise de terre assez forte, qui s'était subitement élevée, avait poussé vers son bord une foule de cadavres, rangés comme des escadrons qui se seraient avancés pour l'attaquer. Les sentinelles avaient inutilement crié de s'éloigner. Les équipages épouvantés couraient aux armes. On commençait à faire feu, quand les nuages s'entr'ouvrant permirent de distinguer, à la faveur de la lune qui brillait alors, que c'étaient des corps morts dont la plupart des vaisseaux étaient entourés. La crainte du danger faisant aussitôt place à la frayeur, chacun s'imagina reconnaître quelques-unes des victimes qu'il avait frappées. Mais l'effroi fut au comble quand le capitan-pacha distingua l'archevêque Platon (que Véhib-pacha avait fait traîner à la mer par des Juifs), entouré de son clergé, qui flottait sous le château de poupe de son navire, dans l'attitude menaçante où le cadavre de Caracciolo apparut dans la baie de Naples aux regards du parjure Nelson et de son infâme Hérodiade.

L'illusion se dissipa au grand jour ; mais les cadavres agglomérés autour des vaisseaux ne quittèrent plus leurs flancs. Ils suivaient leur sillage ; un grand nombre arrivèrent en leur servant ainsi d'escorte, jusqu'à Tchesmé et dans le golfe de Smyrne.

Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce*, tome 5, livre VII, chap. 6.



Digitized by Google

que les Français, qui, les premiers, organisèrent dans la Méditerranée, la navigation par bateaux à vapeur, eurent choisi le port de Syra pour station centrale. Aux misérables cabanes des exilés succédèrent des maisons en pierre, et le campement originaire, alimenté par un commerce actif et fructueux, devint une ville à laquelle ne manqua bientôt aucun des établissements que comporte la civilisation moderne.

Par allusion sans doute au commerce qui l'a créée et aussi pour la distinguer de la vieille ville de Syra, demeurée comme engourdie dans l'ignorance et la misère au sommet de son antique rocher, la ville neuve reçut de ses habitants le nom d'Hermopolis (1). A l'époque où je la visitai, elle comptait au delà de cinq mille maisons et près de vingt mille habitants. Et cependant il ne s'était pas écoulé un quart de siècle depuis le débarquement des fugitifs de Chios sur la plage stérile et déserte.

Hermopolis, si originalement groupée, séduit le voyageur par l'éclatante blancheur de ses constructions, l'extrême propreté de ses rues, pavées en dalles plates comme à Venise, et bordées des deux côtés de boutiques où abondent les produits de l'industrie européenne et orientale. Les toits en terrasse, ombragés d'arbustes fleuris ou tapissés de vignes, les maisons commodément distribuées et proprement blanchies, dénotent les soins coquets d'une population active qu'encouragent dans ses travaux la réussite et le bien-être.

Je visitai tour à tour le Gymnase, l'un des cinq établissements de ce genre que possède la Grèce(2); — le Chantier où se réparent et se construisent de nombreux navires, pressés en double rang sur ses bords, et entre autres ces bricks si renommés dans tout le Midi pour la rapidité de leur course; — le Musée, qu'enrichissent chaque jour les antiquités qu'on découvre à Syra même ou dans les îles voisines.

A l'intérieur de la ville, on ne montre guère, comme restes des temps antiques, qu'une inscription sur le rocher et un Taurobole dédié à Trajan en mémoire de son triomphe sur les Parthes.

Dans les rues, encore assez peu régulières, mais qui tendent de plus en plus à se redresser et à s'élargir, sur les quais du port que remplit sans cesse une foule de bâtiments, dans les étroites ruelles du bazar, où viennent s'entasser, outre les objets manufacturés importés de Trieste, de Marseille ou de Londres, les vins de

---

(1) Hermopolis, ville d'Hermès. Hermès, que les latins ont appelé Mercure, présidait au commerce et à l'industrie.

(2) Les quatre autres sont à Athènes, à Missolonghi, à Nauplie et à Hydra.

Digitized by Google

Naxos, le tabac de Volo, les raisins de Patras, les laines de Roumélie, les riches et brillants tissus expédiés de Smyrne et de Constantinople, — partout, enfin, mêlé dans mes courses à cette population cosmopolite qui encombre et vivifie les villes maritimes, je me plaisais à observer cette variété de costumes qui donne ici à la foule un aspect si pittoresque.

La population masculine de l'île est généralement vêtue à la grecque, soit de l'élégante fustanelle blanche avec la veste richement brodée, soit du costume plus sévère des marins, — le large pantalon et la ceinture rouge.

Le moderne fezy, d'un rouge sombre avec la frange bleue, constitue la coiffure adoptée à Syra, comme dans toute la Grèce, par les hommes aussi bien que par les femmes.

Un trait de mœurs qui dénonce l'approche de l'Orient et contraste singulièrement avec nos habitudes du Nord, c'est qu'ici pas une femme ne se montre dans les marchés : — les hommes seuls vendent et achètent.

En visitant les quartiers de la ville habités par la classe la moins aisée, j'eus le regret de voir se produire à Syra une particularité que j'avais déjà remarquée à Malte. La femme de la classe inférieure pousse le plus souvent la négligence d'elle-même jusqu'à la malpropreté la moins excusable, tandis que l'homme du peuple non-seulement a soin, en général, de se montrer propre, mais affecte encore une certaine coquetterie dans ses ajustements. Il faut pénétrer dans le quartier des Ypsariotes pour trouver ici des femmes du peuple à la mise un peu soignée, aux belles figures et aux tailles élégantes.

L'établissement des Ypsariotes à Syra où ils se sont retirés après la cession de leur île à la Porte ottomane par la Conférence de Londres, est un de ces résultats souvent bizarres de l'intervention de la diplomatie dans les soulèvements des peuples. Les montagnes de l'Olympe, Ypsara, Chios, Candie, où s'était propagé d'abord le feu de l'insurrection, et dont les populations eurent le plus à souffrir, n'ont pas été comprises dans le nouvel État grec qui leur doit sa délivrance. D'autres îles qui n'avaient rien fait pour affranchir la Grèce de l'abrutissante oppression des Turcs, ou qui s'étaient montrées peu sympathiques même pour la cause de l'indépendance, font partie maintenant du nouveau royaume et jouissent en paix d'une liberté qui ne leur a coûté ni la moindre larme ni une goutte de sang.

Fiez-vous donc aux diplomates !

Syra, pendant la lutte pour la régénération de la Grèce, garda la plus stricte neutralité. Elle arbora, il est vrai, le drapeau hellénique ; mais si d'une main elle acquittait le tribut que lui avaient imposé les Grecs, de l'autre elle continuait à payer aux Turcs la redevance accoutumée.

Digitized by Google

Grâce à la tranquillité qu'elle s'acheta ainsi, et à son heureuse situation au centre des Cyclades, elle servit de refuge aux habitants de tous les pays environnants, désolés ou ruinés par la guerre, et devint l'entrepôt des subsistances qu'on apportait en masse de l'étranger pour nourrir la Grèce dévastée et appauvrie. Aussi, la ville neuve, dont cette affluence favorisa le rapide accroissement, a-t-elle vu un instant sa population s'élever au chiffre de plus de trente mille habitants. Cependant, tous les profits, parait-il, n'avaient pas une source également légitime, et la piraterie, dit-on, ne fut pas étrangère à cette étonnante prospérité. On sait quelle perte énorme les corsaires qui s'étaient multipliés dans la Méditerranée ont fait éprouver au commerce européen ; elle n'a pas été évaluée à moins de cent millions de francs. Syra, dans son égoïste indifférence, ne laissa pas de retirer un profit considérable de l'asile que trouvaient les pirates dans ses golfes et ses rochers, et le rétablissement de la paix, suivi bientôt de la destruction des corsaires, n'a pas manqué d'exercer sur l'état florissant d'Hermopolis une influence qu'a rendue sensible la diminution de sa population et de ses richesses.

Je m'étais muni à Rome d'une lettre de recommandation à l'adresse de l'un des trois jésuites qui dirigent le séminaire de Syra. L'offre qu'il me fit de me présenter a l'évêque-légat me donna tout naturellement l'occasion de visiter la vieille ville.

Sur le plateau le plus élevé de la roche où s'étagent les blanches demeures de la double cité, trône dans les hauteurs l'Évêché catholique de Syra : il semble la retraite aérienne d'un pâtre surveillant de la cime, son troupeau suspendu aux flancs de la montagne.

A peine avais-je franchi l'étroit espace qui sépare Hermopolis du vieux Syra, que je dus me croire chez un autre peuple.

Dans la ville neuve, la richesse des magasins, la propreté et l'éclat des maisons, la diversité et l'élégance des costumes, le mouvement et le bruit d'une population s'adonnant aux affaires et aux plaisirs avec tout l'entrain, toute l'ardeur d'une nation fière de son indépendance et confiante dans sa force, avaient à la fois ébloui mes yeux et jeté mon âme dans l'enchantement. Ici, au contraire, par une opposition que je m'exagérais peut-être, tout me parut triste, morne, sale et déguenillé. Des rues tortueuses où le quadrupède, si détesté des Musulmans, se vautre dans la fange et trouve une abondante pâture dans les immondices qui couvrent le sol, de misérables et fétides cabanes, une population d'une malpropreté repoussante, ennemie, dans ses préjugés surannés, de toute coutume nouvelle, et comme vouée au découragement et à la misère, — tel fut le déplorable spectacle que me présenta la vieille cité.

Mieux que mainte page éloquente, la comparaison ici entre les deux villes donne

Digitized by Google

au voyageur, dans un vivant tableau, l'intelligence soudaine de la Grèce abrutie par l'esclavage, — de la Grèce régénérée par la liberté.

Je fus l'objet, à l'évêché, de l'accueil le plus hospitalier. Le prélat, à qui je fus présenté, vénérable vieillard à la longue barbe blanche, en échange des nouvelles que je lui apportais de Rome, me donna quelques détails sur la situation de l'Église latine en Grèce.

La population catholique de toute l'île ne dépasse pas le nombre de quatre mille fidèles. L'évêque de Syra étend sa juridiction sur le Péloponèse qui n'a point d'évêché catholique; il est revêtu aussi de l'office de délégué pontifical dans l'Archipel.

Le revenu qu'il tire des biens de l'évêché s'élève à quatre mille francs; les cours de Rome et de Sardaigne lui ont alloué une pension annuelle de deux mille francs. Une subvention de dix mille francs que lui envoie chaque année de Lyon la société de la Propagation de la Foi, avec le produit des offrandes volontaires, lui a permis de bâtir deux églises sur le continent et de créer des paroisses, desservies chacune par un prêtre, à Nauplie, à Patras, à Navarin, à Athènes et au Pirée.

Quatre prélats dirigent l'Église catholique en Grèce : — l'archevêque de Naxie, sous le titre de métropolitain de la mer Égée, l'évêque-légat de Syra et les deux évêques de Tinos et de Santorin.

L'Église latine qui jadis, sous la protection de la bannière des Croisés, s'était étendue sur tout l'Archipel, dut reculer peu à peu ses limites à mesure que s'avançait le croissant, symbole de la souveraineté et de la religion des nouveaux conquérants. La population des Cyclades, il y a peu de siècles encore, était en majeure partie catholique. Aujourd'hui le nombre total des fidèles dans l'Archipel ne dépasse pas le chiffre de quinze mille.

De tous les centres catholiques des îles, la communauté la plus misérable et la plus ignorante est sans contredit celle de Syra. Les attaques des Turcs et les invasions des pirates l'ont concentrée surtout dans la ville haute où maintenant, au sein de la retraite qu'elle y a cherchée, elle semble redouter comme un nouvel ennemi plus terrible que les Musulmans, plus dangereux que les corsaires, le souffle fécondant d'une civilisation libératrice (1).

---

(1) « Avant la révolution grecque, la France possédait un droit de protection reconnu sur tous les catholiques répandus dans les Cyclades, la Roumélie et la Morée. Au moment où un souverain indépendant fut donné à la Grèce, la France renonça à un droit qui pouvait blesser l'indépendance du nouvel État auquel on donnait une place parmi les États européens; mais il fut stipulé, par un protocole de la Conférence de Londres, en 1830 : — que la religion catholique jouirait en Grèce

Digitized by Google

Après ma visite à l'évêché, une dernière excursion me restait à faire, et je gravis les montagnes d'où je devais découvrir, sous ce ciel transparent et pur, toute l'île de Syra aussi bien que celles qui l'entourent ou l'avoisinent et jusqu'aux rives montueuses de l'Attique et de l'Eubée.

La fertilité de l'île de Syra, appelée Scyros par les anciens (1), était proverbiale dans les temps antiques. La description qu'en fait Homère, dans l'Odyssée, donne l'idée la plus avantageuse de la fécondité de ses campagnes et de la douceur de son climat.

Eumée, le fidèle pasteur des troupeaux de Laërte, interrogé par Ulysse sur son origine, répond en ces termes au héros déguisé en mendiant (2) :

« Au-dessus d'Ortygie, il existe une île appelée Syrie, — peut-être en as-tu ouï parler; — c'est là qu'on a marqué les révolutions du soleil. Son étendue est fort petite, mais elle est fertile, riche en bœufs et en brebis, féconde en vignes et en froment. Jamais la famine n'a désolé ses peuples et aucune maladie funeste ne les attaque. Ses habitants atteignent au dernier terme de la vieillesse. Alors Apollon à l'arc d'argent accourt suivi de Diane, sa sœur, et tous deux ils leur lancent des flèches rapides qui amènent un doux repos.

» Dans cette contrée se trouvent deux villes où toutes les richesses sont également partagées. Mon père, le divin Ctesias, fils d'Ormène, régna jadis sur ces deux cités. »

---

du libre et public exercice de son culte; que ses propriétés lui seraient garanties; que les évêques seraient maintenus dans l'intégralité des fonctions, droits et priviléges dont ils jouissaient sous la protection du roi de France, et qu'enfin, en vertu des mêmes principes, les propriétés appartenant aux anciennes missions françaises seraient reconnues et respectées.

» C'est ce protocole qui a protégé les lazaristes contre les usurpations de leurs propriétés. Ces disciples de saint Vincent de Paul et les capucins, qui n'ont rien de la malpropreté ni de l'ignorance des capucins d'Occident, sont un ferme point d'appui à la fois pour le catholicisme et pour une civilisation progressive et régulière en Orient. Malheureusement la cour de Rome, au lieu de prêter son appui à ces idées tolérantes et éclairées, aime mieux faire appel aux jésuites, qui divisent au lieu d'aimer, compriment les idées au lieu de les diriger, éteignent au lieu d'éclairer.

» L'épiscopat catholique de Grèce ne semble pas non plus, il faut le dire, comprendre sa vraie mission. C'est à la France surtout qu'il appartient de faire bien comprendre à la cour de Rome, si intelligente sur ses intérêts, qu'ici son véritable intérêt est de faire choix d'hommes éclairés et tolérants qui sachent prendre le devant dans tout ce qui est bon, et appuyer le triomphe du catholicisme sur le triomphe de la civilisation. » J.-A. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée,* 1 vol. in-12, Paris, 1843, page 52.

(1) Συρίη, dans l'Odyssée; — *Scyrias,* parfois, chez les poëtes latins; — *Chira,* chez les Turcs.

(2) Odyssée, ch. xv.

Digitized by Google

A peine s'il reste quelques vestiges des deux villes dont parle Homère; aucun monument n'en rappelle l'existence, mais pour que le souvenir n'en périt point dans la mémoire des hommes il a suffi de la mention qu'en a faite le divin rhapsode.

A l'île de Syra se rattache encore un épisode de l'adolescence du héros chanté dans l'Iliade. On sait que dans les décrets du Destin, irrévocables pour les immortels eux-mêmes, le fils de Thétis, Achille aux pieds légers, devait choisir, comme s'exprime Racine,

> . . . . . ou beaucoup d'ans sans gloire,
> Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Au moment où les Grecs se préparaient au siége de Troie, la blanche souveraine des ondes écumantes, craignant que son fils ne se laissât prendre aux séductions d'une carrière glorieuse, à la vérité, mais en même temps fatalement rapide, l'envoya ici, à la cour de Lycomède, sous le déguisement d'une jeune fille. La tendre sollicitude de la déesse, les amours d'Achille et de Déidamie, le stratagème inventé par le prudent Ulysse pour éveiller l'ardeur guerrière du futur vainqueur de l'Asie, — ruse poétique dont le Tasse, dans sa *Jérusalem délivrée,* Voltaire dans sa *Henriade,* ont su faire depuis un si heureux emploi,—tout ce récit, enfin, où l'affection maternelle dans son inquiète prévoyance, l'amour dans sa candeur primitive, l'héroïsme dans son irrésistible entraînement, éclatent tour à tour avec la même vivacité et le même naturel, — tout ce récit a le nom d'être trop connu pour qu'il me soit permis de m'y arrêter. Ce que je veux dire seulement, c'est qu'à peine aux limites de la Grèce, je vivais déjà dans ce monde idéal, inspiré des traditions populaires, éclos de l'imagination des poëtes, autant et plus peut-être que dans le monde réel que mes yeux pouvaient voir, que mes mains pouvaient toucher. L'aspect même des localités que le génie a données pour théâtre à ses créations, prête à l'existence de ces êtres ou héroïques ou merveilleux un caractère nouveau de vraisemblance.

En retrouvant la scène qu'a décrite le poëte, l'âme se refuse en quelque sorte à nier les personnages dont il l'a peuplée; la réalité vient en aide à la fiction, et le cadre matériel apparaît aux regards comme une preuve à l'appui de la représentation idéale ou imaginaire.

En dehors de ces souvenirs de la mythologie et de l'âge héroïque qui ont le charme ici d'autant de fraîches réminiscences poétiques et nationales, l'île de Scyros a mérité d'être mentionnée dans l'histoire de la philosophie grecque comme la patrie du sage Phérécyde, le maître de Pythagore. Phérécyde fut le premier parmi les doctes de l'ancienne Grèce qui composa un traité sur la nature des Dieux, et telle

Digitized by Google

fut l'affection qu'il avait su inspirer à son illustre disciple, qu'au moment de succomber aux atteintes d'une affreuse maladie, il vit accourir à son lit de mort le chef de l'école de Crotone qui, sur le bruit de sa fin prochaine, avait quitté l'Italie pour recueillir les derniers soupirs de son vieux maître.

Aujourd'hui, c'est à peine si quelques débris peu importants rappellent la célébrité de l'antique Scyros, et depuis Phérécyde aucun de ses habitants ne s'est acquis un nom que la renommée ait jugé digne d'être appris au monde. Les insulaires actuels justifieraient difficilement leur parenté avec les anciens Grecs; les familles qui peuplaient l'île avant les guerres de l'Indépendance, étaient la plupart d'origine étrangère, surtout des îles vénitiennes et de l'Italie. Ce sont elles qui ont propagé à Syra le français et l'italien, aussi bien que le culte catholique. Enfin, pour ne rien cacher, la fécondité du sol ne permettrait plus les éloges que lui accordait Homère, soit que le terrain soit épuisé, soit que les pluies aient entraîné la terre végétale des coteaux. Cependant de bonnes eaux, dit-on, favorisent encore la culture et entretiennent la végétation.

J'étais parvenu à la sommité la plus élevée où tendait mon ascension, et le spectacle enchanté qui s'offrit à mes regards me consola promptement de mes fatigues.

Sous mes pieds semblent se dérober les pentes abruptes de la montagne dont toute la base est cultivée en terrasses. Autour de moi s'étend la mer, calme et bleue, toute semée de gracieuses îles qui diffèrent entre elles de couleur, de figure et de grandeur.

La mer, ici, n'a pas cet aspect qui accable l'imagination par son immensité sans bornes et sa profonde solitude; tout y respire la vie, au contraire, et l'on dirait un ciel limpide où brillent, comme autant d'étoiles, dans le même beau désordre, les innombrables îles qui la décorent.

Du côté de l'Attique, dont je distingue les montagnes aux bornes de l'horizon, voilà Zéa, l'ancienne Céos, célèbre dans l'antiquité par la coutume qu'y pratiquaient les vieillards de se donner la mort, le front ceint d'une couronne, au milieu de leurs amis assemblés; Céos, le séjour du berger Aristée, chanté par Virgile dans l'admirable épisode qui termine les Géorgiques (1), la patrie de Simonide, qui s'exerça dans presque tous les genres de poésie, de Bacchylide son neveu, poète lyrique que surpassa Pindare, de Prodicus le sophiste, dont l'éloquence ingénieuse émerveilla les Grecs.

---

(1) Pastor Aristæus fugiens Peneïa Tempe, etc. GEORG., lib. IV.

Digitized by Google

A droite, vers la pointe méridionale de l'Eubée, se présente Andros avec sa vaste baie divisée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer, et au sud d'Andros et séparée seulement de celle-ci par un étroit canal, l'île de Tine, autrefois Ténos, terre élevée, assise sur un bloc de marbre, consacrée jadis à Neptune dont le temple était un des plus anciens asiles de la Grèce (1), et renommée de nos jours encore pour la beauté de ses femmes (2). A côté de l'île de Tine, avec ses villages blancs, j'aperçois, comme faisant ombre au tableau, l'île de Skiros, d'une teinte bleu foncé. En face de Syra, vers l'Orient, se montre Délos, dont le rivage stérile, couvert jadis de bois sacrés, n'a plus pour ombrage, selon l'expression d'un voyageur (3), que des moulins à vent à huit ailes qui battent joyeusement l'air, comme les longues ailes membraneuses des cigales, et semblent lutter de vitesse, dans leur rotation incessante, avec les moulins si nombreux à Syra même. Derrière Délos, s'élève Mycone, la *celsa Myconus* de Virgile; au sud, voici d'abord Naxos où le dieu de la Joie, Bacchus, à son retour de l'Inde, consola Ariane du cruel abandon de Thésée; tout près de Naxos, voilà Paros, — la patrie d'Archiloque, le plus grand poète satyrique de l'antiquité, qui, par ses talents, ses vices et son impudence, fut un objet d'admiration, de mépris et de terreur, — Paros que domine le mont Marpesse dont les carrières fournissaient le marbre si recherché dans toute la Grèce, pour son

---

(1) Neptune passait pour avoir détruit les serpents qui rendaient cette île inhabitable. Une espèce de vipère nommée *tenia* était originaire de Ténos. L'île fut appelée dans l'origine *Ophissa* et *Hydrussa*, à cause de ses serpents.

(2) « Les femmes de l'île de Tine ont toutes les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits et une physionomie piquante qui supplée souvent à la beauté et y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux, couvre leurs charmes sans les cacher.

» Le commerce et l'industrie répandent dans cette île une aisance générale, et une sorte d'égalité qui, sans confondre les classes des citoyens, empêchent les uns de se corrompre et les autres de s'avilir. Les femmes que, dans d'autres climats, leur richesse ou leur naissance semblerait autoriser à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails de leurs ménages, et travaillent avec plaisir aux vêtements que leurs enfants doivent porter. Dès que la chaleur tombe, et que le soleil, sur son déclin, peut encore éclairer leurs travaux sans pouvoir nuire à leur beauté, elles sortent de leurs maisons, s'asseyent devant leurs portes, filent la soie ou la dévident; d'autres la tricotent, ou préparent les feuilles de mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes, souvent interrompus par les chansons des jeunes filles. Je crus alors, pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les auteurs grecs, étaient moins l'ouvrage de leur imagination qu'une fidèle imitation de la nature. » Choiseul, dans l'*Abrégé de l'histoire générale des voyages*, Paris, 1800, tome XXVIII, page 60.

(3) Gérard de Nerval. *Scènes de la vie orientale. Les femmes du Caire.* 1 vol. in-8°, Paris, 1848, Ferdinand Sartorius, éditeur.



Digitized by Google

éclatante blancheur; devant Paros, l'île désignée dans les poésies épiques sous le nom d'Oléaros, appelée depuis Anti-Paros, célèbre dans l'âge moderne par la découverte qu'on y a faite de la fameuse grotte, une des merveilles de la nature dans ce genre.

Plus au sud encore, je découvre confusément une foule d'îles et d'îlots; Santorin, la plus lointaine, qu'on ne peut que deviner, et plus rapprochées et pour ainsi dire sur une même ligne, de l'orient à l'occident, Nio, l'ancienne Ios (1), où la tradition

---

(1) « Au commencement du printemps, Homère voulut partir de Samos pour se rendre à Athènes. Il mit à la voile avec quelques Samiens, et aborda à l'île d'Ios. Ils ne débarquèrent pas à la ville, mais sur le rivage. Homère se voyant attaqué d'une maladie grave, se fit porter à terre. Les vents contraires ne permettant pas de continuer la navigation, on resta plusieurs jours à l'ancre. Homère reçut la visite de quelques habitants de l'île d'Ios, qui ne l'eurent pas plutôt entendu parler, qu'ils furent pénétrés d'admiration.

» Pendant que les matelots et quelques-uns des habitants de la ville s'entretenaient avec Homère, des enfants de pêcheurs abordèrent en ces lieux, et, étant descendus sur le rivage, ils leur adressèrent ces paroles : « Écoutez-nous, étrangers : expliquez, si vous le pouvez, ce que nous allons » vous proposer :—Nous laissons ce que nous prenons, et nous emportons ce que nous ne prenons » pas. » Ceux qui étaient présents, ne pouvant rien comprendre à cette énigme, les enfants des pêcheurs la leur expliquèrent. « Notre pêche ayant été malheureuse, dirent-ils, nous nous sommes » assis sur le rivage, et comme nous étions tourmentés par les puces, ce que nous avons pris nous » l'avons laissé en ces lieux, et nous remportons chez nous ce que nous n'avons pu prendre. »

» Homère fit là-dessus ces vers :

Τοίων γαρ πατέρων ἐξ αἵματος ἐκγεγάατε,
οὔτε βαθυκλυρκλήρων, οὔτ' ἄσπετα μῆλα νεμόντων.

« Enfants, vos pères ne possèdent ni d'amples héritages, ni de nombreux troupeaux. »

» Homère mourut de cette maladie à Ios, et non du chagrin de n'avoir pu comprendre l'énigme des enfants, comme quelques-uns l'ont écrit.

» Il fut enterré sur les bords de la mer par ses compagnons de voyage et par ceux des habitants d'Ios qui l'avaient fréquenté pendant sa maladie. Longtemps après, et lorsque ses poèmes, devenus publics, furent admirés de tout le monde, les habitants d'Ios inscrivirent sur sa tombe, ces vers élégiaques : certainement, ils ne sont pas d'Homère :

Ἐνθάδε τὴν ἱερὴν κεφαλὴν κατὰ γαῖα καλύπτει
ἀνδρῶν ἡρώων κοσμήτορα, θεῖον Ὅμηρον.

« La terre récèle ici dans son sein la tête sacrée du divin Homère, dont la poésie a illustré les héros. »

(Vie d'Homère, attribuée à Hérodote.)

« L'île de Nio, anciennement Ios, n'est célèbre que par la mort d'Homère. Sept villes prétendaient à la gloire d'avoir vu naître le père de la poésie; mais aucune n'a disputé à l'île d'Ios, le triste honneur de conserver ses cendres.

» Les habitants lui élevèrent un tombeau sans aucune inscription, et ce ne fut que longtemps

Digitized by Google

place le tombeau d'Homère, Sékyno, Polycandro, Milo, autrefois Mélos, dont les habitants accoutumés à vivre libres, résistèrent à toutes les forces des Athéniens, après la guerre du Péloponèse, et repoussèrent deux fois les assiégeants qui, pour reconnaitre leur conduite héroïque, passèrent au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, tant la fureur guerrière, dans tous les siècles, a fait des peuples les plus policés de véritables hordes de bêtes féroces, ne respirant que sang et carnage, et méconnaissant, dans leur rage impie, les plus nobles sentiments du cœur humain!

Au-devant de Milo, à la hauteur d'Anti-Paros, s'offre l'île féconde et hospitalière de Siphante; au nord-ouest de Siphante, l'île de Serpho, puis enfin, du côté de la Morée, en regard de la rive occidentale de Syra, l'île de Thermia (1), l'ancienne Cythnos, à égale distance de Serpho et de Zéa.

Toutes ces îles avec d'autres encore éparses sur les flots, présentent dans leur ensemble la configuration d'un cercle, κύκλος, circonstance qui leur a valu la dénomination commune de Cyclades. Délos, dans l'antiquité, en était considérée comme le centre. On l'appelait la reine des Cyclades, l'île sacrée, la sainte nourrice des enfants de Latone. Apollon et Diane, sa sœur, y avaient vu le jour, et chaque poète lui devait le tribut de son génie. Le plus beau modèle qui nous soit resté de ces hommages lyriques, est l'hymne de Callimaque (2), célèbre poète, originaire de Cyrène en Libye, que la libéralité des Ptolémée, attira en Egypte où il s'établit dans un des faubourgs d'Alexandrie.

Une courte analyse de ce poème, l'œuvre d'un lyrique aussi négligé du grand nombre des lecteurs qu'estimé des véritables amants de la langue grecque, ne paraîtra pas hors de propos ici.

Les Cyclades, dit Callimaque, méritent toutes d'être chantées; elles sont les plus saintes des îles; mais Délos veut le premier hommage de la Muse. C'est Délos qui reçut le dieu des poètes à sa naissance, c'est elle qui l'adora la première.

Les Muses dédaignent le poète qui ne chante pas les eaux de Pimplée; — Phœbus repousse le chantre qui peut oublier Délos.

---

après, que l'on crut nécessaire d'attester à la postérité le dépôt précieux que renfermait ce monument. Le temps l'a détruit, et l'ignorance, plus destructive encore, a effacé chez les habitants jusqu'au souvenir d'Homère.

» Étrange fatalité attachée au nom de ce grand poète, partout si célèbre, et maintenant ignoré dans le lieu même où repose sa cendre! »

(Choiseul, dans l'*Abrégé* cité ci-dessus.)

(1) Appelée ainsi, par les modernes, à cause de ses bains chauds.

(2) Ὕμνος εἰς τὴν Δῆλον.

Digitized by Google

Un dieu terrible, d'un coup de son trident, sapa les montagnes, les arracha de leur base et les roulant dans la mer, en forma les premières îles. Pour leur faire oublier le continent, il les fixa dans l'abîme par de profondes racines, tandis que, libre et sans contrainte, Délos nageait sur les flots.

D'abord elle s'appelait Astérie (1) ; car jadis, telle qu'un astre rapide, elle s'était élancée du ciel au sein de la mer, pour échapper aux poursuites du dieu de l'Olympe. Souvent le nocher, qui du port de Trézène faisait voile pour Éphyre, l'apercevait dans le golfe Saronique, et souvent il la cherchait vainement au retour : une course légère l'avait portée vers le détroit où mugissent les flots resserrés de l'Euripe, ou bien, dédaignant la mer de Chalcis, elle avait nagé soit jusqu'aux rochers de Sunium, soit jusqu'aux bords de l'humide Parthénie, dans la plage où les nymphes de Mycale lui ont cent fois donné l'hospitalité. Mais enfin, lorsque seule elle eut reçu Phœbus à sa naissance, les nautonniers lui donnèrent le nom de Délos, car cessant de disparaître à leurs regards, elle fixa ses racines au milieu des flots égéens.

Délos ne craignit point la colère de Junon. Son courroux éclatait contre toutes les maîtresses qui donnaient des enfants à Jupiter, mais surtout contre Latone à qui le Destin promettait un fils que son père devait préférer à Mars lui-même. Furieuse, elle avait repoussé du ciel son heureuse rivale, tandis que deux gardiens attentifs l'observaient sur la terre. Mars, du sommet de l'Émus, veillait, tout armé, sur le continent ; Iris, de la cime du Mimas, veillait sur les îles, et ces deux divinités menaçaient toutes les villes dont Latone approchait, et leur défendaient de la recevoir.

Aussi vit-elle fuir devant elle, l'Arcadie, le mont sacré d'Augé (2), l'antique Phénée et toutes les villes voisines de l'Isthme, puis encore l'Aonie avec Dircée et Strophie (3), tandis que Mélie, épouvantée de voir l'Hélicon secouer sa verte chevelure, quitta ses danses, pâlit et trembla pour son chêne.

Les villes d'Achaie, Hélice et Bure l'avaient déjà repoussée. Elle s'avança vers la Thessalie. Vaine espérance ! le fleuve Anaurus, la ville de Larisse, les antres du Pélion, tout s'enfuit, — et le Pénée précipita son cours au travers des vallons de Tempé.

---

(1) Homère, dans l'Odyssée, Virgile, dans l'Enéïde, la nomment Ortygie. Elle s'est appelée encore : Cynthus, Lagie, Chlamydie, Cynæthus et Pyrpole.

(2) Le Parthénius, montagne d'Arcadie, célèbre dans la fable par les amours d'Hercule et d'Augé.

(3) Deux fontaines de l'Aonie, ancien nom de la Béotie.

Digitized by Google

Junon cependant demeure inflexible et voit sans pitié Latone étendre les bras et supplier ce dernier fleuve. Le Pénée, touché de ses plaintes, consent à la recevoir et suspend son cours impétueux. Aussitôt Mars, déracinant les monts, les allait lancer sur le fleuve et l'ensevelir sous les rocs du Pangée. Il pousse un cri terrible et frappe son bouclier de sa lance : l'armure rend le son de la guerre; l'Ossa en frémit; les vallées de Cranon et les cavernes glaciales du Pinde en tressaillent, et l'Émonie entière s'agite et tremble Le Pénée toujours intrépide retenait ses ondes fugitives, lorsque Latone lui cria de poursuivre son cours, de songer à se garantir, tout en l'assurant de son éternelle reconnaissance.

Déjà accablée de lassitude, elle se dirige vers les îles; mais aucune ne la veut recevoir, ni les Échinades, dont la rade est si propice aux navires; ni Corcyre, la plus hospitalière de toutes.

Iris toujours menaçante au sommet du Mimas, les empêchait d'y consentir, et toutes les îles fuyaient à l'approche de Latone.

La tendre Astérie, délaissant les rivages de l'Eubée, était venue visiter les Cyclades, et traînait encore après elle la mousse du Géreste 1). Saisie de pitié à la vue de la malheureuse nymphe, qui succombait sous le poids de ses peines, elle s'arrête, et bravant les menaces de Junon, invite Latone à venir sur ses bords.

Latone, après tant de fatigues, trouve enfin le repos. Elle s'assied sur les rives de l'Inopus, et détache sa ceinture, le dos appuyé contre le tronc d'un palmier, déchirée par la douleur la plus aiguë, inondée de sueur et respirant à peine.

Iris, la prompte messagère, vole vers l'Olympe, et dénonce Astérie, qui seule a osé recevoir la rivale de la reine des Dieux.

Néanmoins Junon consent à lui pardonner, bien qu'elle eût mérité son ressentiment par sa pitié pour Latone. Mais elle doit maintenant à celle-ci, qu'elle a fui le ciel, respecté la couche conjugale et préféré la mer à son époux.

Cependant les chantres harmonieux de Phœbus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, viennent tourner sept fois autour de Délos et chantent autant de fois l'accouchement de Latone. Ce fut en mémoire de ces chants sept fois répétés que, dans la suite, le dieu monta sa lyre de sept cordes. Ils chantaient pour la septième fois, lorsque Phœbus naquit.

Les nymphes déliennes, les filles de l'antique Inopus, entonnèrent l'hymne sacré d'Ilithye, la voûte céleste répéta leurs concerts éclatants, et Junon n'en fut point courroucée : — Jupiter l'avait apaisée.

---

(1) Promontoire de l'Eubée.

Digitized by Google

« Délos, s'écrie le poète, tout chez toi devint or en ce moment; ton lac ne roula que de l'or; le palmier au pied duquel Phœbus était né s'ombragea de feuilles d'or, et l'or grossit les flots du profond Inopus.

» Toi-même, élevant de ton sol parsemé d'or l'enfant divin, et l'approchant de ton sein, tu t'écrias : « Vaste univers qui renfermez tant de villes et tant de tem-» ples; continents fertiles, et vous, îles qui les entourez, je ne suis qu'une île » aride; toutefois, c'est mon nom qu'Apollon portera, et jamais terre ne sera ché-» rie de son dieu autant que moi. Oui, Cerchnis (1) sera moins aimée de Neptune, » la Crète de Jupiter, et le mont Cyllène de Mercure : — je vais cesser d'être » errante ! »

Délos fut nommée dès lors, la nourrice d'Apollon, la plus sainte des îles. Jamais Bellone, jamais la mort (2), ni les coursiers de Mars n'ont approché de ses bords; mais chaque année les nations lui envoient les prémices et la dîme de leurs fruits.

Du couchant à l'aurore, du nord au midi, tous les peuples, jusqu'à ceux qui habitent les climats hiperboréens, célébraient des fêtes en son honneur.

Callimaque en achevant son hymne, s'adresse à Délos en ces termes :

« Astérie, île parfumée d'encens ! les Cyclades semblent former un chœur » autour de toi. Jamais Hespérus aux longs cheveux n'a vu la solitude ni le silence » régner sur tes bords; mais toujours il y entend résonner des concerts. Les jeunes » hommes y chantent l'hymne fameux que le vieillard de Lycie, le divin Olen » t'apporta des rives du Xanthus, et les jeunes filles y font retentir la terre sous » leurs pas cadencés. On y voit, chargée de couronnes, la statue célèbre que » Thésée et les enfants d'Athènes consacrèrent jadis à Vénus. Échappés à la rage » du monstre mugissant que la fille de Minos avait enfanté, dégagés du tortueux » labyrinthe, ils dansèrent au son des cithares, autour de tes autels, et Thésée » lui-même ordonnait leur danse. Depuis ce temps, c'est son navire soigneuse-» ment conservé, que les neveux de Cécrops envoient tous les ans porter leur » hommage à Phœbus.

» Astérie, île sainte, île où l'on a dressé mille autels! quel nocher, dans sa course » rapide, traversa jamais la mer Égée sans s'arrêter sur tes côtes? Quelque favorisé » qu'il soit des vents, quelque soin qui le presse, soudain il abaisse ses voiles,

---

(1) Cerchnis, plus communément Cenchrée, l'un des ports de Corinthe.

(2) Pendant la guerre du Péloponèse, les Athéniens purifièrent Délos, et firent transporter les tombeaux de ses anciens habitants dans l'île de Rhinée qui en est voisine. C'est là qu'on portait les malades et qu'on donnait la sépulture à ceux qui succombaient.

Digitized by Google

» descend sur le rivage, et ne remonte sur son bord qu'après avoir mordu le tronc
» de ton olivier et fait le tour de ton autel, les mains liées derrière le dos,
» s'offrant de lui-même au fouet de tes prêtres en mémoire de ce jeu qu'une
» nymphe de Délos inventa jadis pour amuser l'enfance d'Apollon.
» Salut, ô Délos! divin foyer des îles, salut à toi, salut à Phœbus, salut à la fille
» de Latone! »

On a pu remarquer avec quelle hardiesse et quel art infini le poëte a su intéresser la Grèce entière, — ses villes et ses provinces, ses vallons et ses montagnes, ses fontaines, ses fleuves et ses îles, — à la naissance de ce dieu, l'inventeur du culte bienfaisant de la poésie, le père de toute intelligence et de toute lumière au sein de ces contrées vivifiées de sa présence et rechauffées de ses célestes rayons.

Ainsi avaient fait, sans aucun doute, les poëtes, ses devanciers. (1)

Aussi était-ce une fête nationale, tous les quatre ans, que la visite à la plus sainte des Cyclades, dans le mois de Thargélion, au retour du printemps; — et de tous les points de la terre-ferme et des îles, partaient des théories ou des députations solennelles qui venaient sacrifier sur l'autel du fils de Latone et enrichir de nouveaux présents le temple que la piété des peuples lui avait élevé sur le mont Cynthus.

La théorie athénienne, comme le rappelle Callimaque, s'embarquait chaque année sur le même navire qui jadis avait conduit Thésée. C'est ce navire dont le départ suspendait, dans toute l'Attique, le supplice des condamnés et qui, un jour,

---

(1) On ne saurait trop insister sur le caractère essentiellement national et populaire de l'ancienne poésie grecque. C'est faute d'y avoir réfléchi, que tout en imitant les Grecs, on a négligé de les imiter dans le trait le plus saillant de leur génie, et qu'à certaines époques, dans les temps modernes, on a considéré chez soi comme indigne de la poésie, ce qui en faisait précisément l'objet en Grèce, — les beautés naturelles de la patrie, son histoire et sa religion, ses traditions, ses fables, ses coutumes et jusqu'à ses préjugés populaires.

Cette observation, qu'on peut appuyer ici des vers de Callimaque, lequel n'hésite pas à introduire dans un poème sacré un usage superstitieux pratiqué par les marins des Cyclades, pourra se vérifier à propos de chaque citation puisée dans les auteurs grecs.

Qu'on se les propose éternellement pour modèles, c'est au mieux : — on ne peut qu'y gagner, et, sans doute,

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire;

mais aussi qu'on sache les imiter assez pour faire enfin de notre temps, dans les arts et dans les lettres, ce qu'ils ont fait jadis eux-mêmes, — vivre de la vie de son pays, comme ils ont vécu de la vie de leurs contrées.

Digitized by Google

en rentrant au port du Pirée, marqua le moment où Socrate dut boire la ciguë (1).

On conçoit quelle foule de visiteurs et de marchands devaient attirer à Délos les fêtes qu'on y célébrait avec tant d'éclat. L'heureuse situation de l'île, la vénération qui la protégeait y faisaient affluer, avec les offrandes de tous les peuples, les richesses de tout l'Archipel, et Délos, dans l'antiquité, était devenue l'entrepôt du commerce et des trésors des nations.

Sous ce dernier rapport, mais, hélas! sous ce dernier rapport seulement, Syra, de nos jours, la rappelle sans trop de désavantage. Plus au centre des Cyclades que la terre consacrée jadis au dieu du Cynthe, — le poëte peut se la figurer comme une reine assise sur son trône de marbre aux vives couleurs, avec sa couronne d'îles qui brillent au soleil comme des escarboucles. Faut-il un commentaire en langage administratif à cette métaphore qui peut sembler trop lyrique? Qu'on sache donc que Syra, — dans la nouvelle monarchie constitutionnelle des Hellènes, — est le chef-lieu de la province ou *nomos* des Cyclades, sous la direction d'un *nomarque* ou gouverneur, assisté d'un conseil provincial élu par les administrés. Le *nomarque* a tout à la fois sous ses ordres les *eptarques* ou commissaires de district, qu'assiste un conseil élu dans l'*eptarchie,* et les *démogérontes* ou maires des communes, proposés par le peuple et confirmés par le roi.

Qu'il y a loin, par Apollon! de l'éloquence officielle au doux langage des Muses; les voilà envolées ces blanches vierges, comme un essaim de colombes effarouchées.

---

(1) Le soleil se levant au sommet de l'Hymète
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison.
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée;
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour.
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons aux vivants destinés
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois le jour et la lumière!
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

LAMARTINE. *La mort de Socrate.*

Digitized by Google

A quel chantre aimé des dieux emprunter maintenant des paroles assez harmonieuses pour ramener ces belles fugitives?

Mais le pâle sillon que trace là-bas sur l'azur du ciel la vapeur du bateau en destination pour le Pirée, m'avertit qu'il est temps de songer aux préparatifs du départ. Je descends péniblement vers la plage, au risque maintes fois d'y arriver plus vite que je ne voudrais. Bientôt, accablé de fatigue et dévoré de soif, sur ces pentes sans verdure et sans ombre et semées seulement de rares anémones pourpres ou rosées, je cherche en vain où trouver un peu de fraîcheur et de repos, lorsqu'à mi-chemin du port, des filles de la campagne qui se croisent dans le sentier bordé d'une haie de cactus, me révèlent par leur présence le voisinage d'une fontaine. Les unes en reviennent, la démarche lente et fière, les pieds nus, portant le vase de cuivre sur la tête et le soutenant de leurs bras relevés. Les autres y courent, vives et légères, leurs beaux cheveux noirs tressés et roulés avec le mouchoir sur leur tête, l'urne antique appuyée sur la hanche. Je me laisse guider par celles-ci, et je bois à la source qui coule par trois bouches au fond d'une grotte grillée, — tout confus cependant de ne pouvoir remercier, de son utile secours, dans

> Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines,

la naïade bienfaisante dont plus bas, à la ville, les marchands détaillent et vendent au verre les ondes limpides.

Dans le trajet de l'hôtel au débarcadère, d'immenses affiches annonçant pour le soir même, à la salle du *Casino,* l'exécution d'un opéra par une troupe en représentation extraordinaire, ont piqué ma curiosité sans l'exciter assez pour différer mon départ. Ces affiches sont rédigées en italien pour la commodité des étrangers, et, à l'instar des imprimés de ce genre éclos du génie de nos directeurs de théâtre, rien n'y est épargné de ce qui peut aider à séduire le bon public.

L'embarquement s'est opéré au milieu des mille cris d'un peuple de marins, bruyant et empressé. Nous nous éloignons de Syra, vers la dernière heure du jour. Le matin j'avais vu le dieu de Délos s'élancer de la cime du Cynthe où fut son temple, s'emparer en souverain de la voûte immense du ciel et inonder de ses rayons tout ce monde des îles qui fut son domaine et qui lui doit encore la lumière et la vie. Maintenant je le voyais retirer lentement des stériles rochers de Mycone le dernier reflet qui les dore, et au loin, vers la Morée, entre les monts encore



Digitized by Google

resplendissants de Thermia et de Céos, se précipiter vers la mer comme pour obéir à l'amoureux appel des vagues.

En jetant un dernier regard sur l'île de Syra, avec ce sentiment de regret parfois involontaire que l'homme éprouve partout pour chaque séjour qu'il abandonne, je vis toute cette pyramide de maisons superposées, éclairée de la base jusqu'au faîte.

C'était un spectacle d'une originalité saisissante.

Le bateau, cependant, avançait rapidement sur une mer propice, et le lendemain l'aurore devait éclairer notre arrivée dans le golfe du Pirée.

Élien Wardy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

## FANTAISIE.

Quoi ! des vers, à vous? Non, je n'ose.
Non, la lyre est trop près du cœur.
Je ne puis chanter autre chose,
Mais un tel sujet me fait peur.

L'encens pur de ma poésie
Vers vous monte en nuage d'or;
Dans mon cœur, vase d'ambroisie,
Je devrais l'enfermer encor.

Ainsi vous enfermez le baume
Dont vous arrosez vos cheveux.
L'air emporterait son arôme
Comme il emportera mes vœux.

Que ce doux parfum de l'extase
A vos pieds soit donc répandu!
Votre main brisera le vase
Et le parfum sera perdu.

En fermant son cœur, on le brise.
Vous me demandez, je le vois,
De ces chants qu'emporte la brise,
Comme ceux de l'oiseau des bois;

Digitized by Google

Serments des lèvres, non de l'âme,
Qu'on débite sans sourciller.
Pour avoir ce talent, madame,
Je fus trop mauvais écolier.

C'est le cœur lui-même qui vibre
Dans la harpe qu'il fait gémir,
Et chaque corde est une fibre
Qui ne cessera de frémir.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

# CRITIQUE LITTÉRAIRE.

SOUVENIRS DE LA VIE UNIVERSITAIRE. — AIMER SANS SAVOIR QUI, *par* LÉON WOCQUIER (1).

« Monsieur Galland, contez-nous donc une de ces jolies histoires que vous contez si bien..... »

Il est bien peu de nos littérateurs à qui l'on puisse adresser l'aimable sollicitation dont on accablait l'historien des *Mille et une nuits;* et quand nous disons — nos littérateurs — les regrets ne portent pas seulement sur ceux qui, en Belgique, ont tenté dans la nouvelle et dans le roman des essais plus ou moins heureux, — nos regrets s'appliquent même aux nombreux écrivains que le *Journal à bon marché* a fait surgir, en France, de tous les coins du feuilleton.

Définir, — d'une manière précise, — où finit le conteur et commence le romancier, c'est une question que des exemples connus établissent bien mieux que de longues dissertations théoriques. *Manon Lescaut, Eugénie Grandet* nous semblent caractériser le roman, c'est-à-dire la fable dramatique, vivifiée et transportée dans le domaine du vrai par le génie d'observation, la profonde étude du cœur, des passions et des vices. Aux noms de Prévost et de Balzac, que nous avons pris au siècle passé et à l'époque contemporaine, nous devrions ajouter celui de Voltaire, quoique, — peut-être, — *Candide* et *l'Ingénu* se rapprochent du *conte* par la marche rapide des tableaux, la verve de l'action et la vivacité du style. On comprend bien que nous ne voulons pas énumérer et classer ici les écrivains que nous appelons romanciers ou conteurs; — les exemples que nous choisissons sont ceux qui s'offrent les premiers à notre esprit. C'est ainsi que, pour définir le conteur, un nom se présente sous notre plume : — Méry. Soit qu'il nous esquisse une délicieuse boutade d'artiste, un paradoxe scintillant d'esprit et de franche originalité; soit qu'il évoque les souvenirs de la vieille Rome, qu'il décrit avec la vérité d'accent et la fidélité d'un contemporain de Scipion; soit qu'il nous transporte dans les forêts de l'Inde, au milieu de ce pays magique et de ce monde bizarre, peuplé d'éléphants monstrueux, de tigres féroces, d'Anglais humoristes, de Français amoureux et d'adorables jeunes femmes; soit qu'il lui plaise d'emprunter la plume d'un mandarin pour nous introduire dans la maison patriarchale d'un bon bourgeois de Pékin ou de

(1) Liége, Félix Oudart.

Digitized by Google

Canton, — Méry est toujours le type du conteur, du conteur spirituel et charmant. Ses héros sont des fantômes, des impossibilités humaines; mais il les habille, les drape, les pose, les fait mouvoir à nos yeux étonnés, et bientôt la fantaisie du conteur a pris un corps, et bientôt leur possibilité d'être, leur vraisemblance nous paraissent incontestables. Qui de nous osera nier l'existence de Sir Edward Klerbs? Qui ne croit à Héva, à la Floride et au fidèle Nizam?

Il est un troisième genre qui introduit dans le roman la vive allure du conte et développe l'étude sérieuse et profonde des caractères sous le masque de la raillerie et de la gaieté. C'est l'école de l'*humour* — expression que l'on ne peut traduire. — En France, et de nos jours, Alphonse Karr est, de tous les écrivains du genre, celui qui le caractérise le mieux.

Sans se ranger dans la classe des imitateurs, — et nous l'en félicitons, — M. Léon Wocquier procède évidemment de l'auteur de *Geneviève*. M. Wocquier ne cache nullement cette tendance; le roman dont nous allons parler est même dédié à Alphonse Karr, qui lui a fourni son épigraphe :

« Pauvre fou que je suis! m'avait-elle promis quelque chose? Est-elle ma femme ou ma fiancée? M'aime-t-elle ou m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait? Et pourquoi m'aimerait-elle? Lui ai-je dit que je l'aimais? moi, qui, jusqu'à ce jour, l'ai regardée comme on regarde une belle fleur, comme on regarde la fauvette qui sautille harmonieusement sous la feuillée verte? »

Cette épigraphe et le titre de la *Nouvelle :* AIMER SANS SAVOIR QUI, vous indiquent déjà que la donnée de cette petite histoire amoureuse repose sur une de ces romanesques et charmantes invraisemblances, affectionnées par les amis du paradoxe.

Paul Marbois vient de terminer son droit à l'antique université de Louvain et tout en serrant livres et hardes dans les caisses qui vont le suivre au foyer paternel, il remet à notre auteur son journal manuscrit, renfermant la première partie d'une histoire qui doit se dénouer dans les vallées pittoresques des Ardennes.

Voici — en deux mots — le sommaire de cette introduction, intitulée : *Châteaux en Espagne :*

Paul Marbois, rêveur passionné, est éperdûment amoureux d'une jeune fille —inconnue -- créée par son imagination ardente et poétique et douée complaisamment de toutes les qualités physiques et morales qui en font la plus belle, la plus douce et la plus spirituelle des femmes. Au moment où notre héros cherche, parmi ses lectrices, l'incarnation de ses songes dorés, une lettre de Julie — sa bonne sœur — lui révèle l'existence d'une jeune fille plus belle, plus douce, plus spirituelle que les charmants fantômes évoqués par son imagination. M^lle^ Léonie de Montoire est leur voisine de campagne; on attend avec impatience le jeune docteur en droit, et nul doute qu'un hymen solennel ne vienne bientôt consacrer sur cette terre l'union de deux âmes qui semblaient s'être rencontrées et choisies dans les doux et décevants pays du mirage et de la prédestination sympathique.

Et Paul, ivre de joie, d'amour et d'espérance, remet à notre conteur le récit de ces châteaux en Espagne, dont il va chercher la réalisation sur les bords de l'Ourthe. Avant de partir, il fait promettre à son ami de terminer cette histoire de la façon qui lui semblera la plus logique et la plus naturelle; sauf à comparer plus tard la fiction à la réalité.

Ici commence le roman inventé par M. Wocquier, pour faire suite à la passion imaginaire de son ami Marbois. Nous ne pouvons suivre et décrire tous les fils de la trame ourdie avec beaucoup d'art par le conteur. Qu'il nous suffise de dire qu'arrivé à Montoire, Paul Marbois, timide et

Digitized by Google

gauche, se laisse distancer par un cousin de la jeune fille — M. Lucien — qui veut redorer son pauvre blason au moyen d'un mariage opulent. Paul est amoureux, mais il se tait. Lucien est plus hardi et Paul connaît bientôt tout son malheur. La jeune fille vient elle-même le prier d'assister à son mariage, comme son meilleur ami. Paul Marbois y consent, il veut boire jusqu'à la lie le calice d'amertume que la fatalité vient offrir à ses lèvres avides d'amour et de bonheur. Et au moment où la chaise de poste entraîne au loin les jeunes époux, la détonation d'un pistolet nous annonce que notre héros a cessé de souffrir.

Ce dénouement lugubre est heureusement déclaré absurde par notre ami Paul Marbois, qui s'en vient — sa jeune et charmante femme au bras — faire à son romancier une bonne et fraternelle visite de noces. La vie réelle s'est trouvée meilleure que ne l'avait rêvée l'imagination du conteur.

La donnée de cette nouvelle est originale; de plus, le plan, l'agencement des différents récits qui se jettent au travers de la fable sont disposés avec une habileté et un tact qui rangent M. Wocquier dans la classe des conteurs et des conteurs amusants. Les lecteurs de la *Revue de Belgique* ont, du reste, apprécié dans ces colonnes le charme et la grâce d'une petite nouvelle de M. Wocquier : Cécile, écrite avec le goût et le sentiment que nous retrouvons dans plus d'une page de Paul Marbois. Nous terminerons par une citation qui pourra donner une idée de la manière de notre conteur :

« Deux enfants avaient été élevés ensemble; depuis le berceau ils avaient partagé les mêmes jeux, vécu à l'ombre des mêmes affections; les deux mères avaient pour tous deux des caresses aussi aimantes et souriaient aussi tendrement à l'un qu'à l'autre. — L'aîné, un garçon, avait à cette époque quatorze ans à peine; il était maigre, fluet, élancé, et bien souvent on avait craint pour sa vie. Son visage, encadré de cheveux blonds, était pâle comme le marbre et son œil bleu avait une expression vague qui dénotait un penchant naturel à la rêverie. Cependant son esprit s'était mûri de bonne heure et avait pris une teinte de gravité bien au-dessus de son âge : avide de science, il était, presque toujours, courbé sur un livre, ou bien il se promenait seul, d'un pas lent et mesuré, le front penché vers la terre, perdu dans de longues réflexions qui voulaient être graves, plus souvent encore, emporté dans le domaine enchanté de l'imagination qui s'était ouvert de bonne heure devant ses yeux éblouis. — L'autre enfant était une petite fille de dix ans, jolie comme un ange; ses cheveux blonds ruisselaient en longs anneaux cendrés sur ses épaules, jamais le chagrin n'avait posé sa ride sur ce front pur et riant, et son œil doux et limpide réflétait l'azur du ciel : elle se nommait Ernestine.

» Ernestine passait ses journées à folâtrer et à courir dans un grand jardin touffu, dont elle connaissait toutes les fleurs par leur nom. Elle les aimait avec passion ; elle les soignait, les arrosait, avec une sollicitude presque maternelle; elle leur parlait, leur demandait des nouvelles de leur santé et avait avec elles des conversations sans fin; à l'entendre, on se surprenait à croire que les fleurs lui répondaient dans un langage mystérieux et inconnu qu'elle seule comprenait. Elle était heureuse comme une reine si un bouton de rose s'était épanoui, si la tige d'un lys avait grandi, si une touffe de violettes ou de pensées comptait une corolle de plus; elle pleurait à chaudes larmes si l'orage avait brisé une de ses favorites, si la tige de l'une d'elles s'inclinait languissante vers le sol. Un gros chat blanc, à la mine doucereuse et pateline, avait aussi une large part dans les affections d'Ernestine; enfin elle aimait beaucoup son petit ami, bien qu'elle le trouvât souvent trop sérieux à son gré. Quand elle le voyait se promener grave et rêveur, elle accourait, toute rouge,

Digitized by Google

tout essoufflée vers lui. Il relevait le front et la regardait avec bonheur; Ernestine lui montrait gravement le doigt et lui disait :

» — Pourquoi ne ris-tu jamais?

» Et lui souriait : alors la petite fille lui prenait la main et lui faisait voir ses fleurs : quand elles étaient toutes passées en revue, elle le conduisait sous un magnifique saule pleureur dont les branches flexibles formaient berceau autour du tronc : les deux enfants s'asseyaient sur un banc rustique et Ernestine tenant toujours la main de son ami dans les siennes, lui disait :

» — Raconte-moi une belle histoire!

» L'enfant, sans se faire prier, commençait un long récit, plein de merveilleuses aventures, où les fées, les ogres, les nécromans, les démons et les brigands luttaient à qui mieux mieux pour sauver des enfants. Ernestine écoutait de toute son âme et frissonnait de peur ou trépignait de joie suivant les diverses phases de l'interminable récit. Quelquefois le conteur s'arrêtait, pour renouer les fils épars de son histoire, et distrait, il regardait d'admirables longicornes au corselet élancé, aux ailes d'un vert doré, aux antennes bleuâtres qui grimpaient sur le tronc et dans les branches du saule. Pendant ces moments de silence, Ernestine attachait ses grands yeux bleus sur le regard rêveur du narrateur et attendait impatiemment; quand il reprenait la parole, elle poussait un cri de joie et de sa petite main caressait les cheveux blonds de son ami avec une grâce enfantine et charmante. »

M. Wocquier nous promet depuis longtemps la troisième partie des *Souvenirs de la vie universitaire*. L'auteur d'*Édouard Gaillan*, d'*Aimer sans savoir qui*, de *Cécile*, — ne peut continuer à garder un plus long silence, sans se rendre coupable au premier chef et envers ses lecteurs et envers sa jeune et bonne renommée littéraire.

R.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS.

## CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Que de fois n'a-t-on pas répété, en le parodiant, le cri désespéré de Chateaubriand : Les chanteurs s'en vont. Hélas ! ce lieu commun banal était sur nos lèvres le jour où nous écoutions la Persiani, qui — elle aussi — vient d'abandonner le théâtre italien pour courir les hasards de la vie nomade et affronter les caprices du voyage artistique.

Où sont tous ces chanteurs aimés ? Rubini s'est laissé séduire par les tabatières de l'autocrate de toutes les Russies ; Giulia Grisi écoute sonner l'heure de la retraite que Lablache entend sans vouloir l'écouter ; Tamburini est quelque part — à Pétersbourg ou à Londres ; Mario boude, et Persiani voyage avant d'aller se reposer sur les couronnes et les bouquets que Lucie et Rosine ont recueillis depuis quinze ans. Avec cette franche et naïve ingratitude dont nous payons les artistes — aimés jadis jusqu'à l'idolâtrie, — avouons que nos regrets seraient moins vifs, si la volière gazouillante laissait après elle une jeune couvée riche d'avenir et de mélodieuses promesses. Mais non, les bonnes races se perdent, s'éteignent : les volatiles les plus étranges, — continuons notre métaphore emplumée, puisque nous nous sommes aventuré dans cette volière, — les oiseaux les plus saugrenus sont venus, comme le placide coucou, déposer leur progéniture gloussante et piaillante dans le nid des rossignols déconcertés et des fauvettes effarouchées. L'École du chant ! — mais c'est aujourd'hui la tour de Babel musicale, c'est la confusion des voix, des styles et des méthodes ; les hommes ont été hardis, téméraires ; les Garcia, les Nourrit ont voulu lutter contre Messire Apollo, et Apollo s'est vengé. Seulement, au lieu d'écorcher les Marsyas modernes, c'est nous, ce sont nos oreilles que l'on écorche cruellement. Quelle est la main habile qui débrouillera ce chaos, quelle est la voix puissante qui fera taire les hurleurs et les aboyeurs ? — Attendons et prions.

Avec Mme Persiani, nous avons retrouvé ce soprano ravissant de fraîcheur et de grâce, cette verve spirituelle, ce goût fin et délicat qui jette autour des mélodies du maître, les mille broderies d'un style étincelant, mais qui sait rester sage dans ses caprices, et éviter le papillotage dévergondé où tombent chaque jour les pauvres brebis bélantes du troupeau des imitateurs inintelligents. Pourquoi faut-il qu'un défaut assez grave vienne faire tache dans ce talent si remarquable ? Les infractions aux lois de la justesse d'intonations ont toujours été, chez Mme Persiani, un petit péché d'habitude, dans lequel elle ne tombait jadis qu'aux mauvais jours. En ce moment, soit qu'il faille l'attribuer aux fatigues du voyage, soit que le vice tienne plutôt à la nature de sa voix, Mme Persiani est rarement irréprochable sous le rapport de la justesse. Dans les deux concerts où nous l'avons entendue, la cantatrice a dit d'une manière parfaite sa première cavatine, — puis la voix semble s'échauffer comme le ferait un instrument d'orchestre et, l'intonation s'élevant de plus en plus, finit par se maintenir un peu au-dessus du diapason — un peu c'est vrai, mais d'une manière si tenace, si inflexible que l'on ne peut bientôt — quelqu'envie qu'on en ait — refuser de répondre par un regard désolé aux regards



Digitized by Google

inquiets des voisins qui semblent dire : C'est faux.

En même temps que la Persiani venait nous faire ses adieux avant de quitter le théâtre et ses triomphes, nous assistions aux débuts d'une jeune artiste qui s'essaye précisément dans l'emploi que la célèbre chanteuse a tenu avec tant d'éclat. Mlle Mendi, que nous avions déjà applaudie dans *la Somnambula*, s'est fait entendre dans quelques concerts, et là, secouant un peu cette timidité et cette horrible peur qui, au théâtre, glace ses lèvres et étrangle sa voix, elle a obtenu le plus franc et le plus chaleureux succès. L'exécution brillante et colorée de l'air du *Serment*, de la Tyrolienne de *Betly* et des variations de la *Cenerentola*, réalise déjà toutes les promesses que les débuts de Mlle Mendi nous avaient faites. Mlle Mendi nous semble appelée à briller bientôt sur une scène plus vaste que la petite salle des Galeries, c'est pourquoi nous hasarderons un conseil : il faut que Mlle Mendi s'attache à augmenter le volume du son qui, par la manière dont il est posé, porte bien et suffit à nos modestes salles de concert, mais qui deviendrait, croyons-nous, insuffisant pour remplir les immenses vaisseaux des théâtres de Londres et d'Italie. Cette étude doit être conduite avec une prudence et une habileté extrêmes, et certes, il serait inutile que nous nommions a Mlle Mendi celui qui peut la diriger dans ce travail. C'est Manuel Garcia qui lui a donné cette exécution consciencieuse, ce style pur et correct, cette sainte horreur du mauvais goût; c'est à Manuel Garcia qu'il appartient de nous renvoyer bientôt une cantatrice pour nous consoler des voix en ruines et du gargarisme musical qui depuis trop longtemps nous horripilent et nous agacent.

Me voici bien embarrassé : l'association des artistes musiciens a exécuté deux fois la neuvième symphonie de Beethoven; sauf quelques parties qui ne sont sans doute restées obscures pour moi que par mon insuffisance musicale, j'ai cru comprendre et saisir l'ensemble et la plupart des détails de l'œuvre gigantesque que j'avais étudiée avec le plus grand soin. Franchement et de tout cœur j'ai applaudi ce que je croyais beau, et voici qu'un feuilletoniste musical m'apprend que la neuvième symphonie est une œuvre de tous points incompréhensible. Après un décret aussi absolu, il ne nous reste plus qu'à nous taire — sans murmurer — comme le sergent de M. Scribe. Seulement, nous dirons, en passant, qu'il ne suffit pas d'avoir émis, en 1834, une opinion hasardée, pour avoir le droit de la reproduire, en 1849 ; sinon, on pourrait faire redire aujourd'hui à M. Fétis les étranges critiques dirigées par la *Gazette musicale* contre les dévergondages de M. Rossini et les barbaries de Beethoven; ce qui, je crois, ne ferait plaisir ni à M. Fétis ni aux admirateurs de son véritable talent et de sa vieille réputation en littérature musicale.

Pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, les concerts grands et petits ont couvert nos murailles de leurs grandes et petites affiches, et, ma foi ! la liste est si longue, que je m'arrête en tremblant au moment d'en faire le compte net et précis. A quoi bon d'ailleurs, venir raconter les gammes et les arpéges du mois dernier? Notre faible voix ne sera-t-elle pas un écho trop lointain des bruyantes ovations décernées par un auditoire enthousiaste à ses artistes de prédilection? Que Mme Pleyel, que MM. Batta, Léonard, Cornélis et Jaëll, nous pardonnent notre silence. Leur couronne est assez riche pour se passer du modeste tribut que cette chronique attardée peut leur apporter. Et puis, après avoir parlé de nos hauts seigneurs artistiques, nous serions tenus d'enregistrer dans ces colonnes les concerts et soirées musicales de M. Pétrus, de Mlles Chevalier, Julia Veli et Eléonore de Salis, et notre plume, qui ne sait pas raconter ce que nous n'avons pas entendu, se refuse à aborder le compte-rendu des exploits lyriques de ces virtuoses du chant et de l'accordéon.

Un mot seulement du dernier concert donné par le conservatoire. L'orchestre nous a fait entendre une *ouverture* de M. Stadfeldt, qui atteste déjà toute la maturité du talent de ce jeune et habile compositeur. La sévérité du plan, l'élégance des idées mélodiques, l'harmonie à la fois correcte et pleine, la richesse et la puissance de l'instrumentation ; toutes ces qualités nous feraient saluer en M. Stadfeldt un des meilleurs musiciens de notre jeune école, si depuis longtemps déjà, nous n'avions prédit — dans ce recueil même — les succès que l'avenir lui promettait. L'ovation que l'auditoire entier a décernée à Stadfeldt, doit lui prouver que les sympathies générales le suivent dans la carrière où il n'a trouvé jusqu'ici que des succès.

M. Lassen, dont nous avons applaudi l'année dernière une ouverture remarquable, a tenu le piano dans le magnifique *concerto* (en *mi bémol*) de Beethoven. L'exécution sage et correcte de M. Lassen, son respect religieux pour le style et le caractère de cette grande musique, nous ont fait oublier un moment les fâcheuses tendances de quelques artistes qui semblent ne voir dans les compositions des maîtres qu'un cadre où ils peuvent jeter leurs caprices fantasques, leur sentiment étrange du rythme et du mouvement, leur couleur fausse et maniérée jusqu'à l'afféterie. Et ne croyez point que ce soient des intelligences mé-

Digitized by Google

diocres qui se laissent aller à ces aberrations. Non, les organisations les plus riches, les talents les plus complets se rendent coupables ou complices de cette dépravation du goût. « C'est le public, va-t-on s'écrier » — c'est le public qui encourage ces dessosseurs de » phrases, ces briseurs de rythmes. Soyez correct et » sage, et on ne vous applaudira pas. » Nous n'avons qu'un mot à répondre. Un artiste — digne de ce nom — doit s'attaquer au mauvais goût pour le combattre, et non point se plier à des exigences fatales et écouter complaisamment les trépignements des niais et les pâmoisons louangeuses des feuilletons fanatiques.

Nous abandonnons enfin les concerts pour arriver au théâtre.

La Compagnie italienne devait nous quitter à la fin de mars ; mais, cédant au vœu que les recettes brillantes du dernier mois semblaient former, l'*impresario* s'est décidé à retarder son départ. Calzolari, engagé depuis longtemps au théâtre de la Reine, à Londres, sera remplacé par Graziani, ténor qui nous arrive d'Italie, où il a tenu l'emploi avec succès sur les scènes de Milan, de Venise et de Rome.

La précipitation avec laquelle on a monté les derniers opéras a, plus d'une fois, attristé ceux qui se souvenaient de *L'Italiana*, de *Lucia* et de *Don Pasquale*. *L'Elisire*, *Il Giuramento* n'ont que trop justifié ces pressentiments. Les artistes, fatigués par des études et des répétitions laborieuses, n'ont pas toujours apporté dans l'exécution cette finesse de nuances et cet ensemble remarquable que nous constations jadis. C'est assez dire que l'orchestre et les chœurs n'étaient pas à la hauteur de leur tâche. On nous annonce la reprise de *La Somnambula* et la mise en répétitions de *Cenerentola ;* les soins que l'on veut apporter à l'étude de ces deux partitions nous fait espérer, pour la fin de la saison, une clôture brillante et digne des premiers succès de la Compagnie italienne.

Le théâtre des Galeries nous a montré *L'Amitié des femmes* peinte ou plutôt esquissée avec une verve toute juvénile par M. Mazères, un des vétérans de la bonne et vraie comédie. *L'Amitié des femmes* est un de ces ouvrages dont on ne parle qu'en trois lignes ou en trois colonnes. Nous ne pouvons aujourd'hui que vous engager à aller le voir représenter au théâtre des Galeries ; vous trouverez la comédie charmante malgré quelques longueurs, et quant à ses interprètes vous déclarerez Arthur et Monrose excellents, Mlle Corès gracieuse, Mlle Chollet médiocre. Mme Cayot mauvaise et M. Mortreuil détestable. Parlez-nous de *Rodolphe*, petit drame ravissant de sentiment et de grâce que M. Scribe est allé jadis emprunter au théâtre de Gœthe. Quand on a vu cet acte joué avec un ensemble et un goût exquis par Mlles Corès et Thuillier — MM. Arthur et Monrose, on doit s'en aller tout joyeux de se sentir le cœur serré et les yeux humides, ou si l'on reste sur sa banquette on siffle vigoureusement les platitudes de la *Foire aux idées*. Félicitons le public d'avoir débarrassé le directeur de l'exhibition de ces monstruosités dramatiques.

Le théâtre de la Monnaie est enfin sorti de sa torpeur léthargique. *Le Val d'Andorre* a ramené dans ces catacombes désertes ceux qui fuyaient les abords du théâtre royal, ceux qui ne savent pas oublier en regardant un ballet gracieusement dansé, les méfaits de ce que l'on appelle notre troupe de comédie et de vaudeville, — les délits et peccadilles d'un personnel d'opéra incomplet.

Le livret de MM. De Saint-Georges et Henri peut se passer d'analyse ; c'est l'éternelle histoire d'une jeune fille, accusée — comme Ninette — d'avoir volé sa maîtresse ; — seulement, ici — ce n'est pas une pie qui a commis le larçin, c'est la jeune Rose elle-même qui a *emprunté* au bahut de la fermière les quinze cents livres destinées à racheter la liberté du chasseur Stéphan que la milice du roi Louis XV vient chercher dans les gorges des Pyrénées. *Heureusement*, la providence, sous les traits d'un vieux berger qui ne se lave guère et qui ne se rase pas, révèle à la fermière que Rose est sa fille. — On s'embrasse ; — Stéphan épouse sa jolie Rose de Mai ; Saturnin, le garde pêche — dont je ne vous ai rien dit — épouse Georgette — autre fermière, coquette et chanteuse à roulades. — La jeune Rose vivra heureuse à côté du vieux qu'elle appelle son père et qui ne l'est pas, à côté de la fermière qu'elle ne peut appeler sa mère et qui l'est cependant. Situation touchante et pleine d'intérêt qui commence à la chute du rideau pour se prolonger jusqu'au jour d'une révélation publique qui pourra fournir le sujet d'un opéra aussi dramatique et aussi peu comique que son aîné.

La tâche de M. Halévy était lourde et périlleuse ; se faire écouter pendant quatre heures au moyen du médiocre intérêt que ce long mélodrame peut éveiller, ce n'était pas chose facile. Aussi n'a-t-il réussi qu'imparfaitement sous ce rapport. L'impression qui domine toutes les autres à la première audition du *Val d'Andorre*, est un sentiment de fatigue qui peut aller jusqu'à l'ennui. Nous aimons toujours à nous débarrasser de la partie critique de notre examen, c'est pourquoi nous dirons de suite que malgré son habileté, M. Halévy a souvent contribué à alourdir encore cette langueur de l'action par une sorte de parti-pris de couleur mélancolique qu'il semble avoir

Digitized by Google

voulu répandre sur son œuvre par l'emploi du mode mineur. Une audition attentive de l'opéra, ou la lecture de la partition, convaincront nos lecteurs de la vérité de cette remarque, que nous croyons juste et fondée malgré son apparence de puérilité. Craignant que cette rêverie de l'auditeur ne tourne à la somnolence, l'auteur emploie souvent, trop souvent les ressources les plus bruyantes de son orchestre et l'on sait ce qu'est l'orchestre de M. Halévy, même dans ses opéras-comiques. En voulant faire ainsi du contraste, M. Halévy n'a produit qu'une succession heurtée de tons-*grisaille* et de fanfares rutilantes d'éclat et de bruit.

L'abus de la grosse caisse et des tambours ne suffisait pas à son ardeur sonore, il a jeté dans sa partition tous les effets piquants que le théâtre a employés jusqu'ici, — cornemuses et échos lointains, cors et trompes dans les montagnes, tambours de basque, clochettes par douzaines : s'il n'a pu utiliser les feux de peloton de Meyerbeer, il a en revanche introduit l'accompagnement des crosses de fusil qui rappelle — trop plaisamment pour le talent sérieux d'Halévy, — la partie de *chaise cassée* imaginée par Musard le quadrilleur.

Ces réserves faites, nous dirons que chaque audition du *Val d'Andorre* nous fait découvrir dans cette partition des beautés réelles — sans être saisissantes, de ces qualités que l'habileté et le talent de M. Halévy savent répandre sur un morceau faible et incomplet sous d'autres rapports.

La forme est presque toujours la partie brillante des œuvres de cette composition. L'idée mélodique si belle dans *La Juive*, si élégante dans *L'Éclair*, si remarquable encore dans *La Reine de Chypre*, l'idée mélodique a été s'affaiblissant et s'appauvrissant à chaque création nouvelle. Dilemme malheureux dans lequel se débat M. Halévy : ou sa mélodie est tourmentée, torturée, hachée en mêmes phrases — de caractères et parfois de rythmes différents, — ou elle veut se faire facile et prend alors une allure triviale que l'élégance des harmonies et les parures d'une orchestration chatoyante ne peuvent entièrement dissimuler. Toutes les exceptions charmantes que l'on ira puiser dans *Charles VI* et dans les *Mousquetaires* ne feront que confirmer ce que nous disons de la généralité des inventions mélodiques de M. Halevy. Quant aux qualités d'harmoniste, nous ne ferions que répéter à propos du *Val d'Andorre* les formules élogieuses que tous les opéras d'Halévy ont épuisées. Il en est de même de son orchestre — toujours piquant et coloré.

La facture de quelques morceaux du *Val d'Andorre* accuse, chez Halévy, un soin qu'il réservait ordinairement pour ses opéras de style soutenu.

La chanson du chevrier a comme un parfum de sauvagerie rustique, et le quatuor qui le suit serait une œuvre de premier ordre si les idées mélodiques étaient plus heureuses et plus franches. Le morceau d'ensemble du tirage de la milice est digne des meilleures productions du compositeur. Il y a là une simple phrase dans ce mode mineur, — dont nous déplorions tantôt l'abus trop fréquent, — une pensée mélancolique et craintive qui gagne bientôt les masses chorales et l'orchestre et jette sur la situation un intérêt saisissant. L'allegro est moins heureux. Au second acte, après une chanson basquaise plus que médiocre, se placent deux couplets que nous applaudirions volontiers si Mlle Marchand les chantait avec un sentiment dramatique moins exagéré et plus vrai. Le trio — *ah! quel vin délectable* — rappelle en quelques parties la manière franche et colorée de Boïeldieu. Le quatuor qui s'enchaîne avec ce trio est écrit de main de maître. L'andante procède d'un duo des *Mousquetaires*, l'allegro d'un duo de *Charles VI*, mais comme l'auteur n'a fait que se souvenir de lui-même, nous ne le chicanerons pas sur ce point et applaudirons de tout cœur et sans restriction. Un second trio pour ténor, basse et soprano débute par un récit qui se développe sur une phrase de violon pleine d'élégance, les voix dialoguent sur ce motif que l'orchestre reprend et travaille à son tour, puis le ténor et le soprano pleurent leurs amours perdus en jetant au ciel une de ces plaintes mélodieuses que l'auteur de l'*Éclair* trouve trop rarement sous sa plume. Les couplets du Vieux Berger sur *le soupçon* rappellent la forme nette et décidée des maîtres français — nous ne nous en plaignons pas.

Le finale du second acte est — pour nous — le premier morceau de ce genre qu'Halévy ait traité avec autant de bonheur. Il est assez remarquable qu'un homme qui a écrit les chœurs de *Charles VI* et de *La Juive*, qui manie avec une habileté rare les ressources d'un orchestre puissant, ne soit jamais parvenu à réussir un finale dramatique. Il y accumule tous les effets que la science lui fournit, il dispose avec art ses masses vocales, son orchestre éclate, tonne et rugit, et malgré tout cela, le finale passe inaperçu, l'effet est manqué. Voyez maintenant la bizarrerie de l'aventure ; ce que toute sa science n'avait pu trouver, M. Halévy vient de le rencontrer en empruntant à Donizetti et à Verdi leur *agitato* à l'unisson. Un contrapuntiste réussit par un unisson vocal, — il y aurait là de quoi affliger M. Halévy, s'il ne se disait que l'effet est bon puisqu'il existe.

Il y a au troisième acte une romance de ténor qui

Digitized by Google

serait mieux appréciée si elle n'avait une dangereuse rivale dans celle des *Mousquetaires*. — La situation elle-même contribue à amener ce rapprochement, et il n'est pas à l'avantage du *Val d'Andorre*. Le trio qui suit nous a rappelé ces grands finales dont nous parlions plus haut, — beaucoup d'inventions et peu ou point d'effets. Il n'en est pas de même de la scène du jugement; le style est noble, élevé et l'œuvre s'achève bien, sans que l'auteur accuse une fatigue qui serait du reste bien excusable au vingt-troisième morceau d'une partition.

Si nous n'avons pas inscrit parmi les numéros remarquables de l'œuvre nouvelle les deux airs du capitaine Lejoyeux — recruteur altéré et galant — c'est que ces morceaux nous paraissent faibles et tourmentés. Je dis — *nous paraissent*, - car l'exécution est tout au moins pour moitié dans le succès de ces airs, et nous devons reconnaître qu'Halévy aurait pu avoir un interprète plus heureux que M. Marquilly.

Le succès de Mlle Marchand a été immense, nous nous y associons pleinement; qu'il nous soit permis de dire qu'il serait plus complet si Mlle Marchand voulait mieux comprendre le caractère de simplicité que *Rose de Mai* doit apporter dans ses élans dramatiques. Les applaudissements des premières représentations augmentent chaque jour l'exagération dont Mlle Marchand empreint ses phrases les plus simples. Les couplets de la *Marguerite*, si frais et si gracieux, ont à Paris les honneurs du *bis;* ils passent ici inaperçus et n'obtiennent pas un seul des bravos que l'on prodiguera tantôt à une contorsion plus grimacière que douloureuse. C'est un *fiasco* dont Mlle Marchand a toute la responsabilité. Il en est de même des couplets du second acte : *Faudra-t-il donc pâle, éperdue*. En vérité, nous rougissons de devoir écrire des conseils à la *La Palisse* dans le genre de ceux-ci : — Soyez naturel, si vous voulez être vrai; — ne dépassez pas le but, si vous voulez l'atteindre.

Mme Arga a sauvé le rôle ingrat de la fermière. Mme Hillen fait des progrès comme comédienne, mais elle marche à pas effrayants vers la décadence vocale la plus complète. M. Anthiome se montre convenable dans un rôle peu divertissant; M. Girardot s'amuse et amuse le public, et M. Vialette chante très-juste sa chanson du chevrier et horriblement faux ses couplets du *soupçon*. — Les chœurs et l'orchestre font honneur à la main ferme qui les dirige; la mise en scène et les décors doivent aussi être signalés.

L'arrivée de MM. Octave et Bouché — anciens artistes de l'Opéra de Paris — nous a rendu *les Huguenots*. L'ensemble de l'exécution n'a guère été satisfaisant; mais nous ne voulons parler ici que de M. Octave et de son partner. Dès les premières phrases de Raoul, la salle s'est sentie à l'aise, elle avait affaire à un ténor, à un vrai ténor qui sans avoir la force et la puissance que réclament les grandes créations de Meyerbeer et d'Halévy, se fait applaudir par la nature sympathique de sa voix, la netteté de l'articulation et la sévérité du style. M. Bouché, assez pâle dans Marcel, a obtenu un véritable triomphe dans Bertram où il a été vaillamment secondé par Octave. Nous espérons conserver ces artistes jusqu'à la fin de la saison théâtrale, et nous les retrouverons dans notre prochain bulletin; celui-ci est déjà si long que je me hâte de le clore en annonçant l'apparition sur notre scène du *Signor Pascariello* de Potier, et le succès que vient de conquérir à l'Opéra-Comique un de nos compatriotes — M. Limnander — dont la partition tant attendue, — les *Monténégrins* — a défrayé cette semaine les feuilletons de la presse parisienne.

## BULLETIN ARTISTIQUE.

*L'Académie et le monument de Godefroid de Bouillon. — M. Gallait et ses contrefacteurs devant le tribunal de Bruxelles. — La grille du Parc.*

Il y avait dix ans que le monument élevé à la mémoire des martyrs de 1830 attendait les bas-reliefs qui devaient orner les flancs de cet énorme dé de granit, et ce n'est que la semaine dernière que les deux plaisanteries sculptées par le ciseau fantasque et naïf de M. Guillaume Geefs ont vu apparaître enfin leurs dignes et joyeux pendants.

Il y a plus d'un an que Vésale repose sur un piédestal garni de plaques imitant le bronze, de manière à rivaliser avec les plus riches inventions artistiques d'un magasin de drogueries et couleurs. — Il y a six ans que l'érection du monument de Godefroid de Bouillon a été décidée; il y a huit mois que la statue du héros des Croisades s'élève sur la place Royale, et si l'Académie vient de se prononcer sur les questions relatives aux bas-reliefs et aux inscriptions, rien ne semble nous promettre pour ce monument un achèvement plus prompt que pour ses malheureux prédécesseurs, — sans parler du plus malheureux de tous,

Digitized by Google

le prince de Lorraine, qui, tout réjoui d'avoir trouvé un port sûr et tranquille, regarde autour de lui et l'herbe qui verdoie et son ombre qui tournoie, trop heureux, après tant de traverses, de sa solitude et de son repos, pour demander désormais — ou le plus mince bas-relief, ne fût-il que de M. G. Geefs, — ou la plus modeste inscription, — dût-elle sortir de la plume élégante de M. Gachard, — de la verve toujours jeune et cavalière de M. le baron de Reiffenberg.

Une longue et grave discussion a partagé en deux camps l'aréopage académique. L'emploi des armoiries existait-il à l'époque des premières croisades? Les prudents ont dit non, les jeunes ont dit oui, la majorité n'a dit ni oui ni non, et s'est *naturellement* et *logiquement* décidée pour l'affirmative, attendu que *dans l'état actuel de nos connaissances* (les connaissances de l'Académie), *il n'existe pas de documents suffisants pour* NIER *l'emploi des armoiries au temps de Godefroid de Bouillon*. Rendons grâce au statuaire de ne pas avoir suivi la logique académique jusque dans ses rigoureuses conséquences. Il aurait pu affubler son héros du *sagum* gaulois, — qui eût agréablement rappelé les draperies élégantes du *paletot-sac* britannique, — et coiffer Godefroid d'un armet aussi fantastique que le célèbre plat à barbe de Membrin; il est évident que ni chroniques ni légendes ne renferment une ligne qui puisse autoriser l'Académie à NIER l'emploi — au XI^e^ siècle — de ces ajustements aussi augustes que peu solennels.

L'inscription a donné lieu à des débats semblables, qui se sont terminés par des conclusions basées sur une logique conforme. Une lettre adressée à l'*Émancipation*, par M. Émile Gachet, chef du bureau paléographique, résume et caractérise spirituellement les discussions académiques :

*M. le Rédacteur,*

L'Académie de Belgique s'est longuement occupée dans ses dernières séances des inscriptions qu'il convient de mettre sur le piédestal de la statue de Godefroid de Bouillon, et il semble qu'après une longue et pénible discussion on a résolu de proposer les lignes suivantes, qui seront aussi traduites en flamand : *Godefroid de Bouillon, duc de Lothier et marquis d'Anvers, premier roi de Jérusalem, né à Baisy en Brabant, mort en Palestine, le 17 juillet 1100. Ce monument a été inauguré sous le règne de Léopold I^er^, le 15 août 1848.*

S'il m'était permis de dire mon opinion, je demanderais d'abord s'il est bien raisonnable de consacrer dans une inscription monumentale des choses dont les savants eux-mêmes confessent ne pas être sûrs. Les monuments publics sont des leçons d'histoire pour le peuple, et il n'est pas nécessaire, suivant moi, d'y inscrire des faits contestables. J'aimerais donc mieux qu'on ne mît pas les mots *marquis d'Anvers, né à Baisy en Brabant*, parce que rien n'est moins certain que cela, et que si la négative n'est pas démontrée, l'affirmative ne l'est pas davantage. Il reste là un doute, devant lequel il serait sage de s'abstenir.

L'inscription que l'on propose est, au reste, le digne pendant de ce qui a été décidé pour l'écusson armorié. D'un côté comme de l'autre, on aura tranché la question, avec un argument de la force de celui-ci : *Les probabilités étant égales, décidons-nous pour l'affirmative*, et je pense que l'Académie, en assumant la responsabilité de cette inscription et en déclarant même que les probabilités sont égales, est allée plus loin que ne le lui commandait la prudence.

M. de Ram avait proposé qu'indépendamment de cette inscription on mît sur le piédestal les premiers vers de la *Jérusalem délivrée*,

Canto l'arme pietose e 'l capitano, etc.

et il faut avouer qu'il y avait une noble et généreuse pensée dans ce projet. C'était rappeler le poète immortel qui éleva le premier un monument indestructible à la gloire de Godefroid de Bouillon, c'était faire un acte de reconnaissance, qui ne manquait ni de grandeur ni de dignité. Car il ne faut pas qu'on l'oublie, Le Tasse a fait plus pour la gloire de notre héros que tous les historiens et tous les savants imaginables. Qui donc a rendu ce nom populaire, si ce n'est lui? Seraient-ce par hasard les romans écrits au moyen âge par les trouvères? Je n'en crois rien. Le projet de M. de Ram aurait donc dû être accueilli par l'Académie comme une de ces pensées heureuses auxquelles l'unanimité est acquise. Il n'en a pas été ainsi, et voici pourquoi.

L'inscription doit être faite en français et en flamand, et la place manquera pour les vers du Tasse! Comment se fait-il que l'auteur de la proposition n'ait pas trouvé de réponse à cette objection? Sans doute, il faut que les inscriptions destinées au peuple puissent être lues par le peuple; mais croyez-vous que les lignes citées plus haut aient grand besoin d'être traduites? Je n'y vois que des noms propres et des dates, et en flamand comme en français, des noms sont des noms et il n'est pas besoin de traduire des dates. Vous allez traduire, je suppose, *Gottfried van Bullioen, hertoghe van Lotryck*, etc.; mais je suis sûr que *Godefroid de Bouillon, duc de Lothier*, n'offrirait ni plus ni moins de sens au lecteur, et que flamande ou française, l'inscription sera une énigme pour ce peuple en faveur de qui on la fait. Saura-t-il mieux dans une langue que dans l'autre où était situé ce duché de Lothier ou de Lotryck, dont il est question, et croyez-vous que *Palestienen* sera mieux compris que *Palestine?* Vous me permettrez d'en douter. Quant à *Bullioen*, je suis d'avis que Bouillon serait mille fois plus clair pour lui.

Voilà donc qui est entendu; si le gouvernement se range à cet avis, nous aurons une inscription en français et une inscription en flamand. Eh! bien, à la place de M. de Ram, j'aurais soutenu devant l'Académie, qu'il y en avait une de trop. Faites votre inscription dans une langue quelconque, aurais-je dit, puisque vous avez à choisir, faites-là même en latin, si vous voulez couper court à toutes les susceptibilités de langage; mais de grâce, ne rejetez pas, pour cette misérable raison, la bonne, l'excellente idée de M. de Ram. Inscrivez le nom et les vers du Tasse sur le monument de son héros.

Agréez, monsieur le Rédacteur, etc.

9 mars 1849.

ÉMILE GACHET.

Cette critique aussi fine que mesurée nous dispense d'en dire davantage sur les inscriptions. Nous partageons entièrement l'opinion de M. Gachet, et nous

Digitized by Google

rendons pleine justice au sens droit et au tact de M. le chanoine de Ram.

Dans la partie de son rapport relative aux bas-reliefs, M. de Ram conclut à « *représenter, d'un côté, la prise de Jérusalem, et de l'autre, la publication des* Assises : — *Godefroid guerrier — Godefroid législateur.* »

Nous croyons savoir que ce que M. Gachard a appelé « l'idée de M. de Ram » a depuis longtemps été signalé par le sculpteur lui-même. Si nos souvenirs sont fidèles, M. Simonis aurait répondu dès l'origine, au ministre de l'intérieur qui le consultait à ce sujet, qu'à son avis, une des tables devrait représenter la prise de Jérusalem et l'autre l'octroi du Code des *Assises*, et qu'on aurait rappelé ainsi les traits les plus saillants de la vie de Godefroid — comme législateur — comme guerrier. A chacun son œuvre, à chacun son bien ! Si cette conformité d'opinions n'est pas le résultat d'une coïncidence assez remarquable, nous ne doutons pas que M. le chanoine de Ram ne laisse à l'artiste le mérite de la création complète de son œuvre.

M. le comte de Mérode avait proposé de graver l'arbre de la liberté sur le monument.

M. Gachard, tout en rendant hommage aux sentiments patriotiques, aux nobles intentions qui ont dicté la demande de M. de Mérode, a douté de la possibilité de l'accueillir.

S'il s'était contenté, dans son rapport, de faire observer que les arbres de la liberté sont d'invention toute moderne, et que ce symbole sur le monument du héros des Croisades, constituerait une sorte d'anachronisme, nous n'aurions pas songé à signaler cet incident de la discussion académique. Mais que penser de ce passage, introduit timidement, sous la forme dubitative, dans le travail que le savant archiviste a lu à l'Académie ?

« Les arbres de la liberté n'ont-ils pas une signification *révolutionnaire*, et même républicaine, en opposition avec les sentiments qui animent l'honorable auteur de la proposition, et je dirai même avec ceux de la Belgique entière? »

M. Gachard oubliait-il qu'il s'adressait ici au frère du noble et généreux martyr de la Révolution de 1830? S'il n'a pas mieux saisi le sens de la demande de M. de Mérode, qui voulait simplement rappeler dans un des bas-reliefs le symbole de notre régénération, — abattu sur la Place Royale lors de l'érection du nouveau monument, — ne pouvait-il pas se dispenser d'une interprétation aussi intempestive que peu patriotique ?

M. Gachard, dans sa juvénile ferveur réactionnaire, voudrait-il que toutes choses en revinssent à l'état où elles se trouvaient avant 1830 ? — Mais, chut ! ne pressons pas trop la conséquence des prémisses de l'imprudent dialecticien. On ne peut supposer au docte membre de l'Académie royale tant d'irrévérence pour un souverain dont le trône, — il y a dix-huit ans à peine, — est sorti de la tourmente révolutionnaire des journées de septembre, et il est permis, sans lui faire personnellement injure, de prêter une abnégation moins grande à l'archiviste général du nouveau royaume de Belgique. L'oubli des origines aurait lieu de surprendre, en effet, chez un fonctionnaire dont l'emploi consiste précisément à les rechercher sans cesse. Il est vrai que c'est là l'ordinaire pavé lancé à la tête des puissants du jour par de maladroits courtisans; mais nous nous persuadons que le moins ours de nos immortels bornera à cet unique essai son imitation clandestine des allures disgracieuses de l'animal de la fable.

Puisque nous venons de parler du *Godefroid* de M. Simonis, nous rappellerons, en terminant, le tort matériel qui a été causé au statuaire, à qui le gouvernement n'a alloué qu'une somme notoirement insuffisante pour le monument. — On sait, en effet, que M. Simonis a été obligé de supporter un déficit d'au moins 20,000 francs.

MM. Decamps et Van Roy, dans le compte-rendu de la dernière exposition (1), ont raconté comment M. Simonis, plein de confiance dans les promesses ministérielles, a été amené à subir une perte qui l'aurait endetté, dans un travail entrepris pour la gloire du pays, s'il ne possédait quelque fortune personnelle.

Il serait temps enfin de songer à accorder à l'artiste la réparation qui lui est due. Nous espérons que M. Rogier tiendra à honneur de se montrer moins oublieux que le ministère qu'il a renversé. Il ne peut, pensons-nous, être absorbé au point de ne plus se rappeler ce qu'on a dû lui dire plus d'une fois, ce qu'il a dit sans doute lui-même avant qu'il fût en possession du portefeuille de l'intérieur, — que le gouvernement ne doit pas permettre que l'auteur du *Godefroid de Bouillon* soit la victime de l'aveugle confiance avec laquelle il a contracté des engagements qu'on lui a laissé remplir à ses dépens, pour l'exécution matérielle du monument dont il a doté le pays.

— Le tribunal correctionnel de Bruxelles, sous la présidence de M. Delecourt, a eu tout récemment à s'occuper d'une affaire du plus haut intérêt en matière de propriété artistique.

---

(1) *Revue de Belgique*, 2me série, t. 2, p. 28.

Digitized by Google

Un sieur Guillaume Thans, natif de Hollande, se qualifiant artiste-peintre, s'était permis, au mois de septembre 1848, peu de temps après l'ouverture de la dernière exposition, à Bruxelles, de mettre en vente chez Jacops-Monet, à deux pas de l'entrée même du Salon, une méchante copie du tableau de M. Gallait, *La Tentation*.

La copie saisie par la police et l'affaire instruite sous la direction de M. le juge De Dobbeleer, Thans et Jacops-Monet furent renvoyés devant le tribunal correctionnel sous la prévention, — le premier de contrefaçon, pour avoir copié le tableau de *La Tentation* sans l'autorisation formelle et par écrit du peintre, — le second de complicité de la contrefaçon et de débit de l'ouvrage contrefait, pour l'avoir offert en vente dans son magasin.

Thans s'est excusé devant le tribunal en prétendant que sa copie à l'huile n'est que la reproduction de la lithographie dessinée par M. Schubert pour le compte rendu que la *Revue de Belgique* a publié du dernier Salon de Bruxelles.

M. Gallait, cité comme témoin, a déclaré avoir donné par écrit à M. Schubert la permission de reproduire son œuvre pour la *Revue de Belgique;* mais cette autorisation toute spéciale n'a pu, selon lui, porter atteinte à ses droits d'auteur, pas plus que la vente qu'il a faite au roi de son tableau, avant l'ouverture de l'exposition. M. Gallait a dit qu'il n'avait accompli aucune formalité pour garantir son privilége, le dépôt de deux exemplaires pour conserver la propriété de l'œuvre originale lui paraissant chose absurde en matière de peinture. Son tableau, exposé publiquement au Salon de Bruxelles, se trouvait sous la protection du gouvernement ; la confiance de M. Gallait dans l'efficacité des lois en matière de propriété artistique a été d'autant plus grande qu'il avait pu se convaincre à Paris, où il a travaillé pendant dix ans, à quel point sont respectés les droits des artistes. Ainsi, au Musée moderne du Luxembourg, où les tableaux ont été acquis pour l'État, nul n'est admis à copier en entier l'œuvre d'un peintre, sans une autorisation formelle et par écrit de ce dernier.

M. De Dobbeleer, substitut du procureur du Roi, a déclaré tout d'abord que le fondement de la prévention produite à la charge de Thans, ne pouvait faire l'objet d'un doute sérieux.

Ni la permission accordée à M. Schubert, ni la vente du tableau n'a pu nuire aux droits du peintre et autoriser Thans à copier son œuvre.

L'absence de la formalité du double dépôt, là où la nature des choses s'oppose à ce dépôt, ne peut priver l'artiste du bénéfice de la loi du 19 juillet 1793, qui protége les ouvrages de peinture autant que les autres productions dues au génie des lettres ou des arts.

M. De Dobbeleer a fait voir que le principe comme l'a compris M. Gallait, a été consacré dans notre jurisprudence par un arrêt de la cour de cassation, en date du 10 février 1845, rendu sur les conclusions savamment développées de M. l'avocat général Delebecque.

La cour de cassation a décidé formellement que la loi du 25 janvier 1817, qui exige, dans tous les cas, le double dépôt, ne s'occupe que du droit de copie au moyen de l'impression, et qu'elle n'a nullement abrogé la loi de 1793 dans les dispositions qui règlent la propriété artistique.

Enfin, pour mieux démontrer l'importance que doit attacher le peintre à demeurer entier dans ses droits, M. De Dobbeleer a dit au tribunal ce qui s'est passé à l'occasion du tableau intitulé : *Les derniers moments du comte d'Egmont*.

M. Gallait avait accordé à M. Wacken, directeur de la *Revue de Belgique,* l'autorisation de faire lithographier sa composition par M. Schubert.

M. Martinet, le célèbre graveur français, ayant manifesté le désir d'être choisi pour graver l'œuvre de M. Gallait, celui-ci s'occupa aussitôt de trouver un éditeur.

M. Buddeus de Dusseldorf, offrit de se charger de la publication, mais sous la condition expresse, que l'artiste ne permettrait aucune copie de son *D'Egmont* avant la mise en vente de la planche de M. Martinet, et qu'il s'opposerait à la publication de tout dessin, lithographie ou gravure. Les autres éditeurs s'étant montrés tout aussi inexorables, M. Wacken se fit un devoir de rendre à M. Gallait sa parole, et la pierre qu'avait lithographiée M. Schubert fut brisée.

Si donc l'artiste, après s'être interdit à lui-même le droit de disposer de son œuvre, ne trouvait pas dans la loi le moyen d'arrêter la contrefaçon, que deviendraient les conventions qu'il est amené souvent à contracter avec un éditeur?

M. De Dobbeleer, en terminant, a fait remarquer que Thans comprenait si bien du reste à quel point sa conduite était répréhensible, que c'est sous un faux nom, celui de Dibbets, qu'il a livré sa copie à Jacops-Monet, et ce dernier, qui n'est guère croyable lorsqu'il prétend qu'il ignorait que cette copie représentait *La Tentation* exposée au Salon, doit être puni comme complice de la contrefaçon.

Le défenseur du prévenu Thans, Me Mancel, a soutenu, sans vouloir en démordre, que la loi du 25 janvier 1817 est la seule qui règle en Belgique la pro-

Digitized by Google

priété artistique et littéraire, et que le peintre, pour conserver ses droits, doit absolument se soumettre à la formalité du dépôt de deux exemplaires de son tableau.

Il a déclaré, du reste, ne rien comprendre à la susceptibilité de M. Gallait et ne pouvoir admettre que le principe que défend le peintre, dans l'intérêt de l'art et de la réputation des artistes, ait l'importance que lui donne M. Gallait. Me Mancel a révélé au tribunal que lui aussi il est peintre, et que pour lui et dans son imagination, ses tableaux ne sont pas inférieurs à ceux de M. Gallait. Cependant, il a formellement promis à M. Gallait de ne l'inquiéter jamais pour les copies qu'il pourrait faire de ses compositions à lui, Me Mancel.

Discutant spécialement le fait reproché à son prévenu, il a représenté Thans, l'imagination échauffée par la belle lithographie de M. Schubert, composant et exécutant à son tour une *Tentation* que le hasard lui a joué le tour de rendre en tout pareille à l'œuvre inventée par M. Gallait. Thans évidemment n'a rien à se reprocher, et son défenseur n'a pas douté que le tribunal, reconnaissant son innocence, ne le renvoyât des fins de la poursuite.

Me Sancke, plaidant pour Jacobs-Monet, a cru nécessaire de discuter d'abord la prévention principale de contrefaçon, puisque son client était poursuivi comme complice.

Le défenseur n'a pas contesté que la loi de 1793 soit toujours applicable en Belgique; mais il a prétendu, en invoquant la doctrine des auteurs, et notamment l'opinion de Chauveau et Hélie Faustin, que quel que soit l'objet auquel s'applique la contrefaçon, ce délit suppose nécessairement — la reproduction totale ou partielle de l'œuvre originale, — le fait d'un préjudice réel ou possible, — la fraude dans la reproduction, puisqu'il n'y a point de délit, selon nos lois, sans intention frauduleuse.

La reproduction totale, quoique réduite, est constante au procès; mais le préjudice a-t-il été possible? Dans l'ordonnance même qui a provoqué la saisie, l'œuvre de Thans est qualifiée de *méchante copie, d'ignoble contrefaçon*. Quel tort, par conséquent, a-t-elle pu causer à l'auteur de la composition originale? Or, si l'on ne prouve pas que M. Gallait a souffert un préjudice matériel, la condition de la loi qui ne tient compte que du préjudice matériel, n'est pas remplie, et il n'y a pas lieu d'appliquer au contrefacteur la peine comminée par le Code pénal.

Peut-on admettre enfin qu'il y ait eu fraude? M. Gallait avait vendu son tableau; il en avait autorisé la reproduction par M. Schubert. Thans a donc pu croire que l'artiste avait cédé ses droits d'auteur ou que tout au moins il y avait renoncé, et il est fondé à soutenir que sa copie n'a pas nui frauduleusement à un privilége exclusif que tout annonçait ne plus exister depuis la vente et la reproduction consenties par M. Gallait.

La contrefaçon dénoncée n'est donc point punissable, et l'acquittement du principal prévenu doit nécessairement entraîner le renvoi de son prétendu complice.

Abordant spécialement le reproche fait à son client d'avoir débité un ouvrage contrefait, Me Sancke a cherché à établir que l'exposition en vente n'est qu'une tentative de débit et que la loi qui ne punit que le débit seul, n'a rien statué quant à la tentative.

Dans tous les cas, le débit, pour être punissable, doit avoir lieu en connaissance de cause, et Jacobs-Monet, pour être coupable, aurait dû savoir que l'ouvrage qu'il exposait en vente n'était qu'une contrefaçon. Or, Jacobs-Monet l'ignorait, et la saisie seule lui a fait connaître cette circonstance.

Me Sancke a conclu, en conséquence, à l'acquittement de son client, soit parce qu'il n'y a pas au procès contrefaçon punissable, soit parce que le débit reproché spécialement à Jacobs-Monet n'existe pas aux yeux de la loi.

Le tribunal, après avoir tenu l'affaire en délibéré, a renvoyé Jacobs-Monet des fins de la poursuite et condamné Thans, comme coupable de contrefaçon, à 100 francs d'amende, en ordonnant la confiscation de la copie saisie du tableau de M. Gallait.

Nos lecteurs nous sauront gré, pensons-nous, de leur faire connaître les considérants du jugement dont M. le président Delecourt a donné lecture, à l'audience du 17 mars.

» Attendu qu'aux termes de la loi du 19 juillet 1793, les peintres jouissent du droit exclusif de reproduire ou de faire reproduire leurs œuvres, soit par la peinture, soit par tout autre procédé, sans être tenus de remplir aucune formalité préalable à l'effet de conserver ce droit, l'article 6 de la loi précitée ne prescrivant l'obligation du dépôt d'un nombre determiné d'exemplaires que quand la nature des choses ne s'oppose point à ce que cette formalité soit remplie; qu'une jurisprudence constante a d'ailleurs décidé que l'article 6, ne s'appliquait qu'aux ouvrages imprimés ou gravés;

« Attendu que la loi du 25 janvier 1817 n'est point applicable à l'espèce, cette loi n'ayant eu pour objet que de régler le droit de copie des productions littéraires ou artistiques par la voie de l'impression ou de la gravure;



Digitized by Google

« Attendu que la circonstance que Gallait avait vendu son tableau à l'époque où le prévenu en a fait la copie est indifférente, par la raison que le peintre qui vend son tableau ne se dessaisit que de la propriété de son tableau, sans renoncer au droit de le reproduire soit par la peinture, soit par tout autre procédé; que, dans tous les cas, ce droit ne pourrait lui être contesté que par l'acquéreur du tableau; qu'il n'y a conséquemment pas lieu d'admettre la fin de non-recevoir basée sur ce moyen;

« Attendu que le débit d'ouvrage contrefait, mis à la charge du deuxième prévenu, n'a pas été consommé et que l'article 426 du Code pénal ne punit pas la tentative de ce délit;

Par ces motifs, le tribunal, etc.

— Depuis longtemps la mine souffreteuse et languissante de la haie du Parc avait éveillé l'idée de remplacer ce mode de clôture par une grille. Le conseil communal vient enfin de donner un commencement d'exécution à ce projet en établissant sur la ligne qui longe la rue Royale un modèle de quelques mètres de longueur. Ce modèle est simple, si simple qu'il en est d'une pauvreté déplorable, ne rappelant à l'esprit que les idées les moins riantes. Ce n'est pas une clôture de jardin public, c'est une grille brutale comme une porte de prison, primitive comme les cloisons d'un poulailler ou d'un parc aux veaux. Nous ne voulons pas aborder aujourd'hui l'examen de cette question dont la solution mesquine et bourgeoise viendrait porter un coup fatal à l'une des plus belles promenades de l'Europe. Nous démontrerons, dans notre prochain bulletin, que la construction d'une grille digne d'enserrer le Parc n'entraînerait pas la caisse communale dans des dépenses beaucoup plus considérables que l'exécution de la clôture dont le modèle a déjà excité les critiques de la presse. Ce n'est pas après tant d'années d'attente que le Conseil communal voudra brusquer la décision à prendre dans cette affaire. Laissons à l'opinion le temps de se prononcer. Pour notre part, nous tâcherons, autant qu'il est en nous, d'éclairer la discussion, et les dessins que nous publierons mettront peut-être le Conseil communal sur la voie d'un nouvel essai qui, tout en répondant au but d'utilité, satisfera aux exigences de l'art.

Du reste, nous le déclarons hautement d'avance. Comme un habile architecte dont nous empruntons les généreuses paroles, — *croyant faire chose utile à la ville, en notre qualité d'habitants de Bruxelles, nous publierons nos projets et les mettrons entièrement à la disposition du Conseil*, — nous engageant de plus à ne pas même demander quelque jour d'en surveiller l'exécution.

Bruxelles, le 20 mars 1849.

*P. S.* Ces lignes étaient composées lorsque nous avons appris que le conseil communal, dans sa séance du 24 mars, avait adopté le projet gracieux et légèrement rustique que l'on a peu admiré depuis quinze jours qu'il est exposé au jugement du public. La publication que nous annonçons, semble donc n'avoir plus d'objet; cependant, comme la question d'art nous préoccupe avant tout, nous ne voulons point, par notre silence, nous rendre complice de ce qui, à nos yeux, est une véritable hérésie en matière de goût. Nous nous attacherons, par conséquent, à justifier nos critiques en offrant à nos abonnes les dessins que nous avons promis.

## MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES (1).

### NOUVEAU RÈGLEMENT POUR L'EXPOSITION DE PARIS.

Le Palais des Tuileries ayant été affecté à l'exposition annuelle des ouvrages des artistes vivants, M. le ministre de l'intérieur, d'accord avec ses collègues, les ministres des finances et des travaux publics, a décidé que l'exposition serait ouverte dans ce palais le 15 mai prochain. L'admission et le placement des ouvrages auront lieu conformément à un règlement nouveau élaboré par la commission des beaux-arts et par l'administration, et approuvé par M. le ministre de l'intérieur. Voici la teneur de ce règlement :

*Règlement pour l'exposition.*

Article 1er. A chaque exposition, il sera formé un jury spécial pour statuer sur l'admission des ouvrages présentés.

Art. 2. Ce jury sera nommé à l'élection par les artistes exposants.

Art. 3. Chaque artiste, en présentant les ouvrages qu'il destine à l'exposition, sera admis à déposer, dans une urne préparée à cet effet, un bulletin contenant les noms des jurés qu'il aura choisis. Il y aura trois urnes : une pour les peintres, graveurs et lithogra-

(1) Nous publierons dorénavant, sous ce titre, tous les actes officiels qui intéressent directement les écrivains et les artistes, — que ces actes émanent du gouvernement ou d'associations particulières.

Digitized by Google

phes ; une pour les sculpteurs et graveurs en médailles; une pour les architectes. Chaque artiste peintre, graveur et lithographe, devra porter quinze noms sur son bulletin ; chaque sculpteur et graveur en médailles en portera neuf ; chaque architecte cinq. Des noms d'amateurs pourront être compris dans ces listes.

Art. 5. Le lendemain de la clôture des admissions, les urnes seront ouvertes par le directeur des beaux-arts, en présence du directeur de l'Académie des beaux-arts, du président de la commission des beaux-arts et du directeur des musées. Les jurés seront nommés à la majorité relative.

Art. 6. Il sera formé trois jurys spéciaux correspondant aux trois sections indiquées ci-dessus. Feront partie du premier jury, les douze peintres ou amateurs qui auront obtenu le plus grand nombre de voix au scrutin correspondant à cette première section. Feront partie du deuxième jury, les sept sculpteurs ou amateurs, et les deux graveurs en médailles qui auront réuni le plus de suffrages dans la deuxième section. Feront partie du troisième jury, les cinq architectes ou amateurs qui auront obtenu le plus de voix.

Art. 6. La section de peinture jugera les peintres, graveurs et lithographes ; la section de sculpture jugera les sculpteurs et graveurs en médailles, et le jury d'architecture, les architectes.

Art. 7. La présence de neuf membres au moins dans le jury de peinture, de cinq dans le jury de sculpture, et de trois dans celui d'architecture, sera nécessaire pour la validité des opérations.

Art. 8. Les décisions du jury seront prises à la majorité absolue des membres présents. En cas de partage, l'admission sera prononcée.

Art. 9. Seront reçues sans examen, les œuvres présentées par les membres de l'Institut, par les grands prix de Rome, par les artistes décorés pour leurs œuvres, et par ceux auxquels ont été décernés des médailles ou des récompenses de première et deuxième classe.

Art. 10. Le placement des ouvrages sera fait sous la présidence du directeur des Beaux-Arts par le jury d'admission.

Art. 11. Les récompenses à décerner à la suite de l'exposition seront distribuées dans une séance annuelle, à laquelle seront appelés tous les artistes exposants.

---

### CAISSE CENTRALE DES ARTISTES.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, salut.

Vu le règlement adopté par la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, pour l'établissement d'une caisse centrale des artistes belges, qui serait destinée à assurer des pensions et des secours aux artistes infirmes et à leurs familles ;

Vu le désir exprimé par ladite classe de voir ce règlement consacré par une disposition royale ;

Considérant que l'institution projetée offre un haut degré d'utilité, et mérite, à tous égards, le patronage du gouvernement ;

Sur le rapport de Notre Ministre de l'intérieur, et vu l'avis de Notre Ministre des finances,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Est approuvé, dans sa forme et teneur, le règlement suivant :

#### RÈGLEMENT POUR LA CAISSE CENTRALE DES ARTISTES BELGES.

« Art. 1er. Il est formé, sous la dénomination de *caisse centrale des artistes belges*, une association dont le but est d'assurer des pensions et des secours aux artistes infirmes et à leurs familles.

» L'association a son siége à Bruxelles, au secrétariat de l'Académie royale de Belgique.

» Art. 2. Pour être membre de l'association, il faut : 1° être agréé par le comité ; 2° signer une adhésion aux présents statuts, dans la forme qui sera ultérieurement déterminée ; 3° payer exactement la cotisation formée à un franc par mois.

» Tout membre de l'association qui manque à cet engagement, cesse de faire partie de l'association.

» Le comité, juge des causes qui empêchent un membre de payer exactement sa cotisation, décide si le membre doit être relevé de sa déchéance.

» Art. 3. La caisse est instituée pour les artistes peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, musiciens, architectes et littérateurs, qui seront invités à s'associer conformément à l'art. 4 ci-après.

» Les membres de l'Académie sont admis de droit dans l'association.

» L'association admet dans son sein, comme membres honoraires, les amateurs qui consentent à contribuer à l'alimentation de la caisse.

» Art. 4. Pour la première formation de l'association, le comité adressera aux artistes qui se sont fait honorablement connaître par leurs travaux, une invitation personnelle de s'associer, accompagnée d'un exemplaire des présents statuts.

» Chaque année des invitations seront adressées de la même manière aux artistes qui auraient été involontairement oubliés dans les invitations des années précédentes, ou qui se seront fait connaître, ré-

Digitized by Google

cemment, par la production d'un ouvrage important.

» Art. 5. Les intérêts de la caisse centrale des artistes belges sont gérés par une comité composé du bureau de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, auquel seront adjoints six membres de la même classe, nommés par elle.

» La durée du mandat de ces six membres est de cinq ans; les membres sortants peuvent être réélus.

» Si l'un des académiciens désignés pour faire partie du comité vient à être nommé du membre bureau de la classe, il lui est donné un suppléant pour la durée de son mandat de membre du bureau.

» Le comité peut délibérer au nombre de cinq membres.

» Les résolutions sont prises à la majorité absolue des suffrages; en cas de partage, la voix du président est prépondérante.

» Il est tenu procès-verbal des délibérations; les procès-verbaux font mention des membres qui ont assisté à la séance.

» Le comité se réunit au moins une fois par mois, au plus tard la veille du jour de la séance de la classe des beaux-arts.

» Le comité nomme, parmi les associés, un agent dans chaque localité importante sous le rapport des arts.

» Art. 6 Le directeur de la classe des beaux-arts préside le comité; il est remplacé, en cas d'absence, par le vice-directeur.

» La classe nomme un trésorier parmi les six membres du comité dont le choix lui est confié.

» Le comité fait un règlement d'ordre intérieur, lequel est soumis à l'approbation de la classe des beaux-arts.

» Art. 7. Les sources de revenu de la caisse centrale des artistes belges sont :

» 1° La cotisation personnelle obligatoire des membres de l'association ;

» 2° La rétribution volontaire des amateurs, membres honoraires;

» 3° Les dons et legs particuliers ;

» 4° Les subventions qui seront réclamées du gouvernement et autres autorités ;

» 5° Le produit des expositions, des concerts ou des fêtes publiques que le comité pourra organiser dans l'intérêt de la caisse, et, en général, de toutes les recettes qui seront réalisées au dedans ou au dehors de l'association.

» Art. 8. La cotisation personnelle des membres de l'association, ainsi que la retribution volontaire des amateurs, est acquittée, tous les mois, entre les mains du trésorier de l'association, pour Bruxelles, et, pour la province, chez l'agent du comité.

Les quittances à délivrer sont coupées dans un registre à souche, paraphé par le président et le secrétaire perpétuel.

» Le 15 de chaque mois, le trésorier et les agents du comité, dans les provinces. versent chez l'agent du caissier général de l'État de leur ressort, les sommes provenant desdites cotisations et les rétributions mensuelles.

» Les agents provinciaux transmettent immédiatement au trésorier le récépissé du versement.

» Art. 9. Les subsides accordés à l'association, soit par l'État, soit par la province, soit par la commune, sont liquidés au profit du secrétaire perpétuel de l'Académie, lequel acquitte les mandats. Le trésorier encaisse les sommes et opère le versement dans la forme prescrite à l'article qui précède. Il en est de même des sommes de toute autre recette quelconque, opérée au profit de l'association.

» Toutefois pour éviter des pertes d'intérêts, le comité peut autoriser le placement immédiat de tout ou partie de ces sommes.

» Le trésorier de l'association ne peut conserver en caisse une somme excédant 500 fr. en espèces.

» Toute somme versée à la caisse lui est définitivement acquise.

» Il n'y a lieu, en aucun cas, à restitution.

» Art. 10. Le directeur de l'administration du trésor public ouvre un compte courant à la caisse centrale des artistes belges.

» Tous les trois mois, il communique un extrait de ce compte au ministre de l'intérieur, qui le transmet au secrétaire perpétuel.

» Art. 11. L'avoir de l'association est placé en rentes sur l'État ou en obligations du trésor. Le comité statue sur les placements qui sont opérés par l'intermédiaire du ministère des finances.

» Toute inscription nominative de rente porte l'annotation suivante :

» *La présente inscription ne pourra être transférée qu'à la demande de la caisse centrale des artistes belges.*

» Les intérêts des capitaux, inscrits au nom de l'association, lui sont portés en compte par l'administration du trésor.

» Les titres des rentes demeurent déposés au ministère des finances.

» Art. 12. Dans la séance qui suit la communication de l'extrait de compte dont il est parlé à l'art. 10, le comité statue sur le placement des fonds disponibles.

Digitized by Google

» Art. 13. Le compte et le bilan de la caisse sont dressés chaque année ; ils sont soumis à l'examen du comité, qui les arrête définitivement. Ce compte, accompagné d'un exposé général de l'administration de la caisse pendant l'année écoulée, est inséré dans l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique* et dans le *Moniteur*.

» Chaque membre de l'association reçoit un exemplaire de cet exposé général, par les soins du comité.

» Art. 14. Le comité n'emploie en dépenses que les intérêts de l'année précédente ou les arrérages produits par les fonds appartenant à l'association, sans jamais toucher au capital. Jusqu'au jour où les intérêts annuels des capitaux de l'association auront atteint la somme de six cent cinquante francs, le comité est autorisé à disposer chaque mois, d'une somme de cinquante francs.

» Art. 15. Le comité prononce dans toutes les questions de collation de pension ou de secours ; il détermine le taux et la durée de ces derniers, selon les circonstances, dont l'appréciation lui est abandonnée.

» Les membres de l'association qui se croiraient lésés par une décision du comité, peuvent en appeler à la classe des beaux-arts, laquelle, après avoir entendu les observations du comité, réforme ou maintient la décision.

» Art. 16. La caisse prend à sa charge :

» 1° Des pensions ;

» 2° Des secours temporaires.

» Les pensions sont exclusivement destinées aux veuves ; elles sont conférées par la classe des beaux-arts, sur la proposition du comité ; elles ne peuvent excéder douze cents francs par an ; la veuve qui se remarie cesse d'y avoir droit.

» Les secours accordés aux orphelins prennent la dénomination de *bourses d'éducation*.

» Les bourses d'éducation ne peuvent excéder 400 francs par an ; elles ne peuvent être conservées au delà de l'âge de 18 ans accomplis.

» Art. 17. Le comité nomme, parmi les membres de l'association, un patron à tout orphelin titulaire d'une bourse d'éducation.

» Le patron veille à ce que l'orphelin boursier acquière un état en rapport avec la position que son père occupait.

» Le patron est le seul intermédiaire entre le boursier et le comité ; il signale à ce dernier tous les faits importants qui intéressent l'orphelin placé sous son patronage.

» Art. 18. L'association est pourvue d'un conseil judiciaire et d'un conseil médical dont les membres sont nommés par le comité.

» Le conseil judiciaire est composé de la manière suivante :

» 1° D'avocats à la cour de cassation ;

» 2° D'avocats et d'avoués à la cour d'appel ;

» 3° D'un notaire.

» Les membres de ce conseil sont consultés individuellement par le comité sur les questions relatives aux intérêts des veuves et orphelins secourus par l'association. Leurs vacations sont entièrement gratuites. L'association ne prend à sa charge que les frais de justice.

» Art. 19. Le conseil médical est composé de la manière suivante :

» 1° De docteurs en médecine ;

» 2° De docteurs en chirurgie en nombre proportionnel aux besoins ;

» 3° De pharmaciens dans chaque localité où le comité en jugera l'institution nécessaire.

» Les médecins de ce conseil prêtent gratuitement leurs soins, sur la réquisition du comité ou de son agent, aux artistes malheureux faisant partie de l'association.

» Le pharmacien fournit, sur l'ordonnance du médecin du conseil, les médicaments à des prix réduits, d'après un tarif arrêté en commun accord avec le comité. »

Art. 20. Nos Ministres de l'intérieur et des finances sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 10 janvier 1849.

Par le Roi : LÉOPOLD.

Le ministre de l'intérieur,
CH. ROGIER.

Le ministre des finances,
FRÈRE-ORBAN.

---

## SOCIÉTÉ ROYALE DES BEAUX-ARTS ET DE LITTÉRATURE DE GAND.

### CONCOURS DE GRAVURE.

Il est ouvert pour 1848-1849 un concours de *Gravure à l'eau-forte*, dont le prix consistera en une médaille de la valeur de 250 fr.

La gravure, exécutée en hauteur ou en largeur, au choix de l'artiste, d'après un *tableau moderne* ou un *dessin original*, qui n'ait été ni gravé, ni lithographié, aura une dimension d'au moins 22 centimètres sur 30.

La planche de la gravure couronnée devient la propriété de la Société ; mais, si l'artiste le désire, il

Digitized by Google

pourra en être tiré pour lui, et à ses frais, cinquante exemplaires.

Aux planches envoyées au concours devront être jointes trois bonnes épreuves. — Ces épreuves resteront à la Société.

Chaque planche portera une devise et l'indication du propriétaire de la composition reproduite en gravure. La *devise* sera répétée sur un billet cacheté, contenant le nom et l'adresse du graveur.

L'artiste qui se fera connaître de toute autre manière, ou qui aura envoyé son œuvre après le terme fixé, sera exclu du concours.

L'envoi des planches devra être effectué avant le 15 juin 1849, à l'adresse du secrétaire de la Société, et franc de port.

CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE.

*Ouverture* à grand orchestre, suivie d'un *chœur guerrier*, avec accompagnement complet.

Les paroles du chœur sont laissées au choix du compositeur.

Le prix sera une médaille de 250 fr.

L'œuvre couronnée devient la propriété de la Société.

Les partitions envoyées par les concurrents devront être adressées, franco, au secrétariat de la Société des beaux-arts, avant le 15 juin 1849.

Les copies manuscrites des partitions restent à la Société.

Les auteurs ne signeront point leur ouvrage ; ils y mettront seulement une devise ou un signe distinctif, qu'ils répéteront dans un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. Ceux qui se feront connaître autrement, ou qui enverront leur partition après le terme de rigueur, seront exclus du concours.

Ainsi fait et arrêté dans les séances des 10 et 24 novembre 1848.

*Le secrétaire,* — EDMOND DE BUSSCHER.

*Le vice-président,* — L. ROELANDT.

## CHRONIQUE.

Un *Cercle Artistique*, établi sur les mêmes bases à peu près que celui de Bruxelles, vient de se fonder à Liége, et réunit déjà plus de deux cents membres fondateurs. Son succès ne peut maintenant que grandir.

Cette société appelle aussi à elle les amis des lettres et des sciences; elle se mettra en rapport avec le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles et avec les autres sociétés de même nature. Espérons que cet exemple sera suivi dans les autres grandes villes du royaume; les artistes et les gens de lettres seront alors unis entre eux comme les membres d'une grande famille.

Les sociétaires se sont assemblés le 26 de ce mois, et sur la proposition de M. Ed. Wacken, ils ont décidé à l'unanimité et par acclamation, que la présidence honoraire du *Cercle Artistique* de Liége serait offerte à leur concitoyen EUGÈNE SIMONIS, le statuaire. Ils ont ensuite procédé à l'élection annuelle de la commission administrative; voici les noms des commissaires élus, dans l'ordre du nombre de voix obtenu par chacun d'eux :

MM. Ed. Wacken; Gérard-Jamme, conseiller communal; L. Terry, professeur au Conservatoire; Chauvin, professeur à l'Académie des beaux-arts; Lacordaire, professeur à l'Université; F. Capitaine, président de la Chambre de commerce; M. L. Polain, archiviste; Edm. De Sélys-Longchamps, membre de l'Académie de Bruxelles, ancien membre de la Chambre des représentants; J. Helbig, peintre; Herman, professeur de sculpture à l'Académie; C. Jéhotte, graveur; Defays-Dumonceau, président de la Société royale d'horticulture; Ep. Denis, peintre; Remont, architecte de la ville; Prume, professeur au Conservatoire. — M. F. Capitaine a été élu président pour l'année 1849.

Nous aurons à parler de nouveau du *Cercle Artistique* de Liége, quand ses statuts seront publiés.

— Nous nous faisons un devoir de donner place dans nos colonnes au prospectus des œuvres choisies de M. de Lamartine. L'illustre poëte se présente au public comme éditeur de ses propres ouvrages et fait précéder son annonce d'une circulaire autographiée, conçue en ces termes :

Paris, 1er février 1849.

Monsieur,

Les rapports de bienveillance intellectuelle et quelquefois cordiale qui s'établissent naturellement entre l'écrivain et le lecteur, m'autorisent peut-être à vous adresser et à vous recommander le prospectus ci-joint de mes œuvres choisies, retouchées, augmentées, commentées et éditées par moi-même. Si je n'ai pas trop présumé, monsieur, de votre indulgence pour ces faibles écrits, j'ose vous prier de lire ce prospectus, de le répandre autour de vous, de vouloir bien recueillir les noms des souscripteurs qui répondront à cette pensée et de me les transmettre.

Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous dire que votre nom inscrit sur les pages de ce travail littéraire, le sera surtout dans mon souvenir.

AL. DE LAMARTINE.

Digitized by Google

**Prospectus des Œuvres choisies de M. de Lamartine.**

Dans des circonstances honorables pour l'écrivain, les amis de M. de Châteaubriand et les amis de la haute littérature se formèrent en Société d'Éditeurs, achetèrent ses œuvres pour populariser son génie. M. de Lamartine n'a point de titres à une telle munificence de la nation et de l'amitié. Si elle lui avait été offerte, il l'aurait refusée, par un juste sentiment de réserve et de modestie; il préfère en appeler à lui-même et à ses propres efforts. Nous vivons sous la loi du travail : reconnaître cette loi et s'y soumettre en pleine publicité, ce n'est point s'abaisser, c'est se conformer honorablement à son époque.

En conséquence, M. de Lamartine, redescendu libre des affaires publiques et pouvant se livrer en partie maintenant aux soins de ses affaires privées, se fait sans hésiter, et dans l'intérêt d'autrui, publicateur de ses propres œuvres. Il s'adresse au public, non comme écrivain, mais comme éditeur de ses livres. — Voici la combinaison de cette édition par l'auteur lui-même. — Les œuvres choisies et épurées de M. de Lamartine se décomposent ainsi :

| | |
|---|---|
| *Méditations poétiques*, augmentées de 12 nouvelles méditations, *avec un commentaire de l'auteur lui-même*, à chaque méditation, indiquant la date, le lieu et les circonstances qui se rattachent à chacune de ses poésies. . . . . | 2 vol. in-8° |
| *Harmonies religieuses*, avec commentaires, de même . . . . . augmentés de 8 nouvelles harmonies. | 2 vol. |
| *Poèmes de la mort de Socrate et de Childe Harold*. . . . . et recueillements poétiques. | 2 vol. |
| *Jocelyn*, avec prologue et commentaires inédits . . . . . | 2 vol. |
| *La tribune de M. de Lamartine* ou études oratoires et politiques. . . . | 2 vol. |
| *Voyage en Orient* (revu). . . . . | 4 vol. |
| En tout. . . | 14 volumes. |

M. de Lamartine s'adresse aux amis de la poésie et des lettres, et leur offre de souscrire et de faire souscrire à cette entreprise, à laquelle ils s'associent, de la manière suivante :

On souscrit à volonté pour les œuvres choisies en entier, ou pour deux, quatre, six, huit, dix volumes, à 6 francs le volume. — Le souscripteur ne paie rien d'avance. — Il a soin d'indiquer, dans la souscription signée de lui, quels sont les ouvrages qu'il désire. — Il joint son adresse à cette indication. — Sous peu de jours l'impression des ouvrages commencera. Ils seront adressés aux souscripteurs au fur et à mesure de leur publication. — On ne tirera qu'autant d'exemplaires qu'il y aura de souscripteurs. — Les noms des souscripteurs seront inscrits au dernier volume de la publication, pour rappeler à l'auteur un bienveillant concours.

M. de Lamartine, éditeur de cette édition d'élite, prie les amis des lettres à Paris, dans les départements et à l'étranger, de se mettre immédiatement en rapport avec lui, et de lui adresser les souscriptions (*franco*) 82, rue de l'Université, à Paris. — Les volumes leur seront adressés de Paris par M. de Lamartine, par les voies les moins coûteuses. Le prix du transport sera ajouté au prix des volumes. Le montant de la souscription sera adressé à M. de Lamartine, en mandats par la poste et sans frais.

Paris, février 1849.

— Nos lecteurs se rappellent le procès que la *Revue de Belgique* a dû intenter à M. Perrot, rédacteur en chef de l'*Indépendance*.

L'*Indépendance*, à l'occasion d'un examen critique de la question des bas-fonds de la rue Royale, signé L. Van Roy (1), s'en prenant plutôt à la *Revue* qui avait accueilli l'article qu'à l'auteur même, s'était donné libre carrière dans ses imputations malveillantes à l'adresse de la direction tout entière de notre recueil. Néanmoins M. Perrot se crut en droit de refuser l'insertion de la lettre que lui fit parvenir M. Wauquier, comme l'un des directeurs de la *Revue de Belgique*, et M. Wauquier, pour obtenir justice, se vit obliger de recourir aux tribunaux.

Le jugement qui intervint (2), ordonna l'insertion de la réponse, et se fondant sur la qualité d'étranger non domicilié en Belgique du rédacteur en chef de l'*Indépendance belge*, le condamna par corps au paiement des dépens et des dommages-intérêts comminés pour la sanction de la décision judiciaire.

M. Perrot a appelé de ce jugement, et l'affaire a été renvoyée devant la 3e chambre de la cour de Bruxelles.

Me Mascart, pour l'*Indépendance*, a conclu au rejet de la demande de M. Wauquier.

Me Édouard De Linge, pour la *Revue de Belgique*, a demandé la confirmation pure et simple du jugement du tribunal de 1re instance.

M. l'avocat général Charles Faider, dans un réquisitoire fort remarquable à tous égards, et auquel l'intérêt qui s'attache à toutes les questions relatives à la presse lui a fait donner un assez grand développement, s'est prononcé sans réserve en faveur de la demande de

(1) Revue de Belgique, t. V, p. 345 (1re série in-8e).
(2) Recueilli dans la Belgique Judiciaire, t. VI, n° 35.

Digitized by Google

M. Wauquier. Il a examiné avec soin chacune des objections produites pour l'appelant contre la décision du premier juge, et les a successivement réfutées.

En parlant du travail accueilli par la *Revue*, il a dit que si l'examen critique, par M. Van Roy, n'était pas rédigé précisément en termes bienveillants, il ne méritait cependant à aucun degré d'être rangé au nombre de ces articles injurieux qui pourraient motiver une sortie semblable à celle que s'est permise l'*Indépendance*. M. Van Roy, selon M. l'avocat-général, s'était évidemment proposé la plus stricte impartialité, et s'il a librement exprimé son blâme, il a largement fait la part de l'éloge, en repoussant au surplus toute interprétation méchante ou injurieuse. M. Ch. Faider a déclaré enfin, avec le conseil de la *Revue*, que le droit de réponse, dont la loi du reste a prévenu elle-même l'abus, constitue la véritable garantie de la liberté de la presse; que ce n'est là que la consécration du droit de légitime défense, et que repousser ou restreindre la défense, sous le prétexte de favoriser la presse, serait en réalité porter à celle-ci le coup le plus funeste, en soulevant contre elle la résistance que doit inévitablement provoquer un pouvoir irresponsable.

La Cour, sous la présidence de M. Willems, adoptant, après délibéré, les motifs du premier juge, a confirmé par son arrêt du 28 mars, le jugement du tribunal de Bruxelles.

P. S. Le retard qu'a souffert, bien malgré nous, la publication de notre livraison de mars, nous permet d'annoncer que l'*Indépendance* vient de faire paraître, dans son n° du 8 avril, la lettre de M. Alex. Wauquier.

M. Perrot, dans l'action que lui a intentée M. Wauquier, a vu successivement se prononcer contre lui, le parquet, le tribunal et la cour de Bruxelles. Cependant M. Perrot *ne se croit pas du tout bien jugé* et il déclare qu'*il résistera encore si la question se représente*. Ce respect pour la justice est vraiment admirable de la part d'un journal qui tient essentiellement à passer pour conservateur, et la magistrature aura lieu d'être flattée de la façon dont l'*Indépendance* accueille ses arrêts.

M. Perrot, dans le but *de faire apprécier le mérite de l'action intentée par le directeur de la* REVUE, juge à propos de *révéler*, comme il s'exprime, *ce fait assez curieux que l'article qui a motivé la lettre* qu'il vient d'insérer dans son journal, *est* PRÉCISÉMENT *d'un des littérateurs que cite M. Wauquier, et des noms desquels il s'arme contre l'*INDÉPENDANCE.

Ce qui a trait à ce point du débat, est infiniment plus curieux que ne le veut avouer l'*Indépendance*. L'honorable conseil de M. Perrot, pour justifier sa conviction qu'à défaut de l'éditeur, M. Van Roy seul avait le droit de figurer au procès comme partie demanderesse, a publiquement affirmé devant la cour, que son client se présentait en justice moins comme *rédacteur en chef* de l'*Indépendance*, que comme *auteur* de l'article dirigé contre la *Revue*.

Pareille déclaration pouvait n'être pas sans utilité au point de vue de l'argumentation produite en faveur de l'*Indépendance*, et alors M. Perrot était bien évidemment l'auteur de l'article inséré dans son journal; mais le procès terminé, il a paru plaisant à notre adversaire de faire croire que c'est un de nos collaborateurs qui nous a gratifiés de ses injures, et aussitôt M. Perrot cesse d'assumer la responsabilité de l'article pour lequel il avait montré, dans le cours des débats, une sollicitude vraiment paternelle.

Qui trompe-t-on ici? — M. Perrot a-t-il caché la vérité d'abord à son honorable conseil, et par l'organe de celui-ci, aux magistrats, ses juges, ou la cache-t-il maintenant au public? Ce qu'il y a de certain, c'est que, selon les circonstances, il plaide sans hésiter le pour et le contre, et qu'il fait volte-face, à son gré, avec une grâce sans égale et une désinvolture charmante.

Avant de prendre au sérieux le dire de M. Perrot, ne peut-on pas exiger qu'il choisisse entre ces deux qualités, celle d'*auteur* qu'il a prise en premier lieu dans le procès, et celle de *révélateur* qu'il affecte aujourd'hui dans son journal?

Tous les littérateurs que cite M. Wauquier ont manifesté leur sympathie pour la *Revue* en y insérant de leurs écrits. Un d'entre eux, cependant, si l'on pouvait en croire notre adversaire, aurait traîtreusement calomnié le recueil auquel il accorde sa collaboration, et il se serait adressé à l'*Indépendance* qui s'est trouvée fort heureuse d'avoir à publier, contre un recueil belge, des injures anonymes.

M. Perrot, à s'en tenir à la façon dont il s'exprime, semble n'avoir pas assez nettement compris ce qu'il y a de vraiment édifiant dans l'honnête récit qu'il fait à ses lecteurs; aussi le prions-nous d'agréer, sur la moralité et la convenance de sa révélation, comme il l'appelle, nos bien sincères compliments.

Qu'il nous soit permis toutefois de faire observer que l'allégation de l'*Indépendance* dénote simplement l'oubli le plus complet des égards que devrait professer un journal sérieux pour les noms honorables qu'énumère le directeur de la *Revue*. A notre avis, M. Perrot, pour ne pas laisser s'égarer les soupçons et imprimer d'ailleurs un caractère plus grand de vraisemblance à son roman, aurait dû s'imposer le devoir de nommer en toutes lettres ce héros qui a produit, avec tant de franchise et un si haut courage, son injurieuse attaque.

Digitized by Google

# LES GRECS ET LES ROMAINS

SUR

# LES THÉATRES DE PARIS.

*Les Romantiques du boulevard et les Classiques du faubourg Saint-Germain.* — MM. Ponsard *et* Latour de Saint-Ybars : Virginie *et* le Syrien. — M. Alexandre Dumas : Caligula *et* Catilina. — M. Autran : la Fille d'Eschyle.

Quand l'art moderne avait pour représentants en France les Chateaubriand, les Lamartine, les Hugo, les de Vigny et les Dumas (l'autre Dumas, celui de 1830); quand on applaudissait Hernani, Henri III et Charles VII; quand le public se félicitait de répandre enfin de vraies larmes et de sentir son cœur battre à des sentiments humains; quand la nation entière adoptait un théâtre national, en dépit des sourdes tempêtes qui grondaient dans les colléges; certes on n'eût pas dit, en ce temps de génie et de force, que cette branche jeune et vivace de l'art s'effeuillerait sitôt et après avoir jeté sa première sève, ne produirait que des fruits insipides. Qui l'eût pensé alors, que la fatigue serait bientôt telle, que des jeunes hommes de talent ne tenteraient même plus de s'élever sur leurs propres ailes, et se contenteraient de l'humble rôle d'imitateur? Qui l'eût prédit, que maintenant déjà le critique, en jetant un regard rétrospectif sur les derniers succès littéraires de la scène, en serait réduit à s'occuper de pastiches plus ou moins remarquables?



Digitized by Google

Ceux qui connaissent la déplorable légèreté du public français pouvaient à peine s'y attendre. Cette légèreté est fatale aux écrivains; le défaut d'une conviction, d'une foi quelconque, est aujourd'hui la plaie de la littérature aussi bien que de la société. Au lieu de profiter dignement des nouvelles ressources accordées à l'imagination, au lieu de voir dans la liberté l'auxiliaire le plus puissant du génie, les tristes successeurs de Hugo et de Dumas n'ont mis à profit les franchises littéraires conquises par ces maîtres, que pour se livrer tout à l'aise à leur stérile facilité. Le culte de la fortune a remplacé pour eux celui de la gloire, et pour courir au devant de la nouvelle idole, ils ont jeté bien loin, comme un fardeau trop lourd, la conscience, l'étude, le style, toutes les qualités sérieuses qui donnent aux créations de l'esprit la durée et la vie. Il s'agit de plaire un jour et d'attirer la foule; ce qu'on ambitionne, c'est le succès; — le succès qui devance quelquefois la gloire, mais qui ne l'accompagne pas toujours; car la gloire est souvent tardive et ne s'acquiert qu'au prix de bien des luttes contre ce public éphémère du moment, toujours sujet aux caprices de la mode. Pour produire un succès d'argent, on peut s'épargner les longues méditations, l'analyse du cœur, l'étude des caractères, et le combat incessant de l'esprit contre la forme rebelle, qui font les œuvres consciencieuses. Il suffit de faire mouvoir de brillants pantins sur des tréteaux vulgaires, et de ménager adroitement les surprises et les coups de théâtre à travers l'épais réseau d'une puérile intrigue : pour atteindre à cette perfection de marionnettes il n'est besoin que de *ficelles*.

Quelques-uns, avec plus de conscience et moins de jugement, ont exagéré les défauts personnels des maîtres; ils ont pris le chemin le plus facile pour les suivre. On s'est lancé à corps perdu dans la théorie du laid, cette erreur singulière d'un homme de génie. Le *vrai* et le *grand* ont cessé d'être les principes de l'art; on en est venu à admettre le laid absolu, et l'on a fait *Tragaldabas!* Loin d'imiter la nature elle-même dans les mille nuances qu'elle prête aux figures et aux caractères; loin de procéder comme elle par gradations savantes, infinies dans les contrastes des situations et dans l'opposition des caractères, on nous a montré des géants et des monstres; au lieu de faire tour à tour sourire et pleurer, on a jeté à travers l'horreur de la tragédie les misérables lazzis du boulevard.

L'homme qui, s'il l'avait voulu, eût dominé aujourd'hui la scène, le génie profondément dramatique qui créa Henri III, ce drame si admirablement conduit; celui qui a fait *Charles VII*, cette œuvre puissante, élevée, écrite d'un style nerveux et vraiment tragique, M. Alexandre Dumas lui-même a jeté au vent sa gloire et s'est fait directeur de théâtre; vous savez où cela l'a conduit : à écrire *la reine Margot*.

Digitized by Google

Doit-on s'étonner après cela, si le public n'a pas eu pour le talent de ces écrivains plus de respect qu'ils n'en montraient eux-mêmes, et si la déconsidération où tombaient les hommes a rejailli sur les principes? En pouvait-il être autrement?

Tant que dura la lutte, les champions de l'art moderne combattirent vigoureusement et chacun de leurs pas fut un succès. L'enivrement du triomphe les perdit: une fois maîtres de la scène, ils y trouvèrent leur Capoue. En effet, où étaient alors leurs adversaires? Le public l'ignorait et s'en inquiétait peu ; il les laissait conspirer en paix dans leur thébaïde de l'Odéon.

C'est aux environs de ce théâtre que s'étaient réfugiés les doyens de la littérature ultra-classique, vénérables prophètes du passé dont la voix se perdait maintenant dans le désert. Ils étaient pour la plupart académiciens, pairs de France, seigneurs de vieille race et de beaucoup de rentes : on comprendra donc sans peine qu'après avoir obtenu dans les salons du noble faubourg un succès de lecture, leurs tragédies en *us* étaient de droit admises par le théâtre. Un public extrêmement choisi assistait aux représentations, et il en résultait ce qu'on nomme un succès honnête. C'est-à-dire qu'on ne sifflait pas; c'eût été du plus mauvais ton. Nous nous souvenons d'avoir vu là, le même soir, jouer la tragédie d'un marquis et la comédie d'un duc; et nous avons vu le duc, placé en face de nous, s'endormir si bien aux vers du marquis, qu'il ne s'éveilla même pas pour sa propre pièce! non, il ne s'éveilla pas, et le régisseur frappa les trois coups, et le rideau se leva, et les acteurs entrèrent en scène, et l'auteur dormait toujours! Vous concevez que ces tragédies ne pouvaient être sifflées : spectateur qui dort ne pense pas à mal. Les ultra-classiques veillaient pour le succès. Quant à M. Dupont, le chef de service (1), on sait que cet homme remarquable avait la précieuse faculté d'applaudir en dormant.

---

(1) Ou de claque. Pour que le *service* se fasse avec ensemble et précision, les chefs de claque des grands théâtres de Paris reçoivent une copie où les airs, les vers ou les mots à *chauffer*, se trouvent notés. Ils assistent aux répétitions générales et dirigent eux-mêmes les répétitions particulières de leurs *hommes de service*. La claque de l'Odéon était classique comme sa littérature; l'acteur Bocage n'y était pas encore apparu; on sait qu'il fit une révolution dans le service en ajoutant aux battements de mains, moyens usés et vulgaires, les rires, les cris, les trépignements, le bruit sentimental des nez dans les mouchoirs blancs, les dialogues dans le genre de celui-ci : « Chut! — Silence! — Il va entrer. — Qui? — Bocage? — Ah! silence! — Tiens, regarde? — » Est-ce lui? — Dieu! quelle belle tête! — Bocage, Bocage, le voilà! — Ah! bravo, bravo, Bo» cage! » Et mille autres moyens qui témoignent d'une puissante imaginative. On lui attribue encore l'invention des *pleureuses*, bien antérieure à l'élégante claque féminine de l'Opéra.

Digitized by Google

Tels furent les humbles commencements de cette réaction classique qui, plus tard, grâce aux fautes des novateurs, entraina quelque temps tous les esprits à sa suite. Longtemps avant la représentation de la *Lucrèce* de M. Ponsard, de nombreuses lectures de cette tragédie lui avaient fait un succès d'enthousiasme, et il n'était bruit dans le monde littéraire de Paris que de ce nouveau génie qui allait bientôt se révéler au public. On le comparait à Corneille, à Racine et à André Chénier; on assurait qu'il réunissait en lui ces trois poëtes. On opposait déjà le nom de M. Ponsard au nom de Victor Hugo comme à celui d'un athlète vaincu; car il faut toujours que l'envie ait sa part de joie dans tous les triomphes. Nous avons même entendu alors donner sérieusement l'épithète de *grand* à un auteur encore inédit. C'est ainsi qu'on exaltait d'avance cette œuvre qu'on devait plus tard écraser d'injustes dédains : on a remarqué enfin que le plan accuse une inexpérience complète de la scène, et que la manière dont il est traité décèle une grande pauvreté de moyens dramatiques : mais on a oublié en même temps que les caractères sont bien tracés et que le style, quoique entaché de latinisme, est nerveux et serré, et étincelle de beautés de premier ordre. On a trop parlé de *Lucrèce* pour que nous nous étendions sur ce sujet : l'un de nos collaborateurs, M. Frédéric Schütz, aujourd'hui membre du parlement de Francfort, a d'ailleurs écrit dans cette Revue deux articles où il a rendu justice entière aux qualités de l'œuvre (1). M. Ponsard a eu le très-grand tort de se laisser placer sur un piédestal ridicule, élevé par une coterie; il a accepté, ou du moins il n'a pas refusé le titre de chef d'une école absurde, celle de l'éclectisme, qui n'est autre chose que l'absence de toute idée, de tout principe littéraire. Ce tort, il l'a cruellement expié : une lourde chute l'attendait à son second ouvrage; et cependant *Agnès de Méranie* indique, ce nous semble, un progrès de l'auteur : si le style est moins brillant que certaines pages de Lucrèce, il est plus égal, plus soutenu, plus naturel; si la même pauvreté d'intrigue et de moyens scéniques s'y décèle, en revanche la pièce est mieux faite sous le rapport de la charpente dramatique. L'écrivain n'a donc pas décliné, mais le public est revenu de son enthousiasme factice.

Fatigué de l'exagération de quelques auteurs, le public avait applaudi à une première tentative faite au théâtre pour ramener l'art à son antique simplicité; mais il ne pouvait s'habituer à voir marcher des statues, si bien qu'elles fussent drapées, sur ces planches où il avait enfin vu se mouvoir et agir des person-

(1) Revue de Belgique, 1846, tome II (1re série in-8°).

Digitized by Google

nages humains, parlant le langage des passions humaines. Voilà l'écueil où se sont brisés des jeunes hommes de talent; ils ont voulu galvaniser un cadavre; ils ont parlé le langage des morts, et les vivants ne les ont pas compris. La preuve qu'ils ne les ont pas compris, c'est que le hasard seul semble avoir fait les succès en ce genre. *La Virginie* de M. Latour de Saint-Ybars a fait courir tout Paris, tandis que sa seconde tragédie, *le Syrien,* qui renferme des beautés réelles, n'a obtenu qu'un honnête succès littéraire. Enfin la plus belle étude antique représentée de nos jours, *la fille d'Eschyle* de M. Autran, est précisément celle dont on a fait le moins de bruit. Quel meilleur indice que l'art ressuscité par ces écrivains n'est pas de notre temps et ne répond pas à nos besoins intellectuels?

*La Virginie* de M. Latour de Saint-Ybars est certainement l'œuvre d'un homme de talent; c'est aussi l'ouvrage d'un écrivain qui possède à fond l'art de faire mouvoir les ressorts dramatiques; et cependant c'est une tragédie sans grandeur, sans originalité, qui n'offre que des beautés communes. L'auteur semble avoir été constamment préoccupé de faire un rôle et d'amener des effets; il s'abandonne sans cesse aux tirades, aux imprécations, à tous ces moyens vulgaires qui font briller l'interprète aux dépens de l'œuvre. Telle est l'influence déplorable qu'exercent de nos jours les comédiens célèbres; il semble que la création du poète ne soit qu'un cadre destiné à mettre en relief le talent des acteurs. Quoiqu'il y ait beaucoup moins d'adresse scénique dans *le Syrien,* nous préférons cette seconde tragédie, dont l'exposition offre un tableau vrai et animé des mœurs de Rome au temps des empereurs : il est fâcheux que le reste de la pièce ne soit pas à la hauteur des premières scènes; à mesure qu'on avance, on sent de plus en plus la fatigue de l'écrivain. Cette fatigue se traduit par la mollesse du style et par un amour désordonné de la tirade; l'auteur fait de vains efforts pour se débarrasser de la forme usée du dialogue tragique; il vaudrait mieux qu'il s'abandonnât à sa nature.

On pourrait trouver dans le *Syrien* une pensée neuve, si ce drame était apparu avant *Virginie* et avant *Caligula.*

Émilie, jeune fille d'une condition obscure, est poursuivie par l'amour de Théagène, esclave affranchi devenu le favori de Néron. Marcellus, le patron d'Émilie, revient de la guerre et épouse sa protégée afin de la défendre contre tous. Théagène veut perdre le patron d'Émilie et se débarrasser ainsi du seul obstacle qui l'arrête : il s'adresse à Sévère, frère de Marcellus; ce Sévère est un homme perdu de vices, qui, pour obtenir les faveurs de Néron, n'a pas honte de dénoncer son propre frère. Le délateur se repent bientôt de son crime, obtient son pardon de Marcellus, et lui offre de réunir ses clients pour le venger; il a les

Digitized by Google

moyens de soulever Rome entière contre le tyran. Mais un esclave syrien, qui a embrassé le christianisme, enseigne à Marcellus la résignation et l'oubli des injures; et Marcellus, condamné à mourir pour un crime imaginaire, Marcellus qui sait bien que sa mort entraînera le déshonneur d'Émilie et la perte de tous les siens, Marcellus, à qui Sévère vient d'apprendre que Néron, le front couronné de fleurs, est monté sur une tour pour contempler l'incendie de Rome, Marcellus veut mourir fidèle à César, il refuse de se venger, de venger sa famille et sa patrie.

C'est pousser un peu loin la charité chrétienne!

Il meurt en abjurant ses faux dieux, — aux lueurs de l'incendie qui dévore la ville des Césars. Le nouveau chrétien voit dans l'avenir une Rome sainte, renaissant de ses cendres.

« Rome, relève-toi; relève-toi plus belle;
Sois la tête du monde et la ville éternelle! »

Quant à Sévère, il se frappe de son poignard sans comprendre les paroles de son frère, et meurt avec l'orgueil d'un Romain, en demandant une place au tombeau de ses aïeux.

Les rôles de Sévère et de son esclave Persée sont fort bien tracés. A l'exception d'une scène originale entre ces deux personnages, la fin de la pièce trahit la précipitation qu'on a mise à l'écrire. Le plan non plus n'est pas assez mûri. L'esclave Syrien ne joue qu'un rôle secondaire, et l'auteur n'a pas su tirer parti de cette magnifique opposition qu'il avait entrevue, entre la décadence du monde payen et la naissance de la société chrétienne.

Nous ne rangeons pas la belle comédie de M. Félix Pyat, *Diogène,* parmi les pièces grecques et romaines. Diogène est une satire sociale et politique, le tableau de toute société mal ordonnée, déchirée par les luttes des passions, corrompue par le combat des intérêts divers. Cette œuvre est toute d'actualité.

Mais longtemps avant MM. Ponsard et Latour, M. Alexandre Dumas lui-même avait tenté de rajeunir les Romains sur la scène. Certes, M. Dumas ne s'est jamais pris d'un amour effréné pour le cothurne : en faisant une tragédie — en cinq actes et en vers — il satisfaisait un caprice et cherchait l'attrait de la nouveauté. Il choisit l'époque de la décadence de Rome, comme étant moins explorée que la Rome des Brutus, et offrant au dramaturge une mine nouvelle à exploiter. *Caligula* est une œuvre forte et hardie qui aurait produit une grande sensation si elle était venue quelques années plus tard. En 1837, elle eut une chute éclatante.

Junia, la nourrice de Caligula, a une fille nommée Stella, qui s'est faite chrétienne, et qu'elle a éloignée de Rome où elle craignait pour cette enfant la débauche toute-puissante de Tibère : elle ne connaît le nouvel empereur que pour

Digitized by Google

l'avoir nourri, pour l'avoir aimé ; elle ne croit pas aux déportements de Caligula. Stella rentre au foyer maternel accompagnée d'Aquila, fier Gaulois qui a obtenu la qualité de citoyen Romain. Le nouveau César vient saluer hypocritement Junia qu'il nomme sa mère, et Stella qu'il appelle sa sœur bien-aimée : frappé de la beauté de cette dernière, il la fait enlever par ses affidés et conduire dans son palais. — Le Gaulois est réclamé comme esclave, accusé par des témoins parjures, livré à son prétendu maître, puis vendu publiquement. C'est Chéréa qui l'achète : ce Chéréa est un jeune républicain qui poursuit César d'une haine implacable ; il s'est fait l'amant de Messaline, qui conspire aussi contre Caligula dont elle est la concubine, afin de mettre sur le trône Claude dont l'imbécilité lui laissera le pouvoir absolu, et qui partage avec César et Chéréa les faveurs de cette courtisane célèbre. Chéréa feint d'être le complice de Messaline pour mieux atteindre son but. Il faut à tous deux un homme dévoué, capable d'aller tuer l'empereur dans son palais même, et résolu à braver les tortures et la mort, pour satisfaire sa vengeance. Cet homme, ils l'ont enfin trouvé, c'est Aquila.

Stella, livrée à l'empereur, a pu s'échapper un instant et accourt vers son amant pour lui demander la seule faveur qu'il puisse lui accorder, la seule ressource qui lui reste contre le déshonneur, la mort. Aquila n'a pas d'armes ; qu'importe? dit Stella :

« . . . . . Pauvre et débile femme,
Qui voudra me tuer n'a pas besoin de fer,
Et me peut de ses mains aisément étouffer. »

Mais elle veut que son amant la retrouve dans une autre vie ; elle lui ouvrira le ciel en mourant. Aquila est fait chrétien dans cette heure d'amour et de mort. En ce moment ils sont surpris par l'empereur. Caligula fait mourir Stella sous les yeux de son fiancé : l'horreur physique de cette situation est une tache que réprouvent à la fois et le bon goût et la majesté de l'art qui dédaigne ces moyens faciles d'émotion.

On devine le reste. Messaline est la tête du complot ; Chéréa en est le bras, Aquila l'épée. Le Gaulois étrangle Caligula dans son lit. Les gardes surviennent et saisissent les conjurés. Claude est salué empereur.

Le poète de Caligula n'est plus celui de Charles VII. Le style est souvent négligé, dur, inégal, mais semé d'éclairs de génie. Qu'il nous soit permis de citer quelques passages de cette tragédie à laquelle le public, ce nous semble, n'a pas rendu justice. Nous aimons ces vers que M. Dumas met dans la bouche de Chéréa :

Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je jusqu'au jour
Entre tes bras chéris endormir mon amour,

Digitized by Google

Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte
Pour compter les moments que le plaisir emporte,
Ne vienne tout à coup dire, quand je me croi
Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi :
Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te presse,
Il faut te séparer de ta belle maîtresse :
Car voici que déjà vers l'orient lointain
Scintille Lucifer, l'étoile du matin.
Oh ! quand serai-je donc en mon amour tranquille,
Pareil au laboureur qui sous sa faux agile
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés,
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés?
Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron ardent à sa vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu ;
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer.

Au second acte, la révolte rugit aux portes du palais, et l'orage gronde au ciel : Caligula réveillé en sursaut, raconte ainsi un songe qui l'a épouvanté :

J'étais assis au ciel près du maître des dieux,
Quand vers moi tout à coup il tourne un front austère,
Et, me poussant du pied me lance sur la terre.
Je crus soudain passer de l'Olympe au néant;
Enfin, j'allai rouler au bord de l'Océan.
Le reflux emportait les flots loin de leur rive;
Mais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,
Et, changeant de couleur, que l'onde, s'avançant,
De verte qu'elle était, prit la teinte du sang.
Je voulus fuir; mais faible, ainsi qu'en une orgie,
Je fus rejoint bientôt par cette mer rougie,
Qui, passant la limite assignée à ses eaux,
Enveloppa mes pieds de ses mille réseaux,
Et sûre que j'étais enchaîné sur la plage,
Alors continua d'envahir son rivage!
Cependant, par le flot me voyant submerger,
J'appelais du secours, ne sachant pas nager,
Lorsqu'une voix sans corps, effroyable mystère,
Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire :

Digitized by Google

J'obéis, et tout fut au silence réduit,
Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,
Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine
Commençait d'étouffer sous la vague marine.
J'espérais que la mer cesserait de monter,
Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,
Chaque flot élevé par la sanglante plaine
A son rouge sommet prit une tête humaine,
Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours
Furent tranchés par moi... La mer montait toujours.

. . . . . .

Chaque tête jetant avec sa bouche blême,
Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.
Cela dura longtemps, car nos morts sont nombreux!
Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,
Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,
Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.
De ce double présage alors épouvanté,
J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,
Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,
Ensemble eût emportés la tempête et le songe.

Mais ces impressions se dissipent ; César attend Stella qu'il a fait enlever dans sa demeure et s'écrie :

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde!
Viens, car César t'attend; César, maître du monde;
César, que tout un peuple implore pour ses jours,
Et qui répond : Plus tard.... je suis à mes amours!
Oui, j'aime de mon lit à voir ce peuple esclave
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;
Par ses tressaillements mes plaisirs sont bercés,
Et si je veux dormir, alors je dis : Assez.
Oui, j'aime à deviner que dans sa frénésie
Rôde à l'entour de moi l'ardente jalousie
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,
A la bouche de feu qui mord en embrassant;
Que je veux torturer un jour pour savoir d'elle
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,



Digitized by Google

Grondez, transports jaloux! rugis, rébellion,
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

Le dernier drame de M. Dumas, représenté au Théâtre-Historique, est encore un tableau énergique de la décadence de Rome ou plutôt de sa transformation. Dans *Catilina,* la république se meurt et les ambitions rivales se disputent sa dépouille. Il est malheureux que le dramaturge ait affublé ses personnages de noms historiques qui n'ont point affaire avec eux. Nous n'essayerons pas d'analyser ce drame, superbe chaos où l'auteur de la *Reine Margot* heurte à tout moment l'auteur de *Christine.* On reconnaît parfois, dans le rôle de Catilina, le Dumas qui a fait *Henri III* et *Antony;* il y a deux Dumas, en effet, comme il y a eu deux Corneille; mais aujourd'hui c'est Pierre lui-même qui s'est fait Thomas. Voici le style de Pierre :

CATILINA.

« J'ai regardé l'aigle romaine et j'ai mesuré son vol; elle part du mille d'or,
» centre de la ville, et décrit un cercle gigantesque autour du monde. L'Europe
» au ciel sévère, à la terre féconde; l'Asie aux plaines embaumées, aux fleuves
» semés de paillettes d'or, aux villes opulentes; l'Afrique avec ses mines d'argent
» et de pierres précieuses, avec ses déserts, vaste peau de tigre tachée d'oasis,
» voilà ce que domine l'aigle de nos légions; du haut du ciel son œil voit s'agiter
» cent cinquante millions de tributaires, fumer quarante mille cités; l'ombre de
» ses deux ailes s'étend sur les deux mers qui embrassent son domaine, comme
» une ceinture ruisselante de lumière. Enfin, lorsqu'elle est fatiguée, elle peut
» reposer son vol sur une montagne d'or aussi haute que l'Atlas. Comptons-nous.
» Nous sommes six! Coupons la montagne en six tranches; taillons le monde en
» six parts : voilà, mes amis, la largesse que vous fait le roi du festin. »

Voici maintenant le style de l'autre :

CICADA.

« Vous avez trois maisons, vous, père Volens?

VOLENS.

» Je les ai eues.

CICADA.

» Les propriétaires de vos maisons devaient être joliment vexés, dites donc?
» Tous les combien cela revient-il, les guerres civiles? » etc.

M. le directeur du Théâtre-Historique, on le voit, fait parler à la plèbe romaine le langage des gamins de Paris.

Dans le prologue, Catilina ne fait qu'une courte apparition, mais il ne perd pas

Digitized by Google

de temps. Il entraine une vestale dans la coulisse (vous vous souvenez de Richard d'Arlington et d'Antony?) puis il rentre en scène pour tuer une femme. — A propos, M. Dumas oublie d'expliquer comment la vestale condamnée, dès le prologue, à être enterrée vive, remplit en personne l'un des rôles principaux dans les cinq actes du drame.

Catilina renouvelle les prodiges de Porthos le mousquetaire, qui brise des barreaux de fer et jette des hommes par la fenêtre. — Catilina fait des tours de force sur la place publique. Ce personnage est cependant la meilleure création du drame, et remplit plusieurs scènes émouvantes.

Il y a dans *Catilina* une scène qui se trouvait déjà deux fois dans *les Mousquetaires*. Un homme se voit arrêté par un gladiateur à l'entrée d'une rue; il va du côté opposé, un autre gladiateur l'arrête; il se dirige vers le fond, un troisième gladiateur se présente à sa gauche, un quatrième à sa droite. Les mousquetaires sont changés en gladiateurs; voilà tout.

Le vertueux Caton parle beaucoup de morale, et fait le métier d'entremetteur entre Jules César et sa propre sœur Fulvie. Celle-ci écrit à son amant un billet dont voici le sens : « Sœur de Caton, j'aime la vertu : votez donc pour Cicéron, qui est vertueux, et venez *souper* avec moi. »

Quant à Cicéron, — qui sert d'entremetteur en seconde main, — c'est un bavard qui a les vertus d'un bon agent de police, défenseur de la morale publique. Il emploie tous les moyens de corruption pour être nommé consul, mais c'est dans l'intérêt de l'ordre. Il appelle *honnêtes gens* ceux qui votent pour lui, comme pourrait faire un ministre constitutionnel, ce qui ne l'empêche pas d'attendre quelque part son rival pour le tuer, en lui offrant préalablement la vie et le partage du pouvoir, s'il consent à lui laisser, à lui Cicéron, la première place. — Pourquoi M. Dumas ne sait-il peindre que des caractères vicieux?

Catilina prêche le socialisme, le communisme même, se met à la tête de la populace et organise l'incendie et le pillage de Rome. Que M. Dumas ait profité des horribles événements de juin pour exploiter un succès d'allusions, pour son honneur nous ne voulons pas le croire; mais que le public parisien ait cru reconnaître Lamartine dans Cicéron, Ledru-Rollin dans Catilina, et qu'il ait pris parti pour l'un ou pour l'autre, c'est ce que nous avons peine à comprendre. En bonne foi, on ne peut s'intéresser à Catilina, ni à Cicéron, ni à aucun personnage du drame. — Et puis M. Ledru-Rollin n'a, que nous sachions, violé aucune vestale, assassiné aucune femme, ni donné l'ordre d'incendier Paris; et Lamartine, Dieu merci! ne ressemble en rien au Cicéron de M. Dumas.

Un drame qui a commencé par le meurtre, le viol et le sacrilége, ne peut se ter-

Digitized by Google

miner par un crime ordinaire : Orestilla, la Messaline de Catilina, fait boire à celui-ci le sang de son fils dans une coupe qu'il vide à la destruction de Rome.

Reposons-nous en examinant une œuvre de jeunesse, toute empreinte de lyrisme et respirant la foi enthousiaste de l'artiste. *La Fille d'Eschyle*, de M. Autran, est une noble élégie aux formes chastes et sévères comme celles d'une statue grecque. — La traduction d'*Antigone*, jouée à l'Odéon, avait initié les Parisiens aux splendeurs théâtrales de la Grèce : la pompe du spectacle, la musique de Mendelsohn adaptée aux chœurs antiques, avaient valu à Sophocle un succès de vogue en plein XIX^e^ siècle. Il était inévitable qu'en France, après avoir imité Racine, puis Hugo et Dumas, on en vint à imiter Sophocle. Nous ne nous en plaindrons pas, puisque nous y avons gagné d'entendre l'œuvre d'un poète.

Dès le lever du rideau, on se trouve transporté dans le monde antique, en écoutant ces strophes, chantées par le personnage qui remplit l'emploi du chœur grec :

LE POÈTE.

Esprit des anciens jours, chaste et pieux génie
Qui fis du peuple grec la mère nation !
Pour les siècles vieillis de doute et d'ironie
N'as-tu plus un écho de ta simple harmonie?
De ton flambleau sacré n'as-tu plus un rayon ?

De la tombe où tu dors, froide Muse inhumée,
Daigne entendre ma voix et surgir à nos yeux,
Telle que l'on te voit, jeune de renommée,
Fouler de l'Ilyssus la rive parfumée,
Et gravir la montagne où s'assemblaient les dieux.

Toi qui, penchée au bord d'une sauvage cime,
Pleuras sur Prométhée, auteur du grand larcin,
De l'immortel vautour immortelle victime,
Et fis monter vers lui, du gouffre maritime,
Les nymphes dont le flot berce l'humide essaim !

Vierge qui maudissais le destin, dieu néfaste,
Dieu qui parmi les dieux s'élève tout puissant,
Alors que des douleurs tu déployais le faste,
Et qu'emmené par toi le roi, fils de Jocaste,
Au chemin de l'exil versait des pleurs de sang;

Digitized by Google

Toi qui, vers la forêt, loin d'un amour profane,
Entraînais Hippolyte, austère enfant des rois,
Quand, détournant les yeux de la sœur d'Ariane,
Il reprenait son arc à l'autel de Diane,
Et conduisait la meute aux lisières des bois;

O Muse! permets-nous d'admirer en silence
La candeur de ton front blanc comme un marbre pur,
De tes longs cheveux noirs l'onduleuse abondance,
Tes beaux pieds nus, ton pas rythmé comme une danse,
Et les étoiles d'or de ta robe d'azur!

Rien de plus simple que l'intrigue de cette pièce. Eschyle est accusé de sacrilége pour avoir révélé dans ses tragédies les mystères sacrés. Méganire, la fille d'Eschyle, a inspiré une passion violente au fils du grand prêtre Théoclès; mais elle méprise cet homme et aime Sophocle, le futur vainqueur d'Eschyle. Théoclès se joint à son fils pour perdre le vieillard, mais celui-ci trouve un puissant auxiliaire dans la parole de Sophocle, et triomphe de ses lâches accusateurs. — La presse parisienne, qui n'a pas partagé l'indifférence du public, a reproduit le magnifique plaidoyer de Sophocle :

« Quels forfaits a commis le vieillard qu'on accuse?
Depuis un demi-siècle il a, cher à la Muse,
Dévoué sa pensée, où le génie a lui,
Au grand art de la scène ignoré jusqu'à lui.
Avant qu'Eschyle vînt lui créer un domaine
Quelle était parmi vous la jeune Melpomène?
C'était la courtisane aux gestes sans pudeur
Qui court, l'œil allumé d'une lascive ardeur;
C'était du Cithéron la folâtre bacchante
Qui lance à tout venu l'insulte provoquante,
Et qui, d'un pied rougi par le jus des raisins,
Va bondir, à la nuit, sur les coteaux voisins.
Sur les pas de Thespis, arrivé d'Icarie,
Elle allait et hurlait, cette impure furie,
Séduisant de ses cris, qu'on prenait pour des chants,
Un cortége boiteux de faunes trébuchants.
Alors le jeune Eschyle apparut dans la Grèce.
De la folle bacchante il fit une prêtresse,
Lui rendit la pudeur, et sur ses membres nus
Jeta pieusement des voiles inconnus...
La Grèce douze fois couronna le poète.

Digitized by Google

Eh bien ! ensanglantez les palmes de sa tête,
Livrez ce front sublime au glaive meurtrier ;
Mars, le poète mort, où sera le guerrier?
Il le fut ! pour servir la patrie insultée,
Il a vu Marathon, Salamine et Platée.
Au devant du barbare en nos murs accourant
Le poète a marché toujours au premier rang.
. . . . . .
Pour hâter l'avenir que mon effroi révèle
Creusera-t-on demain une tombe nouvelle?
Aux mânes infernaux demain jettera-t-on
L'intrépide soldat, héros de Marathon?
Non ; le génie heureux qui garde notre ville
A la main des bourreaux arracherait Eschyle.
Je le vois qui se lève, et je l'entends crier :
Grâce pour le poète en faveur du guerrier !

Mais le théâtre s'ouvre et les poètes vont se disputer le prix. Le vieux Eschyle est vaincu. Sophocle revient couronné par la foule et s'écrie :

J'ai su ce qu'un poète a de bonheur dans l'âme
Quand son nom, acclamé par tous les spectateurs,
Fend la nue et des cieux va frapper les hauteurs !
O transport ! le rameau dont sa tempe fut ceinte
Autour de lui répand une lumière sainte
Qui révèle à son œil, ardemment ébloui,
L'avenir tout entier, dans l'ombre épanoui !
Ah ! comme un vent dont l'aile enfle l'onde marine,
Cette volupté forte, agitant sa poitrine,
Lui fait vite oublier tant de travaux brûlants,
Tant de jours consumés en stériles élans :
Surtout quand, jeune encor, le moissonneur superbe
Aux pieds de la beauté peut apporter sa gerbe,
Et sous un doux regard, qui l'attend au retour,
Se délasser, le soir, des grands labeurs du jour !

Le vieillard accorde la main de sa fille à son défenseur, mais il maudit son rival heureux, et il se condamne lui-même à un éternel exil. Méganire refuse de se séparer de son père, et quitte son amant pour toujours ; le vieillard voudrait la repousser, car il sait qu'elle ne résistera pas aux fatigues de l'exil, si elle ne meurt de son amour. — Voilà tout le drame, ou plutôt l'élégie.

La poésie de M. Autran est comme un chant triste et mélodieux : elle ne jette

Digitized by Google

pas de grands éclairs, mais elle charme par une pureté irréprochable, par une élégance et une grâce infinies. C'est à peine si l'on peut citer quelques vers qu'un goût sévère réprouve; nous avons noté ceux-ci :

Chaque instant loin de vous a tout le poids d'un jour;
Le rocher de Sysiphe au front sera moins lourd.

Lauriers qui suspendus en festons tout flétris,
Partagent maintenant le deuil de nos lambris.

Et son cœur ne fut pas taillé dans le granit.

Nous transcrivons ici la fin de la dernière scène ; la tristesse tranquille de ce dénouement donnera une idée du ton général de l'œuvre :

MEGANIRE, *la main sur son cœur.*

Je sens, ici, la place où la mort m'a frappée.
N'importe, allons...

SOPHOCLE.

Affreux est l'abîme où je suis!...

MÉGANIRE.

Encore un seul instant, mon père, et je vous suis.
(*Elle se détache de son père et se retourne vers Sophocle.*)
Des adieux éternels puisque l'heure est venue,
Que ta douleur, Sophocle, en ton sein contenue,
Se taise, et que ton âme, à ce dernier instant,
Recueille chaque mot que j'exhale en partant.
La vie insoucieuse est fertile en mensonges;
Les discours des heureux sont vains comme leurs songes;
Mais si le bonheur trompe et si le plaisir ment,
La mort du moins, la mort parle sincèrement.
Or, cette vérité solennelle et suprême,
Écoute-la, Sophocle, écoute-la! je t'aime!
Du jour où je te vis cet amour éclata,
Immortel comme un feu qu'on dédie à Vesta.
Je t'aime! A tes genoux voir s'écouler ma vie,
Était mon seul espoir et mon unique envie.
Aux dieux dont ma prière invoquait la bonté,
Je ne demandais pas d'autre félicité!
J'en atteste ces dieux, qui, d'une oreille austère,
Recueillent les serments proférés sur la terre;
J'en atteste la nuit muette et sans flambeaux,
Et ma mère, qui dort, là-bas, dans ces tombeaux!

Digitized by Google

Mais plus saint est l'amour, et plus il faut que l'âme
Sans souillure et sans tache en conserve la flamme;
Plus nous devons garder avec un soin jaloux
Ces trésors que les dieux déposèrent en nous.
Voilà pourquoi je pars : ta pâle fiancée,
Entre l'exil et toi par le destin placée,
Sacrifie un bonheur profané de remords
Au sévère devoir qui conduit chez les morts.
Adieu! de ces douleurs abrégeons la torture.
Adieu! sois consolé par ta gloire future.
Mais parmi les splendeurs que te doit l'avenir,
A l'amour qui s'en va donne un long souvenir!

(*Eschyle et Méganire, suspendue à son bras, gravissent la montagne.*)

SOPHOCLE, *sur le devant de la scène.*

La nuit se fait en moi, plus noire, plus profonde,
Que celle dont le crêpe enveloppe le monde.
Adieu, vivant rayon de jeunesse et d'amour,
A l'horizon désert disparais sans retour!
Dieux cruels! voilà donc comment votre ironie
Fait tenir en un jour l'ivresse et l'agonie!
Volupté du triomphe au matin, puis, le soir,
Déchirement de cœur et morne désespoir!

ESCHYLE, *sur la montagne.*

Pareil au roi Thébain que la nuit environne,
Je pars, et comme lui j'emmène une Antigone.
Mais, plus maudit que lui, je sais qu'avant demain
Je m'en irai laissant un cadavre en chemin.

MÉGANIRE, *du dernier sommet.*

A ton oreille encor si ma parole arrive,
Reçois dans cet adieu mon âme fugitive,
O bien aimé!...

SOPHOCLE.

Subis, mon cœur, la rude loi!
Gloire et félicité se dressaient devant moi!
Toutes deux, par la main l'une et l'autre enlacées,
Je les voyais venir comme deux fiancées,
Et d'une égale ardeur brûlant de les saisir,
J'ignorais que le sort condamnait à choisir.

Digitized by Google

Je le sais maintenant : dans ma détresse amère,
Je vois que mon erreur a choisi la chimère,
Et que la gloire, hélas ! fantôme suborneur,
Sait mal remplir en nous la place du bonheur !

Le rideau tombe sur ces poétiques adieux.

L'aveugle hasard joue un grand rôle dans la vie des artistes et des hommes de lettres : de combien de circonstances, en apparence futiles, ne dépend pas leur avenir ! Le plus souvent, il est triste de le dire, le talent et l'étude sont les moindres causes du succès. MM. Ponsard et Autran en offrent la preuve vivante. Disons-le hautement, *Lucrèce* ne peut soutenir la comparaison avec *La fille d'Eschyle*.

Si M. Autran était venu le premier, quel succès n'eût-il pas obtenu ? Mais sa tragédie a été représentée le 9 mars 1848, quelques jours après la révolution de février. L'humble voix du poète s'est perdue dans le bruit que faisaient les trônes en s'écroulant. C'est à peine si quelques fidèles ont été l'applaudir et sont revenu dire, au milieu d'une conversation politique, qu'ils avaient entendu des vers aussi beaux que ceux de Racine.

Van Eck.



Digitized by Google

## L'ESPÉRANCE.

Charme de l'univers, céleste enchanteresse,
D'un éternel bonheur éternelle promesse,
Astre de paix brillant au milieu des douleurs,
Qui, semblable à l'Iris, heureuse messagère,
Pendant les jours d'orage, apparais à la terre
Le front paré de fleurs.

Salut, fille du ciel! salut divine amie!
Ange que l'Éternel, au matin de la vie,
Attache au sort de l'homme entre tes bras remis;
Qui de ses jeunes ans écartant les tempêtes,
N'offre dans l'avenir qu'un long tissu de fêtes
A ses désirs promis.

Mais pourquoi trop souvent, vaine de ton empire,
Régner, pour le tromper, sur l'être qui soupire,
Et qui jouet du sort, du sort se croit vainqueur?
Aux rives du Jourdain, telle jadis Armide,
Du crédule Renaud par son charme perfide
Sut captiver le cœur.

Ainsi l'infortuné que ta douceur entraine
Par ta voix égaré, séduisante Syrène,
Sous la fleur qu'il espère, aperçoit le serpent.
Trop tard il ne croit plus à l'oracle infidèle,
Et d'avoir encensé la déesse cruelle,
Trop tard il se repent.

Digitized by Google

Telle fut ma jeune âme à tes attraits livrée...
Hélas ! de quel bonheur tu l'avais enivrée,
Quand tu semais pour elle et la rose et le lys.
Où sont ces doux trésors qui flattaient ma faiblesse?
Aurais-tu pour jamais oublié la promesse
Qu'aujourd'hui tu trahis?

Ta main plaçait ma lyre au temple de la gloire ;
Ma jeune ambition, si facile à te croire,
Dans tes bras s'endormait, ivre de volupté.
Mais le temps est venu briser mon diadème ;
Son souffle a tout détruit, tout, jusqu'au rêve même
De l'immortalité.

Et je pourrais encor sourire à tes chimères ?
Et mon cœur, détrompé par des peines amères,
Comme avide d'erreurs se livrerait à toi?
Non, tout prestige cesse : et la gloire et ses songes,
Le calme du bonheur, trop dangereux mensonges,
Ne sont plus rien pour moi.

Pourquoi voiler à l'homme en sa marche douteuse,
Ces rochers suspendus sur sa tête orgueilleuse,
Menaçant la carrière où ses pas vont courir?
Faut-il me la cacher puisqu'on me la réserve,
Cette coupe fatale où la parque conserve
Ce que je dois souffrir.

Laissez-moi contempler, j'en aurai le courage,
Combien encore, après ces derniers jours d'orage,
Le ciel garde à mon âme et de deuil et de pleurs ;
Laissez-moi, m'élevant jusqu'au trône céleste,
Supplier l'Éternel, seul appui qui me reste,
De finir ses rigueurs.

Je dirais à l'Immense : ô mon juge, ô mon père,
Se peut-il que, créé dans un jour de colère,
L'ouvrage de tes mains te trouve sans pitié?

Digitized by Google

Ne fléchira-t-il point ce courroux invincible ?
Ah ! sauve ton enfant du supplice terrible
De ton inimitié.

Ni des vaines grandeurs, ni d'un or méprisable
Je ne demande point le présent périssable.
Malheur à l'être vil, de ces faux biens amant !
Des avares mortels que la foule t'assiége,
Et t'arrache cet or, d'un encens sacrilége
Trop juste châtiment.

Mais j'ose, à ta clémence abandonnant ma vie,
Longtemps par les ennuis, le trouble poursuivie,
Pour l'avenir obscur implorer ton appui.
Près d'un frère, le seul que ta pitié me laisse,
Que quelques fleurs encor consolent ma faiblesse
Du bonheur qui m'a fui.

Que mon cœur, sans murmure, adopte l'infortune,
Non comme un joug pesant, une plaie importune,
Déplorable héritage aux mortels réservé ;
Mais comme ces devoirs, ces sacrés caractères,
Code saint que ton doigt, pour instruire mes frères,
Sur la pierre a gravé.

Que je t'invoque encore, ô maître de ma vie !
Dieu de bonté ! tu peux de la brillante Hygie
Rappeler sur mon front les brillantes couleurs ;
Et tu peux encor rendre à ma lyre indolente
Les sublimes transports dont je la vis, brûlante,
Célébrer tes faveurs.

Ainsi je charmerai la fin de ma carrière.
Je ne crains plus la mort, elle est l'avant-courrière
D'un bonheur qui pour moi n'a plus rien d'incertain.
De l'éternel repos l'arche sainte s'entr'ouvre;
Tu parles, et l'archange à ta voix me découvre
Le radieux Éden.

Digitized by Google

Là, tu ne règnes point en souverain sévère.
Où donc est-il, ce juge armé d'un front austère,
Lançant partout la foudre et d'éclairs couronné?
Je ne vois qu'un pasteur qui console et pardonne,
Des nombreuses brebis que son amour lui donne
Toujours environné.

Ah! combien je bénis ta sagesse éternelle.
Tu m'as fait repousser cette erreur criminelle
Qui te peint sous les traits d'un Dieu toujours tonnant.
Mon cœur fidèle a lu sur ton front immuable
Ta sublime bonté, qui, d'un enfant coupable,
Se venge en pardonnant.

Ce cœur n'est plus ingrat; mes yeux ont vu ta gloire.
J'ai goûté ce nectar, doux prix qu'à sa victoire
Doit l'homme triomphant des vaines voluptés.
Je reviens sur la terre où m'attend la souffrance,
Je puis la supporter... Que vois-je! l'Espérance
Sourit à mes côtés.

Quoi! tu me tends les bras! Ah! je m'y précipite.
Pardon, je t'offensais. Une faveur subite,
Plus riante et plus belle à mon amour te rend.
Ne nous séparons plus, sois encor mon amie,
Règne, prends tous les jours sur mon âme affermie
Un empire plus grand.

M^lle^ Hugs de Raveschot.

---

Digitized by Google

# MARCO VISCONTI,

## HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

### CHAPITRE XV.

En reprenant connaissance, Béatrix se trouva sur un lit dans une chambre qu'elle ne connaissait pas, et soutenue par une femme également inconnue : elle aperçut son père, se leva subitement et courant à lui, elle lui prit le bras en lui disant : — Sortons d'ici, partons!

Dans la rue, le comte lui demanda ce qui s'était passé, mais elle ne voulut rien dire et elle hâtait le pas afin d'arriver plus vite auprès de sa mère, où seulement, elle se croyait en sûreté. Puis se rappelant la lettre de Marco, elle porta la main à sa ceinture et l'y ayant trouvée, elle la montra à son père en lui disant : — la voici, elle est ici.

— Quoi?

(1) Voyez *Revue de Belgique*, livraison de décembre 1848, pag. 323 (tome I^er^, 2^me^ série), et Suprà, pp. 67 et 132.

Digitized by Google

— La grâce de Lupo. Une lettre écrite par Marco pour l'abbé de San-Ambrogio.

— Ainsi donc.... je ne comprends pas... s'il t'a accordé ce que tu lui demandais... N'aurais-tu pas par hasard commis une autre imprudence? aurais-tu prononcé le nom d'Ottorino?

— Il me l'a demandé lui-même.

— Et toi, que lui as-tu répondu?.... parleras-tu enfin?

— Oh! laissez-moi, laissez-moi.... je dirai tout à ma mère....

— Voilà où aboutissent tous vos mystères. Du reste rappelle-toi ce que je vais te dire : tu ne dois plus voir Ottorino.

Béatrix ne répondit pas; dans son trouble, elle ne comprit pas toute la portée des paroles de son père.

Durant tout le chemin le comte ne fit que grommeler entre ses dents. Arrivé à la porte de sa maison, il demanda à sa fille de lui remettre la lettre qu'elle tenait.

En entrant, ils trouvèrent les parents de Lupo, Ermelinde et Ottorino qui les attendaient avec anxiété. Mais dès qu'ils aperçurent le visage bouleversé de Béatrix et l'air sévère du comte, ils crurent tous que le pauvre Lupo était perdu, et tous se mirent à pleurer.

Mais le comte fit signe à Ottorino de le suivre dans son appartement, et il lui remit la lettre de Marco.

— Voilà, lui dit-il, la grâce de votre écuyer; allez, et que Dieu vous conduise, mais ne remettez plus les pieds ici.—Et il le poussa hors de la chambre et s'enferma chez lui.

Ottorino regarda la lettre, reconnut l'écriture et le cachet de Marco, et tout joyeux de savoir que son serviteur était sauvé, il ne s'inquiéta pas, dans le premier moment, des dernières paroles du comte.

Il courut dans la salle où tout le monde était rassemblé et, élevant la lettre au-dessus de sa tête : — Grâce, grâce, s'écria-t-il, voici la grâce signée par Visconti. — Tout le monde l'entoura; tous voulaient voir ce papier béni. Le père de Lupo voulut l'avoir entre les mains et il le couvrit de baisers et de larmes.

— Allons, vite à cheval, dit Ottorino : le temps presse; aussitôt on sella deux chevaux, un pour le jeune homme et l'autre pour le fauconnier qui voulut absolument l'accompagner, et tous deux partirent au galop.

— Donne-moi cette lettre, dit Ottorino à Ambrogio, donne-là moi que je la cache.

— Oh! laissez-là moi, dit le pauvre vieillard d'une voix suppliante; voyez, elle est sur mon cœur, si je ne la sentais pas, je douterais de mon bonheur.

Pendant la route ils ne parlèrent que de Lupo.

Digitized by Google

Cependant celui-ci se promenait de long en large dans une des chambres du rez-de-chaussée de l'abbaye de Chiaravalle. On ne voyait dans cette chambre qu'une mauvaise table en noyer, sur laquelle était posée une lampe, un crucifix en bois, pendu au mur, et un prie-dieu placé devant le crucifix. Quatre soldats gardaient la porte tandis qu'un cinquième s'entretenait avec le prisonnier : c'était ce Vinciguerra dont nous avons déjà parlé et qui accompagnait Bellebuono dans sa dernière expédition à Limonta.

Le condamné avait la démarche sûre, le visage tranquille ; il s'entretenait, avec son compagnon, du crime pour lequel il était puni.

— Comme ce vieux coquin de Michel nous a trompés, disait Vinciguerra.

— Prends garde à ce que tu dis, répondit Lupo, je ne veux pas entendre mal parler de ces braves gens.

— Vous êtes bien tous de même; vous vous soutenez tous; du reste, tu es montagnard, c'est tout dire.

— Oui, je suis montagnard et je m'en vante ; mieux vaut un épervier de rocher, qu'une oie de bassin.

— Oui, oui, tu es de Limonta, et moi de Chiaravalle; mais après tout nous nous valons bien tous deux, car enfin tu es, comme moi, vassal du monastère; ainsi donc ne sois pas si fier?

— Oui, malheureusement, je suis aussi un vassal du monastère, mais je n'ai jamais servi ces prêtres. Joli métier que d'être commandé par un homme tonsuré qui n'a pour toute arme qu'un goupillon.

— Et moi, crois-tu que cela me flatte? Te souviens-tu du bon temps où nous combattions sous Marco Visconti?

— Vive Marco Visconti ! s'écria Lupo ému par ce nom qui faisait battre le cœur de tous les soldats lombards. — Voilà un homme ! toujours en avant, toujours le premier pour faire des promesses, et puis affable sans fierté, ami des soldats. Dans les jours de fortune, il partageait également tout entre tous ; quand le besoin se faisait sentir il souffrait avec nous ; ce n'est pas comme vos chefs, qui du fond de leur réfectoire et repus jusqu'au cou vous crient: en avant, en avant.... et qui vous font combattre pour l'amour de leurs jolis visages !... Et puis, quelles entreprises !... comme la dernière de Limonta: surprendre, la nuit, de pauvres gens qui ne s'attendent à rien.... est-ce là combattre en soldats?

— Tu as bien raison.

— Du reste je te promets que si j'avais pu arriver à temps pour prévenir les Limontins, vous auriez pu vous repentir de votre trahison... Allons, je ne veux pas penser à tout cela, je le paye trop cher.

Digitized by Google

— Pauvre Lupo! nous avons toujours été bons amis, bons compagnons d'armes, et dire qu'aujourd'hui je suis obligé de te garder.

— Tu fais ton devoir.

— Oui, mais, vois-tu, je ne puis pas supporter l'idée d'être ton geôlier et d'être obligé de te conduire.....

— Allons, allons, console-toi avec un verre de vin, dit le condamné, en remplissant deux verres qui étaient sur la table. A la santé de Marco!

— Bien volontiers: je puis répondre à cette santé sans manquer à mon devoir. Marco est l'ami de l'abbé, ainsi donc : à la santé de Marco, et à la tienne! et tous deux vidèrent leur verre d'un seul trait.

— Tu as dit, à ma santé? dit Lupo; tu as voulu parler de mon âme sans doute, car au point où j'en suis je n'ai guère besoin de m'occuper de mon corps. Vois-tu, dit-il en regardant par la fenêtre, le ciel commence à s'éclaircir. D'ici à bien peu.... N'est-ce pas pour une heure après le lever du soleil! ...

— Pauvre garçon!

— Écoute, continua Lupo, ne sommes-nous pas soldats pour nous faire tuer quand il le faut? Ainsi donc, mourir d'un coup de hâche qui vous fend le crâne, ou d'un coup de lance qui vous passe à travers le corps... ou enfin..... quand on meurt pour avoir fait son devoir, qu'importe!.... Je sais bien que cela n'est pas tout à fait la même chose; la mort est belle quand elle vous saisit sur le champ de bataille, au moment où vous combattez, plein d'ardeur et d'espoir, au son des trompettes et des clairons; mais être attaché sur une planche, en présence d'une foule qui vous regarde comme un assassin..... enfin!....

— Courage, ami! que veux-tu; il faut mourir tôt ou tard.

— Oh! si je pouvais mourir autrement que m'importerait!... mais enfin, puisqu'il faut en passer par là, résignons-nous de bonne grâce à la mort que Dieu nous envoie.

Vinciguerra soupira, remplit de nouveau les deux verres et en tendit un à Lupo, mais celui-ci le repoussa.

— Non, dit-il, je n'en veux pas; je dois conserver ma raison pour mourir en chrétien.

— Veux-tu que je fasse venir le père Atanasio que tu as envoyé chercher ce matin.

— Non, j'ai fait tout ce que je devais faire avec lui; je l'aurais gardé plus longtemps, mais il me contait des histoires..... enfin, je lui ai dit honnêtement de me laisser tranquille.

— Il aura voulu te parler de ton âme, te réconcilier avec Dieu, te faire dire des



Digitized by Google

prières, toutes choses qu'il faut faire quand on part pour l'autre monde.....

— Ce n'est pas cela; tant qu'il m'a parlé comme un bon prêtre, je l'ai écouté; mais bientôt, à propos de Bellebuono, il voulait me soutenir que j'avais commis un assassinat; tandis que si c'était là mon seul péché.... Enfin je lui ai dit que j'étais prêt à recommencer sans le moindre scrupule et sans croire pécher le moins du monde.

— Dans ceci, camarade, tu n'as pas raison; le religieux disait vrai.

— Toi aussi, tu ne comprends donc pas : je vais te donner un exemple.

— Voyons.

— Si moi, disait Lupo, j'étais arrivé à Limonta une heure plus tôt, et si, envoyant un faux avis à Bellebuono je l'avais entraîné dans un défilé de la montagne, et que là, aidé de mes braves Limontins, je vous eusse tous massacrés, aurais-je commis un péché mortel? devais-je m'en confesser?

— Non, car c'était là un stratagème de guerre.

— Et ce que j'ai fait n'est donc pas un stratagème de guerre? La seule différence qu'il y ait, c'est qu'au lieu de vous tuer tous, je n'en ai tué qu'un seul. D'ailleurs, le motif qui m'a poussé ne suffit-il pas pour m'absoudre; j'ai voulu défendre les pauvres gens de mon pays et notre curé, que Bellebuono voulait massacrer.

— Ah! si tu vas chercher des raisons!....

— Et puis ce n'était pas une guerre loyale, c'était une bande d'assassins et de voleurs qui nous assaillaient.

— Halte-là, doucement, répondit Vinciguerra; prends garde à tes paroles. — J'en étais aussi, moi, et je puis te dire que j'ai toujours été un soldat et jamais un voleur ni un assassin.

Lupo se mit à rire. — Allons, farceur! dit-il, ne vas-tu pas te fâcher avec moi? moi qui serai mort dans une demi-heure? Je suis à l'agonie.

— De quoi va-t-il parler maintenant? reprit le soldat attristé par ces paroles et par l'indifférence avec laquelle elles étaient prononcées. — Je sais bien qu'avec toi.... d'ailleurs nous avons toujours été bons amis...; mais tu comprends... il est de ces mots qui ne peuvent se supporter.

— Tu n'as donc pas compris que je ne l'ai dit que par manière d'exemple.

— Si c'est comme cela, n'en parlons plus.

— Je veux que nous nous quittions bons amis, n'est-ce pas? Et Lupo lui tendit la main.

— Certainement, amis de tout cœur, — répondit le soldat en lui donnant une étreinte affectueuse, et il ajouta: — Je serre la main d'un brave camarade et d'un

Digitized by Google

bon soldat. — Puis il se détourna pour cacher son émotion, et se versa de nouveau un verre de vin. Après l'avoir vidé il essuya sa moustache avec le revers de sa main, mais cette main monta jusqu'à ses yeux, et alla effacer quelques larmes furtives.

Tout à coup on entendit retentir le son d'une cloche. — Je vois, dit Lupo, que je n'ai pas de temps à perdre. Écoute, Vinciguerra, j'ai quelque chose a te dire : je voulais d'abord en parler à mon confesseur, mais il m'a mis en colère... et puis d'ailleurs, il vaut mieux que je charge de cela un ami qui me connait depuis longtemps et qui sait qu'au bout du compte nous sommes tous hommes et faibles.... Si on voyait un soldat.... on pourrait croire qu'il a peur de mourir... Écoute-moi donc, je vais me hâter. Quand tu iras à Milan, va chez le comte del Balzo : tu trouveras là ma famille, — mon père, ma mère. En prononçant ces noms bien-aimés le pauvre Lupo sentit son cœur se briser; il fit un tour dans la chambre, puis s'approchant de Vinciguerra : — Le feras-tu?

— Que Dieu m'accorde le bonheur dans ce monde et le repos dans l'autre aussi sûrement que je promets de le faire.

Alors Lupo détacha de son cou une chaine en argent et la tendit à Vinciguerra. — Tu leur diras qu'ils la conservent en mémoire de moi. Tu donneras cette bague à ma sœur; je la gardais pour la lui donner le jour de son mariage..... qu'elle la porte par amour pour moi.

— Écoutez, dit Vinciguerra, je ne suis pas riche, il est vrai ; cependant, grâce à Dieu, je ne suis pas sans avoir quelque argent. Et, sortant de sa poche quelques pièces de monnaie : Que veux-tu que j'en fasse? Prends-les, je les porterai de ta part à ton père; en les acceptant tu fais une œuvre de charité, car tu m'empêches de me griser une demi-douzaine de fois : ton père en a peut-être besoin, et en tout cas, il en fera meilleur usage que moi.

— Non, non je te remercie.

— Allons, fais-moi ce plaisir, donne-moi cette consolation : je te jure que je suis heureux de pouvoir faire quelque chose pour toi. J'ai été, moi aussi, sur le point de mourir, et je sais combien, en ce moment, nos parents nous deviennent chers, notre père et notre mère surtout, combien on regrette les chagrins qu'on leur a causés ; je me souviens que ma plus grande douleur était de n'avoir rien à leur envoyer.

Lupo lui posa une main sur l'épaule et lui dit : — Je sais que tu m'offres cela de bon cœur; entre soldats on reçoit et on donne de même; mais, grâce à Dieu, mes parents n'ont besoin de rien.... au contraire; car, vois-tu, si je voulais leur envoyer quelque chose, moi aussi j'ai de l'argent; — et, en disant cela, il retourna sa poche

Digitized by Google

et fit tomber sur la table une poignée de pièces. — Vous êtes soixante hommes dans votre compagnie? demanda-t-il.

— Nous étions soixante, mais nous en avons laissé onze dans les champs de Limonta, ainsi nous ne sommes plus que quarante-neuf.

Lupo ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté en entendant parler d'une action qui faisait l'éloge de ses chers montagnards. — Eh bien! crois-tu que ces quarante-neuf voudront boire à la santé du condamné?

— Plutôt deux fois qu'une, répondit Vinciguerra; moi, cependant, je ne boirai pas de ce vin-là : ma part sera employée à faire dire des prières pour le repos de ton âme.

— Mais que ce ne soit pas par les mains de San-Ambrogio au moins! — Je ne veux rien devoir à ces schismatiques. Oh! j'oubliais encore quelque chose : j'ai un frère, avec lequel, du reste, nous n'avons jamais été bien bons amis; mais au moment de mourir je ne dois pas l'oublier, ne fût-ce que par égard pour ma mère dont il est l'enfant chéri. Je voudrais lui envoyer quelque chose : je n'ai plus qu'un petit crucifix en argent que j'aurais bien voulu te laisser, et je ne saurais....

— Je vais arranger les choses, dit Vinciguerra : moi je vais prendre ton crucifix, et je te donnerai en échange cette relique que tu enverras à ton frère. — Il ouvrit son justaucorps et montra une relique qui lui pendait au cou. — Je l'ai enlevée de mes propres mains à un pèlerin qui revenait de Terre-Sainte et que j'ai dévalisé, une nuit, en Romagne.

— Bravo, dit Lupo, j'accepte l'échange; tu la lui porteras, comme je t'ai dit, en mon nom. — Il ôta alors le crucifix, le donna à Vinciguerra, et se jetant à son cou, il lui donna et en reçut le baiser d'adieu.

— Maintenant que j'ai arrangé mes affaires dans ce monde, dit Lupo, il est temps que je ne m'occupe que de mon âme, — et il alla s'agenouiller devant le crucifix qui pendait à la muraille.

Afin de ne pas le distraire, Vinciguerra s'approcha de la porte et il répéta aux soldats qui étaient en dehors, les paroles du condamné, en leur faisant voir l'argent qui devait leur être distribué. — Quant à moi, disait-il, je ne toucherai pas à ma part, j'emploierai cet argent à faire prier pour l'âme de ce pauvre malheureux, — ajoutez-y ma part, — et la mienne, et la mienne, répondit-on de tous les côtés. Après cela il se fit un long silence; ils étaient tous péniblement émus de voir mourir ainsi un jeune soldat, courageux et de bonne mine. Si parfois l'un d'eux prononçait une parole, c'était à voix basse, car même dans leur ignorance ils comprenaient que la mort doit être respectée.

La cour du monastère, le portique qui y conduisait, étaient remplis de curieux :

Digitized by Google

dans tous les pays et de tous temps, il se trouve des malheureux qui accourent pour assister à un supplice comme à une fête : ce sentiment cruel est peut-être dicté par le besoin d'émotions que toute âme éprouve, et par le désir d'étudier la nature humaine au milieu des terreurs et des mystères de la mort.

L'heure à laquelle le condamné devait être conduit à l'échafaud était déjà passée : le peuple murmurait de ce retard. Vinciguerra qui entendait ces murmures et qui en était indigné, s'en vengeait en distribuant à droite et à gauche des coups avec le bois de sa lance, sous prétexte d'éloigner la foule qui se pressait aux portes.

Tout à coup on entendit une rumeur qui grandissait. — Les voici, les voici ! — et tous de se presser, de se hisser sur la pointe des pieds pour voir ce qui arrivait. Vinciguerra courut dans la chambre du condamné, pour ne pas être surpris loin de son poste. En le voyant Lupo se leva, et d'une voix calme il lui dit : — Le moment est-il venu?

En ce moment la porte s'ouvrit et l'on put voir, au milieu de plusieurs soldats, un moine tenant un papier, et un homme qui marchait derrière lui. Lupo croyant deviner quel était cet homme, détourna la tête par un mouvement de répugnance involontaire. Mais contre son attente il se sentit tout à coup serré dans les bras de quelqu'un : il se retourna et aperçut son père dont l'émotion était si grande qu'il ne pouvait ni pleurer, ni parler.

— Vous avez mal fait de venir me voir dans ce moment suprême, dit Lupo tristement. — Je ne pensais plus qu'à Dieu et à la vie éternelle ; — vous avez mal fait pour vous et pour moi.

Ambrogio, qui ne pouvait parler, lui faisait signe de la tête et des mains, puis enfin faisant un effort il prononça ces paroles entrecoupées de sanglots : — Non, non, tu ne mourras pas.

— Oh oui, je mourrai, répondit son fils, et j'en souffre pour vous ; du reste j'ai arrangé toutes mes affaires.

Mais le fauconnier continuait à l'embrasser et à lui faire signe que non. Le moine alors s'avança, et dit à Lupo : — Votre père a raison, l'abbé vous accorde votre grâce.

— La grâce ! la grâce ! s'écrièrent de tous côtés les soldats et les gardes ; et ce cri fut bientôt répété par la foule.

— Soyez reconnaissant à l'abbé pour sa clémence, continua le moine.

— Nous sommes venus ici, Ottorino et moi, dit le fauconnier, avec une lettre de Marco Visconti pour l'abbé.

— Une lettre de Marco? dit Lupo. Vive Marco ! et sa vie lui parut encore plus

Digitized by Google

précieuse depuis qu'il la devait à ce grand capitaine. — Vive Marco! répéta-t-il, Vive Marco! vive Marco! dirent aussi les soldats.

Pendant ce temps mille bruits divers circulaient dans la place. — Qu'y a-t-il? Qu'arrive-t-il? Marco Visconti est venu lui-même délivrer le prisonnier qui est son parent. — Quel est donc le chevalier qui a apporté la lettre? — Non, Marco est venu lui-même accompagné de plusieurs de ses soldats. — Je vous dis que Marco n'a fait qu'écrire une lettre, en donnant l'ordre de mettre le prisonnier en liberté. — Cela n'est pas vrai. — Mais le père Bonaventure vient de le dire. — Cela ne peut pas être. — Viendrez-vous me le dire à moi?

Les discussions se changèrent en un seul, un immense cri de joie, quand le prisonnier sortit tenant son père par le bras. La satisfaction qui parut sur tous ces visages grossiers eût fait honneur à l'assemblée la plus humaine de nos temps civilisés.

Cependant c'étaient là les mêmes personnes qui étaient accourues pour voir le supplice du pauvre condamné, les mêmes qui, un instant auparavant, murmuraient du retard de l'exécution. Bizarrerie de la nature humaine! Cette foule n'était pas précisément attirée par le plaisir de voir mourir un homme, qu'après tout elle ne connaissait pas; elle venait là chercher une émotion, une secousse violente, extraordinaire. L'émotion était toute autre et inattendue. — Voilà tout.

Lupo et son père traversèrent la foule avec peine, et arrivèrent sur la place de Chiaravalle. Ottorino les attendait devant l'église : le jeune homme se jeta au cou de son écuyer; et tout le peuple d'applaudir. Ils montèrent à cheval tous trois.

— Vous ne venez pas remercier l'abbé? dit le moine à Lupo. Celui-ci regarda son maître, et voyant qu'il levait les épaules, il répondit : — Je suis trop pressé pour le moment.

Vinciguerra qui avait accompagné Lupo jusque-là, lui remit au cou la chaîne en argent, et sortant de sa poche l'argent qu'il devait distribuer à ses camarades : — Tiens, dit-il, reprends tout cela. — Garde l'argent, répondit Lupo, et ce soir vous boirez tous à ma santé. — Bien volontiers, dit le soldat, et cette fois je te promets de boire ma part.... Mais, ton crucifix d'argent? — Garde-le aussi en souvenir de moi, lui dit Lupo en lui serrant affectueusement la main, et il partit accompagné de son père et d'Ottorino.

Arrivés au bout de la place et en tournant à gauche, Lupo put voir devant lui l'instrument de supplice qui lui avait été réservé. — Adieu, cher amour, dit-il à haute voix, et en envoyant un salut qui fit rire ceux qui l'entouraient.

Le pauvre Ambrogio était si content de se retrouver auprès de son fils bien-aimé, de le voir sain et sauf, qu'il ne pouvait croire à son bonheur. Pour s'en assurer

Digitized by Google

il tenait sa main, il ne le quittait pas des yeux, et lui disait à voix basse: — Méchant fils, qui m'a causé tant de tourment et tant de frayeur. Allons, écoute-moi, quitte ce vilain métier de soldat, reviens à la maison et vis tranquillement avec nous.... Si tu savais combien ta pauvre mère a été affligée, toi qui te plaignais qu'elle ne t'aimait pas.... si tu l'avais vue, cette pauvre femme, si tu avais pu la voir!

— Oh! je vous crois, je n'ai jamais douté de sa tendresse.

— Oh oui, elle t'aime, et beaucoup! et Laurette.... et ton frère ... malgré sa froideur apparente....

— Je vous remercie tous de tant....

— Ainsi donc, prendras-tu cette résolution? donneras-tu ce bonheur à ton vieux père.

- Nous reparlerons de cela plus tard; il faut que je sache la volonté de mon maître.

— Oh oui, c'est juste, c'est juste; tu lui dois tant de reconnaissance! Si tu savais tout ce qu'il a fait pour toi, et avec quelle bonté.... et le comte et la comtesse, et notre demoiselle, et tous enfin! Dans mon malheur j'ai du moins eu la satisfaction de voir combien tu étais aimé.

Ottorino qui comprenait que dans un pareil moment Ambrogio désirât rester seul avec son fils, les avait devancés de quelques pas et paraissait occupé de toute autre chose : mais après avoir laissé passer le temps qu'il croyait nécessaire à l'épanchement de leur tendresse, il arrêta son cheval, et les interrompant au moment où tous deux commençaient à lui faire des remercîments, il dit à Lupo : — Nous devons nous hâter pour arriver à temps au tournoi; tu sais qu'il commence aujourd'hui, et je pense que tu voudras bien me servir d'écuyer?

— Oh! bien sûr; et le croiriez-vous? J'y ai pensé même étant à Chiaravalle, et l'idée que je ne pouvais pas vous servir dans la lice, ajoutait encore à ma douleur de devoir mourir.

— Ces vilains moines voulaient te servir à leur façon; mais cette fois-ci, ils en ont été pour leurs frais : si tu avais vu la mine que faisait l'abbé en lisant la lettre de Marco! il grimaçait comme un chat qu'on écorche; je puis t'assurer que pour ma part j'ai été enchanté de sa colère.

— Et dire que Marco Visconti a daigné se souvenir de moi, me faire grâce : un homme comme lui!....

— Mais c'est mon maître, dit Ambrogio, c'est le comte qui a été le prier avec Béatrix.

— Je suis aussi bien reconnaissant envers le comte, répondit le jeune homme, assez mortifié au fond de ne pouvoir attribuer sa grâce à Marco seul, ce qui aurait

Digitized by Google

beaucoup flatté son amour-propre. — Cependant, avant tout je dois aller remercier Marco.

— Il est parti cette nuit pour la Toscane, dit Ottorino.

— Oh ! j'en suis bien fâché : que n'aurais-je pas donné pour avoir l'honneur d'embrasser cette main glorieuse, et pour dire à Marco que ma vie lui appartenait.

En entendant l'expression d'une reconnaissance si grande et en quelque sorte si enthousiaste, Ambrogio comprit que son fils était toujours le même et que le démon de la guerre habitait encore en lui ; il baissa la tête et dit en lui-même : — Si la mort elle-même ne peut pas le guérir, je ne sais plus qu'y faire.

Lupo s'aperçut du chagrin de son père, et voulant le consoler par une douce parole, il ne trouva rien de mieux à lui dire que ces mots : — Comment se portent les faucons que vous avez laissés à Limonta?

En entendant une si étrange demande, Ottorino se retourna et regarda son écuyer d'un air étonné : mais le cœur du père comprit le sentiment de tendresse que ces paroles renfermaient, lui qui savait combien Lupo aimait peu tout ce qui se rapportait aux faucons et à sa chasse, lui qui n'avait jamais pu le décider à s'en occuper; il comprit l'affectueux sentiment qui avait dicté cette demande.

Ils vont tous bien, répondit-il, et il lui serra le bras et sentit ses yeux humides.

Quand ils furent arrivés à Milan le jeune chevalier dit à son écuyer de le rejoindre au tournoi dans deux heures, et après avoir salué amicalement ses compagnons de voyage, il les quitta.

Il est inutile de dépeindre le bonheur avec lequel Lupo fut reçu; il est facile de se l'imaginer; nous dirons seulement que pour la première fois dans sa vie la vieille Marianne trouva son fils Bernard inconvenant : celui-ci voulait morigéner son frère en lui disant que le schisme dans lequel il vivait était la cause de tout ce qui lui était arrivé.— Allons, taisez-vous, dit la mère à son benjamin, vous pouvez lui dire tout cela une autre fois.

Lupo demanda à voir les maîtres. Béatrix était malade et couchée; sa mère était auprès d'elle, et le comte était renfermé dans son appartement.

— Je veux cependant le remercier, dit le fils du fauconnier, et il monta à l'appartement du comte. Il frappa doucement, mais on lui répondit. — Allez, je ne veux voir personne.

— Monsieur le comte, notre maître, c'est moi, c'est Lupo, permettez-moi de baiser votre main.

— Va, va, et que Dieu te conduise, lui répondit le comte.

— Je sais que c'est vous qui avez demandé ma grâce à Marco, laissez-moi vous remercier.

Digitized by Google

— Ouvrez de grâce! — disait Ambrogio.

— Ouvrez! répétait Marianne, que nous puissions embrasser vos genoux; accordez-nous cette consolation.

— Ouvrez, ouvrez! se mit à crier tout le monde: — vive le comte del Balzo! vive notre maître! — Vaincu par tant de sollicitations le comte finit par entr'ouvrir sa porte, et par cette ouverture il passa sa tête bouleversée par la peur et la vanité.

Les uns se jettaient à ses pieds, les autres embrassaient ses mains, tous le remerciaient. Après avoir joui un instant de ce triomphe :

— C'est assez maintenant, dit-il à Lupo, en retirant ses mains, je suis content de te voir sain et sauf, va-t-en avec ma bénédiction, et ne remets jamais les pieds ici. Puis se tournant vers le fauconnier : — Et toi, lui dit-il, rappelle-toi que si ton fils ne change pas, la mort te l'a rendu pour peu de temps, — et là dessus il ferma sa porte laissant tout le monde stupéfait.

Ne sachant trop que penser, Lupo alla s'habiller et prendre ses armes; après avoir fait ses adieux à ses parents, il allait monter à cheval quand il vit Laurette qui lui faisait signe d'approcher et qui mettait un doigt sur ses lèvres en signe de silence.

— Tu diras bien des choses à Ottorino de la part de Béatrix, dit-elle à voix basse; tu lui diras qu'elle le prie de se conduire courageusement et de ne pas l'oublier, même dans l'absence.

— Quelle absence? dit Lupo. — Ottorino ne part pas, — que je sache au moins.

— Oui, mais le comte lui a défendu de remettre les pieds ici.

— Et pourquoi? mais comment?

On entendit du bruit, Laurette se hâta de s'éloigner en faisant signe à son frère de se taire; celui-ci monta à cheval et partit.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

---



Digitized by Google

# LES GALERIES PARTICULIÈRES DE L'ANGLETERRE. [1]

## II.

### LES COLLECTIONS DU MARQUIS DE LANSDOWNE.

BOWOOD, WILTS.

A environ quatre milles au Sud-Est de la petite ville de Chippeman, dans le comté de Wilts, s'élève le magnifique domaine de Bowood.

La ville de Chippeman, située à quatre-vingt-treize milles de Londres, n'offre rien qui mérite d'être mentionné.

Près du parc de Bowood est une station du chemin de fer de l'Ouest, qui le traverse en partie.

Le château est bâti sur une éminence et entouré, de tous côtés, de charmants bouquets de bois qui permettent à la vue de s'étendre dans toutes les directions, et forment, à proprement parler, le parc de Bowood. Par sa situation, le château de Bowood domine toutes les campagnes environnantes, et la variété des sites et des paysages que l'on découvre de tous côtés, en font un séjour des plus pittoresques.

A l'extrémité du parc est une immense vallée au milieu de laquelle se trouve un étang de plusieurs acres d'étendue. De ce côté du domaine la vue est bornée par Marlborough, Downs et Roundaway-Hill.

Le château est composé de trois corps de logis, construits à diverses époques. Le principal et le plus ancien a été bâti par John, comte de Shelburne, aïeul du marquis actuel, sur le plan et sous la direction des frères Adam. L'entrée présente un portique de dix colonnes d'ordre dorique: au fronton sont placées les armes de la noble famille. L'architecture de cette partie de l'édifice se distingue par l'élégance et la délicatesse de ses ornements. A ce premier corps de bâtiment en fut joint un autre, de trois cents pieds de longueur, que fit construire le premier marquis; c'est une

---

(1) V. Suprà, p. 108.

Digitized by Google

imitation du palais de Dioclétien, à Spalatro. Cette construction est au Sud, et sert, de ce côté, de clôture à une cour carrée, formée par les bâtiments élevés postérieurement, et qui renferme un grand nombre de logements pour les domestiques, et d'appartements particuliers. La principale entrée de cette partie du château est renfoncée : d'un côté sont des niches dans lesquelles on a placé des statues de Michel-Ange et de Raphaël, annonçant, par leur présence, que les arts ont eu de tout temps droit de cité dans cette demeure princière dont les œuvres les plus remarquables des grands maîtres font le plus bel ornement.

La collection de tableaux qui existe aujourd'hui à Bowood fut entièrement formée par le marquis actuel, par son père et son aïeul; ils y ont réuni tout ce que la dispersion ou la vente des collections de l'Angleterre a pu leur fournir de remarquable et de digne d'y figurer.

Ce qui distingue tout d'abord cette collection, c'est la prodigieuse quantité de portraits qu'elle contient. Aucune galerie, en Angleterre, ne possède une réunion aussi riche de portraits, et surtout de portraits aussi remarquables sous le rapport de l'art; il n'y en a pas une qui puisse rivaliser avec elle, ni pour le nombre, ni pour la beauté des ouvrages. Tous les peintres de l'école anglaise étalent là leurs plus beaux chefs-d'œuvre, et tous les ans cette collection, déjà si belle, s'enrichit encore de toutes les acquisitions que le goût et les recherches de son heureux propriétaire lui mettent sous la main.

Lorsque l'on arrive au château par la grande porte qui s'ouvre sous le portique, l'on se trouve immédiatement dans une salle magnifique, pavée en marbre et décorée de statues; un buste colossal et deux larges peintures à fresque se trouvent dans des panneaux placés près de la porte d'entrée. Une porte à gauche conduit dans une grande galerie qui sert de vestibule et qui renferme un grand nombre de tableaux parmi lesquels se trouvent les suivants :

Sir R. W. Callcott. — *Une vue de la Tamise.* Le principal objet est une barque sous toutes voiles; plusieurs chaloupes, dans l'une desquelles se trouve un marin en jaquette écarlate. A l'arrière-plan, on découvre une vue de Pool, à Wapping. Ce tableau est le plus large que l'artiste ait peint, et une de ses plus belles productions. Il est en ce moment gravé, avec l'autorisation du propriétaire, chez Miller, d'Édimbourg, où il doit servir à l'illustration future d'un journal.

F. Goodall. — *Une sœur de Mercy visitant les malades.*

W. C. Cope. — *L'entrée de l'église Saint-Marc, à Venise,* avec figures.

F. Y. Hurlstone. — *Cupidon bandant son arc.* C'est un élégant spécimen de ce peintre, peint à Rome, en 1835; — la carnation est d'une grande beauté et contraste admirablement avec la draperie bleue.

E. Landseer. — *Retour du daim.* Aucun ouvrage de ce grand peintre n'a autant captivé le public que cette jolie composition.

Baarstadt et Lingelbach. — *Vue d'une rue d'Utrecht.*

Vander Capella. — Une marine. La couleur gris-plomb de la vague indique l'eau du Zuyderzee. Une chaloupe allemande est le seul objet qui figure sur ce tableau; une gravure bien connue en a été publiée par MM. Cootre, dans *Le Bouton de l'Art.* Elle a été exécutée à une époque où le tableau se trouvait dans la collection de lord C. Townsend.

D. Teniers. — *Une vieille femme gravissant une montagne.* Cette toile a été acquise par le père du marquis actuel.

J. et A. Both. — Paysage en Italie : ferme et bâtiments.

A. Pynaker. — Paysage : *Vue d'un lac près de Hills.*

Digitized by Google

W. Collins. — *Le Christ parmi les docteurs.* Cette peinture a été exposée lors du retour du peintre de son voyage en Italie.

W. Etty. — *Le retour de l'enfant prodigue.*

Steenwyck. — *Un intérieur d'église.* Dans le corridor est placée une statue de marbre de la Dorothée de Bell et *les Vagabonds* de sir R.

Westmacott. — Deux bas-reliefs.

De Triquet. — Autre bas-relief.

Westmacott jeune. — Bas-relief tiré du Dante.

Nous parcourrons successivement les diverses pièces du château qui renferment les principales œuvres d'art dont la magnifique demeure du marquis de Lansdowne est si amplement pourvue.

LA SALLE DE BILLARD. — C. R. Leslie. — *Sir Roger de Coverley et les bohémiennes.*

Portrait de Napoléon.

G. S. Newton. — Scène de l'opéra du *Mendiant.*

G. S. Newton.—Scène du *Vicaire de Wakefield : Retour d'Olivia sous le toit paternel.* Gravé par Burnet.

C. Landseer. — *Paméla cachant la lettre qu'elle avait reçue de ses parents.*

Hogarth. — Son propre portrait; il a un bonnet rouge.

G. S. Newton. — Portrait de Thomas Moore, esquisse.

Douglas Cooper. — *Othello racontant son histoire.*

E. M. Cooke. — *Mont-Saint-Michel.*

W. Collins. — Paysage italien : *Adoration d'une châsse au clair de la lune.*

LA SALLE BASSE. — R. Wilson. — *Vue des ruines d'un temple en Italie.*

R. P. Bonington. — *La Seine, vue de Rouen.*

D. Roberts. — *Vue générale de l'Alhambra.* Grand tableau qui fait parfaitement ressortir toutes les qualités du peintre.

R. Wilson. — *Vue d'Italie* (montagneux).

R. P. Bonington. — *Vue d'un rivage, avec un groupe d'enfants.*

H. Howard. — *Une femme jouant de la mandoline.*

Sir J. Reynolds. — *Louise, marquise de Lansdowne.*

P. P. Rubens. — *L'adoration des mages.* Petite esquisse octogone d'un grand tableau qui se trouve dans la galerie du marquis de Westminster.

J. Reynolds. — Portrait du dernier marquis de Lansdowne.

Tintoret. — Une scène pastorale, bergerie.

Sir T. Lawrence. — Portrait de la marquise actuelle de Lansdowne.

Tintoret. — Une scène champêtre : *Paysans labourant.*

P. P. Rubens. — *Les horreurs de la guerre.* Petite esquisse d'un ouvrage renommé de Florence.

Sir W. Ross. — Copie du grand tableau du Carrache qui se trouve au château Howard, représentant *le Christ mort et les trois Maries.*

D. Roberts. — *Intérieur d'une église en ruine.*

Du même. — Un autre intérieur d'église.

LA SALLE A MANGER. — Ce grand et magnifique appartement est décoré de tableaux encadrés et formant de larges panneaux; ils sont peints par C. Standfield, et sont, de toutes ses productions, les mieux finies.

Digitized by Google

La première série de cette suite de tableaux a été exposée à l'Académie royale, à Londres, en 1833, et la dernière a été achevée en 1840. L'étroit espace qui se trouve entre les fenêtres est occupé par des peintures uniquement destinées à augmenter, par le reflet des couleurs, l'effet des autres tableaux qui ornent la vaste salle; n'étant pas destinés à figurer comme ouvrages d'art, elles ne peuvent être mises en parallèle avec les tableaux qui les entourent. Le grand tableau placé au fond de la salle représente le *Palais de Saint-Marc*. C'est une production pleine de grandiose et de noblesse.

A droite de la porte de la salle sont les vues des îles de Mazorbo et Lavenza. Du côté opposé, à gauche du foyer, se trouve un tableau représentant le *Palais ducal du doge*, et à droite la *S. M. della Saluta* et une vue de l'île de Murano. Le grand tableau du côté opposé aux fenêtres représente *Citara* et le golfe de Salerne. La série entière est extrêmement belle.

Au-dessus des portes sont deux tableaux peints par T. L. Castlake; tous deux représentent des scènes de Pèlerins, dans l'année du Jubilé. Six autres panneaux, une paire de candélabres sculptés en marbre, de forme élégante, et d'environ six pieds de hauteur, complètent l'ornementation de cette salle.

AU BAS DU GRAND ESCALIER. — W. Collins. — *Les Oiseleurs.*

W. Hee. — *L'Avenue,* 1842.

Hill. — *Vue d'un Pont suspendu.*

E. Landseer. — *Deux Boule-Dogues dévorant un Porc.* Une des plus belles peintures de cet artiste.

Il y a aussi dans cette place plusieurs portraits, et quelques vues de l'ancien pont de Londres.

Ici se termine la nomenclature des tableaux qui ornent le rez-de-chaussée du domaine de Bowood. — Par ce qui précède le lecteur jugera sans peine du reste, quand nous aurons ajouté que le grand escalier qui conduit aux appartements supérieurs, l'immense vestibule à l'étage, le salon de réception et la bibliothèque, sont complétement tapissés de chefs-d'œuvres des grands maîtres de l'art, qui ne le cèdent en rien à ceux que nous venons d'indiquer sommairement, et qui suffiraient, à eux seuls, à mériter au château de Bowood l'épithète de Palais des Beaux-Arts qui lui a été appliquée depuis longtemps en Angleterre. — Nous réunissons en une seule liste le catalogue des tableaux qui se trouvent dans l'escalier et à l'étage.

Alonzo Cano.— *La Vierge dans sa gloire*, avec un grand nombre de figures de chérubins, tous de grandeur naturelle.

Velasquez. — *Une fête champêtre;* des cavaliers et des dames accompagnés de nains. Ce tableau ornait le palais du roi, à Madrid, et fut acheté, lors de l'invasion de l'armée française, par le ministre du Danemarck. — *Deux seigneurs causant avec un paysan.* Ce tableau provient, comme le précédent, de la collection du roi d'Espagne.

P. Wouwermans. — *Les moissonneurs;* trois hommes sont occupés à charger un cheval. — *Cavalier monté sur un cheval blanc.* Ce tableau provient de la collection de la duchesse de Berri. — *Paysage* avec un troupeau de moutons au premier plan, et plusieurs personnages et des arbres dans le lointain. De la collection de lord Mulgrave.

J. Ruysdael. — *Paysage :* plaine stérile au milieu de laquelle coule une petite rivière avec une barque. — *Une tempête sur mer,* vue de la jetée : un bateau pêcheur s'efforçant d'entrer dans le port; plusieurs autres bateaux dans le lointain. La scène représentée sur cette toile est admirable de grandiose et de solennité.

Digitized by Google

W. Vandevelde. — *Vaisseaux retenus par un calme;* au loin l'on aperçoit l'entrée du port d'Amsterdam. De la collection de M. Brook Greville, esq. — *Calme sur les bords de la mer;* petite toile.

Watteau. — *Vue d'un jardin,* avec figures. — *Groupe de dames.*

J. Wynants. — *Paysage,* avec figures. Plaine aride; une des scènes propres à ce peintre.

D. Wilkie. — *Le bonnet de la grand'mère,* gravure, d'après le tableau original peint pour lord de Dunstanville. — *La harpe juive.* Ce tableau est devenu populaire par les trois gravures qui en ont été faites. — *La confession;* reproduction d'une scène à laquelle l'auteur a assisté dans un couvent de capucins, à Tolède.

J. Van der Heyden. — *Une ville allemande sur le bord d'un canal.* La nature est si parfaitement imitée, sur cette toile, que toute trace de l'art y a disparu. — *Une porte de la ville de Cologne.* Plusieurs femmes à cheval, des paysans menant du bétail, d'après Vandevelde. De la collection de MM. Blondel de Gagny, Poulain et prince Galitzin. Une gravure de ce tableau se trouve dans le Poulain Gallery.

D. Teniers. — *Paysage avec deux figures.* Un homme portant un râteau et causant avec une femme ayant une cruche à la main. — *Deux figures.* Un homme et une femme sont assis sur un banc; l'homme accompagne, en jouant du violon, le chant de la femme. Ces figures sont remarquables par leur touche délicate, par le fini et par le ton argenté des couleurs. — *La tentation de saint Antoine,* petit tableau sur un sujet traité ailleurs par le peintre. — *Le château de Teniers,* avec trois personnages au dernier plan; l'un d'eux est assis et pêche. Ce tableau a été gravé par Major. Un tableau, sous le même titre, se trouvait dans la collection de M. J. Reynolds. Celui qui nous occupe a passé des collections du général Craig et de lord Mulgrave dans celle où il se trouve aujourd'hui.

A. Cuyp. — *Une femme en corset rouge, coiffée d'un grand chapeau de paille, traînant une vache;* trois autres femmes sont à l'arrière-plan. De la collection de M. Zachary. — *Vue de Dort, prise des bords de la Meuse;* à gauche, la tour carrée de l'église, bien connue, et l'entrée de la ville; un grand nombre de vaisseaux, de barques et de personnages sillonnent la Meuse; le ciel ardent d'une chaude soirée d'été éclaire toute la composition, qui est une des plus remarquables du peintre. Il serait superflu de mentionner ici les magnifiques effets atmosphériques qui sont une des principales qualités de l'auteur de cette toile. Le tableau qui nous occupe a été, pendant un grand nombre d'années, en la possession d'un avocat de Bruxelles, qui vivait très-retiré dans la rue d'Arenberg, et qui y mourut en 1823; il fut alors vendu, à vil prix, à un marchand de tableaux de cette ville, au grand désappointement des marchands et des amateurs étrangers qui s'étaient rendus à la vente des effets du défunt, dans l'espoir d'acquérir cette belle production. Enfin, son heureux acquéreur la vendit à M. Gray, de Harringay-House; depuis lors elle a été achetée par le possesseur actuel, lord Lansdowne.

Verelst. — *Intérieur.* Plusieurs personnages conversant.

J. B. Greuze. — *Un enfant assis,* contemplant un chat qui joue avec un volant et renverse un plat de soupe.

N. Maes. — *Chambre de nourrice.* Une fille, assise à côté d'un berceau dans lequel dort un enfant, est occupée à manger un potage. Ce tableau est peint avec une grande vigueur; il est remarquable par son coloris.

Rembrandt. — *Petit paysage,* animé par un vigoureux jet de lumière éclairant une touffe d'arbres.

Digitized by Google

De la collection de Lapeyrière et M. Gray. — *Le moulin;* un moulin à vent et une chaumière placés au haut d'une colline au pied de laquelle coule une rivière; une femme est occupée à laver du linge sur le bord de l'eau; une autre femme descend de la montagne, conduisant un enfant; un homme, dans une barque que l'on ne voit qu'en partie, descend la rivière. Cette scène, remarquable par sa simplicité est d'une composition irréprochable; la distribution de la lumière, l'illusion produite par les ombres, et l'air qui enveloppe tous les objets, font de ce tableau une des œuvres les plus parfaites que l'art de la peinture ait produites. Aussi ce tableau jouit-il d'un réputation non contestée; il est très-connu par la gravure qui en a été faite, et qui se trouve dans la galerie d'Orléans. et par une gravure à la manière noire, par Turner, publiée dans *le Bouton des Arts* (the Germ of Art).

Salvator Rosa. — *Son portrait.* Tout ce que l'artiste a dispensé de vigueur dans ses paysages se trouve concentré sur ce beau portrait, qu'il a traité avec une affection toute particulière; il s'y est peint jusqu'aux genoux, et tenant dans la main droite une tablette avec cette inscription :

AUT TACE,
AUT LOQUERE MELIORA.
SILENZIO.

Ce tableau provient du palais Nicolini, à Florence. *Portrait de la marquise Ricciarelli.* Ce tableau provient également du palais Nicolini. L'expression de la figure a quelque chose de perçant; l'on dirait d'une sibylle; les draperies sont jetées avec une sorte de négligence, de laisser-aller; un mouchoir aux plis anguleux entoure la tête; elle tient une plume d'une main et un livre de l'autre; ce portrait a évidemment. pour le peintre, une signification qu'on ne peut saisir à la première vue; une dame artiste a cru découvrir l'expression d'une passion ardente dans les traits du visage de la marquise italienne qui nous ont été conservés par le pinceau de l'artiste.

Guerchin. — *Figure, à mi-corps, d'un prisonnier grossièrement vêtu.* A travers les barreaux d'une fenêtre grillée, apparaît une figure de femme qui révèle une passion ardente. On croit généralement que l'artiste a voulu représenter un célèbre brigand visité, dans sa prison, par sa femme. Ce tableau provient de la collection de lord Radstock.

T. Gainsborough. — *Un troupeau de bestiaux conduit par des paysans.* On rencontre dans cette peinture beaucoup de largeur et d'invention.

Van Dyck. — *Portrait d'Antonio de Zuniga et de Davila, marquis de Mirabelle.* Ce beau tableau est probablement une réminiscence d'une œuvre à peu près semblable de l'auteur, car il en existe une gravure. par Blooteling, dans laquelle on a ajouté les mains des personnages représentés.

A. Bronzino. — *Portrait d'un enfant;* la figure représentée sur cette toile est celle d'un enfant de dix ans environ, qu'on suppose avoir appartenu à la famille des Médicis; l'on a cru, et il serait à désirer que l'on pût s'en assurer, que ce portrait est celui de Giovanni de Médicis, qui fut créé cardinal à l'âge de treize ans et assassiné par son frère, don Garcia de Médicis, vers sa dix-neuvième année. — On trouve dans le poëme *l'Italie*, de M. S. Rogers, un touchant récit de cet événement.

J. Reynolds. — *Paysage avec un enfant assis.* On croit que l'auteur a voulu reproduire, dans cet enfant, les traits du docteur Samuel Johnson dans sa jeunesse. La grande largeur du front, l'expression sévère des yeux, la pose de l'enfant, qui tient ses mains derrière le dos, justifient pleinement cette opinion. — *La jeune marchande de fraises.* Ce tableau a été originairement peint pour

Digitized by Google

lord Carteret; c'est un sujet que beaucoup de peintres ont affectionné et qui a été souvent reproduit — *Une dame en costume oriental;* portrait de Mme Baldwin, femme du vice-consul britannique à Smyrne; elle est assise à l'orientale, sur des coussins, et tient une miniature qu'elle regarde. C'était un des tableaux qu'affectionnait particulièrement sir Joshua Reynolds, et qu'il conserva jusqu'à sa mort; il fut ensuite acheté par T. Phillips, qui le vendit à son possesseur actuel. Les travaux de Reynolds sont trop connus pour qu'il soit inutile de dire où sont ses œuvres. — *Portrait de Mme Shéridan* (Marie Linley), représentant sainte Cécile; elle est peinte accompagnant deux chérubins, qui sont les portraits de ses deux sœurs chantant à ses côtés. Ce tableau a été peint pour M. Shéridan lui-même, et le suivit dans l'instabilité de sa fortune, quelquefois ornant la salle à manger, quelquefois allant se perdre dans les magasins d'un prêteur sur gage, où il se trouvait encore au moment où M. Shéridan mourut; il devint alors la propriété d'un procureur qui l'acheta. Le coloris de ce tableau a cette largeur et cette transparence qui constitue, en l'absence de tons foncés, ce quelque chose d'éthéré, qui faisait dire à une dame que ce portrait était « mi-partie la figure d'un ange, mi-partie celle d'une femme. » La tête est digne du pinceau du Corrége pour la délicatesse des tons et l'incomparable sentiment qu'il révèle; les figures des chérubins sont aussi peintes avec une grande pureté, et prouvent la beauté de race de la famille qu'ils représentent. La conception est pleine d'élégance et le tableau traité avec beaucoup de grâce. — *L'Espérance nourrissant l'Amour.* Northcote, dans sa *Vie de Reynolds,* dit que la figure de l'Espérance est le portrait d'une jeune demoiselle nommée Morris, qui souffrit de grands revers de fortune, et mourut prématurément à la fin de la semaine même qui suivit l'exhibition de ce tableau à l'Académie royale. Il appartient d'abord à lord Holland, qui le légua au noble possesseur actuel.

F. Mola. — Une *Sainte Famille* placée dans un paysage.

El Mudo. — *Portrait de femme;* on pense que c'est celui de dona Maria de Pacheco, femme de don Juan de Padillas. L'on croit que le nom de *El Mudo* a été donné à l'auteur parce qu'à l'âge de trois ans il était sourd-muet. Les auteurs de la Biographie des peintres espagnols comparent El Mudo au Titien pour la richesse et le brillant de son coloris, et à Carrache pour son puissant clair-obscur. Le portrait qui nous occupe paraît avoir été extrait d'un tableau d'histoire où il figurait un des principaux personnages. Cela semble d'autant plus probable que le portrait a été peint deux années environ après la mort de la personne qu'il est censé représenter : ce qui paraît le plus probable, c'est que l'auteur introduisit le portrait de dona Maria de Pacheco dans plusieurs de ses compositions, à l'époque où le tableau qui se trouve actuellement à Bowood était généralement reconnu pour celui de cette dame. L'histoire de don Juan de Padillas et de son épouse dona Maria est rapportée par Robertson, dans son *Charles V*, tome Ier, liv. IV. Comme œuvre d'art, le portrait qui orne la galerie du château de Bowood est parfait, et peut-être unique en son genre; il n'existe pas de portrait de femme ayant à ce point le cachet de la femme du monde; tout ce qui fait la beauté de la femme, tout ce qui fascine en elle, tout ce qui anime et révèle l'*âme intérieure,* semble se réfléter dans les yeux et sur les lèvres; l'ensemble de cette belle composition offre quelque chose de si beau, de si parfait qu'il est impossible, dès qu'on l'a vue une fois, de l'oublier jamais. Quelle ne doit donc pas être l'influence d'une œuvre pareille sur l'esprit des heureux possesseurs du domaine de Bowood, eux qui peuvent l'admirer chaque jour, dans le beau salon de réception du château? — El Mudo étudia son art en Italie; à Venise il reçut des leçons du Titien; le tableau qui nous occupe a toute la vivacité de coloris et la profondeur de conception de l'école vénitienne. La chevelure noire et l'écharpe foncée ajoutent encore à l'étonnante physionomie de cette œuvre extraordinaire.

Digitized by Google

A. Canaletti. — *Vue de la place Saint-Marc, à Venise.* — *Vue du petit Portique* (Piazetta), *à Venise.*

Guide. — Deux très-petits tableaux ronds, représentant chacun la figure d'un ange, peints avec une délicatesse de tons extraordinaire.

M. Hobbéma. — *Paysage boisé.* —*Vue d'une rivière avec des pêcheurs.* Ce tableau et le précédent, qui sont loin d'être ses œuvres les plus remarquables, témoignent cependant des excellentes qualités du maître pour la fidélité des scènes qu'il reproduit; ces deux tableaux ont appartenu à M. Hoggues, d'Amsterdam; après lui, ils ont passé entre les mains de sir Charles Bagot; c'est à la vente des tableaux de ce dernier que le possesseur actuel en a fait l'acquisition. — Le marquis de Lansdowne possède un pendant à ce dernier tableau, du même maître, qui se recommande par des qualités identiques et provient des mêmes collections.

Léonard de Vinci. — *Portrait de femme.* On a prétendu que ce portrait représente une figure allégorique de Pandore. La figure a ce caractère particulier à toutes les têtes de femmes peintes par le même maître; c'est l'idéal de la beauté féminine et de la grâce qu'il semble s'être proposé dans toutes ses compositions. La figure est vue de face; la femme tient d'une main un petit vase, dont elle élève le couvercle de l'autre. — Rien n'est plus ordinaire, parmi les critiques qui ne sont pas artistes, que de faire parade de leurs prétendues connaissances, en disant : « Il est probable que les tableaux de Léonard de Vinci ou ceux du Corrége ont été réellement exécutés par quelque peintre ou quelque élève inconnu, cités par Vasari, dont les œuvres sont complétement inconnues en Angleterre; » c'est ce qui est cause que le mérite incontestable de beaucoup d'œuvres reste contesté, jusqu'à ce qu'enfin quelque écrivain d'un talent réel leur fasse rendre la justice qui leur est due, en les plaçant à leur rang dans les arts. Malheureusement le nombre des écrivains qui puisent leur science de critiques en matière d'art, dans les ouvrages de leurs devanciers aussi ineptes qu'eux-mêmes, est plus considérable qu'on ne le croit généralement. On ne se fait pas une idée exacte des difficultés que sèment les écrivains sans science ni conscience sur les pas des hommes de talent, et de quelle somme de difficultés ils parviennent à hérisser le chemin de l'artiste. Quoi qu'il en soit, il est rare que le maître ne triomphe pas enfin, que l'originalité d'un talent réel ne se fasse pas jour. Ce que Haydon dit quelque part d'un autre tableau d'un grand artiste, peut parfaitement s'appliquer à celui de Léonard de Vinci dont nous venons de parler : « Quiconque doute de son originalité n'a pas la perception de l'art. »

Titien. — *La Vierge et l'enfant Jésus.* L'enfant tient dans sa main droite une pomme de grenat; devant les deux principaux personnages se tient saint Jean, qui leur présente une bande de parchemin avec une inscription; des chérubins entourent la tête de la Vierge. Le ton des couleurs de ce tableau est très-foncé; mais il y règne une irréprochable harmonie; il a été gravé à deux reprises, et appartenait précédemment à lord Radstock.

Pacchiarotto. — *La Vierge et l'enfant Jésus.* La Vierge est assise au milieu d'un paysage; elle tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Ce maître est très-connu en Angleterre; on suppose généralement que le plus grand nombre de ses tableaux ont été exécutés à Fontainebleau; beaucoup sont depuis longtemps perdus ou détruits. A le juger d'après l'œuvre qui nous occupe ici, il paraît avoir été un des disciples du Pérugin.

A. Bronzino. — Portrait d'un adolescent.

Hogarth. — Portrait de M^me^ Woffington, actrice, connue sous le nom de Peg Woffington; elle porte un charmant costume du temps; rien n'est plus pittoresque que ce portrait, qui a une grande



Digitized by Google

analogie avec les traits de Mme Vestris. Mme Woffington était aussi remarquable par son talent que par sa beauté. Elle a dû exercer une grande influence sur les hommes au milieu desquels elle a vécu, car elle présidait le Beefsteak Club.

A. Carrache. — *Paysage,* au milieu duquel on voit la procession dite du Saint Sacrement. Il se trouve une gravure de ce tableau dans la galerie d'Orléans. Il a été acheté par M. Maitland.

A. del Sarto. — Portrait de l'auteur, lorsqu'il n'avait que dix-huit ans.— *La Madone de Sacco.* C'est une charmante étude du sujet peint à fresque, par cet artiste, dans l'église de l'Annunziata, à Florence. Il a été fait plusieurs gravures de ce tableau ; la plus connue est celle de R. Morghen. On croit que cet admirable petit chef d'œuvre a été peint vers l'année 1520, et qu'il a d'abord appartenu à lord Clifford.

Guardi. — *Le Bucentaure.* Vue de l'Adriatique, prise de la côte. Étude avec plusieurs figures au premier plan.

G. Bassano. — *Descente de croix.*

Murillo. — Portrait de don J. F. Neve, supérieur de l'hospice du Vénérable Sacerdoce, à Séville. C'est un portrait en pied. Le personnage représenté porte un costume ecclésiastique, entièrement noir; il est assis dans la chaire de l'officinal. Il tient de la main droite un livre, et sur une table placée en face de lui se trouve un grand volume, une pendule et une sonnette. Son épagneul favori, assis à terre, a les yeux fixés sur lui. Ce portrait a été peint, suivant Bermudez, en 1678, « en reconnaissance de la constante amitié que don Justin avait portée à l'auteur. » Murillo mourut dans ses bras en l'année 1685. Le tableau dont il est ici question a été retrouvé, en 1806, à la place qui lui avait été primitivement assignée, dans le réfectoire de l'hospice. A cette époque il fut acheté par un marchand de tableaux français, qui le transporta à Londres, où M. Watson Taylor l'acheta, et c'est des mains de ce dernier qu'il passa dans la collection de lord Lansdowne; c'est, sans aucun doute, un des plus beaux modèles de portrait qui existe, et il peut être offert en exemple parmi les œuvres les plus parfaites ; il réunit toutes les qualités qui distinguent les œuvres des plus grands maîtres dans cette branche de l'art, et l'on ne saurait imaginer rien de plus admirable comme composition, comme coloris, comme harmonie.

L. Carrache.—*La Vierge et l'enfant Jésus,* adorés par plusieurs saints personnages. Cette œuvre est pleine de grâce et de beauté. M. S. Rogers en possède une copie, qu'il acheta en Italie. Le tableau que renferme la galerie de Bowood a d'abord appartenu à M. William Hamilton, puis à M. Charles Greville.

N. Berghem.— *Un site montagneux.* — Un pâtre, en veste rouge, monté sur une mule et accompagné de deux autres, conduit des bestiaux à la rivière. — Le tableau appartenait autrefois à sir George Warrender Barh.

BIBLIOTHÈQUE. — Dans cette grande pièce remplie de volumes, se trouve placé, au-dessus de la cheminée, un dessin de Raphaël, représentant la tête de l'un des apôtres. — Le dessin provient de la vente de lord St.-Helen.

Raphael. — *Saint Jean prêchant.* — Petit tableau à l'huile. — Sur le premier plan se trouvent six figures. — Dans le lointain on voit un cavalier qui s'approche. — En 1505, quand Raphaël n'avait que 22 ans, on lui demanda de peindre, pour la chapelle de la famille d'Anridei, à Pérouse, un tableau représentant la Vierge entourée d'anges, etc. Ce tableau qui est actuellement à Blenheim, et le saint Jean prêchant, qui formait un des compartiments de la *Predella* de l'autel, furent achetés en Italie par Gavin Hamilton, qui les vendit à lord Robert Spencer. — Le grand ta-

Digitized by Google

bleau fut vendu par ce dernier à son père le duc de Marlborough ; quant à l'autre, après l'avoir gardé pendant plus de trente ans, il le vendit à lord Lansdowne. — Le saint Jean a été gravé par Capellani, de la grandeur de l'original, et dédié à lord Robert Spencer. On retrouve dans ce tableau la première touche de Raphaël, à la manière de l'école de Pérouse ; la grandeur de l'idée s'y reconnaît cependant facilement sous les formes gênées de l'ancienne école avant qu'elle n'eût atteint la perfection et la sublimité auxquelles elle est arrivée plus tard. — Ayant parlé d'une *predella*, il sera peut-être utile de dire que c'est une espèce de marche ou barre que surmonte le tableau d'autel et qui le soutient au-dessus du niveau de l'autel ; sur le devant, divisé en compartiments, on avait l'habitude de peindre des sujets ayant rapport au sujet principal. Cet usage était également pratiqué en Belgique, où quelques tableaux d'autel, exécutés par Rubens, sont encore ornés de petites peintures ; on en retrouve un exemple sur le grand autel de l'église de St.-Jean, à Malines.

Le Dominicain. — *Petit paysage* avec deux figures représentant Abraham et Isaac. — Ce tableau a été acheté de la galerie d'Orléans, par M. Ward, et s'est trouvé plus tard en la possession de M. Wilkins Ra.

S. Del Piombo. — *Portrait d'un moine* en costume de Franciscain. — Acheté à la vente des tableaux appartenant à l'honorable Charles Gréville.

Giorgione. — *Tête de jeune homme* tenant à la main une flute. — Il existe une copie de ce tableau dans la Galerie royale à Naples ; l'on assure que c'est le portrait d'un prince de Salerne, déguisé en berger. — Le tableau dont il est ici question a été, prétend-on, offert par Charles II à son fils, Don Gabriël. — M. Coeswell l'a acheté à Madrid et l'a apporté en Angleterre.

Un petit corridor conduit au grand escalier par l'antichambre. Dans une niche destinée à un seul tableau se trouve placé :

Claude. — *Vue d'un port de la Méditerranée au coucher du soleil.* — Sur le devant se trouve un banc de sable couvert de coquillages ; à droite et à gauche des édifices d'architecture très-élégante, l'un d'eux est un magnifique temple avec un grand nombre de personnages, offrant un sacrifice aux divinités payennes. — De nombreux vaisseaux sont à l'ancre, et l'on voit un phare dans le lointain. — Le ciel est légèrement couvert de nuages, et la lumière éblouissante, à mesure qu'elle s'éloigne vers l'horizon, couvre de ses rayons dorés le haut des vagues qui vont mourir doucement sur la côte, avec une vérité irréprochable.

La tableau n'a que 13 1/2 pouces en hauteur, tandis que sa largeur est de 16 3/4 pouces ; il peut soutenir la comparaison avec les plus beaux tableaux du même genre de ce grand maître.

Il a fait, pendant fort longtemps, l'ornement de la galerie Danoot, rue d'Aremberg, à Bruxelles.

La collection de cet amateur avait passé dans les mains de la famille Hennessy, banquier. En 1828, elle fut dispersée à la suite d'une vente à l'encan. C'est alors que le petit tableau de Claude fut acheté 13,500 fr. par M. Nieuwenhuys, et revendu par lui au marquis de Lansdowne pour la somme de 1,400 liv. st. Il fut autrefois en la possession du comte de Vence et gravé par Ferandini.

Il y a aussi dans ce corridor trois médaillons de Parris, servant de décorations, et dans lesquels sont personnifiées la Poésie, la Peinture et la Sculpture ; il s'y trouve en outre un tableau de sir A. Tallcott représentant une vue dans la campagne avec une procession religieuse se rendant à un monastère ; le pendant, par E. Elwins, représente une procession de vignerons dans la Baie de Naples.

Digitized by Google

Ces deux tableaux sont d'admirables échantillons de l'école des paysagistes anglais, et les groupes de personnages en sont très-intéressants.

La collection du marquis de Lansdowne est tout à fait privée. Les glorieux ouvrages d'art qui ornent la maison étant placés dans les appartements habituellement occupés par la famille lorsqu'elle y réside, sont recouverts avec soin en leur absence.—Néanmoins, quoique l'accès en soit interdit au public, plusieurs des œuvres de choix ont été, dans différentes occasions, accordées à l'exposition de l'Institut britannique. — Beaucoup ont été popularisées par la gravure.

C'est donc avec le plus vif plaisir que nous nous sommes vus à même de donner une énumération, si imparfaite qu'elle soit, des tableaux qui composent cette riche et très-importante collection, et nous devons nos plus sincères remercîments pour la gracieuse permission qui nous a été si facilement accordée de prendre des notes et d'admirer en toute la liberté ces splendides émanations du génie, dans les magnifiques appartements où elles sont placées.

(*The Art Union Journal.*)

Digitized by Google

# DE LA CONTREFAÇON LITTÉRAIRE.

*De la Contrefaçon et de son influence pernicieuse sur la littérature, la librairie et les branches d'industrie qui s'y rattachent. Mémoire adressé à la Chambre des Représentants,* par MUQUARDT, Bruxelles, 1844.—*De la Contrefaçon littéraire en Belgique,* par E. MOUTTET, Liége, mai 1845.— *De la Contrefaçon des livres français en Belgique, de son influence pernicieuse et de sa facile abolition,* par UN LIBÉRAL; Bruxelles, 1846. — *De l'avenir des gens de lettres en Belgique,* par ÉDOUARD WACKEN; Bruxelles, 1846. — *Exposé du but et des travaux de la Société des gens de lettres belges;* par VICTOR CAPPELLEMANS; Bruxelles, novembre 1848.

Des divers ouvrages que nous venons de mentionner, les uns ont pour but unique l'examen de la question de la contrefaçon littéraire en Belgique, les autres l'ont naturellement traitée en s'occupant de la littérature nationale, et il n'en est aucun qui n'ait conclu à la prompte abolition d'un trafic immoral, en principe, et tout aussi contraire au progrès des lettres, dans notre pays, qu'à la prospérité de la librairie et des industries qui s'y rattachent.

Nous n'hésitons pas à l'affirmer, sans craindre à cet égard de démenti sérieux : la nécessité de supprimer la contrefaçon littéraire est une question vidée aux yeux de quiconque n'est pas resté étranger à ce qui s'est dit et écrit sur la matière depuis tantôt dix années, en admettant qu'il soit demeuré en position d'en juger impartialement.

Les efforts tentés jusqu'ici auprès du gouvernement et des Chambres sont demeurés stériles, à la vérité; mais ils vont se renouveler, et les débats qu'ils ne manqueront point de susciter dans les journaux et à la tribune éveilleront nécessairement l'attention du public.

Nous croyons donc faire œuvre utile en reproduisant, comme en une sorte de revue rétrospective, les documents d'un procès à la bonne issue duquel doivent, selon nous, s'intéresser tous les amis des lettres en Belgique.

Plutôt que de nous en tenir à une analyse qui pourrait nous exposer à des omissions et, par suite, laisser quelque incertitude dans l'esprit des lecteurs, nous donnerons le plus souvent le texte même des auteurs qui ont traité de la matière, bornant pour ainsi dire notre rôle à celui de simple rapporteur. Chacun pourra se former ainsi une opinion d'autant plus impartiale et plus fondée, que la

Digitized by Google

mission que nous nous sommes imposée, en nous dispensant de faire nos réserves, nous permettra de reproduire dans toute leur étendue les considérations et les arguments à l'aide desquels on a cherché à gagner à la thèse, d'une part l'opinion publique, et, de l'autre, le gouvernement et les Chambres.

M. Muquardt s'est occupé de la contrefaçon spécialement au point de vue des intérêts de la librairie. Dès le début de son écrit, il pose en axiome que « la *contrefaçon*, exercée sur une grande échelle, est une spéculation dangereuse sous le rapport industriel, et imprudente sous le rapport commercial, » tandis qu'au contraire « la *réimpression*, exercée d'une manière nationale et générale comme elle l'est en Belgique, en offrant le moyen de s'assurer du marché étranger, peut devenir la base solide et certaine d'une opération également avantageuse sous le rapport industriel et sous le rapport commercial. »

L'expérience de M. Muquardt, qui a fondé chez nous une importante maison de librairie, avantageusement connue aussi bien à l'étranger que dans tout le pays, donne aux considérations et aux calculs sur lesquels il s'appuie une autorité incontestable.

La brochure de M. Mouttet a paru à la suite de la pétition adressée à la Chambre des Représentants, le 10 mai 1845, et signée de 4,500 typographes, marchands de papier, fondeurs en caractères, relieurs, etc., demandant que leurs intérêts ne fussent pas sacrifiés dans le traité à intervenir avec la France, en d'autres termes, qu'on ne supprimât point la contrefaçon en Belgique.

« La contrefaçon a fait son temps, s'écrie M. Mouttet. Elle l'a fait non-seulement en Belgique, mais dans tous les pays où elle a essayé, avec plus ou moins de succès, de prendre pied. L'opinion publique, en Europe, finit par se prononcer contre une industrie qu'il faut toutes les subtilités de la dialectique la plus ténue pour ne pas confondre avec le dol et la spoliation. Eh bien! à la longue on ne résiste pas à la pression de cette opinion publique; et un peuple qui, sciemment et résolûment se mettrait en révolte contre ce sentiment de moralité publique, en recevrait une rude atteinte dans sa dignité et son honneur. L'armement en course est un acte condamnable en soi, que la guerre seule peut, sinon justifier, du moins excuser; mais la guerre finie, la tolérance de la course maritime cesse par cela même. Que dirait-on d'une nation qui, la paix conclue et signée, autoriserait encore les expéditions des corsaires? Évidemment on dirait qu'elle se met hors du droit des gens et on la traiterait en conséquence. »

Après s'être prononcé aussi nettement au point de vue de la moralité, M. Mouttet examinant la contrefaçon au point de vue de l'intérêt du trésor, de l'intérêt commercial, des intérêts intellectuels de la Belgique, et discutant ensuite les plaintes des typographes, des imprimeurs, des marchands de papiers, etc., démontre qu'on s'alarme sans raison et que ces divers intérêts, qu'on présente comme menacés par la suppression de la contrefaçon, ont tort de redouter une mesure nécessaire que la dignité nationale et le souci de ses vrais intérêts prescrivent à la Belgique de prendre.

Il avertit aussi le pouvoir qu'il doit se hâter de donner à la France la concession qu'elle est en droit d'attendre de nous, sinon que la France ne tardera pas à pouvoir s'en passer, et qu'alors la Belgique exigera vainement en retour un avantage de quelque importance.

Si nous glissons rapidement sur le mémoire de M. Muquardt et sur la brochure de M. Mouttet, c'est que nous allons retrouver les considérations qu'ils ont fait valoir, exposées dans tout leur développement et appuyées d'arguments nouveaux, dans l'ouvrage qui a été publié en langue flamande, au commencement de l'année 1846, sous ce titre : OVER DEN NADRUK VAN FRANSCHE BOEKEN

Digitized by Google

IN BELGIEN, SYNEN SCHADELYKEN INVLOED EN DE GEMAKKELIKHEID SYNER AFSCHAFFING, DOOR EENEN LIBERAAL (*De la contrefaçon des livres français en Belgique, de son influence pernicieuse et de sa facile abolition*, par UN LIBÉRAL). L'auteur de cet écrit, un des membres distingués du pouvoir judiciaire, à Bruxelles, avait émis déjà, en 1840, le vœu de la suppression de la contrefaçon littéraire, dans un article que reproduisit le journal *Die Freie Presse*, sous la direction du docteur Coremans. Deux ans plus tard, il traita de nouveau la question dans *la Renaissance*, et enfin, en 1846, complétant son œuvre, il fit paraître, sous le titre que nous avons cité, un travail assez étendu, dont nous publions les passages les plus remarquables d'après la traduction aussi élégante que fidèle que nous devons à l'obligeant concours de M. Harmignie, du barreau de Bruxelles.

« La question de la contrefaçon est complexe : il s'y rattache des intérêts moraux et des intérêts matériels, les premiers trouvant, comme presque toujours, plus de défenseurs que les seconds.

» Il serait naturel de s'occuper d'abord de cette question sous le point de vue de la moralité et de l'équité; mais dans notre siècle positif, on met généralement en première ligne les intérêts matériels et on rejette au second plan les intérêts moraux et intellectuels. Suivons donc cette marche, et examinons avant tout quels avantages ou quels désavantages matériels la Belgique retire de l'existence de la contrefaçon.

» Lorsqu'on compare ce commerce illégitime avec les autres branches d'industrie de notre pays, on s'aperçoit bientôt qu'il en est une des moins importantes. En effet, la contrefaçon n'est établie que dans une seule ville du royaume et encore maintes imprimeries ne s'en occupent-elles pas.

» Il est vrai que depuis peu d'années on a fait sonner bien haut que la contrefaçon à Bruxelles donnait du pain à plus de 50,000 ouvriers; mais l'exagération d'un chiffre aussi élevé est évidente pour tous ceux qui ont quelque connaissance en cette partie. Jamais les trois grandes sociétés typographiques établies dans la capitale n'ont, ensemble, procuré du travail à plus de 700 ouvriers, ce qui avec les 500 environ employés dans les autres petites imprimeries, fait un total de 1,200. Il y a tout au plus 500 brocheurs et relieurs et 200 fondeurs en caractères; toutes les papeteries du pays n'occupent certainement pas plus de 4,000 ouvriers. La totalité des travailleurs employés à la contrefaçon peut donc, au maximum, atteindre le chiffre de 6,000. Or, entre le nombre de 50,000 et celui de 6,000 la différence est si grande, qu'on serait tenté de croire qu'il y a eu dans pareille allégation plus que de l'exagération. Vainement nous objecterait-on qu'il faut tenir compte de la famille de l'ouvrier typographe; car on sait que la femme et les enfants de celui-ci exercent presque toujours un autre métier; on ne peut donc s'en rapporter ici au mode d'évaluation employé pour les filateurs et les tisserands, chez lesquels on voit la femme et les enfants assister le chef de la famille. Quoi qu'il en soit, le chiffre de 6,000 fût-il doublé, triplé, serait encore bien petit en comparaison du nombre des personnes qu'entretiennent les filatures de lin et de coton, les teintureries, les fabriques de draps, les charbonnages et tant d'autres industries où les travailleurs se comptent non par centaines, mais par milliers.

» Sous le rapport de ses produits, la contrefaçon ne peut pas davantage être comparée à ces autres branches de l'industrie nationale. Nous lisons dans les *Documents du commerce extérieur en Belgique pendant l'année* 1844, publiés par le gouvernement, que l'exportation des livres sortis des presses belges, ne consiste que dans la valeur d'un million six cent mille francs. Et qu'est-ce donc qu'une exportation aussi minime, lorsqu'on la compare à celles des autres industries qui comptent la valeur de leurs marchandises exportées par 10, 20 et 30 millions de francs?

» La contrefaçon est non-seulement une industrie insignifiante, mais de plus elle est en pleine

Digitized by Google

décadence. Il y a cinq ou six ans, elle avait acquis une certaine extension par la création de plusieurs sociétés typographiques, mais depuis elle n'a fait que décliner insensiblement et sans interruption par l'effet de la concurrence.

» On réimprime peu aujourd'hui en Belgique. Depuis un an, nos contrefacteurs n'ont eu d'autre aliment que le *Juif Errant*, d'Eug. Sue et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par Thiers. Et les bénéfices doivent être bien chétifs, car, outre le nombre excessif d'éditions de ces ouvrages en Belgique, il existe des éditions allemandes qui leur font concurrence sur les marchés de l'Allemagne. Mais à part ces sortes d'ouvrages on n'imprime presque plus rien ; déjà une société a cessé d'exister et une autre est tombée si bas, qu'elle a été jusqu'à se recommander au public pour toutes espèces d'impressions, voire même pour des annonces de mariage et des cartes de mort.

» Cet état de choses est facile à comprendre : un éditeur ne peut trouver grand bénéfice à faire imprimer des ouvrages sérieux ; souvent même il y perd. La plupart du temps il ne peut réparer ses pertes que par la réimpression de livres légers ou plus demandés, tels que les romans et autres petits *ouvrages de circonstance*. Dans ce moment, voici comment les choses se passent. Paraît-il un livre d'un écrivain français de quelque renom, aussitôt les imprimeurs belges tombent dessus comme des corbeaux sur un cadavre, et ils l'assaisonnent à toute espèce de formats et de prix. Le premier imprimeur avait fixé la valeur du volume in-18 à 3 francs ; huit jours après, on en voit un second qui le donne à 1 fr. 50 c.; puis un troisième, qui l'offre à 75 centimes, jusqu'à ce qu'enfin le prix descende à 35 centimes ; sans oublier encore que les distributeurs de journaux obtiennent leurs petits volumes au prix réduit de 12 centimes! En vérité, pour peu que cela dure, cette industrie sera complétement ruinée.

» Est-il à présumer que cette situation doive s'améliorer avec le temps? Certainement non, car la concurrence restera toujours forte et effrénée ; ainsi le veut la nature des choses. Dans le commerce régulier de librairie, l'impression n'entre que pour moitié dans les frais d'une entreprise ; la valeur intrinsèque de l'ouvrage forme l'autre moitié, souvent même les trois quarts. Il arrive donc très-rarement qu'un imprimeur puisse faire une de ces entreprises à lui seul ; il doit avoir recours à un éditeur. Dans le commerce qui a la contrefaçon pour objet, il n'y a, au contraire, que des frais d'impression et par suite, tout imprimeur qui peut régulièrement payer ses ouvriers chaque semaine, se trouve en état de réimprimer un livre, car le papier et les autres approvisionnements lui sont toujours livrés à crédit. Ainsi, le plus chétif des imprimeurs peut lutter contre les plus grands entrepreneurs en contrefaçons, et la concurrence de sa part est d'autant plus redoutable qu'il met généralement plus de soin et d'économie dans ses affaires.

» Mais il existe une concurrence bien plus puissante encore : c'est celle des éditeurs parisiens. La bibliothèque dite *Charpentier* et d'autres éditions de même espèce, à 3 francs le gros volume grand in-18, ont déjà mis obstacle à bon nombre de contrefaçons à Bruxelles. On annonce qu'il se forme maintenant à Paris une société typographique, qui livrera au public étranger les romans à un franc le volume. Il n'est pas douteux, que même à prix égal, pareilles éditions n'expulsent partout les nôtres, la correction et l'impression étant généralement mieux soignées dans les livres français et le papier infiniment plus beau.

» Que deviendra donc cette industrie lorsque la France aura fait des traités avec toutes les puissances de l'Europe, pour l'abolition réciproque de la contrefaçon, traités semblables à celui qu'elle vient de conclure avec la Sardaigne? Qu'on ne se berce pas d'un espoir trompeur, ce moment est plus rapproché qu'on ne le pense. A Paris, les contrefacteurs d'ouvrages anglais,

Digitized by Google

italiens et allemands sont, comme les nôtres, dans une situation languissante, et déjà l'Allemagne commence à sentir le tort que fait à sa propre littérature le trop bon marché des livres français contrefaits en Belgique.

» Il arrivera alors que la contrefaçon sera perdue à jamais, sans qu'on ait obtenu le moindre dédommagement pour ceux qui s'y livrent et sans la moindre compensation au profit des autres branches d'industrie.

» En vérité, quand on y réfléchit, les sorties violentes d'une partie du public bruxellois contre l'abolition de la contrefaçon paraissent bien passionnées, bien déraisonnables. Au lieu de poser la question : *Doit-on livrer en holocauste à la France la contrefaçon belge?* il serait plus juste et plus raisonnable de l'établir en ces termes : *Que fera-t-on de la contrefaçon aujourd'hui expirante? Comment viendra-t-on au secours du commerce de librairie belge qui souffre et languit?*

» N'est-il pas évident qu'une branche d'industrie qui meurt de sa propre mort, n'est pas digne des soins et de la commisération du gouvernement, et que dans la balance de la justice et de la politique, elle doit céder aux autres grandes industries du pays? N'est-il pas évident que, par nécessité, elle doit être livrée à la France pour le plus grand avantage des autres industries bien plus intéressantes et bien plus susceptibles de procurer des ressources abondantes?

» Mais qu'on se rassure, les choses n'iront pas si mal : la librairie et l'imprimerie ne seront pas détruites en Belgique par l'abolition de la contrefaçon. Ces industries ont beaucoup à espérer dans l'avenir, surtout si nous parvenons à obtenir le marché français. En voici la démonstration :

» La reconnaissance réciproque de la propriété littéraire dans les deux pays serait nécessairement la condition fondamentale d'un traité avec la France pour l'abolition de la contrefaçon. D'où il suit que tout ouvrage imprimé en Belgique, qu'il soit l'œuvre d'un écrivain belge ou français, pourrait être vendu dans toute la France en même temps que les autres marchés de l'Europe lui resteraient également ouverts. Si maintenant on réfléchit à deux circonstances importantes, savoir : qu'à Bruxelles et dans toute la Belgique les frais d'impression sont moins onéreux qu'à Paris, et que nos grandes sociétés typographiques sont déjà en possession d'une nombreuse clientelle dans toute l'Europe, on sera convaincu que ces sociétés pourront facilement publier certains ouvrages d'auteurs français en renom et faire ainsi, avec avantage, la concurrence aux libraires de Paris dans l'entreprise d'ouvrages originaux. La manière de faire des éditeurs français témoigne de l'importance qu'ils attachent à la modicité des frais d'impression : depuis quelque temps ils ont fait imprimer beaucoup d'ouvrages dans les petites villes où le salaire est moins élevé que dans la capitale. Le marché étranger est également pour nous d'un intérêt majeur, car il sera bien plus facile à nos libraires de conserver les relations qu'ils ont établies avec l'Allemagne, l'Italie, la Russie, etc., qu'aux éditeurs français d'en créer, alors qu'ils ont négligé de le faire jusqu'ici.

» C'est avec intention que nous avons dit que *certains ouvrages français* pourraient être publiés en Belgique, car il y a naturellement plusieurs sortes d'ouvrages qui sont plus particulièrement destinés à la France et qui, par conséquent, doivent être publiés à Paris. Mais tous les ouvrages qui s'adressent à un public européen (et presque tous ceux qui ont été réimprimés chez nous sont de cette espèce), peuvent tout aussi bien être édités en Belgique qu'en France, surtout si le libraire belge a soin de se pourvoir d'un correspondant à Paris où le livre paraisse le même jour qu'à Bruxelles.

» Cette pensée ne nous appartient pas; nous l'avons entendu exprimer par un homme très-



Digitized by Google

compétent et elle a été développée dans une brochure écrite par un libraire établi ici; malheureusement l'auteur lui a donné peu de publicité (1). M. Muquardt fait remarquer que la librairie belge a exploré les marchés extérieurs et les a exploités de telle façon, qu'elle y a fait disparaître les éditions parisiennes, même celles qui étaient à aussi bon marché que les éditions belges. Il ajoute encore qu'aujourd'hui la librairie française n'est, pour ainsi dire, connue à l'étranger que par ses ouvrages illustrés ou de peu de débit. Il pense en conséquence que, si nos grandes maisons de librairie avaient en plus tout le marché français pour l'écoulement de leurs produits, elles seraient souvent en état de donner aux auteurs français des sommes plus fortes que les éditeurs parisiens eux-mêmes ne pourraient le faire. Il conclut de tout cela que, par l'abolition de la contrefaçon, notre commerce et toutes les autres branches qui s'y rattachent recevraient un grand développement et une base large et solide. L'auteur d'une autre brochure, qui a paru depuis quelque temps à Liége, est du même avis (2).

» A ces moyens d'existence on doit encore en ajouter un autre, qui a été totalement négligé jusqu'ici par nos libraires, à savoir : *la traduction*. Aucun pays n'est mieux situé que la Belgique pour propager l'échange réciproque de la pensée entre les grands peuples de l'Europe. Placé sur la limite du monde germain et du monde roman, composé de ces deux éléments, notre pays est, pour ainsi dire, destiné par la nature à être l'intermédiaire entre la civilisation du nord et celle du midi. La traduction en français des ouvrages suédois, anglais et allemands, nous est naturellement échue en partage. On sait qu'il existe en Allemagne une grande quantité d'ouvrages éminents qui n'ont pas encore été traduits en français; et cependant le petit nombre de ceux que des Français ont traduits, ont reçu en France une approbation générale. Or, un libraire belge, garanti de toute contrefaçon, pourrait débiter ses traductions non-seulement en France, mais encore en Italie et en Espagne; il serait ainsi en état de payer aux traducteurs le fruit de leurs travaux, ce qui doit aussi être pris en considération. Le Danemarck et la Suède qui récemment ont produit tant d'excellents ouvrages, fourniraient des matériaux d'une grande richesse pour notre littérature française et flamande, car les œuvres des poëtes scandinaves n'ont jamais été connues ni chez nous ni en France (3-4).

» C'est avec intention que nous n'avons pas fait mention jusqu'ici d'ouvrages originaux belges; nous n'avons pas voulu que les défenseurs de la contrefaçon pussent nous objecter que l'imprimerie belge mourrait d'inanition, si elle n'avait d'autre aliment que les œuvres littéraires du génie belge. Bien que nous soyons intimement convaincus que l'abolition de la contrefaçon donnerait une vigoureuse impulsion à notre littérature, nous avons voulu néanmoins ne faire aucune mention de

---

(1) De la Contrefaçon et de son influence pernicieuse sur la littérature, la librairie et les branches d'industrie qui s'y rattachent, suivi d'un projet de convention entre la Belgique et la France pour l'abolition de la contrefaçon; par C. Muquardt. Bruxelles, 1844, in-8°.

(2) De la Contrefaçon littéraire en Belgique; par E. Mouttet. Liége, 1842.

(3) On n'a traduit en français qu'une seule tragédie de Œhlenschlæger (Correggio). Il y a également très-peu d'ouvrages suédois qui aient été traduits.

(4) L'auteur fait remarquer ici que les traductions en flamand seraient très-recherchées en Flandre et en Hollande; il donne plusieurs exemples de la cherté des livres dans ces pays, et notamment des traductions qui y ont été publiées. L'entreprise de traductions en flamand serait donc une bonne spéculation.

Digitized by Google

cette éventualité pour nous en tenir uniquement aux choses positives. Or, s'il est démontré, comme nous le croyons, que les publications d'ouvrages français et de traductions sont à elles seules suffisantes pour améliorer la situation de nos imprimeries et de nos librairies, il s'ensuit que le moindre progrès de notre littérature serait déjà une cause de bénéfice pour ces branches d'industrie.

» Considérée sous un point de vue plus élevé, la question de la contrefaçon intéresse au plus haut degré le développement du génie national ; et cependant la presse s'en est à peine occupée. Cette question à laquelle se rattachent tant d'intérêts divers, n'a été touchée jusqu'ici qu'au point de vue des partis politiques : les catholiques ont combattu la contrefaçon dans la crainte de l'influence des romans français sur nos mœurs ; les libéraux, au contraire, l'ont défendue, parce qu'ils ont trouvé dans la plupart des ouvrages français un arsenal complet contre le jésuitisme. Mais qui donc a considéré les effets de cette industrie sous un point de vue plus élevé, celui du développement intellectuel de notre pays?

» Pour pouvoir apprécier au juste les effets actuels de la contrefaçon, il convient d'examiner d'abord ceux qu'elle a déjà produits.

» On sait que cette industrie a pris naissance à la création du royaume des Pays-Bas. Les premiers ouvrages contrefaits en 1815 et les années suivantes, étaient destinés principalement pour la contrebande vers la France ; aussi la plupart des livres étaient-ils revêtus du nom de l'éditeur français et de la forme extérieure de l'ouvrage original. Peu à peu on travailla pour l'intérieur du pays et les États voisins, mais les contrefaçons n'étaient alors ni si généralement répandues ni tombées à des prix aussi vils qu'après la révolution de 1830.

» Dans le commencement la contrefaçon a fait quelque bien ; tous ceux qui sont au courant de l'histoire de cette époque savent combien était faible alors le goût de la lecture en Belgique. Nous venions de sortir d'un sommeil de deux siècles troublé, vers les derniers temps seulement, par les saturnales de 93 et les guerres sanglantes de l'Empire. Le bon marché des ouvrages français nous a fait sortir de ce sommeil et a excité en grande partie chez nous le goût de la littérature et des occupations scientifiques. Mais près du bien, il existait un principe malfaisant qui a fait chaque jour de nouveaux progrès : comme nous n'avions, pour ainsi dire, à lire que des contrefaçons d'ouvrages français, nous avons peu à peu adopté les idées françaises, nous avons pris l'habitude de juger toutes choses sous le point de vue de la France. Aujourd'hui nous sommes si avancés dans cette voie, nous nous sommes si bien approprié la partialité française, que nous avons dédaigné ou du moins nous avons constamment négligé de connaître de près les autres peuples de l'Europe. Nous connaissons parfaitement bien le plus chétif, le plus misérable des écrivains français, et nous ne connaissons de la vie intellectuelle des pays voisins, de l'Allemagne, de l'Angleterre que ce que la France a bien voulu que nous en connussions. Et en politique, ne sommes-nous pas allés jusqu'à nous approprier les préjugés de la France et la haine du peuple français contre les autres nations ?

» Actuellement le goût de la lecture est suffisamment éveillé chez le peuple belge ; il n'est plus nécessaire de l'exciter, mais il convient de le rectifier. Les livres, à coup sûr, ne nous manquent pas ; ce qui nous fait défaut, c'est le développement du génie national, ce sont des ouvrages belges. Un peuple n'a pas d'existence complète tant qu'il se borne aux choses matérielles, tant qu'il ne produit point aussi des œuvres de l'intelligence. Aussi longtemps que la contrefaçon existera, sera-t-il possible d'arriver à un pareil état de choses? Nous n'hésitons pas à répondre négativement.

Digitized by Google

» La contrefaçon empêchera toujours la Belgique de posséder des écrivains nationaux et fera même avorter tout germe scientifique ou littéraire. Rien n'est plus difficile à un écrivain belge que de faire imprimer ses ouvrages; s'il n'a pas obtenu un subside du gouvernement, il est forcé de payer de ses deniers les frais d'impression. Un libraire ira-t-il entreprendre l'impression et la vente de l'œuvre d'un écrivain inconnu, alors qu'il lui est permis d'exploiter à son choix les productions françaises les plus recherchées? Ainsi l'écrivain belge n'a pas à lutter seulement contre l'indifférence du pays à l'égard des ouvrages nationaux, mais il a encore à vaincre les obstacles matériels qui surgissent de la contrefaçon.

» La première condition requise pour faire concurrence aux ouvrages français, c'est que les ouvrages belges puissent être vendus à aussi bon compte que ceux-là. Or cela est maintenant impossible. Un ouvrage belge, pour lequel le marché français est fermé en quelque sorte, ne peut être imprimé au plus qu'à 400 ou 500 exemplaires; l'éditeur ne peut donc vendre le volume in-8°, à 1 fr. 25 c. et le volume in-18 à 50 c.; le prix doit être porté au moins au double. Il en résulte qu'on ne publie guère en Belgique que des ouvrages qui traitent de l'histoire du pays, de la législation et d'intérêts matériels.

» Mais qu'en dépit de tous ces obstacles, un ouvrage belge voie le jour, croit-on qu'il puisse être question de rémunération pour l'auteur? Pas le moins du monde. Et c'est là un des grands désavantages de l'existence de la contrefaçon, car malgré les mots sonores dont on peut embellir la gloire, c'est une nécessité de notre temps que l'écrivain vive de ses œuvres comme l'ouvrier de son travail. Est-ce l'argent qui éveille ou réveille le génie? — Non; mais lorsqu'un génie n'a pas même l'espoir de se procurer une position aisée et honorable dans la société, il reste endormi, inconnu et inutile pour sa patrie. Attendrons-nous jusqu'à ce qu'il plaise au sort de faire naître un homme de génie, heureux et fortuné; un homme passionné pour la littérature qui n'emploie point ses heures de loisir à la carrière politique, aux courses aux chevaux, à la chasse, aux voyages ou aux entreprises industrielles? Il nous semble raisonnable de croire que la Belgique ne doit guère compter sur pareille éventualité, alors qu'un homme pareil, un Chateaubriand, un Byron, n'apparaît, dans un grand pays, qu'une fois en un siècle.

» La presse politique dans notre pays nous offre un exemple remarquable de l'absence d'écrivains nationaux, et chacun déplore aujourd'hui qu'elle se trouve exclusivement entre les mains d'étrangers. Mais là où personne n'exerce la profession d'homme de lettres, peut-il se former une presse nationale? Tout Belge qui possède quelques capacités cherche avant tout une petite place dans l'administration ou dans la magistrature; il se fait avocat ou devient commerçant; chacun sait très-bien qu'en Belgique on ne peut vivre de sa plume. Il ne reste pour la presse politique que des écrivains tout au plus de deuxième et de troisième ordre, et encore les étrangers reçoivent la préférence, non parce qu'il ont un jugement plus solide, mais parce qu'ils écrivent avec plus de facilité et qu'ils consentent à offrir leurs services à des prix modiques. Oui, nous le disons avec une entière conviction, tant que la contrefaçon existera en Belgique, il ne pourra y avoir ni littérature ni presse politique nationales.

» Ce que nous venons de dire de la presse est également applicable au théâtre. Nous n'avons pas de théâtre national, nous n'avons même pas un seul écrivain qui travaille pour le théâtre. Dans les spectacles donnés à notre public, les mœurs et les sentiments français dominent d'une manière exclusive. S'il y a encore en *Belgique* un *sentiment belge*, la faute n'en est certainement pas au théâtre.

Digitized by Google

» Le compositeur de musique n'a pas une carrière plus avantageuse à parcourir que l'auteur de pièces théâtrales. Celui qui compose le plus bel opéra en Belgique, reçoit pour toute récompense ses entrées gratuites au théâtre ! Mais d'indemnité qui le dédommage du temps qu'il a consacré à l'étude; mais de rémunération qui le mette en état de s'adonner entièrement à l'art, il ne s'en agit point. Compose-t-il des symphonies ou de la musique d'église, sera-t-il plus heureux? Il n'est pas un éditeur qui veuille lui acheter son travail.

» Mais, nous disent quelques-uns de nos *maîtres* en civilisation : « *C'est la contrefaçon qui nous » apporte la lumière; si vous abolissez ce précieux privilége, vous allez tarir la source de toute » civilisation en Belgique.* »

» Si la contrefaçon répandait réellement la lumière, mais alors nous serions le peuple le plus éclairé de la terre! En est-il bien ainsi? Parmi les nations du nord et de l'occident de l'Europe, répondez, la main sur le cœur, n'est-il pas vrai plutôt que nous sommes une des moins éclairées? Est-ce que par hasard les professeurs allemands seraient moins instruits que les nôtres; les orateurs anglais et français moins éloquents; les avocats et les médecins moins habiles parce que chez eux les livres s'achètent quelques francs de plus qu'en Belgique? Non, la contrefaçon des livres français ne nous apporte pas la lumière; elle nous apporte et répand parmi nous le goût des frivolités et, disons-le franchement, elle apporte et répand le goût des lectures immorales. C'est là son seul office. Lorsque nous jetons nos regards à l'entour de nous, que voyons-nous donc? Romans et feuilletons; feuilletons et romans. Bien rarement on a réimprimé des ouvrages scientifiques, et le peu que la contrefaçon nous en a fournis quelquefois, ont toujours été à des prix très-élevés lorsqu'on les compare à ceux des romans. Longue serait la liste des bons ouvrages sérieux émanés de la France et que les contrefacteurs ont négligé de nous donner. Pourquoi, par exemple, n'a-t-on point contrefait le précieux travail de Pardessus sur la loi salique? les études sur l'histoire et les institutions carlovingiennes de Patigny? le livre transcendant de Lehuërou sur les institutions mérovingiennes? les ouvrages de Eichhoff sur la linguistique et l'ethnographie? ceux de Caumont sur les antiquités monumentales? et tant d'autres? Et pour les Belges-Flamands est-ce que les travaux remarquables de Edelestand et Bergmann, sur la langue et la poésie ancienne du Nord, n'eussent pas été bien intéressants et bien instructifs?

» Qui niera le mal que les romans parisiens ont apporté à nos bonnes et vieilles mœurs? Voyait-on autrefois, comme aujourd'hui, tant d'adultères scandaleux, tant de femmes éhontées, tant d'hommes avides et ambitieux? Et qu'arrivera-t-il par la suite si on continue à prendre pour précepteurs de mœurs les Luchet, les Soulié, les Paul de Cock et autres de cette espèce? Que Dieu nous préserve d'un pareil *progrès!*

» Mais puisqu'on se soucie peu de la morale, laissons-la pour le moment en dehors de notre plan. Comme conséquence de la contrefaçon, il reste néanmoins un fait déplorable, palpable; c'est la prédilection du public belge pour les livres frivoles. Il y a 30 ou 40 ans, la lecture des romans n'était qu'un hors-d'œuvre; aujourd'hui c'est l'affaire principale. Rien n'est plus rare que le goût des lectures sérieuses chez un homme du monde. Après avoir passé une bonne partie de la journée à la lecture de journaux souvent dépourvus d'esprit et de substance, on emploie l'autre aux lectures les plus superficielles. Autrefois il n'était pas extraordinaire de voir des femmes de la bourgeoisie lire, dans leurs moments de loisir, des livres de voyages ou d'histoire; aujourd'hui les hommes même sérieux ne lisent plus des ouvrages de ce genre. Le roman les a détrônés partout. On trouvera toujours un petit volume de roman dans le cabinet du haut fonctionnaire, dans le

Digitized by Google

boudoir d'une dame du monde et jusque dans la chambrette de l'ouvrière! On achète encore des livres d'histoire..... mais on ne les lit plus! Nous sommes cependant parvenu à découvrir et à atteindre la collection de Grégoir et Wouters dans plusieurs bibliothèques à Bruxelles et ailleurs..... mais les feuilles n'en étaient point coupées! Et au fait n'est-il pas bien difficile de se plonger dans la froide histoire, quand on a devant soi des romans *palpitants d'intérêt* comme on dit dans le langage *civilisateur* du jour? Pour peu que cela dure encore plusieurs années, on ne trouvera peut-être plus personne en Belgique capable de lire un livre sérieux. Un état de choses aussi déplorable n'existe pas en France; là on ne trouve ordinairement les romans, dont le prix est de 7 fr. 50 le vol. in-8°, que dans les cabinets de lecture, et ils ne sont lus que par des personnes oisives et souvent âgées. La lecture immodérée des romans offrirait-elle au moins quelqu'avantage pour l'étude de la bonne littérature? Mais non; les productions actuelles de la fabrique d'écrits parisiens ne deviendront jamais classiques; entre ces ouvrages et les véritables classiques français il y a une distance immense. Et pendant que ceux-ci sont oubliés, ceux-là sont dévorés avec avidité par la jeunesse belge!

» Que la contrefaçon soit abolie et il s'opérera un changement très-heureux dans notre situation intellectuelle; il surgira dans notre pays une foule d'écrivains dans tous les genres. Au lieu de livres de droit français revêtus de parcelles d'arrêts belges; au lieu de Touillier et de Troplong, préparés à une sauce nationale, nos jurisconsultes, comme du temps de Stockmans et de Christyn, composeront des ouvrages originaux. Leurs travaux leur rapporteront de fortes rémunérations surtout si les codes en usage chez nous sont réformés à l'exemple de la Hollande. Les membres de notre académie de médecine entreprendront de graves travaux qui trouveront une issue en France et dans les autres pays. Si nos ingénieurs n'ont point écrit jusqu'ici, ce n'est certainement pas par défaut de science et d'expérience; ils sont assurément connus d'une manière favorable en Europe; mais ce qu'ils savent et ce que les éditeurs savent encore mieux qu'eux, c'est que leurs ouvrages pourraient être contrefaits chez nos voisins du Sud. Cet obstacle éloigné par l'abolition de la contrefaçon, un bel avenir naîtra pour eux. En ce qui concerne l'histoire, nos écrivains qui jusqu'ici n'ont pu franchir les limites de notre pays, pourront s'occuper de l'histoire générale et certainement avec succès : ils ont du zèle, de la constance, un jugement sain, et ils possèdent les principales langues de l'Europe, tous avantages qui manquent la plupart du temps aux écrivains français. Des feuilletonistes et des romanciers belges paraîtront également. Notre public habitué maintenant à ces friandises pourra difficilement s'en passer; mais les feuilletons rédigés sous le point de vue belge et les romans marqués au coin de l'esprit public, respecteront fidèlement la morale et la vraisemblance. Enfin les traductions d'ouvrages étrangers, notamment les ouvrages écrits en hollandais, en allemand et en suédois feront naître une toute nouvelle branche d'activité pour nos écrivains.

» Osera-t-on dire alors qu'il y aura moins de lumières en Belgique qu'il n'y en a maintenant? N'est-il pas évident, au contraire, que le nombre de nos écrits augmentera considérablement et que les lettres et les sciences recevront une impulsion remarquable?

» *Les productions de l'intelligence sont avantageuses, elles sont même nécessaires chez un peuple; elles sont possibles dans notre pays; par conséquent, il est du devoir du gouvernement de les encourager.* C'est ainsi que les écrivains belges devraient formuler leurs réclamations, et suivant en cela l'exemple des producteurs matériels, ils devraient exiger assistance et protection pour leur industrie. Qui oserait les leur refuser? Qui oserait dire que nous devons borner notre

Digitized by Google

application aux produits matériels; que l'esprit est en dehors de notre sphère, et que nous devons aller le puiser à l'étranger; qu'il ne nous est pas même permis de penser, mais que nous devons recevoir, entre un échantillon de modes et une tonne de vin, les idées toutes fabriquées sur les rives de la Seine? Cette grande protection que l'on accorde à la production du bétail et aux bonnets de coton, osera-t-on la refuser aux produits de l'intelligence?

» Au surplus, et nous nous plaisons à le reconnaître, il s'en faut de beaucoup que les écrivains exigent une protection aussi grande que celle que réclament les industriels dont nous venons de parler. Quand un industriel introduit une nouvelle branche d'industrie, ou quand il en fait revivre une autre déjà connue, s'il a assez d'audace, il demandera la prohibition à l'entrée, mais il n'hésitera pas à réclamer au moins l'établissement de droits protecteurs. Souvent on leur accorde la prohibition; toujours on leur concède des droits d'entrée. Que prétendent les écrivains? Est-ce d'établir des droits prohibitifs sur les livres français afin de forcer les Belges à lire un auteur du pays plutôt que Victor Hugo ou Châteaubriand? Certainement non. Ils demandent simplement que les littérateurs belges et français soient mis sur la même ligne en ce qui concerne les conditions de production. Ils veulent que les productions de l'esprit français ne puissent plus, au moyen d'une piraterie, être vendues à des prix moins élevés en Belgique qu'en France. Loin de demander des droits protecteurs, les écrivains belges et les amateurs de littérature désireraient plutôt que l'on abolît le droit de 31 fr. par 100 kilogrammes, qui existe actuellement sur les livres étrangers.

» Nous n'avons pas besoin de dire combien l'abolition de la contrefaçon raffermira le sentiment national. Nous cesserons désormais de penser comme la France; nos pensées seront de véritables pensées belges. L'influence de la France ne sera plus exclusive; les productions littéraires de ce pays seront mises sur la même ligne que celles de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Hollande. Au lieu de toujours diriger nos regards vers le sud, nous nous habituerons aussi à rechercher la lumière et la science à l'occident, à l'orient et même au nord.

» Maintenant qu'il est démontré que l'abolition de la contrefaçon ne causerait aucun préjudice à notre commerce d'imprimerie et de librairie; qu'elle aurait une influence immense sur le développement de la littérature en Belgique; maintenant que nous avons vu que l'état actuel des choses est destructif de notre littérature et de notre nationalité, on se demande : *Mais à qui donc la contrefaçon est-elle profitable?*—Nous avons entendu dire par des Français que les contrefaçons belges répandaient dans toute l'Europe l'esprit et l'influence de la France. C'est là une erreur; car nos contrefaçons ne consistent, pour ainsi dire, qu'en romans et autres ouvrages légers, et certes elles ne sont point de nature à donner aux nations étrangères une idée favorable de l'esprit français. Nous croyons, au contraire, qu'il serait infiniment plus avantageux à la France, d'être connue à l'étranger par ses ouvrages sérieux.

» Venant enfin à la question d'équité, n'est-il pas incontestable que la contrefaçon est une rapine légale? Les épithètes désagréables que les Français nous adressent ne sont que trop bien fondées. Pourquoi la propriété littéraire ne serait-elle pas respectée au delà des frontières, alors que chaque État reconnaît dans ses lois les autres espèces de propriété? Du moment où le droit de contrefaçon sera aboli en Belgique, la reconnaissance réciproque de la propriété littéraire sera nécessairement consacrée dans le droit public de tous les peuples de l'Europe. Qu'il en soit bientôt ainsi!

» Il n'entre pas dans notre sujet de rechercher les mesures diplomatiques qu'il conviendrait de prendre pour arriver à l'abolition de la contrefaçon; cependant nous ferons remarquer ici :

Digitized by Google

1° qu'en France, le commerce qui a pour objet la contrefaçon des ouvrages anglais, italiens et allemands est si misérable, qu'il se meurt; les contrefaçons anglaises de Tauchnitz ont porté un coup mortel à celles de Baudry, et tous les libraires parisiens réclament unanimement l'abolition du droit de contrefaçon; 2° que le commerce par la contrefaçon une fois détruit en Belgique, ne pourra se rétablir dans aucun autre pays; car c'est avec raison que M. Muquardt fait observer (page 9) que le marché français nous étant ouvert, et les marchés étrangers étant ouverts aux éditeurs français, le prix des ouvrages français diminuera nécessairement, que ces ouvrages soient édités en Belgique ou qu'ils le soient en France. Il suit de là qu'il est impossible qu'il s'établisse à l'étranger des entreprises en contrefaçons, parce que les bénéfices deviendront excessivement douteux. »

A peu près vers la même époque où parut à Bruxelles la brochure dont nous venons de reproduire les principaux passages, d'après la traduction de M. Harmignie, M. Édouard Wacken rédigeait à Liége un écrit intitulé : *De l'avenir des hommes de lettres en Belgique*, qu'il fit insérer dans le recueil auquel est destiné notre travail (1).

Les lecteurs de la *Revue* nous pardonneront de leur remettre sous les yeux les lignes qui ont rapport à la matière qui nous occupe.

« Qu'on essaye tous les moyens possibles de venir en aide à notre littérature, disait M. Wacken (2), la question de la contrefaçon restera toujours pour elle une question de vie ou de mort. La contrefaçon inonde le pays d'une quantité de romans et de feuilletons exotiques, appartenant à cette littérature que le spirituel auteur de *Jérôme Paturot* appelle la littérature de ménage. Elle a ainsi le double tort de détourner l'attention publique des meilleurs ouvrages de nos compatriotes, et de pervertir entièrement le goût des lecteurs. Il est certain que les esprits accoutumés au style musqué et prétentieux de la *Bohême*, ne peuvent goûter la noble simplicité des livres bien pensés et sérieusement écrits. Ajoutez à cela que notre littérature étant l'expression de notre nationalité, elle doit être aussi admise et reconnue à l'étranger; or, l'étranger se fait une idée au moins singulière de nous et de nos livres, et cela durera tant que la contrefaçon sera tolérée. Il n'est pas que vous n'ayez lu quelqu'une des dissertations si profondes des journalistes parisiens sur la littérature de Belgique, représentée à leurs yeux par trois ou quatre étrangers qui sont venus s'établir dans nos provinces et qui ont fait hommage à leur patrie adoptive de leurs œuvres écrites dans une langue qui n'existait pas avant eux. Les Français, en général, sont persuadés que les Belges ne peuvent écrire en français sans les voler.

» On a pensé un moment à abolir entièrement la contrefaçon littéraire. Ce projet a été bientôt abandonné. On s'est écrié qu'on réduirait à la misère toute une population d'ouvriers typographes. Je ne vois guère d'autres victimes que trois ou quatre gros éditeurs de Bruxelles, car la province contrefait peu ou point; et je dis trois ou quatre, parce que les plus riches pourront seuls résister à la concurrence telle qu'elle est organisée et que ce n'est que sur la ruine de leurs concurrents qu'ils peuvent baser leur prospérité future. Je conçois que les imprimeurs aient fini par se persuader à eux-mêmes qu'ils ne pouvaient vivre sans la contrefaçon; mais c'est là une singulière erreur. Il en coûte moins de moitié pour se faire imprimer à Bruxelles qu'à Paris; et dans les

(1) *Voy.* Revue de belgique, tome 1er, livraisons du mois d'avril et du mois de mai 1846, pp. 47 et 119.
(2) *Ibidem*, p. 124.

Digitized by Google

provinces, à Liége par exemple, l'impression coûte moins encore. Il est donc plus que probable que la contrefaçon étant abolie, les auteurs français se feraient imprimer de préférence à Bruxelles et à Liége; par la même raison, nos libraires pourraient offrir des avantages plus considérables que ceux qu'ils trouvent à Paris. Ces spéculations vaudraient mieux peut-être que les opérations de la contrefaçon, qui ne pourra résister aux Charpentier, aux Gosselin, etc., puisque ceux-ci offrent déjà de plus belles éditions au même prix que les éditions belges.....

» On a dit qu'en ôtant à nos imprimeurs la faculté de reproduire les livres étrangers, le gouvernement avait un but caché, celui d'arrêter l'influence croissante des idées *françaises* (1). Si c'est des idées *libérales* qu'on a voulu parler, je crois qu'elles appartiennent à la Belgique autant qu'à la France. S'il fallait immoler l'avenir même de notre littérature à la propagation des lumières, j'ose dire que nos écrivains seraient les premiers à proposer ce sacrifice. Mais ils sauront aussi, je le répète, contribuer de tout leur pouvoir à répandre les pensées civilisatrices. Faut-il donc mettre le progrès sous la protection d'une industrie immorale et réprouvée? Il n'en a pas besoin.

» Les idées pénètrent partout où ne règne pas le despotisme; elles peuvent changer de forme, mais elles se reproduisent avec une nouvelle force dans des livres nouveaux. Pour rassurer le pays à cet égard le gouvernement aurait dû donner une impulsion puissante au mouvement des lettres, et les rendre tout à fait indépendantes : l'abolition de la contrefaçon eût été alors le signal de l'émancipation littéraire en Belgique. Si ce système avait été suivi, je ne pense pas que des chefs du parti libéral, défenseur naturel du progrès et de la dignité des lettres, eussent été les premiers à élever la voix pour défendre une industrie qui ne peut s'allier avec les droits de la propriété la plus sainte, — celle de la pensée. »

Comme on le voit, il n'est pas possible de songer au progrès des lettres en Belgique, sans rencontrer dans la contrefaçon un obstacle d'autant plus odieux qu'il révolte l'équité et le bon sens.

Ce que nous constatons ici avec les écrivains dont nous venons de rapporter les opinions, résulte encore du discours prononcé par M. Victor Cappellemans dans la séance publique tenue à Bruxelles, le 12 novembre 1848, à l'occasion du premier anniversaire de la fondation de la Société des gens de lettres. M. Cappellemans avait accepté la tâche d'exposer le but et les travaux de la Société. Après avoir démontré l'importance d'une littérature nationale, l'orateur devait se demander s'il est possible d'assurer à cette littérature une existence réelle et prospère, d'activer son développement, en ouvrant aux hommes qui se voueront à ses progrès une carrière qui leur permette de conquérir tout à la fois la renommée et une position honorable.

Dans cet ordre d'idées une des premières questions à examiner était celle de la contrefaçon. « Avant de chercher à la résoudre, a dit M. Cappellemans (2), nous devons déclarer que nous n'entendons nullement contester à la contrefaçon les services qu'elle a rendus au développement des idées littéraires en Belgique; nous reconnaissons qu'à ce point de vue le pays doit sa reconnaissance aux éditeurs qui ont répandu en Belgique des livres utiles. Mais nous prétendons que si la contrefaçon a été un bien, elle est désormais un mal; et nous allons le prouver :

---

(1) On devine que c'est à un ministère catholique qu'on avait prêté le projet d'abolir la contrefaçon.

(2) *Exposé du but et des travaux de la Société des gens de lettres belges*, dans le Compte-rendu de la séance du 12 novembre 1848. Bruxelles, Deltombe, imprimeur, brochure in-8° de 60 pages.



Digitized by Google

» Nous avons dit que la Belgique a eu tort de croire qu'elle pouvait voir en Belgique prospérer une littérature belge dont les produits se répandaient seulement en Belgique. Les littératures, en effet, n'ont que faire des frontières imposées par la politique ou dessinées par la nature du sol ; le monde intellectuel ne règle pas ses subdivisions sur les lignes de la géographie; la France politique est comprise entre les Pyrénées et Quiévrain, la langue et la littérature française étendent leur domaine des Pyrénées à l'Escaut. Cela veut dire qu'une douane littéraire à notre frontière du Sud est une anomalie absurde; que la contrefaçon des ouvrages français ne peut pas et ne doit pas être tolérée en Belgique.

» Les peuples qui parlent la même langue sont comme les membres d'une même famille ; ces peuples étaient renfermés jadis dans de communes frontières, comme la famille est, à son origine, réunie tout entière dans la maison paternelle. Peu à peu les enfants grandissent, ils acquièrent l'intelligence d'une volonté personnelle, un libre arbitre; puis il quittent le toit qui les a vus naître, sous lequel ils vivaient ensemble, et chacun se crée sa maison où il est maître absolu. Mais, entre les enfants ainsi séparés, reste établie une indissoluble union ; ils sont indépendants les uns des autres, mais il y a entre eux une certaine solidarité. Ainsi, les peuples qui formaient une immense nation se sont séparés, mais en devenant indépendants les uns des autres, ils n'ont pas rompu tous les liens qui les unissaient. La langue est restée pour eux ce que le nom reste pour la famille.

» Les peuples qui parlent la même langue sont contraints entre eux à de meilleurs offices qu'envers les autres peuples ; ils ont droit réciproquement à plus d'égards; ils se doivent mutuellement plus d'obligations. Or, est-ce obéir aux lois et aux intérêts de famille que d'enlever à son parent une partie de son industrie, de son bien, que de nuire à sa prospérité? Est-ce remplir les devoirs d'une nation sœur que de voler à une nation notre sœur une partie des bénéfices de son intelligence? Oui, la contrefaçon est un vol, nous osons le dire, non point d'éditeur à éditeur, mais un vol de peuple à peuple! Et si ce vol n'a pas été suivi d'une de ces punitions éclatantes dont le ciel finit toujours par frapper les grandes fautes qui se commettent de peuple à peuple, c'est que peut-être les lois de la Providence consacrent pour les nations sœurs les prescriptions de la législation humaine en ce qui concerne les préjudices causés dans le sein de la famille. La loi romaine ne punit le vol commis par le frère au préjudice du frère que d'une réparation civile et non point d'une peine flétrissante. Eh bien! de même le Ciel punit les fautes que la Belgique a commises envers la France par la contrefaçon, d'un châtiment lent et caché; il a voulu que cette contrefaçon existant, il ne pût surgir en Belgique aucun génie capable de faire admirer au monde la Belgique littéraire; il a fait de cette contrefaçon un lien, un obstacle; il en a fait un déluge qui est venu engloutir sous le flot des productions françaises tous les essais tentés dans notre patrie!

» Rentrons donc, messieurs, dans la légalité : non pas dans la légalité selon les lois écrites, mais dans la légalité selon les principes de la fraternité humaine.

» Quel moment plus favorable pourrait-on choisir? Il est possible aujourd'hui de réparer un grand mal public sans froisser trop vivement les intérêts particuliers. Les temps splendides, où la contrefaçon donnait des fortunes, sont passés. La concurrence aveugle et désordonnée, les commotions politiques, les crises industrielles et les paniques commerciales — ont porté à la contrefaçon des coups terribles; elle se traîne péniblement toute couverte de blessures profondes et d'affreuses plaies; notre dignité nationale exige, messieurs, qu'elle ne meure pas ainsi, honteusement;

Digitized by Google

épargnons-lui l'agonie et rendons impossible sa résurrection, en la faisant à jamais disparaître!

» L'hésitation n'est plus possible; ce n'est pas seulement l'intérêt des lettres qui exige l'abolition de la contrefaçon, elle est désirable aussi pour les intérêts commerciaux et industriels. Ne nous accusez pas trop vite de nous laisser aller à une vaine illusion! Si la France n'a pas beaucoup à redouter en ce moment de la contrefaçon belge, elle sait très-bien que du jour où sa littérature reprendra l'activité qui la distinguait naguère, la Belgique pourra s'emparer de tous les débouchés de l'extérieur, et la librairie française apprécie d'ailleurs l'importance de notre marché intérieur.

» Les écrivains français, de leur côté, attachent le plus grand prix à l'abolition de notre contrefaçon; nous tenons de source certaine, et nous avons en portefeuille les preuves à l'appui de notre assertion, que des représentants de la Société des gens de lettres de Paris devaient venir à Bruxelles pour étudier cette question, et que si leur mission n'a pas été accomplie encore, les événements politiques n'auront fait que l'ajourner.

» La France entière est convaincue de l'importance des lettres; elle recevra avec reconnaissance les propositions de la Belgique, et la plume du plénipotentiaire belge qui aura signé l'acte d'abolition de la contrefaçon, passant aux mains du plénipotentiaire français, diminuera les chiffres des droits dont les produits de l'industrie belge sont frappés à leur entrée en France!

» Ce ne sont pas uniquement nos intérêts industriels et commerciaux qui se rattachent avec l'intérêt littéraire à l'abolition de la contrefaçon; non-seulement le soin de notre dignité nous fait un devoir d'aller au-devant de nouvelles démarches de la France, mais l'intérêt des mœurs publiques nous en fait une obligation impérieuse; car la contrefaçon est pour nos mœurs un danger réel, en même temps qu'elle est le nœud gordien de notre littérature.

» Des ouvrages sérieux, d'une utilité incontestable, sont devenus, nous l'avons reconnu déjà, grâce à la contrefaçon, d'un achat facile pour le plus humble des prolétaires; mais convient-il de tout sacrifier à cet avantage, lorsqu'on voit cette même contrefaçon distiller dans les veines de notre société belge, pleines d'un sang pur et généreux, le poison des doctrines destructives de l'ordre social, la négation audacieuse des principes de religion et de morale; lorsqu'on la voit jeter à vil prix au peuple et répandre dans les familles ces œuvres dans lesquelles la grâce, l'éclat, le charme du style, le mouvement dramatique, une intrigue à grandes complications, ne sont — le plus souvent — qu'un brillant manteau de vices ou de crimes, des moyens malheureusement ingénieux de faire passer des inventions dont les auteurs, fatigués de poursuivre en vain la nouveauté dans des inspirations heureuses, cherchent, sans dégoût, dans les hontes sociales, des drames qui n'auraient jamais dû sortir de l'obscurité criminelle où vivent leurs détestables héros!

» Ah! plût au Ciel que l'abolition de la contrefaçon vînt faire hausser les prix de cette littérature, qui dévoile les plaies sans indiquer le remède efficace, qui prend à tâche d'irriter ceux qui souffrent de la misère plus que de toucher ceux qui peuvent la soulager, qui pleure sur le présent sans préparer un meilleur avenir, qui montre aux malheureux un port lointain, où règnent le bonheur et le calme, sans indiquer la route qui doit y conduire ou sans avouer l'impossibilité d'y aborder!

» Nous n'avons rien à craindre et peut-être avons-nous quelque bon résultat à espérer des changements de prix dont l'abolition de la contrefaçon sera suivie.

» Les ouvrages sérieux n'ont jamais été vendus au prix du papier, et les libraires français comprendront qu'il est de leur intérêt d'établir des prix spéciaux pour la Belgique.

Digitized by Google

» Les libraires belges donneront à ce sujet de précieux renseignements aux éditeurs français, avec lesquels l'abolition de la contrefaçon les forcera de nouer des relations plus intimes.

» Il est évident qu'à la suite de cette abolition des ouvrages français seront imprimés en grand nombre en Belgique, car si la France obtient l'abolition de la contrefaçon belge, elle comprendra qu'il lui importe de conclure simultanément avec les autres nations des traités pour que la concurrence, tuée chez nous, n'aille pas se réfugier en Hollande, en Angleterre ou en Allemagne; et l'éditeur français desservant le marché européen devra nécessairement avoir recours à l'habileté de nos typographes.

» Les deux pays ne formant plus, au point de vue commercial, qu'une seule nation littéraire, en même temps que les libraires français s'entendront avec les libraires belges pour la vente des livres français, les libraires belges, de leur côté, trouveront en France un écoulement facile pour nos livres; et le littérateur belge arrivera ainsi à ne plus écrire seulement pour la Belgique, mais pour tous les lecteurs qui lisent le français! C'est le but auquel tous nos efforts doivent tendre, car encore une fois on ne peut pas plus croire à l'existence d'une littérature belge s'adressant spécialement à la Belgique, que l'on ne peut imaginer une littérature florissante en France dans trois ou quatre départements!

» On voudra nous objecter peut-être qu'il y a précisément en France, dans les provinces méridionales, une littérature locale qui florit. C'est vrai, mais l'existence de la littérature provençale vient à l'appui de notre démonstration. La poésie provençale est la littérature d'une population qui veut conserver sa nationalité à elle, bien qu'elle soit française de par le droit politique; la littérature provençale existe par les mêmes causes que la littérature flamande. Elle existe parce que les Provençaux comme les Flamands conservent pour leur langue un culte traditionnel; parce qu'ils ne veulent pas que cette langue meure sur la terre où elle est née, où elle est le lien de famille d'un peuple qui tient à conserver sa personnalité dans la nation dont il fait partie. L'existence de la littérature provençale en France, celle de la littérature flamande en Belgique prouvent donc, par l'irréfutable témoignage des faits, que les littératures ne se divisent pas selon les lignes tracées par la nature ou la politique sur les cartes de géographie!

» La raison, l'expérience, de nombreux intérêts nous ordonnent ainsi de tuer la contrefaçon. Ce n'est plus un acte de courage, c'est encore une action honnête et utile. C'est en outre un premier pas à faire dans cette voie enviée de l'abolition des douanes. C'est par la parole et par les livres que les théories grandissent et se font des prosélytes, que ce soient cette fois les idées et les livres qui fassent les premiers passer la théorie dans la pratique! que le libre échange des pensées et des écrits commence à résoudre—s'il peut être jamais résolu—ce problème de fraternité dont la solution doit être la liberté commerciale et industrielle établie dans l'univers entier pour le plus grand bien de tous!

» Et par-dessus tout enfin, messieurs, n'est-ce pas à l'antique loyauté belge qu'il appartient de donner l'exemple d'un respect pour la propriété des nations—égal au respect que les lois imposent pour la propriété des individus? Une littérature appartient à une nation comme une invention appartient au génie qui la découvre : et la propriété intellectuelle est la plus noble et la plus respectable des propriétés!

» Votre patriotisme s'alarmerait d'ailleurs à tort de cette suppression de la frontière littéraire entre la France et nous. « Si la littérature est l'expression de la société, » il est évident que la littérature de la Belgique aura un caractère propre, une originalité, comme le peuple belge a son

Digitized by Google

caractère et son originalité. Et la France, et l'Europe liront les productions de notre littérature comme elles écoutent nos artistes, comme elles admirent nos tableaux et nos statues! »

Au risque de multiplier les redites, nous n'avons pas voulu abréger nos citations, comme il nous eût été facile de le faire. L'accord qu'on aura pu remarquer ainsi, dans la façon d'envisager la question, entre divers auteurs dont chacun a traité la matière à son point de vue, et à des époques et dans des conditions différentes, ne sera lui-même, aux yeux du lecteur, qu'un nouvel argument à l'appui d'une cause défendue avec un zèle si patriotique, et parfois une si vive éloquence.

Ce qu'on aura peine à comprendre, sans doute, c'est l'étrange apathie du pouvoir auquel, ainsi qu'on a pu s'en convaincre, n'ont manqué cependant les avertissements d'aucun genre. Ne semble-t-il pas vraiment que le gouvernement en Belgique n'a rien à démêler ni avec les besoins moraux, ni avec les intérêts industriels du pays? En cette circonstance comme en mille autres, c'est là une demande que, par malheur, on a trop souvent l'occasion de se faire.

Il y a quelques années, une objection peut-être aurait pu servir d'excuse. M. Wacken y a mis de la complaisance lorsqu'il disait, en 1846, qu'en frappant la contrefaçon l'État serait obligé de faire quelques sacrifices pour dédommager les industries menacées. Cependant il ajoutait aussitôt, avec beaucoup de raison, que ces sacrifices seraient amplement rachetés par les avantages que la France procurerait à d'autres industries plus dignes et d'une plus grande importance (1).

Ces industries que semblait menacer la suppression de la contrefaçon, en sont réduites aujourd'hui à désirer elles-mêmes une mesure qu'on disait devoir leur être si fatale.

Nous terminerons par une dernière citation. Elle servira de réponse encore, après ce qu'a fait entendre déjà M. Wacken, aux insinuations assez perfides que les rares partisans du maintien de la contrefaçon ont cherché à propager pour donner le change à l'opinion publique.

« Quelques journaux, qui vivent de la contrefaçon, dit M. Mouttet, se sont déjà essayés à mettre un intérêt de parti dans le débat, en présentant la mesure comme due à l'initiative du parti catholique. S'il en était ainsi, nous en adresserions nos sincères félicitations au parti catholique : cela prouverait que la fibre nationale est plus délicate chez lui que dans le parti opposé. Malheureusement il n'en est rien. Dans la question présente, il n'y a ni *catholiques* ni *libéraux* : il y a les abeilles qui produisent du miel, bon ou mauvais, et les frelons qui le mangent, sans en produire ni de bon ni de mauvais. »

Les dernières lignes de la brochure de M. Mouttet renfermaient une recommandation dont le pouvoir n'a pas plus profité que de tous les avis que nous avons rappelés.

« Espérons que le gouvernement saura, dans cette circonstance, s'élever au-dessus des criailleries d'un intérêt privé très-infime, et qu'il considérera les avantages réels qu'il peut retirer d'un acte de justice et de loyauté fait à temps. Il serait vraiment trop cruel pour lui et pour le pays que, pouvant vendre aujourd'hui cette concession à la France, il laissât passer l'occasion favorable, au risque d'être réduit, d'ici à quelques années, à la lui laisser pour rien. »

Voilà ce qu'écrivait M. Mouttet au mois de mai 1845. Comment le pouvoir se justifiera-t-il, — maintenant que la contrefaçon est, pour ainsi dire, aux abois, — d'avoir perdu l'occasion de

---

(1) Revue de belgique, tome 1er, p. 126 (1re série in-8°).

Digitized by Google

faire une bonne spéculation au point de vue matériel, en même temps qu'il aurait réalisé un acte de haute moralité et de sage administration dans le domaine de l'intelligence?

Puisse le gouvernement, puissent les Chambres s'efforcer aujourd'hui de regagner le temps perdu. Quant à nous, s'il faut que la contrefaçon succombe sans compensation aucune, nous ne verrons dans ce résultat que la juste punition d'un condamnable trafic dont les exploitants n'ont pas eu la prévoyance d'utiliser les derniers moments de prospérité apparente.

EDWARDS.

Digitized by Google

# LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

Paris, 24 avril 1849.

*A Monsieur le Directeur de la* Revue de Belgique.

Vous qui savez les circonstances douloureuses qui m'ont éloigné de Paris, vous avez excusé et amnistié le silence que j'ai gardé depuis un an; ceux de vos lecteurs qui auront daigné se souvenir de ces petites chroniques des foyers de nos théâtres, voudront bien me pardonner de confiance; je déteste trop le *moi*, chez les autres, pour recourir aujourd'hui à ces expédients trop intimes dont les hauts-barons de la critique et les seigneurs du feuilleton ont seuls le monopole. Que d'événements se sont passés, d'ailleurs, sur des scènes plus vastes et plus sérieuses, et sont venus faire à nos petites comédies et à nos gros drames une rude concurrence. La politique et ses bruyantes discordances ont couvert la voix des musiciens et des poëtes; je me trompe cependant, une muse dramatique est restée debout et a lancé ses couplets éventés et ses pointes émoussées au milieu du charivari européen; c'est la muse de M. Clairville, le vaudevilliste chiffonnier, dont le crochet infatigable ramasse — et la gaîté des carrefours, et l'esprit des rues ou plutôt des égouts, les lazzis obscènes d'un Bobèche de tréteaux, pour les jeter courageusement sur la monarchie qui s'écroule, puis sur la république qui chancelle. Voilà les seuls événements *littéraires* qui ont agité Paris pendant mon absence. La musique n'a eu que le *Val d'Andorre*, partition que vous connaissez maintenant, et le *Caïd*, opéra-bouffe d'Ambroise Thomas, que l'on s'empressera sans doute de monter à votre théâtre d'opéra-comique.

Ma dernière lettre vous parlait du *Gilles ravisseur* de notre compatriote Albert Grisar; je suis heureux d'avoir à commencer celle-ci par quelques mots sur *Les Monténégrins*, de M. Limnander. L'accueil que le public de l'Opéra-Comique fait chaque soir à la partition du compositeur malinois, donne au succès que nos feuilletons du lundi ont élevé si haut, un caractère de vraisemblance, disons mieux, — un air de vérité que les esprits sceptiques accordent rarement sans restriction à nos grands-juges lyriques et dramatiques.

Le livret des *Monténégrins* sort un peu des habitudes de l'Opéra-Comique. Ce poëme était

Digitized by Google

d'abord destiné au Théâtre National qui voulait introduire dans l'opéra de genre les allures dramatiques, les effets puissants, et jusqu'aux ressources de la danse et d'une mise en scène splendide. Le second théâtre lyrique ferma, et les *Monténégrins*, pour entrer dans le domaine de MM. Scribe et Auber, durent rabattre un peu de leurs prétentions au grand opéra et au drame historique.

Le sujet des *Monténégrins* — à part le cadre historique où il se débat — rappelle beaucoup l'*Apparition*, fantôme musical qui ne fit que paraître et disparaître sur la scène de l'Académie de musique. Cette *Apparition* était elle-même empruntée à l'*Inès de las Sierras* de Charles Nodier, et nos auteurs ont largement puisé à la même source.

Vous aurez à raconter et à apprécier ce livret lors de la représentation, à Bruxelles, de l'opéra de M. Limnander. Quant à la musique, je puis déjà vous la signaler comme une œuvre remarquable sous plus d'un rapport.

La mélodie de M. Limnander n'a certes pas un grand caractère d'originalité, mais elle est heureusement choisie et se recommande toujours par l'élégance et la grâce, quelquefois par l'énergie et la vigueur de son rythme. Nous lui reprocherons seulement d'être parfois écourtée : la phrase s'annonce bien, puis — soit impuissance, soit parti pris — l'auteur semble l'abandonner pour se perdre dans des développements qui n'ont pas toujours la clarté que M. Limnander nous montre dans d'autres parties de son œuvre.

Les combinaisons harmoniques de M. Limnander attestent une étude sérieuse des ressources de l'art, et ces soins donnés à la forme entraînent peut-être le compositeur dans la recherche du style *savant*.

C'est là un reproche qu'on a rarement l'occasion d'adresser à un musicien-amateur; aussi, croyons-nous—en ceci—faire compliment à l'auteur sur ses bonnes études musicales, bien certain que sa seconde partition le trouvera plus sage sur ce point. L'orchestre de M. Limnander est écrit avec beaucoup de goût; il y a de la couleur dans ses combinaisons instrumentales; on reconnaît cependant le débutant à l'emploi peu ménagé des cuivres et surtout de la grosse caisse. Somme toute, la partition des *Monténégrins* ferait honneur à un compositeur expérimenté; c'est un début qui annonce à la France un musicien de talent et à la Belgique un nom de plus à inscrire parmi ses jeunes et brillantes renommées artistiques.

L'exécution des *Monténégrins* est excellente. M^me^ Ugalde-Beaucé, la nouvelle étoile musicale, y déploie autant de qualités dramatiques qu'elle a montré de gentillesse et d'esprit dans sa brillante création du *Caïd*. Hermann-Léon a merveilleusement rendu un de ces types accentués que son talent de comédien affectionne tant. Bauche — ténor que vous avez, je pense, connu à Bruxelles — débutait dans les *Monténégrins;* sa méthode sage et correcte, les qualités sympathiques de sa voix, surtout dans le timbre mixte, lui ont dès l'abord conquis la faveur du public. L'excellent trial Sainte-Foy complète cet ensemble, et le charmant chœur à *bouche close* est si bien exécuté qu'il a, chaque soir, les honneurs du *bis*.

La tentative que vient de faire M^lle^ Rachel avait mis en émoi tout le monde littéraire et artistique de Paris. Dépouiller la tunique aux larges plis pour revêtir la robe et les falbalas du XVIII^e^ siècle, laisser le cothurne pour le soulier de satin, le poignard pour l'éventail et les vers de Corneille pour la prose de M. Scribe! — ce n'était pas jouer une médiocre partie et la défaite n'aurait pas été sans danger pour la grande tragédienne. Aussi M^lle^ Rachel ne s'est-elle décidée à se charger de la fortune d'*Adrienne Lecouvreur* qu'après avoir pris conseil d'un cénacle littéraire,

Digitized by Google

d'un véritable concile où s'étaient réunis les pontifes de la critique dramatique. Sur l'avis de cet aréopage magistral, Phèdre passa le Rubicon et le triomphe le plus complet est venu couronner son audacieuse entreprise. Ce triomphe est encore rehaussé par la faiblesse de l'œuvre de MM. Scribe et Legouvé. Nous ne pouvons accepter ce drame que comme un cadre qui permet à Mlle Rachel d'aborder avec une admirable souplesse de talent les effets les plus opposés à ses créations tragiques. Il faut entendre l'accent profond et touchant avec lequel elle raconte la fable des *Deux Pigeons*, — un chef-d'œuvre qui, sur ses lèvres, devient sublime; il faut voir la colère et le dédain méprisant de la comédienne faisant courber la tête de la grande dame sous les éclats de sa voix puissante; il faut assister à cette agonie terrible qui fait du cinquième acte d'*Adrienne Lecouvreur* un des tableaux les plus poignants que la scène ait produits; il faut, en un mot, voir Rachel pour comprendre et expliquer le succès d'enthousiasme qui fête chaque soir l'œuvre de M. Scribe.

Lorsque Mlle Rachel eut refusé le rôle d'*Adrienne*, M. Scribe alla le porter à Mme Rose Chéri. Certes, si la charmante artiste du Gymnase avait abordé cette création, elle y aurait retrouvé les triomphes de *Clarisse Harlowe;* mais, — il faut le reconnaître, — l'art y eût perdu une conquête éclatante qui nous promet une transformation dans le talent de notre grande tragédienne. Mlle Rachel s'est longtemps débattue dans le cercle malheureusement trop étroit — des chefs-d'œuvre tragiques; les tentatives du *Vieux de la montagne*, de *Jeanne d'Arc* ont montré que la tragédie pastiche des grandes écoles du dix-septième et du dix-huitième siècles était aujourd'hui un anachronisme et un non sens. Mlle Rachel qui avait cependant essayé le tablier de Marinette du *Dépit amoureux*, Mlle Rachel qui, dernièrement encore, avait accepté le patronage du *Moineau de Lesbie*, petit marivaudage romain qui voudrait bien hériter du succès de *la Ciguë*, Mlle Rachel avait hésité en abordant le drame; ce qui l'effrayait, c'était la prose, c'était là aussi ce qui préoccupait les spectateurs avant l'entrée en scène de l'artiste. Ces craintes se sont dissipées dès les premiers mots qu'elle a prononcés.

Laissons ici parler Théophile Gautier :

« La jeune tragédienne, loin d'être gênée, comme on en avait peur, par l'absence de l'alexandrin, semblait, au contraire, plus à son aise avec les phrases courtes, les périodes irrégulières et les tours familiers de la prose.

» Ce résultat a paru surprendre plusieurs personnes; il ne nous a pas étonné, car Mlle Rachel n'a jamais dit des vers prosodiquement et mélodiquement; elle les a toujours récités selon le sens et non selon la mesure (ceci ne veut pas dire qu'elle les fausse). Les périodes poétiques deviennent des phrases dans sa bouche, et elle les prononce sans déclamer, sans chanter, plus soucieuse de la parole que de la musique; en un mot, elle débite une tirade en vers comme si elle était écrite en dehors du rhythme et de la rime. Ce système, qui était aussi celui de Talma, prépare merveilleusement à dire la prose, et Mlle Rachel en a été la preuve l'autre soir. »

Il reste maintenant à Mlle Rachel la tâche de poursuivre l'œuvre qu'elle vient de commencer; mais pour ce faire, il ne faut pas renouveler en ce point l'histoire de M. Ponsard et de sa *Lucrèce*.

M. Ponsard nous a valu les Latour de Saint-Ybars, les Loyau de Lacy et toute la sequelle des tragiques de collége; craignons que le succès de la pièce de MM. Scribe et Legouvé ne nous apporte un déluge de drames, une avalanche de mélodrames placés sous l'invocation de la merveilleuse patrone d'*Adrienne Lecouvreur*. Que M. Scribe retourne à la comédie qu'il fait si adroitement, à l'opéra qu'il fait si vite; que M. Legouvé se souvienne de sa *Louise de Lignerolles*, et de son *Guerrero*, que l'auteur d'*Henri III* laisse là quelque temps ses *Mousquetaires* et son *Balsamo*



Digitized by Google

pour nous donner un chef-d'œuvre, et nous pourrons saluer bientôt l'aurore de la rénovation que le théâtre attend depuis bien des années de ténèbres et de chaos.

Encore une étoile qui vient de se détacher de notre empyrée dramatique: Dumersan est mort — et cette perte a eu dans tout Paris un douloureux retentissement. Pourquoi ces regrets que plus d'un vaudevilliste n'aura pas le bonheur de laisser après lui? Un seul fait nous l'expliquera.

Voyez-vous — là-bas — derrière le corbillard qui conduit à son dernier asile la dépouille mortelle d'un des vieux apôtres du *flon-flon*, — voyez-vous ce vieillard à la physionomie patriarchale, cette bonne tête couronnée de cheveux blancs comme la neige? Ce vieillard, c'est Odry qui accompagne son ami; cette tête chenue, c'est Bilboquet qui pleure son poëte; c'est M^me^ Gibou qui regrette le créateur de ce thé, de fabuleuse mémoire.

Dumersan est mort! et tout aussitôt chacun de dire : Ce fut le père des *Saltimbanques!* Rien ne vaut cette oraison funèbre. Dumersan a fait des *Cadet-Roussel* par douzaine, son œuvre se compose d'un millier d'ouvrages : les dernières années de sa vie en avaient fait un savant, un érudit, — mais tout cela n'eût pas sauvé son nom de l'oubli. Ce qui restera de lui, c'est son thé immortel et sa sublime épopée des *Saltimbanques*. Chaque mot de ce chef-d'œuvre est devenu un proverbe, un axiôme; on les cite aujourd'hui sans indiquer la source où on va les puiser, comme on cita le — *fortem et tenacem*, — le — *qu'il mourût*, — et *j'en passe, et des meilleurs*. Et l'autre jour encore, pendant que la foule se pressait autour de la tombe qui allait se refermer sur le vaudevilliste septuagénaire, nous regardions d'un œil distrait cette épitaphe sentencieuse qui décorait une croix — oubliée déjà, — car elle tombait en morceaux :

« La terre est un exil. — Nous nous reverrons au ciel. »

J'entendis une voix qui murmurait tristement, derrière moi : Cette maxime n'est pas neuve, mais elle est consolante.

Je me retournai : c'était un des artistes les plus joyeux des *Variétés*, qui semblait — avec cet adage du philosophe au carrik gris — jeter au bon Dumersan un mélancolique adieu.

Tous ces événements — la mort d'un homme d'esprit, le triomphe d'une grande artiste, le succès d'un jeune musicien, tout cela s'est effacé devant un seul mot : *Le Prophète*. C'est que l'attente a été longue, c'est que les espérances attisées par les souvenirs de deux chefs-d'œuvre attendaient impatiemment la venue de ce Messie, sauveur de l'Opéra. On avait tant abusé de ces annonces : « Meyerbeer est arrivé à Paris — on va s'occuper, enfin, du *Prophète*. — Meyerbeer est reparti pour Berlin; ce voyage pourrait bien hâter l'apparition du *Prophète* à l'Opéra; — » on avait tant annoncé sa venue que les moins incrédules n'ont cru à la bonne nouvelle qu'en voyant les affiches annonçant la première représentation.

Le succès a été immense; — les beaux jours de l'Opéra peuvent renaître sous le souffle du génie. Chaque audition du *Prophète* révèle des beautés qu'on s'étonne de n'avoir pas saisi aux premières représentations. Je n'en suis — pour ma part — qu'à ma seconde soirée, et les impressions nouvelles que j'en ai emportées sont si nombreuses et si vives que j'hésite presque à vous parler en ce moment d'une partition que j'admire aujourd'hui et dont je serai peut-être fanatique avant un mois. C'est qu'il y a dans cette musique une couleur sombre et d'une profondeur effrayante, à côté de vives échappées de lumière et d'éclat. Les splendeurs de la mise en scène, la beauté des décors, l'intérêt qui s'attache aux chanteurs, à Roger qui entre dans une voie nouvelle, à M^me^ Viardot qui vient faire consacrer à Paris sa réputation européenne, tout concourt, d'ailleurs, à distraire notre attention de l'objet principal de nos études. Une plume plus musicale

Digitized by Google

que la mienne s'occupera sans doute — dans votre recueil — de l'œuvre importante qui excite à un si haut point la curiosité du monde — entier, — pourrions-nous dire sans être taxé d'exagération. Bruxelles sera probablement la première ville qui s'empressera de monter ce chef-d'œuvre; en attendant ce jour, que vos artistes appelleront avec une impatience bien légitime, j'oserai vous signaler très-rapidement les morceaux que deux auditions m'ont permis de comprendre et d'apprécier — au moins en partie, et selon la mesure de mes forces musicales.

Le *Prophète* n'a pas d'ouverture; Meyerbeer en avait écrit une, très-remarquable au dire des artistes qui ont pu l'entendre aux premières répétitions, mais la durée de l'opéra ayant nécessité la coupure de quelques chœurs, Meyerbeer sacrifia en outre son ouverture et la remplaça par une introduction très-courte. Au premier acte se dessine une phrase d'une couleur à la fois religieuse et sinistre, c'est le chant des Anabaptistes, qui, suivant un système affectionné par Meyerbeer, revient souvent dans le cours de l'ouvrage comme une pensée dominant l'action et les passions du drame. *Robert* avait ainsi la phrase de la Ballade de Raimbaut et *les Huguenots* ne nous montrent jamais Marcel sans annoncer le soldat fanatique par quelques mesures du Choral de Luther. Après des couplets ravissants de grâce et de fraîcheur et admirablement chantés par M^mes^ Viardot et Castellan, le finale se développe sur le psaume des Anabaptistes, que le chœur des révoltés avait déjà fait entendre avec une énergie qui annonce la puissance irrésistible que les luttes religieuses vont acquérir sous le souffle des apôtres du schisme.

Le second acte s'ouvre par un chœur dansé plein de verve et de gaîté. Ici se place une des plus belles parties de l'œuvre. Le songe du Prophète, le quatuor qui le suit sont dignes des grandes pages des *Huguenots* et de *Robert*. L'air de M^me^ Viardot est d'un sentiment profond et vrai. L'acte se termine par un trio écrit avec une énergie extraordinaire.

La grande introduction chorale du troisième acte forme un de ces tableaux saisissants, dont la scène du Pré-aux-Clercs dans *les Huguenots* peut seule donner une faible idée. Nous préférons déjà, et de beaucoup, ces chœurs empreints d'une cruauté féroce et les chants de victoire qui alternent, se croisent et s'unissent avec une clarté qui effraie lorsqu'on songe à l'énormité des moyens employés par l'auteur. Le divertissement des patineurs, les airs de danse, sont dignes du maître qui a écrit le pas bohémien et la Bacchanale des Nonnes.

Le trio bouffe est un des morceaux qui excitent l'enthousiasme le plus vif dès la première audition. Le grand finale est traité avec beaucoup d'éclat, et Roger chante admirablement un cri de guerre plein d'entraînement et de chaleur.

Les couplets de M^me^ Viardot qui ouvrent le quatrième acte, excitent une émotion profonde à la première représentation; mais à la seconde, on attend avec trop d'impatience la grande scène du couronnement pour ne pas se laisser distraire un peu par le souvenir que laisse dans l'esprit cette magnificence musicale. Il faut renoncer à décrire. Qu'il me suffise de vous dire que rarement le génie et l'art se sont élevés à cette hauteur. On sort de ce quatrième acte — abasourdi, confondu, accablé sous le poids de ses impressions, on se regarde, on s'interroge, et chacun de craindre pour le cinquième acte, comme si les mêmes doutes ne s'étaient élevés après la bénédiction des poignards et surtout après la grande scène de Valentine et de Raoul. Est-il nécessaire d'ajouter que Meyerbeer a surmonté et vaincu cette difficulté, en jetant dans le cinquième acte tous les trésors de son génie si éminemment dramatique et scénique. Le duo chanté par Roger et M^mes^ Viardot, les couplets qui précèdent la conclusion de l'œuvre, ajoutent encore à l'enthousiasme qu'avait excité le quatrième acte; je ne puis mieux en caractériser le mérite.

Digitized by Google

Je ne vous parle pas du poëme, c'est une analyse et une appréciation qui reviendront de droit à votre collaborateur musical lors de l'exécution du *Prophète* à Bruxelles.

Puissé cette bonne fortune vous arriver bientôt! Puissiez-vous, surtout, rencontrer des artistes qui interprètent cette sublime partition avec le talent que Roger et Mme Viardot ont déployé dans leurs créations. Il serait ridicule d'exiger sur votre scène une exécution et une mise en scène dignes de l'Académie de musique. Seulement, nous acceptons que vos décors soient un peu moins splendides, vos patineurs moins nombreux, votre lever de soleil moins éblouissant, votre incendie moins effrayant, pourvu que les chœurs soient nombreux et exercés, l'orchestre complet et formidable, les orgues en meilleur état qu'à mon dernier voyage à Bruxelles, et surtout pourvu que vous ayez une cantatrice, ce qui est assez difficile à trouver, et un ténor — ce qui ne se trouve plus.

ANSELME ROELENS.

Digitized by Google

# LA GRILLE DU PARC.

Dans notre dernière livraison, nous avons déjà dit quelques mots du projet d'embellissement décrété par le conseil communal de Bruxelles. Nos édiles ne nous avaient pas habitués à cet excès d'activité ; l'étonnement qu'une décision aussi prompte a excité parmi notre population, s'est traduit par une fièvre de souscriptions volontaires destinées à venir en aide à la caisse communale pour l'édification de ce gracieux treillis de clôture. Chacun a voulu rivaliser de zèle et de générosité avec une assemblée brûlant d'un si beau feu pour un projet destiné à compléter dignement notre charmante promenade; et de ce concours extraordinaire, résultera probablement l'achèvement très-prochain de la conception originale et hardie de nos députés communaux. La devise du conseil a été trop longtemps, — en fait de travaux publics — *faire lentement et mal;* félicitons-le d'avoir modifié, sous une direction aussi forte que nerveuse, cette règle de conduite; aujourd'hui le conseil communal marche vite ; — il marchera mieux plus tard ; ce serait lui faire injure que d'en douter un seul instant.

Nous avons dit pourquoi nous voulions revenir sur une question résolue et tranchée par un vote définitif. Un seul motif nous guide. Nous voulons repousser au nom de l'art toute solidarité avec la niaiserie métallique qui va servir de ceinture au Parc.

Quel était votre but en décrétant la nécessité d'une clôture? A coup sûr, vous ne prétendez pas regarder votre grillage comme un obstacle infranchissable; vous serez d'accord avec nous sur ce point, et vous reconnaîtrez que la clôture réclamée par une promenade publique doit tout simplement indiquer aux promeneurs honnêtes qu'on entre dans le jardin par une porte et non en escaladant des palissades. Quant aux gens sans aveu qui voudraient y chercher un asile pendant la nuit, vous avouerez sans peine que vos grillages seront toujours insuffisants. Et si cette thèse avait besoin d'être démontrée par expérience, placez au milieu du Parc un appât à la curiosité populaire, fermez les portes, éloignez les sergents de ville, et vous verrez la belle course au clocher et le joli saut de barrières qu'exécuteront à l'envi les grands et les petit gamins de la bonne ville de Bruxelles.

L'insuffisance du grillage admise, que restait-il à faire, sinon à déguiser, à rompre la longue et fatigante uniformité de la clôture, clôture dont nous admettons la nécessité, puisqu'il a été reconnu



Digitized by Google

qu'une haie était impossible? Quelques personnes avaient proposé de continuer le grillage dont l'architecte Guimard—le créateur de ce beau quartier—nous a laissé un modèle vis-à-vis du palais de la Nation. Nous ne pouvons admettre ce projet.

Outre qu'il serait trop onéreux pour les faibles ressources de la ville, nous ne croyons pas que Guimard ait jamais songé à donner au parc un grillage construit sur ces dimensions. Le fragment dont nous venons de parler est motivé par l'importance des pavillons et des piliers que cette grille relie entre eux.

Mais n'est-il pas facile — tout en se montrant très-avare des deniers communaux — de parer et d'orner un peu les barreaux de la cage que l'on nous offre à son état de triste et navrante simplicité?

Certes, si l'état de nos finances le permettait, ce serait une précieuse occasion de jeter là les richesses et les trésors de la serrurerie du dernier siècle; ses caprices pleins de goût, ses fantaisies charmantes savaient rendre agréables et élégantes les choses les plus disgracieuses;—et qu'est-il, s'il vous plaît, de plus barbare et de plus froid qu'une grille?

Mais nous n'en demandons pas tant.—Nos adversaires auraient trop beau jeu à nous jeter à la tête le reproche de prodigalité. Non; nous voulons prouver—et en peu de mots—que l'on pouvait rester économe et ne pas refuser à l'art de jouer le rôle qu'on ne doit jamais lui dénier.

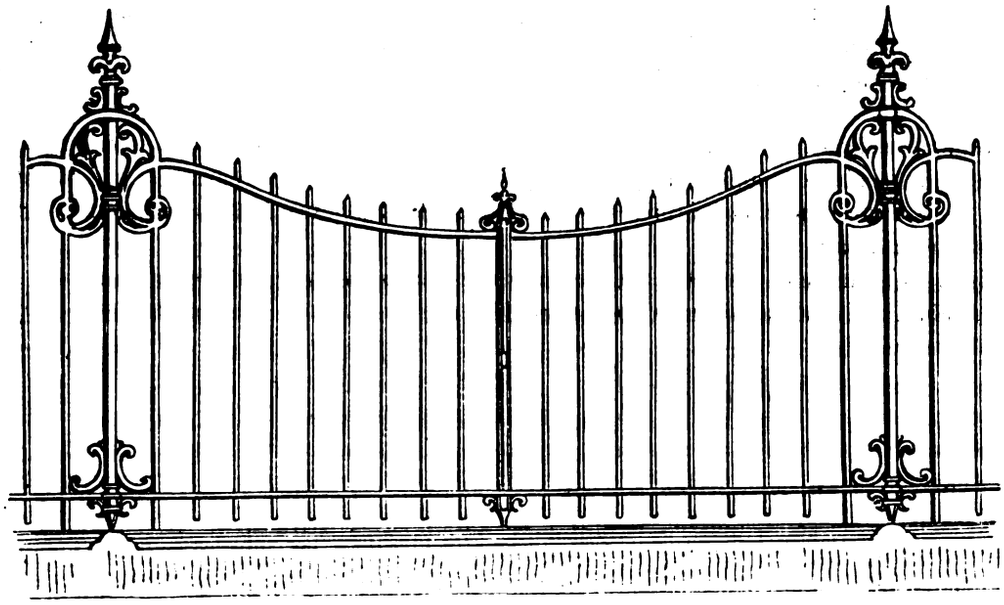
Le dessin qui accompagne cette note n'est en aucune façon un *projet*—projet, d'ailleurs, que l'on ne nous a pas demandé. C'est une simple esquisse, un type qui pourra montrer —en le réduisant à sa plus simple expression — le caractère général qu'aurait dû présenter le grillage. Viennent les ressources suffisantes — et nous croyons que la comparaison des deux grilles dans leur ensemble aurait valu à notre projet un surcroît de souscriptions assez notable — vienne l'argent dans les caisses du comité édificateur, et alors, jusqu'où ne pourrait-on pas aller en marchant dans la voie indiquée par notre croquis?

Est-ce la question d'économie qui pourrait faire préférer le projet actuel à cause de sa plinthe peu élevée et de sa grille de petite hauteur? — Mais notre croquis n'a pas voulu s'écarter de ces données admises par le conseil communal, quoique, à notre avis, le piédestal et la grille auraient dû être plus importants et mieux en harmonie avec la grandeur du Parc que le grillage doit enserrer. Nous avons voulu conserver ces données afin de démontrer que, tout en les adoptant, on pouvait ôter à la grille son aspect de pauvreté et de tristesse.

En effet, voici tout simplement en quoi diffèrent les deux projets : Nous employons la ligne courbe, au lieu des assemblages droits et de ces lignes horizontales qui, s'étendant sur une étendue de 140 mètres (distance entre deux portes) et cela *sans aucune interruption,* produiront sur l'œil un effet que l'on peut au moins accuser de monotonie. Toute la question consiste donc à regagner, par des suppressions *possibles* et *nécessaires* dans la matière première, le peu d'augmentation en main d'œuvre que notre projet pourrait exiger. Ainsi —la barre intermédiaire destinée à assembler les petits montants qui doublent les lances jusques à la moitié de la hauteur du grillage, ces petits montants eux-mêmes, qui donnent au projet officiel cet aspect saugrenu de grillage de basse-cour, — disparaissent dans l'idée dont nous présentons l'esquisse. Sans qu'il soit nécessaire de publier ici des calculs que le cadre de notre *Revue* ne peut admettre, on ne nous accusera pas d'exagération si nous évaluons à un cinquième l'économie que ces suppressions apporteraient dans le prix des matériaux; reportez cette économie sur la main d'œuvre en plus que réclame notre projet, et nous trouvons une compensation plus que suffisante. Un coup d'œil

Digitized by Google

jeté sur les deux projets démontrera à l'esprit le plus prévenu l'évidence de notre assertion. — Cependant, si des contestations sérieuses s'élevaient sur ce point, si — par impossible — le conseil voulait revenir sur une décision dont il se repentira tôt ou tard, nous démontrerions, par un devis comparatif, que nous n'avançons rien qui ne soit pesé mûrement et surtout d'une exactitude rigoureuse. Et nous répétons ici ce que nous disions dernièrement : jaloux d'imiter le désintéressement d'un de nos plus habiles architectes, nous offrons généreusement nos idées, nos projets, nos devis — si on nous les demande ; — et tout cela sans que le conseil communal puisse craindre de nous voir un jour demander à diriger les travaux par lui décrétés.



Mais nous entendons déjà une objection qui s'élève :

« Les suppressions que vous faites sont-elles possibles sans compromettre le but que le projet officiel a voulu atteindre ? »

Deux mots y répondront, car il ne s'agit que de motiver la suppression des petits montants intermédiaires ; — ceux-ci enlevés, la longue et disgracieuse traverse qui les relie disparaît nécessairement.

Quel est le but de cet enjolivement naïf et rustique ? Nous ne trouvons de grille pareille que dans les basse-cours et dans les enclos d'où l'on veut éloigner les poules, les canards et les chiens.

Le quartier de la place Royale étant rarement menacé d'une invasion de volaille, nous ne voyons guère que les chiens, et même ceux de la plus petite espèce, qui puissent avoir été l'objet de ces mesures préventives et défensives. Nous disons, — les chiens de la plus petite espèce, car il faut déjà qu'un roquet soit bien modeste pour se glisser au travers de l'espace compris entre les deux grands montants que nous conservons seuls. Il y a plus — ne voulant rien avancer qui ne fût assis sur une démonstration expérimentale, — nous nous sommes préoccupé de cette question, un jour que nous méditions devant l'échantillon exposé par nos conseillers communaux à la sanction admirative de leurs commettants. Avec la patience et la tranquille persévérance d'un membre

Digitized by Google

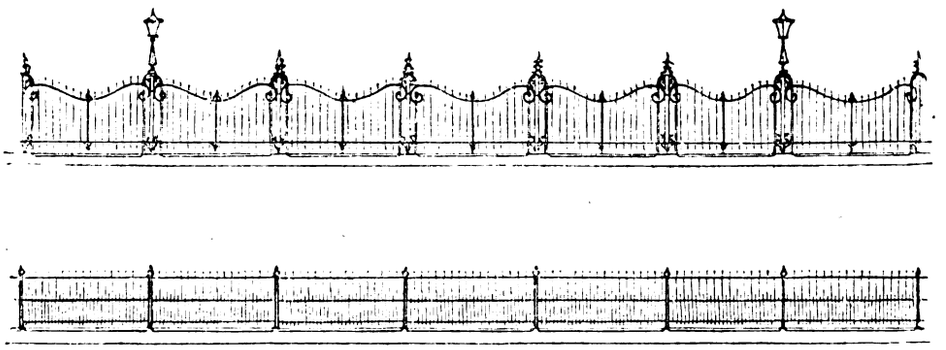
du bureau de statistique, nous avons étudié et enregistré les allures et les gestes de la gent canine qui rôde autour du parc. Le résultat de nos observations a été de reconnaître que les chiens ne dédaignent pas de passer devant les nombreux trous de la haie et d'entrer fièrement dans le parc, — et cela, comme les promeneurs raisonnables qui les accompagnent — par la porte.

Votre grillage agreste est donc tout à fait sans objet; je me trompe; — ces petits montants, impuissants contre les chiens, donneront admirablement le pied aux bipèdes vagabonds qui voudront chercher dans nos belles allées un asile nocturne à l'abri des vexations et de la curiosité importune de la police. C'est une compensation dont vous vous applaudirez avec nous.

Nous terminons : — Que le lecteur jette les yeux sur les deux petites vues d'ensemble dont nous donnons un simple croquis, qu'il réfléchisse aux considérations que nous venons d'exposer, et, après avoir comparé les deux projets, nous croyons qu'il reconnaîtra la vérité de nos observations critiques.

Un mot seulement qui servira de légende explicative à notre gravure : Pour éviter autant que possible la monotonie, nous avons placé des parties plus élevées et plus ouvragées que l'on pourrait faire correspondre aux arbres des charmilles qui sont espacés d'une manière régulière (5 mètres environ).

Enfin, de distance en distance, une de ces parties, exhaussée et renforcée, pourrait servir de candélabre, et donner ainsi au grillage une utilité nouvelle, tout en débarrassant le trottoir des lanternes qui l'obstruent.



Nous émettons un dernier vœu : si nos magistrats municipaux refusent — et nous le craignons fort, — de se rendre à l'évidence des faits, si, en bons et tendres pères, ils sont d'autant plus affolés de leur enfant que celui-ci est plus difforme et mal bâti, nous demandons que le jour du baptême de cet avorton, fruit de l'union légitime, mais mal assortie, d'avocats de talent et de négociants honorables, — une plaque de bronze soit consacrée à transmettre à nos arrière-neveux les noms des créateurs de l'œuvre et ceux des souscripteurs enthousiastes qui ont accepté bénévolement une solidarité que nous repoussons. Il est à espérer que d'ici à quelques siècles les ressources de la ville de Bruxelles permettront à nos descendants de réparer nos bévues; il est bien juste qu'ils puissent au moins bénir, et de tout leur cœur, les dieux municipaux qui leur auront préparé ces doux et onéreux loisirs.

R.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS.

## BULLETIN ARTISTIQUE.

*Exposition de l'Institut des Beaux-Arts à l'hôtel de ville de Bruxelles. — Guillaume II, roi de Hollande. — M. Gallait. — MM. Winterhalter et Ghémar. — MM. Schubert et Billoin. — M. Doussault. — Antonin Moine. — M. E. De Block. — Le portefeuille de M. Daems-Schoy. — Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. — Loterie organisée par les artistes français.*

Je m'étais bien promis de ne plus m'occuper des expositions dérisoires de cette société qui s'appelle modestement l'Institut des Beaux-Arts, et j'aurais certes tenu parole, si — par le plus grand des hasards — l'*exhibition* actuelle n'offrait à nos peintres un précieux sujet d'enseignement. La petite salle de l'hôtel-de-ville renferme deux tableaux hors ligne, une *Vue prise dans une villa, à Larricia (environs de Rome)* par M. Achille Benouville, et *La leçon de musique* par Decamps.

Tout a été dit sur la célèbre composition de Decamps, dont M. Charles Vandenbergen est l'heureux propriétaire. Il est impossible de voir un coloris plus chaud, plus vigoureux, une pâte plus ferme, un dessin plus irréprochable, un faire plus spirituel.

Le nom de M. Benouville est beaucoup moins connu que celui de l'illustre peintre de la *Défaite des Cimbres*, des *Sorcières de Macbeth* et de la *Sortie d'une école turque*. C'est que M. Benouville appartient à cette jeune génération qui promet de dignes successeurs aux maîtres éminents, l'honneur de l'école française. Il a remporté le grand prix de Rome, à la même époque où son frère Léon obtenait pareil honneur à la suite du concours ouvert entre les peintres d'histoire, et depuis lors il a constamment habité la ville éternelle. M. Achille Benouville s'est efforcé d'unir le style à la reproduction sévère de la nature, et il y a parfaitement réussi. Son dessin est d'une grande pureté, et la baigneuse placée au premier plan de son tableau, prouve qu'il traite la figure aussi bien que le paysage.

Quoique le vert domine dans la vaste toile de M. Benouville, l'aspect de cette œuvre est fort harmonieux; l'ensemble en est des plus agréables. La variété de végétation de ce parc, — véritable forêt vierge, — est merveilleusement rendue. Rien n'est grandiose comme ce chêne vert et ce figuier qui se détachent au milieu de cascades de verdure, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Je ne vois guère qu'une seule critique à adresser à M. Benouville; sa manière est un peu uniforme, on voudrait un peu plus de verve, d'entrain. — Les fonds sont croustillants; cela est travaillé avec amour, c'est de la grande et belle peinture. Je désirerais quelques touches plus vigoureuses dans les ombres portées par les plantes qui se reflètent au premier plan dans les ondes limpides dont vient de sortir la jeune baigneuse. Ces observations n'atténuent en rien le talent de M. Benouville que nos paysagistes ne peuvent qu'étudier avec fruit.

Un second tableau, — *Vue des Marais Pontins*, — me paraît inférieur au premier qui a cependant été peint un an plus tôt, en 1846. Le côté gauche qui est vigoureusement éclairé, est remarquable sous tous les rapports. Mais j'ai peine à concilier ces tons chauds avec ce ciel qui roule de sombres nuages. Le ravin qui occupe le milieu de la toile, est trop poussé au noir. En général cette œuvre me paraît manquer d'harmonie; les tons bleus et les tons verts qui se heurtent en plusieurs endroits, produisent des contrastes pleins de dureté. Le premier plan est négligé.

On dit que M. Ch. Vandenberghen, un de nos plus riches amateurs, a l'intention d'acheter pour sa galerie la grande toile de M. Benouville. On ne peut que l'en féliciter et cette preuve de goût lui fera pardonner l'acquisition d'un affreux cadre de M. V. Delacroix, l'une des gloires de l'Institut des Beaux-Arts.

J'espère qu'on ne s'attend pas à me voir entreprendre la critique des devants de cheminée et des images enluminées qui constituent ce que messieurs de l'Institut veulent bien appeler leur Salon. Le compte-rendu de pareils chefs-d'œuvre rentre dans les attributions du *Charivari*. Après avoir parlé de MM. Decamps et Benouville, il n'est réellement possible de s'occuper que de MM. Dekeyser, Alexandre Robert, Tavernier, Taymans, Debrou, Genisson et Lottier, égarés, eux aussi, dans ce désert consacré à d'infimes médiocrités : à M. Genisson, il faut dire que son *Intérieur d'église* est très-inférieur à ses toiles du dernier Salon de Bruxelles; c'est de la peinture lâchée; la touche est molle, la couleur pâle et terne; que M. Genisson se méfie de sa facilité. — A M. Lottier, artiste français dont nous avons vu à Paris des ta-

Digitized by Google

bleaux qui annoncent un coloriste, il faut demander de renoncer à l'abus du *chic*. Les œuvres les plus complètes de M. Lottier ressemblent à des esquisses à peine terminées.

Le petit cadre de M. Debrou, — *Jeune femme découpant du linge*, — ne manque pas de mérite.

Comme coloriste, M. Taymans a fait de grands progrès. *Le rendez-vous* et *La rêverie* sont des œuvres où l'on trouve une certaine originalité et un cachet de distinction, qualité rare en Belgique. Il est fâcheux que M. Taymans ne soigne pas davantage son dessin.

C'est à M. Alexandre Robert, — le peintre de *Luca Signorelli*, — que nous devons la bonne fortune de l'exposition publique des tableaux de M. Benouville. Ces deux toiles lui ont été apportées de Rome par M. Papeleu, paysagiste gantois, qui retourne habiter l'Italie. — *Les moines au lutrin*, de M. Robert, sont peints avec cette conscience et cette sagesse qui distinguent le jeune artiste. Les têtes sont d'un beau caractère. J'aime surtout le moine debout devant le lutrin au centre de la composition.

Chaque exposition nous révèle d'incontestables progrès chez M. Tavernier. Cet artiste sera bientôt un de nos coloristes les plus distingués. Sa couleur gagne chaque jour en vigueur, en éclat, tandis que la fermeté et la largeur de sa touche lui permettent de rendre la nature avec plus de vérité. Il y a dans l'*Intérieur rustique* une partie de muraille pleine de soleil; la pâte est solide, le faire original. Tout, dans cette œuvre, annonce de sérieuses études. Les figures sont traitées avec un soin auquel M. Tavernier ne nous avait pas habitués. Il faut cependant en excepter la jeune paysanne placée à gauche au troisième plan. Cette figure est fort négligée, elle est maladroitement posée; l'artiste agirait sagement en la faisant disparaître.

C'est le tableau de M. Dekeyser représentant *Le Christ mort sur les genoux de la Vierge*, qui a été choisi pour être lithographié. Je ne sais ce qui lui vaut pareil honneur; c'est certainement un des ouvrages les plus faibles du peintre de la *Bataille de Woeringen*. Il n'y a dans cette toile ni caractère, ni sentiment, et le dessin est loin d'être irréprochable. Que peuvent donc y admirer les enthousiastes *quand même?* — La couleur, me répondra-t-on. — Je le veux bien, et je suis loin de nier sous ce rapport le mérite relatif de cette composition. Mais ne venez pas me dire que c'est là l'œuvre d'un coloriste par excellence, sinon je vous renverrai à *La leçon de musique* et à moins d'y mettre singulièrement de mauvaise foi, vous serez obligé d'avouer que M. Dekeyser pourrait, sans se compromettre, demander des conseils à Decamps pour composer sa palette. — Beaucoup de mollesse, peu de dessin et une composition d'un mérite négatif, voilà la seule appréciation possible du tableau de M. Dekeyser, si on veut le juger sans complaisance et comme doit toujours l'être un artiste de son talent et de sa réputation.

Le nom de M. Dekeyser me rappelle un autre anversois, M. Kremer, qui jadis donnait d'assez brillantes espérances; mais depuis.. ... Allez à l'Institut et vous y verrez — hélas! — *Le marchand ambulant*.

— Le roi de Hollande, Guillaume II, est mort des suites d'un froid, au château de Tilbourg. C'est une perte immense pour les arts dont il était le protecteur éclairé. Nous n'avons à nous occuper ici ni des actes du prince, ni de la conduite de l'homme privé, mais nous acquittons une dette de reconnaissance au nom des artistes, en enregistrant leurs regrets unanimes. Jamais un peintre, un sculpteur ou un architecte, ne s'est adressé en vain au prince qui vient de mourir et avec lequel s'éteint la race des rois-chevaliers. La plus grande partie de l'immense fortune de Guillaume II était consacrée à enrichir ses magnifiques collections. On assure que sa passion pour les arts l'a entraîné jusqu'à grever son patrimoine.

M. Gallait est le dernier de nos compatriotes qui ait été honoré d'une distinction par le feu roi qui n'avait jamais fait à un artiste un accueil plus flatteur. Personne ne sera étonné d'apprendre que le peintre de *Charles-Quint* et de d'*Egmont* s'est rendu à La Haye pour assister aux funérailles de Guillaume II et y représenter les artistes belges.

— Puisque nous parlons de M. Gallait, disons qu'il termine en ce moment les portraits de la famille Biolley. Jamais le célèbre artiste n'a atteint à une plus grande perfection. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'élégance de la composition, de la puissance de l'exécution ou du caractère saisissant de vérité qui distingue ces portraits.

— Winterhalter, le peintre d'*Il decamerone* et d'*Il dolce farniente*, est venu passer quelques semaines à Bruxelles, et il n'a pas eu à se plaindre de son séjour parmi nous. Les commandes de portraits lui sont arrivées de toutes parts; le roi lui-même l'a chargé d'exécuter son portrait en pied dont il a fait don à l'administration communale de la ville de Bruxelles.— Le talent n'a pas de patrie, aussi les personnes qui prétendent ne donner de commandes qu'à des artistes de leur pays et qui ont l'air de mépriser toute toile qui n'est pas signée d'un nom belge, nous ont-elles toujours paru guidées par des idées passablement étroites. Nous avons constamment fait la guerre à l'esprit de

Digitized by Google

clocher, nous sommes loin de changer de manière de voir à ce sujet, mais il n'en résulte pas que nous ne comprenions parfaitement l'étonnement de nos peintres en voyant le chef de l'État offrir à la capitale son portrait exécuté par un étranger.

Revenons au talent de M. Winterhalter. Cet artiste donne à toutes ses compositions un cachet d'élégance, de distinction que l'on ne peut assez louer. Ses portraits sont merveilleusement compris. Il est fâcheux que M. Winterhalter abuse de sa facilité; sa peinture n'est pas assez travaillée; sa touche est parfois un peu molle; sa manière, en un mot, n'est pas assez sévère. Quand on a le talent et la réputation de M. Winterhalter, on ne doit pas se contenter de donner des preuves d'habilité et de savoir-faire.

Deux des portraits que vient de peindre l'artiste allemand, méritent des éloges tout particuliers. On ne peut rien imaginer de plus gracieux que ces portraits des princesses Alphonse et Joseph de Chimay. Cela est vraiment d'un goût exquis. On ne sait à laquelle des deux belles-sœurs donner la palme. Peut-être finirait-on par se décider en faveur de la princesse Alphonse dont la pose est délicieuse.

Ces portraits ont porté bonheur à M. Ghémar qui a été chargé de les lithographier. M. Ghémar que l'Angleterre nous enlève dans quelques semaines, n'a jamais rien produit de plus complet. Ces planches révèlent de grands progrès.

— MM. Schubert, Billoin et Ghémar ont terminé les lithographies destinées aux malheureux souscripteurs à la loterie du dernier Salon de Bruxelles. Nous en félicitons ces trois artistes qui sont enfin débarrassés d'un travail fort peu agréable. Rien n'était moins fait pour être reproduit sur pierre que le tableau de M. Somers, si ce n'est cependant la toile de M. Van Eycken. Quant à la grande composition de M. Portaels, nous l'avons déjà dit, il fallait la confier à un graveur et non à un lithographe. Une gravure au trait aurait eu du succès, une lithographie n'en aura pas et n'en saurait avoir.

— Un artiste français qui a passé huit années en Orient, est depuis quelque temps à Bruxelles. M. Doussault rapporte de magnifiques portefeuilles; il a eu l'obligeance de mettre à la disposition de la *Revue de Belgique* quelques uns de ses précieux dessins qui ne seront pas les planches les moins intéressantes offertes à nos abonnés.

— La France vient de perdre un artiste de grand talent : Antonin Moine, dans un moment de désespoir causé par la misère, s'est fait sauter la cervelle. Peintre et sculpteur, il laisse des merveilles qui transmettront son nom à la postérité. Nous ne pouvons aujourd'hui que déplorer cette mort funeste; nous nous proposons de publier une étude sur la vie et les travaux d'Antonin Moine.

— La *Revue* annonçait, il y a peu de temps, que MM. Slingeneyer et Verheyden quittaient Anvers pour venir habiter la capitale; l'émigration continue : M. Eugène De Block s'est, lui aussi, décidé à choisir un atelier à Bruxelles.

— Nous engageons vivement nos lecteurs à faire connaissance avec les richesses que renferment les portefeuilles de M. Daems-Schoy (1), un de nos éditeurs de gravures les plus intelligents. Il y a quelques mois, nous avions vu chez lui des aquarelles et des dessins de Mme O'Connell, de MM. Hamman, Alfred de Knyff, Eugène Ciceri, Tavernier, Huart, Seigneurgens, A. Dillens, Leys, Francia, Marohn, etc.; de fort beaux pastels de M. Lauters et des dessins très-soignés de M. Fourcault, le peintre de fleurs qui vient de mourir jeune encore. Aujourd'hui M. Daems-Schoy est de retour de Paris, où il a fait de très-remarquables acquisitions. Nous signalerons particulièrement des aquarelles de M. Anastasi, — *l'Étude prise dans la forêt de Fontainebleau* est surtout digne d'attirer l'attention des amateurs, — des *Femmes de pêcheurs de Boulogne*, une des plus belles choses qu'ait signées Auguste Delacroix, un *Paysage* de M. Béthume, un tout jeune homme qui est déjà un artiste de grand talent, — des aquarelles d'un coloriste brillant, M. Célestin Nanteuil, etc. A peine arrivé de son excursion en Allemagne, M. Portaels est venu enrichir cette belle collection d'un dessin plein de caractère, souvenir du long séjour de l'artiste en Orient. Enfin, M. Achard, le paysagiste éminent dont la *Revue* s'est déjà occupée, termine en ce moment, pour M. Daems-Schoy, deux ou trois compositions d'une vérité extraordinaire.

— La commission directrice du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles a organisé d'intéressantes soirées consacrées soit à la musique, soit à l'examen d'albums appartenant à nos principaux amateurs. M. Doussault a communiqué aux membres du Cercle ses beaux dessins exécutés en Valachie, en Moldavie, en Grèce et en Égypte; et Mme la comtesse Duval de Beaulieu et M. De Man de Lennick ont eu l'obligeance de mettre à la disposition de la commission leurs albums, riches surtout en dessins de M. Madou, le spirituel et consciencieux artiste.

Le Cercle a organisé, au profit de la veuve du malheureux Bruers, mort des suites de la chute qu'il fit en travaillant à la fête du marché de la Madeleine, une

(1) Montagne de la Cour, 56.

Digitized by Google

charmante tombola composée de dessins et d'aquarelles par MM. Madou, Fourmois, Achard, Thomas, Félix Bovie, G. Simonau, L. Huart, L. Taymans, Ch. Billoin, J. Van Severdonck, vicomte de Beughem, E. Slingeneyer, A. Francia, Mme Calamatta, MM. Clays, Stroobant, Tavernier, L. Dero-Becker, Lehon, De Senezcourt, Payen, J. Leroy, E. Verboeckhoven, Calamatta, Van Moer, Voordecker, J. Portaels, J. Van Eycken, Charette-Duval, etc., etc. Le prix du billet est fixé à un franc.

— En France, les artistes ont obtenu du ministre de l'intérieur l'autorisation d'organiser une grande loterie pour venir en aide à tous ces hommes de pensée « d'autant plus malheureux qu'ils n'osent révéler leur infortune. » Il ne faut plus que les arts aient à déplorer des catastrophes semblables à la mort d'Antonin Moine. Nous avons appris avec un vif sentiment de plaisir que plusieurs de nos artistes qui ont habité Paris et ont fréquenté les ateliers des maîtres de l'école française, se sont empressés d'écrire au comité-directeur pour lui offrir leur concours désintéressé. Lorsqu'il s'agit de venir en aide à de nobles infortunes, il y a solidarité entre les artistes de toutes les nations; aussi regardons-nous comme un devoir de répondre immédiatement à la demande qui nous est faite de donner place dans la *Revue de Belgique* au prospectus de la loterie que l'on organise à Paris. Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer ce bulletin.

## GRANDE LOTERIE NATIONALE.

*Autorisée par M. le ministre de l'intérieur et M. le préfet de police au profit de la caisse de secours des associations des artistes Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs, Dessinateurs et des artistes Musiciens, sous la surveillance de l'autorité municipale de Paris.*

—

### CAPITAL : UN MILLION DE FRANCS.

DIVISÉ EN BILLETS A 1 FR. ET EN BILLETS DE SÉRIE A 5 FR.

—

« La France ne peut oublier que les arts sont une de ses gloires, et que ce qu'elle fait pour eux, ils le lui rendent en jouissances sans nombre et en illustrations qui rayonnent à l'étranger et vont porter sur toute la surface du globe l'éclat de la civilisation.

» Le commerce également se rappellera que l'industrie française doit aux talents de nos artistes la supériorité de ses produits, et toutes les personnes dont nos fabriques ont élevé la fortune se montreront jalouses de seconder nos efforts.

» Faciliter aux artistes la vente de nombreux produits, qui depuis un an restent stériles dans leurs ateliers; soutenir des talents que le gouvernement ni les particuliers ne peuvent encourager dans ce moment; distribuer des secours, tant à Paris que dans les départements, à des hommes d'autant plus malheureux qu'ils n'osent revéler leur infortune; et en même temps *offrir au public qui voudra concourir à notre œuvre des chances de bénéfices considérables*, tel est le but que nous nous sommes proposé en fondant cette vaste association.

» Afin de donner accès aux fortunes les plus modestes, nous avons fixé le prix du billet à UN FRANC.

» *Chaque billet de un franc* donne droit d'abord à une lithographie ou à un morceau de musique.—Dix billets donnent droit à une gravure ou à quelque autre objet d'art ou de librairie.

» *Chaque billet de un franc* donne droit, en outre, de participer au tirage de 2,002 lots, consistant :

1° Et un service peint sur porcelaine de Sèvres, ayant coûté. . . . . 20,000 fr.
2° En un service de vermeil, ayant coûté. . 10,000 fr.
3° En une parure de diamants, ayant coûté. 5,000 fr.
4° En une garniture de cheminée, bronze d'art, ayant coûté. . . . . 3,000 fr.

» Et en tableaux, dessins, aquarelles, gravures, objets d'art de toute nature, ainsi qu'en pianos, instruments de musique, partitions et compositions, divisés en 1,998 lots, ayant coûté de 10 fr. à 3,000 fr., dont l'acquisition se fera au fur et mesure du placement des billets, dans les proportions indiquées par l'autorité supérieure.

» Enfin, il donne droit de prendre part au tirage de 3,000 autres lots consistant en gravures cotées dans le commerce à 20, 40 et 80 francs.

» Le porteur d'un *billet de série* (1), indépendamment des cinq chances que lui donne ce billet en raison des cinq numéros qu'il porte, aura le droit exclusif de participer au tirage du gros lot, consistant en : UN SERVICE D'ARGENTERIE, SORTI DES ATELIERS D'ODIOT, DU PRIX DE 70,000 FR., PESANT 238 KILOGRAMMES ET REPRÉSENTANT UNE VALEUR INTRINSEQUE DE 50,000 FR., Y COMPRIS LE CONTRÔLE.

» Ainsi, il y aura deux tirages : 1° un pour les 2,002 lots, auquel prendront part tous les souscripteurs de la loterie, c'est-à-dire les porteurs de billets de série et les porteurs de billets détachés (les billets de série auront cinq chances); et 2° un tirage pour le gros lot, auquel participeront seulement les billets de série, le tout sans préjudice des lithographies, morceaux de musique et gravures dont il a été parlé.

» L'opération du tirage aura lieu sous la présidence de l'autorité municipale de Paris.

» Dans le cas où, à l'époque fixée pour le tirage, la totalité des billets ne serait pas placée, le nombre et la valeur des lots subiraient une diminution proportionnelle.

» Une commission *approuvée par M. le ministre de l'intérieur*, et choisie parmi les membres des deux associations des artistes peintres et des artistes musiciens, est chargée de la surveillance générale de cette loterie.

» Le siége de l'administration est établi à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, bazar Bonne-Nouvelle, où se fera l'exposition des objets mis en loterie.

» Toute demande et tout envoi d'argent devront y être adressés *franco*. Les envois non affranchis seraient refusés.

» Pour régulariser la liquidation de l'opération, toute demande en délivrance de lots devra être faite, sous peine de nullité, dans le délai de soixante jours à dater du jour du tirage.

» L'appel que nous faisons au public sera, nous l'espérons, entendu non-seulement en France, mais à l'étranger et dans tous les pays où l'on aime les beaux-arts. Les sympathies des hommes d'intelligence ne sauraient manquer à une entreprise conçue dans l'intérêt des plus généreuses et des plus nobles pensées.

» *Déjà, au début de nos opérations*, 50,000 *billets sont placés.*

» On pourra se procurer des billets chez Aubert, place de la Bourse, 29.

---

(1) Une *série* se compose de cinq numéros qui se suivent, de 1 à 5, de 6 à 10, de 11 à 15, et ainsi de suite, réunis sur un seul billet qu'on appelle *billet de série*. Les porteurs de ces *billets de série* auront *seuls* droit de participer au tirage du gros lot d'argenterie.

Le porteur de cinq billets *qui ne se suivent pas dans l'ordre indiqué ci-dessus* participera au tirage des 2,002 autres lots, mais non au tirage du lot principal, qui ne peut être gagné, ainsi que nous venons de le dire, que par le porteur d'un *billet de série*.

Le *billet de série*, étant la réunion de cinq billets, *coûte* 5 *fr.*

L. VAN ROY.

Digitized by Google

# FLEURS D'ALLEMAGNE [1].

## XI.

## LA MAISON ABANDONNÉE.

(A. KAHLERT.)

Sais-tu la maison maudite
Dans le bois silencieux?
Là riait, humble et petite,
Une hutte au seuil joyeux.

Là dans une paix austère
Vivait un pauvre vieillard,
Lorsqu'un soir dans sa chaumière
Vint un riche au dur regard.

« J'ai payé cette demeure,
Dehors, méchant débiteur!
— « Ma femme expire à cette heure,
Épargnez-moi, monseigneur! »

(1) Voir REVUE DE BELGIQUE, 1re série, in-8°, tome I, pp. 323 et 335; tome II, pp. 1, 49 et 131; tome III, pp. 145, et tome IV, p. 28, 316 et 494.



Digitized by Google

« — Dehors! les gueux sur la dure
Ont place encor pour mourir. »
Tous deux dans la nuit obscure
En pleurant durent partir.

Et dans la forêt profonde
Ils se traînèrent, mourants.
Les vents étaient froids, et l'onde
Tombait sur eux à torrents.

On ne les vit plus paraître
Depuis cette affreuse nuit.
Le superbe toit du maître
Remplaça l'humble réduit.

Le riche avait en partage
Les plaisirs et la splendeur;
C'était un triste avantage,
Il lui manquait le bonheur.

Au seuil des salles splendides
Deux mains frappaient chaque nuit,
Et deux fantômes livides
Vers lui s'avançaient sans bruit.

Une voix plaintive, éteinte,
Des lambris faisant le tour,
Glaçait le riche de crainte
Dans sa couche, jusqu'au jour.

Il se traînait de la sorte
Dévoré par le chagrin.
On vit son corps à la porte
Pendre sans vie, un matin.

Sais-tu la maison maudite
Dans le bois silencieux?
Le voyageur qui l'évite
Passe en détournant les yeux.

Digitized by Google

XII.

## CHANSON DU PRISONNIER.

(UHLAND.)

Vive alouette,
Ta chansonnette
Monte et s'épanche en mille accords joyeux.
Mon âme folle
Chante et s'envole,
D'un même essor nous planons vers les cieux.

Vive alouette,
Déjà muette,
Tu redescends dans la prairie en fleur.
L'âme épuisée
Tombe, brisée,
Dans son abîme, au fond de sa douleur.

XIII.

## LE CERF BLANC.

(LE MÊME.)

Trois chasseurs allaient se parlant,
Ils allaient chasser le cerf blanc.

Couchés sous un pin dans le bois,
Ils eurent un rêve tous trois.

LE PREMIER.

J'ai cru voir le cerf tout à coup
Sortir de ce buisson, houp, houp!

Digitized by Google

LE DEUXIÈME.

Aux cris des chiens le cerf craintif
Bondit et je tirai : paf pif!

LE TROISIÈME.

Et moi, quand le cerf expira
Je soufflai dans mon cor : trara!

Comme ils parlaient ainsi tous trois,
Le cerf blanc parut dans le bois.

Avant qu'un d'eux eût dit : holà!
Le cerf blanc était loin de là.
Houp houp! paf pif! trara!

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

# MARCO VISCONTI,

## HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

### CHAPITRE XVI.

Sur la route, Lupo rencontra grand nombre de gens qui se rendaient au tournoi. Dans ces temps-là ce spectacle était fort aimé : hommes, femmes, enfants, tout le monde y allait. On pouvait facilement reconnaître le métier de chacun à ses vêtements. Les marchands de laine portaient des bonnets blancs ; les armuriers avaient un tablier de peau de différentes couleurs, suivant qu'ils fabriquaient des cuirasses, des épées, des boucliers, des casques ou des éperons ; et parmi ceux qui exerçaient le même métier on pouvait distinguer les ouvriers des maîtres ; on reconnaissait également les officiers, les consuls et les abbés.

Les dames et les chevaliers portaient des vêtements en soie et en velours, des chaînes en or, et des bijoux ornés de perles et de pierres précieuses, des four-

(1) Voyez *Revue de Belgique*, livraison de décembre 1848, pag. 323 (tome I^er, 2^me série), et Suprà, pp. 67 et 132.

Digitized by Google

rures de prix telles que la martre et l'hermine : tous ces objets de luxe étaient interdits au peuple et aux artisans, qui ne devaient se vêtir que d'étoffes de laine. et de toile, et ne pouvaient porter ni bijoux, ni ornements.

En arrivant devant l'église de San-Simpliciano qui est en dehors de la ville, Lupo vit un rassemblement nombreux qui regardait plusieurs boucliers pendus aux portes de l'église. C'était l'usage, alors, d'exposer, devant les églises qui se trouvaient près de l'arène du tournoi, les boucliers des chevaliers qui devaient combattre, afin qu'il fût plus facile de les reconnaître dans la lice ; s'il y avait contre eux quelque charge, on pouvait les accuser et les faire expulser. Parmi tous ces boucliers figurait celui d'Ottorino : il était mi-partie rouge et blanc avec une vipère au milieu; Lupo le vit et continua sa route pour rejoindre au plus vite son maître, mais la foule, qui grossissait à chaque instant, l'en empêchait.

Ici un ménestrel chantait au son d'une guitare ; là un saltimbanque faisait danser, au son du fifre, des chiens et des singes ; plus loin, un charlatan distribuait des reliques et des préservatifs contre la fièvre ; de tous côtés on voyait des cabanes en bois où l'on jouait aux dés et à d'autres jeux, des boutiques en plein vent, où l'on vendait du mouton, du sanglier, du pain de froment ou d'orge, des comestibles et des vins de toute sorte.

A gauche de l'enceinte se trouvait une place assez vaste où se tenait une foire aux chevaux, et où on les faisait courir et caracoler. Tout auprès, deux enclos moins grands étaient destinés au marché des chiens et des faucons : on n'entendait que les cris des animaux et ceux des vendeurs qui exagéraient les qualités de leurs marchandises.

— Une couple de chiens de Tartarie, de la race apportée en France par Saint-Louis — criait l'un. — Chiens coureurs et d'arrêt, qui jamais ne deviennent enragés. — Eperviers d'Angleterre, d'Allemagne et de Norwége — criait un autre. — Un faucon merveilleux, le roi des animaux, qui a été dressé pour chasser le lièvre, et qui attaque le loup et le sanglier.

De l'autre côté de l'enceinte, à droite, était le marché aux armes : les armuriers avaient élevé des tentes sous lesquelles étaient étalées leurs marchandises. Au milieu de chacune de ces boutiques ambulantes était placé un mannequin figurant un guerrier recouvert de toutes ses armes ; dans quelques-unes le guerrier était monté sur un cheval de bois également armé en guerre : d'autres marchands plus ingénieux avaient placé deux guerriers combattant en face l'un de l'autre ; et tout cela pour mettre en évidence leurs plus belles armes et séduire les acheteurs, qui, à l'époque des tournois, accouraient en foule acheter des armes à Milan. Chaque tente portait sur une enseigne le nom du maître fabricant.

Digitized by Google

— Eh bien! Giacomolo, comment vont les affaires? dit Lupo à un petit homme gros et coloré, qui, accoudé nonchalamment sur l'établi d'une de ces boutiques, regardait les passants.

— Pas trop mal — répondit Giacomolo Biraga, un des meilleurs armuriers de Milan: — quoique la place qu'on m'a donnée soit mauvaise et que la saison le soit aussi, je ne suis pas trop mécontent.

— As-tu envoyé à Ottorino la cuirasse qu'il t'avait demandée?

— Je l'ai portée moi-même ce matin, et je la lui ai essayée; elle va parfaitement; je puis dire sans me flatter que c'est un travail qui me fera honneur; de l'acier à l'épreuve du poignard, et le tout orné d'arabesques d'or, à désespérer tous les armuriers.

En ce moment un vieillard enveloppé d'un manteau brun s'approcha de la boutique et dit à Giacomolo: — Maître, je voudrais un casque de première qualité, dont la visière ne puisse se lever.

— Vous voulez parler de ces casques qui s'ouvrent par derrière, répondit l'armurier.

— Précisément.

— Ce sont là de vieilles choses qu'on ne porte plus : les casques se font maintenant avec une visière mobile, qui peut se lever et se baisser à volonté : je n'ai pas ce que vous demandez, mais j'ai des heaumes des meilleures fabriques — et en disant cela l'armurier se dirigeait vers le fond de sa boutique.

— Ne vous dérangez pas, dit le vieillard, je tiens à avoir un casque comme celui que je vous ai demandé : où pourrais-je en trouver?

— Voyez à la quatrième ou cinquième boutique après la mienne : savez-vous lire?

— Non.

— Bien, vous ne pouvez pas vous tromper; demandez Ambrogio Caimo, et tout le monde vous l'indiquera : il aura peut-être ce que vous demandez; lui seul tient de ces antiquailles; s'il n'a pas le casque que vous voulez, vous serez obligé de vous en passer, car vous n'en trouverez pas ailleurs.

— Et si j'en trouve un, combien dois-je le payer?

— Mais..... — répondit Birago en traînant la voix et en haussant les épaules; c'est comme si vous me demandiez le prix d'une relique; ce sont de ces choses qui coûtent plus ou moins suivant la bourse de ceux qui achètent, et la conscience de ceux qui vendent.

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, dit le vieillard en s'éloignant.

— Quel espèce de casque veut donc cet homme, demanda Lupo à l'armurier.

Digitized by Google

— Ce sont des casques comme en portaient autrefois les chevaliers qui voulaient combattre sans être connus. Ils sont faits d'une seule pièce; par conséquent, il est impossible qu'un coup de lance mette à découvert la figure du combattant.

— Ah ! je comprends...; Dis-moi donc : le vicaire n'est pas encore arrivé?

— Non, on l'attend pour commencer le tournoi.

— Et il se fait attendre ainsi?

L'armurier ne répondit qu'en fermant la bouche et en baissant la tête, puis après un moment il dit tout bas : — Tu vois ce que c'est que cette race de seigneurs. Si c'eût été Marco ! — Et il soupira.

— Oh ! si c'eût été lui ! répondit Lupo avec enthousiasme.

— Mais pourquoi est-il parti, reprit l'armurier; et baissant la voix davantage: — il devait rester ici, avec nous; nous sommes tous pour lui, tous nous nous jetterions au feu sur un signe de lui.

— Et les soldats ! — dit Lupo, et la noblesse ! Mais son départ n'est pas naturel; il doit y avoir quelque chose là dessous.

Ils s'interrompirent en voyant revenir le vieillard qui tenait en main un casque.

— Brave homme ! cria l'armurier en l'appelant, vous en avez donc trouvé un?

— Oui, répondit-il en s'approchant et en faisant voir le casque, je l'ai trouvé là où vous m'avez envoyé.

— Birago prit le casque, le regarda attentivement en dedans et en dehors : — Il vient des fabriques d'Angleterre, dit-il : combien l'avez-vous payé?

— Devinez.

— Huit *ambrogini* d'argent?

— Davantage.

— Une livre impériale ?

— Plus encore.

— Allons, dites-le moi, je ne pourrai jamais deviner.

— Je l'ai payé deux florins d'or.

— Deux florins d'or !

— Oui, deux florins de trente sous impériaux chaque.

— Voleur ! allait dire l'armurier ; mais il se contint et, rendant le casque au vieillard :

— Celui qui a assez d'argent pour consacrer deux florins à un achat pareil doit être bien riche.

— A qui cela doit-il servir? demanda Lupo tout naturellement à l'inconnu : mais celui-ci ne répondit pas, et mettant un doigt sur sa bouche en signe de silence, il s'éloigna.

Digitized by Google

L'armurier et son compagnon le suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent le voir.

— C'est pour quelqu'un qui désire combattre dans le tournoi sans être connu.

— Si je n'étais pas attendu, dit Lupo, je le suivrais pour savoir où il va.

En ce moment un acheteur entra dans la boutique et mit fin à leur conversation.

Lupo en s'en allant fit le tour de l'enceinte, et arriva au bout de la lice où l'on avait élevé des échafaudages et des loges ornées de riches tentures de soie, de tapis et de guirlandes de fleurs. Des chevaliers, des dames et des damoiselles étaient assis dans ces loges, et derrière eux se tenaient les pages et les écuyers : de tous côtés on ne voyait que des plumes qui s'agitaient, des casques étincelants, de riches toilettes qui s'étalaient. Une loge, plus grande que les autres, tendue en étoffe blanche et or, était réservée pour le vicaire impérial et pour sa cour : les armes de l'empereur et celles de la maison Visconti étaient brodées de tous côtés sur la tenture.

Au milieu du vaste cirque se trouvait un mannequin armé de toutes pièces, tenant un bouclier au bras gauche et une lance de la main droite. Ce mannequin servait de cible à ceux qui se livraient à l'exercice de la lance à cheval; on appelait cet exercice — courir le Sarrasin, parce que le mannequin était habillé en maure.

Les jeunes gens s'y exerçaient souvent pour apprendre à blesser au milieu des quatre membres, ce qui voulait dire, à la poitrine ou la tête. Le mannequin était fait de telle façon que, quand le coup était mal donné un ressort caché faisait mouvoir le bras qui, armé d'un gros bâton, administrait de grands coups au maladroit.

Il y avait aussi un autre jeu, fort dangereux, qui consistait en une énorme poutre posée transversalement sur un gros pieu de la hauteur d'un homme : il était posé de manière à tourner sur lui-même au moindre choc : le joûteur devait, en courant à toute bride, toucher la poutre avec sa lance et éviter de recevoir le coup que n'aurait pas manqué de lui donner la poutre en tournant vivement. Ce jeu était des plus dangereux : souvent il coûtait la vie aux imprudents qui s'y hasardaient, aussi avait-il été défendu maintes fois par les évêques, les papes et les conciles : mais ces défenses étaient vaines.

Lupo était allé rejoindre Ottorino, il lui avait mis sa nouvelle cuirasse, avait examiné toutes ses armes, puis il s'était mêlé aux autres écuyers pour regarder ceux qui s'exerçaient à la lance. Comme il était là, il vit venir à lui un homme



Digitized by Google

vêtu mi-partie de rouge et de jaune : cette manière de s'habiller était assez commune dans ce temps-là pour qu'on n'y fît pas attention; mais ce qui faisait remarquer ce personnage c'était une rangée de grelots en argent cousus autour de son bonnet, et qui résonnaient à chacun de ses pas.

— Bonjour Premacoldo — dit Lupo en reconnaissant l'homme si singulièrement habillé.

— Ah! te voilà, Lupo, répondit le bouffon; je suis enchanté de te trouver : je venais précisément à la tente des écuyers pour demander à l'un d'eux de me prêter un cheval et une cuirasse pour courir le Sarrasin : puisque te voici, tu vas me rendre ce service, n'est-ce pas?

— Tu veux courir le Sarrasin? Mais tu es fou! Mêle-toi de chanter et non de tenir une lance : vois-tu ce gros bâton que le mannequin tient à la main; de plus adroits que toi l'ont reçu sur les épaules.

— Laisse-moi faire, et ne crains rien pour moi : j'ai parié avec Arnoldo Vitale; il m'a vaincu en chantant une chanson d'amour, et je l'ai défié au Sarrasin.

— Mais tu ne sais donc pas qu'Arnoldo Vitale est un écuyer très-expert et qu'il se sert de la lance aussi bien que les plus habiles joûteurs.

— Mais tu ne connais pas les conditions du combat. Lui, doit rompre la lance du mannequin, moi je ne dois que la toucher, sans que son bâton m'atteigne.

— Les conditions ne sont donc pas égales?

— A conditions égales! Prends garde que je me laisse attraper : il est vrai que je suis un peu fou, mais pas à lier cependant.

— Et tu n'es pas honteux?

— De gagner un beau cheval sans me fatiguer!

— Et toi, quel est ton enjeu?

— La moitié de la chaine que ton maître m'a donnée à Bellano, et le reste — mes épaules le payeront en recevant des coups de bâton.

— Pauvre chaîne et pauvres épaules : fais ce que tu voudras; c'est ton affaire.

— Ainsi donc, tu veux bien me prêter ton cheval et ta cuirasse?

— Oui, mais pour une seule course, bien entendu.

— Oui, oui, sois tranquille.

— Bien; entre dans la tente, je vais te donner tout ce qu'il te faut.

Alors Lupo mit à Premacoldo une légère cuirasse, le fit monter sur son propre cheval et lui donnant une lance : — Fais bien attention, lui dit-il; serre les genoux, penche-toi en avant, afin que la secousse ne te jette pas à bas de ton cheval. Comme cela — un peu plus haut.... c'est bien! Tiens bien ta lance... étends le bras; vise droit et recommande-toi à ton saint patron.

Digitized by Google

— Laisse-moi faire, dit Premacoldo ; et il partit au trot.

— Attends, que je te mette des éperons.

— Je n'en ai pas besoin, répondit le bouffon, et il mena son cheval dans la lice.

Un trompette fit le tour de l'enceinte annonçant à haute voix le défi entre Arnoldo Vitale et Premacoldo et les conventions de la lutte. Tous ceux qui connaissaient Premacoldo s'attendaient à quelque tour de sa façon.

Les gages furent remis entre les mains des juges ; puis, deux écuyers vêtus de peaux d'ours et qui imitaient la marche et les mouvements de ces animaux, s'approchèrent des compétiteurs et donnèrent une lance à chacun d'eux ; mais au moment où Premacoldo avançait la main pour prendre la sienne, son cheval sentant l'odeur de la peau d'ours, se leva sur ses jambes de derrière, si bien que le pauvre cavalier, pour ne pas tomber, fut obligé de saisir des deux mains la crinière du cheval et de serrer les genoux autant qu'il le pouvait : mais malgré ces précautions il eût peut-être vidé les arçons si Lupo n'était venu à son secours et n'avait calmé l'intelligent animal par des caresses et des paroles qu'il paraissait comprendre.

Quand le rire provoqué par cette scène burlesque fut calmé le hérault d'armes cria : — Arnoldo Vitale court.

Le gracieux troubadour parut alors couvert d'une légère cuirasse et portant des éperons d'argent, signe distinctif des écuyers : il mit sa lance en arrêt et avança au galop sur le mannequin qui reçut le coup au milieu de son bouclier, et la lance fut brisée. C'était la troisième lance qui avait été rompue ce jour-là, mais aucun coup n'avait été donné avec autant de force et autant d'adresse que celui-là ; il fut jugé le meilleur : aussi des applaudissements éclatèrent-ils de toutes parts.

Bientôt le peuple se mit à crier : — C'est à Premacoldo à courir ; que Premacoldo vienne !

— Me voici, dit le bouffon ; ne craignez rien, je n'ai nulle envie de me sauver.

— Allons, vite, mets ta lance en arrêt, lui dit Lupo qui était auprès de lui ; tourne ton cheval et lance-le au galop. — Mais le fin matois, qui n'était pas du tout disposé à courir ainsi, avait déjà imaginé un de ses tours pour en sortir sans peine : au lieu de tenir sa lance en arrêt comme il aurait dû le faire, il la passa sous son bras et tout ramassé sur son cheval, dans la position la plus burlesque du monde il s'avança vers le mannequin. Arrivé auprès, au lieu de le frapper il enfonça sa lance dans un des pans du manteau du mannequin : le coup était porté à faux, mais malgré cela la machine s'ébranle, elle lève le bras et fait aller son bâton ; tout le monde s'attendait à voir tomber Premacoldo, mais sachant ce qui l'atten-

Digitized by Google

dait, il s'était bien vîte couché sur le cou de son cheval, si bien que le bâton ne fit qu'effleurer sa tête et enlever son bonnet qui alla tomber au milieu de la lice, au grand plaisir du peuple qui regardait ce spectacle.

Quand il fut hors de portée du bâton, Premacoldo se releva tout doucement en riant d'un rire moqueur; il se redressa sur son cheval et alla se placer en face du mannequin.— Ah! tu croyais m'atteindre, lui dit-il en faisant maintes grimaces, tu croyais que je me laisserais prendre, vilain moricaud; mais Premacoldo n'est pas si bête que tu le crois; c'est toi qui es attrapé, vieux renégat.

— Premacoldo, lui dit alors un des juges, tu as perdu ton défi.

— Comment! j'ai perdu! mais le bâton ne m'a pas touché.

— Ton bonnet qui est là-bas par terre témoigne contre toi.

— Eh! que m'importe mon bonnet. Si mon bonnet est un fou auquel il a pris fantaisie de faire quelques culbutes sur le sable, est-ce ma faute à moi?

Le juge allait répliquer lorsque Arnoldo Vitale s'approcha, et content d'avoir fait un beau coup, dit à Premacoldo : — Tu as raison; nous avons parlé de nos personnes et non pas de nos bonnets; prends le cheval tu l'as loyalement gagné.

Les spectateurs furent enchantés de ce trait de courtoisie généreuse; aussi le gentil troubadour fut accablé de louanges et de caresses : on lui décerna le prix de la course qui consistait en une épée à garde d'argent.

Le vicaire impérial Azzone Visconti venait d'arriver avec Luchino et Jean Visconti ses oncles, et toute sa cour.

A son entrée dans sa loge on entendit bien quelques cris : — Vive Azzone! vive le vicaire! vive le seigneur de Milan! — mais ces démonstrations étaient froides; une sourde rumeur couvrait les voix, et on entendait même quelques cris de vive Marco!

Le vicaire impérial était vêtu d'une longue robe de damas, fermée sur le devant par une rangée de boutons en or. Il avait un bonnet ou plutôt une toque en étoffe noire, brodée en argent et bordée d'hermine. Cette toque était faite de manière à ce que cette étoffe noire retombât des deux côtés de la figure et en fit admirablement ressortir la blancheur.

Azzone était gracieux et courtois de sa nature, et à cette époque il faisait encore plus de frais d'amabilité pour plaire à ce peuple, qu'il savait bien ne pas lui être très-favorable. Il se penchait de tous côtés pour saluer les nobles seigneurs qui s'inclinaient devant lui; il saluait aussi de la main et de la tête les ouvriers et les femmes du peuple : monnaie de courtoisie qui coûte bien peu aux grands et qui, d'ordinaire, leur rapporte beaucoup.

Digitized by Google

Azzone était arrivé au moment où Arnoldo Vitale recevait, de la main du juge, l'épée, prix de la course, et où il donnait à ce juge la somme en échange. Azzone, charmé de la grâce de ce procédé envoya un de ses écuyers prier le vainqueur de monter dans sa loge, puis s'adressant à ses oncles : — Tandis qu'on débarrassera l'enceinte, et que les combattants se prépareront nous le prierons de nous chanter quelque chose. Luchino ne répondit pas, mais Jean, qui, quoique évêque et même cardinal depuis quelque temps, aimait fort tous les amusements, demanda à son neveu : — Cet Arnoldo Vitale n'est-il pas le troubadour à qui son talent en poésie a valu, il y a quelques années, le prix de la violette d'or à Toulouse? — C'est lui-même, dit Azzone.

Alors le prélat se mit à dire les merveilles qu'il avait entendu raconter à propos de ce gentil ménestrel : puis, comme il s'apercevait que cela déplaisait à son frère Luchino, auquel il avait souvent reproché son indifférence pour les arts, il commença un éloge pompeux des chanteurs, disant que c'était un honneur pour les princes que d'en faire leurs amis, que Marco Visconti devait une partie de la faveur dont il jouissait à sa générosité envers eux : enfin il en dit tant, qu'il en dit trop.

En général, dans les temps dont nous parlons, les troubadours, les ménestrels, enfin tous ces chanteurs nomades dont l'Europe fourmillait, étaient une triste et malheureuse race. Ils allaient de cour en cour, vivant aux dépens de tout le monde; ils colportaient de pays en pays les histoires publiques et privées; rien n'était sacré pour eux : ils étaient les instruments de la calomnie et de l'infamie ; ils se déchiraient entre eux, ils se mordaient à belles dents : enfin ils vivaient comme des chiens auxquels les uns donnent un morceau de pain, et les autres un coup de pied.

Cependant, il faut le dire, au milieu de cette mauvaise engeance, il y avait quelques bonnes exceptions, et Arnoldo Vitale était du nombre.

Il parut dans la loge du vicaire en costume de troubadour : il avait déposé toutes ses armes et était vêtu d'une veste et d'un haut-de-chausse rayé de blanc et de bleu ; son bonnet bleu était orné de deux plumes blanches qui retombaient gracieusement sur son front. Il paraissait âgé de trente ans; son visage était d'une beauté sévère; ses cheveux étaient chatains et épais.

De tous côtés on l'entoura pour l'entendre, et lui, s'inclinant devant Azzone, lui demanda un sujet pour sa chanson.

— J'ai souvent entendu parler, dit le vicaire, d'un certain Folchetto de Provence, qui, de fils de forgeron, devint comte de Narbonne, et mourut moine dans un couvent d'Espagne : tu dois connaître cette histoire puisque tu as habité longtemps ces différents pays; te plairait-il de me la chanter en vers.

Digitized by Google

— Je ferai mon possible pour obéir de mon mieux à un si noble seigneur, répondit Arnoldo. Puis prenant son luth, il le suspendit à son cou et après l'avoir accordé, il préluda quelques instants pour préparer son auditoire et pour chercher le début de son improvisation.

Tous les spectateurs se taisaient, respectant sa méditation; au bout de quelques instants il commença d'une voix un peu tremblante d'abord, mais qui n'en était que plus douce.

La rose doit être jalouse,
En s'ouvrant au soleil de mai,
De Folchetto, le page aimé
Du seigneur Raimond de Toulouse;
Cœur preux et fier, et tour à tour
Guerrier, poète et troubadour.

Lorsqu'aux jours de fête il s'élance
Dans la lice ouverte, emporté
Par son beau coursier tacheté,
Tenant au poing sa bonne lance,
On croit voir, tant il a d'ardeur,
Saint Georges, du dragon vainqueur.

Lorsqu'il chante d'une voix pure
Ses lais si tendres et si beaux,
Sur son épaule en longs anneaux
Flotte sa blonde chevelure;
Chacun, au fond du cœur troublé,
Croit entendre un ange exilé.

Tous nos seigneurs pleins de vaillance
Désirent le voir à leur cour,
Et pour lui soupirent d'amour
Toutes les belles de Provence;
Mais page fidèle, son cœur
Est à sa dame, à son seigneur.

Longs cheveux noirs, œil noir qui brille,
Blancheur de lys, telle est Nelda;
D'un baron de Salamanca
Ce trésor d'amour est la fille.
A Toulouse nulle beauté
N'a plus d'éclat ni de fierté.

Digitized by Google

Mais pour cette orgueilleuse belle
Le page se consume en vain,
Car elle en parle avec dédain :
« Il sent la forge encor, dit-elle.
Fille de barons ne doit pas
Placer jamais son cœur si bas. »

Le page pleure et se lamente;
Pour elle seule, nuit et jour,
Sur son luth il chante l'amour
Dans la ballade et le sirvente;
Il court aux tournois, lance en main;
Tout pour elle, mais tout en vain.

Il languit, comme au vent d'orage
Se flétrit une douce fleur;
Sa joue a perdu sa couleur,
La pâleur couvre son visage,
Et creusés par des pleurs amers
Ses grands yeux n'ont plus leurs éclairs.

Il mourait, sans la faveur prompte
Du seigneur qui, le même jour,
L'arma chevalier dans sa cour
Et de Narbonne le fit comte,
Puis au page accorda la main
De cette belle au cœur hautain.

Mais à Toulouse et dans la plaine immense
A brillé des combats l'appareil redouté;
Car avant peu le seigneur de Provence
A juré de punir un vassal révolté.

Pas d'étendard de baron ni de ville
Qui manque au rendez-vous; on marche avec ardeur
Droit vers Autibe, où la plaine fertile
Voit se dresser au loin les tentes du seigneur.

Raimond s'adresse à son page fidèle
Qui près de lui chevauche, et lui parle tout bas :
« Pourquoi si triste encore? cette belle
Qui cause tes soupirs, bientôt tu la verras.

Digitized by Google

» Déjà revient de Narbonne, je pense,
Le courrier par mon ordre auprès d'elle envoyé :
Je t'arrachai sitôt de sa présence
Que tes cuisants regrets m'émurent de pitié. »

Un jour se passe, elle n'est point parue;
Un autre jour encor, puis un troisième, hélas!
Un quatrième on attend sa venue,
Le courrier est absent, Nelda n'arrive pas.

Mais la cité par les armes réduite
Se rend, et du rebelle est tombé l'étendard;
Et Folchetto, que tout retard irrite,
Libre enfin, s'est jeté sur son coursier, et part.

Vers le château se dirige le page,
Il marche seul ainsi pendant un jour entier,
Et puis afin d'abréger le voyage,
Il va le long des flots par un étroit sentier.

Et tout à coup, comme il lève la vue
Sur le faîte d'un roc battu du flot amer,
Il aperçoit une femme éperdue
Qui pleure, et dont les yeux sont fixés sur la mer.

Il reconnaît cette taille si belle,
Ces traits, ce port si noble et ce long vêtement :
En palpitant il s'approche; c'est elle,
C'est Nelda, pourrait-il en douter un moment?

Abandonnant son cheval au rivage,
Plein de crainte il s'élance en s'écriant : « C'est toi,
Toi, mon épouse! en cet endroit sauvage,
Quoi! seule et toute en pleurs! Dis!... Comment, et pourquoi?... »

Pâle, échevelée et farouche,
Mais d'un front superbe et serein,
Tandis qu'un sourire hautain
Erre en frissonnant sur sa bouche,
La belle se tourne vers lui :
« Écoute-moi, dit-elle, et fuis!

Digitized by Google

» C'est une souche antique et pure
Qu'en moi ton hymen vient flétrir ;
Il a pu te faire sortir
D'une condition obscure,
Celui qui me jette en tes bras :
Mais te faire noble, non pas.

» Je n'ai pu supporter la honte
Faite à mon sang, faite à mon nom ;
Aux vœux d'un seigneur d'Albion
Je me suis rendue, ô mécompte!
Ma beauté, livrée au mépris,
De ma vengeance fut le prix.

» Il m'a trahie et délaissée,
Il a fui pendant mon sommeil ;
Et du rivage, à mon réveil,
Sur les flots par le vent poussée,
J'ai vu la voile du félon
Tracer un rapide sillon.

» Sur moi l'astre qui nous éclaire
Depuis ce jour deux fois a lui ;
J'erre en pleurs, seule et sans appui
Sur ce rivage solitaire.
Un peuple cruel et railleur
Me montre au doigt avec horreur.

» Que faire à présent? — Que j'implore
Humblement un honteux pardon,
De toi que je méprise? O non,
Je ne suis pas si vile encore.
Ce que tu verras en ce lieu,
Va le dire à mon père : Adieu. »

Elle se tait, elle s'approche
Du bord du rocher menaçant,
Et d'un bond, la tête en avant
Se précipite de la roche.
Et sur la rive a retenti
Le bruit d'une chute et d'un cri.



Digitized by Google

Les rocs dans sa chute profonde
Brisent ses membres délicats;
Elle a disparu..... mais là bas
Un voile blanc flotte sur l'onde.
Dans un cercle toujours croissant
Les eaux se rougissent de sang.

Sans répandre une larme,
Notre chevalier s'arme;
De noir il s'est vêtu,
Et seul, morne et sauvage,
Il longe le rivage
Et s'éloigne abattu.

Les vents au loin mugissent
Et les ondes blanchissent;
De sa barque il peut voir
Fuir ce sol qu'il adore,
Et que de voir encore
Il n'a plus nul espoir.

Vers le Nord il voyage,
Il aborde au rivage
De la fière Albion.
Vengeant la foi trahie,
En champ clos il défie
Le perfide baron.

Tous deux, lance abaissée,
Dans leur course pressée
Heurtent leurs destriers
D'une telle furie,
Que de ce choc, sans vie,
Tombe un des deux coursiers.

Sous les coups qu'ils se donnent
Les armures résonnent;
Folchetto, tressaillant
D'une joie homicide,
Jusqu'au cœur du perfide
Plonge le fer sanglant.

Digitized by Google

Là, sur ce front livide
La menace réside
Même au sein de la mort.
La main du mourant presse
Sa blessure; il s'affaisse
Et pour jamais s'endort.

Le vainqueur qui se lève
En rattachant son glaive,
Voit ce cadavre ainsi
Étendu sur la plage;
Cependant son visage
Ne s'est pas éclairci.

Tout aux confins du royaume d'Espagne,
En haut d'un mont qui, par les flots bordé;
Voit la Provence et sa verte campagne,
Est un couvent par saint Bruno fondé.

Quelques élus y vivent en prière,
Le front voilé, de racines nourris,
Et n'arrachant qu'à leur heure dernière
Le dur cilice à leurs membres meurtris.

D'un glas perçant que la voûte répète
Les murs du cloître ont au loin résonné.
Près d'une fosse, en sa douleur muette,
Le saint troupeau se range consterné.

Ce saint vieillard étendu sur la dure,
Les bras en croix, quel est-il?... le flambeau
D'un reflet pâle éclaire sa figure :
C'est Folchetto de Narbonne, au tombeau.

En blancs flocons tombe sa barbe épaisse
Sur sa ceinture, et son sein oppressé
En respirant et s'élève et s'abaisse
Comme le flot par d'autres flots poussé.

Seule, troublant cette heure solennelle,
Une pensée assiége le vieillard;
Malgré les ans, une image rebelle
Est nuit et jour présente à son regard.

Digitized by Google

Il la revoit, comme au jour lamentable
Où les cheveux épars, et toute en pleurs,
En le quittant son épouse coupable
Parut plus belle encor dans ses douleurs.

Pieux vieillard! quels regrets, quelles plaintes
Ont pu troubler tes suprêmes adieux?
— Je t'ai compris..... Parmi les âmes saintes
Tu ne dois point la revoir dans les cieux.

Digitized by Google

# COULEUR ET ORNEMENTATION D'ANCIENS MONUMENTS.

L'art du moyen âge employa la palette du coloriste avec toute sa richesse. Dans les anciens édifices religieux, civils et militaires, se présentent les matières premières avec leurs tons naturels; la pierre, le marbre, les métaux sont juxtaposés avec esprit; les émaux, le verre peint, les mastics colorés, les étoffes aux tissus et aux broderies polychromes varient et animent l'ensemble; et cette diversité de couleurs, loin de nuire à l'unité, donne de la vigueur aux masses, les relie même plus fortement par la chaîne symbolique de l'ornement coloré. La présence de ces couleurs fortes, brillantes et harmonieuses, dans les églises anciennes, en en faisant disparaître le vide,—cette expression du néant qui accable,—répandait partout la vie, l'esprit, l'amour et l'espérance. Les murs des églises, qui se présentent maintenant nus et froids, étaient couverts de peintures; c'était la robe de fête pour ces grands pans de pierre, que la chaux blanche, d'usage moderne, couvre d'un linceul de mort. Sur ce fond, maintenant blafard et triste, les meubles colorés, les instruments de métal, les tableaux et toute décoration ancienne, paraissent sombres et lourds; l'accord entre les diverses parties de l'enceinte en est rompu ; les lumières, les cérémonies, les chants et les accords vigoureux de l'orgue, remplis d'une onction ineffable, se brisent contre ces parois blanchies comme un sépulcre, et n'en reçoivent pas cette réponse, ce concours et ce contrepoids, indispensables à l'harmonie.

Un pavement d'église au moyen-âge, par exemple, offrait l'image d'un tapis tissé aux mille couleurs d'un ensemble harmonieux. Ses grandes dalles tumulaires variaient par leur dessin l'espace plan des nefs en nuances vives et brillantes; rien n'était terne comme aujourd'hui. C'étaient de grandes tablettes ciselées en relief ou creusées en lignes remplies d'émail; c'était du marbre, de la pierre, du métal, constituant une mosaïque sévère. Des figures de grandeur naturelle, revêtues de leurs habits les plus riches, étaient étendues sur un lit de repos; les prêtres tenant le calice et l'hostie en souvenir des souffrances du Christ,—les chevaliers avec leurs insignes et leurs armes,—des artistes avec les instruments de leur art, dormaient sur ces dalles d'airain ou de pierre, auxquelles l'art, par le charme de ses couleurs et la grâce de ses lignes ôtait l'aspect glacial de la mort. Le vaste parquet des églises modernes est entièrement privé de signification religieuse; nu, sans ornement et sans caractère, il n'inspire aucune de ces pensées que doit cependant faire

Digitized by Google

naître toute partie d'un lieu consacré à la prière; dans les églises romanes et ogivales, il était sculpté, gravé et peint comme les parois et les voûtes qui le protégeaient; par son ornementation, par les couleurs de ses émaux, il complétait la décoration du temple. Les murs de celui-ci, comme nous l'avons déjà dit, n'étaient pas vides, sans récréation pour l'esprit ou le cœur; la peinture murale les couvrait de ses figures de saints, de ses fleurs, de ses rinceaux, de ses mosaïques, et les peintures sur verre, arrêtées par les sombres contours du fer et du plomb, assujettissaient à la puissance de l'art le jour trop vif qui pénétrait dans l'enceinte. Voilà de quelle manière les anciens artistes religieux comprenaient le temple, lieu d'assemblée pour les chrétiens, palais du riche et du pauvre, où les malheureux doivent être consolés et ranimés, mais non accablés par un enclos froid et vide qui n'inspire que la tristesse.

En parlant, à propos de couleur, du pavement des églises, nous venons de rappeler l'état primitif des grandes tablettes burinées ou ciselées qui le composaient; nous avons de nouveau rempli ses lignes creuses du métal et de la couleur dont elles sont dépouillées maintenant, afin qu'on apprécie leur beauté sévère, à laquelle le temps a ôté une partie de son charme.

Nous appellerons sans cesse l'attention sur cette intéressante décoration insultée, proscrite et anéantie par l'ignorance; nous réclamerons pour que justice soit rendue à ces œuvres modestes qui deviennent rares, et nous espérons que les pierres tumulaires, gravées ou sculptées, seront désormais classée parmi les monuments artistiques. Les beaux dessins de leurs figures encadrées dans des niches, et surmontées de dais aux ornements les plus délicats, leurs proportions élégantes, donnent à la plupart des dalles des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles la valeur d'œuvres du premier mérite. Des modèles utiles pour le genre roman et ogival se retrouvent dans leurs niches pyramidales à colonnettes et ornements d'un goût exquis; on y croit voir ces dessins originaux sur parchemin qui servaient de plans aux architectes du moyen âge, et qui sont ici creusés dans des tables de pierre.

A côté de l'estime que le monde éclairé accorde aux pierres tumulaires, nous ne voyons que trop souvent l'indifférence et le mépris d'une grande partie du public pour un objet qui est sacré par sa destination et qui fut respecté dans tous les temps. Cependant on détruit encore les tombeaux en brisant les pierres sépulcrales, on viole de sangfroid la demeure des morts, et on se place au dessous des païens qui ravagèrent nos cités au X^e^ siècle et qui fouillèrent les tombeaux par cupidité et par haine du christianisme. Ces barbares se livrèrent à ces profanations, enivrés par la colère et le fanatisme religieux; les vandales modernes le font par matérialisme, en se couvrant du masque de la civilisation.

Aux tombeaux, cénotaphes, dalles funèbres et tablettes commémoratives que nous avons cités dans un autre travail (1), nous ajouterons encore quelques autres monuments, afin que la publicité les sauve. Nous les signalerons pour qu'on ne les jette plus hors des églises, dans lesquelles ils sont une nécessité religieuse et artistique; pour que la pieuse coutume de perpétuer ainsi le souvenir des morts dans les temples, soit ravivée et continuée. Déjà nous pourrions citer d'heureux exemples de ce pieux devoir, que, de nos jours, plusieurs familles rendent à leurs parents, dont ils honorent le souvenir par l'art.

Les églises, en Belgique, sont riches en monuments funèbres. Les églises d'Anvers surtout

---

(1) Bulletin et Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, 1849.

Digitized by Google

sont décorées d'un grand nombre de tableaux commémoratifs de personnes distinguées. Saint Jacques, Notre-Dame et d'autres sont garnies de peintures religieuses encadrées d'architecture; des portraits, par les premiers maîtres flamands, y décorent des monuments sépulcrales.

Dans les grandes villes ces richesses, nous l'espérons, sont sous la sauvegarde de l'intelligence. Mais il n'en est pas ainsi dans les bourgs et les villages, ni dans les villes de second ordre, situées loin de quelque centre artistique, d'où part une influence salutaire pour l'appréciation des œuvres d'art. On y méconnaît leur valeur, on n'y aime pas le monument qui seul donne une signification à l'endroit qui le possède, — qui sert de but au voyageur, comme le foyer qu'il cherche pour s'y reposer et s'y réchauffer. Nous aimons à signaler, de préférence à d'autres monuments, ceux qui se trouvent en province, à la campagne, afin que le catalogue du musée populaire qui doit sa richesse à l'existence d'une foule de monuments oubliés, soit plus riche et plus complet.

Au village de Hermal, vis-à-vis d'Argenteau, sur la Meuse (province de Liége), se trouve un mausolée superbe d'un seigneur d'Argenteau et de son épouse. Ce tombeau en marbre blanc, rouge et noir, est exécuté avec beaucoup de talent en style renaissance. Le prince Renaud tout armé, et sa femme Marie de Trazignies, en costume du XVI^e^ siècle, dorment sur un socle à larges profils, orné des écussons et alliances des défunts. Les figures, de grandeur naturelle, sculptées en marbre blanc, ont le beau caractère des ouvrages de la Renaissance; un lion et une levrette couchent aux pieds de ces personnages. Le Roy, dans ses « *Castella Brabantiæ* » note l'inscription latine, que nous avons lue sur une des faces du socle, sans dire un mot de l'œuvre du statuaire. La voici :

*Vidit habuitque antiquus hic Argentolii et Montis glionii principatus Reginaldi III, Guillielmum Jacobumque suos olim principes bellatores, ille pridem Leodiensium bellum potenter sustinuit et retudit, Alter bello gerante consanguineo Namurci comiti auxiliaris fuit, Hic vero bello aperto cum Geldrie et Julie duce demicavit. Tandem pace principis præsulis legiaci interventu composita Reginaldus V^t^. Jacobi filius parta majorum armis quiete potitus cum Maria de tresigni conjuge hoc tumulo conditur anno XPI. XV-XXXVIII^Xbrıs^. Haec vero anno XV^c^. LVI julii XIX^a^. Posteri nil majorum digni tate detrahi sinite et eorum animas ardentibus votis superis commendate ipsis lector idem quod vis tibi disprecari.*

Le mausolée qui se trouvait primitivement dans le temple, est abrité maintenant par une petite chapelle y attenante; l'église est ancienne, principalement sa tour carrée romane avec l'enceinte du cimetière. Un joli autel en marbre, de l'époque du mausolée et aux armes de la famille de Mérode, orne le bas côté de cette église. N'oublions pas de dire que le prince Renaud mourut en 1538 et son épouse en 1556, et que cette dernière date sera probablement celle de l'œuvre du statuaire.

Un monument moins riche, mais intéressant parce qu'il conserve le souvenir d'une famille de valeureux chevaliers, existe dans l'église de Gronsveld, sur la rive droite de la Meuse, dans le Limbourg. C'est le tombeau d'un des seigneurs de Gronsveld, valeureux soldats, qui se distinguèrent dans plusieurs batailles du moyen-âge, et dont les noms doivent être inscrits dans les fastes militaires du pays. Ils possédèrent dans ce village un château fort, dont il reste à peine quelques ruines, mais qui suffisent pour accuser les destructeurs de ce curieux manoir. Par la perte du château, le tombeau, placé dans le chœur de l'église, est encore plus précieux; c'est le monument le plus important qui nous reste de seigneurs dont on ne possède en outre que quelques monnaies qu'ils frappèrent.

Le mausolée, haut de 0^m^,51, sur une longueur de 2^m^,75 et une largeur de 0^m^,70 s'élève au-des-

Digitized by Google

sus du pavé, au milieu du chœur de l'église. Son panneau central sur lequel se voient les armes des défunts, a pour cadre une bande en marbre rouge, portant à ses quatre angles les écussons d'alliance. Sur le grand panneau et en dessous des armes de Bronchorst (1) et de Bylandt on lit, en bas allemand :

Hijr ligt begravè der edele ende waelgeborè Wylhem và Bròchorst Fryher tot gronsfelt èn Rymborch Her tot alpen der gestorvè is a° 1563 post circùsionè dm den 1este Marcy. En zyn huisfrouwe die Edele geporliger angnese van den Bylandt genant van Bronchorst vrouwe tot gronsfelt sù Reinborch Die gestorve is anno post circùsionè domini.

Des ducs de Limbourg, des sires de Born, de Fauquemont et d'autres fameux capitaines des Pays-Bas au moyen âge, ont leurs noms inscrits sur des pierres tumulaires dans les églises du pays de Juliers et de Limbourg. Pour ces guerriers des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, qui prirent part avec honneur aux grands faits d'armes du moyen âge, qui combattirent dans les rangs des croisés, ces modestes monuments sont la seule colonne triomphale érigée à leur gloire militaire, si toutefois leurs descendants, comprenant que leur honneur se lie à celui de leurs ancêtres, les ont respectés. La plupart de ces portraits contemporains, fidèlement gravés ou modelés d'après nature, sont oubliés ou abandonnés à la merci d'ignorants gardiens. Il n'en est pas ainsi, par bonheur, de la belle pierre en relief de l'abbaye de Rolduc qui couvre la tombe de Waleran II de Limbourg, mort en 1226 et qu'on conserve dans l'église de cet ancien monastère (2). Celle qui se trouve dans le chœur de l'église d'Elsloo (Limbourg), et qui porte l'effigie d'un seigneur de l'endroit est également intacte.

Nous citerons encore une sculpture du XIII^e^ siècle qui se trouve à l'église de Notre-Dame, le Dôme, à Ruremonde ; c'est le tombeau de Gérard III, quatrième comte de Gueldre, et de sa femme Marguerite, fille du comte de Juliers. Les deux figures de grandeur naturelle, couchées sur une base élevée en forme de parallellogramme, sont curieuses comme costume et remarquables par les couleurs dont elles ont conservé une grande partie. Le mausolée est placé au milieu de la grande nef du dôme, autre monument complet et modèle intéressant de l'architecture romane, d'une époque transitoire et que nous avons déjà cité dans nos « *Vues du Limbourg,* » éditées en 1843. Le comte Gérard, mort en 1229, est le fondateur de l'église et de l'abbaye, commencées en 1220 et bénies en 1224. A Susteren (à quatre lieues de Ruremonde) on a eu le bon sens de dresser contre le mur de l'église des pierres sépulcrales à figures, trop exposées à être usées; mais la cupidité et l'ignorance ont fait perdre dans cette même église un précieux monument de l'art, qui aurait pu appuyer et éclaircir une époque obscure de l'histoire. En creusant le sol d'une ancienne chapelle, adossée en forme d'abside au sanctuaire de l'ancienne église, on trouva une sépulture et de plus une épée avec garde en or, dont les ouvriers se sont défaits au prix de la matière, avant que cette curieuse trouvaille n'ait été connue. L'histoire indiquant l'abbaye de Susteren comme lieu de sépulture du roi Zuentibold, et l'architecture de l'église, où la découverte fut faite, offrant un caractère d'antiquité très-reculée, ces circonstances nous font présumer que c'est

---

(1) Les premières armes des seigneurs de Gronsvelt, d'après Ernst, étaient écartelées, portant dans chacùn des deux champs supérieurs quatre lis, dans les deux autres trois lis. Ici, sur le tombeau, l'écusson du chevalier est parti ; le dextre porte Bronchorst, lion rampant couronné à double queue sur gueule ; le senestre porte Gronsveld, trois balles de gueules sur argent. L'écusson de la dame porte une croix d'or sur sable.

(2) Quoique renouvelée en 1689, cette pierre offre encore de l'intérêt, parce qu'elle a été copiée sur l'ancien monument.

Digitized by Google

le tombeau de Zuentibold (1) qu'on découvrit dans cet endroit, où ses filles ensevelirent leur père, tué dans une bataille non loin de leur monastère. Le style de cette petite basilique est roman, probablement du temps de Zuentibold, et mérite tout le respect dû aux monuments de l'art et de l'histoire. Par malheur, des actes nombreux de vandalisme l'ont privé de ses vitraux peints, de ses tableaux anciens, et d'autres ornements et meubles qui sont devenus la proie des brocanteurs. De plus une lourde maçonnerie, carrée et ignoble, est venue dégrader sa tour romane.

Les anciens couvents de Maestricht, malgré leurs transformations et leurs changements, conservent encore dans leurs églises des pierres tumulaires et des cénotaphes en grand nombre. L'ancienne église de Récollets, servant d'arsenal depuis le xvii^e^ siècle, en possède plusieurs, nonobstant le grand laps de temps écoulé depuis l'abandon qu'en firent les récollets, pour bâtir leur nouvelle église; nous regrettons que les charpentes, les armes et attirails dont cet ancien et intéressant édifice est rempli, les dérobe à la vue et cache en même temps les belles formes de ce monument gothique de la fin du xiii^e^ siècle. Nous disons de la fin du xiii^e^ siècle, non-seulement guidé par le style de l'église, mais encore par la découverte d'une date tracée sur un de ses piliers, sous un cul-de-lampe, ayant porté une statue; cette date en chiffres d'or est 1298. Une des pierres du chœur porte la figure d'un chevalier et de sa femme, avec les deux dates de 1557 et de 1538. On a conservé aux médaillons des nervures de la voûte de cette même église, leurs couleurs primitives, ce qui rend cette peinture intéressante, si on se rappelle la date de 1298 que nous avons vue sur un de ses piliers et que par malheur le badigeonneur a effacée.

A Graetem (une lieue et deux tiers de Ruremonde), le curé a veillé à la conservation des pierres sépulcrales de l'église, qui ont été dressées, par ses soins, contre les murs.

A Thom (une lieue et deux tiers de Maeseyk), l'église avec crypte et sépultures est remarquable.

A Heithuisen (une lieue et demie de Ruremonde), à la commanderie de Gruytroede, située dans la bruyère limbourgeoise, et dans la plupart des bourgs de ces contrées, remarquables par leurs vieilles enceintes, une foule de belles pierres tumulaires sont à dessiner et à déchiffrer.

Nous rappelons encore qu'à la plupart des tombeaux et mausolées il manque le charme et la délicatesse que donnent les émaux, les incrustations et les dorures, dont on les a dépouillés. Les écussons portaient primitivement leurs émaux en couleurs, des lames de cuivre et même d'argent brillaient là où maintenant des creux profonds et remplis de boue en montrent la place. Il est triste de devoir faire remarquer que la perte de ce décor nécessaire ne doit pas être imputée entièrement à l'ignorance et au fanatisme de la fin du siècle précédent, mais encore à la malheureuse méthode moderne de restaurer par le grattage. Gratter les sculptures pour les rajeunir, c'est un mode infaillible de destruction; les formes s'en altèrent et la couleur, dont presque toutes les figures au moyen

---

(1) Zuentibold, fils naturel d'Arnoul, eut le gouvernement de la Lorraine en 894. Louis, fils légitime d'Arnoul et son successeur au trône de Germanie depuis 899, disputa le trône à son frère consanguin. Les comtes Etienne, Gerard et Madfried surprennent Zuentibold et le font périr dans une bataille donnée près de la Meuse, sur les confins du pays de Fauquemont, non loin, à ce qu'il paraît, de l'abbaye de Susteren, lieu de sa sépulture. On prétend que Zuentibold a résidé souvent dans un château peu éloigné de là et situé en un lieu nommé Bom, ancienne propriété d'une branche des seigneurs de Fauquemont. On doit encore en avoir vu les ruines au commencement du siècle dernier.

(Ernst, *Histoire du Limbourg*, tom. I).



Digitized by Google

âge étaient enduites, s'enlève sans laisser de traces. Maint monument qui offre encore des parties colorées considérables, devient nu, pâle et froid, lorsque le ciseau du gratteur s'en empare; il perd alors, avec la couleur que le temps y a déposée, les nuances qui lui restaient de son ancienne peinture; il perd les indices les plus sûrs qui pouvaient nous guider pour son entière restauration; car un monument d'architecture est incomplet si des tons différents ne viennent émailler de leurs fleurs le champ uniforme dont se compose sa structure.

ALEXANDRE SCHAEPKENS.

Digitized by Google

# LONDRES ET PARIS (1).

..... Au sein de l'orage qui gronde autour d'elle, la Grande-Bretagne est calme dans son ile. Les tumultueux échos de l'Europe soulevée viennent mourir sur ses tranquilles rivages : le vent des révolutions souffle autour d'elle, et elle est debout!

Février a renversé Louis-Philippe, — fait fuir Guizot, — chassé Metternich, — émancipé Guillaume, — réduit Ferdinand, — intimidé Nicolas! — fait frisonner le Rhin et se lever l'Italie, ensanglanté Paris et Berlin, Vienne et Francfort, Naples et Messine, Rome et Turin!... Il n'a produit au delà de la Manche que les grotesques meetings de Trafalgar-square, les puériles processions de Kennington et les folles campagnes de Kilkenny. — Alors que les révoltés de la rue Saint-Denis se faisaient tuer sous la patriotique mitraille de notre garde et de notre armée, la baguette d'ébène du *policeman* dispersait les timides émeutiers de Charing-Cross! Il est vrai que les rouges parisiens voulaient « deux heures de pillage » et que les chartistes anglais ne demandaient qu'à être affranchis de contributions qu'ils ne payaient pas. Il est vrai que les premiers se battaient pour remplir leurs poches,

(1) Ce fragment, extrait d'un plus long travail, a été écrit, à Londres, quelque temps après les événements de février. Tout en rendant justice, les premiers, au mérite littéraire de cet article, nous devons rappeler à nos lecteurs ce que nous avons déclaré dans notre prospectus : Nous admettons toutes les opinions, pourvu qu'elles soient revêtues d'une forme littéraire. La direction de la Revue n'accepte en aucune façon la responsabilité des opinions émises dans les articles signés par ses collaborateurs.

*(Note du Rédacteur en chef.)*

Digitized by Google

et que les autres se contentaient de vider celles des riches. Là-bas le crime, ici le ridicule!

Et c'est là ce que vous ne savez, ce que vous ne croyez pas à Paris. Ce que vous croyez, c'est que vous imprimez à tout le mouvement et la vie, et que le monde vous suit, s'il ne vous imite. Ce que vous croyez, c'est que vous êtes le mot d'ordre, le drapeau, l'idée, l'oracle. Fous Parisiens! parce que vous embarquâtes héroïquement la monarchie de France dans un fiacre, ne crûtes-vous pas qu'aussitôt Londres aussi avait eu « sa journée? »—Alors que la royauté britannique s'en allait, pompeuse et sereine, changer d'air à l'île de Wight, la burlesque nouvelle de sa fuite ne vint-elle pas soudain retentir par vos boulevards républicains et glorieux? — Hélas! vous avez trop d'esprit pour n'être pas incorrigibles! Hélas! si les uns vous imitent pour leur malheur, les autres vous font la leçon pour vos péchés!

Non, les révolutions ne se font pas à Londres comme à Paris. Les révolutions s'y préparent, s'y élaborent, s'y discutent en quelque sorte; elles n'y éclatent pas. Elles y sont graduelles, lentes, attendues; elles ne foudroient pas. Elles n'y sont pas brillantes ou terribles, mais calmes et sévères. Enfin, elles y sont l'œuvre du pays, — de la grande et saine portion du pays; — elles n'y sont pas des coups de main. Elles ne renversent que l'instrument, elles respectent le principe.

Il y a plus : Paris dirige la France qui ne peut contrôler Paris, et l'Angleterre tout entière est seule l'Angleterre. Paris observe plus qu'elle n'écoute la France,— Londres enseigne l'Angleterre qu'elle étudie à la fois. La France lutte contre Paris, —Londres s'éclaire de l'Angleterre. La France est jalouse de Paris,—l'Angleterre fière de Londres.

Londres, il est vrai, n'est point un centre aussi multiple, aussi dirigeant que Paris, où vient se déposer le fardeau de toute idée, — vaste arène où semblent se rencontrer et se combattre à l'envi toutes les ambitions, se déployer toutes les fécondes intelligences ou se remuer toutes les présomptueuses médiocrités. Londres, métropole, n'est pas, comme Paris, le point de départ de l'action, le siége absolu de l'idée; mais elle résume la tradition, l'esprit, et partant la force.

D'où vient donc que l'Angleterre n'ait point ressenti le choc dont l'Europe est ébranlée? Est-ce à dire qu'elle soit florissante et prospère? Est-ce à dire qu'elle soit à l'abri d'une réforme?—Assurément non.—Elle porte toujours saignante au flanc une plaie incurable qui est l'Irlande; — elle compte dans son propre sein de nombreuses populations en détresse; — le poids de sa dette nationale l'écrase — et elle est debout, — et elle est forte!

Elle est forte, car elle est solidement établie sur sa base. Elle est forte, car elle est gouvernée par des principes et non par des hommes, — par des principes seuls

Digitized by Google

applicables au gouvernement du pays, et dont le maintien doit faire sa force. Ferme à la fois et libéral, ce gouvernement sait prendre des mesures énergiques, mais faire des concessions opportunes. Il maintient, — il ne brave pas; et le pays à son tour, dont les libertés nationales ne reçoivent aucune atteinte, — accoutumé à la jouissance de ces libertés,—amplement satisfait, d'ailleurs, de l'étendue de ces libertés, — le pays demeure confiant en son gouvernement.

« Vous sentez-vous corrompre? » vous demandait le subtil Président du 29 octobre. Combien mieux les ministres anglais pourraient dire : Vous sentez-vous gouvernés?

Ils gouvernent pourtant.

Élisée Poujade.

Digitized by Google

# L'ADMINISTRATION COMMUNALE

ET

# LA GRILLE DU PARC.

Nous n'avons eu que trop souvent l'occasion de donner, dans ce recueil, des preuves de la manière intelligente dont en général les hommes placés à la tête des affaires, et en particulier les magistrats municipaux de la capitale, comprennent les questions artistiques. Est-il nécessaire de redire l'histoire des bas-fonds de la rue Royale (1), — histoire quelque peu scabreuse; — les éternelles pérégrinations du prince *Charles de Lorraine* (2), — ce bronze élégant qui, tout penaud, tout confus d'avoir tant fait parler de lui, a fini par aller cacher sa massive personne dans les déserts de la place du Musée où MM. Jobard et Reiffenberg ont la délicate attention de le visiter,— quand par hasard ces messieurs daignent honorer de leur présence l'un sa Bibliothèque, l'autre son Musée de l'Industrie? — Faut-il vous rappeler le devis fantastique du marché de la Madeleine (3), les bas-reliefs du monument de la place des Martyrs, — produits naïfs d'un ciseau incompris (4)? — ou recommencer l'analyse de la fameuse comédie des *Concours dérisoires*, ou *l'art de couronner des architectes sans leur décerner de prix* (5)? — Personne n'a oublié la plaisante aventure arrivée à MM. Van Overstraeten et De Man, ces vainqueurs pour rire des luttes loyales auxquelles la ville de Bruxelles avait convié les architectes. — Il y a des gens mal appris qui prétendent que rien ne

(1) Voyez à ce sujet l'article de M. Louis Van Roy, *Revue de Belgique*, 1re série, 2e année, tome V, p. 345, et notre *Bulletin artistique* du mois de juillet 1848 (2e série, 3e année, tome 1er, p. 62).

(2) V. *Revue de Belgique*, 2e année, 1re série, tome IV, p. 363.

(3) V. *ibid.*, 2e série, 3e année, tome Ier, pp. 62 et 141.

(4) V. *ibid.*, 2e série, 3e année, tome II, p. 43.

(5) V. *ibid.*, 2e série, 3e année, tome Ier, p. 136.

Digitized by Google

ressemble plus à un guet-apens que les concours artistiques tels que les comprennent nos édiles. Basile a raison : la calomnie ne respecte rien, et c'est le cas de répéter avec le saint homme : « Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse » adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une » adresse!... »

Hélas! hélas! cette infortunée *Revue de Belgique*, la voilà calomniée à son tour! On la dit au plus mal avec M. le bourgmestre, on la prétend en disgrâce auprès de MM. les échevins, et des personnes bien informées affirment qu'il est question, parmi MM. les conseillers communaux, de la mettre en interdit et de faire rendre contre elle un arrêté, engageant les bons citoyens à se désabonner à ce recueil irrévérencieux. On avait même un instant songé à prononcer la mise hors la loi de la rédaction tout entière, mais le désespoir de ces écrivains qui s'étaient empressés de revêtir des habits de deuil et de se couvrir la tête de cendres, a ému nos farouches édiles et détourné l'anathème dont on allait foudroyer les coupables. Nous ne sommes plus menacés que d'une queue de désabonnements dont *le Constitutionnel* aura bientôt le droit d'être jaloux.

Et tout cela, parce que la *Revue* a eu l'insigne audace de partager l'opinion de tout le monde,— le Conseil excepté, bien entendu; il ne fait rien comme tout le monde, cet excellent Conseil;— tout cela, parce que la *Revue* pense, elle aussi, que le projet adopté pour la grille du Parc est du style le plus rustique, parce que—après avoir osé imprimer que le modèle que l'on a exposé « est simple, si simple qu'il en est d'une pauvreté déplorable, et ne rappelle à l'esprit que les idées les moins riantes; ce n'est pas une clôture de jardin public, mais une grille brutale comme une porte de prison, primitive comme les cloisons d'un poulailler ou d'un parc aux veaux (1), » — parce qu'après cette première incartade, elle n'a pas craint de publier le travail (2) d'un de ses collaborateurs et de l'accompagner d'un dessin que le public a le mauvais goût de préférer au chef-d'œuvre enfantin adopté par le Conseil. L'auteur, en galant homme, en loyal adversaire, a soin de faire envoyer des exemplaires tirés à part de son article, à chacun de nos magistrats municipaux, avant même que les abonnés aient reçu leur livraison. Cette preuve de savoir-vivre est immédiatement transformée en une aggravation d'outrages, et il paraît que décidément la *Revue* a manqué de respect envers nos vénérables conseillers, en se permettant de récuser comme juges en matière d'art « des avocats de talent et des négociants honorables. »

Nous serions fort tenté de supplier la *Revue* de faire son *meâ culpâ* en la personne de son rédacteur en chef afin de rentrer au plus tôt en grâce auprès d'un Conseil si justement courroucé, mais le malheur veut que nous nous trouvions précisément obligé de faire un pas en avant dans la voie fatale où notre confrère s'est si témérairement engagé. Nous demandons en conséquence que l'amende honorable soit ajournée au lendemain de la publication du présent article; de cette façon la *Revue* ne se verra pas dans la triste nécessité de s'humilier une seconde fois, elle fera d'une pierre deux coups, et son repentir paraîtra d'autant plus sincère qu'elle se sera montrée pécheresse plus endurcie.

L'administration communale a décidé que le Parc serait clôturé par une grille : nous ne pouvons que la louer d'avoir pris une résolution à laquelle devaient nécessairement applaudir toutes les

---

(1) V. *suprà*, p. 186.

(2) V. *suprà*, p. 264.

Digitized by Google

personnes qui s'intéressent à l'embellissement de la capitale et en particulier à l'achèvement du beau quartier du Parc. La haie actuelle, — cela est incontestable, — est tout aussi peu en harmonie avec la magnifique promenade qu'elle entoure, que l'affreux théâtre de la rue de la Loi — avec ou sans le péristyle biscornu de M. Partoes, — est digne de figurer en face des hôtels ministériels (1) ou près du palais de la Nation. — Mais de ce que nous admettons le principe de la grille, il n'en résulte pas que nous approuvions la marche suivie par nos honorables magistrats pour exécuter leur décision.

Nous prétendons que la ville s'y est prise, — comme toujours, — de manière à arriver à un résultat pitoyable. Cette assertion, nous allons la prouver.

Nous demandons simplement qu'on veuille bien nous accorder qu'un corps, composé d'avocats, de fabricants, de maîtres-maçons, de journalistes, de juges, de négociants, de conseillers à la cour d'appel, voire même de médecins, — toutes personnes fort honorables et dont nous ne songeons nullement à contester l'autorité en matière de procès, de bâtisses, etc., — qu'un tel corps n'est pas précisément le plus apte à juger les questions d'art, et que les peintres, les sculpteurs et les architectes décideraient peut-être aussi bien que ces messieurs, du mérite d'un plan, d'une statue ou d'un tableau.

Voyons donc ce qu'auraient fait des hommes moins graves peut-être, mais plus expérimentés que nos respectables magistrats.

Ils se seraient d'abord demandé : — Qu'est-ce que le Parc? — Le Parc est-il, oui ou non, un monument? — Il y aurait folie à essayer de soutenir la négative. On arrive donc naturellement à conclure que tout ce qui se rattache au Parc doit être traité dans un style monumental, sinon l'unité serait brisée. Ceci est tellement vrai, tellement rationnel que les parties de la grille exécutées par l'architecte Guimard, à l'époque de la création du Parc, sont entièrement dans ce caractère.

Nous venons de voir que Guimard a exécuté une partie de la grille; la première chose à faire, c'était de rechercher si l'artiste n'a pas laissé un ensemble de son projet. — Ses plans existent, il était de votre devoir de nommer un jury composé de tous nos architectes de mérite, de leur communiquer le travail de Guimard et de leur demander s'ils étaient d'avis de continuer la grille d'après ses plans.

Si l'œuvre de Guimard était repoussée, il fallait mettre immédiatement la grille au concours et avoir soin, — pour vous faire pardonner vos erreurs passées et être certains que les artistes répondraient à votre appel, — d'annoncer que *cette fois* le projet qui serait le plus en harmonie avec le style du quartier du Parc, serait non-seulement couronné, *mais encore exécuté*. Les artistes sont de bonne composition; dans le premier moment, ils auraient peut-être eu peine à en croire leurs

---

(1) A propos de ces hôtels, nous serions enchanté de savoir pour quel motif on se montre si barbare envers les habitants du quartier du Parc, qui demandent à modifier la façade de leurs propriétés, tandis qu'on pousse la complaisance pour messieurs les ministres jusqu'à permettre la construction de pavillons bariolés de rouge et de vert, qui ôtent à plusieurs des hôtels ministériels leur aspect sévère et grandiose. — Peu de villes sont plus mal bâties que Bruxelles; nulle part on ne rencontre un plus grand nombre de constructions irrégulières; il serait donc assez juste de montrer un peu plus de respect pour les rues où, par exception, l'on a suivi le plan d'un artiste.

Digitized by Google

yeux, puis ils auraient fini par se laisser attendrir en vous voyant renier toute solidarité avec un passé compromettant, ils auraient oublié certains programmes dont les termes très-formels avaient cependant été interprétés d'une façon passablement élastique, ils se seraient une fois de plus fiés à vos brillantes promesses, et pas un seul ne se serait rappelé son Virgile pour s'écrier :

Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes !

Vider la question artistique, tel devait donc être le point de départ; mais, fidèle à l'usage antique et solennel, l'aréopage municipal a trouvé spirituel de continuer à ne pas commencer par le commencement, — il faut bien se distinguer d'une manière quelconque, — et il ne s'est occupé que du bon marché. Il s'agit d'une question d'art, c'est le cas de procéder avec économie, a pensé le conseil, — et il s'est hâté de mettre cette belle idée en pratique.

Ce mot *économie* semble tout résumer; il séduit malheureusement les personnes les mieux pensantes, parce qu'elles ne réfléchissent pas que ce mot n'exprime qu'une idée relative, et que l'économie bien entendue consiste à faire le plus convenablement possible, afin de satisfaire le goût et la raison et de n'être point contraint ou de recommencer ou de regretter ce qui a été exécuté.

Combien d'édifices, — ayant cependant coûté des sommes énormes, — peuvent être regardés comme construits avec économie, par la raison qu'ils sont précisément *tout* ce qu'ils doivent être.

Mais cette fois encore nos malheureux édiles n'ont pas même le droit de se servir de l'excuse à laquelle ils ont recours à tout propos. La véritable cause de leur grande colère contre notre confrère et contre la *Revue de Belgique* qui se permettent de ne pas applaudir aux arrêts de messieurs de l'Hôtel de ville, c'est que l'article incriminé prouve que tout en se montrant aussi économe, plus économe peut-être que le conseil lui-même,—et ce n'est pas peu dire,—on arrive aisément à construire une grille qui, si elle n'est pas d'un style grandiose, est au moins élégante — C'est que ce maudit article a appris à nos doctes conseillers que de pauvres barbouilleurs de papier pouvaient en savoir plus long que leur superbe cénacle, parce que ces petits jeunes gens ont le bon sens d'être modestes et de ne pas croire qu'ils dérogent en consultant les artistes et en s'arrangeant de manière à ne rien publier sans avoir en portefeuille les preuves à l'appui, — toutes choses que l'âge et l'expérience de nos magistrats ne leur permettent pas de faire. — Il vaut bien mieux ne suivre que ses inspirations, bonnes ou mauvaises, — on a plus tard l'agrément de s'instruire à ses dépens, à dire vrai, mais on se console en se disant que l'on a seulement dépensé la moitié de la somme nécessaire pour bien faire les choses, et qu'à tout prendre il faut laisser une occupation à nos arrière-neveux. N'auront-ils pas déjà le plaisir de faire « donner aux caves du marché de la Madeleine *l'air et le jour qui y manquent* (1), » d'ordonner que l'on placera — au même marché — « *les pierres oubliées* à l'angle des souterrains en retraite (2), » et de décider qu'à l'avenir les architectes seront humblement priés d'avoir la bonté de ne plus commettre de légères erreurs s'élevant à la somme de 131,064 francs 90 centimes (3) et de tâcher, —si ce n'est trop leur demander, — « *de ne plus négliger de calculer dans le principe avec une parfaite exactitude les di-*

(1) Protestation de M. Cans, membre du conseil communal. V. le compte-rendu de la séance du 29 juillet 1848 et le tome Ier, 2e série, de la *Revue de Belgique*, p. 141.

(2) M. Gendebien, même séance.

(3) Déficit du marché de la Madeleine, avoué par M. Blaes dans la même séance.



Digitized by Google

*mensions et les niveaux du terrain* (1), » au point de « *se tromper en largeur de deux mètres sur trente-cinq, et en hauteur d'un mètre dans un nivellement de trois mètres* (2)? » — Soyons bons pères; laissons aussi à nos petits-fils l'agréable distraction de remplacer la grille champêtre, aujourd'hui en voie d'exécution.

Non-seulement nos conseillers n'ont pas adressé d'appel aux artistes, mais ils ne se sont pas même donné la peine de prendre connaissance des plans exécutés à la demande de leurs prédécesseurs. Sur ce point, toute espèce de dénégation est impossible, car un projet de M. Gustave De Man,— l'architecte couronné à la suite du concours pour la fontaine Rouppe, ce qui ne l'a pas empêché d'être évincé par la ville, alors que les constructions étaient déjà commencées,—ce projet dont nous allons nous occuper, et dont nous publions le devis et les dessins, a été fait au mois de novembre 1846 *à la demande de plusieurs conseillers communaux, parmi lesquels nous citerons M. Vanderlinden.* Celui-ci a eu les plans en sa possession pendant près de deux ans. Le bourgmestre, M. Wyns de Raucour, à qui les dessins furent communiqués, se montra fort bien disposé en faveur du projet qui avait également l'approbation du gouvernement. L'artiste, en effet, avait pour ainsi dire la certitude que le ministre de l'intérieur se chargerait de l'exécution des figures qui ornent les aubètes.

En publiant l'œuvre de M. De Man, nous ne venons point dire au Conseil: Voilà le projet qu'il fallait adopter. — Nous ne prétendons, — pas plus que ne l'a fait notre confrère, — imposer à la ville tel ou tel plan; nous voulons simplement montrer quelle parfaite insouciance, quelle profonde incurie, l'administration communale apporte dans toutes les questions d'art. Le simple bon sens devait lui indiquer qu'elle ne pouvait se dispenser de demander *officiellement* à M. De Man communication de ses plans. — Lorsqu'il s'est agi de prendre une résolution définitive sur la clôture du Parc, il fallait nécessairement prier cet architecte de représenter ses projets, ne fût-ce que pour prouver aux artistes qu'on ne se moque point d'eux au point de les engager à perdre leur temps à des travaux dont on ne daigne plus s'inquiéter dès qu'ils sont terminés.

S'ils avaient su donner cette preuve de tact, de bon goût, nos édiles auraient vu que le projet de M. De Man ressemble peu à une barrière de basse-cour et n'a aucun rapport avec la ridicule clôture dont on veut absolument entourer le Parc. Un examen de quelques secondes leur aurait suffi pour reconnaître que l'œuvre de M. De Man a l'incontestable mérite d'être rationnelle, c'est-à-dire en harmonie avec le plus beau quartier de la capitale.

M. De Man a cherché à rester dans le style adopté par Guimard. La grille qui relie entre elles les entrées du Parc est supportée par une plinthe dont la hauteur est d'environ 70 centimètres; des piliers élégants et de forme polygonale, surmontés de vases dans le style de l'époque et placés de 12 mètres en 12 mètres environ, maintiendraient la grille. Les entrées latérales et la porte principale, en face du palais du roi, dans l'axe du Parc, auraient des piliers semblables. Seulement les entrées latérales se distingueraient du reste de la grille par deux grands pilastres, pareils à ceux qui existent aux angles vers la rue de la Loi. Leur emploi a paru à M. De Man suffisamment justifié par l'intention même de l'architecte créateur du Parc. Quant à une porte principale, elle est, selon l'artiste, de toute convenance et même indispensable devant la demeure du chef de l'État.

---

(1) M. Blaes, même séance.

(2) M. Charles de Brouckere, même séance.

Digitized by Google

L'importance donnée par Guimard à l'entrée opposée, qui fait face au palais de la Nation, vient d'ailleurs à l'appui de cette opinion. Le dessin de la porte principale, à la fois riche et sévère, concorde avec les autres constructions qui entourent le Parc. Des figures allégoriques, des enfants tressant des guirlandes, sont destinés à mettre l'entrée nouvelle en harmonie avec les divers ornements des aubètes qui existent. Les groupes équestres qui rappellent l'entrée d'une autre promenade célèbre,—celle des Champs-Élysées,—n'ont été indiqués par l'architecte que pour compléter son œuvre. Il va sans dire qu'il n'entend nullement imposer des sujets de sculpture de son choix. Enfin, M. De Man déclare qu'il n'a considéré la grille proprement dite, — le travail en fer, — que comme un accessoire dont le détail importait peu à l'ensemble et qu'il était prêt à traiter avec plus d'élégance, si on le désirait. Les lances de sa grille sont presque les mêmes que celles adoptées par Guimard pour l'entrée principale de la rue de la Loi.

Maintenant voici le devis qui accompagne ce projet :

**DEVIS DE LA GRILLE.**

*Évaluation d'une travée d'une longueur de* 10m 90cent. *avec plinthe et piliers en pierre bleue.*

| NATURE DES OUVRAGES. | QUANTITÉ. | PRIX. | SOMMES. |
|---|---|---|---|
| Pierre bleue. . . . . | 4m 691 cubes. | à fr. 130 | 609 83 |
| Taille des moulures . . . . . | 12m 26 carrés. | » 25 | 306 50 |
| Fer forgé pour la grille. . . . . | 972 kil. 11 » | » 0 80 | 777 69 |
| | | TOTAL. . . fr. | 1,694 02 |

Ce qui fixe, par mètre courant, le prix à fr. 155 41, soit 156 fr.

Cette grille, remplissant les intervalles entre les portes, a une longueur totale de 1,210m 15; à 156 fr. cela fait la somme de fr. 188,783 40.

**DEVIS D'UNE PORTE LATÉRALE.**

| NATURE DES OUVRAGES. | QUANTITÉ. | PRIX. | SOMMES. |
|---|---|---|---|
| Pierre bleue . . . . . | 22m 880 cubes. | à fr. 130 | 2,974 40 |
| Taille des moulures . . . . . | 63m 16 carrés. | » 25 | 1,579 00 |
| Fer forgé . . . . . | 2,461 kil. 85 | » 0 80 | 1,969 48 |
| Serrures des portes. . . . . | 2 pièces. | » 25 | 50 00 |
| | | TOTAL. . . fr. | 6,572 88 |

Six portes latérales à 6,572 88. . . fr. 39,437 28
A déduire quatre piliers existants. . » 6,647 88

Reste la somme de . . . . . fr. 32,789 40 pour les six portes latérales.

Digitized by Google

## DEVIS DE LA PORTE PRINCIPALE VIS-A-VIS DU PALAIS.

| NATURE DES OUVRAGES. | QUANTITÉ. | PRIX. | SOMMES. |
|---|---|---|---|
| Pierre bleue. . . . . | 52m 263 cubes. | à fr. 130 | 6,794 19 |
| Taille des moulures. . . . . | 70m 15 carrés. | » 25 | 1,753 75 |
| Maçonnerie. . . . . | 45m 0 cubes. | » 16 | 720 00 |
| Agrafes, soudures, etc. . . . . | . . . . . | . . . . | 232 06 |
| Prix d'une aubète. . . | . . . . . | . . fr. | 9,500 00 |
| Une aubète semblable. . | . . . . . | . . » | 9,500 00 |
| Pierre bleue des piliers. . . . . | 7m 667 cubes. | à fr. 130 | 996 71 |
| Taille des moulures. . . . . | 24m 52 carrés. | » 25 | 613 00 |
| Fer forgé. . . . . | 2,091 kil. 95 » | » 0 80 | 1,673 56 |
| Serrure. . . . . | 1 pièce. | » 25 | 25 00 |
| | Prix total de la porte principale. . fr. | | 22,308 27 |

### RÉSUMÉ DE L'ENSEMBLE.

| | | |
|---|---|---|
| Grille de l'enceinte avec piliers. . . . . | fr. | 188,783 40 |
| Six portes latérales. . . . . | » | 32,789 40 |
| Porte principale vis-à-vis le Palais. . . . . | » | 22,308 20 |
| Total général. . . | fr. | 243,881 00 |

Qu'on ne se hâte pas de jeter les hauts cris. L'adjudication pour la triste grille que vous savez, a diminué *de* 50 *pour cent* le devis primitif, par suite d'un rabais considérable dans les prix du fer et de la pierre. Il est donc de toute justice de réduire proportionnellement le devis de M. De Man.

Quand les artistes, quand tous les gens de goût vous crient que votre grille sera tellement ridicule que vous en rougirez les premiers, vous nous répondez du haut de votre grandeur que votre grille est un chef-d'œuvre; elle a, selon vous, l'approbation de la ville entière, parce que vous êtes parvenu à réunir cinquante à soixante mille francs de souscriptions pour la prompte exécution de cette merveille.—A notre tour nous vous répondrons que vos souscripteurs peuvent être divisés en trois catégories : la première et la plus nombreuse, — elle comprend au moins la moitié des signataires, — se compose des personnes généreuses qui n'ont pas osé vous refuser leur argent par amour-propre ou qui se sont empressées de souscrire pour n'être pas relancées à droite et à gauche pendant six mois; — dans la seconde classe, nous rangerons les étrangers qui ont saisi cette occasion de reconnaître d'une manière indirecte l'hospitalité cordiale qu'ils trouvent chez nous; — enfin, dans la dernière, il faut placer les braves gens qui veulent voir *quand même* disparaître et la haie mourante du Parc et l'odieuse clôture en bois qui défigure depuis quelques mois

Digitized by Google

cette partie de la rue Royale qui s'étend de l'impasse du Parc à l'*Hôtel de France*. Nous vous répondrons qu'au lieu de réunir soixante mille francs, vous en trouveriez au moins cent mille si, au lieu de donner un ridicule de plus à la capitale, vous aviez adopté un plan sérieux; si vous vous étiez décidés à voir dans cette grille une œuvre d'art qui pût donner du travail non-seulement aux serruriers, aux fondeurs, aux tailleurs de pierre et aux maçons, mais aussi aux architectes et aux sculpteurs; si vous aviez compris qu'un artiste devait pouvoir placer son nom à côté de celui de Guimard, et terminer ce monument d'une manière digne de l'homme qui l'a si glorieusement commencé (1). Alors vous n'auriez pas seulement eu le concours des hommes privilégiés par la fortune, vous auriez vu les bourses les plus modestes s'ouvrir pour vous venir en aide, — les artistes, nous tous qui aujourd'hui vous faisons de l'opposition, nous aurions regardé comme un devoir de prendre notre part du sacrifice que la ville s'imposait (2).

Maintenant que, par suite de l'adjudication, le devis de votre clôture champêtre est diminué de 50,000 francs, quelques personnes prétendent que vous allez employer cette somme à embellir — s'il est possible d'embellir pareille chose — le naïf chef-d'œuvre adopté par vous avec une si touchante unanimité.—Que ces bonnes gens se détrompent, l'oracle a parlé, ses arrêts sont immuables : nous aurons le bonheur de voir le Parc entouré d'une grille en tous points semblable au modèle exposé pendant quelques jours à l'admiration des serruriers, des menuisiers et des forgerons de la bonne ville de Bruxelles. Toutefois, disons-le bien vite, un dernier espoir nous reste. Peut-être un honorable membre de la section des travaux publics, — imitant l'exemple donné par M. Blaes, le 11 décembre 1847, dans la trop célèbre affaire des bas-fonds de la rue Royale (3), — consentira-t-il à demander la parole dans une prochaine séance pour s'exprimer en ces termes :

« Messieurs, j'ai à vous faire une communication de la nature la plus délicate. Il s'agit d'une lettre qui m'a été adressée, avec invitation de vous en donner lecture. Elle m'a été remise au moment où je sortais pour me rendre à la séance du conseil. Je ne m'attendais nullement à être chargé d'un tel message. Cette lettre m'a jeté, je l'avoue, dans une grande perplexité; mais quelques-uns de mes honorables collègues, que j'ai consultés, ont été unanimement d'avis que, dans la position où nous nous trouvons, il n'y a pas à hésiter sur le parti à prendre. Je me suis

---

(1) Sous aucune administration, on n'a compris l'importance du Parc. Cette fois il fallait prendre exemple sur ce qui se fait à Paris, où chaque année le ministre de l'intérieur et le préfet de la Seine commandent, — pour le jardin du Luxembourg, par exemple, — quelques marbres ou quelques bronzes.

(2) Pour que les faits soient en rapport avec les paroles, nous avons l'honneur de prévenir ici messieurs les membres du conseil communal chargés de recueillir les souscriptions que M. le rédacteur en chef de la *Revue de Belgique* met à leur disposition la somme de cent francs que l'on pourra faire toucher au bureau de la *Revue* le jour où le Conseil, cédant à un bon mouvement, renoncera à sa malencontreuse grille et la remplacera par un projet digne de notre belle promenade, par un projet que puisse honorablement avouer un artiste.

Quant à l'idée de faire peser sur M. Suys la responsabilité de cette grille, que le premier forgeron venu a vingt fois exécutée avec le plus grand succès, soit qu'il s'agisse d'entourer une tombe bourgeoise ou de protéger l'entrée d'une ferme, — nous la repoussons de toutes nos forces. Nous pouvons ne pas aimer le talent de M. Suys, mais nous respectons en lui un homme consciencieux et nous le savons incapable de signer de son nom une chose d'une nullité complète.

(3) V. *Revue de Belgique*, 2e année, tome V, p. 348.

Digitized by Google

donc décidé à vous lire la lettre. Les motifs de ma résolution, je les soumets avec confiance à l'appréciation du Conseil et du public.

» Voici la lettre dont il s'agit :

« Bruxelles,..... 1849.

« Monsieur *****,

» J'ai très-bien reçu l'exemplaire du rapport sur la grille du Parc que vous avez eu l'obligeance » de m'envoyer, je l'ai lu attentivement et je tiens à vous déclarer que la section des travaux a » bien fait de choisir le projet que l'on attribue à M. Suys. Je dois cependant vous faire remarquer qu'il y a des erreurs très-grandes dans les chiffres des recettes et des dépenses du devis.

» Je viens vous prier, Monsieur, en votre qualité de rapporteur, de vouloir bien faire connaître » au conseil communal qu'auteur d'un plan pour la grille du Parc, je n'ai pu résister à la tentation de faire des projets avant l'adoption du plan de M. Suys, et que j'ai été frappé de voir que » ce dernier n'avait pas envisagé la question comme je l'avais conçue.

» Je viens donc, croyant faire chose utile à la ville, en ma qualité d'habitant de Bruxelles, vous » offrir de communiquer mes projets que je mets entièrement à la disposition du conseil, convaincu que je suis qu'ils ne ressemblent nullement au projet qui a été exposé, et qu'ils doivent » procurer des économies considérables à la ville, tout en réunissant les qualités exigées.

» Confiant dans votre impartialité, j'espère que vous apprécierez les motifs qui ont dicté ma » lettre, et je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» ***, architecte. »

« La démarche de M. *** nous place et le met lui-même dans une position délicate.

» Si nous étions dans des circonstances ordinaires, je dirais à M. *** : « Différez la présentation » de votre projet ; attendez trois ou quatre mois encore ; laissez à M. Suys le temps de se remettre » à l'œuvre ; ne vous exposez pas à entendre dire que vous n'avez communiqué votre ouvrage au » conseil qu'après avoir vu le projet adopté ; ne l'eussiez-vous pas imité, comme vous l'affirmez et » comme nous le croyons, c'est un avantage de les avoir étudiés, ne fût-ce que pour éviter leurs » défauts. Un ajournement rendra votre position plus avantageuse.

» Voilà le langage que je tiendrais, si le temps ne pressait, si nous ne nous trouvions dans une » position qui..... que....., si..... si..... si....., etc. etc. (1). »

Le conseil, vaincu par la lucidité de ce raisonnement, séduit par cette éloquence entraînante, se déciderait peut-être à renvoyer par acclamation dans le néant dont il n'aurait jamais dû sortir le malingre avorton dont l'enfantement a demandé tant de peines aux trente-deux honorables citoyens qui en acceptent résolûment la paternité.

Nous voici arrivé à la fin d'une tâche qui plus d'une fois nous a été pénible ; — ce n'est pas sans trembler que nous avons entrepris de présenter quelques humbles observations à un corps pour les décisions duquel nous devons professer le plus grand respect.

Au moment de signer cet article, notre audace faiblit, et nous nous trouvons presque coupable

(1) Voir pour la fin de ce discours le modèle oratoire reproduit dans la *Revue de Belgique*, tome V, 2e année, p. 548 et suivantes.

Digitized by Google

de n'être pas toujours du même avis que nos édiles, aussi croyons-nous prudent de les prier d'agréer nos sincères excuses et nous empressons-nous de terminer en imitant ce petit ragot, — dont parle Hamilton au début des *Mémoires de Grammont*, — qui ne manquait jamais à chaque coup qu'il gagnait au chevalier de lui dire avec son accent tudesque : «*Demande pardon à monsieur de la liberté grande.* »

Mai 1849.

T. Decamps.

---

*L'Indépendance belge*, du 21 mai, contenait l'article suivant que nous nous empressons de reproduire en entier.

UN NOUVEAU PLAN DE CLOTURE DU PARC.

On vient de publier un petit factum contre le conseil communal de Bruxelles à propos de la grille du Parc. Nos magistrats municipaux n'y sont pas ménagés. Le plan auquel ils ont donné leur approbation est qualifié d'*avorton difforme*, de *niaiserie métallique*, etc.

L'auteur de cette critique a pourtant des idées justes sur la clôture du Parc, et au fond il est d'accord avec le conseil communal. S'il trouve que la nouvelle grille aura trop peu d'importance, il ne voudrait pas cependant qu'on continuât celle dont l'architecte Guimard nous a laissé un échantillon devant le palais de la Nation ; celle là lui semble trop élevée ; il ne reconnaît pas la nécessité d'une barrière infranchissable autour du Parc. « La clôture réclamée par une promenade publique, dit-il avec raison, doit tout simplement indiquer aux promeneurs honnêtes qu'on entre dans le jardin par une porte et non en escaladant des palissades ; quant aux gens sans aveu qui voudraient y chercher un asile pendant la nuit, vous avouerez sans peine que vos grillages seront toujours insuffisants. » Rien de plus vrai. Mais c'est là aussi la pensée du conseil communal, et le plan de M. Suys est conçu précisément dans cet esprit.

On admet donc la dimension donnée à la grille du Parc. La dimension, c'est l'essentiel, c'est le grand point, le seul à peu près sur lequel il y ait eu quelque dissentiment à l'hôtel de ville et dans le public. Que critique-t-on? la *forme*, le dessin de la grille. On la trouve *d'une triste et navrante simplicité ;* on déplore à l'avance *l'aspect de pauvreté et de tristesse* qu'elle va offrir au regard désolé de la population. En regard du plan de M. Suys, reproduit le plus imparfaitement possible dans une grossière esquisse, on en place un autre, que son auteur trouve naturellement parfait. D'après cet autre plan, la partie supérieure du grillage, au lieu de former une ligne droite, coupée et dominée de distance en distance par des colonnettes, décrirait une suite de courbes. Ce serait un grillage à festons. Les candélabres que M. Suys pose à trois mètres du grillage, le long de la bordure du trottoir, d'où ils éclaireront parfaitement la chaussée, on les relègue sur le grillage ; une partie de leur lumière y sera perdue pour la rue ; en revanche, on verra plus clair dans le Parc, ce qui sera d'autant plus utile, d'autant mieux entendu qu'il est précisément interdit de s'y promener après le coucher du soleil. Éloigner les lanternes d'une chaussée fréquentée, pour les rapprocher d'une allée déserte, est ingénieux, logique surtout. Réduire d'un tiers l'étendue de ces belles lignes de feu qui, le soir, partent de la place des Palais pour aller se perdre au loin dans le faubourg de Schaerbeek, cette idée est-elle d'un artiste?

N'en déplaise à l'auteur, son plan ne nous paraît pas en harmonie avec le style du Parc. Le Parc est d'un goût plus pur. Le Parc est grand, il est beau, mais il est simple. La régularité, la sévérité de ses longues lignes

Digitized by Google

droites, contrasteraient avec les formes tourmentées d'une grille prétentieuse, coquettes d'une grille de fantaisie, dont les interminables festons fatigueraient d'ailleurs la vue par les monotones ondulations d'une courbe continue de 1,300 mètres de long. Le tableau jurerait avec le cadre. Où une grille pareille serait bien placée, ce serait à l'entrée du chœur de quelque église du siècle dernier, entre deux bancs de première communion ; ou encore, en avant de quelque petit pavillon en style Pompadour, rocaille ou rococo. L'architecture du Parc n'appartient pas à ce style.

Le plan auquel on voudrait substituer celui-là n'a pas seulement été adopté par le conseil communal à la presque unanimité des voix ; il l'a été, quoi qu'on en dise, par la grande majorité du public. Il n'en faut d'autre preuve que le rapide, le brillant succès de la souscription. La population ne se serait pas intéressée ainsi, elle ne se serait pas associée avec tant d'empressement à l'exécution d'un plan qui n'eût pas été de son goût.

Nous n'avons pas voulu retrancher une ligne de cette réponse à la note que nous avons publiée le mois dernier; de plus, nous avons soin de citer le journal où nous puisons cette critique. *L'Indépendance* n'a pas pour nous les mêmes politesses. Elle se contente de nous adresser ses remontrances doctorales sans annoncer que c'est de la *Revue de Belgique* que part le *factum* dirigé—selon *l'Indépendance*—contre le conseil communal de Bruxelles.

A Dieu ne plaise que nous regrettions ce silence ! Naguère encore *l'Indépendance* n'avait pour nous que des injures, injures que le tribunal de Bruxelles et la cour d'appel ont fait trop rudement expier à M. Perrot pour qu'il se montre bienveillant à notre égard. Nous comprenons la petite rancune qu'il nous garde encore; nous ne pouvons pas exiger aujourd'hui une amnistie complète. Plus tard, quand la blessure sera cicatrisée, M. Perrot laissera imprimer ailleurs qu'à sa quatrième page ce nom de *Revue de Belgique* qui semble tant l'effaroucher. M. Perrot a peur de nous faire une réclame malgré lui, il est vrai de dire qu'il n'a pas été payé pour être aimable, et que le procès perdu naguère, à son grand dépit, ne doit pas nous attirer ses sympathies et son appui désintéressé.

*L'Indépendance* a déjà pour nous des éloges; elle se plaît à reconnaître la justesse des idées que nous avons émises sur la grille du Parc. Le dissentiment entre le journal de M. Perrot et la *Revue de Belgique* porte sur l'emploi des lignes courbes et sur les candélabres que nous plaçons sur le grillage même. Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure et l'ennui de répéter ici ce que nous avons dit dernièrement de l'aspect de pauvreté et de tristesse du projet officiel. C'est là un point qui n'a plus aujourd'hui de contradicteurs, et nous n'avons rencontré sous ce rapport qu'une adhésion unanime à nos idées. Quant au dessin que nous reproduisions pour indiquer en quelques traits le système dans lequel nous aurions voulu voir entrer le conseil communal, nous répétons que ce n'est pas un *projet* — mais une idée.

Moins obstiné que nos magistrats municipaux, nous admettrions — sans murmurer — toutes les modifications que le sénat communal voudrait y apporter. Il est bien entendu que nous ne regardons pas comme sérieuse l'allégation de *l'Indépendance,* qui trouve que les *monotones ondulations d'une courbe de* 1,300 *mètres fatigueraient la vue,* tandis que le regard se reposerait sans fatigue aucune sur *la sérénité et la régularité de lignes droites de* 1,300 *mètres de long.*

Renversez les termes de cette phrase et cherchez la vérité. Nous n'avons pas la prétention de lutter de gravité avec les défenseurs des grillages de basse-cour, dans la discussion de pareilles plaisanteries!

*L'Indépendance* adore les *belles lignes de feu;* respectons cette idée d'artiste. Bien plus, nous ne voulons pas la combattre et nous pouvons calmer les chaudes alarmes de notre contradicteur.

Digitized by Google

Deux mots suffiront : Ce n'est pas un éloignement de trois mètres qui diminuera la quantité de lumière envoyée vers la rue; et cette diminution — devînt-elle sensible, serait plus que compensée par le nombre des candélabres que notre idée permet de multiplier à volonté.

*Là n'est pas la question* — va s'écrier l'*Indépendance*, et les belles lignes de feu? Que l'*Indépendance* se rassure. Si notre projet avait l'honneur d'être admis à une épreuve décisive sur ce point qui paraît capital à nos adversaires, nous osons garantir que la belle ligne de feu ne serait pas interrompue pour le rédacteur de l'*Indépendance* qui viendrait goûter ce grand spectacle, et il pourrait — comme aujourd'hui — se sentir fier d'être Français en regardant la rue Royale.

On le voit, les critiques du journal de M. Perrot n'ont pas même le mérite d'être articulées d'une manière sérieuse. Nous attendions des objections d'une autre nature : la question d'économie. Mais il paraît que les méditations du collége échevinal ont prouvé à nos contradicteurs que sur cette question nous étions encore sûrs de nous et de nos calculs; nous n'en voulons pour preuve que le silence prudent de l'*Indépendance*. Ce silence, l'*Indépendance* n'aurait pas dû le rompre au sujet de l'architecte qui a donné les dessins du grillage officiel.

On nous rendra cette justice que nous avons écarté de notre polémique le nom de M. Suys. (C'est l'*Indépendance* qui l'a nommé.) Pour nous, M. Suys n'était pas en cause; nous avions vainement cherché dans cette œuvre inqualifiable la main d'un artiste, et nous n'y avions vu que la main d'un artisan, d'un entrepreneur de petites grilles de mausolées bourgeois pour le cimetière de Laeken; on a demandé à M. Suys un projet économique et le plus simple possible; M. Suys a fait dessiner par un de ses élèves la jolie chose que vous savez, et nos magistrats voudraient en vain s'abriter sous la vieille réputation de l'architecte. Demandez à M. Suys s'il a prétendu faire de l'art à propos de sa grille et nous doutons fort qu'il vous fasse une réponse autre que la nôtre. Écartons donc le nom de l'artiste de ce débat et payons au conseil communal, et surtout au collége échevinal, le tribut de nos félicitations. L'œuvre est en voie d'exécution. Personne, plus que nous, n'en demande l'achèvement prochain. Nous prierons alors nos conseillers de s'en venir écouter le concert unanime qui s'élévera autour de leur œuvre splendide. Ce sera pour eux et pour nous la meilleure des récompenses.

R.



Digitized by Google

# DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DE

# LA LANGUE WALLONNE;

## Par Ch. Grandgagnage.

(TOME 1er, LIÉGE, 1845-1847, IN-8°.)

Il n'est peut-être pas de pays en Europe plus propre que la Belgique aux études linguistiques. Placés au point de rencontre des deux grands systèmes de langage de l'Europe civilisée, — l'élément slave, encore dans l'enfance, doit être pour le moment mis de côté,—nous avons, pour ainsi dire, une double nature, et il n'est guère d'homme instruit qui n'apprenne à la fois dès l'enfance et la plus brillante des langues romanes et l'un ou l'autre des deux idiomes germaniques qui se parlent sur notre territoire. Avec ces éléments, joints à la connaissance des langues classiques, il ne faut qu'un peu d'étude pour arriver à l'intelligence des anciens dialectes et des idiomes vivants du nord ou du midi de l'Europe. Comment se fait-il donc que la linguistique ait été jusqu'à présent complétement négligée par les Belges, tandis que des nations moins favorisées, telles que l'Allemagne et le Danemark, tiennent aujourd'hui le sceptre de cette science?

Plusieurs causes, croyons-nous, y ont contribué. En général, les études scientifiques sont peu goûtées en Belgique : on ne connaît et n'estime que celles qui amènent un résultat pratique immédiat. Ensuite on y rencontre peu d'amateurs de lectures sérieuses; circonstance déplorable, à laquelle les romans modernes, malheureusement un peu trop multipliés par la contrefaçon, ont contribué pour une bonne part. Mais c'est surtout l'exemple de la France qui nous a fait négliger l'étude de la linguistique; on sait que la France, où nous avons jusqu'à présent puisé nos inspirations littéraires, a produit très-peu de chose sur cette science. Elle ne peut citer que deux noms distingués, peu connus d'ailleurs hors du monde savant, *Burnouf* et *Eichhoff* (1), tandis que l'Allemagne et le

(1) Si nous ne citons pas ici Anquetil du Perron, de Rémusat, Volney, Champollion et autres savants qui ont acquis une réputation européenne par leurs études sur les langues orientales, c'est parce que nous ne parlons

Digitized by Google

Danemark ont produit les travaux admirables des Grimm, Dietz, Bopp, Pott, Diefenbach, Klaproth, Grotefend, Benfey, Lassen, Rask, Westergaard, etc.

Toutefois quelques écrivains des provinces flamandes, et notamment le savant Willems, dont on ne peut trop regretter la perte, avaient déjà abordé le domaine de la linguistique comparée; c'est avec plaisir que nous saluons aujourd'hui, sur ce terrain, l'apparition d'un ouvrage capital, dû à une plume wallonne. Si nos renseignements sont exacts, l'auteur du *Dictionnaire étymologique* a été disposé par son éducation à l'étude de la science à laquelle il s'est consacré. Comme beaucoup de Wallons, il avait été, sous le gouvernement des Pays-Bas, passer quelques années dans le Brabant septentrional, pour y apprendre à fond le flamand, alors langue officielle. Plus tard il fit une partie de ses études universitaires à Bonn, où il put se perfectionner dans la langue et la littérature allemandes et s'initier aux travaux remarquables de nos voisins sur la linguistique comparée (2).

Il ne fallait peut-être rien moins que ces études préalables pour produire le *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne*. C'est une œuvre d'érudition solide, dirigée par un jugement juste et favorisée par une connaissance parfaite de l'idiome dont on expose l'état et l'origine. L'auteur y examine, une à une, toutes les expressions des dialectes wallons de Liége et de Namur, qu'il compare la plupart du temps aux mots correspondants du Hainaut. Il en rapporte l'étymologie au latin et aux différents idiomes germaniques anciens et modernes; il ne rattache que quelques mots au celtique et fait remarquer à cet égard « que les racines celtiques ont presque toujours des correspondants germaniques, quoique l'inverse ait plus rarement lieu, c'est-à-dire qu'on ne trouve guère à un mot une étymologie celtique sans lui trouver aussi une racine en allemand, tandis qu'une infinité de mots s'expliquent exclusivement par les langues germaniques (3). Répudiant avec raison la méthode des anciens étymologistes, il ne se lance pas dans le champ des conjectures, en donnant pour résultat certain le produit de son imagination. M. G. marche pas à pas, éclairé du flambeau de la critique et s'appuyant toujours sur les lois qui ont présidé à la formation des différents idiomes romans. Lorsqu'une étymologie lui paraît douteuse, il ne manque pas de faire connaître ses doutes au lecteur; quelquefois il discute le pour et le contre, ailleurs il se contente de présenter des racines qui peuvent expliquer le mot, en disant simplement : Comparez.

Nous allons transcrire ici quelques articles du Dictionnaire wallon : c'est le meilleur moyen de donner une idée exacte de cet excellent ouvrage. La lettre N indique le dialecte namurois, R (rouchi) celui des environs de Valenciennes, très-peu différent de celui du Hainaut. Quant aux autres abréviations, très-nombreuses dans le Dictionnaire wallon, nous croyons bien faire en les écrivant en toutes lettres.

Abri. L'expression *êse à l'abri* signifie en wallon être exposé à : êse à l'abri dè l' plaive (être exposé à la pluie). Comparez ancien haut-all. âpir, datif apirin, moyen haut-all. âber (apricus), an-

---

que de la *linguistique comparée* telle qu'on la comprend en Allemagne. Au surplus, la Belgique peut, dans cette science, citer M. l'abbé Chavée, dont l'ouvrage récemment publié est très-remarquable.

(2) C'est à Bonn que professe M. Dietz, auteur du meilleur ouvrage qui existe sur les langues romanes (*Grammatik der romanischen Sprachen*. Bonn, 1836-44, 3 part. 8°). Cette excellente grammaire n'est pas encore traduite en français!

(3) Voyez p. 40, v° *Baguez*.

Digitized by Google

cien frison aubêre, abêre, anglo-saxon æbere (manifestus, apertus).—Conf. Grimm, *Deutsche Grammatik*, I, 416, — ou l'expression latine *in aprico*, prise souvent comme synonyme de *in aperto* (comp. Dœderlein, *Lat. Syn.*, III, p. 170)—?

Adléz (auprès) N. item et diléz. R. delez. De *adlatus*. V. Dietz, I, 32, II, 406. Cf. Diefenbach, n° 92.

Adon (alors) R. item égal à l'ancien français adonc. De *ad tunc*.

Agadeler (parer, habiller; ironiquement, accoutrer). Si digadeler (se déshabiller; au fig.: sortir (de ses gonds...) Comp. anglais gaude (parure, atour), gauded (bien mis, paré), ancien franç. godin (beau, mignon, joli)? Plutôt, je crois, le bas all. gaden (unir, p. e. en mariage), d'où : « begaden (disponere); ein wol begadet garde (hortus bene cultus) » vocabulaire de 1424, *Horae, Belgicae*, VII, 23.

Ici l'auteur aurait pu ajouter que le dict. de Kiliaen traduit gaden par *placere* et que l'*l* d'*agadeler* s'explique par un fréquentatif *gadelen*. Nous pensons que le verbe s'agali (se parer) et l'adj. gâie (bien habillé, beau) doivent aussi se rapporter à la racine *gaden*, qui apparaît souvent par contraction sous la forme *gaijen;* on trouve aussi dans Kiliaen *gadelik, gaelik*, comme adjectif.

1. Aguèse (pie) N. agase, R. agache, ancien franç. agace, ital. gazza, etc. De l'ancien all. agalastra, même signification, dont la forme abrégée *agaistra* se trouve apud Ducange, v° Migale; moyen haut all. âgelster, ancien bas saxon *agastri,a* holl. ou flam. aakster (ekster), all. moderne elster, etc.

2. Aguèse (cor au pied) N. agase, anc. fr. agacis, agacins. De même que le franç. *agacer*, de l'anc. all. hatsian (ap. Scheler), all. moderne hetzen (exciter). Nota. En R, par un jeu de mots: nid d'agache.

— Cette dernière expression, en usage dans le Hainaut, est en rapport avec le flam. *eksteroog*, qui signifie littéralement œil de pie.

Awoi (oui). En différents dialectes : aï, âï, oï; R. awi (pron. *a-oui*). — Oï, anc. fr. oil, fr. oui, viennent de *hoc*, d'où le provençal oc, o, anc. fr. o (oui) = *illud*. Cf. Dietz, II, 401. Quant à *awoi, awi*, je crois que *woi, wi* sont égaux au fr. oui, et que le *a* est préposé pour donner de l'appui à la voix.

Baguez (hardes), baguer (déménager) N. item, dialecte d'Aix bagiere; égal à l'anc. fr. bagues, baguer (emballer). Soit de l'ancien scandinave baggi (fardeau), baga (être embarrassant, encombrant), Dietz, I, 291, ou du gallique bac (impedire)..... Le franç. *bagage* a la même origine.

Berwète (brouette) N. item égal anc. fr. baroueste. Diminutif de l'anc. fr. barot, barrot, R. barou, anglais barrow (tombereau), lequel vient du gothique baira, all. bæren, angl. to bear (porter).

Beur, masc., t. de min. (*bure*, puits principal d'une mine) N. bûr. Cp. R. beurre, (distance à parcourir par les ouvriers)?... Probablement de l'all. bohren, holl. boren, etc. (trouer).

— L'auteur aurait pu ajouter que le mot *Borains*, par lequel on désigne dans le Hainaut les houilleurs du sud-ouest de Mons, a la même origine.

Bokè (morceau) N. it. R. bèche (petit morceau) anc. fr. bochié? — Le wallon paraît venir de *boke* (*bouche*) dans le sens propre : *bouchée :* comp. ital. boccone, provençal bocon, même signif., qui dérivent de *bocca*, etc. (*bouche*), Comp. aussi *morceau* de *mordere*, all. *bisschen* de *beissen*. Cependant cette formation n'est pas plus intelligible en wallon que ne le serait bouchet en fr., lequel signifierait tout au plus : une petite bouche. J'incline donc à croire que *bokè* est, soit un diminutif de bot = fr. bout (logiquement : un petit bout) : sur ces diminutifs en k, voy. l'introduction et comp. dans cette même lettrine B : bonikè, boudrikè, botekène, — soit le correspondant du bas

Digitized by Google

saxon betken, égal à all. bisschen, holl. beetje, dernière forme d'où pourrait venir le rouchi.

— A l'appui de cette dernière conjecture de l'auteur, nous ferons remarquer que les formes flamandes en usage dans nos provinces sont *betjen* et *betken* (*un peu*; littéralement : *une petite bouchée*), et que dans cette dernière le *t* s'assimile au *k*, de sorte que l'on prononce le plus souvent *bekkè*, ce qui est presque identique avec *bokè*. — On pourrait aussi penser au latin *paucus*.

Bot (hotte) N., it. Botti (hotteur) N., it. Botrèse (femme dont le métier est de transporter dans un *bot* des denrées ou fardeaux quelconques, pour son compte ou comme mercenaire). Le dialecte d'Aix *bot* a précisément le même sens que le wallon; le dialecte de la Souabe *buette, butte, butten*, signifie vaisseau de bois qui se met sur le dos et dans lequel on porte particulièrement des raisins et du vin; en holl. *but* veut dire bidon; enfin l'all. *butte, bottich*, etc., désigne différents genres de vaisseaux, tels que cuve, etc.

Dans l'ancien flamand (Kiliaen) *botte* signifiait vase et panier; de là vient le flam. *bottel*, anglais *bottle* et le franç. bouteille.

Bouter (pousser, mettre, placer), N. et R.; it. ancien franç. bouter, espagnol botar, etc. Selon Dietz, I, 285, du scandinave bauta, anc. et m. all. bôzen (anc. flam. boten), même signification. On pourrait comparer : Anglais, *to put*, mettre. Lat. pono, *posui, positum* ponere.

Brakener (braconner). De l'anc. all. bracho, flam. brak (limier); pour comprendre cette dérivation, il faut savoir que la signification braconner est récente : dans d'Hemricourt, *brakenier* signifie encore, non pas *braconnier*, mais simplement : piqueur conduisant les limiers, par opposition à *fakenier* (*fauconnier*). V. le glossaire de l'anc. wallon.

Nous ne pousserons pas plus loin ces exemples. On voit que le travail de M. Grandgagnage n'est pas seulement utile pour l'origine du wallon, mais qu'il apprend aussi l'étymologie d'une foule de mots français. Car, il est bon de le remarquer, la part contributive de l'élément germanique dans la langue française est beaucoup plus considérable que ne l'ont soupçonné jusqu'à présent nos voisins du Midi. Les Visigoths et les Alains d'abord, puis les Francs et les Bourguignons, et en dernier lieu les Normands, ont apporté une masse de mots nouveaux aux populations romanisées de la Gaule. Déjà M. Dietz en a signalé un grand nombre, mais il en est bien d'autres qui ont été passés sous silence par tous les linguistes. Un coup d'œil rapide sur le premier volume de M. Grandgagnage va nous en faire découvrir plusieurs.

*Bière* (V. au mot *birâ*) vient de *beren*, porter, d'où le flam. *berre*, bière, civière, et le wallon *baro*, tombereau; — *blesser* (au m. *blesi*), du flam. *blutsen*, meurtrir, écraser; — *boucle*, de l'all. *bügel*, tout objet de métal courbé, *bug*, courbure; — *bouc*, de *bok*, m. s.; — *bois, bûche, buisson*, de *bosch* ou *busch*, m. s. en all. et flam.; — *bruit*, du flam. ou saxon *bruisen*, faire du bruit, mugir; — *braise* (au mot *bruzi*), de l'ancien all. *bras*, feu, *brasen*, brûler; — *caillou* (au m. *caie*), du flam. *kai, kei*, m. s.; — *champ* (au mot *can*), mettre une brique de champ, du flam. *kant*, côté, arête. (l'auteur remarque ici avec raison que le mot français devrait s'écrire *de chant*); — *grappin* (au mot *herpiner*), du scand. *grappè*, crampon; — *clopiner, cloper*, de l'anc. flam. *kropel*, boiteux; racine *kruipen*, imp. *kroop*, ramper; — *crapaud*, de la même racine; — *chauve-souris* paraît avoir été dans l'origine *chau-souris; chau*, de même que *chouette*, venant de l'anc. all. *chouch*, hibou; — *goguenard, goguette* (au mot *digogt*), de l'all. du moyen âge *gogel*, lascivus, *guggel*, farce; — *dérober*, de l'all. *rauben*, voler; — *écaille* (au mot *haie*), de l'anc. all. *schale*, m. s., d'où le flam. *schalie*, ardoise, etc., etc.

Si l'on s'arrête aux mots wallons proprement dits, c'est-à-dire à ceux qui n'ont pas de corres-

Digitized by Google

pondants en français, c'est alors surtout que l'on est frappé de la grande quantité de ceux qui dérivent de racines germaniques. Nous n'en avons pas compté moins de 352 depuis A jusqu'à H, et beaucoup d'entre eux ont conservé la forme et la signification primitives. Ainsi *bâne*, voie, du flam. all. *baan; bedreie*, mauvais lit, de *bed; blaker*, brûler, de *blaken; calauve, clâve*, trèfle, de *klaver; can*, de *kant; canète*, pot, de *kan; claper*, fermer avec violence, de *klapper; costrai*, trésorier d'église, de *koster; crahâ*, corbeau, de *krai; crâne*, grue et robinet, de *kraan; crole*, boucle de cheveux, de *krol; cron*, tortu, de *krom; quèzèle*, mijaurée, dévote, de *kwezel*, m. s.; *gairi*, désirer, de *geren, begeren; gate*, chèvre, de *geit*, etc.

D'autres apparaissent encore avec leur préposition germanique. *Forlôper*, donner par erreur plus que la mesure (verloopen); *forlozer*, prodiguer (verliezen); *forzoumer*, négliger (verzuimen); d'autres avec leur terminaison : *beddereie, femmereie, houterai* (hoedery), etc.

Le travail si remarquable de M. Grandgagnage met en évidence un fait que l'auteur de cet article avait déjà entrevu par suite de quelques études incomplètes sur les patois belges, à savoir que notre population wallonne, qui diffère, par des traits bien marqués, du type français, est le résultat d'un mélange, à une époque fort ancienne, de populations romanes et germaniques. L'ancienneté de cette fusion est démontrée par la circonstance que la plupart des mots wallons se rattachent par leur forme à la forme ancienne des racines germaniques, tandis qu'un petit nombre seulement paraît avoir été emprunté pendant le moyen âge ou dans les temps modernes, à l'allemand ou au flamand. On en a vu des exemples dans les mots que nous avons cités; il suffira de rappeler *forlôper, forzoumer*, etc., où l'on retrouve l'ancienne particule gothique *faur*, ancien saxon *for* et *far* (gr. παρα), tandis que la forme moderne allemande et flamande est *ver-*; le danois a conservé, il est vrai, l'ancien *for-*, mais on ne peut s'arrêter à l'idée d'un emprunt aux langues scandinaves, les peuples de ces pays n'ayant jamais été en rapport permanent avec les nôtres. Il y a donc eu, dans la partie sud-est de la Belgique actuelle, et à une époque éloignée, un mélange de populations d'origine différente, comme celui qui a eu lieu en Angleterre après la conquête des Normands, mais dans un ordre inverse. Là, les Saxons étant les plus nombreux, leur langue est entrée pour plus des deux tiers dans la composition de la langue nouvelle; ici, au contraire, c'est la population romane qui a été prépondérante et qui a par suite fourni les formes grammaticales et la plus grande partie du lexique.

Mais à quelle époque ce fait historique a-t-il eu lieu? Si l'on admet avec M. Amédée Thierry que les Belges, lors de la conquête de César, étaient un peuple celtique, il faut redescendre au temps de l'invasion des Francs, dans le IVe siècle de l'ère chrétienne, pour trouver la possibilité d'un mélange des conquérants germains avec les colons romains ou les Gaulois romanisés. Si, au contraire, on embrasse l'opinion de nos historiens, et notamment de M. Schayes (1), qui pensent que la Belgique était habitée dès avant l'époque de César par des populations germaniques, alors on peut supposer que le mélange aura eu lieu quelque temps après la conquête, par suite de l'arrivée, dans nos provinces dépeuplées, de colons romains, que l'histoire nous montre avoir été envoyés dans les Gaules à différentes époques (2). Quoi qu'il en soit, il est certain que la constatation de ce fait est d'un haut intérêt pour notre histoire ; rien ne démontre plus sûrement l'origine des peuples et

(1) *Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine.* Brux., 1840, in-8°, t. Ier, p. 39 et suiv.

(2) Voir les autorités citées par Schayes et par Sismondi, *Hist. des Français.*

Digitized by Google

leur descendance commune que la langue ou le dialecte qu'ils parlent. L'existence constatée de la moitié du vocabulaire wallon dérivant de racines germaniques explique de la manière la plus naturelle d'une part la différence bien tranchée qui existe entre le caractère wallon et le caractère français, d'autre part les rapports étroits qui ont toujours uni nos populations wallonnes et flamandes aux différentes époques de notre histoire. Car un fait analogue s'est manifesté dans nos provinces germaniques depuis l'époque des ducs de Bourgogne; là il y a eu un mélange d'éléments wallons, dont la trace s'aperçoit dans un grand nombre de noms patronymiques et de mots usuels d'origine romane, et là aussi on remarque une différence entre le caractère du peuple et celui des populations de même race qui habitent plus au nord.

Quelques écrivains modernes, et surtout les Allemands qui ont parlé de la Belgique, se sont plu à donner aux deux races qui composent notre pays des traits caractéristiques beaucoup plus prononcés qu'elles n'ont réellement. Cette exagération peut donner lieu à des tableaux plus ou moins poétiques, mais qui n'ont pas, à coup sûr, le mérite de la ressemblance. Il existe sans doute une différence notable, tant au physique qu'au moral, entre un Liégeois et un habitant de la West-Flandre, mais il n'y en a guère entre un Brabançon et un Hennuyer, et l'on peut affirmer qu'en général le Flamand ressemble beaucoup plus au Wallon que l'Allemand du nord ne ressemble à l'Allemand du midi. Les différences peu importantes que l'on remarque dans les mœurs et les habitudes s'expliquent facilement par d'autres causes que par la diversité des races. Si l'on tient compte de l'influence du langage, qui dans les provinces wallonnes offre à la classe inférieure plus de moyens de civilisation; de la nature du sol, qui rend les uns navigateurs et commerçants, les autres mineurs et industriels; si l'on consulte l'histoire, qui nous montre chez les populations du littoral, civilisées de bonne heure par le commerce, l'élément bourgeois prépondérant et les propriétés divisées à l'infini; chez les habitants de l'intérieur des terres, des voies de communication difficiles, le pouvoir féodal longtemps tout-puissant, et les exploitations rurales dirigées par de grands propriétaires; puis enfin l'organisation fédérative de notre pays avant 1794, qui rendait les provinces étrangères les unes aux autres; si l'on tient compte, disons-nous, de toutes ces causes réunies, on s'étonnera plutôt des traits de ressemblance que des différences peu sensibles qui existent entre le caractère flamand et le caractère wallon.

Et comment les deux types ne se seraient-ils pas fondus l'un dans l'autre, lorsqu'à une origine pour ainsi dire commune se sont joints des rapports intimes pendant huit à neuf siècles? Tous nos anciens duchés ou comtés, Namur seul excepté, comprenaient des populations des deux races. La Flandre et le Brabant avaient leur partie wallonne; l'évêché de Liége comptait près de la moitié de ses habitants de langue *thioise;* le Hainaut avait dans Hal, Enghien et les villages environnants, une portion notable de population flamande, et le Luxembourg était divisé en quartier allemand et quartier wallon. Une telle organisation, en créant des intérêts communs, devait nécessairement rapprocher chaque jour davantage les Belges germains et les Belges germano-romains. Aussi ne voit-on jamais entre eux les moindres traces de cette inimitié qui existe d'ordinaire entre les peuples de race différente. L'histoire ne nous montre pas un seul exemple de guerre entre Flamands et Wallons, tandis que l'on voit entre la Flandre et le Brabant, entre Liége et Namur, des querelles fréquentes et des guerres acharnées. Et cette haine de race, qu'on ne trouve nulle part chez nous, on la rencontre vivace et profonde dans les luttes héroïques de la Flandre contre la domination française; là on sent instinctivement qu'on n'a plus affaire à une population parente, mais à une nation tout-à-fait étrangère. La question a d'ailleurs d'autres proportions; il ne s'agit pas seule-

Digitized by Google

ment d'indépendance nationale, il s'agit aussi de liberté ; ce sont les communes qui luttent contre la noblesse féodale. C'est dans ces guerres nationales — et non ailleurs — qu'a pris naissance le dicton flamand rapporté par nos chroniqueurs : *wat walsch is valsch is*, et une couple d'autres du même genre que l'on entend encore en Flandre dans la bouche du peuple. Ces proverbes populaires, inconnus chez nos populations germaniques du nord et de l'est, ne désignaient pas les Wallons, mais les Français.

Le lecteur nous pardonnera cette digression : nous l'avons crue nécessaire afin de faire apprécier l'importance du travail de M. Grandgagnage pour l'histoire ethnographique de notre pays. En retrouvant les titres, perdus jusqu'ici, de la famille wallonne, M. Grandgagnage a établi sa parenté avec l'autre famille belge à laquelle ses destinées sont unies, et donne ainsi une origine rationnelle à l'alliance existant depuis des siècles entre les deux divisions linguistiques de la Belgique.

V. D. H.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS.

## LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

*A M. le directeur de la* Revue de Belgique.

Paris, 25 mai 1848.

Le monde artistique est plongé dans le deuil : Mme Dorval, la grande interprète du drame moderne, est morte dimanche dernier, morte de douleur, — la perte d'un petit-fils lui avait porté un coup fatal, — morte aussi de désespoir de se voir repoussée par tous ces théâtres dont son génie avait fait la fortune. Marie Dorval avait réellement le génie dramatique ; elle n'appartenait à aucune école, elle était elle; il ne fallait pas lui demander de traditions, elle ne connaissait d'autre maître que la nature; aussi est-il permis de dire que peu d'actrices ont été plus vraies; elle jetait dans chacune de ses brillantes créations toute son âme si riche en poésie. C'était une femme de bien, une femme d'un grand cœur ; elle est morte résignée, en chrétienne, soutenue par cette piété qui ne l'a jamais quittée; tout le monde sait l'histoire de cette petite croix qu'elle portait toujours au théâtre comme à la ville.

Un de nos compatriotes, M. Achille Denis, vient de publier dans le *Messager des Théâtres* dont il est le rédacteur en chef, un excellent article sur cette perte irréparable; je crois être agréable à vos lecteurs en en reproduisant ici quelques passages :

« Il y a trois jours à peine que Mme Dorval avait été ramenée mourante au milieu de sa famille. Depuis un mois, la grande actrice était à Caen, luttant contre la maladie à laquelle elle vient de succomber. Son gendre, M. Luguet, a veillé pendant un mois auprès d'elle, avec une sollicitude toute filiale. Mme Dorval était allée à Caen pour y donner des représentations. Elle n'est descendue de la diligence que pour se mettre au lit. Longtemps on a espéré que l'énergie de sa nature parviendrait à vaincre la fièvre nerveuse qui l'a tuée; cet espoir a été malheureusement déçu. A la fièvre était venue se joindre une maladie de langueur, dont les ravages souterrains ont déjoué tous les efforts de la science.

« Il y a quelques jours, Mme Dorval, malgré les douleurs qui la dévoraient, manifesta le désir de retourner à Paris; peut-être avait-elle le pressentiment de sa fin prochaine, peut-être ne voulait-elle pas mourir avant d'avoir revu le foyer domestique, embrassé sa fille, ses petits-enfants, et serré une dernière fois la main de son mari, dont elle était depuis si longtemps la compagne et l'intelligente consolation. Aucune raison ne put la détourner de ce projet; ni sa position, ni les dangers d'un voyage de dix-huit heures, ni les exhortations de son habile médecin, le docteur Lecœur, de Caen; il fallut lui obéir, sous peine de la voir mourir de désespoir et d'impatience, loin de tous ceux qu'elle aimait. Quelques jours avant ce départ, cette pauvre femme mourante s'était rappelé une date terrible, l'anniversaire de la mort d'un de ses petits-enfants, que depuis un an elle n'a pas cessé de pleurer. Mme Dorval avait voué une tendresse folle à ce petit être, dont la perte avait si cruellement



Digitized by Google

frappé son cœur. Quelques jours avant le 16 mai, date du fatal anniversaire, elle avait écrit, au milieu de ses tortures, une touchante lettre pour rappeler à sa fille, qui ne l'oubliait pas, hélas! que ce jour-là devait être un jour de deuil. Cette lettre tracée par Mme Dorval d'une main défaillante, contient les dernières lignes et le dernier souvenir laissés par la grande artiste. Sa pensée suprême aura été une pensée d'amour. »

Voici cette lettre :

« Chère Caroline, ta pauvre mère a souffert toutes les tortures de l'enfer. Chère fille, nous voici dans les anniversaires douloureux. Je te prie que la chambre de mon George soit fermée et interdite à tout le monde. Que Marie n'aille pas jouer dans cette chambre. Tu tireras le lit au milieu de la chambre; tu mettras son portrait ouvert sur son lit (1), et tu le couvriras de fleurs ainsi que dans tous les vases; tu enverras chercher les fleurs à la halle. Mets-lui tout le printemps, qu'il ne peut plus voir; puis tu prieras toute la journée en ton nom et au nom de sa pauvre grand'mère.

« Je vous embrasse bien tendrement.

« Ta Mère. »

Tout ce que Paris compte d'hommes éminents dans les arts et les lettres, assistait aux funérailles de Mme Dorval (2), et maintenant qu'il est trop tard, les sociétaires du Théâtre de la République déplorent bien haut une mort dont ils sont en grande partie la cause, car, sans leurs petites intrigues jalouses, Mme Dorval serait rentrée au Théâtre-Français où, plus que personne, elle avait le droit d'avoir sa place. Qui peut oublier ses triomphes dans *Chatterton*, *Marion Delorme*, *Angelo*, *Une famille au temps de Luther*, *Henri III* et *Hernani*? — Elle n'est plus assez jeune, — répondaient superbement MM. les sociétaires quand on leur parlait de Marie Dorval. C'est bien à ces invalides qu'il sied de parler de jeunesse!

Quelques mois avant la révolution de février, il s'est cependant trouvé à Paris un homme d'intelligence pour comprendre tout le parti qu'on pouvait encore tirer du beau talent de l'artiste passionnée; nous voulons parler de M. Vizentini, l'habile directeur de l'Odéon, qui confia à Mme Dorval le rôle de la mère dans *le Syrien* de M. Latour de Saint-Ybars. La foule, — spectacle inaccoutumé, — accourut à l'Odéon, et chaque soir des bravos enthousiastes prouvaient à cette femme au noble cœur, qu'elle possédait toujours le feu sacré, que son génie n'avait rien perdu de son éclat et qu'elle restait toujours une des plus grandes actrices dont s'honore la scène française.

Ce fut la dernière création de Mme Dorval (3); la révolution de février arriva, et M. Vizentini fut obligé de fermer l'Odéon auquel il était parvenu à rendre la vogue; la troupe se dispersa; Mme Dorval se vit de nouveau réduite à quitter Paris, ayant devant elle l'avenir le plus sombre. Les mauvais jours revenaient, ses dernières économies disparurent bientôt, Mme Dorval connut la misère. Si elle avait été seule en ce monde, elle eût pu supporter le malheur, mais elle avait un mari, des enfants, une nombreuse famille dont elle était le principal soutien; — elle essaya vainement de lutter contre la fatalité qui la poursuivait, — la pauvre mère succomba bientôt à la peine. Cette actrice inimitable, à qui Toulouse décernait, en 1836, une couronne d'or, cette femme supérieure par l'esprit, le talent et le cœur, cette femme en l'honneur de laquelle on frappa — en 1837 — une médaille, Marie Dorval enfin, est morte pauvre et oubliée; elle s'était à peine endormie de quelques heures dans les bras de la mort, que Paris entier la pleurait, et que tout le monde criait à l'ingratitude. Aujourd'hui, tous ceux qui l'ont délaissée s'occupent d'elle, et il est plus que probable qu'avant peu on lui élèvera un monument. Je ne sais si vous serez de mon avis, mais je trouve scandaleux tout ce bruit sur cette tombe, tout cet empressement autour de ce cercueil, quand il suffisait d'un mot, il y a trois ou quatre mois, pour sauver cette femme. Mais alors on s'en serait bien gardé. J'ai hâte de dire que les hommes de lettres venaient cependant de faire une démarche qui les honore; ils avaient, — il y a quelques jours, — signé une pétition dans laquelle ils réclamaient, comme un droit, la rentrée de Mme Dorval au Théâtre-Français; mais pour cela encore avait-il fallu que l'infortunée vînt, la rougeur au front, l'âme brisée, avouer, à l'un d'eux, sa position désespérée, mendier enfin le secours de sa plume, pour que ses petits-enfants ne manquassent pas de pain.

Après vous avoir parlé de Mme Dorval, je ne me sens vraiment pas le courage de vous parler des tristes rapsodies que l'on offre depuis quelque temps aux badauds de Paris. On avait annoncé avec force réclames

(1) Ce portrait est renfermé dans un écrin de maroquin noir.

(2) Marie Dorval (Amélie-Thomase Delaunay) était née à Lorient le 6 janvier 1798; elle avait débuté à Paris en 1818 et avait tour à tour attiré la foule au Théâtre-Français, à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin et à la Renaissance.

(3) Presque tous les journaux français se sont trompés en annonçant que *Marie-Jeanne*, drame de M. Dennery, était la dernière création de Mme Dorval.

Digitized by Google

la parodie du *Prophète,* qui se joue au Vaudeville; c'est une pitoyable suite de scènes soporifiques, telles que savent en écrire MM. Clairville et Siraudin. Il n'y a de drôle que l'ouverture à grand orchestre exécutée par deux flageolets, et la note qui figure chaque soir sur l'affiche : « La parodie de cet ouvrage se joue au théâtre de la Nation. » — Mlle Cico, que j'avais vue à Bruxelles dans cette affreuse salle de la rue de l'Évêque qui a la prétention de vouloir passer pour un théâtre, a un rôle assez important dans ce beau chef-d'œuvre; elle était fort mauvaise lorsqu'elle était pensionnaire de M. David, elle n'est guère meilleure depuis que MM. Bouffé et Paul-Ernest ont eu l'heureuse idée de l'engager.

Au théâtre de la Montansier, on joue *les Femmes saucialistes* (sic), ignobie pasquinade que M. Roger de Beauvoir, qui veut avoir des droits au titre d'homme de lettres, n'a pas eu honte de signer. M. de Beauvoir a chargé l'acteur Hyacinthe de représenter George Sand sous le nom trop significatif de *Mme Consuelo bas-bleu*; il n'a pas craint de se déshonorer en faisant dire à Hyacinthe (George Sand) par Grassot (Mme Niboyet, présidente du Club des femmes) : « Tu n'es qu'une grande saltimbanque. » La réponse est digne de l'apostrophe : « Tais-toi, s'écrie l'auteur de *Mauprat* et de la *Mare au Diable,* ou je vas te peigner la filasse. » — Toute la pièce est dans ce goût; heureusement que de vigoureux coups de sifflets ont fait bonne et prompte justice de cette infamie et ont appris à messieurs les écrivassiers à respecter le génie. La presse tout entière s'est associée à la protestation des spectateurs; aucun parti n'a voulu accepter la solidarité d'un pareil outrage adressé à une femme, l'une des gloires littéraires de la France.

Vous savez depuis longtemps sans doute que Masset (1) est de retour d'Italie où ses représentations ont été autant de triomphes; — le voilà définitivement attaché à l'Opéra; ses débuts ont été très-brillants, surtout dans *Jérusalem;* sa présence ne peut que hâter la complète régénération du théâtre de la Nation, si les compositeurs appréciant tout le mérite de Masset et comme chanteur et comme musicien, s'empressent de lui confier des rôles dans des ouvrages nouveaux composés pour sa voix délicieuse, comme le fit, en 1839, Adolphe Adam, pour les débuts du ténor liégeois au théâtre de l'Opéra-Comique.

Il y avait cinq ans que je n'avais eu le plaisir de serrer la main de Masset; nous nous sommes retrouvés à une représentation du *Prophète;* il m'a engagé à aller le voir; j'ai passé chez lui, avant-hier, une charmante soirée; nous avons longuement parlé de vous qu'il espère voir bientôt à Paris, si vous avez toujours l'intention d'y revenir passer un mois cette année; je lui ai appris que vous dirigiez la *Revue de Belgique* et il s'est gracieusement empressé de me remettre le manuscrit d'une mélodie inédite sur des paroles dont vous devez connaître l'auteur. Faites-la graver au plus vite; c'est une bonne fortune dont vos abonnés vous seront fort reconnaissants.

ANSELME ROELENS.

---

(1) Masset (Nicolas-Jean-Jacques) est né dans la même ville que Grétry, le 27 janvier 1811. Son père, graveur d'armes à Liége, aimait passionnément la musique; ayant remarqué les grandes dispositions de son fils, il s'imposa des privations de tout genre pour lui donner un professeur. Masset joua bientôt du violon d'une manière distinguée; ne rencontrant pas les puissantes protections sans lesquelles il est impossible de se faire connaître en Belgique, il partit pour Paris où, admis au Conservatoire, il remporta le second prix et entra comme violon à l'orchestre des Variétés, puis à l'Opéra, comme alto. Il se mit alors à composer des romances et des concertos pour violon, pour basse et pour flûte qui furent exécutés dans les concerts du Conservatoire. Enfin il fut nommé chef d'orchestre aux Variétés; les habitués de ce théâtre n'ont pas oublié les airs charmants qu'il a semés dans une foule de méchants vaudevilles; les acteurs se souviendront toujours des excellentes leçons de Masset; grâce à ses efforts, artistes et figurants chantaient juste, ce qui ne s'était jamais vu aux Variétés; bien plus, il forma une élève, Mlle Pougaud, qui lui aurait fait grand honneur si la mort n'était venue l'enlever quelques jours après ses débuts au théâtre de la Renaissance.

C'est grâce à l'intervention de Meyerbeer que Mlle Pougaud avait été engagée à la Renaissance, mais en entendant l'élève pour juger de son mérite, le célèbre compositeur avait pu apprécier la belle voix du maître; ils avaient chanté le duo du quatrième acte des *Huguenots.* Meyerbeer, frappé de la pureté de sons, du goût de Masset, parla de lui à M. Crosnier qui fit tant d'instances auprès du chef d'orchestre des Variétés, que celui-ci finit par signer son engagement à l'Opéra-Comique que dirigeait alors M. Crosnier. Masset débuta le 19 septembre 1839, dans la *Reine d'un jour,* opéra écrit tout exprès par Adam, qui y intercala un duo et une chansonnette composés par le nouveau ténor. Le succès dépassa les espérances du directeur et de l'artiste.

Masset n'a quitté l'Opéra-Comique que pour aller se perfectionner en Italie, où il aborda le grand opéra. La réputation toujours croissante de notre compatriote a engagé MM Roqueplan et Duponchel à l'attacher à l'Opéra par un brillant traité.

(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

## CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Notre histoire musicale du mois ne sortira pas du théâtre. Les virtuoses du concert ont depuis longtemps pris le chemin des eaux où les malheureux baigneurs vont les retrouver, eux et leurs violons criards. Spa va bientôt posséder la petite douzaine de grandes chanteuses qui s'était abattue sur Bruxelles, comme une nuée de sauterelles peu mélodiques. Fouette cocher et ne les ramenez que le plus tard possible. Des concerts, mais qui en demande, aujourd'hui que la fête est aux champs, dans la prairie en fleurs et dans les bois touffus? Quel est le gobe-notes insatiable qui — par ces beaux jours de printemps — ne préfère aux gammes diatoniques et chromatiques des flûtes et des bassons, des ténors et des basses, la grande pastorale que chantent pour le mélomane enfoui dans les hautes herbes les douces voix du vallon ombreux. — Si nous étions digne d'aborder la manière et le ton de la grande critique, quelle bonne occasion de vous raconter les fantaisies étincelantes de la fauvette, le babil du pinson, les imitations bizarres du moqueur, la tierce mélancolique du coucou solitaire, le soprano suraigu de la cigale, le susurement de l'abeille, les chants lointains de l'alouette invisible, le clapotement du ruisseau, torrent enfantin qui brise ses petites lames limpides contre des cailloux arrondis et moussus, les grelots du roulier qui tintent là bas sur la route poudreuse, et la voix mystérieuse du vent qui agite les jeunes rameaux, et détache les feuilles sèches oubliées par les dernières rafales de l'hiver?

Cette pastorale égarée a du moins le mérite de nous rappeler, qu'au mois de mai, le Conservatoire avait le privilége de convier son auditoire à l'exécution de la belle symphonie du maître. Cette année, le Conservatoire n'a pas donné sa dernière fête, et le motif de ce silence est assez remarquable pour mériter d'être consigné dans ces colonnes. Le concert a été affiché, mais il n'a pas eu lieu, — sur la demande, officielle ou officieuse de M. le bourgmestre de Bruxelles, qui avait besoin de deux dimanches du mois de mai pour les concerts destinés à grossir le budget des recettes de la grille du Parc. Qu'il me soit permis, à moi — simple chroniqueur musical de cette *Revue*, — de joindre ma faible voix à celles de mes collaborateurs, et de remercier nos magistrats d'avoir provoqué une décision aussi artistique — et ce — pour une grille éminemment artistique.

Le conseil communal a cependant du bon; — voyez — il nous a retiré tantôt des profondeurs de la forêt où nous allions nous perdre, il va maintenant nous servir de pont — pour aller du Conservatoire au Théâtre.

Le conseil communal — la transition est si heureuse que nous ne prenons pas la peine de la déguiser et de la fleurir — le conseil communal a confié à M. Quélus la direction des Théâtres-Royaux en y joignant le Théâtre des Galeries que M. Quélus avait sû amener à un si haut degré de prospérité. En confiant à une main ferme et habile la gestion du Théâtre et en décrétant la fermeture de la Monnaie pendant les quatre mois d'été, l'administration communale a posé un de ces actes sérieux et utiles que nous voudrions avoir à louer plus souvent chez nos magistrats.

Le Théâtre de la Monnaie, en attendant les débuts du grand opéra et du ballet, va recevoir toutes les améliorations que permettent ses mauvaises dispositions architecturales. Le Théâtre des Galeries a vu débuter l'opéra comique, la comédie et le vaudeville. Ces débuts ne sont pas encore terminés, car la juste rigueur du public a fait résilier bon nombre d'engagements.

Avant de passer une revue rapide des agonisants, des morts et des survivants, constatons la résurrection du public. On sait déjà l'état de torpeur et d'engourdissement de ce que l'on appelait le public du Théâtre-Royal. Ce sommeil s'est dissipé sous le souffle aigu et perçant d'une opposition dont les efforts laborieux sont parvenus à arracher des planches du théâtre les médiocrités qui s'y cramponnaient avec l'énergie du désespoir.

Que j'en ai vu mourir! — M. Séligny, — *premier rôle*, — qui se fait supporter dans *César de Bazan* et tombe à plat sous le poids du Richelieu de *Mademoiselle de Belle-Isle*; Mme Tanesy, — *jeune premier rôle* — qui se fait juger et bien juger dans un seul début, et qui persiste à jouer malgré les protestations de la salle entière; M. Blanchard — *amoureux* — qui, semblable à l'ami de Bilboquet, manque de tout; M. Dela-

Digitized by Google

marre, trial criard et agaçant qui se fait regretter quand on voit son long successeur, M. Salançon; — M. Berteché, — *financier-Ferville* — vieille réputation de province avec tout son bagage de grimaces, de tics, de charges, et de ce que ces braves gens appellent les bonnes traditions; Mme Armand — *première dugazon*, — d'une insuffisance telle que nous lui préférons et de beaucoup Mlle Irma; Mme Quirot, — *première chanteuse*, — petite taille, petite voix, petit talent.

Et sur le bord de l'abîme, je vois chanceler Mme Poncelet, mère noble, et Mme Cayot — soubrette de comédie et rôles grivois de vaudeville; — Mme Poncelet n'a de noble que son nez aquilin, et Mme Cayot a le ton trop grivois pour oser toucher, sans trembler, au tablier de Lisette et au bonnet de Nicole. Que Mme Cayot descende quelques échelons et elle sera à sa place. N'a-t-elle pas sous les yeux l'exemple de Mmes Marty et Blanchard, qui n'ont évité une chute qu'en mesurant avec plus de sagesse leurs prétentions exagérées et leurs modestes forces.

Parmi les artistes que nous connaissons déjà et qui font partie de la nouvelle troupe, nous citerons MMmes Doligny, Luguet, Corès, Irma, MM. Arthur, Bouchez, Désiré, Minne et Rey; il faut y joindre M. Jolly qui est venu remplacer M. Blanchard.

L'emploi des jeunes premiers rôles est échu à M. Neroult. Accueilli d'abord très-froidement, M. Néroult s'est concilié la faveur d'une partie du public. Cet artiste est intelligent, mais il est souvent froid, pâteux et il cherche l'effet dans une exubérance de gestes dont il fera bien de se dépouiller. Nous avions redouté pour M. Néroult l'épreuve du vaudeville-Scribe; mais *Louise ou la réparation* nous a détrompés à cet égard. Notre *jeune premier* a pour aides-de-camp deux petits *amoureux* à qui le public a jeté une bouée de sauvetage dans la noyade générale : MM. Chambéry et Froment se montrent dignes de cette faveur. Ils ont une crânerie d'allures, une manière franche et décidée qui fait plaisir à voir; ajoutons qu'ils chantent le couplet comme on ne le chante plus, M. Froment surtout, qui a de la voix, du goût et du cœur. Ce sont de belles qualité pour un troisième amoureux : combien de premiers rôles s'en passent?

M. Vernier est un de ces *comiques* dont le succès est assuré. Il n'y a que l'argot des coulisses qui puisse caractériser la nature de ce talent : M. Vernier *empoigne* son public, il le tient, le tient bien, et il le tiendra longtemps — je vous le jure. — Le règne des comiques tristes et des comiques bouffons est passé, voici enfin ressuscité le comique vrai, franc, communicatif.

M. Clairon se présentait comme *père noble et troisième rôle*; — M. Clairon s'est retiré devant une opposition que M. Berteché et Mme Tanesy auraient regardée comme un succès éclatant.

L'opéra-comique ne nous a laissé que M. Vialette, artiste incomplet — doué d'une belle voix de basse, mais qui a beaucoup à apprendre quant à la manière de la poser et de la conduire. Le public se prêtera à ces études, si M. Vialette veut bien y mettre un peu du sien. Nous ne comptons pas au nombre des rentrants, M. Girardot, qui nous quittera au mois de septembre pour aller faire le bonheur des Gantois.

Quelques mots des nouvelles recrues musicales.

M. Montaubry est certes le plus joli *tenorino* que Bruxelles ait jamais possédé. Sa voix, d'une rare étendue dans les cordes hautes, a de grandes qualités sympathiques, et M. Montaubry sait lui donner tour à tour la force, l'énergie, la douceur et la grâce. Il est impossible d'attaquer la difficulté avec plus de franchise et d'audace, impossible de nuancer et de colorer la phrase mélodique avec plus de goût et d'esprit. M. Montaubry doit pressentir, par son succès dans la *Dame Blanche*, la voie dans laquelle il doit marcher pour conserver et voir grandir sa faveur près du véritable public. Nous avons à prémunir notre charmant ténor contre les funestes tendances que le mauvais public ne tardera pas à lui manifester. Point d'éclats, point de cris. — Nous y perdrions tous.

Nous avions cru que M. Diguet se présentait à nous comme baryton d'opéra-comique, et nous félicitions le public de cette bonne acquisition; mais voilà que M. Diguet annonce — par son début dans Asthon de *Lucie* — des prétentions bien plus élevées. Nous ne pouvons les admettre.

M. Diguet est un artiste d'un talent réel, incontestable, mais sa voix cotonneuse et sourde, son style froid et incolore, ne peuvent lui assurer la succession de Laurent et de Massol.

M. Lavillier a résisté à une opposition assez marquée. Ce sera notre seconde basse comique, — basse, je le veux bien, — mais comique, j'en doute fort.

M. Cornélis n'a pas eu grand succès dans le modeste emploi des *Moreau-Sainti*, emploi qui ne comporte que deux ou trois rôles. Nous restera-t-il? J'avoue que cela ne m'inquiète guères.

Quant à Mme Cornélis, la question a été nettement posée et nettement tranchée. *Seconde chanteuse, — première au besoin*, — Mme Cornélis peut rendre de grands services; sa voix de mezzo-soprano a des cordes magnifiques; la vocalise n'est pas irréprochable, mais la vocalise n'est pas ce que nous demandons à une seconde chanteuse. Mme Cornélis possède une qualité malheureusement trop rare chez nos artistes

Digitized by Google

d'opéra-comique : elle dit le dialogue—*parlé* avec une vérité et une intention dramatique qu'envierait mainte amoureuse de vaudeville. Qu'on nous permette encore un conseil qui s'adresse à la chanteuse : Mme Cornélis abuse de quelques notes de poitrine qu'elle a fort belles et fort puissantes, mais ce n'est pas sans danger que l'artiste prodigue ces moyens d'effet ; la fatigue arrive vite, l'émission devient pénible, l'attaque incertaine et l'intonation douteuse. Il nous suffira d'avoir signalé cet écueil à Mme Cornélis, et nous sommes certain que son tact et sa prudence sauront le lui faire éviter.

L'administration a déjà remplacé les artistes tombés. Mlle Caroline Prévost, qui succède à Mme Quirot, arrive précédée d'une réputation de grâce et de gentillesse que Bruxelles sera heureux de consacrer.

M. Chollet se fixe parmi nous et promet de nous chanter *le roi d'Yvetot*, ce qui serait charmant, et de nous chanter des *laruette*, ce qui serait superbe. Les débuts de la dugazon et de la jeune première, ceux de M. Tony, 1er rôle, vont combler des lacunes importantes et permettre de donner plus d'activité au répertoire.

L'opéra-comique va reprendre *Gilles Ravisseur*, petit bijou musical dû à la plume trop paresseuse de Grisar. *Le Caïd* d'Ambroise Thomas, *le Torréador* d'Adolphe Adam, *les Monténégrins* de Limnander nous feront attendre patiemment *le Prophète*. M. Quélus s'est préoccupé avant tout de cette question capitale. Mlle Julien ne pouvant aborder la création de *Fidès*, il a fallu songer à doubler l'emploi, si important déjà, de la forte chanteuse, et Mlle Méquillet de l'Opéra de Paris viendra prendre sur notre scène les contralti tout en laissant les soprani à Mlle Julien. Ce luxe de chanteuses nous permettra d'entendre enfin la partition de *Sémiramis* exécutée comme elle doit l'être, — et comme elle ne peut l'être sur aucun théâtre.

Puisque nous avons parlé du grand opéra, nous vous dirons de suite ce que nous en savons. La basse engagée est M. Brémond ; — il vient de Bordeaux. Le ténor — voilà la grande et délicate affaire — sera probablement M. Octave, si les négociations entamées arrivent à bonne et heureuse solution. Si celui-là nous manque, que fera-t-on ? Hélas ! Néant des grandeurs musicales ! il ne reste que trois ténors possibles à Bruxelles, Mathieu, que Marseille conserve, Chaunier que La Haye garde précieusement, et Octave, en ce moment à Londres. Puisse ce dernier prendre pitié de notre détresse !

Le ballet a toujours tenu une large place dans les affections théâtrales du public de Bruxelles, et l'administration a tenu bon compte de cette dansomanie. — M. Desplaces et Mlle Dubignon rentreront aux applaudissements de la salle entière, et M. Quélus s'est de plus attaché Lucile Grahn pour toute la saison. Avec des éléments pareils, *la Vivandière* et *le Violon du Diable* nous rendront les belles et fructueuses soirées du *Corsaire* et de *Giselle* ; il est des gens qui pourront encore se plaindre, mais à coup sûr ce ne seront pas les amis du jeté-battu et les fanatiques de la pirouette.

Le retard qu'a éprouvé la publication de cette livraison nous permet d'y glisser quelques lignes pour enregistrer les premiers succès de Mlle Lavoye — de l'Opéra-comique. Une voix d'une rare ampleur et d'un timbre charmant, une exécution brillante et colorée, des vocalises audacieuses réussies de la manière la plus heureuse, assurent dès aujourd'hui le succès des représentations de Mlle Lavoye. C'est une compensation — magnifique, il est vrai, — mais qui nous était bien due après les Tanesy, les Quirot et autres Berteché.

## MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

### MONUMENT A ÉLEVER

**A MATHIEU J. VAN BRÉE,**

**PEINTRE, PROFESSEUR ET DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE D'ANVERS.**

Mus par l'exposé suivant :

« La Belgique artistique doit un monument à Mathieu J. Van Brée, et les artistes formés à son école » comme tous les Belges, amis des arts, voudront y » coopérer. Les engagements pris, les sentiments » manifestés, ne laissent aucun doute sur la popularité et le succès d'une pareille entreprise.

» Mathieu Van Brée est considéré, à juste titre, » comme le fondateur de l'académie d'Anvers, à sa » renaissance au commencement de ce siècle. Ses » bienfaits sont réels et il aura pour les reconnaître » tous les artistes du pays, qui ont connu la valeur » de son enseignement et de son zèle que nul n'a » surpassé. Peintre de mérite, grand dessinateur,

Digitized by Google

» idéologue et philosophe, le savant professeur enseignait surtout la philosophie de l'art. L'excellence » de sa méthode, l'attrait de ses leçons, ont couronné » ses ardents efforts, dont la génération présente a » recueilli les fruits. Le premier, MATHIEU VAN BRÉE » a initié ses élèves à la connaissance de la perspective, aux principes de l'anatomie, à l'expression » des passions. MATHIEU VAN BRÉE, en un mot, a » régénéré l'École flamande et lui a rendu cette splendeur qu'elle avait perdue depuis RUBENS et VAN » DYCK.

» Il fallait le génie de VAN BRÉE, son ardeur, son » caractère ferme et sociable à la fois, qui lui procurèrent l'accès chez les uns, la faveur d'être recherché par les autres ; il lui fallait surtout son abnégation, sa foi dans l'avenir, pour se poser, dès son » début, comme le créateur du présent, l'apôtre de » l'avenir; pour vaincre toutes les difficultés que les » hommes et les choses opposaient au prompt développement qu'il a obtenu.

» Une belle page est réservée à cet artiste, à ce » professeur de génie, et la Belgique entière saura » gré à ceux qui concourront à la résumer dans un » hommage public.

» Et dans le système proposé, tous les élèves du » défunt, tous les artistes, tous les amis des arts, la » Belgique entière en un mot est appelée à concourir » à l'accomplissement de cette œuvre méritoire, qui » ne demande qu'une organisation. »

Se sont constitués en commission, pour l'exécution et l'érection dudit monument :

MM. PIERRE-JOSEPH DE CATERS, propriétaire;
JEAN-JOSEPH-REINIER Baron OSY, membre de la chambre des représentants;
XAVIER-ANTOINE GHEYSENS, notaire, président de la chambre de discipline, conseiller communal, tous à Anvers.

Cette commission a accepté les conditions proposées par M. Jean-Baptiste de Cuyper, statuaire à Anvers qui s'est engagé à forfait à confectionner la statue de MATHIEU VAN BRÉE.

Dans le système admis pour couvrir éventuellement les frais du monument dont l'érection est décrétée définitivement, tous les élèves du digne professeur, tous les amis des Arts, répétons-le, sont appelés à prendre part à cet acte méritoire.

Le traité fait entre la commission, et M. le statuaire de Cuyper, a été communiqué à l'administration communale de la ville d'Anvers, qui a donné les premiers encouragements, en accordant toute sa sympathie au but proposé et en accédant aux demandes de la commission.

Monsieur le gouverneur de la province, président du conseil académique, a, de son côté, assuré la commission de sa haute bienveillance.

Le directeur actuel de l'Académie, M. Wappers, s'associe à la pensée de la commission, comme il avait déjà pris part à de précédentes tentatives.

Et la commission croit devoir à cette heure, livrer à la publicité les dispositions suivantes, extraites du traité :

1° Une exposition d'objets d'art aura lieu à Anvers, afin de faire face aux dépenses d'un monument à ériger à Anvers pour perpétuer la mémoire de MATHIEU VAN BRÉE;

2° Cette exposition sera dirigée par la commission susdite, et le personnel qu'elle appointera. M. de Caters remplira les fonctions de président, M. Gheysens, celles de secrétaire ;

3° L'exposition se composera d'objets donnés en toute propriété à ladite commission. En conséquence, un appel est fait à tous les artistes belges, dont les offrandes de reconnaissance seront reçues avec gratitude. Ces objets seront attribués par la voie du tirage au sort, auquel concourront tous les lots placés par les soins de la commission;

4° Le monument une fois élevé et les comptes clos et arrêtés par la commission, celles de ses archives qu'elle en jugera dignes, avec la liste des donateurs, seront confiées à la garde perpétuelle de l'archiviste de la ville d'Anvers ;

Si l'un ou l'autre membre de la commission fait défaut, le ou les membres restants, pourvoiront au remplacement.

### PROGRAMME DE L'EXPOSITION.

*A.* Il sera ouvert à Anvers, le quinze octobre mil huit cent quarante-neuf, une exposition des objets d'art, offerts en don, pour le produit, ménagé par les dispositions ultérieures, être destiné à élever un monument à MATHIEU VAN BRÉE, fondateur de l'académie d'Anvers, à sa renaissance, et dont le monument projeté doit perpétuer la mémoire.

*B.* L'époque de la clôture de ladite exposition et celle de l'attribution des objets par la voie du sort, seront fixées par la commission.

*C.* Les objets d'art devront être remis à Anvers, au plus tard le premier octobre 1800 quarante-neuf, contre reçu de M. le notaire Gheysens, membre et secrétaire de la commission.

*D.* Chacune des œuvres exposées sera acquise par la voie du sort; chaque lot qui concourra au tirage, se payera deux francs.

Digitized by Google

*E.* L'exposition sera dirigée par et les opérations du tirage public, etc., auront lieu sous la surveillance de la commission et du personnel appointé par elle.

*F.* Les artistes qui par le don de leur œuvre, auront concouru à la réalisation de l'acte de reconnaissance, projeté à la mémoire du grand maître, seront invités par la commission à siéger à tour de rôle, au salon de l'exposition, pour présider au placement des lots.

Leurs noms feront l'objet d'une liste spéciale, écrite sur parchemin, et qui sera déposée aux archives de la ville d'Anvers, pour perpétuer le souvenir de leur généreuse coopération.

Des exemplaires d'opuscules ou d'articles de journaux, propres à relever le caractère de l'exposition en général, ou des dons des artistes en particulier, seront joints à ladite liste des donateurs, pour être conservés ensemble auxdites archives.

Le premier appel se fait aux artistes; plus tard, la commission s'adressera aux amis des arts et à la générosité de tous les citoyens en général. Elle se réserve de perpétuer le souvenir de tous les noms qui auront spécialement concouru à acquitter la dette que la Belgique artistique doit à Mathieu Van Baël, et de ce nombre seront tous ceux qui auront souscrit pour au moins vingt-cinq lots de l'exposition.

La commission espère que cet appel sera particulièrement entendu des peintres, des statuaires, des architectes sortis de l'académie d'Anvers, et que tous voudront se constituer solidaires d'un brillant succès.

Chez ceux qui fréquentaient l'académie en 1822, le cœur à cet appel va battre de reconnaissance. La commission a pour garant telle page brûlante due à un maître, qui a prouvé en cette circonstance, qu'il joint au génie de l'art, les dons du cœur et de l'esprit.

*La commission,*

P. J. De Caters.
J. J. R. Baron Osy.
Xav. Gheysens.

---

## SOCIÉTÉ ROYALE D'ANVERS,

### POUR L'ENCOURAGEMENT DES BEAUX-ARTS.

## CONCOURS ET EXPOSITION POUR L'ANNÉE 1849.

La Société Royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts, à Anvers, propose, par l'organe de sa Commission administrative, les trois sujets suivants, pour les Concours de 1849 :

**Sculpture.**

« *Un vase représentant les travaux des champs.* »

La composition comprendra des figures en bas-relief ou en ronde bosse, qui ne pourront avoir moins de cinquante centimètres, et des ornements tirés des produits de l'agriculture.

Le vase ne pourra avoir moins d'un mètre cinquante centimètres de hauteur et ne dépassera pas deux mètres.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de six cents francs.

**Architecture classique.**

« *Un hôtel de ville pour une ville de cent mille habitants.* »

Les concurrents fourniront au moins quatre dessins : le plan du rez-de-chaussée et celui du premier étage, sur une échelle de cinq millimètres par mètre; une coupe et la façade principale sur une échelle d'un centimètre par mètre.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de cinq cents francs.

Un accessit pourra être décerné, dont le prix sera de deux cent cinquante francs.

**Architecture gothique.**

« *Une chapelle sépulcrale.* »

Les concurrents fourniront au moins trois dessins : le plan, sur une échelle d'un centimètre par mètre; la façade et la coupe, sur une échelle de deux centimètres par mètre.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de cinq cents francs.

**Gravure.**

La Société a mis à la disposition de sa commission administrative une somme qui ne dépassera pas trois mille francs, et que celle-ci pourra répartir en encouragements aux graveurs de médailles et aux auteurs des ouvrages gravés sur cuivre, au burin, à l'eau-forte ou sur bois, qui seront envoyés à l'Exposition.

### CONDITIONS.

**Concours.**

1. Les vases et les plans seront adressés francs de port au sieur J. De Clerck, concierge de la Société Royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, au musée d'Anvers, et doivent y être rendus au plus tard le 31 juillet 1849, à minuit. Les ouvrages parvenus plus tard seront irrévocablement exclus des concours, quelle que soit la cause du retard.

2. L'artiste attachera à l'objet envoyé au concours, une devise ou une marque quelconque, qui sera ré-

Digitized by Google

pétée sur l'adresse d'un billet cacheté ou détaché de l'objet. Ce billet indiquera les nom, prénoms, domicile, demeure et lieu de naissance de l'artiste; il sera inclus dans une lettre anonyme ou signée, qui annoncera le genre de l'objet expédié, avec les explications analogues, et sera adressée, franche de port, au secrétaire.

3. Sont exclusivement admis au concours, les artistes belges ou ceux domiciliés dans le royaume de Belgique.

4. Les artistes, qui ont été précédemment couronnés dans cette ville, ne peuvent plus entrer en lice pour la partie des concours dans laquelle ils ont déjà remporté le prix.

5. Les objets envoyés au concours, seront exposés au salon dont il sera parlé ci-après; on restituera tout ce qui en aura fait partie. Cependant les artistes couronnés qui n'abandonneraient pas leur ouvrage à la société, devront en produire une esquisse dans l'année après la date du jugement.

Les gratifications ne seront payées qu'après l'abandon de l'objet ou la remise de l'esquisse.

6. Les vases et les plans, à l'égard desquels toutes les conditions stipulées dans ce programme n'auront point été remplies, seront exclus du concours et exposés au salon sous l'anonyme.

La société ne laissera point adjuger de prix dans la partie des concours pour laquelle il y aura moins de trois pièces concurrentes.

7. La commission nommera pour chaque partie du concours un jury d'au moins trois membres; la majorité en sera composée de personnes étrangères à la ville d'Anvers.

8. Aussitôt que le concours aura eté jugé, on procédera à l'ouverture des billets portant la devise ou la marque des ouvrages couronnés, afin de proclamer les vainqueurs : les noms des autres concurrents resteront cachés, à moins qu'ils ne désirent eux-mêmes se faire connaître. Le prix de l'accessit ne pourra être obtenu, si l'auteur du plan, auquel il aura été décerné, préfère ne pas se nommer.

**Salon d'Exposition.**

9. Un salon d'exposition sera ouvert en cette ville : on y recevra tout objet de peinture, sculpture, architecture, gravure ou dessin, exécuté par des artistes vivants, quelle que soit leur patrie ou leur résidence, pourvu que ces objets n'aient pas déjà été exposés dans un des Salons antérieurement ouverts par la société. On n'y admettra aucune copie, ni aucun objet qui, d'après l'avis de la commission, ne saurait appartenir à ces arts, ou pécherait contre l'ordre, les mœurs ou la décence (1).

10. Les objets destinés à l'exposition devront être remis francs de port au Sr J. De Clerck, concierge de la Société Royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts, au musée à Anvers, avant le 1er août 1849. Chaque artiste donnera avis de son expédition au secrétaire, par lettre également affranchie, où il fera connaître ses nom, prénoms, domicile et demeure; cette lettre contiendra de plus l'explication des pièces expédiées. Cependant, dans la vue de rendre aux artistes l'envoi de leurs ouvrages le moins onéreux possible, la société a établi six différents dépôts, d'où, à ses frais, mais sans responsabilité d'accident, elle dirigera sur Anvers les tableaux, plans, gravures ou dessins, non destinés au concours, pour, après la clôture du salon, en faire le retour par l'un desdits dépôts que l'artiste aurait désigné; pourvu que les objets y soient remis francs de port et dûment encaissés, au plus tard le 20 juillet 1849.

Ces dépôts sont établis :

A Bruxelles, chez M. Jules Snoeck, rue aux Fleurs, n° 44;

A Gand, à l'Académie Royale;

A Bruges, à l'Académie Royale;

A Liége, à l'ancienne église de St-André, à l'adresse de M. Ch. Van Marcke, trésorier de la Société pour l'Encouragement des Beaux-Arts.

A Cologne, chez M. J.-B. Tossetti, agent de la Société des Beaux-Arts;

A Francfort s/M., chez M. J. Becker, professeur à l'Institut de Stædel.

Les époques indiquées dans cet article pour la remise des objets sont de rigueur; ceux qui parviendraient plus tard ne feront pas partie de l'exposition (2).

11. Les artistes qui seraient portés à vendre leurs productions exposées au salon, sont priés d'en indiquer le prix dans leur lettre d'avis, afin qu'on soit à même de répondre aux demandes qui pourront s'en faire. La commission aime à rappeler ici, que la société a résolu d'employer une partie de ses fonds à l'acquisition d'objets exposés, qui seront répartis au

(1) Pour cette exposition on entend par *copie* : Tableau d'après tableau; sculpture d'après sculpture; gravure d'après gravure; ou dessin d'après dessin : et non tableau d'après sculpture, etc.

(2) Précédemment, et jusqu'à la dernière exposition de 1846, la société avait toléré l'admission au Salon des objets que les artistes y envoyaient après son ouverture; dorénavant il n'en sera plus ainsi, et tous les ouvrages qui ne seront pas arrivés, soit au Musée, soit à l'un des dépôts, aux époques fixées, ne paraîtront pas au salon.



Digitized by Google

sort entre les souscripteurs de la société et les preneurs d'actions au porteur.

12. A dater du dimanche 12 août 1849 jusqu'au jour de sa clôture, fixée au dimanche 23 septembre suivant, le salon sera ouvert tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de relevée, excepté le jour du jugement des concours et celui auquel il plairait à Leurs Majestés de visiter l'exposition.

Il sera ouvert gratuitement au public, à dater du sixième jour de l'ouverture, les dimanches, mercredis et vendredis de chaque semaine. Les autres jours les visiteurs sont admis moyennant la rétribution d'un demi-franc par personne.

Les artistes exposants, les membres effectifs de la société et ses souscripteurs recevront une carte personnelle d'entrée gratuite pour toute la durée de l'exposition. Les souscripteurs pourront en outre y introduire les personnes qui les accompagneront, sans rétribution, tous les jeudis et les quatre premiers jours de l'ouverture du salon.

13. Aucun des objets exposés ne pourra être retiré du salon avant sa clôture : la commission établira une surveillance sévère, et donnera tous ses soins à leur conservation, sans toutefois répondre des accidents qui pourraient les endommager. Elle aura en outre exclusivement le droit de placer et de déplacer les objets envoyés à l'exposition.

14. Les artistes qui auront concouru ou exposé, et dont les productions ne doivent point retourner à l'un des dépôts désignés à l'art. 10, feront retirer leurs ouvrages dans le mois qui suivra la clôture du salon ; à cet effet ils pourront désigner des mandataires ou indiquer la voie par laquelle ils désirent que leurs caisses leur soient renvoyées ; le tout à leurs frais.

15. Les billets cachetés qui se rapportent aux pièces non couronnées des concours, seront renvoyés avec celles-ci ; cependant, au cas que la remise de ces objets n'ait point été sollicitée dans les six mois après la clôture du salon, la commission de la société ouvrira les billets des ouvrages non retirés, afin d'en faire le renvoi à leurs auteurs.

**COMMISSION ADMINISTRATIVE.**

M. F. A. Verdussen, *président.*

M. le Bon G. Wappers, peintre, directeur de l'Académie royale, *premier vice-président.*

M. Lt Veydt, *second vice-président.*

M. Eug. Van Delft, *secrétaire.*

M. Ed. Ter Bruggen, *co-secrétaire.*

M. E. M. Geelhand, *trésorier du fonds souscrit.*

M. H. Le Grelle, *trésorier du fonds particulier.*

*Membres du Conseil :* MM. F. Berckmans, architecte, professeur à l'académie royale ; F. H. Mertens ; J. Cuylits, fils ; J. A. Verschaeren, peintre, professeur à l'académie royale ; N. De Keyser, peintre ; Jos. Geefs, statuaire, professeur à l'académie royale.

## CHRONIQUE.

En réponse à certains bruits répandus, nous dit-on, par de charitables confrères, M. Édouard Wacken nous autorise à déclarer hautement que si, par suite de son éloignement de Bruxelles, il a en effet — *depuis deux ans* — confié *une partie* de la direction de ce recueil à des amis qui ont toute sa confiance, il n'a jamais songé à se séparer de ses collaborateurs et qu'il est maintenant, moins que jamais, disposé à renier le système de franchise et d'indépendance adopté par eux.

Nous ajouterons pour notre part que nous continuerons à marcher dans la même voie, sous les auspices de l'écrivain qui a fondé ce recueil.

Enfin, pour couper court à toute interprétation, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que par suite de nouveaux arrangements, M. Édouard Wacken sera seul chargé désormais de la haute direction de cette Revue.

— Nous avons rendu compte des débats qui ont eu lieu devant le tribunal correctionnel de Bruxelles, sous la présidence de M. Delecourt, à l'occasion de la poursuite dirigée par le ministère public contre le sieur Guillaume Thans, prévenu d'avoir contrefait le tableau de M. Gallait, *La Tentation* (1).

Le contrefacteur, condamné à cent francs d'amende, a déféré à la Cour d'appel de Bruxelles, le jugement que nous avons publié.

La chambre correctionnelle, sous la présidence de M. Jonet, statuant sur l'appel du sieur Thans, défendu par Me Sancke, a rendu, le 26 mai, sur les conclusions conformes de M. Keymolen, substitut du Procureur-général, un arrêt qui confirme la décision du premier juge.

Nous nous faisons un devoir de donner place dans

(1) Revue de Belgique, livraison du mois mars 1849, ci-dessus, page 183.

Digitized by Google

nos colonnes aux considérants de ce remarquable arrêt qui forme, en quelque sorte, un résumé complet des principes applicables à la propriété artistique :

« En fait :

» Attendu que dans le courant de 1848, le prévenu a fait, à la main et en s'aidant d'une lithographie, une copie réduite du tableau représentant *La Tentation*, par M. Gallait, et appartenant à S. M. le Roi des Belges, sans avoir obtenu la permission de l'auteur ni de son cessionnaire;

» Attendu que le prévenu a remis cette copie au sieur Monet, entrepreneur de ventes publiques, avec ordre de l'exposer dans la salle de vente et de la vendre à un prix déterminé qui devait profiter audit prévenu ;

» Attendu que ladite copie a été réellement exposée en vente, et y était encore lorsque la police l'a saisie ;

» En droit :

» Attendu que la loi des 19-24 juillet 1793, garantit aux auteurs le profit qui peut résulter de la publication de leurs œuvres, ce qu'elle a clairement exprimé par ces mots : *Ils jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie;*

» Attendu que cette loi n'est pas limitative, en ce qui touche la désignation des personnes à qui elle garantit la jouissance du droit prémentionné ;

» Qu'à la vérité, l'article 1er ne désigne que les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs, mais que les articles 3 et 7 prouvent évidemment que le même droit est réservé généralement aux auteurs de toute production de l'esprit ou du génie qui appartient aux beaux-arts, ce qui comprend en outre les sculpteurs, ciseleurs, etc.;

» Attendu que ladite loi n'est pas limitative en ce qui touche les *moyens* ou *procédés* à l'aide desquels on porterait atteinte au droit exclusif des auteurs;

» Qu'en effet ce droit ayant été reconnu et garanti, d'une manière générale, aux auteurs de toute espèce, la répression des moyens qui peuvent servir à le violer devait être générale aussi ;

» Qu'ainsi le veut d'ailleurs l'équité qui fait la base de la loi en question ; qu'ainsi le veulent l'intérêt et l'ordre public qui en sont le but;

» Que dès lors le législateur de 1793, en ne parlant que des moyens les plus usités, c'est-à-dire de l'impression et de la gravure, n'a pas entendu exclure le moulage, la copie à la main, ni même les procédés nouveaux que l'on découvrirait par la suite, tels que la lithographie, la lithochromie, le daguerréotype, etc.;

» Qu'au contraire il a voulu (et cela résulte clairement de la loi prise dans son ensemble) que toute édition ou publication d'une œuvre littéraire ou artistique, faite sans la permission de l'auteur et avec l'intention de s'en approprier le profit, fût punie comme une atteinte à la propriété d'autrui, autrement dit contrefaçon, quels que pussent être les moyens employés pour la commettre ;

» Attendu que cette conclusion se confirme par des considérations puisées dans la loi même et dans les actes qui l'ont précédée ;

» Et d'abord que cette loi a été proposée à la Convention Nationale et adoptée par elle sous le titre de *Décret sur la propriété des ouvrages publiés par la voie de la presse ou de la gravure, etc., etc.;* ce qui montre bien que la presse et la gravure n'étaient pas les seuls modes de publication que le législateur eût en vue ;

» Que d'autre part, le rapport fait à ladite Convention sur ce décret, loin de proposer aucune restriction ou exception au système qui le consacre, envisageait la propriété des œuvres de l'esprit ou du génie comme impliquant de soi et sans le secours d'aucune loi écrite, le droit exclusif de publication et de vente, et disait qu'une loi n'était nécessaire que pour faire cesser les abus et ramener aux principes de justice naturelle, ce qui montre encore la volonté de réprimer tous les abus sans distinction entre les moyens qui peuvent servir à les commettre ;

» Qu'enfin si la loi avait laissé toute latitude aux contrefacteurs, pourvu qu'ils ne se servissent pas, pour contrefaire, de la presse ou de la gravure, elle serait en contradiction avec elle-même, puisque dans ses articles 3 et 7, elle reconnaît expressément la propriété des sculpteurs, et que d'un autre côté, elle permettrait de contrefaire leurs œuvres par le *moulage*. Et vainement on voudrait lever cette contradiction, en disant avec Merlin que le *moulage* est une sorte *d'impression* et que conséquemment les mots *éditions imprimées* de l'article 3 comprennent les produits du moulage comme ceux de l'imprimerie, puisque ces mots *éditions imprimées* sont immédiatement suivis des mots *ou gravés* qui leur donnent un sens déterminé, ainsi que le prouve d'ailleurs le titre primitif de la loi ;

» Qu'au surplus, s'il était vrai que le mot *imprimé* pût recevoir ici l'extension que Merlin lui donne, cela ne ferait que prouver la généralité de la loi ; car alors imprimer signifierait *faire une empreinte sur quelque chose, y marquer quelques traits, quelque figure,* et il embrasserait par conséquent tous les modes de reproduction possibles, même la copie à la main ;

» Attendu que le Code pénal de 1810 n'a pas dérogé sous ce rapport à la loi de 1793 ;

Digitized by Google

» Qu'en effet l'article 455 dudit Code, en définissant la contrefaçon, n'a eu qu'un but, celui de punir comme délit toutes les atteintes qui pourraient être portées à la propriété des auteurs telle qu'elle était définie et réglée par les lois civiles, d'où il suit que cet article n'est pas non plus limitatif en ce qui touche les moyens employés pour contrefaire les œuvres d'autrui ;

» Attendu qu'à la vérité il est de principe en matière pénale qu'on ne peut étendre la définition légale des délits, mais que ce principe est sans application alors qu'il s'agit des moyens par lesquels un délit peut se commettre et que la loi elle-même n'a pas limité ces moyens ;

» Attendu que l'appelant veut à tort écarter l'action du Ministère public sous le prétexte que le plaignant n'est plus propriétaire du tableau contrefait, puisque la loi ayant rangé la contrefaçon dans la classe des délits, le Ministère public a qualité pour poursuivre d'office, à moins qu'une disposition expresse ne fasse exception à la règle générale, disposition qui n'existe pas en matière de contrefaçon :

» Attendu que vainement aussi le prévenu invoque sa bonne foi, car il ne pouvait ignorer que le tableau en question est l'œuvre d'un artiste vivant, et cela devait suffire pour l'empêcher d'en faire une copie et de la vendre à son profit, sans la permission de l'auteur ou de son cessionnaire ;

» Par ces motifs, la Cour, etc.

— Nous avons vu représenter à Liége, avec succès, une petite comédie intitulée *Treize!* par notre collaborateur M. Adolphe Stappers. La manière dont elle a été jouée nous met dans l'impossibilité d'en parler avant de l'avoir lue. Une actrice (Mlle Préval) nous a seule permis d'apprécier l'élégance des vers et le naturel du dialogue.

— Nous avons une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs : M. Quélus vient d'engager M. Octave, le brillant ténor de l'Académie nationale de musique. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre M. Octave pendant la courte apparition qu'il a faite à Bruxelles en se rendant à Londres, applaudiront à cette excellente acquisition.

— On devrait, dans toutes nos provinces, imiter l'exemple donné par le conseil communal d'Ypres, qui, voulant encourager un de ses concitoyens, M. Auguste Böhm, jeune paysagiste de talent, aujourd'hui établi en France, s'est empressé d'acquérir, pour le Musée de cette ville, un tableau de cet artiste — *Environs de Chevreuse* (*Seine-et-Oise*), — tableau qui a obtenu un succès réel au Salon de Paris, en 1847, et qui n'a pas été moins bien accueilli à Bruxelles (1). M. Böhm a fait en fort peu de temps d'immenses progrès ; il n'y a pas six ans que sa peinture était d'une grande faiblesse; il a marché à pas de géant ; il s'est dit qu'il avait tout à faire et il a travaillé en quelque sorte avec acharnement. Des études sérieuses et un sentiment très vif des beautés de la nature, ont marqué sa place parmi nos paysagistes les plus distingués. Le tableau que la *Revue de Belgique* a fait reproduire, renferme plus que des promesses ; c'est l'œuvre d'un peintre qu'attend un brillant avenir, s'il persévère dans la voie où il marche aujourd'hui avec tant de succès.

— M. le baron de Stassart, directeur de la classe des lettres de l'Académie des lettres, des sciences et des beaux-arts de Belgique, vient de consacrer quelques pages au dernier descendant des seigneurs de Haultepenne qui formaient une branche de la maison de Warfusée-Dammartin. On retrouve dans la notice sur Louis-Nicolas-Ghislain, baron de Haultepenne ce soin, ce goût et cette élégance qui caractérisent tous les écrits de M. de Stassart.

— Nous recommandons vivement aux personnes qui s'intéressent à tout ce qui est beau, grand et réellement poétique, la magnifique gravure que viennent de publier MM. Goupil et Vibert d'après le tableau d'Ary Scheffer, représentant *Mignon et son père* Cette planche fait le plus grand honneur au burin de MM. Couwenberg et Alphonse François. Pour être juste, il faut accorder la plus grande part d'éloges à M. A. François; car Couwenberg, le célèbre graveur hollandais, à qui l'exécution avait d'abord été confiée, a été enlevé aux arts lorsqu'il venait seulement de commencer son travail. C'est alors que M. François, dont tous les amateurs connaissent les beaux portraits du *Titien* et de *Michel-Ange*, s'est chargé de terminer la planche à peine ébauchée. Tous ceux qui ont le bonheur de posséder *Mignon regrettant la patrie* et *Mignon aspirant au ciel*, s'empresseront d'acheter les premières épreuves de *Mignon et son père*. Nous en avons vu de fort belles chez M. Daems-Schoy qui a également reçu des bronzes d'après Antonin Moine et Melingue, et de nouveaux dessins, dignes de leurs aînés. Cet habile éditeur doit se rendre à Paris dans quelques jours pour y faire des acquisitions à l'exposition de l'Industrie et au Salon qui s'ouvrira le 15 juin.

(1) V. *Revue de Belgique*, tome II, 2e série, p. 190.

Digitized by Google

# HISTOIRE

DE LA

# PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

## CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE [1].

Aucun travail préparatoire n'ayant été fait sur l'école de Rubens, ce serait une tâche énorme que de l'analyser, de la classer, d'y répandre la lumière et d'en bien décrire les diverses figures. Annoncer qu'un peintre a été l'élève du grand homme, cela ne suffit pas à beaucoup près. Il faut montrer comment il se rattache au maître et par quels points il en diffère. Le groupe s'anime alors, prend les couleurs de la vie et forme un tableau de famille, où l'on remarque avec plaisir les traits com-

(1) Toutes les personnes qui regardent les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres comme notre plus beau titre de gloire,— toutes celles qui veulent voir notre jeune école marcher dignement sur les traces des Rubens, des Van Dyck et des Teniers, ses illustres devanciers, — toutes celles aussi qui font des vœux pour le progrès des lettres en Belgique, ont lu la savante et consciencieuse *Histoire de la peinture flamande et hollandaise,* par M. Alfred Michiels, et n'ont eu que des éloges à adresser à l'auteur pour la manière élevée dont il a compris et traité son sujet. Il n'est personne parmi les lecteurs de M. Michiels qui n'attende avec impatience les volumes consacrés à apprécier les travaux des disciples de Rubens et des maîtres les plus illustres de l'école hollan-



Digitized by Google

muns et les modifications particulières. Nous avons ainsi caractérisé Van Dyck et Jordaens : nous aurions soigneusement peint les autres images, terminé la toile. Mais l'espace nous manque; nous ne pouvons tracer même une esquisse et nous bornerons à quelques données générales.

Parmi les personnes qui fréquentaient la maison de Rubens, se trouvait un jeune homme d'une intéressante figure, que l'on nommait Érasme Quellyn. Il avait du goût pour les études abstraites et occupait une chaire de philosophie. Son savoir

---

daise. Cette attente sera malheureusement trompée; des circonstances indépendantes de la volonté de l'écrivain l'empêchent de continuer son œuvre. Voici les explications qu'il donne à ce sujet dans une note destinée à être publiée en tête du chapitre complémentaire que M. Alfred Michiels nous a autorisés à offrir à nos abonnés, avant que son éditeur ne mît en vente ce résumé rapide, — conclusion provisoire, — nous l'espérons, — de son remarquable ouvrage :

« Lorsque je commençai ce livre, il m'était impossible de savoir au juste quelle étendue prendrait mon travail. Non-seulement la matière est neuve, mais je voulais la traiter d'une manière nouvelle. L'insignifiance et la sécheresse qui affadissent presque tous les écrits sur les beaux-arts, en rendent la lecture ennuyeuse au suprême degré. Le public, n'y trouvant aucun charme, les délaisse; c'est comme s'ils n'existaient pas. Pour l'instruire, il fallait donc le captiver; pour le captiver, il fallait donner à ce genre d'histoire les mêmes développements qu'à l'histoire politique et à l'histoire des lettres. Je pense avoir réalisé mon projet dans une certaine mesure. J'aurais fait mieux, si l'on ne m'avait environné d'intrigues et si les moyens matériels ne m'avaient pas manqué. De tous les travaux quelconques l'histoire de l'art est le plus pénible. Lorsque l'historien ordinaire a compulsé les documents, il ne lui reste plus qu'à écrire. L'historien de la peinture doit accomplir une double tâche : lorsqu'il a pris connaissance de textes nombreux, il faut qu'il aille voir les toiles ; il faut qu'il soit toujours sur les routes, toujours le crayon à la main, et ces déplacements continuels le ruinent, s'il n'a pas une grande fortune ou si un gouvernement ne le défraye pas. Je ne puis, quelque soit mon désir, faire de plus amples sacrifices. Les circonstances politiques d'ailleurs ne sont pas favorables à de si tranquilles recherches. Je termine donc cet ouvrage par un aperçu rapide, comme nos aïeux fermaient le chœur d'une église avec un mur temporaire, quand des malheurs publics et la pauvreté de la commune empêchaient de construire la nef et les ailes. »

Nous ne pouvons cacher les vifs regrets que nous cause une résolution que nous comprenons du reste parfaitement. Si jamais écrivain a entrepris en Belgique une œuvre nationale, c'est incontestablement celle à laquelle M. Michiels a consacré ses veilles; arrivé à la moitié d'un travail qui ne lui a pas seulement demandé de longues études, il se voit obligé de laisser incomplète cette histoire de nos grands artistes pour laquelle il n'a reculé devant aucune espèce de sacrifices; il renonce forcément à achever un livre dont le pouvoir aurait dû comprendre l'importance. Tous les esprits distingués, toutes les natures d'élite auront donc une fois de plus à déplorer l'étrange façon dont on encourage en haut lieu les arts et les lettres.

(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

et son intelligence naturelle l'avaient fait bien accueillir du grand peintre : comme beaucoup d'artistes, Pierre-Paul n'était pas un simple ouvrier en tableaux ; toutes les questions importantes éveillaient sa curiosité, le poussaient à réfléchir, et son esprit, ouvrant les ailes, planait bientôt sur le monde. Mais lorsque deux forces inégales se trouvent en présence, l'une finit par absorber l'autre. Rubens ne quitta point sa palette pour enseigner la philosophie; Quellyn abandonna Pythagore, Platon et Aristote pour devenir peintre (1). Cette conquête du glorieux anversois ne fut pas la moins remarquable.

La vigueur intellectuelle que Quellyn avait puisée dans les travaux de la science, il la fit servir dans la carrière qu'il abordait, à un âge où le talent de beaucoup d'autres est déjà tout formé. Sa connaissance de l'histoire et de la mythologie ne lui fut pas inutile. Pour n'avoir besoin d'emprunter le secours de personne, il étudia l'architecture et la perspective : aucune main étrangère ne touchait donc à ses tableaux. Il examina, il copia soigneusement les formes des plantes et des terrains, de sorte que l'on admire les paysages qui occupent souvent le fond de ses toiles. La face humaine, dans sa réalité journalière, obtint de lui une aussi vive attention : plusieurs de ses portraits sont comparés à ceux de Van Dyck. Il a peint, comme celui-ci, presque tous les artistes fameux de son époque. Ses progrès furent tellement rapides que l'académie de Saint-Luc, à Anvers, le reçut maître-ès-arts dès l'âge de vingt-six ans (2).

Il était né dans cette dernière ville, le 19 du mois de novembre 1607. Son père, qui portait le même prénom, maniait habituellement le ciseau du sculpteur : il fut agréé par l'académie d'Anvers le jour où son fils vint au monde (3). Sa femme s'appelait Élisabeth Van Uden. Notre artiste avait une des plus charmantes têtes que l'on puisse voir ; un beau front, des yeux pensifs, des traits réguliers, une longue chevelure, un galbe élégant, des moustaches et une impériale lui attiraient la bienveillance des jeunes personnes. Il passait d'ailleurs pour mener une conduite fort sage. Les belles anversoises jugeaient donc qu'il ferait un excellent mari. A tant d'avantages Quellyn réunissant une élocution facile, fut libre de choisir parmi elles. Catherine Hemelaer, opulente héritière, l'emporta sur les autres. Il en eut trois fils, dont l'aîné devint plus tard aussi célèbre que son père.

On a peu de détails sur la vie d'Érasme Quellyn, chose vraiment singulière pour un artiste qui a vécu dans une époque lettrée comme le XVII^e^ siècle. Nos lecteurs

---

(1) Houbraken, tom. I^er^, pp. 291 et suiv.

(2) Immerzeel.

(3) Généalogie des Quellyn, par Reiffenberg.

Digitized by Google

connaissent maintenant assez les Pays-Bas, pour qu'il soit inutile de leur expliquer cette pénurie. Les éloges de Rubens commencèrent, dit-on, à faire apprécier le talent d'Érasme. Il avait une certaine défiance de lui-même que Pierre-Paul dut vaincre : il semblait ne travailler que pour son plaisir et ce fut son maître qui l'engagea à laisser voir ses ouvrages. Aussi la mort seule put-elle rompre leur amitié. Longtemps après, Quellyn ayant perdu sa femme, se retira dans le monastère de Tongerloo, où il finit tranquillement ses jours, le 11 novembre 1678. Il était âgé de 71 ans.

Les religieux d'une autre abbaye, celle de Saint-Michel, à Anvers, le tenaient en grande estime : il avait décoré tout leur réfectoire de pieuses scènes figurant des banquets, entre autres *les Noces de Cana, Jésus et la Madeleine chez Simon le pharisien, l'Institution de l'Eucharistie et les Pèlerins d'Emmaüs* (1). L'édifice n'existant plus, les peintures sont probablement détruites.

Cornille de Bie, le dithyrambe personnifié, l'obséquieux panégyriste des peintres flamands et hollandais, a placé Quellyn sur un piédestal, comme la statue d'un Dieu, et l'a enveloppé d'un nuage d'encens. « Je crois, dit-il, que l'esprit de Zeuxis ou de Raphaël était mêlé avec l'âme de Quellyn dans son corps. Son talent avait une aussi grande force que si la peinture elle-même l'avait allaité. Devant lui, la Grèce doit garder le silence, quoiqu'elle porte aux nues ses artistes et veuille éclipser le monde. Érasme est venu mettre un terme à ses forfanteries. » Ces éloges blesseront beaucoup les admirateurs de la peinture hellénique, dont personne n'a jamais vu la moindre parcelle. Mais en laissant de côté l'hyperbole, Quellyn demeure un des talents les plus distingués que la Belgique ait produits. L'ordonnance, la couleur, le dessin ferme et large de ses tableaux prouvent assez que Rubens lui servit constamment de modèle. Il travailla pour les églises comme pour les amateurs, car il réussissait dans les petits ouvrages comme dans les grandes compositions. Il a gravé des planches peu étendues, aussi bien d'après ses tableaux que d'après ceux de son maître. Bolswert, Pierre de Jode, Vosterman, Pontius et d'autres artistes ont reproduit quatre-vingt de ses toiles, sinon davantage.

Malgré la similitude générale des œuvres de Quellyn avec celles de Pierre-Paul, on se tromperait beaucoup si on le croyait sans originalité. Il a une finesse et une grâce qui lui sont toutes particulières. Il avait reçu, comme Van Dyck, le don de poésie dans les langes du berceau. Une délicatesse charmante distingue ses con-

(1) Houbraken.

Digitized by Google

ceptions, ses formes et le mélange harmonieux de ses couleurs. On a prétendu... mais j'oublie que je dois tracer à la hâte un résumé concis, une ébauche imparfaite. Allons, lecteur, doublons le pas et marchons rapidement vers le but de notre course.

D'autres élèves de Rubens eurent le sentiment de l'idéal, unirent la beauté des lignes à la splendeur du coloris. En premier lieu nous citerons Gérard Seghers. Son tableau de *l'Adoration des Mages,* qui orne l'église Notre-Dame, à Bruges, est une des gloires de la peinture : on demeure frappé d'admiration devant ce chef-d'œuvre. Les types sont d'un goût parfait : les princes des écoles italiennes n'en ont jamais dessiné de plus exquis. Une merveilleuse couleur augmente le prestige de ces nobles têtes. Le roi de l'Orient qui se tient debout, vêtu d'un grand manteau, ne saurait être éclipsé. L'auteur peignait aussi la nature vulgaire, comme des soldats jouant aux cartes ou des bourgeois faisant de la musique. Il était né en 1589, à Anvers. Henri Van Balen et Abraham Janssens furent ses maîtres : il les quitta pour s'aller perfectionner sur le sol de l'Italie. On rapporte qu'il étudia beaucoup les vigoureuses productions du Caravage et de son imitateur Manfredi. Le cardinal Zapata, ambassadeur d'Espagne à Rome, lui ayant témoigné le désir qu'il fît un voyage à Madrid, Gérard Seghers alla trouver le roi catholique. Les lettres dont il était pourvu lui assurèrent le meilleur accueil. Son talent charma si fort le prince, qu'il le combla de présents. Il aurait bien voulu le retenir dans la Castille, mais l'Anversois aimait mieux sa patrie. Après son retour, la vogue de ses tableaux et les sommes qu'on lui en offrait lui permirent de vivre comme un grand seigneur. Il employa soixante mille florins à acheter des œuvres d'élite, et à se former un cabinet somptueux. Bolswert et Paul Pontius ont gravé quelques-uns de ses tableaux. Il mourut dans sa ville natale, en 1651.

Le musée du Louvre possède de lui une œuvre admirable qui a pour sujet Saint François en extase que soutiennent des anges. Par son aspect général, par la vigueur du clair-obscur, ce tableau se rapproche beaucoup des toiles du Caravage et de l'Espagnolet. La pose, l'expression, le type du saint sont dignes de tous les éloges : il est impossible de mieux rendre l'exaltation religieuse : le solitaire fléchit sous le poids de son enthousiasme. On ne saurait voir rien de plus charmant que l'attitude et la figure des anges qui le soutiennent : celui de droite charme surtout les regards. La poésie abonde dans ce morceau d'élite, qui forme un ensemble merveilleusement agréable. Un ange, que l'on aperçoit au second plan, joue de la viole, puis le fond se perd dans une nuit obscure.

On retrouve chez Juste Van Egmont la même délicatesse. Il unit l'ampleur de Rubens à un goût plus difficile. Né à Leyde en 1608, il fut un des meilleurs élèves

Digitized by Google

du grand homme, qui lui témoignait une confiance toute particulière. Son noble style séduisit les Français ; Louis XIII et Louis XIV l'employèrent comme peintre de la cour. Il aida Vouet dans un grand nombre de ses travaux et fut un des fondateurs de l'académie de peinture, en janvier 1648. Étant devenu vieux, il retourna sur les bords de l'Escaut et mourut à Anvers en 1674.

D'autres élèves de Rubens suivirent ses tendances triviales, plutôt qu'ils n'imitèrent sa fougue et son audace héroïque. Ils formèrent un groupe autour de Jordaens, qui devint leur sous-chef, comme Van Dyck fut naturellement celui de la première cohorte. On remarque dans la seconde, Abraham Diepenbeek et Théodore Van Thulden. Ils étaient tous les deux de Bois-le-Duc. On pense qu'Abraham vit le jour en 1607. Le nom du maître qui lui apprit les éléments de son art est demeuré inconnu. Il s'adonna d'abord à la peinture sur verre, mais les accidents inséparables de ces fragiles travaux lui en inspirèrent le dégoût. Il entra dans l'atelier de Rubens pour s'habituer aux couleurs à l'huile : son talent s'y déploya de telle manière que l'illustre Anversois se fit aider par lui en plusieurs circonstances, lorsqu'il exécutait de grands ouvrages. Il voulut voir l'Italie, mais n'y demeura que peu de temps. Revenu à Anvers, il montra une imagination fertile que secondait un pinceau adroit et spirituel. La *Clélie passant le Tibre,* que possède le musée du Louvre, a l'air d'une caricature de l'histoire ancienne. L'héroïne est une grosse flamande vêtue de rouge, montée sur un cheval de ferme, qui porte en croupe une autre gaillarde tout aussi volumineuse. Elles sont escortées par de robustes filles entièrement nues. L'une d'elles essaye de grimper sur sa bête, mais comme sa lourdeur l'en empêche, un homme la saisit par les fesses et la pousse d'une manière fort plaisante. Charles Ier attira Diepenbeek en Angleterre, mais il revint bientôt dans les Pays-Bas. Il y mourut âgé de 68 ans.

Van Thulden naquit en 1607. Il fut un des meilleurs élèves de Rubens, qui l'employa pour exécuter la célèbre galerie du Luxembourg. Jordaens eut aussi recours à son pinceau; il lui fit retracer les forges de Vulcain, dans la Maison au bois, près de La Haye. Nul n'a suivi plus fidèlement le style de Pierre-Paul : ses tableaux religieux surtout se distinguent par la similitude de leur manière avec celle du grand homme. Son *Martyre de Saint-Adrien,* que possède l'église Saint-Michel, à Gand, produit une impression terrible. C'est un des ouvrages les plus dramatiques de l'école flamande. Van Thulden coloria néanmoins une foule de morceaux comiques, noces, danses de paysans, réunions villageoises et kermesses. Steenwyck, Peter Neefs et d'autres artistes le chargèrent d'étoffer leurs compositions. A Paris, dans l'église des Mathurins, il retraça vingt-quatre épisodes de la vie du fondateur, qu'il grava ensuite. Il finit ses jours en 1676.

Digitized by Google

Jean Thomas, né à Ypres en 1610, doit être réuni aux maîtres précédents. Il se forma comme eux sous les auspices de Rubens et accompagna Diepenbeek en Italie. L'empereur Léopold le nomma peintre de la cour d'Autriche, l'emmena dans sa capitale et lui donna des appointements considérables. Il mourut à Vienne en 1673. On trouve de lui quelques paysages ornés de figures mythologiques, qui ont été fort habilement gravés. L'église des Carmélites, à Anvers, possède un tableau de sa main, représentant Saint-François, agenouillé devant la sainte Vierge et l'enfant Jésus.

D'autres élèves de Rubens, sans modifier sa manière, sans choisir parmi ses tendances, marchèrent directement sur ses traces. Tel fut Jean Van Hoeck, dont la brillante existence rappelle les destinées du maître. Il naquit à Anvers dans l'année 1600 et fut élevé avec le plus grand soin. Comme Érasme Quellyn, il étudia les sciences et la littérature avant de prendre la palette. Le chef de l'école anversoise lui enseigna l'art du coloris sans le détourner de ses études : il avait les mêmes goûts et connaissait par expérience combien le talent profite de l'instruction, du développement de la pensée. Lorsqu'il put avoir confiance dans son adresse, Van Hoeck s'achemina vers l'Italie en passant par l'Allemagne. A Rome, il vécut solitairement et ne chercha point à fixer sur lui l'attention publique. Mais les dons qu'il tenait de la nature le trahirent tout à coup : un succès rapide l'environna de gloire. Une foule de cardinaux lui demandèrent des ouvrages, les plus grands seigneurs l'accueillirent, il fut reçu avec distinction dans les sociétés savantes. Il ne négligea pas ses travaux et continuait de dessiner les antiques. On voulait qu'il se fixât pour toujours à Rome, mais l'empereur Ferdinand II lui avait déjà témoigné le désir de l'appeler près de lui. Il alla en conséquence habiter l'Allemagne, où il exécuta une foule de productions pour les églises et les palais des nobles. Les princes, les électeurs, se firent peindre par lui : on le combla d'honneurs et de richesses. On chercha aussi à le retenir en Autriche, mais l'amour du pays natal ne lui permit point de se fixer sur une terre étrangère. Il partit pour la Belgique avec l'archiduc Léopold et refusa même le titre de premier peintre de sa maison que lui offrait ce puissant personnage. Revenu sur les bords de l'Escaut, il mena l'existence la plus laborieuse : des commandes lui arrivaient d'Allemagne et d'Italie. Van Hoeck soignait beaucoup son dessin : il peignait d'une manière forte et naturelle. Ses portraits ont de la similitude avec ceux de Van Dyck. Il mourut au plus tard en 1650 (1).

Près de lui viennent se placer Pierre Soutman, Jean Van Stok et Déodat Del-

(1) Immerzeel. Aucun auteur n'a réuni plus de documents sur Jean Van Hoeck.

Digitized by Google

mont, sur lesquels on a très-peu de renseignements. On en possède moins encore sur Jacques Moeremans que les registres de l'académie d'Anvers désignent comme élève de Rubens. Michel seul énumère Jean Victoor parmi les disciples du grand coloriste. Houbraken, Weyerman, Van Gool et Descamps ne le citent même pas. Oubli singulier, commis au préjudice d'un peintre si habile. Pilkington le fait vivre entre les années 1600 et 1670. Michel le croit natif d'Anvers, Immerzeel pense qu'il avait vu le jour en Hollande et pris les leçons de Rembrandt. Il me semble avoir plus d'affinités avec Rubens. Victoor transportait dans les scènes de genre les grandes formes du peintre chevaleresque, mais choisissait de préférence les sujets calmes. Le musée du Louvre possède deux tableaux de sa main. *La jeune fille tirant la chaine de son volet pour le fermer* est un admirable morceau. On y trouve, dans les proportions habituelles de la nature, les fines qualités de Metzu. La force, la beauté, l'harmonie et la transparence de la couleur méritent des éloges sans restriction. La tête est modelée avec une rare délicatesse. L'autre tableau, *Isaac bénissant Jacob,* excite l'admiration la plus vive. On ne saurait croire combien est belle la figure du patriarche, qui se tient sur son séant, habillé d'un costume splendide et portant un bonnet garni de fourrure blanche. Son fils s'agenouille devant lui d'un air naïf. Rebecca debout, un doigt sur la bouche, a la tournure et les traits d'une commère flamande. De volumineux rideaux entourent le lit, et une échappée de vue laisse découvrir, dans une salle immense, Ésaü revenant de la chasse.

Rubens avait peint des combats d'animaux. Ces luttes violentes excitent un intérêt dramatique, donnent lieu à des combinaisons fortes et hardies, que ne pouvait négliger le plus robuste, le plus audacieux des coloristes. François Snyders ne les traita pas d'une manière moins habile. Pendant que la calme Hollande dessinait les taureaux couchés sur l'herbe, des moutons ou des vaches pâturant sous un ciel brumeux, des chiens au repos ou des cerfs immobiles, Snyders cherchait une poésie tragique dans les mêlées d'animaux féroces. Ici l'on voit un sanglier couvert de sang et de bave, qui se défend contre une meute entière ; trois limiers sont déjà hors de combat : les uns ont la poitrine ouverte, les autres perdent leurs entrailles et poussent des cris effroyables. L'animal sauvage se roule au milieu de ses antagonistes, les éventrant, les écrasant de son poids et de ses pattes, tandis qu'ils le mordent aux oreilles, au dos et à la croupe. Là, c'est un lion que des chasseurs poursuivent, qui se retourne sur eux, saisit par la cuisse un des cavaliers, laboure les chairs de ses ongles puissants et les broie à pleine gueule. Ailleurs, deux chiens vigoureux se disputent un os avec une rage inexprimable. Les œuvres de Snyders ont toutes les qualités de l'histoire. La composition, le dessin,

Digitized by Google

la couleur séduisent par leur grande tournure : les dimensions de la toile rappellent elles-mêmes les travaux ordinaires de l'école. Si on regarde l'ouvrage de loin, à une distance qui ne permette pas de saisir les formes particulières des objets, l'ensemble offre l'apparence d'un morceau du genre noble, tant le style héroïque du fameux Anversois donne de caractère aux moindres sujets !

François Snyders avait vu le jour en 1579, dans la ville que l'on peut surnommer la reine de l'Escaut. Henri Van Balen fut son premier maître : les leçons de Rubens développèrent ensuite son talent. Le grand homme eut souvent recours à lui pour peindre les animaux et les fleurs, qui ornent ses compositions. D'autres fois il augmentait lui-même la valeur des chasses de Snyders, en y mélant des personnages. François et Jordaens travaillaient aussi fréquemment ensemble. Ces trois hommes, qui montraient une égale énergie dans le dessin et la couleur, devaient s'accorder à merveille. Plusieurs chiens de la galerie du Luxembourg ont été exécutés par Snyders. Ses tableaux de chevalet sont peu nombreux et fort appréciés des amateurs. Outre ses chasses, il a peint des batailles, du gibier mort, des fruits et de grandes cuisines, pourvues de tous leurs ustensiles, encombrées de poisson, de viandes, de légumes et de pâtisserie. Ces objets, qu'il a figurés dans leurs proportions naturelles, flattent davantage lorsqu'on les retrace en petit, comme les Hollandais. L'archiduc Albert et le roi d'Espagne, Philippe III, commandèrent souvent des tableaux à Snyders. Il vécut fort vieux, n'étant mort qu'en 1657.

L'école de Rubens, partie d'un centre unique, devait aborder toutes les routes de la peinture. Deux élèves du grand homme s'adonnèrent de préférence au paysage. Il se servit de leur pinceau pour exécuter les ciels, les terrains, les arbres et les fleurs qui entourent les personnages de ses toiles. L'un, qui se nommait Jean Wildens, était né vers 1584. Il avait une adresse toute spéciale et savait de la manière la plus habile mettre les fonds en harmonie avec les groupes et les portraits. Il ne se contentait pas néanmoins de ces travaux accessoires : il représentait des sites champêtres qu'il étoffait lui-même ou faisait orner d'épisodes par d'autres coloristes. Il avait l'habitude de dessiner autant que possible d'après nature : les environs de Harlem lui fournirent un grand nombre de vues et de motifs. Jean Wildens mourut à Anvers, sa ville natale, dans l'année 1644. Le second paysagiste, Lucas Van Uden, était enfant de la même cité, où il vit le jour en 1595. Non-seulement il reproduisait avec un art supérieur les objets et les scènes rustiques, mais il les décorait aussi habilement de personnages. Ses tableaux de chevalet ne trahissent pas un moindre mérite que ses grandes toiles. Rubens se plut souvent à y dessiner de petits acteurs. Van Uden a gravé lui-même un certain



Digitized by Google

nombre de ses compositions : Bartsch lui attribue 59 estampes et déclare qu'il ne peut fixer le chiffre de celles qui lui appartiennent. Ce brillant soldat de l'école anversoise mourut en 1660.

Non-seulement Rubens se créa toute une famille de peintres d'élite, mais il forma une série de graveurs qui adoptèrent son style et marchèrent noblement sur ses traces. Nous nous serions fait un plaisir de caractériser leur manière : le manque d'espace ne nous le permet point. Quoi qu'il en soit, Pierre-Paul a eu seul, pour immortaliser ses travaux, une pareille phalange d'interprètes.

Nous avons esquissé à la hâte le profil de ses élèves, nous devons dire un mot de ses antagonistes. L'ombre après la lumière. Le plus important de ses ennemis fut Abraham Janssens. Il naquit à Anvers, mais on ne sait au juste dans quelle année. Pilkington affirme qu'il vit le jour en 1569 et mourut en 1631. Les auteurs néerlandais ne fournissant pas ces dates, j'ignore sur quelle base il appuie son opinion. Abraham devait toutefois être l'aîné de Rubens, car il jouissait d'une gloire éclatante, lorsque Pierre-Paul revint d'Italie. Cette gloire, il la méritait. Depuis Quinten Matsys, la métropole du commerce belge n'avait pas produit un homme de cette force. Aucun peintre du XVI^e^ siècle n'a déployé autant de vigueur, n'a fait usage d'un aussi grand style. On possède très-peu de détails sur les événements de son existence ; mais tout donne lieu de croire qu'il avaît séjourné en Italie. Ses tableaux démontrent qu'il s'était approprié entièrement la manière des artistes de Rome et de Florence. Il avait dû étudier avec amour les compositions de Michel-Ange. Chez lui, comme chez Adam van Oort, on ne retrouve plus les caractères de la transition : il est fils de l'art nouveau. Ses toiles constatent la chute définitive de l'école brugeoise, dont l'influence s'était perpétuée pendant tout le XVI^e^ siècle et avait contrebalancé l'action du genre italien. Il n'est pas sans analogie avec Frans Floris, mais se montre bien supérieur. Ses carnations se distinguent par un ton chamois, qui ne rappelle nullement les hommes de son pays. Quoiqu'il aime les grandes proportions, les traits marqués, il révélait trop de patience dans l'emploi de la couleur ; elle prenait sous son pinceau un air à la fois dur et léché. Ses têtes ont quelquefois une expression pleine d'une noblesse héroïque. Pauvre Janssens ! on conçoit sa douleur de se voir éclipsé par Rubens ; il avait lui-même éclipsé tous ses rivaux ; il possédait un vrai talent, que soutenait et fortifiait l'amour du travail ; l'âge n'avait encore ni diminué sa vigueur ni abattu ses espérances ; et d'un seul coup, l'auteur de la *Descente de croix* le détrônait, le jetait dans l'ombre ! Pour surcroit de malheur, le nouveau venu déployait des qualités analogues, le battait sur son propre terrain ! Il ne put cacher sa tristesse ; il défia son jeune antagoniste, qui refusa hautainement son cartel. Le succès, le jugement

Digitized by Google

de la foule et des connaisseurs étaient pour lui : une lutte corps à corps lui semblait inutile. Janssens n'avait que trois partis à prendre : ou accepter un rôle inférieur, sacrifice amer pour l'orgueil d'un artiste; ou bien terminer ses jours par un suicide ; ou encore oublier dans les plaisirs son talent vaincu, ses nobles projets et sa gloire effacée. Il choisit le dernier moyen. Une jeune femme l'aida dans l'accomplissement de cette funeste résolution. Elle était vive, joyeuse, passionnée : l'ivresse des festins et l'ivresse de l'amour s'offraient à elle comme le bonheur même. Janssens l'épousa. Depuis lors, tous ses travaux furent abandonnés. Ils ne fréquentèrent que les lieux de réjouissances, les bals et les tavernes. Là où retentissaient la musique et le bruit des verres, on était sûr de les rencontrer. Les regards brûlants, les caresses voluptueuses de sa folle compagne persuadaient à l'artiste que la seule ambition digne de l'homme, c'est de plaire et d'aimer. Il buvait un philtre mortel sur des lèvres charmantes. Toute sa fortune y passa; il vendit ensuite ses meubles, ses dernières toiles, ses habits de fête, et pauvre, délaissé, le corps perdu, l'âme en proie à mille souffrances, il expira victime de son découragement. S'il avait connu les basses fureurs de la jalousie, Janssens aurait calomnié son rival, employé l'adresse, la ruse et le mensonge pour lui disputer matériellement la victoire. Avec les ressources des lâches, il aurait sans le moindre doute affligé Rubens, gâté en partie son existence. Juste et fier, ne pouvant se cacher sa défaite et ne pouvant supporter sa douleur, il trouva la mort préférable. Combien d'hommes ont la force de s'avouer ainsi leur faiblesse, de s'ensevelir dans leur chagrin plutôt que de s'avilir?

Les autres compétiteurs de Rubens, avoués ou secrets, furent Martin Pepyn, qui se fixa pour toujours au-delà des Alpes, Wencelas Koeberger, Théodore Rombouts et Cornille Schut.

Wenceslas Koeberger, né à Anvers durant l'année 1560, apprit les éléments de la peinture dans l'atelier de Martin de Vos. Sa facilité naturelle et sa docilité engagèrent son maître à l'entourer de soins. Il développa bientôt le plus grand talent. Mais l'art ne l'occupait pas seul : l'artiste qui lui donnait des leçons avait une fille d'une beauté remarquable. Wenceslas en était amoureux : il cherchait par tous les moyens à gagner la faveur du père et l'intérêt de la jouvencelle. Malheureusement l'un était d'un esprit soucieux et l'autre d'une froideur humiliante. Quand il vit que ses efforts n'amenaient aucun résultat, Koeberger perdit l'espoir. Se souvenant de la maxime populaire : *loin des yeux, loin du cœur,* il s'achemina vers l'Italie. Les magnificences de Rome et les consolations du travail le délivrèrent peu à peu de son attachement.

Lorsqu'il eut fait une connaissance intime avec les curiosités de la ville éter-

Digitized by Google

nelle, rassasié sa vue des prodiges de l'art antique et de l'art moderne, il prit la route de Naples. Son compatriote Jean Franck y demeurait : ils se lièrent sans peine et Wenceslas conçut une nouvelle passion. Jean possédait une fille gracieuse, dont le voyageur ne tarda pas à s'éprendre. L'amour cette fois étant partagé, on pensa devoir les unir : le sacrement apaisa la flamme qui dévorait le jeune homme. Mais il resta en Italie plus longtemps qu'il ne se l'était proposé.

Si loin qu'il fût d'Anvers cependant, sa renommée y pénétra. Il avait donné avant son départ des preuves de son habileté supérieure. La corporation des arbalétriers lui témoigna par écrit le désir d'avoir un tableau de sa main, figurant leur patron. Wenceslas en conséquence exécuta un grand morceau, où l'on voyait saint Sébastien que ses ennemis allaient percer de flèches. La toile fut solennellement placée sur l'autel de la ghilde, dans la cathédrale d'Anvers. Voici de quelle manière le juge Campo Weyerman : « J'ai étudié ce tableau des semaines et des années; j'y découvrais chaque jour des beautés nouvelles; l'image du saint est si exquise de forme, si admirable de dessin, d'une couleur si agréable et si douce, si dramatique d'expression; le martyr considère avec tant de ferveur une troupe d'anges qui flotte sur les nues, que je ne sais à quel chef-d'œuvre le comparer. » Ce travail éclatant blessa le regard des envieux ; ils profitèrent d'une nuit sombre pour découper la tête du saint (1). Grande rumeur le lendemain dans la ville. On crut ne pouvoir mieux faire que d'expédier à l'artiste la composition mutilée, pour qu'il réparât lui-même le dommage. Il avait heureusement gardé une esquisse de son tableau, en sorte qu'il put le restaurer, sans que l'on s'aperçût de l'attentat commis par de vils barbouilleurs contre la religion et les beaux arts.

Après quelques années d'absence, Koeberger revint dans sa patrie. Ce n'était pas seulement un peintre habile, mais un architecte d'élite, un ingénieur distingué, un savant numismate. L'archiduc Albert ne fut pas insensible à ces nombreux talents : il engagea le peintre au service de la cour et lui assura une pension annuelle de 1,500 livres (2). Le fameux Peiresc étant venu à Bruxelles, eut un long entretien avec Koeberger, dont il examina la riche collection de médailles. Ce fut notre artiste qui construisit les fontaines et dessina tous les ornements du château

---

(1) Telle est la version d'Houbraken; selon Weyerman, ce furent deux saintes que l'on décapita. Descamps parle dans le même sens.

(2) Ses tableaux lui étaient payés à part. En 1617, il reçut pour une Nativité du Christ et une Visitation, formant un seul morceau, placé dans la chapelle de l'ermitage voisin de Marimont, 360 livres, et pour un *Saint-Hubert*, destiné à la chapelle de Tervueren, 25 livres. — *Archives de Bruxelles.*

Digitized by Google

de Tervueren. L'église de Notre-Dame, à Montaigu, celle des Augustins, dans la capitale du Brabant, celle du même ordre, à Anvers, et beaucoup d'autres édifices religieux furent bâtis sur ses plans. On le regarde comme l'introducteur des monts-de-piété, en Belgique. Il présida encore au dessèchement de grands lacs, entr'autres de celui qu'on voyait jadis près de Dunkerque. Aussi l'auteur de son épitaphe en vers latins, qui nous a été conservée, la finit-il par cet haxamètre :

Montes qui movit, nonne movebit aquas?

« Celui qui transportait les *monts,* ne devait-il pas remuer les eaux? »

Wenceslas était si laborieux qu'il trouva encore moyen de publier un traité sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Il mourut, non pas en 1630, comme le disent Foppens et Immerzeel, mais le 23 novembre 1634 (1).

On n'attribue à Wenceslas aucun acte positif d'inimitié contre Rubens : il fut simplement son rival dans les bonnes grâces de la cour et dans celles du public. Il était, avec Abraham Janssens, l'artiste le plus fameux des Pays-Bas, avant que la gloire de Pierre-Paul les couvrit d'ombre tous les deux : cet immense succès le remplit de colère, mais il ne la témoigna que par des remarques jalouses et de mauvais propos. Théodore Rombouts ne garda point la même mesure. Disciple de Janssens, il avait appris de son maître à détester Rubens. Le voyage que tous les artistes se croyaient obligés de faire en Italie vint le distraire de sa haine. Il s'achemina vers Rome dans l'année 1617. Un grand seigneur le chargea de peindre douze tableaux, représentant des scènes de la Genèse : ce travail considérable le fit tout d'abord remarquer. Le bruit qu'il excita parvint jusqu'au duc de Toscane et le prince attira le jeune flamand à sa cour. Théodore y peignit une foule d'ouvrages importants, dont il fut récompensé de la manière la plus généreuse. Il s'éloigna comblé d'honneurs et de richesses, l'amour du pays natal l'empêchant de s'établir sur un sol étranger.

Mais à peine revenu en Flandre, les succès continuels de Rubens lui firent froncer le sourcil. La jalouse haine que l'absence avait calmée, se ranima de plus belle. Il ne permettait pas qu'on louât le grand homme en sa présence. « Pardieu! disait-il souvent, il ne peut rien manger sans m'en donner ma part. » Voulant exprimer ainsi qu'il avait droit aux mêmes éloges que Rubens; admirer les compositions de Pierre-Paul, c'était vanter dans ses propres ouvrages les qualités ana-

(1) *Archives de Bruxelles,* compte de la recette générale des finances, pour l'année 1635. — Gachard, *documents inédits, etc.*

Digitized by Google

logues qu'ils renfermaient. Chose singulière! l'envie exaltait Rombouts : il avait l'enthousiasme de cette cruelle passion. Campo Weyerman prétend qu'elle lui a inspiré ses meilleurs ouvrages, comme le *Saint François recevant les stigmates,* le *Sacrifice d'Abraham,* et un tableau allégorique de la *Justice,* qui ornait autrefois la salle des échevins à Gand. La magnifique Descente de Croix, peinte par Rubens, était pour les jaloux une cause de perpétuelle douleur. Abraham Janssens avait voulu traiter le même sujet et avait réussi à faire un beau travail, que possède la ville de Bois-le-Duc ; Rombouts ne pouvait se dispenser d'entreprendre une lutte semblable contre le chef de l'école anversoise. Son tableau se trouve dans l'église de Saint-Bavon, à Gand. C'est une imitation manifeste de Rubens et, par suite, du Barroche et de Daniel de Volterre. Deux personnages sont montés sur des échelles, dans des attitudes presque identiques à celles des personnages correspondants de la toile fameuse. L'artiste a aussi très-bien rendu la pesanteur et l'abandon du cadavre : de grandes lignes perpendiculaires aident également à exprimer l'idée de chute. Le morceau offre la même unité que celui de Rubens. Les acteurs forment un seul groupe. Le vase de cuivre, où se coagule le sang du martyr, n'est pas oublié. Mais la formidable intention de Rubens ne donne plus au sujet un caractère de sombre poésie. Les acteurs sont agités par les divers sentiments que peut faire naître un tel épisode. C'est une composition vulgaire. Le coloris, le dessin, les types ne rappellent pas au surplus le goût de Rubens, mais la manière du Caravage et celle de l'Espagnolet.

Outre ses productions religieuses et historiques, Rombouts a exécuté une foule de tableaux de genre. Les kermesses, les parades de charlatans, les scènes d'ivrognerie étaient ses motifs de prédilection. Les connaisseurs ne les recherchaient pas moins que ses grands ouvrages. Son pinceau le faisait donc vivre dans l'opulence.

La gloire de Rubens continuait cependant à l'offusquer et à le chagriner; tout le blessait, jusqu'au luxe de son rival. Dominé par cette fâcheuse disposition, il voulut se faire construire un hôtel aussi beau que celui de Pierre-Paul, mais il dressa mal son devis : les frais dépassèrent bientôt ses prévisions. L'appauvrissement graduel de la Belgique, depuis sa séparation d'avec la Hollande, diminuait de jour en jour l'empressement des amateurs, les ressources des chapitres et des monastères. Rombouts finit par se trouver hors d'état de continuer son entreprise. Son palais demeura inachevé, symbole de ses vains efforts pour éclipser un homme supérieur. Cette dernière humiliation l'accabla ; il résolut de quitter sa patrie et annonça que le grand duc de Toscane l'appelait à Florence. Mais le chagrin ne lui permit pas de réaliser son projet ; il mourut de douleur en 1637 : on l'enterra dans l'église des Carmélites, à Anvers.

Digitized by Google

L'envie de Cornille Schut était d'autant plus blâmable que Rubens lui avait enseigné la peinture : il lui avait en outre procuré des travaux et acheté plusieurs toiles pour l'aider à vivre. Mais ces actes de bienveillance, qui lui rappelaient sa position inférieure, ne firent qu'envenimer sa haine. Nous avons raconté à ce sujet une anecdote curieuse (1). C'était cependant un homme fort habile, en même temps peintre et poëte. Il existe un assez grand nombre d'ouvrages de sa main dans les Pays-Bas. Le plus célèbre est *l'Assomption de la Vierge,* qui orne la coupole de Notre-Dame d'Anvers. Ce fut sans doute une joie pour l'artiste de peindre un tableau à cette hauteur, d'où il semblait dominer les œuvres de Rubens, placées au milieu du chœur et de la chapelle des arquebusiers. Une autre toile, que possède l'église de Saint-Jacques, produit le plus singulier effet. Elle représente *le Christ mort sur les genoux de sa mère*. On ne pouvait traiter ce motif d'une manière plus inconvenante. Pour soutenir le poids énorme de son fils, Marie écarte les jambes autant que les lois de l'organisation humaine le lui permettent : le corps du Sauveur n'étant soutenu que vers les épaules et vers les jarrets, fléchit par le milieu et s'enfonce entre les cuisses de la Vierge. L'indécence d'une pareille combinaison prouve que la piété de Cornille ressemblait à la dévotion de Rubens.

Schut a souvent exécuté des personnages, que Daniel Seghers environnait de fleurs : on voit deux tableaux de ce genre au musée de Bruxelles. Il fut en outre un habile graveur ; on connaît de lui cent trente-trois estampes, Witdoek, Natalis, Hollar ont d'ailleurs reproduit par le burin plusieurs de ses toiles. Né à Anvers, durant l'année 1590, il y mourut en 1655 : on l'enterra hors de la ville, dans l'église de Saint-Willebrod, où se trouve encore son tombeau.

En même temps que les élèves et les compétiteurs de Rubens, se développaient de grands artistes, qui, sans relever du chef de l'école, subirent son influence, lui eurent des obligations, ou furent simplement ses amis et ses contemporains. Nous citerons, parmi eux, Van Balen, Jean Breughel de Velours, François Hals, David Teniers le jeune, Gaspard de Crayer et les deux Van Oost.

Le premier de ces artistes, Henri Van Balen, avait été le condisciple de Rubens chez Adam Van Oort. Il passe pour être né en 1560, mais son épitaphe ne donne pas cette date et je la crois fautive. Si on l'acceptait, l'élève n'aurait eu que trois ans de moins que le maître, circonstance invraisemblable, et il y aurait eu entre les deux compagnons une différence de dix-sept ans; lorsque Rubens quitta Van Oort pour Otto Venius, en 1596, son camarade devait à ce compte avoir trente-six

(1) Tom. 4, pag. 243 et suivantes.

Digitized by Google

ans accomplis. Van Balen aurait été bien peu précoce. Il fit cependant un long séjour en Italie, dessina soigneusement les antiques et copia une foule de tableaux célèbres. Ses compositions originales eurent un grand succès qui l'enrichit; ce fut la poche pleine de bonnes piastres qu'il revint dans sa ville natale. Il s'était formé une manière douce, agréable et fine; elle a quelque analogie avec celle de Lucas Kranach et celle des peintres hollandais tels que Philippe Van Dyck, Adrien Van der Werf et Van Limborch. Elle se distingue par une coquetterie. Les nus lui plaisaient particulièrement; il savait leur donner une grâce voluptueuse. La délicatesse de son pinceau le rapprochant de Breughel de Velours, ils se sont fréquemment associés : leur dessin, leur touche et leur goût s'accordent à merveille. Le musée du Louvre possède une de ces peintures faites en commun; elle a pour sujet la déesse Uranie, autour de laquelle se presse tout un congrès d'oiseaux. Van Balen mourut à Anvers pendant l'année 1632; son tombeau, avec une Résurrection de sa main et son portrait par Van Dyck, orne l'église Saint Jacques.

Jean Breughel, surnommé Breughel de Velours, à cause de sa magnificence et de l'étoffe qui composait ordinairement ses habits, vint au monde en 1568, dans les murs d'Anvers. Il fut un des amis les plus chers de Rubens, comme nous avons déjà eu occasion de le dire. Son père lui enseigna, selon toute apparence, les premiers éléments du dessin, mais il le confia bientôt à un coloriste amateur, Pierre Goekindt. Jean ne peignit d'abord que des fruits et des fleurs; mais ayant traversé les Alpes, les riants paysages de l'Italie le charmèrent. Il agrandit ses travaux et se mit à reproduire les scènes de la nature. Il déploya dans ce genre une habileté supérieure. On connaît la finesse de son pinceau, la beauté de ses feuillages, la poésie de ses points de vue et la fraîcheur de son coloris. Sa manière ressemble beaucoup à la miniature. Quelle que fût néanmoins la délicatesse de son travail, il a produit un nombre immense de tableaux. Une salle entière du musée de Schleissheim est remplie de ses œuvres. Ses fonds malheureusement sont devenus bleus, ce qu'on attribue à l'action du cuivre sur lequel il peignait toujours. Ce défaut même néanmoins leur donne une sorte de charme fantastique. Rubens, Van Balen, Henri de Klerck étoffaient souvent ses paysages; il dessinait à son tour de petites figures dans les monuments de Henri Van Steenwyck le jeune. Il mourut le 12 janvier 1625 et fut enseveli à Anvers, sous les tranquilles arceaux de l'église Saint-George (1).

François Hals, autre contemporain de Rubens, né à Malines en 1584, reçut les

(1) Nous avons donné son épitaphe, composée par Rubens, dans notre quatrième volume, p. 237.

Digitized by Google

leçons de Karel Van Mander. Harlem fut sa résidence habituelle. C'est un excellent peintre de portraits : non-seulement il saisissait la ressemblance avec une habileté prodigieuse, mais il savait donner à ses têtes l'expression la plus vive et la plus frappante. Sa couleur est en même temps vigoureuse et naturelle. Le musée du Louvre possède une image de Descartes, peinte par lui, où l'on trouve toutes ces qualités. Le fond du tableau étant noir et les habits de la même nuance, la toile, vue de loin, forme un ensemble peu attrayant. Mais lorsqu'on approche, on reconnaît la touche, l'exécution d'un peintre d'élite. La lourdeur intelligente du philosophe est très-bien rendue. Adrien Van Ostade et Adrien Brauwer furent ses élèves. Campo Weyerman en fait le héros de divertissantes anecdotes. Il mourut à Harlem, dans l'année 1666.

Nous avons maintenant à parler d'un ami de Rubens, qui est après lui le plus célèbre des artistes flamands. Quel homme ne connaît David Teniers le jeune? Son père, David Teniers le vieux, dont le style n'a aucun rapport avec le sien, lui apprit d'abord les premiers éléments de la peinture. Rubens le perfectionna, mais ne put l'entraîner dans sa route. Adrien Brauwer fut plutôt son modèle : il étudia soigneusement ses compositions et profita sans doute du séjour de l'artiste à Anvers pour étudier de près son travail. Le joyeux luron lui donna d'utiles conseils. Les ouvrages de Teniers, si différents des vastes productions alors à la mode, n'eurent point de succès dans les commencements. L'artiste était forcé d'aller les offrir lui-même aux amateurs de Bruxelles. Mais le goût public s'éclaira bientôt et les commandes lui affluèrent de toutes parts. L'archiduc Léopold Guillaume trouva sa manière si admirable qu'il le nomma son peintre officiel et son chambellan : à ces titres, il ajouta le don d'une chaîne d'or et la surintendance de sa collection de tableaux. Quelques-unes de ses œuvres ayant été transportées en Espagne, elles charmèrent le roi : il fit construire une galerie spéciale pour exposer celles qu'il achetait. Christine de Suède lui offrit son image suspendue à une chaîne d'or : le célèbre Don Juan d'Autriche voulut apprendre la peinture sous sa direction. Il était digne de ces faveurs par son talent extraordinaire. Jamais on n'avait peint les mœurs rustiques avec plus de finesse et de vérité. Les tableaux du spirituel Anversois forment deux catégories principales. L'une représente les cours des guinguettes, les réjouissances en plein vent : un rayon de soleil dore la perspective; un fleuve, quelques arbres peu élevés que jaunit la lumière, une palissade et une maisonnette servent de décoration au champêtre divertissement. Les campagnards boivent, jouent, sautent et chantent de leur mieux. C'est le cabaret pendant l'été. Les autres toiles de Teniers figurent le cabaret pendant l'hiver. Les portes sont closes, le bois fume dans la cheminée ; les flaneurs se pressent sous le vaste manteau, allu-



Digitized by Google

ment leur pipe ou manient des cartes. Pour les tableaux pieux de notre artiste, comme ses *Tentations de Saint-Antoine,* il ne faut y voir que des morceaux de genre d'une espèce différente. Ce ne sont pas des compositions sérieuses. Né à Anvers en 1610, Teniers mourut à Bruxelles en 1694 et fut enseveli à Perck.

Gaspard de Crayer fut encore un de ces hommes qui grandirent près de Rubens, lui empruntèrent quelques secrets et quelques touches, mais ne devinrent pas ses disciples. Comme il était fort laborieux et qu'il vécut longtemps, il a produit un nombre immense de tableaux. Il est peu d'églises flamandes qui n'en possèdent plusieurs de sa main. Il excellait dans la représentation des scènes de martyre. Une sorte d'atmosphère rougeâtre distingue ses compositions : ses types se rapprochent souvent de ceux qui furent en vogue au XVIII^e^ siècle, parmi les peintres français. Né à Anvers en 1582, il mourut à Gand en 1669. On l'enterra dans l'église des Dominicains, où j'ai vainement cherché son tombeau.

Les deux Van Oost, sans fréquenter Pierre-Paul, subirent également son influence. Ce sont les derniers peintres fameux que Bruges ait produits, comme pour se consoler de sa misère croissante. Jadis la plus riche, elle est maintenant la ville la plus pauvre des Pays-Bas. Sur 45,000 habitants, vingt mille sont la proie de l'indigence. L'herbe pousse dans les places muettes où se pressaient une population active et une foule de marchands étrangers. A peine si de loin en loin la cité léthargique secoue sa torpeur et atteste par un mouvement qu'elle existe encore. Elle offrait, il y a trois ans, le spectacle d'un de ces réveils inattendus : on aurait dit qu'elle voulait reprendre son ancien éclat. Le long des rues, on avait planté toute une forêt de sapins, qui exhalaient une odeur résineuse et embaumaient l'air pendant la nuit. Des rubans variés ondoyaient sur les branches, et des guirlandes de fleurs allaient d'un arbre à l'autre. Partout flottait le drapeau national, partout des inscriptions, des tapis, des peintures allégoriques étaient suspendus. Les cloches sonnaient, le canon retentissait, des troupes de musiciens passaient, promenant la joie et l'harmonie au milieu de la foule. Les maisons, lavées, badigeonnées, décorées de cent manières, avaient la plus riante physionomie. On allait inaugurer la statue d'un célèbre calculateur brugeois, Simon Stévin. Les sociétés de la ville et du dehors, ayant organisé une immense procession communale, défilèrent l'une après l'autre, vêtues de leurs uniformes, précédant et suivant des chars qui portaient leurs emblèmes ; sur les véhicules se tenaient un grand nombre de personnages en costumes historiques et mythologiques. Courses, jeux de bague, tirs à l'arc, fêtes vénitiennes, exhibition de tableaux, joûtes, bals, spectacles, concours de chant et de musique, rien n'avait été oublié. La kermesse ne dura pas moins d'une semaine entière.

Digitized by Google

Le troisième jour, tandis que le vin fermentait dans les cerveaux, j'eus la curiosité de voir ce qui restait de l'ancienne opulence et du vieux commerce brugeois. A la Halle, une pièce de dentelle, deux pièces de drap, quelques poëles, des ustensiles et des tuyaux de conduite formaient une lamentable exposition d'industrie. Hors de la ville, le canal qui mène à l'Écluse et par où affluaient jadis tant de navires, était complétement désert; pas la moindre voile n'en troublait la solitude, le vent lui-même s'endormait sur l'onde tranquille. Cette route humide dont l'œil ne découvrait pas l'extrémité, avec ses lignes droites et monotones, avec ses deux files d'arbres parallèles, offrait l'image d'un ennui sans bornes. Près de la barrière seulement, un petit coche moisissait de la façon la plus tragique. A voir son pont lézardé, ses planches tordues, ses flancs incolores et minés par les vers, on éprouvait une sorte de compassion. Dernier reste des flottes pompeuses qui entretenaient l'orgueil de Bruges, las d'avoir fait, pendant un siècle peut-être, le trajet de la ville au bord de la mer et de la mer à la ville déchue, il tombait maintenant en ruines comme la fortune de la cité. On ne se donnait pas la peine de le démolir, et la lentille d'eau, le cernant de sa verte nappe, semblait lui apprêter un linceul. Dans le port, même abandon, même repos. Trois goëlettes étaient pour ainsi dire perdues au milieu de ce vaste bassin. Mais sur la berge un grand vaisseau tiré à sec, étayé de fortes poutres, sollicitait énergiquement les regards. Il eût fait saigner le cœur d'un marin! Objet d'une longue dispute, que, depuis vingt ans, les tribunaux n'avaient pas terminée, il s'en allait miette à miette; les ponts étaient rompus, le ciel brillait entre les côtes. Un petit arbre avait germé sous son ombre, puis avait percé la nef, grandi dans l'intérieur, et pavoisait de son feuillage le squelette démesuré. Un bouvreuil y chantait ses amours, le soleil y étalait sa lumière, opposant ainsi le calme de la nature aux éternelles dissensions des hommes (1).

Jacques Van Oost, dit le vieux, naquit à Bruges en 1600 et mourut dans la même ville en 1671. Le 19 janvier 1619, on le reçut membre de la corporation de Saint-Luc, à Bruges. Il avait eu pour maître son frère, nommé François, qui périt tout jeune et plein d'espérances. Comme le réclamait la mode de l'époque, Jacques alla étudier en Italie les productions de l'art méridional. Il demeura plusieurs années dans la Péninsule et choisit pour modèle Annibal Carrache, dont il parvint à imiter si fidèlement la manière que ses tableaux faisaient illusion. Mais

(1) Cette description avait été composée d'avance pour le cinquième volume de mon Histoire de la peinture flamande : elle est ici hors de proportion avec le chapitre; mais dans un naufrage, on sauve ce qu'on peut.

Digitized by Google

Rubens et Van Dyck lui ayant d'abord servi de guides, ses compositions témoignent de cette double influence. Il peignait de grandes toiles qui ne renfermaient que deux ou trois personnages : les accessoires occupent tout le reste. Ce procédé expéditif lui permettait de multiplier ses œuvres. La *Descente de croix,* qui orne l'église des Jésuites, à Bruges, et les neuf tableaux de l'abbaye de St-Trond, où sa fille avait pris le voile, sont au nombre des meilleures.

Les tableaux de son fils, Jacques Van Oost, dit le jeune, ont avec les siens une telle ressemblance qu'il n'est pas facile de les distinguer. Il avait vu le jour en 1637. Dès qu'il fut capable de voyager utilement, il quitta son pays et se dirigea vers le sud. La France grandissait alors avec Louis XIV : elle arrêta le jeune peintre, le retint deux ans, au bout desquels il s'échappa et courut en Italie. Après un séjour assez long, il revint à Bruges ; mais la ville était morte et un ennui sépulcral lui inspira le désir de s'éloigner. Il cheminait du côté de Paris, lorsqu'il lui arriva de faire une halte à Lille. Plusieurs portraits lui furent demandés : on l'entoura de prévenances, les habitants et la ville le charmèrent, une jeune fille le séduisit ; au lieu de partir, Jacques Van Oost se maria. Quarante ans après, il était encore à Lille : ayant alors perdu sa femme et un vieux retour d'affection pour sa patrie le stimulant, il regagna enfin le lieu de sa naissance, où il mourut le 29 décembre 1713, âgé de 76 ans. On l'enterra dans l'église des Dominicains. Il avait beaucoup étudié Antoine Van Dyck et s'était approprié la douceur de son coloris. Il dessinait bien, donnait une vive expression à ses figures. Comme son père, il travaillait promptement et accordait une grande place aux accessoires, afin d'aller plus vite.

Philippe de Champagne, au rebours des artistes précédents, n'offre plus la moindre analogie avec Rubens. Il prit une route qui le fit échapper entièrement à l'action du grand homme. Les lignes timides remplacent les lignes fougueuses, un coloris pâle et froid, les teintes éclatantes. L'haleine glacée du Port-Royal a soufflé sur le peintre janséniste. Il aime, comme Lesueur, les scènes de couvent, le roide habit monastique ; sa *Vie de St.-Benoît,* qui orne le musée de Bruxelles, a de grandes similitudes avec la vie de St.-Bruno. La France le dispute aux Pays-Bas, et le regarde comme son fils adoptif. Il devint directeur de l'académie des beaux-arts et mourut en 1674, loin de Bruxelles, sa patrie, à l'âge de 72 ans.

La destinée de François Van der Meulen fut presque semblable. Colbert lui offrit un logement aux Gobelins et deux mille francs de pension, s'il voulait venir habiter Paris : il accepta. Louis XIV ayant fait la guerre à l'Espagne et à la Hollande, il le suivit dans les Pays-Bas. Il reproduisit ses victoires et ses conquêtes, en véritable historiographe. Le peintre habile constatait phlegmatiquement les

Digitized by Google

malheurs de sa patrie. Lebrun le protégea aussi longtemps qu'il vécut et lui donna même une de ses nièces en mariage. On dit qu'elle précipita sa fin. Il avait vu le jour à Bruxelles dans l'année 1634 ; il mourut à Paris en 1690.

Tandis que ces peintres fameux abandonnaient leur pays natal, d'autres lui restaient fidèles. Nous citerons les deux Pierre Neefs, qui ont si merveilleusement reproduit l'intérieur des cathédrales néerlandaises, Jacques Van Artois, l'excellent paysagiste, et Huysmans son élève, que l'on nomme à tort Huysmans de Malines, puisqu'il était né à Anvers, le 2 du mois d'avril 1648.

On n'a aucun détail biographique sur les deux Pierre Neefs. Les écrivains flamands et hollandais n'ont pas jugé à propos de raconter la vie de deux peintres si éminents. On sait seulement que le père fut élève de Henri Van Steenwyck le vieux. Tout le monde connaît son talent, car il est peu de musées qui ne renferment de ses ouvrages. Ils dénotent une patience extraordinaire : aussi Houbraken, songeant aux pénibles efforts dont ils sont le résultat, dit-il qu'il aimait mieux les voir que de chercher à les imiter. Les monuments les plus vastes, les plus riches, n'effrayaient pas l'habile dessinateur. Il a souvent reproduit la cathédrale d'Anvers ; sept nefs, d'innombrables piliers, des centaines d'autels, les détails infinis de l'architecture gothique, excitaient son zèle et son émulation, au lieu de le décourager. L'orgue, la chaire, les bénitiers, les vitraux, tout y passait. Il rend la perspective d'une manière admirable et ne distribue pas avec une moindre habileté la lumière du jour, les lueurs des flambeaux. Son coloris est si transparent que l'on distingue jusqu'aux plus délicates moulures dans les ombres les plus épaisses. Ses monuments d'ailleurs sont toujours très-bien étoffés. David Teniers, Breughel de Velours, Sébastien et François Franck, Van Thulden et quelques autres artistes l'aidaient à exécuter ses nombreux personnages. Quelques-uns de ses tableaux méritent le nom de chefs d'œuvre. Il était né à Anvers ; mais la date de sa naissance et l'époque de sa mort sont également inconnues.

Son fils, qui portait le même prénom que lui, vint au monde dans la même ville, en 1601. Il suivit les traces de son père, adopta ses sujets et son style, mais ne fut jamais son égal. Il mourut sur les bords de l'Escaut en 1658.

On ne connaît pas beaucoup mieux la destinée de Jacques Van Artois que celle des Pierre Neefs. Il vit le jour à Bruxelles en 1613. On suppose qu'il fut le disciple de Jean Wildens, mais il forma lui-même son style par l'étude de la nature. On ne lui a certainement pas rendu la justice qu'il mérite : c'est à mon avis un des plus grands paysagistes du monde. La largeur de sa touche lui a peut-être nui auprès des personnes accoutumées aux nombreux détails de l'école hollandaise : il distribue son coloris en grandes masses. Ce coloris a un charme et un éclat pleins d'origina-

Digitized by Google

lité : ses effets doux et brillants appartiennent en propre à Jacques Van Artois. Nul n'a mieux su opposer l'eau, la verdure et le ciel. Il était doué d'une imagination extrêmement poétique et choisissait avec le goût le plus exquis les motifs de ses tableaux : ils plongent le spectateur dans la rêverie. Ses arbres ont une grande tournure; des lierres en escaladent souvent la tige moussue et retombent négligemment à l'extrémité des rameaux. L'œil s'égare avec complaisance au milieu de ses bleuâtres lointains. Le musée de Bruxelles renferme deux ou trois paysages, qui lui font le plus grand honneur et excitent l'admiration des juges compétents. On en voit un autre à Malines, derrière le maître autel de l'église Notre-Dame ; il passe pour son chef-d'œuvre. Il a toute la grandeur du Poussin, avec plus de naturel. Le soleil couchant le dore de ses calmes rayons; les bois, les champs, les collines ressortent dans un clair-obscur merveilleux. Les disciples d'Emmaüs prennent leur repas sur la gauche du tableau : le monument à jour qui les environne laisse apercevoir toute la campagne. On croit sentir la fraîcheur du soir et l'on éprouve le majestueux sentiment de repos que fait naître le crépuscule. M. Dusart, amateur distingué qui habite Malines, possède une autre toile d'une rare beauté. Elle représente la sortie d'une forêt : le premier plan est occupé par de grands arbres, qui mêlent leur somptueux feuillage. A droite s'élève une colline ; au fond, le regard se perd dans un incommensurable lointain. Jacques Van Artois fut un des amis de Teniers, qui avait de lui une haute opinion et décorait souvent ses tableaux de petits personnages. Ce grand homme mal apprécié mourut en 1665.

Cornelis Huysmans fut son élève et son imitateur. Il doit à son maître presque tous ses effets et toute sa renommée. Le caractère de sa couleur, le choix de ses sites, les hautes futaies qui ombragent ses tableaux, les terrains ocreux qui forment contraste avec la verdure et le ciel, ses lointains bleuâtres, ses poétiques échappées de vue, il les a empruntés à Jacques Van Artois. Les œuvres de celui-ci étant très-rares en France, on n'a pu y constater les obligations de l'élève. Seulement, l'exécution de Huysmans est peut-être plus vigoureuse et sa couleur plus riche. Van Artois lui fit pendant plusieurs années copier pour lui des plantes, des terrains, des perspectives dans la forêt de Soignes. Quand il eut terminé son apprentissage, il alla étudier sur les bords de la Meuse, près de Dinant et de Namur. Van der Meulen l'y rencontra et fut si charmé de son talent, qu'il voulut l'attirer en France, à la cour de Louis XIV : mais il eut beau lui offrir une pension importante, le jeune Anversois qui ne parlait point français, ne voulut pas abandonner sa patrie. Il demeura presque toute sa vie à Malines : il y mourut le 1er juin 1727.

Deux peintres soutenaient avec lui l'honneur de l'école belge, qui penchait alors vers sa ruine, Gérard de Lairesse et Quellyn le jeune. Le premier, que la ville de

Digitized by Google

Liége avait vu naître en 1640, fut d'abord instruit par son père et ensuite par Berthollet Flemalle. Il n'étudia pas seulement la peinture, mais encore les langues anciennes, l'histoire et la musique, dont il fit toujours sa récréation. A quinze ans, il peignait déjà de bons portraits. Plusieurs morceaux d'histoire qu'il exécuta pour l'électeur de Cologne et l'électeur de Brandebourg, commencèrent sa réputation. Il mena pendant sa jeunesse une vie assez désordonnée : comme il n'avait aucune peine à gagner de l'argent, il le dépensait avec une insouciance funeste. Mais ses yeux s'ouvrirent de bonne heure : il se maria et devint un des hommes les plus laborieux qui aient existé. Liége ne lui fournissant pas de quoi entretenir sa famille, il alla vivre à Bois-le-Duc, puis à Utrecht, toujours poursuivi par le besoin. Un marchand de tableaux l'appela enfin à Amsterdam, où il trouva la fortune et passa le reste de son existence. Il y mourut en 1711. Depuis vingt-et-un ans, il était aveugle, malheur que lui avait attiré l'excès du travail. Non-seulement il peignait, il lisait beaucoup, mais il a gravé cent cinquante planches. Lorsqu'il eut perdu la vue, sa consolation fut de réunir chez lui les artistes, les jeunes gens, les amateurs et de causer avec eux sur les principes du dessin, du coloris et de la composition. Cette espèce de cours public produisit un grand ouvrage, que l'on donne en prix dans les écoles de peinture. Wallon d'origine, Lairesse subit l'influence du goût français : on l'a surnommé le Poussin des Pays-Bas. Il n'a aucun rapport avec les maîtres flamands. On retrouve chez lui l'invention spirituelle, le contour prudent, la couleur froide et argentine des Lesueur, des Greuze et de toute l'école parisienne. Il avait une grande prédilection pour les sujets tirés de la fable et de l'histoire des peuples anciens. On voit de lui, au musée de La Haye, *Achille découvert par Ulysse;* au musée de Bruxelles, *la Mort de Pyrrhus.*

Le second peintre, Jean Erasme Quellyn le jeune, était né à Anvers en 1629. Il étudia d'abord sous son père : le désir de voir Rome, Florence et Venise l'entraîna au delà des monts. Avant son départ, Rubens était le chef qu'il suivait : en Italie, ce fut Paul Véronèse qui l'influença le plus énergiquement. Il procède de tous les deux ; mais il avait pour le peintre italien une secrète prédilection. Il aimait les vastes monuments, les somptueux festins, les scènes compliquées, l'abondance des personnages. Sa *Piscine de Bethsaïde,* que l'on voit au musée d'Anvers, est sans doute la plus grande toile qui existe : les fresques seules ont des dimensions supérieures. Les *Noces de Cana,* dont il avait orné le réfectoire du monastère de Tongerloo, n'étaient pas moins colossales. Jean Erasme vit mourir l'un après l'autre les disciples de Rubens : il finit par n'avoir plus de concurrents, par se trouver seul en état de peindre un morceau d'histoire. Lorsqu'il termina ses jours à Anvers, le 11 mars 1715, la vieille école flamande le suivit dans la tombe.

Digitized by Google

Des hommes supérieurs auxquels on n'a pas rendu justice, travaillèrent pendant le XVII^e^ siècle. Nous aurions aimé à les tirer de l'ombre, à obtenir pour eux la gloire dont ils sont dignes. Nous ne le pouvons pas. Que leur importe du reste? Qu'importe à leur poussière le jugement de la foule? Qu'ils dorment dans leur oubli : ce ne sont pas leurs compatriotes qui les réhabiliteront.

Le XVIII^e^ siècle fut pour la Belgique une époque de profonde décadence. Elle avait tout perdu, son commerce, son industrie, son activité morale et matérielle, son génie pittoresque. Ommeganck seul brilla dans ces froides ténèbres. Il eut le sentiment de la nature, de la vie champêtre : il sut reproduire la brume du matin, l'éclat voilé du soleil d'automne, la grâce des vallons et des paturages. Né à Anvers en 1755, il chercha les sujets de ses tableaux dans les provinces de Namur et de Liége. Il mourut le 18 janvier 1826. Une nouvelle école flamande allait se montrer à l'horizon. Elle a déjà donné de brillants résultats ; elle en donnerait de plus magnifiques, si les agitations de notre époque ne menaçaient de troubler son développement et si les ministres belges la secondaient mieux.

Quelque haute opinion que l'on ait en Europe de l'ancienne école, on ne l'estime pas à sa juste valeur, faute de la connaître assez. Me pardonnera-t-on d'avoir voulu détruire cette fâcheuse ignorance? Pour les grands maîtres hollandais, à partir de l'année 1600, je ne puis même en dire un mot : ils sont si nombreux que leur histoire demanderait quatre ou cinq volumes. Qu'un autre se charge de ce travail. Depuis un siècle et demi, Descamps et moi nous avons seuls tenté d'exposer dans leur ensemble les destinées de l'art néerlandais; quinze ans de fatigue ne l'ont pas conduit à son but ; je m'arrête après cinq ans d'efforts. Puisse notre successeur être plus heureux !

ALFRED MICHIELS.

Digitized by Google

# A MON AMI L.

Sais-tu bien pourquoi l'hirondelle
Plait tant au cœur de l'exilé?
C'est que, messagère fidèle,
Du doux pays elle a parlé.
Pourquoi le nuage qui passe,
Si pur et si blanc, dans l'espace,
Calme-t-il un instant ses maux?
C'est que ce rapide nuage
A peut-être de son village
Reflété les bois et les eaux.

Souvenirs d'un ami, quels seront donc vos charmes,
Puisque l'âme comprend si bien!
Puisqu'un léger flocon de nue, un souffle, un rien,
Suffit à l'exilé pour essuyer ses larmes!

C'est vous, qui dans mes douleurs
Faites luire un peu de joie,
Souvenirs qu'un Dieu m'envoie
Pour tempérer ses rigueurs.



Digitized by Google

Vainement l'humide automne
Effeuille notre couronne,
L'âme a gardé son trésor ;
Et voilà que nos années
Et leurs fleurs demi-fanées
A mes yeux brillent encor.

Oui, vous me consolez, doux souvenirs d'enfance,
Grâce à vous, je relis ce livre d'espérance
Dont mes doigts si longtemps tournèrent les feuillets ;
Mon âme y cherche encor les merveilleux objets,
Qui la charmaient jadis comme de beaux mirages ;
J'y trouve de nos bois les fortunés ombrages ;
Libre comme la chèvre au flanc de nos coteaux,
J'y vais cherchant le nid des jeunes passereaux ;
Du brillant papillon, de l'insecte sous l'herbe,
Je fais comme autrefois une chasse superbe,
Et je reviens heureux sous le toit paternel,
Sans souci, sans chagrin, et bénissant le ciel.

Et toi, te souviens-tu de ces courses lointaines ?
Saurais-tu dans nos champs retrouver les fontaines
Où tous deux tant de fois nous nous sommes assis ?
Pourrais-tu nous conduire à ces secrets abris,
Où croissait pour nous seuls la fraise parfumée,
Goûter délicieux sur une herbe embaumée !
Moi je les connais tous ; tiens, voici le chemin
Qui mène à l'Hermitage, et voici le moulin
Où j'entrai bien souvent pour voir scier les marbres ;
Tous les détours du bois, je les sais ; et les arbres,
Ces confidents discrets de plus d'un souvenir,
Oh ! comme je les vois encore avec plaisir !

Ainsi ton nom tout seul rappelle à ma pensée
L'éphémère bonheur d'une époque passée !

Ce que j'aimais surtout, c'étaient nos entretiens.
Avons-nous discuté sur les maux et les biens,

Digitized by Google

Sur la cause et l'effet, l'esprit et la matière !
Moi, j'ai toujours gardé ma doctrine première,
Et toi la tienne ; eh ! bien, malgré cela pourtant,
L'un de l'autre jamais resta-t-il mécontent ?
C'est que nous nous aimions, et notre tolérance
A nos opinions laissait leur différence.
Et puis, je te contais mes peines, mes secrets ;
Tu me contais les tiens, et nous étions discrets.
Amoureux, je l'étais ! et même je puis dire
Que cela quelquefois alla jusqu'au délire.
Lorsque j'y pense bien, Rose n'était pas mal ;
Elle m'aimait peut-être... elle aimait mieux le bal.
Que de mois j'ai perdus à maudire la vie,
En voyant cette enfant rebelle à mon envie !
Te souviens-tu combien j'ai barbouillé de vers
Pour qu'elle voulût bien *me garder dans ses fers ?*
Et toi tu me plaignais ; par ta douce parole
Tu versais sur mes maux le baume qui console.
Un autre, en me voyant, eût ri de ma douleur ;
Tu connaissais bien mieux le chemin de mon cœur.

« Promenons nos rêveries,
Disais-tu, viens au soleil ;
Viens voir son éclat vermeil
Ondoyer sur les prairies ;
Ton âme a besoin d'aimer,
Eh bien, la Nature est belle,
Elle seule peut charmer
Sans être jamais cruelle ;
Viens : aux doux bruissements
De la campagne qui chante,
De ton cœur qui se lamente
Mourront les gémissements. »

Puis tous deux nous partions, et mon cœur faisait trêve
A ces pensers toujours si prompts à m'assaillir,
Et j'ai bien vu depuis que ce n'était qu'un rêve
Ces chagrins, cet amour et ce sombre avenir.

Digitized by Google

Le croiras-tu pourtant? mon doute se prolonge,
Oui, vivre, c'est aimer : il faut à l'âme un songe
Qui lui rende ici-bas tout son bonheur perdu,
Un souvenir du ciel à cet ange déchu,
Pour que du val des pleurs oubliant la souffrance,
Il puisse quelquefois renaître à l'espérance.

Les cieux ne sont pas fermés
L'âme a conservé ses ailes :
Vers les voûtes éternelles
Vois ses soupirs enflammés!
C'est l'amour qui la transporte,
Elle veut briser ses fers,
Et l'espérance la porte
Au sein des cieux entr'ouverts.

Mais que vais-je parler de bonheur ineffable;
De délices du ciel et de soupirs de feu,
A toi qui m'as un jour nié comme une fable
Ce qu'on dit du ciel et de Dieu!
Ton Dieu, c'est ta raison, ta raison inflexible,
Pour combattre le mien tu te crois invincible,
Amant de la Nature, ennemi du Seigneur.
Pour ébranler ce nom tu sais bien des sophismes,
Mais, le ciel soit béni! tes hardis syllogismes
N'ont pu te dessécher le cœur.

C'est toujours ta parole amie,
C'est toujours ton doux souvenir,
Toujours tes yeux vers l'avenir
Cherchant une plage chérie
Où nous puissions nous réunir.

C'est toujours toi versant tes peines
Dans un cœur qui comprend le tien;
Hélas! incrédule ou chrétien,
Au sein des misères humaines,
A tous il nous faut un soutien.

Digitized by Google

Heureux qui près de soi l'a trouvé dans la vie !
Crois-tu que le hasard nous donne un tel trésor ;
Oh ! j'aime mieux y voir la sagesse infinie
Qui nous arme contre le sort.

A ce lien des cœurs Dieu lui-même préside ;
N'en doute pas, c'est lui qui te donna pour guide
Cet ami nécessaire à notre cœur mortel,
Ton père !... hélas ! pourquoi l'un part-il avant l'autre ?
Va, nous sentons tes pleurs, et ta peine est la nôtre !
Ami, tu devrais croire au ciel.

Douce et consolante espérance !
Oh ! combien ce dogme est divin !
Même au delà de l'existence
Il nous montre un brillant chemin.
Au revoir, nos amis, nos frères,
Quittez ce monde et ces misères,
Là-haut vous serez plus heureux ;
Vainement la mort vous entraîne,
Elle ne peut briser la chaîne
Dont les anneaux touchent aux cieux.

Non, non, sur le bord de la tombe
Quand l'un de nous sera venu,
Il ne faut pas qu'un adieu tombe,
Ce mot doit nous être inconnu.
Pour moi vous n'êtes pas un rêve,
Mondes fortunés où j'élève
Mon cœur brûlant de charité,
Et c'est sur vos rives bénies
Qu'un jour nos âmes rajeunies
Puiseront l'immortalité !

Émile Gachet.

---

Digitized by Google

SOUVENIRS

# D'UN VOYAGE AU LEVANT. (1)

## LA GRÈCE.

### II.

### DE SYRA AU PIRÉE.

L'astre du jour a fourni sa carrière; la pâleur irisée du couchant rappelle seule encore son passage à l'horizon.

Il est nuit, mais la nuit sous ce ciel est sans ombre,

et Phœbé dont le char brille au-dessus de Délos, Vénus déjà près de descendre au sein des flots qui l'ont vu naître, le Cygne aux ailes éclatantes, l'Aigle aux serres splendides, Mars à la sanglante auréole, tout ce peuple mythologique qui habite encore les plaines étoilées, laisse tomber sa tranquille lumière sur les îles et les continents où l'antique Olympe, sans prêtres et sans adorateurs, n'a plus que des temples et des autels en ruine.

Éternelle puissance du génie et de l'imagination! La parole du Christ a banni du culte des hommes les fables de la religion antique, et c'est pourtant la langue

(1) Voir ci-dessus, page 150.

Digitized by Google

révélée par le paganisme à ses poëtes dont nous nous servons chaque jour encore pour dénommer les splendides créations d'un ciel où règne dans les profondeurs de l'infini, parmi les chœurs sacrés des séraphins et des anges, le Dieu que n'ont pas connu les anciens, *Deus ignotus*.

Lyncée, le pilote d'Argo, ce vaisseau doué du merveilleux don de la parole,

Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,

Palinure, l'infortuné nautonier du héros troyen, n'appelaient pas autrement les astres qu'ils prenaient pour guide que ne les appelle aujourd'hui le hardi matelot perché sur les vergues aériennes de nos frégates, et que ne l'eût fait, sans doute, — si la fantaisie m'avait pris de l'interroger, — le digne marin qui tenait gravement le gouvernail de notre bateau. Néanmoins, que de jours écoulés depuis ces temps de navigation primitive! Rien que le bruit des roues qui sous l'impulsion de la vapeur, soulevaient d'un mouvement égal des flots d'une brillante écume, me disait assez que nous vivons dans un siècle de miracles nouveaux et de nouvelles merveilles.

On connait le chant d'adieu qu'Horace adressa au navire qui portait Virgile à Athènes. — Prévoyant les dangers qu'allait braver l'esquif à qui il avait confié la plus chère moitié de lui-même, le poëte s'écrie qu'il avait le cœur entouré d'un triple chêne, d'un triple bronze, celui qui le premier osa livrer une barque fragile à la fureur des flots, — qui ne craignit ni le vent impétueux de l'Afrique luttant contre les Aquilons, ni la rage du Notus, le puissant dominateur de l'Adriatique, soit qu'il veuille soulever ou calmer les ondes. C'est en vain que les dieux, dans leur sagesse, ont séparé par un vaste océan les différentes nations de la terre, si des vaisseaux sacriléges franchissent les mers qui leur sont interdites. L'audace des hommes pour qui le fils de Japet déroba le feu des célestes demeures, arrache au chantre de Tibur ces dernières paroles : « Rien ne semble impossible aux mortels, notre délire s'attaque au ciel même et nos forfaits ne permettent pas à Jupiter de déposer sa foudre irritée. »

Quelle invention si sublime excitait donc à ce point l'admiration d'Horace? Une frêle barque à un seul mât et dont nos marins voudraient à peine peut-être pour la pêche la moins dangereuse; un faible vaisseau pour qui le moindre vent contraire était un obstacle insurmontable, — si bien que notre poète supplie le roi des vents de les enchaîner tous et de ne laisser régner d'abord que le seul lapix qui aurait poussé la nef précieuse en droite ligne de Brindusie à la pointe méridionale du Péloponèse.

Aujourd'hui, grâce au puissant concours que lui prête la vapeur, le navigateur se dispense aisément d'invoquer Éole et sa cour sonore et bouffie. Sans nous

Digitized by Google

inquiéter le moins du monde de la force ou de la direction des vents, nous étions certains de surgir au port choisi pour le débarquement, à l'heure indiquée par le patron du navire.

J'avais résolu de passer la nuit sur le pont. D'autres passagers avaient formé le même projet. Le calme de la mer, la pureté de l'atmosphère, la marche paisible du vaisseau invitaient à cette jouissance de respirer librement, sous un ciel limpide, la fraîche haleine des heures nocturnes. Enveloppé dans mon manteau, je m'étais couché à l'arrière du bâtiment. Le souffle du matin, en réveillant les vagues, imprima au bateau une oscillation légère qui suffit néanmoins à me tirer de l'assoupissement où m'avait plongé le bruit monotone des roues. J'embrassai d'un coup d'œil tout l'espace du tillac. Inondé de la douce lumière de l'aube naissante, il présentait le pittoresque désordre d'un campement de voyageurs formé à l'improviste loin du gîte désiré. Un palicare dont j'avais remarqué, la veille déjà, l'accoutrement guerrier, se tenait debout contre le bord du navire, comme une sentinelle préposée à la garde du camp. La cape dont la toison légèrement jaunie couvrait ses épaules, ne cachait qu'à demi sa ceinture garnie du cangiar et de deux pistolets damasquinés, et permettait de voir, dans toute son éclatante blancheur, l'élégante fustanelle dont les plis abondants lui descendaient jusqu'au dessous des genoux, laissant à découvert ses jambes vêtues de la guêtre des combats. Il avait la tête coiffée d'un fezy rouge orné d'une épaisse frange bleue, la moustache relevée et le cou entièrement nu. Le regard perdu à l'horizon, il semblait suivre au loin les brillantes transformations de l'aurore dont les lueurs de plus en plus vives illuminaient sa mâle figure fortement hâlée du soleil.

M'approcher de lui et l'interroger avec la liberté autorisée entre voyageurs, fut l'affaire d'un moment. Je sus bientôt qu'il s'appelait Michel Pavelaki et qu'il était originaire de Crète, la moderne Candie. Déjà, avant le XVII^e^ siècle, sous le gouvernement vénitien, les Candiotes s'étaient rendus célèbres par leur fermeté à maintenir les droits dont ils s'étaient réservé l'exercice. Plus tard, sous la domination des Turcs, les Sphachiotes jouèrent, dans l'île de Candie, le même rôle que les Maïnotes dans la Morée, et, par leur exemple, entretinrent sourdement dans le cœur de leurs concitoyens, avec le souvenir de leur antique indépendance, la sainte espérance d'une liberté prochaine. En 1821, saisissant le prétexte de l'exigence de leurs pachas, qui leur demandaient des ôtages, ils prirent les armes et s'unirent à l'insurrection grecque. L'île de Candie entrée dès lors en révolte ouverte contre ses oppresseurs, malgré les guerres sanglantes qu'elle eut à soutenir sur son propre territoire, vit sans cesse un grand nombre de ses fils obéir à l'appel de leurs frères du continent et s'empresser d'aller combattre au profit de la régénération com-

Digitized by Google

mune, sous le drapeau révolutionnaire des Hellènes. Pavelaki avait fait partie d'un de ces corps de volontaires, et sa patrie étant retombée sous le joug des Mahométans, le vaillant palicare avait préféré s'exiler de la rive natale, plutôt que de reconnaître une tyrannie qu'il avait combattue dans sa jeunesse.

Enrôlé dans les troupes irrégulières, depuis la constitution du nouveau royaume, il revenait de congé en ce moment et regagnait Athènes, sa garnison, où le lendemain, par une coïncidence que le hasard, je dois l'avouer, avait seul amenée pour moi, se célébrait, avec le cérémonial accoutumé, la fête anniversaire du triomphe de l'Insurrection. Plus d'un fait d'armes glorieux de la récente lutte avait eu dans Pavelaki un témoin oculaire, et il aurait pu commencer le récit de maint siége et de mainte bataille en disant comme Énée : *Quorum pars magna fui.* J'eus donc à me féliciter d'une rencontre qui me permit de satisfaire ma curiosité sur mille épisodes des guerres de l'Indépendance, en même temps qu'elle mettait à ma disposition un cicerone fort obligeant, dont l'éloquence ne puisait pas ses inspirations dans un calcul de probabilités, appliqué mentalement aux indices révélateurs du rang et de la fortune du touriste.

Nous venions d'entrer dans le golfe d'Athènes, autrefois la mer Saronique. A notre droite, sur une étroite langue de terre, se dressait l'ancien promontoire de Sunium. Les sveltes colonnes dont la blancheur éclatante se détache en relief sur les flancs de la montagne, lui ont fait donner, chez les modernes, le nom de Cap Colonne. C'était là que Platon, assis sous le portique du temple de Minerve, parlait à ses disciples ce sublime langage qui lui a valu le surnom de *divin* entre tous les philosophes.

Jadis, du haut de la pointe la plus avancée de l'Attique, le noble édifice consacré à la fille du roi de l'Olympe, signalait de loin au voyageur la terre illustrée par les chefs-d'œuvre de Phidias et de Praxitèle : aujourd'hui le petit nombre de colonnes demeurées debout sur le faite du promontoire, ne présage plus à l'arrivant que d'affligeantes ruines et de tristes décombres. Plus durable que le marbre, le monument où le disciple de Socrate inscrivit en lettres d'or le verbe de la sagesse antique, malgré tant de changements dans le langage et les croyances des hommes, nous éblouit encore de tout l'éclat de son idéale beauté, nous qui pourtant n'en pouvons saisir qu'imparfaitement l'harmonieux ensemble.

La proue dirigée maintenant vers le nord, le navire ne cesse de précipiter sa marche. Nous perdons de vue l'Ile Longue, assise tout à côté du Cap Colonne, la terre de Cranaé appelée poétiquement l'île d'Hélène,— rive stérile et déserte où la blonde Tyndaride, — s'il faut en croire l'indiscrète relation des mythologues,— aborda deux fois dans le cours de sa vie aventureuse,— la première quand, jeune



Digitized by Google

fille à peine nubile, elle fut enlevée du temple de Diane par l'amoureux Thésée,

Volage adorateur de mille objets divers;

— la seconde, lorsque, déjà reine de Sparte, elle suivit à travers les mers le perfide pasteur qui l'enlevait alors à son auguste époux, le malencontreux Ménélas dont la Grèce entière mit dix ans à venger l'infortune conjugale.

Au-dessus du Cap Colonne nous apparaît la cime du mont Laurium, célèbre dans l'antiquité par ses mines d'argent. Thémistocle, du temps des invasions des Perses, sut persuader aux Athéniens d'en affecter les riches produits à l'accroissement de la marine. Ce profond politique, à qui sa passion pour la gloire faisait dire ouvertement que les trophées de Miltiade lui ôtaient le sommeil, ne partagea nullement les illusions dont se berçaient les peuplades grecques sur la défaite des Barbares à Marathon. Loin de la considérer comme la fin de la guerre, il n'y vit que le prélude de plus terribles combats et s'appliqua dès lors à préparer les éléments d'une nouvelle victoire qui fut le salut de la Grèce.

A Dieu ne plaise que je tente de reproduire ici une biographie qu'on trouve partout! Mais comment passer sous silence les hauts faits de l'habile vainqueur des Perses, en voguant sur le théâtre même de ses exploits? Les ondes que fait écumer notre bateau, il les a traversées lorsqu'au début de sa carrière il conduisit la flotte athénienne à la conquête des îles, commencée par Miltiade. Égine que nous découvrons à notre gauche avec le temple qui domine encore ses montagnes, Égine maîtresse alors des mers qu'elle couvrait de ses nombreux vaisseaux, fut désignée par lui comme une proie immédiate à la jalouse convoitise de ses concitoyens, qui s'accoutumèrent, dans cette lutte ardente et meurtrière, à la manœuvre et aux combats maritimes. L'île que nous voyons s'élever au fond du golfe, la patrie d'Ajax, Salamine enfin, nous redit en un seul mot le merveilleux triomphe qui fera vivre éternellement le nom de Thémistocle.

Je sais que de nos jours c'est une tendance assez commune chez les historiens de crier à l'exagération à propos des événements qui ont immortalisé le rival d'Aristide, et de faire ainsi le procès aux chroniqueurs et aux poètes de la Grèce, pour s'être proposé dans leurs écrits, bien moins la vérité historique dans toute sa nudité, que le beau idéal dans son élévation sublime, — type divin où se fixaient sans cesse leurs regards. Peut-être nos sévères aristarques n'ont-ils pas tort, à leur point de vue, et peut-être aussi une attention plus froidement minutieuse que celle qui fait l'objet de leur blâme, n'eût-elle produit que des résultats peu regrettables. Quoi qu'il en soit, plutôt que d'ouvrir à ce sujet une controverse qui ne peut trouver sa place ici, interrogeons un de ces poètes dont les

Digitized by Google

critiques n'étoufferont pas de longtemps la voix enthousiaste, si menteuse qu'elle leur puisse paraître.

Dans la quatrième année de la LXXVI^e^ olympiade, l'an 473 avant notre ère, sous l'archonte Ménon, Eschyle fut proclamé vainqueur au concours des tragédies. Au nombre des pièces qui formaient la *tétralogie* qu'il présenta selon l'usage, figuraient les *Perses*.

Eschyle avait combattu de sa personne à Marathon, à Salamine, à Platée. Ces beaux triomphes, la gloire de l'Hellénie, il avait le droit de les inscrire dans les fastes de sa famille. Cynégire qui a mérité l'insigne honneur d'être mentionné dans le récit de la bataille de Marathon, Cynégire dont Hérodote raconte qu'entraîné par son ardeur, comme les Perses cherchaient à fuir, il saisit la poupe d'un des navires ennemis et se laissa hacher sur place plutôt que de lâcher prise, — Amynias, qu'on trouve à Platée, Amynias qui, d'après le témoignage de Diodore, remporta à Salamine le prix de la valeur entre tous les Athéniens, comme la ville d'Égine entre toutes les villes de la Grèce, — Cynégire et Amynias étaient tous deux frères d'Eschyle qui lui-même fut blessé à Marathon où il combattait aux premiers rangs (1). Poëte et guerrier, avec de tels souvenirs, c'était à lui, le père de la tragédie grecque, à célébrer dans son magnifique langage, l'une de ces prodigieuses victoires remportées par quelques bataillons de héros sur les innombrables cohortes des Barbares. Il choisit la plus étonnante par l'audace des combattants, la plus mémorable par la grandeur des résultats, celle qui sauva la Grèce et le monde peut-être, — la victoire de Salamine.

Huit années à peine séparaient de la date glorieuse de cette héroïque journée, les spectateurs assemblés dans le théâtre de Bacchus pour entendre les *Perses*. Des gradins où ils étaient assis, ils pouvaient distinguer les montagnes qui dominent le golfe où sans doute la plupart d'entre eux avaient figuré comme acteurs dans la terrible mêlée décrite par le poëte. L'art profond du tragique se montre dans l'ordonnance de la pièce. La scène est à Suse, devant le palais des rois de Perse, à proximité du tombeau de Darius. L'inquiétude qui règne dans la royale cité sur le

---

(1) « Lui-même, avec une fierté naïve et sublime, il a rendu témoignage à l'héroïsme qu'il avait déployé dans cette grande journée. Car elle est de lui cette épitaphe qu'on lisait en Sicile sur son tombeau :

« Ce monument couvre Eschyle, fils d'Euphorion. Né Athénien, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. » Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave : — ils l'ont vu. »

« Ce qu'un poëte eût vanté dans Eschyle avant tout, c'eût été son génie dramatique. Lui seul, a pu faire l'épitaphe du soldat et passer le poëte sous silence. » ALEXIS PIERRON, *Théâtre d'Eschyle. Notice*, p. v.

Digitized by Google

sort de Xerxès et de son immense armée, la terreur qui se répand ensuite à la nouvelle de la sanglante défaite subie par le roi des rois, voilà le sujet du drame. C'était ajouter au triomphe des Athéniens que d'en arracher l'aveu aux vaincus eux-mêmes, et plus les gémissements de l'ennemi, en révélant la profondeur de sa chute, éclataient déchirants et lamentables, plus les spectateurs devaient se raffermir dans le légitime orgueil d'une victoire qui les sauva de la honte et des douleurs étalées sous leurs yeux.

Le chœur qui ouvre la pièce, se fait connaître lui-même dès les premiers vers qu'il prononce : « Ceux que vous voyez se nomment les Fidèles. Les autres Perses sont partis pour attaquer la terre d'Hellénie; nous, nous sommes les gardiens de ces palais remplis d'or, de richesses; c'est à nous, ses vieux serviteurs, que le roi Xerxès, fils de Darius, a confié le soin de veiller sur son empire. Reviendront-ils, ce roi, cette resplendissante armée? Un funeste pressentiment agite et bouleverse nos cœurs. L'Asie a vu partir toute la génération vigoureuse; ses cris gémissants rappellent en vain cette jeunesse guerrière. Nul courrier, nul des cavaliers de l'armée n'arrive encore pour rassurer la royale cité des Perses. » Cependant ces vieillards qui ont maintenant la garde de l'empire, cherchent à se tranquilliser par le souvenir de l'immensité de l'expédition, qu'ils arrivent ainsi à décrire tout naturellement. Le roi qui la commande leur semble aussi un gage de succès. « Tout cède devant le belliqueux maître de l'Asie... Xerxès est l'égal des dieux. Ses yeux sont pleins d'un feu sombre; c'est le regard du dragon sanglant. Des millions de bras, des milliers de vaisseaux se meuvent par sa pensée, et lui, pressant la course de son char syrien, il précipite contre les lances d'un ennemi valeureux les intrépides archers de l'Asie. » Quelques réflexions sur les trahisons perfides de la fortune et les dangers sans nombre qui attendent sur terre et sur mer, l'innombrable armée des Perses, ne tardent pas à ramener le doute et la crainte,— lorsqu'arrive la reine, la veuve de Darius, Atossa, mère de Xerxès. Elle aussi, elle a le cœur pénétré d'inquiétude. Depuis le départ de son fils, mille songes troublent son sommeil. Un, entre autres, l'a vivement frappée, et elle vient prendre conseil des fidèles vieillards.

« Il m'a semblé, dit-elle, voir deux femmes apparaître, magnifiquement vêtues : l'une était parée de l'habit des Perses, l'autre, de l'habit dorien; leur taille avait plus de majesté que celle des femmes d'aujourd'hui; leur beauté était sans tache, c'étaient deux filles de la même race, c'étaient deux sœurs. Le sort avait fixé à chacune sa patrie : l'une habitait la terre de Grèce, l'autre la terre des Barbares. Un débat s'éleva entre elles. Mon fils s'en aperçoit, il les arrête, il les apaise; puis l'une et l'autre, il les attelle à son char, le cou captif sous les mêmes courroies. Et

Digitized by Google

l'une s'enorgueillissait de son harnais, et sa bouche ne résistait pas au frein. L'autre, au contraire, se cabre : de ses deux mains elle disloque les pièces du char; elle s'élance entraînant ces débris : elle a jeté son frein et brisé son joug. Mon fils tombe; Darius son père accourt, le console : mais Xerxès, à cette apparition, déchire ses vêtements sur son corps. Voilà le récit de ma vision nocturne. A mon lever je baignai mes mains dans une source pure; préparée pour le sacrifice, je m'approchai de l'autel. J'allais présenter l'offrande aux dieux qui protégent contre ces sinistres présages. Tout à coup un aigle vient se réfugier au foyer du soleil (1). Saisie d'effroi, je demeurai sans voix. Bientôt d'un vol rapide, un épervier s'abat; il déchire de ses serres la tête de l'aigle; et l'aigle, épouvanté, lui abandonne son corps sans résistance. »

Le chœur ne veut, par ses discours, inspirer à la reine ni trop d'effroi, ni une trop grande confiance. Il est d'avis qu'elle implore les dieux, et conjure Darius de lui envoyer, à elle et à son fils, de favorables augures, et de retenir dans l'ombre de la nuit infernale les présages de malheur.

Atossa, plus calme, interroge le chœur sur la ville d'Athènes que son fils brûlait de conquérir, et les réponses des vieillards sur les richesses, la puissance et le caractère libre et fier des Athéniens préparent le spectateur, comme le songe et la vision de la reine, à la nouvelle que vient annoncer tout à coup un courrier. L'armée des Barbares a péri tout entière. Il était là. Son témoignage est sûr. Les cadavres des Perses sont amoncelés sur les rivages de Salamine, dans tous les lieux d'alentour.

Le récit du courrier est interrompu à chaque instant par les gémissements et les exclamations du chœur. Atossa, qui d'abord a gardé le silence, comme accablée du malheur qu'elle vient d'apprendre, s'informe du sort des chefs sans oser nommer son fils. « Xerxès vit et voit le jour, » dit le courrier. « Ah! cette parole, c'est pour mon palais une lumière éclatante; c'est le jour serein après une nuit sombre, » s'écrie la reine, dans l'explosion de sa joie maternelle; et, moins inquiète alors, elle peut entendre le récit de la bataille.

ATOSSA.

« Combien les Grecs avaient-ils de vaisseaux pour oser engager le combat avec la flotte des Perses? »

LE COURRIER.

« Quant au nombre des vaisseaux, les Barbares l'emportaient de beaucoup. Les

(1) Le soleil, sous le nom de Mithra, était le principal dieu des Perses.

Digitized by Google

Grecs avaient au plus trois cents navires ; dix de ces navires formaient la réserve. Xerxès conduisait mille vaisseaux, sans compter deux cent sept des meilleurs voiliers. Voilà la vérité. Notre flotte, comme tu vois, était loin d'être inférieure par le nombre. Mais un dieu a mis le poids de nos destins et des leurs sur une balance inégale ; et c'est ainsi que notre armée a dû périr. »

ATOSSA.

« Les dieux ont voulu sauver la ville de Pallas. »

LE COURRIER.

« Athènes est une ville inexpugnable. Athènes contient des hommes : c'est là le rempart invincible. »

ATOSSA.

« Mais comment, dis-moi, le combat s'est-il engagé ? Sont-ce les Perses qui ont commencé l'attaque ? Est-ce mon fils, trop plein de confiance dans le nombre de ses vaisseaux ? »

LE COURRIER.

« Reine, un dieu courroucé, quelque fatal génie, telle fut la cause première de tant de malheurs. Un soldat de l'armée athénienne vint dire à Xerxès, ton fils, qu'à l'instant où les ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient la position ; que pour sauver leur vie, ils allaient se rembarquer en hâte et se disperser dans les ténèbres. A cette nouvelle, Xerxès, qui ne se méfiait ni de la ruse du Grec, ni de la jalousie des dieux, ordonne à tous les commandants de la flotte qu'à l'instant où la terre cesserait d'être éclairée par les rayons du soleil, où les ombres de la nuit rempliraient les espaces célestes, ils disposent sur trois rangs leurs innombrables navires, qu'ils ferment tous les passages, tous les détroits, que d'autres vaisseaux enfin investissent l'île d'Ajax. Si les Grecs évitaient leur fatal destin, si leur flotte trouvait le moyen d'échapper furtivement, chaque chef en répondrait sur sa tête... Les troupes se préparent sans confusion, sans négligence ; elles prennent le repas du soir ; les matelots attachent leurs rames aux anneaux des bancs. Quand la lumière du soleil a disparu, quand la nuit est survenue, rameurs, soldats, chacun regagne son vaisseau... Tous les navires se rendent à leur poste ; et, durant toute la nuit, les pilotes tiennent les équipages à la manœuvre. Cependant la nuit se passait, et nulle part l'armée des Grecs ne tentait de s'échapper à la faveur des ténèbres. Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant, une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs ; et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante.

Digitized by Google

» Trompés dans leur espoir, les Barbares sont saisis d'effroi. Ce n'était point l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs; pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait encore les courages. Le signal est donné; soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit : bientôt leur flotte apparait tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre ; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, » délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et les temples des dieux de » vos pères, et les tombeaux de vos aïeux : un seul combat va décider de tous » vos biens. » — A ces cris nous répondons par le cri de guerre des Perses : il n'y avait plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc : il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Puis, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne furent les uns pour les autres de nul secours. Ils s'entrechoquent mutuellement de leurs becs d'airain; ils se brisent, les uns les autres, leurs rangs de rames, tandis que la flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont renversés; la mer disparait sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des Barbares ramaient pour fuir en désordre : comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de vœux lamentables. Enfin, la nuit montra sa sombre face et nous déroba au vainqueur. Je ne détaille point : à énumérer toutes nos pertes, dix jours entiers ne suffiraient pas. Sachez seulement que jamais, en un seul jour, il n'a péri une telle multitude d'hommes.

» ... Une autre calamité a frappé les Barbares, deux fois plus pesante au moins que toutes ces calamités... Cette jeunesse de Perse, si brillante par son courage, si distinguée par sa noblesse, par sa fidélité au roi, elle a péri misérablement d'une mort sans gloire...

» Une île (1) est en face de Salamine, petite, d'un accès difficile aux vaisseaux; où, sur la rive des mers, le dieu Pan mène souvent ses chœurs. C'est là que Xerxès envoie ces guerriers : quand la flotte des ennemis serait en déroute, ils devaient faire main-basse sur tous les Grecs qui se réfugieraient dans l'île, et recueillir ceux

(1) Psyttalie, entre l'île de Salamine et le continent.

Digitized by Google

des leurs qu'y jetterait la mer. Il lisait mal dans l'avenir. Les dieux donnèrent la victoire à la flotte des Grecs ; et, ce jour-là même, les vainqueurs, armés de toutes pièces, débarquent dans l'île, la cernent tout entière : les Perses ne savent plus par où fuir ; la main des Grecs les écrase sous une grêle de pierres ; ils tombent percés par les flèches des archers ennemis. Puis, les assaillants s'élancent tous ensemble d'un même bond ; ils frappent, ils hachent ; enfin tous ces malheureux sont égorgés jusqu'au dernier. Xerxès sanglote à l'aspect de cet abîme d'infortune. Il était assis en un lieu d'où l'armée tout entière se découvrait à sa vue ; c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. Il déchire ses vêtements, il pousse des cris de désespoir, et, donnant le signal, il fuit, avec son armée de terre, précipitamment, en désordre. »

Après ce récit et l'énumération de tous les désastres éprouvés à la suite de la bataille par l'armée des Perses, après les plaintes lugubres du chœur et l'apparition de l'ombre de Darius dont l'âme s'est élancée du fond des enfers aux évocations lamentables des fidèles gardiens de l'empire, — Xerxès arrive à son tour, étonné de vivre encore, sans suite et sans appareil, muni seulement du carquois qui renferme ses flèches, triste reste de tant de trésors à jamais perdus, — et les cris et les lamentations redoublent jusqu'à la fin de la pièce où les vieillards, qui dans leur douleur ont déchiré leurs vêtements, arraché leurs cheveux à pleine main, et battu leur poitrine en signe de deuil, conduisent dans son palais leur malheureux maître, sur ce dernier cri du roi : — « Hélas ! hélas ! notre flotte, — hélas ! hélas ! nos vaisseaux ont péri ! » (1)

Telle est la marche de ce drame, consacré tout entier à la gloire de la ville de Pallas. Le peuple d'Athènes est le seul qui soit nommé dans le récit de la bataille et, comme pour mieux ménager sa susceptibilité ombrageuse, Eschyle n'a mentionné aucun des chefs qui commandaient la flotte, pas même Thémistocle que la réserve du poète ne sauva pas cependant des rigueurs de l'ostracisme.

Au moment de toucher au terme de sa course, le navire semble tracer plus rapidement le sillon qui marque son passage. Déjà à la hauteur de l'entrée du Pirée, en face de Salamine, voici l'île de Psyttalie, — étroit espace où s'accomplit ce terrible épisode qui mit fin à la bataille, comme le dit Eschyle. Là-bas sur le rivage, au pied du mont Égalée, s'élève la colline appelée le Siége ou le Trône de Xerxès, depuis que le roi des rois y vint s'asseoir, entouré de secrétaires qui devaient décrire toutes les circonstances du combat. Enfin, après douze heures de navigation, nous doublons le Cap Alcine, une des extrémités du golfe qui forme le Pirée.

---

(1) V. *Théâtre d'Eschyle, traduction nouvelle,* par Alexis Pierron, vol. in-12, Paris, 1841.

Digitized by Google

C'est là que les bannis dont la sentence était rapportée, répondaient du haut d'un navire à leurs juges, debout sur la rive. De quelle éloquente réponse Thémistocle n'aurait-il pas confondu ses interrogateurs, à la vue des lieux qui tous attestaient ses glorieux services — payés si vite d'un outrageant exil?

Si les Athéniens, pour s'épargner peut-être la honte d'entendre le noble banni, l'ont laissé mourir loin des champs paternels, du moins a-t-il été permis à la piété de quelques cœurs moins oublieux d'élever un monument funèbre aux mânes inapaisées du héros. Le mausolée bâti au pied du promontoire, a succombé aux efforts des ans; une pierre scellée dans le roc, des fragments de colonnes et quelques débris épars, sans cesse battus par les vagues, attestent seuls l'emplacement de l'antique cénotaphe.

En détachant les yeux de ces tristes vestiges, placés là comme pour enseigner au nouvel arrivant la vanité de la gloire au sein même des contrées que la gloire parut avoir choisies pour demeure, vous voyez s'étendre devant vous la plaine d'Athènes, d'un aspect généralement aride, quoique semée çà et là de bouquets d'oliviers, de cyprès et de myrtes. Dominée toute entière par le mont Lycabette, qui en détermine à peu près le centre, elle est ouverte seulement du côté de la mer. Le navigateur aperçoit dès l'abord le rocher de l'Acropole, couronné encore des magnifiques débris du Parthénon, le monument le plus parfait de l'art payen; puis, comme une défense donnée par la nature à la terre dévolue aux travaux de la paix, la barrière de montagnes rocheuses, qui borne l'horizon : — à l'est, en face du Pirée, les pentes de l'Hymette, toujours visitées par les abeilles; vers le couchant, le mont Parnès; au nord, le Pentélique dont les hauts sommets séparent de la plaine d'Athènes,— asile chéri des Muses, — la plaine de Marathon, — illustrée par le brillant succès d'une des plus héroïques résistances qu'ait jamais inspirée à un peuple la haine de la domination étrangère.

(*A continuer prochainement.*) ÉLIEN WARDY.



Digitized by Google

# SALON DE LA HAYE.

A M. le rédacteur en chef de la Revue de Belgique.

La Haye, 9 juin 1849.

Arrivé hier soir, je viens de faire une première visite au Salon où j'ai été fort surpris de trouver un grand nombre de vieilles connaissances. Si j'ai revu avec le plus grand plaisir la belle toile de M. Billardet, représentant *Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, — le Simoun,* de M. Portaels, — les miniatures de M. Maxime David, — *la Place du Marché, à Ypres,* par M. Justin Ouvrié, — les lithographies de M. Mouilleron, — les fleurs de M. Saint-Jean, — les animaux de M. Wautermaertens, — *un Intérieur d'Église,* par M. Sebron, — en revanche ma joie a été beaucoup moins vive en retrouvant ici les chefs-d'œuvre de MM. Angus, Cels, C. François, Gelissen, Marschouw, Gurnet, Franc de Marneffe qui doit sans doute sa nomination de conservateur du Musée de Bruxelles, à ses succès du Salon de 1848,— Haesaert, Plumot, Schreurs, et *tutti quanti;*— j'ai également été fort peu enthousiasmé en me voyant poursuivi par les jeunes filles de M. Caminade, — par la peinture bourgeoise de M. Claudius Jacquand, qui décidément marche à reculons, — par la *Marie Stuart,* de M. Francia, qui aurait dû se contenter d'exposer son *Entrée de la Tamise,* toile d'un mérite réel, — par les *Sainte Cécile*, les *Geneviève de Brabant* et les *Andalouse,* de M. J. Van Eycken, qui a sur l'Espagne et les Espagnoles des données aussi exactes que ce bon M. Janin sur la Belgique et en particulier sur la ville d'Anvers, d'où le prince des critiques, dont M. Félix Pyat a fait si bonne justice, — se rappelait avoir admiré la mer du Nord.— M. Biard m'a médiocrement réjoui en me montrant pour la centième fois son *Henri IV et Fleurette.* J'en dirai autant de M. Somers et de son *Adrien Willaert,*— de M. Decaisne et de son *Louis XIV chez La Vallière,* hélas! — de M. Koekkoek et de ses fameux paysages d'un faire chaque jour plus faux, plus mesquin,— de M. Swerts et de sa *Mort d'Ophélia ;* il devrait être défendu d'interpréter ainsi Shakespeare. — C'est avec regret que je n'ai rien découvert de sympathique dans les cinq ou six tableaux de M. Navez; plus que jamais je dois maintenir mes jugements précédents. De son côté M. J. Eeckhout est inférieur à lui-même; M. Roffiaen est toujours sec et froid, et M. Van Schendel continue avec le même succès à retracer la lutte de la lune contre une ou plusieurs chandelles,

Digitized by Google

tandis que madame Fanny Geefs peint comme d'habitude des jeunes femmes à l'air souffreteux et mélancolique; M. Guffens a eu tort d'envoyer sa *Blanka van Felzenstein;* il a fait beaucoup mieux; mais d'après les renseignements que j'ai pris, je crois savoir que le temps que lui a pris un tableau remarquable destiné au Salon de Paris, a empêché le peintre anversois d'exposer à La Haye une toile plus digne de son talent.

Les Hollandais qui ont vu le dernier Salon de Bruxelles doivent trouver qu'en général nos artistes ne se sont pas mis en grands frais pour eux; la plupart ont tout simplement envoyé les tableaux qui sont rentrés dans l'atelier à la suite de l'exposition belge, et parmi ceux qui ont envoyé des œuvres nouvelles, il n'y en a guères que trois qui représentent avec éclat notre jeune école. Je veux parler de M. Clays dont la *Rade de Lagos, dans les Algarves* (*Portugal*), révèle des progrès constants; M. Clays ne s'est pas reposé après son succès de Bruxelles; — de M. Joseph Stevens qui est décidément un artiste d'une originalité puissante; — de M. Lies surtout, jeune peintre du plus bel avenir. M. Lies est un homme d'une rare intelligence; ses sujets sont toujours bien choisis et traités avec une distinction pleine de charme. Son *Érasme* et surtout son *Christophe Colomb* que Ghémar a habilement lithographié dans la manière de Mouilleron, obtiennent un franc et légitime succès.

Vous serez sans doute étonné de ne pas me voir prononcer le nom de M. De Keyser; je ne crois pas pouvoir me prononcer après une seule visite au Salon, — visite fort longue il est vrai, — sur le mérite de sa *Bataille de Seneffe*. Ma prochaine lettre vous dira si l'auteur de la *Victoire de Woeringen* a réalisé la confiance du feu roi de Hollande, un de ses admirateurs les plus passionnés.

Je me hâte de réparer une injustice: M. Robie mérite, lui aussi, une place d'honneur, et j'allais l'oublier. — M. Willems doit être mentionné de la manière la plus honorable; il pêche cependant toujours un peu par le manque d'originalité. — Le *Paul Potter* de M. Charles Tschaggeny a des qualités très-estimables. — M. Eugène Verboeckhoven a peint avec son talent habituel des *Animaux au pâturage*. — M. L. Robbe reste stationnaire; c'est un coloriste très-remarquable, mais c'est aussi un dessinateur qui se soucie assez peu de la nature. — Il y a des parties bien comprises et bien rendues dans le *Vandevelde à l'étude*, de M. Schaefels, et dans les *Musiciens ambulants*, de M. Ruyten. — M. Ortmans est en progrès; je voudrais pouvoir en dire autant de M. De Loose.—M. Keelhoff me paraît destiné à réaliser toutes les espérances qu'a fait naître son paysage du dernier Salon de Bruxelles. — Les animaux de M. Jones sont peints avec la conscience qui distingue cet artiste.

M. Kindermans n'a pas retrouvé à La Haye son grand succès de Bruxelles; cette fois les Ardennes ne lui ont plus porté bonheur; il est vrai de dire que l'exposition renferme, outre les toiles remarquables, signées par des maîtres hollandais, des œuvres de trois artistes français, MM. J. Dupré, J. Achard et P. Thuillier, depuis longtemps habitués à la victoire et à la suite desquels on doit encore être très flatté d'occuper une place honorable.

Jules Dupré qui depuis plusieurs années n'a plus exposé à Paris, — a au salon de La Haye un paysage inférieur, selon moi, à plusieurs de ses tableaux que j'ai eu la bonne fortune de pouvoir admirer, mais, telle qu'elle est, sa toile est riche en qualités éminentes, et plusieurs parties sont entièrement dignes du célèbre artiste. — Deux vues prises en Touraine et un souvenir d'un voyage en Algérie portent la signature de M. Thuillier et méritent sous tous les rapports nos éloges les plus sincères; il est impossible d'être plus vrai. —Je ne dois pas moins féliciter M. Achard qui n'a envoyé, comme Dupré, qu'une seule toile, mais cette toile qui représente un *Site boisé* pris en

Digitized by Google

Belgique, dans les environs de Roisin, est traité d'une manière supérieure. L'air circule librement au milieu des arbres, on le respire à pleins poumons. Quant aux terrains, ils sont exécutés avec cette *maestria* particulière à M. Achard.

Je suis désolé de devoir me montrer sévère envers une femme de grand mérite, mais c'est précisément parce qu'on admire sincèrement votre talent, qu'on doit vous dire la vérité, Mme O'Connell : « Vos tableaux ressemblent décidément trop à des esquisses. On est en droit de vous demander davantage. »

Quand j'aurai mentionné *une Côte* (*effet de lune*), par Achenbach, qui soutient dignement sa réputation, quand j'aurai dit que M. Hunin est toujours un homme de talent qui ne possède le secret de varier ni ses sujets, ni sa manière, quand j'aurai félicité M. Édouard De Latour pour son beau portrait de Gallait, quand j'aurai ajouté que j'ai vu avec plaisir une bonne marine de Tanneur et une jolie étude de M. Schiavoni, le peintre vénitien dont le succès fut si grand à Bruxelles, il y a six ans, je vous aurai parlé de la plupart des artistes étrangers et il ne me restera plus à juger que les productions de l'école hollandaise. Ce sera le sujet d'une seconde lettre.

Je suis heureux de pouvoir vous dire d'avance que si les artistes du pays n'ont pas exposé un grand nombre de tableaux, plusieurs ont envoyé des œuvres vraiment remarquables, et j'en suis fort heureux : j'ai de tout temps préféré la qualité à la quantité.

Agréez, etc.

Louis Van Roy.

---

Digitized by Google

# NOTICE

# SUR LE DIXIÈME DENIER;

Par M. N. C. Bakhuizen-Van den Brink.

Sans l'impartialité la plus absolue, point de véritable dissertation historique.

L'homme qui figure en première ligne dans cette notice, c'est le duc d'Albe, personnage si diversement apprécié et qui, à l'exemple de son maître, fut, en même temps, un héros au delà des Pyrénées, un monstre sanguinaire en decà; de plus, il s'agit d'une mesure qui, seule, aurait valu au proconsul de Philippe II la haine et les malédictions de nos ancêtres.

Mais qu'était-ce au fond que cette mesure? Méritait-elle les reproches qui lui furent adressés, et, dans tous les cas, était-ce bien au duc qu'en revenait l'initiative, comme auteur principal, ou ne faisait-il qu'obéir aux ordres reçus de Madrid? de quelle manière procéda-t-il à l'exécution? — Tels sont les points fondamentaux que M. Bakhuizen examine et discute, avec un soin consciencieux, dans cet écrit destiné à répandre un grand jour sur la matière en question.

On sait quelles circonstances provoquèrent l'établissement des 10e denier et autres impôts de la même catégorie: l'entretien d'une armée sur le pied de guerre avait occasionné des dépenses hors de proportion avec les ressources du pays; le trésor était vide et cependant on était en face de nouveaux besoins. Le duc d'Albe s'adressa à des négociants de Gênes qui consentirent à lui prêter une forte somme. Malheureusement le secours ne parvint point à sa destination; les galions de transport, poursuivis par des croiseurs ennemis, durent chercher un refuge dans le port de Plymouth et la reine Élisabeth, peu scrupuleuse comme de coutume, s'empara de toute la cargaison; elle avait, disait-elle, besoin d'argent pour elle-même, et elle se substituait ainsi, sans façons, aux droits et titres de l'emprunteur.

Cependant on devait se créer des ressources à tout prix et n'ayant pu s'en procurer au dehors

Digitized by Google

on se décida, entre autres, à établir un droit fixe équivalent au 10e sur la vente des denrées et marchandises.

Le gouvernement espagnol ne se faisait point illusion sur les dangers d'une pareille mesure; la preuve en est dans cet emprunt en pays étranger, au moyen duquel il avait voulu y suppléer. — C'est là, semble-t-il, une fin de non recevoir et un premier argument à opposer aux défenseurs du 10e denier. En outre, était-il juste et convenable cet impôt qui pesait de tout son poids sur le commerce et l'industrie? Il est permis d'en douter, d'autant plus qu'à cette époque aussi le commerce et l'industrie luttaient déjà péniblement au milieu d'entraves et de difficultés sans nombre.

A la vérité, l'État manquait alors de système financier; pas de centralisation administrative; nul moyen de pourvoir régulièrement aux dépenses publiques. Lorsqu'il s'agissait d'obtenir des provinces les aides et subsides nécessaires, le gouvernement était souvent forcé d'avoir recours aux menaces, sinon à la violence. Enfin, quant à la répartition des impôts entre les différentes classes de citoyens, il serait difficile de rien imaginer de plus inique et de plus odieux.

C'est sans aucun doute en se plaçant à ce point de vue, c'est-à-dire en procédant par voie de comparaison que M. Bakhuizen s'est constitué le défenseur du 10e denier.

Mais une question également importante et qui soulève encore de nombreuses controverses est celle de l'auteur de la mesure. Le projet primitif émane-t-il du roi ou de son lieutenant? L'opinion la plus accréditée tendrait à accorder de ce chef une amnistie complète à Philippe II; personne n'ignore pourtant que celui-ci se réservait, autant que possible, la direction suprême dans les affaires de tous les pays placés sous son obéissance; que, des bords du Guadalquivir, le vigilant monarque étendait ses soins jusqu'à l'Espagne transatlantique.

Quoiqu'il en soit, cette question, comme toutes les autres, est traitée d'une manière remarquable par le savant historien néerlandais. Après avoir lu cette partie de son travail, bien qu'il reste encore des documents à compulser, et que, par conséquent, la critique n'ait pas dit son dernier mot, on est tenté de s'écrier : *causa finita est.* Toutefois, parvenu au terme de la démonstration dans laquelle il s'efforce de faire considérer le souverain lui-même comme le véritable auteur du projet relatif au 10e denier, M. Bakhuizen ajoute non sans raison : qu'avant de se prononcer entièrement, il faut attendre le 2e volume des archives de Simancas; en outre, que pour le cas où cette nouvelle publication lui donnerait tort, il resterait à examiner si Philippe II n'a pas laissé agir le duc d'Albe, *afin de pouvoir, selon le succès de ses actes, ou en revendiquer les avantages ou en repousser tout l'odieux.* Cette réflexion est ingénieuse et vaut la peine d'être notée; le cas échéant, elle fournirait la clef d'une autre solution.

Nous abordons le troisième point de cette analyse, — l'exécution de la mesure concernant le 10e denier. C'est ici que M. Bakhuizen s'éloigne le plus des opinions généralement admises.

Qu'à la rigueur le duc d'Albe passât aux yeux du plus grand nombre pour un guerrier expérimenté et valeureux, cela n'offrirait rien d'étrange; une grande renommée militaire l'avait précédé dans nos provinces qui ne furent pas le théâtre de ses derniers exploits. Mais peut-on raisonnablement aller plus loin? n'est-il pas aussi un violateur de tous les priviléges nationaux? Par exemple, a-t-il jamais eu la moindre déférence envers les États? Non! son caractère est bien connu; il a gouverné avec le sabre en y ajoutant le couperet : voilà tout.

Ceux qui partent de ces données pour juger sa conduite dans l'affaire du 10e denier, ceux-là — et ils forment la majorité — en lisant l'ouvrage de M. Bakhuizen, marcheront de surprise en surprise. L'auteur ne se borne pas à l'apologie d'un acte pris isolément; les faits tels qu'il les présente,

Digitized by Google

aboutissent à une quasi-réhabilitation du fameux gouverneur; il écarte tour à tour une foule de griefs qui ne lui paraissent avoir d'autre base que la vengeance et le courroux populaires; arrière les traditions apocryphes, les légendes et les pamphlets. C'est ainsi que le duc est déchargé de l'accusation d'avoir voulu faire mettre à mort dix-sept bourgeois de Bruxelles qui s'opposaient à la levée de l'impôt du 10e denier. C'est là une chose énorme. Les historiens ont à l'envi trempé dans cette accusation; pourtant M. Bakhuizen énumère à l'appui de son opinion les preuves et les raisons les plus convaincantes.

Quant au reste, loin d'affecter le despotisme de son maître le duc, dans ses rapports avec les États des provinces, se montre plein d'égards et de modération; il n'est sorte de prévenances qu'il n'emploie, afin d'obtenir par la persuasion les secours absolument indispensables.

D'après ce qui précède, n'est-il pas certain, comme nous l'avons fait entendre tout d'abord, que si l'on adresse un reproche à la notice, ce ne sera pas de manquer d'impartialité? Car il n'entrera dans l'esprit de personne que l'auteur ait voulu être favorable au duc d'Albe. S'il y a une erreur chez M. Bakhuizen, elle ne peut être qu'involontaire. En effet, il n'est pas systématique à la manière de beaucoup d'historiens et il ne paraît avoir qu'un but celui de découvrir et de faire connaître la vérité.

La notice, avons-nous dit, est destinée à répandre un grand jour sur la matière encore confuse du 10e denier. Nous pouvons ajouter qu'il en sera de même en ce qui concerne la plupart des hauts personnages de l'époque. Qu'il nous suffise de citer l'astucieux Viglius dont le patriotisme était d'autant moins suspect qu'il se produisait dans son exagération avec une apparence de probité antique.

M. Bakhuizen, fort de son talent de critique et à l'aide d'une érudition vraiment extraordinaire, pourrait aborder et résoudre une foule de points douteux que présentent les annales des Pays-Bas. D'ailleurs, il n'est point à son coup d'essai : ses publications antérieures lui ont assigné dans son pays une place éminente comme historien. Mais il n'a pas non plus que ce seul titre; la présente notice, par laquelle il débute dans une langue autre que la sienne, prouve que bientôt il aurait le choix entre les deux idiômes.

François Jacquemin.

Digitized by Google

# SOUS LES FRÊNES.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE BELGIQUE.

Paris, 26 mai 1849.

Vous désirez qu'avant de quitter la France pour aller revoir l'Italie, je vous donne quelques détails sur l'exposition qui sera ouverte le 15 juin dans les salons du palais des Tuileries; mes compagnons de voyage sont ici depuis avant-hier et notre départ a définitivement lieu dans quatre jours. C'est vous dire que le temps m'a manqué et me manquera pour faire de nombreuses visites dans les ateliers. Les renseignements que j'ai obtenus sont assez tristes; jamais le Salon de Paris n'aura été abandonné par un plus grand nombre d'artistes en renom; presque tous les maîtres s'abstiennent. MM. Ingres, Decamps, Paul Delaroche, Robert Fleury, Léon Cogniet, Cabat, Isabey, Jules Dupré, Ary Scheffer, Brascassat, Camille Roqueplan, Ziégler, Couture, Lehman, Amaury Duval, Gérôme, Adrien Guignet, Tony Johannot, Winterhalter, Hippolyte et Paul Flandrin, Rude, Henriquel Dupont, etc., n'envoient rien aux Tuileries. Les paysagistes, — tout le fait supposer, — auront les honneurs du Salon de 1849; on parle beaucoup aussi des tableaux de M^lle^ Rosa Bonheur et de M. Charles Muller.

Si l'on excepte M. Henri Decaisne, nos compatriotes établis à Paris, n'exposeront pas. J'espérais que M. Willems et surtout M. Hamman auraient pu terminer à temps quelque œuvre importante, mais ils ont eu le bonheur — bien rare aujourd'hui, — d'avoir plusieurs tableaux commandés, et dès lors il est très-naturel qu'ils aient renoncé au Salon.

Le jury a été nommé le 16 par les exposants. Voici les noms des artistes choisis, dans l'ordre de l'élection : *Pour la peinture,* MM. Léon Cogniet, Paul Delaroche, Decamps, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Ingres, Robert Fleury, Eugène Isabey, Meissonnier, Corot, Abel de Pujol et Picot;— jurés supplémentaires, MM. Ary Scheffer, Hyp. Flandrin, Drolling et d'Albert de Luynes; — *pour la gravure,* MM. Henriquel Dupont et Achille Lefèvre;— juré supplémentaire, M. Forster; —*pour la lithographie,* M. Mouilleron, qui, en cas d'absence ou de refus, doit être remplacé par M. Aubry-Lecomte, lithographe très-distingué qui vient de terminer de fort jolies planches d'après Prud'hon. Quant à M. Mouilleron, je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge de son talent; vous le connaissez aussi bien que moi. Une grande planche, d'après le tableau de M. Robert-Fleury, représentant une scène du moyen-âge, *Incendie d'un quartier habité par des juifs,*— mettra le sceau à la brillante réputation de l'artiste qui a reproduit avec tant de bonheur l'*Auto-da-fé* du même

Digitized by Google

maître, le *Vésale* de M. Hamman, et les toiles les plus remarquables d'Eugène Delacroix, de Diaz, d'Isabey et de Jules Dupré.

Les graveurs en médailles ont élu MM. Gatteaux et Oudiné; les architectes, MM. Labrouste, Duban, Caristie, Léon Vaudoyer et Achille Leclère. Les premiers ont pour suppléants, MM. Barre père et Domard; les seconds, MM. Visconti et Albert Lenoir.

Les artistes,— vous le voyez,— ont usé de la manière la plus honorable, du droit que le gouvernement leur a reconnu; il y a eu unanimité parmi les exposants pour abdiquer tout esprit de parti, pour oublier tout fanatisme d'école, pour appeler enfin dans le jury les maîtres qui font à des titres divers la gloire de la France. Je n'ai pu voir sans un vif plaisir cette conduite pleine de dignité; j'espère qu'elle sera comprise en Belgique, qu'elle y sera surtout imitée, à la prochaine exposition de Bruxelles.

Si je ne vous ai point encore parlé du jury pour la sculpture, c'est que je tiens à en faire une mention spéciale; les statuaires ont rendu une éclatante justice à Rude. Le nom du grand artiste est sorti le premier de l'urne; le dépouillement du scrutin l'a placé —à une très-grande majorité,— à la tête des juges. Personne n'est plus digne d'un pareil honneur; M. Rude est un de ces hommes de génie qui ne doivent leur renommée qu'à leurs œuvres; de tout temps il a dédaigné ces louanges trompeuses dont les journalistes se montrent si prodigues envers quelques-uns de ses confrères qui savent ce que valent, ce que coûtent ces superbes réclames. M. Rude est réellement un grand artiste, une nature d'élite. Il a une foi profonde en son art, il se dit que puisque Dieu lui a accordé un talent supérieur, il y va de sa dignité de ne s'abaisser devant personne. Ajoutez à cela une modestie qui ne s'est jamais démentie, une simplicité toute lacédémonienne, un ardent amour de la liberté, et vous aurez une idée de l'homme.

Après l'illustre auteur de *la Marseillaise*, ce magnifique bas-relief de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, — viennent MM. J. Debay, Dantan aîné, Toussaint, Daumas, Emilien de Nieuwerkerke et Dumont; — MM. Huguenin, Maindron et David (d'Angers) ont été nommés suppléants.

Aussitôt après son installation, le jury a arrêté deux mesures excellentes : le salon sera fermé pendant quatre jours, dans le courant du mois de juillet, pour les changements à opérer dans le placement des tableaux, et un registre sera mis à la disposition des artistes qui auraient des réclamations à adresser au jury.

Je puis vous donner d'excellentes nouvelles du concours préparatoire pour le paysage historique; il a été très-brillant. Les concurrents ont passé quinze jours en loge; c'est le 5 mai qu'ont eu lieu l'exposition et le jugement des concours d'essai (1) pour l'admission au concours définitif.

M. Auguste Anastasi a été reçu *logiste* le premier; c'est de toute justice. Son exposition était remarquable sous tous les rapports. L'entrée en loge a eu lieu le 14 mai, la sortie est fixée au 6 août. Milon de Crotone, dévoré par les loups, dans une forêt aux environs de Crotone, tel est le sujet imposé aux artistes admis au concours définitif dont le résultat ne sera proclamé que dans les derniers jours du mois de septembre.

M. Anastasi qui vient de se décider à disputer le grand prix de Rome, est un jeune homme de vingt-huit ans, amant passionné de la nature dont il ne se lasse pas d'étudier la sublime poésie. M. Anastasi est un exemple fort remarquable de ce que peut une volonté puissante. Poussé par

(1) Ces concours sont au nombre de quatre : ils comprennent des esquisses, des études d'arbres, la figure et la perspective.



Digitized by Google

une vocation irrésistible, il a voulu être peintre et il n'a reculé devant aucun obstacle pour atteindre son but. Dès l'âge de onze ans, il était élève du Conservatoire des arts et métiers, en qualité de dessinateur de machines; son oncle, M. Nicolas Le Blanc,— très-connu de tous les industriels, — y était alors professeur et conservateur. A la mort de ce parent, en 1834, le jeune dessinateur se trouva obligé de pourvoir par lui-même à ses besoins et à ceux de sa famille; il exerça tour à tour plusieurs professions que ses études mettaient à sa portée: c'est ainsi qu'il grava des machines, qu'il dessina des plans d'architecture, etc. Quoique ces travaux fussent lucratifs, ils étaient loin de plaire à cette poétique imagination; plus d'une fois le graveur abandonna son burin pour en revenir à ses chères aquarelles qu'il prétendait réussir et pour lesquelles il lui manquait l'éducation artistique.

A la suite d'une maladie assez longue, M. Anastasi alla passer sa convalescence à Barbizon, petit village près de Fontainebleau, dans l'auberge du père Ganne, rendez-vous ordinaire de tous les artistes qui vont étudier les magnificences de la forêt. Il s'y trouva en trop bonne compagnie pour ne pas désirer, plus ardemment que jamais, de devenir peintre. Les conseils de Corot, de Diaz, de Théodore Rousseau et de Français qu'il connut à Barbizon, lui furent très-utiles; il dit adieu à ses aquarelles dont on riait beaucoup, pour prendre le crayon et le pinceau. Les commencements furent très-pénibles, car il fallait demander à une des anciennes professions du jeune artiste les moyens de subvenir à sa profession nouvelle. Aujourd'hui que le succès a couronné ses efforts, M. Anastasi a complétement abandonné les dessins de lignes et la gravure. Avec un courage à toute épreuve, une rare persévérance et des maîtres tels que Paul Delaroche et Corot, M. Anastasi devait nécessairement réussir. Tous ceux qui ont suivi les Salons de Paris, ont pu juger de ses rapides progrès. Il avait commencé la peinture en 1840, et il exposa pour la première fois en 1843. A partir de l'année 1846, il cessa d'envoyer au Salon un grand paysage de style historique, et il n'exposa plus au Louvre que de petits tableaux faits d'après nature. Depuis trois ans il a sa place au salon carré,—le salon d'honneur, comme vous savez,—et l'an dernier, il a obtenu une récompense de deuxième classe, et un de ses tableaux a été acheté par le ministère de l'intérieur; il orne le cabinet du ministre.

M. Anastasi a repris avec beaucoup de succès ses études d'aquarelle; j'ai eu l'honneur de lui être présenté, il y a quelques jours, et il s'est empressé de me montrer son atelier. J'y ai vu quelques tableaux pleins de vérité, de magnifiques aquarelles, entr'autres une vue prise en Normandie, sur les bords de la Dive, dans la propriété de M. de Mannoury d'Ectot. *Sous les frênes,* tel est le titre donné par l'artiste à cette délicieuse composition dont la lithographie était commencée. Les belles planches publiées dans *les Artistes contemporains* vous ont prouvé avec quelle habileté M. Anastasi se sert du crayon lithographique. Il ne fait de la lithographie que depuis trois ans, et personne en France ne reproduit un paysage avec plus de perfection. Il a consenti à me céder sa nouvelle pierre pour la *Revue de Belgique;* je vous engage vivement à vous mettre en rapport avec un artiste qui, s'il continue, comme je n'en doute pas, à ne reconnaître d'autre guide que la nature, est appelé à faire le plus grand honneur à l'école française. M. Anastasi est un travailleur infatigable que le succès n'éblouit pas; il se soucie peu des triomphes éphémères; il veut se faire une renommée durable, et il y parviendra.

Adieu; ma prochaine lettre sera datée de Turin ou de Florence, si toutefois messieurs les Autrichiens daignent encore permettre qu'on voyage en Italie.

JULES PERRIER.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS.

## CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Le théâtre lutte avec courage et bonheur contre la rude concurrence que lui font les tièdes soirées de l'été. La foule remplit chaque soir la salle des Galeries et se laisse si peu abattre par cette chaude et étouffante épreuve, qu'elle s'impose bravement une récidive pour le lendemain. Mlle Lavoye renouvelle ici le miracle de la fournaise ardente. Et quand nous disons — miracle — on ne doit pas nous accuser d'exagération, car jamais nous n'aurions cru Mlle Lavoye capable de surexciter à ce point la fibre détendue du public. Richement douée comme chanteuse, Mlle Lavoye laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'intelligence dramatique. Ses admirateurs ont applaudi la cantatrice et ils ont fermé les yeux sur les défauts de la comédienne; — ils ont oublié la gaucherie emphatique du geste, l'afféterie du débit, le goût faux et prétentieux pour n'écouter que la voix étendue, ample et d'un timbre des plus purs, la vocalise légère, facile et fleurie, la connaissance parfaite de l'art du chant en ce qui ne touche qu'au mécanisme vocal. Et le public a sagement agi; ne cherchez pas la cantatrice complète chez Mlle Lavoye, ce serait peine perdue; contentez-vous de la chanteuse à roulades — dénomination bien utile, aujourd'hui que nous rencontrons trop souvent ces natures plus vocales que musicales, ces charmants appareils gazouillants et roucoulants qui font demander avec la mère *Gibou* — mécontente de la fadeur de son thé — *quelque chose qui soiye*, ces chanteuses, en un mot, qui malgré leur expérience et leur habileté, sont toujours écolières et laissent perçer à chaque instant la main du maître qui a noté et ajusté leurs cris d'effroi et leurs soupirs d'amour.

*Haydée, la Sirène, la Part du Diable, les Diamants de la Couronne* nous ont permis de constater chez Mlle Lavoye ce mélange de qualités et de défauts. *Les Mousquetaires de la Reine* et *La Fille du Régiment* ont fourni à la jeune artiste un succès plus complet : il n'a fallu pour cela qu'un peu moins de prétention aux grands effets dramatiques.

M. Montaubry a parfaitement secondé Mlle Lavoye. Notre ténor est d'une activité infatigable, et, chose assez remarquable, sa voix ne paraît pas se ressentir de l'excès de travail qu'exigent les nombreuses répétitions des opéras à remettre au répertoire. *La Fille du Régiment* a donné lieu à un de ces tours de force qui méritent d'être signalés. M. Montaubry, qui n'est au théâtre que depuis deux ans, ne connaissait pas le rôle de Tonio; il l'a appris en trois jours et l'a chanté avec une telle perfection de style et de goût que chacun se demandait si ce n'était pas sa meilleure création. Nous comprenons la boutade d'Alceste quand il s'agit d'excuser une faiblesse — le temps ne fait rien à l'affaire, — mais nous croyons qu'un succès se rehausse encore lorsqu'il est obtenu dans les circonstances que nous venons de révéler.

Nous aimons tant et tant M. Montaubry, que nous avons besoin d'oublier tout le plaisir qu'il nous cause pour lui adresser quelques reproches. Pourquoi ne cherche-t-il pas à nuancer et à varier son débit dans le dialogue *parlé* de l'opéra-comique? Cette psalmodie chantée sur une note assez élevée pour fatiguer l'ar-

Digitized by Google

tiste autant que l'auditeur, ne peut-elle se corriger par une étude qui demanderait à M. Montaubry quelques mois de travail? Il y a entre M. Montaubry — disant les récitatifs dramatiques du grand duo des *Mousquetaires*, et M. Montaubry chantant la prose de MM. Scribe et Saint-George,—toute la différence qui sépare un grand artiste et un habile comédien d'un écolier maladroit. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer cette anomalie : c'est à M. Montaubry de la faire disparaître.

Les petites *Déjazet* abordent les *Dugazons*, depuis que les *Dugazons* veulent s'attaquer aux premières chanteuses. Mlle Martial serait très-convenable dans le vaudeville ; nous attendons quelque chose de plus musical pour l'opéra.

M. Leroy — *Laruette* — nous paraît suffisant pour l'emploi modeste qu'il tient dans le répertoire. Un mot seulement. — M. Leroy a un nez pyramidal, arnalesque et luxorien qui peut se passer d'atours et de parure ; il est donc inutile que M. Leroy cherche à se faire des têtes chargées et surchargées de ces petites ficelles qui ne sont bonnes qu'en province. —

Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Les débuts du grand premier rôle de la comédie et du drame ont été accueillis avec une faveur très-marquée. Glocester des *Enfants d'Édouard* et surtout Albuquerque d'*Échec et Mat* ont révélé chez M. Tony l'habileté et l'expérience du comédien. *La Ciguë* a été moins favorable au débutant : déjà un peu âgé pour le rôle de Clinias, M. Tony a fait de notre athénien un homme plus froid que blasé. M. Tony n'a rien des habitudes mélodramatiques de ses prédécesseurs ; sa manière est sage, contenue, et s'il faut avouer nos préférences, nous dirons qu'elles sont acquises à l'artiste consciencieux qui sait sacrifier à la vérité et au naturel les grands effets que l'on obtient si facilement par de vigoureux poumons et des roulements d'yeux convulsifs.

Après avoir dit à M. Néroult ses vérités, nous allions nous réconcilier avec lui; mais ces beaux projets viennent d'être renversés ; s'il n'a été que médiocre dans *les Enfants d'Édouard*, *Echec et Mat* lui a fait perdre complétement la partie, et son insuffisance a été nettement démontrée.

On a sifflé Mme Poncelet, et l'opposition ayant étouffé les protestations amicales d'un parterre trop complaisant, grande a été notre surprise de voir reparaître Mme Poncelet sur l'affiche et sur les planches. Le mot de cette énigme est dans le procès-verbal du commissaire de police : ce magistrat irréprochable a décidé que Mme Poncelet était admise par la majorité. N'en déplaise à M. le commissaire, et quel que soit mon respect pour la gendarmerie nationale en général et messieurs les sergents de ville en particulier, je déclare — la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, que la police — il faut bien nommer les choses par leur nom — que la police a été, dans cette circonstance, aussi sourde qu'elle est habituellement aveugle. Quel parti prendra le public? Il sifflera cette dame quand elle sera mauvaise — et monsieur le commissaire devra intervenir pour faire respecter sa décision. Ah! monsieur, quelle affaire vous avez sur les bras!

M. Achard et Mlle Désirée — du Gymnase — nous ont donné quelques représentations. Achard n'a pas vieilli, mais son talent a pris un embonpoint qui rend sa gaieté plus lourde encore qu'elle n'était jadis. Les commis-voyageurs et les étudiants de quinzième année, voilà le triomphe de notre comique au teint fleuri.

Quant à Mlle Désirée, c'est un talent réel, une de ces vives natures amoureuses de leur art, un mélange charmant de grâce, de naïveté, de malice spirituelle et piquante. Mlle Désirée n'a pas été comprise et appréciée à Bruxelles comme elle mérite de l'être. En revanche, Achard a retrouvé son public chaleureux et bruyant qui l'a accueilli comme un de ces enfants gâtés dont on aime jusqu'aux défauts.

## CRITIQUE LITTÉRAIRE.

**RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA NAISSANCE DE CHARLEMAGNE A LIÉGE ; *par* M. FERD. HENAUX. — *Liége, F. Oudart*, 1848. *In*-8°, *de* 63 *pages*.**

M. Ferd. Henaux a publié, l'année dernière, une notice qui nous semble éclairer une des questions capitales de l'histoire de nos provinces, question qui jusqu'ici avait reçu les solutions les plus contradictoires, faute de documents certains.

La naissance de Charlemagne, sur laquelle les historiens de ce prince et Eginhard lui-même ne donnent aucun renseignement, a été revendiquée par plusieurs peuples et en particulier par la France, l'Allemagne et le pays de Liége.

De ces trois hypothèses, la seule vraie, la seule raisonnable, d'après M. Ferd. Henaux, c'est la dernière, celle qu'on s'est le moins efforcé d'établir.

Digitized by Google

Pour prouver ce fait, M. Henaux procède mathématiquement, démontrant d'abord la fausseté des prétentions de nos voisins du sud qui font naître Charlemagne au cœur de la France, et le peu de vraisemblance de celles des Allemands qui placent le lieu de sa naissance au château d'Ingelheim.

Ceci prouvé et d'une manière péremptoire, nous paraît-il, pour ce qui regarde la France, M. Henaux établit clairement par les textes des écrivains qui ont traité la vie de Charlemagne, que ce prince naquit dans le pays de Liége, qu'il appelle lui-même *Genitale Solum;* l'auteur s'appuie sur l'affection de l'empereur pour Liége, affection manifestée par les priviléges et les libertés dont il dota le pays, et par les églises qu'on y bâtit par ses ordres.

D'ailleurs la famille de Charles était liégeoise, elle y avait des manoirs dont elle tirait ses noms : Herstal, Landen, Chèvremont, Jupille, etc.

En outre, Charlemagne habitait souvent Liége, où il résidait dans le palais de *La Cour* quand les guerres extérieures ou les soins de son empire ne l'attiraient point au dehors.

Le pays de Liége fut donc sa patrie; mais quelle ville fut son berceau? Ici tout document manque, tout est conjecture. Mais où la vérité est impossible, le vraisemblable peut être invoqué, et à ce point de vue, toutes les recherches semblent prouver que Charlemagne est né à Liége même, rue Féronstrée, au palais de *La Cour* dont nous avons parlé plus haut; palais dont on conteste l'existence, mais qui existait encore au XII^e^ siècle puisque l'empereur Henri IV y vint mourir.

Une autre preuve assez spécieuse apportée par M. Henaux pour soutenir son opinion, c'est le faux diplôme inventé par les moines de l'abbaye de St-Remy, pour s'arroger des titres et des priviléges usurpés. Cet acte qui dut être composé avec tout le soin et tous les caractères de vraisemblance qu'on remarque toujours dans les actes apocryphes, est daté de Liége, qui devait donc être la résidence habituelle de l'empereur, — de Liége en 812, époque où Charles était souffrant et alité, ce qui semblerait établir qu'il s'était retiré dans sa ville natale pour y mourir.

Malgré les documents, les titres et les pièces authentiques dont M. Henaux appuie ses assertions, pièces qui leur donnent, d'après lui, toute la certitude morale possible, nous n'osons décider une question d'une importance aussi grande pour notre pays. Nous attendrons, pour prononcer, le nouveau travail annoncé par l'auteur, travail qui, nous l'espérons, tranchera tout doute et garantira à nos provinces l'origine de ce grand prince qui, outre sa gloire militaire, a encore celle d'avoir protégé les arts, les sciences et les lettres, et d'avoir avancé, autant qu'il était en son pouvoir, la civilisation européenne.

Quoiqu'il en soit, et la notice de M. Henaux ne fût-elle qu'une généreuse erreur, nous le remercions de ses efforts et nous recommandons son ouvrage à nos lecteurs, n'eût-il pas, outre le mérite du patriotisme, celui d'un style simple et élégant, d'une diction sévère et pure qui convient essentiellement au genre historique.

C. Flor.

---

LES DÉBRIS; par Oscar De Leeuw. *Liége, imprimerie de N. Redouté, 27, rue de la Régence,* 1849. *In-8° de 83 pages.*

Un des plus grands reproches que nous ayons à adresser à M. Victor Hugo, c'est d'avoir remis les préfaces à la mode. Grâce à lui, il y a fort peu de jeunes gens qui ne se croient dans la déplorable nécessité de placer énormément de prose, — et quelle prose, grands dieux! — en tête de leurs vers. M. De Leeuw n'a pu se préserver de la contagion; il a fait une préface; — hâtons-nous de déclarer que sa préface, à défaut d'autre mérite, a celui d'être très-courte. Nous ne le cacherons pas à M. De Leeuw, sa prose nous avait fort mal disposé en faveur de ses vers. Pourquoi, jeune et riche d'espérances, comme vous l'êtes, monsieur, — vous nous avouez que *la gloire est votre chimère*, — pourquoi écrire une cinquantaine de lignes où l'on rencontre à chaque pas les *douleurs physiques,* les *tortures mentales,* l'*ennui,* le *spleen,* la *tombe,* le *doute,* le *désespoir,* la *mort?* — Nous vivons dans un siècle où les poëtes ont autre chose à faire qu'à imiter Jérémie et à se lamenter nuit et jour. Ils ont une noble mission à remplir; c'est à eux qu'il appartient de remuer les idées nouvelles qui germent au sein de notre vieille société; à eux de débrouiller le chaos, à eux de nous montrer un avenir brillant, une ère de splendeur et de gloire; à eux de nous rappeler que l'on outrage Dieu quand on ose parler de retour à la barbarie, à eux de nous dire que de tout temps les conquêtes humaines ne se sont faites qu'au prix de luttes pénibles, de longues souffrances, à eux de nous encourager au combat, de nous guider vers le bien, ce but trois fois saint réservé à nos efforts. — Voilà leur rôle, et il nous semble préférable à de stériles lamentations. Ce n'est pas à vingt ans qu'il est permis de parler des « *débris de sa jeunesse.* »

Vous aimez la gloire, dites-vous; en avant donc! Précipitez-vous dans la lice, jetez-vous au plus fort de la mêlée, et revenez-nous couronné de lauriers!

Digitized by Google

Surtout ne criez plus au désespoir : — le mot est impie et de plus il a le tort d'être depuis longtemps passé de mode.

Si nous nous montrons sévère, c'est que les deuils de commande, les douleurs qui ont l'embonpoint de M. de Balzac ou de M. Jules Janin, les souffrances imaginaires et les larmes pénibles, toutes ces vieilleries, bagage ordinaire des rimailleurs essoufflés à poursuivre la Muse et à implorer vainement ses divines faveurs, — c'est que tout cela ne doit pas être votre lot, à vous qui n'êtes point impuissant et qui avez droit peut-être de prétendre un jour aux baisers de flamme de la superbe immortelle.

Les poésies de M. De Leeuw ont d'ailleurs le mérite de laisser à sa préface les doléances du désespoir ou du doute. Nous leur reprocherons seulement des reflets par trop accusés de la *Comédie de la Mort* et des autres poésies de M. Théophile Gautier. *A Madame **** rappelle trop fidèlement le morceau adressé à Giulia Grisi par l'auteur de *Fortunio*. Nous avons aussi retrouvé des réminiscences du *Thermodon* de Gautier et d'une ballade d'Hugo : — *Le Géant*.

Quelques taches déparent certaines poésies de M. De Leeuw ; nous citerons entre autres :

J'aime le lac d'azur qu'un souffle ride à peine,
Qui sur les bords en fleurs murmure mollement,
Et d'entendre le son de la cloche lointaine.
. . . . . .

*Et toi, Syrie, champ de victoire*
*Par moi, vainqueur et vaincu, parcouru ;*
*Sables et mers, armée et flotte, gloire !*
*Rêve d'un jour, prisme d'or disparu.*

Nos lecteurs retrouveront dans ce recueil une poésie — *Satan* — qui a paru dans la *Revue de Belgique* (1).

Nous terminerons en reproduisant une des bonnes pages de M. De Leeuw :

**PROMÉTHÉE.**

I.

Il pend, échevelé, sur le noir précipice,
Voyant ses ennemis joyeux de son supplice,
Le Titan qui, pour nous, vola le feu du ciel !
Dans des chaînes d'airain expiant sa conquête,
Brûlé par le soleil, glacé par la tempête,
En proie au vautour éternel.

L'Océan seul répond à sa plainte sublime !
De la Fatalité colossale victime,
Sur son roc il se tord, par la foudre broyé ;
Le flanc rongé toujours pour renaître sans cesse,
Bravant l'Olympien dont le sourcil s'abaisse,
Il lève son front foudroyé !

II.

O Prométhée, ainsi qu'une mer infinie,
Tu vois dans l'avenir toute ton agonie,
Cadavre pour souffrir à jamais animé !
Mais tu n'es pas le seul qu'on a vu, solitaire,
Cloué sur une cime, en spectacle à la terre,
Puni pour avoir trop aimé !

L'élévation de la pensée, la concision de la forme indiquent à M. De Leeuw la voie dans laquelle il doit marcher. Il n'y rencontrera que le succès.

R. De Solres.

## MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

### *Société d'agriculture, sciences et arts, de l'arrondissement de Valenciennes.*

**Programme des prix de 1849.**

HISTOIRE.

Une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire sur le siége et la prise de Valenciennes, par Louis XIV, en 1677.

LITTÉRATURE.

Une médaille d'or à l'auteur de la meilleure notice historique sur la vie et les ouvrages de Froissart.

POÉSIE.

Une coupe d'argent ciselée à l'auteur de la meilleure ode ou cantate sur un sujet emprunté à l'histoire locale.

N. B. Il est de rigueur que le rythme des pièces de vers envoyées au concours les rende propres à être mises en musique.

**BEAUX-ARTS.**

PEINTURE ET SCULPTURE.

Médailles d'or de 100 et 200 francs et médailles d'argent aux artistes qui auront produit les meilleurs bustes ou portraits de personnages historiques qui,

(1) 1re série, 2e année, t. IV, p. 174.

Digitized by Google

nés dans l'arrondissement, ont honoré leur pays par leurs actions ou par leur mérite.

CONDITIONS.

La société ne voulant qu'un buste et un portrait de chaque personnage, les concurrents devront faire connaître ceux qu'ils ont l'intention d'exécuter, afin qu'on leur fasse savoir s'ils ont été devancés.

Chaque concurrent aura la faculté de produire plusieurs bustes ou portraits.

Les bustes ou portraits seront costumés.

Les bustes auront 60 ou 65 centimètres de hauteur, posés sur piédouche de 15 cent. au plus d'élévation, sur 20 cent. au carré. Ils seront à creux perdu.

Les portraits seront exécutés sur toile de 30 cent. au moins.

Les concurrents indiqueront la source à laquelle ils auront puisé leurs renseignements. La ressemblance sera l'objet d'une attention particulière.

Les bustes et portraits devront être adressés au secrétaire-général de la société, au plus tard le 1er août 1849. Ils seront soumis à l'examen d'une commission aussitôt leur arrivée.

Une indemnité de 70 francs pour les sculpteurs, de 50 francs pour les peintres, sera immédiatement acquise à l'auteur de chaque buste ou portrait *accepté*, lequel deviendra dès lors la propriété de la société.

Enfin la société désignera ceux des bustes ou portraits acceptés qui auront mérité les récompenses offertes.

MUSIQUE.

EXÉCUTION (1).

La société, désirant propager et encourager le goût de la musique parmi le peuple et favoriser dans nos contrées la formation de *sociétés de chœurs*, à l'instar de celles qui existent en Belgique et en Allemagne, ouvre un concours pour lequel elle offre :

1er prix d'exécution : Une médaille d'or de 100 fr.
2e prix : Une médaille en vermeil.
3e prix : Une médaille en argent.

NOTA. Un programme spécial fera connaître ultérieurement le jour et les conditions de ce concours auquel les sociétés de chœurs nationales et étrangères seront admises.

CONDITIONS GÉNÉRALES.

Les mémoires, pièces de vers, et généralement tous objets qu'on voudrait présenter au concours de 1849, devront être adressés franco au secrétaire-général de la société avant le 1er août prochain, terme fatal et de rigueur.

Les noms des concurrents (les peintres et sculpteurs exceptés) devront être contenus dans un billet cacheté joint aux pièces envoyées.

La société se réserve de récompenser tous travaux utiles, objets d'art, inventions et perfectionnements, pour lesquels des prix n'auraient pas été indiqués au présent programme.

Arrêté, en séance, à Valenciennes, le 6 avril 1849, sur la proposition des commissions des classes d'histoire et de littérature, de peinture et sculpture, de musique, d'agriculture, des manufactures et des sciences naturelles.

*Le secrétaire-général,* A. MARTIN. — *Le président,* E. GRAR.

---

SUBSIDE A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES BELGES.

Par arrêté royal du 9 juin 1849, un nouveau subside de sept cent cinquante francs (fr. 750) est alloué à la société des gens de lettres belges, pour l'aider à continuer ses publications.

## CHRONIQUE.

« Un bruit assez étrange est venu jusqu'à nous. »

C'est ainsi que nous débutions naguère en annonçant à nos lecteurs la nomination de M. Sainte-Beuve à la chaire de littérature de l'Université de Liége. C'est ainsi que nous pourrions débuter aujourd'hui en annonçant la fin prématurée de cette carrière professorale, dont l'avenir brillant était prophétisé avec tant d'enthousiasme par les organes consciencieux de la presse française de Belgique.

Nous ajournons nos réflexions, et nous attendrons, pour rechercher jusqu'à quel point nos critiques et nos prévisions se sont réalisées, le moment où la catastrophe sera devenue officielle. Voici, du reste, les documents publics qui permettent de regarder ce décès comme positif et incontestable :

1° Bulletin mortuaire du *Journal de l'Instruction publique.*

(1) Nous ne reproduisons pas les dispositions relatives au concours de composition musicale, les artistes nés dans le département du Nord pouvant seuls y prendre part. [*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

2° Entrefilet nécrologique de l'*Observateur* du 14 juin.

« *On parle, depuis quelque temps, de la prochaine* « *retraite d'un professeur récemment attaché à la fa-* « *culté des lettres de l'Université de Liége.* »

3° Oraison funèbre. (*Émancipation* du 17 juin.)

« *On prétend que M. Sainte-Beuve est décidé à* « *quitter la chaire de littérature française qu'il occupe* « *à Liége, et dans laquelle* IL N'A PAS RÉPONDU A SA « RÉPUTATION D'ÉCRIVAIN. *Son cours officiel aurait été* « PEU GOUTÉ *des étudiants qui demandent avant* « *tout à être préparés pour les examens devant le jury* « *qui confère les grades académiques.* »

4° Le silence aussi navrant que significatif gardé par l'*Indépendance* dans ce deuil général. M. Perrot suit le cortége funèbre en imitant le quatrième écuyer de M. Marlborough : — Il ne porte rien.

Les grandes douleurs sont muettes.

— Le concours de composition musicale n'a vu entrer en lice que deux champions, MM. Stadfeldt et Lassen, jeunes compositeurs dont nous avons plus d'une fois signalé le mérite. La cantate traitée par les concurrents est due à M. Gaucet de Liége. *Le Songe de Scipion* est, dit-on, un des meilleurs morceaux du genre. Tout semble donc promettre à ce concours un résultat plus sérieux et plus brillant que ceux qu'ont produit les dernières luttes.

— L'Académie des Beaux-Arts a prononcé son jugement sur les poëmes d'opéra-comique. L'ouvrage couronné a de nouveau signalé à l'attention publique le nom de M. Gaucet. Le second prix a été décerné aux *Prétendants* de M. Schoonen.

Le gouvernement a chargé M. Soubre d'écrire la musique de l'opéra de M. Gaucet ; le poëme de M. Schoonen a été confié à M. Samuel.

— M. Mouilleron, qui vient de terminer une planche importante d'après le beau tableau de M. Robert-Fleury, représentant l'*Incendie d'un quartier habité par des juifs, au moyen âge,* a choisi M. Jules Géruzet pour éditeur de ses œuvres en Belgique et en Hollande. M. Géruzet a déjà réuni un grand nombre de souscripteurs pour cette nouvelle lithographie de l'habile artiste qu'il avait chargé de reproduire le *Vésale* de M. Hamman. Une autre toile de M. Robert-Fleury, *Le Titien dans son atelier,* a été récemment lithographiée par M. Mouilleron, et sera mise en vente en même temps que la grande planche qui obtient en ce moment le plus légitime succès au Salon de Paris.

— L'*Histoire des races humaines d'Europe, depuis leur formation jusqu'à leur rencontre dans la Gaule,* par notre savant collaborateur, M. P. A. F. Gérard, forme un élégant volume qui a paru, il y a quelques semaines, à la librairie polytechnique d'Aug. Decq (1). Nos abonnés qui ont eu la bonne fortune d'être les premiers à apprécier le mérite de cet ouvrage, dont l'auteur a publié plusieurs fragments dans la Revue, s'empresseront de se procurer un livre qui abonde en idées nouvelles. Nous tâcherons de démontrer bientôt, dans une étude approfondie, toute l'importance du travail de M. Gérard.

— M. A. Baron vient de faire paraître son traité : DE LA RHÉTORIQUE OU DE LA COMPOSITION ORATOIRE ET LITTÉRAIRE (2). Cet ouvrage important mérite un examen sérieux ; nous en rendrons compte dans une de nos prochaines livraisons.

---

— Au moment de livrer ces feuilles à l'impression, nous avons à déplorer une catastrophe qui plonge dans le deuil tous les amis des lettres. M. Th. Weustenraad a succombé en quelques heures à une attaque foudroyante de l'épidémie qui a déjà frappé tant de familles. Nos lecteurs comprendront notre tristesse et nos regrets. La *Revue de Belgique* perd en Weustenraad plus qu'un collaborateur infatigable et éminent, elle perd un ami. Il appartient à notre recueil, qui avait éveillé ses plus vives sympathies, de raconter la vie de l'homme de bien et la carrière du poëte. C'est une tâche douloureuse à laquelle nous ne faillirons pas.

---

(1) 9, rue de la Madeleine.

(2) Un volume in-8°, chez Jamar, éditeur, rue des Minimes, à Bruxelles.

FIN DU TOME III (2e SÉRIE).

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES.


**POÉSIES.**

Pages.

André Vésale. A Édouard Hamman. Éd. Wacken . . . . . 8
La France et les trônes. Arsène Loin. . . 36
A mon enfant. Émile Gachet. . . . . 45
La Rose mousseuse. Édouard D. L. . . . 65
Stances. Édouard D. L. . . . . 66
Les Voix du soir. Gustave Masset. . . . 92
Felicitas. A. M. A. de K.... Édouard D. L. 129
Fruhling, traduit de Henri Heine. Alexandre Dubosch . . . . . 149
Fantaisie. Édouard Wacken. . . . . 171
L'Espérance. Mlle Hugo de Raveschot. . . 210
Fleurs d'Allemagne. XI. La Maison abandonnée. — XII. Chanson du prisonnier. — XIII. Le Cerf blanc. Édouard Wacken. . . . 269
A mon ami L..... Émile Gachet. . . . . 353

**ROMANS ET NOUVELLES.**

Marco Visconti, histoire du XIIIe siècle, par Tommaso Grossi, tracdution de M. B. 11, 67, 132, 214 et 273
Un Voyage en enfer. Charles C. . . . . 98

**VOYAGES.**

Souvenirs d'un voyage au Levant.— La Grèce. — I. Syra. — Les Cyclades. — II. De Syra au Pyrée. Élien Wardy. . . . 150 et 358

**ÉTUDES LITTÉRAIRES.**

Les Grecs et les Romains sur les théâtres de Paris. Van Eck. . . . . 193

**BEAUX-ARTS.**

Pages.

M. Achard. Jules Perrier. . . . . 42
De la Restauration des tableaux de Rubens. T. Decamps. . . . . 53
Les Galeries particulières de l'Angleterre. — I. Collections du marquis de Lansdowne (Lansdowne House, Berkeley Square, et Bowood, Wilts). Traduit de l'Art-Union Journal. . . . . 108
Bulletin artistique. — L'académie et le monument de Godefroid. — M. Gallait et ses contrefacteurs. — La grille du Parc. . . . 181
La grille du Parc. R. (trois gravures sur bois). 161
Bulletin artistique. Louis Van Roy. . . . 265
Couleur et ornementation d'anciens monuments. Alexandre Schaepkens . . . . . 289
L'administration communale et la grille du Parc. T. Decamps. . . . . 298
Réponse à l'*Indépendance*. R. . . . . 307
Histoire de la peinture flamande et hollandaise. — Chapitre complémentaire. — Alfred Michiels . . . . . 329
Salon de La Haye. Louis Van Roy. . . . 370
Sous les frênes. Jules Perrier. . . . . 376

**CRITIQUE LITTÉRAIRE.**

Histoire des idées littéraires en France, par M. Alfred Michiels. Van Eck . . . 46 et 115
Dissertation sur les poëmes attribués à Homère, par M. Édouard Juste. V. M. . . . . 52
Instruction publique. — Université industrielle. — Écoles populaires. — Enseigne-


Digitized by Google

# TABLE.


Pages.

ment moyen. — MM. P.-J. Mattheyssens, C.-J. Van Nerum, Louis Castermann et Théodore Olivier. JULES GENDEBIEN. . . 121

Aimer sans savoir qui ; par Léon Wocquier. R. 173

De la contrefaçon littéraire. — Examen des écrits de MM. Muquardt, E. Mouttet, Édouard Wacken et Victor Cappellemans. EDWARDS. . . . . 237

Dictionnaire étymologique de la langue wallonne ; par M. Ch. Grandgagnage. V. D. H. 310

Notice sur le dixième denier ; par M. N. C. Backhuizen-Van den Bris. — FRANÇOIS JACQUEMIN . . . . . 373

Recherches historiques sur la naissance de Charlemagne à Liége ; par Ferdinand Henaux. C. FLOR. . . . . 380

Les Débris, par M. Oscar De Leeuw. R. DE SOLRES . . . . . 381

**MÉLANGES.**

Introduction. . . . . 5

Chronique. . . . . 64, 117, 190, 326 et 383

Les maisons de campagne de Rubens et de Teniers. (Cinq gravures sur bois). HENRY MOGFORD . . . . . 400

Londres et Paris. ÉLISÉE POUJADE. . . . 295

**THÉATRES ET CRITIQUE MUSICALE.**

Chronique dramatique et musicale. 62, 177, 320 et 379

Lettres sur les théâtres de Paris. ANSELME ROELENS. . . . . 255 et 317

**MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.**

Nouveau règlement pour l'exposition de Paris. 186

Caisse centrale des artistes (règlement). . . 187

Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand (concours de gravure et de composition musicale). . . . . 189

Monument à élever à Mathieu Van Brée . . 321

Société royale d'Anvers pour l'encouragement des beaux-arts (concours et exposition de 1849). . . . . 324

Société d'agriculture, sciences et arts, de l'arrondissement de Valenciennes (programme des prix de 1849). . . . . 382

Subside à la société des gens de lettres. . . 383


---

## ERRATA :

Page 113, ligne dernière, M^lle *Hugs*, lisez : *Hugo*.

Page 204, ligne 22, telle que l'on te *voit*, lisez : que l'on te *vit*.

Page 206, vers 3, *Mars*, lisez : *Mais*.

Page 207, ligne 5, *sera* moins lourd, lisez : *serait*.

FIN DE LA TABLE ET DE L'ERRATA DU TOME III, 2^e SÉRIE.

Digitized by Google

# AVIS AU RELIEUR

## POUR LE CLASSEMENT DES PLANCHES ET DE LA MUSIQUE.

### PLANCHES.

| | Peintres et architectes. | Graveurs et lithographes. | En regard de la page. |
|---|---|---|---|
| L'Acropolis d'Athènes, | MM. J. Portaels, | MM. F. Stroobant, . . . . . | 150 |
| Ruines de Gronsveld, | A. Schaepkens, | A. Schaepkens, . . . . . | 203 |
| Projet de grille pour le Parc, | G. De Man, | De Lahoese, . . . . . | 298 |
| Dessin d'une des aubètes de l'entrée principale, | G. De Man, | De Lahoese, . . . . . | 303 |
| Vue prise aux environs de Chevreuse (Seine-et-Oise), | A. Böhm, | F. Stroobant, . . . . . | 328 |
| Michel Pavelaki de Crète, | J. Portaels, | J. Schubert, . . . . . | 358 |
| Plaine de Marathon, | J. Portaels, | F. Stroobant, . . . . . | 363 |
| Tombeau de Thémistocle, | C. Doussault, | F. Stroobant, . . . . . | 369 |
| Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, | L. Billardet, | Ch. Billoin, . . . . . | 370 |
| Sous les Frênes, | A. Anastasi, | A. Anastasi, . . . . . | 378 |

Les planches de ce volume ont été tirées à Bruxelles, à l'imprimerie chromolithographique de M. Gustave Simonau et chez M. D. Raes, — et à Paris, chez M. Bertauts.

### MUSIQUE.

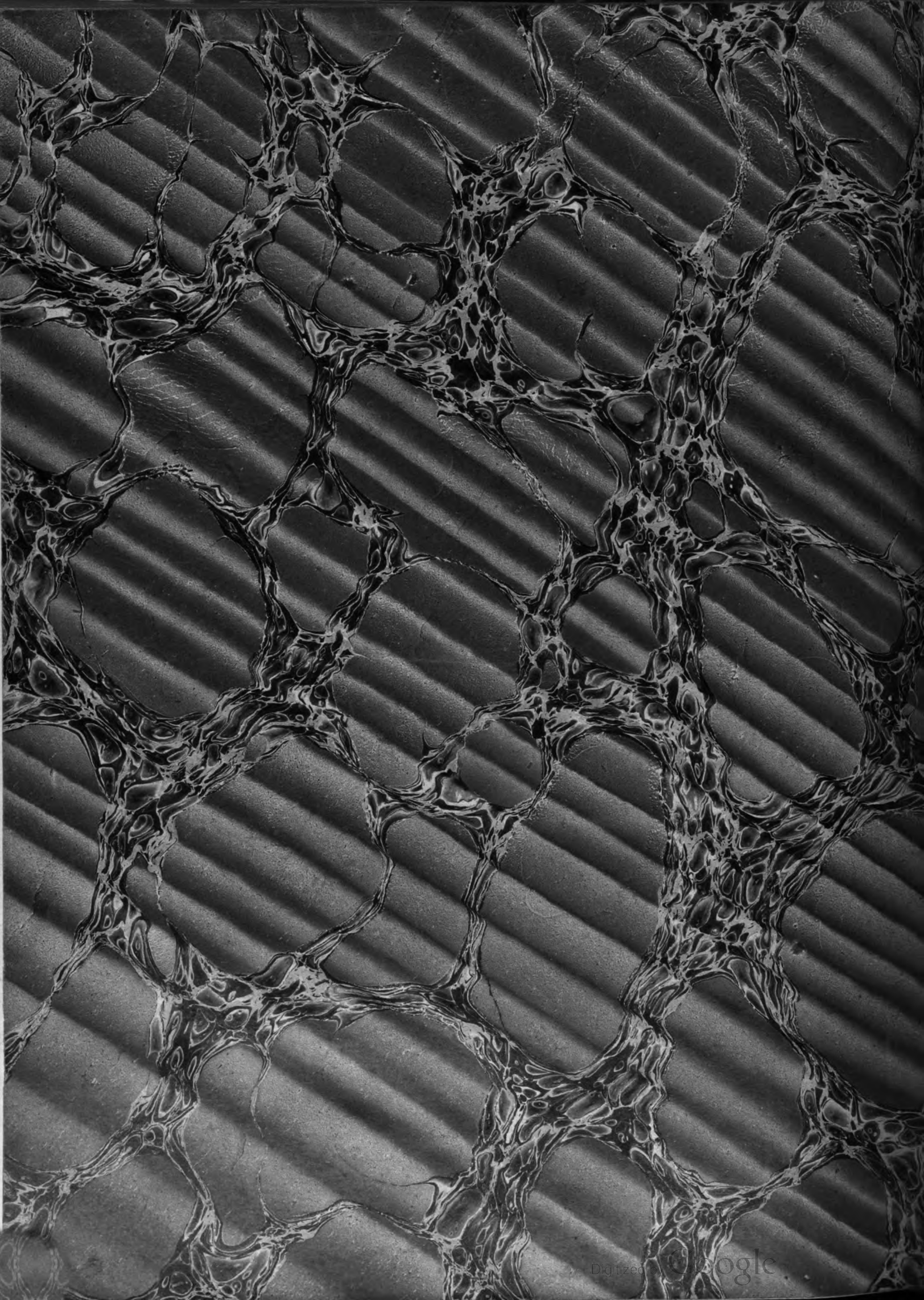

| | Pages. |
|---|---|
| En nacelle, mélodie d'Étienne Soubre, poésie d'Édouard Wacken. . . . . | 64 |
| La Chanson de Barberine, musique de Théodore Jouret, poésie d'Alfred de Musset (*la Quenouille de Barberine,* acte II[e] scène 2[e]) . . . . . | 268 |
| Les Ailes de l'ange, fantaisie, musique de J. J. Masset, poésie d'Édouard Wacken. . . . | 316 |

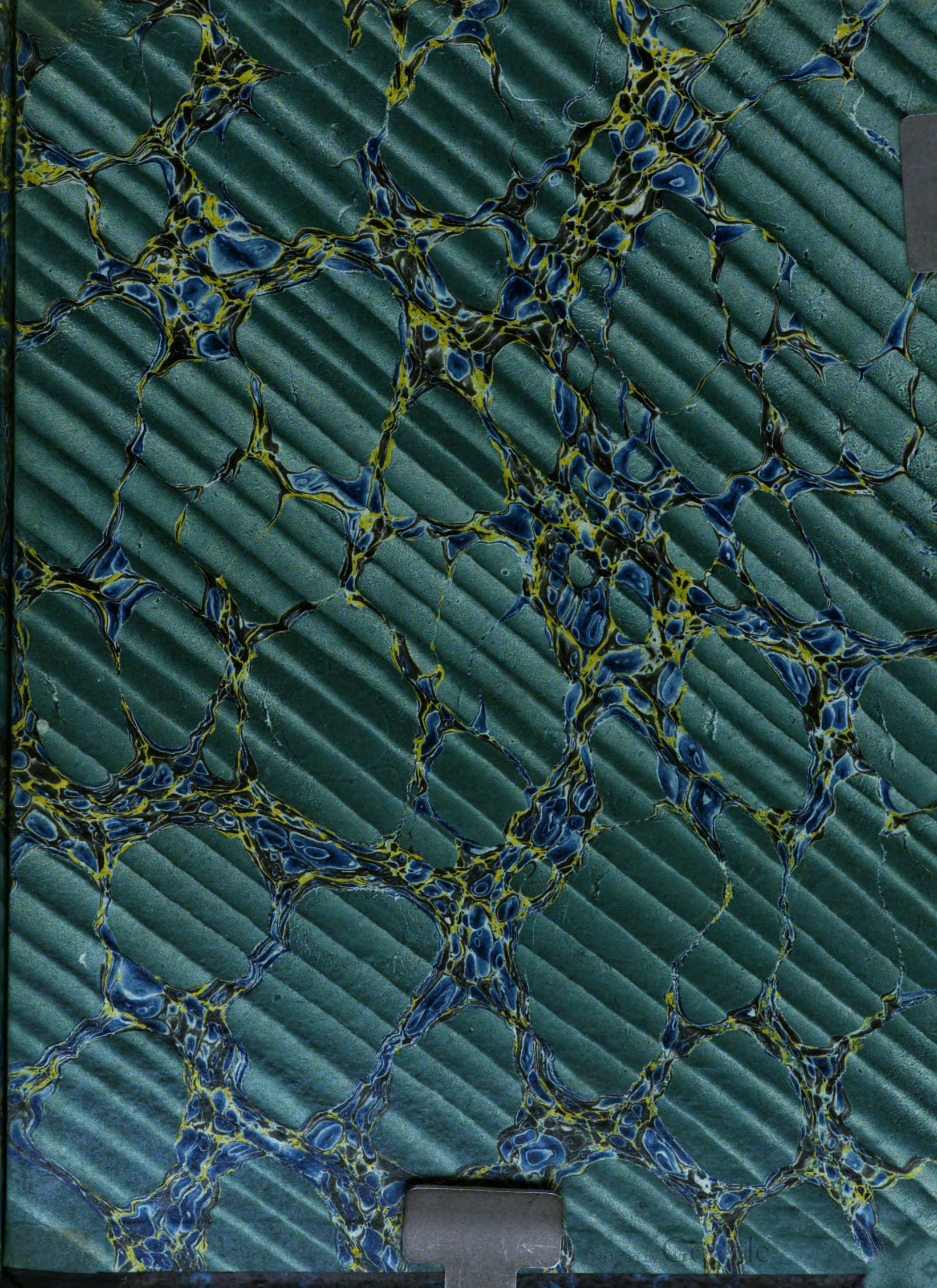

La gravure et le tirage de ces morceaux ont été confiés aux soins de la maison G. et J. Meynne, de Bruxelles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google